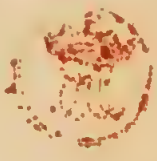
XLI
H
8

BIBLIOTECA NAZ
Vittorio Emanuele III
XLI
H
8
NAPOLI



L E

THEATRE

D E

P. CORNEILLE.

REVEV ET CORRIGE' PAR L'AVTHEVR.

II. PARTIE.

Imprimé à Rouen, Et ſe vend

A PARIS,

Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire Iuré, au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Iuſtice.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. E. NAPOLI

POËMES

CONTENVS EN CETTE SECONDE PARTIE.

POMPE'E,	*Tragedie.*
LE MENTEVR,	*Comedie.*
LA SVITTE DV MENTEVR,	*Comedie.*
RODOGVNE,	*Tragedie.*
THEODORE,	*Tragedie Chrétienne.*
HERACLIVS,	*Tragedie.*
ANDROMEDE,	*Tragedie.*
D. SANCHE D'ARRAGON,	*Comedie Heroïque.*
NICOMEDE,	*Tragedie.*
PERTHARITE,	*Tragedie.*
OE DIPE,	*Tragedie.*
LA TOISON D'OR,	*Tragedie.*

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre. A nos Amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra : Salvt. Noſtre cher & bien amé AVGVSTIN COVRBE' Marchand libraire en noſtre bonne ville de Paris, Nous a fait remonſtrer, qu'il a cy-deuant fait imprimer pluſieurs pieces de Theatre de la compoſition des ſieurs de Corneille freres, leſquelles il deſireroit faire r'imprimer, s'il nous plaiſoit de luy accorder nos lettres de prolongation de Priuilege ſur ce neceſſaires ; attendu que la pluſpart des priuileges, en vertu deſquels elles ont deſia eſté miſes en lumiere, ſont expirez, & les autres preſts d'expirer A ces cavses Nous auons permis, & permettons par ces preſentes à l'Expoſant d'imprimer, faire imprimer vendre & debiter en tous les lieux de noſtre obeïſſance, *toutes leſdites pieces de Theatre compoſées par les ſieurs de Corneille freres* ; & ce coniointement ou ſeparement, en vn ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt années, à compter du iour que chaque piece, ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois en vertu des preſentes. Et faiſons tres-expreſſes deffences à toutes perſonnes de quelle condition & qualité qu'elles ſoient, d'imprimer, vendre, ni diſtribuer aucunes deſdites pieces de Theatre, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droit, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, fauſſes marques, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit, à peine de quinze cens liures d'amende, payables ſans depoſt par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de noſtre bonne ville de Paris, l'autre tiers à l'Expoſant, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts. *A condition qu'il ſera mis deux des exemplaires qui ſeront imprimez en vertu des preſentes, en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & feal le ſieur Seguier Chevalier Chancellier de France, auant que de les expoſer en vente ; & qu'elles ſeront regiſtrées dans le liure de la Communauté des Libraires de noſtredite ville de Paris, ſuiuant les Arreſts de noſtre Cour de Parlement, à peine de nullité d'icelles* : du contenu deſquelles Nous voulons & vous mandons, que vous faſſiez iouir pleinement & paiſiblement l'Expoſant, & ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit donné aucun trouble ni empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun deſdits exemplaires vn extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour duëment ſignifiées, & que foy y ſoit adiouſtée & aux copies collationnées par vn de nos amez & feaux Conſeillers, & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſion. Car tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Declarations, Arreſts, Reglemens, Statuts, & Confirmation dicelx priuileges obtenus ou à obtenoir, ſoit que le temps de ceux qui ont eſté obtenus ſoit expiré, ou non, oppoſitions ou appellations quelconques & ſans preiudice d'icelles, pour leſquelles nous n'entendons qu'il differe, & dont nous retenons la connoiſſance à Nous, & à noſtre Conſeil, & qui ne pourront nuire audit Expoſant, en faueur duquel & des merites deſdits ouurages, nous derogeons à ce que deſſus, pour ce regard ſeulement. Donné à Paris le troiſieſme iour de Decembre, l'an de grace mil ſix cens cinquante ſept, & de noſtre Regne, le quinzieſme. Sigué Par le Roy en ſon Conſeil, Contart.

Ledit Courbé a fait part de la moitié du ſuſdit priuilege à Guillaume de Luyne, auſſi Marchand Libraire à Paris.

Et ledit Courbé a cedé ſon droit particulier du preſent Priuilege à Thomas Iolly & Louis Billaine, auſſi Marchands Libraires à Paris, ſuiuant l'accord fait entre eux.

La preſente impreſſion in folio des œuures du ſieur P. Corneille, a eſté acheuée d'imprimer le 22. *Decembre* 1663.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Regiſtré ſur le liure de la Communauté des Libraires le 10. *Decembre* 1657. *ſuiuant l'Arreſt de la Cour de Parlement du* 8. *Auril* 1653.

DISCOVRS DE LA TRAGEDIE,

Et des moyens de la traiter, ſelon le vray-ſemblable ou le neceſſaire.

OVTRE les trois utilitez du Poëme Dramatique dont j'ay parlé dans le discours que j'ay fait ſervir de Préface à la premiere Partie de ce Recueil, la Tragedie a celle-cy de particuliere, que par la pitié & la crainte elle purge de ſemblables paſſions. *Ce ſont les termes dont Ariſtote ſe ſert dans ſa définition, & qui nous apprennent deux choſes. L'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de ſemblables paſſions. Il explique la premiere aſſez au long, mais il ne dit pas un mot de la derniere, & de toutes les conditions qu'il employe en cette définition, c'eſt la ſeule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier Chapitre de ſes Politiques un deſſein d'en parler fort au long dans ce Traité, & c'eſt ce qui fait que la plus-part de ſes Interpretes veulent que nous ne l'ayons pas tout entier; parce que nous n'y voyons rien du tout ſur cette matiere. Quoy qu'il en puiſſe eſtre, je croy qu'il eſt à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les Maximes qu'il établit pour l'un, pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, & ſur la certitude de ce qui nous demeure nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'eſt point venu juſques à nous.*

Nous avons pitié, *dit-il*, de ceux que nous voyons ſouffrir un malheur qu'ils ne meritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons ſouffrir à nos ſemblables. *Ainſi la pitié embraſſe l'intereſt de la perſonne que nous voyons ſouffrir, la crainte qui la ſuit regarde le noſtre, & ce Paſſage ſeul nous donne aſſez*

d'ouverture, pour trouver la maniere dont se fait la purgation des passions dans la Tragedie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte au desir de l'éviter ; & ce desir à purger, moderer, rectifier, & mesme déraciner en nous la passion, qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons : par cette raison commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux Commentateurs de ce Philosophe. Ils se gesnent sur ce Passage, & s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque jusques à douze ou quinze opinions diverses, qu'il refute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-cy pour le raisonnement, mais elle differe en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux Rois, & aux Princes ; peut-estre par cette raison, que la Tragedie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des Rois, & à des Princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop literalement ce mot de, nos semblables, *& n'a pas assez consideré qu'il n'y avoit point de Rois à Athénes, où se representoient les Poëmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses Régles. Ce Philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il luy attribuë, & n'eust pas employé dans la définition de la Tragedie une chose dont l'effet pûst arriver si rarement, & dont l'utilité se fust retrainte à si peu de personnes. Il est vray qu'on n'introduit d'ordinaire que des Rois pour premiers Acteurs dans la Tragedie, & que les Auditeurs n'ont point de sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent ; mais ces Rois sont hommes comme les Auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les Auditeurs sont capables. Ils prétent mesme un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le Spectateur peut concevoir avec facilité, que si un Roy pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vangeance, tombe dans un malheur si grand qu'il luy fait pitié, à plus forte raison, luy qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abysment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une necessité de ne mettre que les infortunes des Rois sur le Theatre. Celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres, & d'assez extraordinaires pour la meriter, & que l'Histoire prist assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scedase n'étoit qu'un païsan de Leuctres, & je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroistre, si la pureté de nostre Scene pouvoit souffrir qu'on y parlast du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prosti-*

tution n'y a pû estre soufferte dans la personne d'une Sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naistre cette pitié & cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes & les évenemens, qui peuvent exciter l'une & l'autre. Surquoy je suppose ce qui est tres-veritable, que nostre Auditoire n'est composé ny de méchans, ny de Saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne sont pas si severement retranchez dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, & capables des perils où elles engagent ceux qui leur déferent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce Philosophe exclud de la Tragedie, pour en venir avec luy à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point qu'un homme fort vertueux y tombe de la felicité dans le malheur, *& soûtient* que cela ne produit ny pitié, ny crainte, parce que c'est un évenement tout à fait injuste. *Quelques Interpretes poussent la force de ce mot Grec* μιαρὸν *qu'il fait servir d'Epithete à cet évenement, jusqu'à le rendre par celuy d'*abominable. *A quoy j'ajouste qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celuy qui fait souffrir, que de pitié pour celuy qui souffre, & qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la Tragedie à moins que d'estre bien ménagé, peut étouffer celuy qu'elle doit produire, & laisser l'Auditeur mécontent par la colere qu'il remporte, & qui se mesle à la compassion qui luy plairoit, s'il la remportoit seule.*

Il ne veut pas non plus qu'un méchant homme passe du malheur à la felicité, parce que non seulement il ne peut naistre d'un tel succès aucune pitié, ny crainte; mais il ne peut pas mesme nous toucher par ce sentiment naturel de joye, dont nous remplit la prosperité d'un premier Acteur à qui nostre faveur s'attache. *La cheute d'un méchant dans le malheur a dequoy nous plaire par l'aversion que nous prenons pour luy, mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié, & ne nous imprime aucune crainte, dautant que nous ne sommes pas si méchants que luy, pour estre capables de ses crimes, & en apprehender une aussi funeste issuë.*

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémitez, par le choix d'un homme, qui ne soit ny tout-à-fait bon, ny tout-à-fait méchant, & qui par une faute, ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne merite pas. Aristote en donne pour exemples Oedipe, & Thyeste, en quoy veritablement je ne comprens point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tuë son pere, parce qu'il ne le connoit pas, & qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Neantmoins comme la signification du mot Grec ἁμαρτημα *peut s'étendre à une*

ſimple erreur de méconnoiſſance, telle qu'étoit la ſienne, admettons-le avec ce Philoſophe, bien que je ne puiſſe voir quelle paſſion il nous donne à purger, ny dequoy nous pouvons nous corriger ſur ſon exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ny cette faute ſans crime qui le plonge dans ſon malheur. Si nous le regardons avant la Tragedie qui porte ſon nom, c'eſt un incestueux qui abuſe de la femme de ſon frere: ſi nous le conſiderons dans la Tragedie, c'eſt un homme de bonne foy qui s'aſſeure ſur la parole de ſon frere, avec qui il s'eſt reconcilié. En ce premier état il eſt tres-criminel, en ce dernier, tres-homme de bien. Si nous attribuons ſon malheur à ſon inceste, c'eſt un crime dont l'Auditoire n'eſt point capable, & la pitié qu'il prendra de luy n'ira point juſqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne luy reſſemble point. Si nous imputons ſon deſaſtre à ſa bonne foy, quelque crainte pourra ſuivre la pitié que nous en aurons, maïs elle ne purgera qu'une facilité de confiance ſur la parole d'un ennemy reconcilié, qui eſt plûtoſt une qualité d'honneſte homme, qu'une vicieuſe habitude, & cette purgation ne fera que bannir la ſincerité des reconciliations. I'avouë donc avec franchiſe que je n'entends point l'application de cet exemple.

I'avoüeray plus. Si la purgation des paſſions ſe fait dans la Tragedie, je tiens qu'elle ſe doit faire de la maniere que je l'explique; mais je doute ſi elle s'y fait jamais, & dans celles-là meſme qui ont les conditions que demande Ariſtote. Elles ſe rencontrent dans le Cid, & en ont causé le grand ſuccès. Rodrigue & Chiméne y ont cette probité ſujette aux paſſions, & ces paſſions ſont leur malheur, puiſqu'ils ne ſont malheureux qu'autant qu'ils ſont paſſionnez l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infelicité par cette foibleſſe humaine dont nous ſommes capables comme eux: leur malheur fait pitié, cela eſt conſtant, & il en a coûté aſſez de larmes aux Spectateurs pour ne le point conteſter. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cauſe leur infortune, & nous les fait plaindre; mais je ne ſçay ſi elle nous la donne, ny ſi elle le purge, & j'ay bien peur que le raiſonnement d'Ariſtote ſur ce point ne ſoit qu'une belle idée, qui n'ait jamais ſon effet dans la verité. Ie m'en rapporte à ceux qui en ont veu les repreſentations: ils peuvent en demander conte au ſecret de leur cœur, & repaſſer ſur ce qui les a touchez au Theatre, pour reconnoiſtre s'ils en ſont venus par là juſqu'à cette crainte reflechie, & ſi elle a rectifié en eux la paſſion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Vn des Interpretes d'Ariſtote veut qu'il n'aye parlé de cette purgation des paſſions dans la Tragedie, que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les Poëtes Tragiques de ſa Republique, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, & montrer qu'il n'eſt pas à propos de les bannir des Etats bien

policez, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raiſon meſme, ſur qui l'autre ſe fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naiſtre des impreſſions que fait la force de l'exemple luy manquoit : la punition des méchantes actions, & la recompenſe des bonnes, n'étoient pas de l'uſage de ſon ſiecle, comme nous les avons renduës de celuy du noſtre ; & n'y pouvant trouver une utilité ſolide, hors celle des Sentences & des discours Didactiques, dont la Tragedie ſe peut paſſer ſelon ſon avis, il en a ſubſtitué une, qui peut-eſtre n'eſt qu'imaginaire. Du moins ſi pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles ſe rencontrent ſi rarement, que Robortel ne les trouve que dans le ſeul Oedipe, & ſoûtient que ce Philoſophe ne nous les prescrit pas comme ſi neceſſaires, que leur manquement rende un ouvrage defectueux, mais ſeulement comme des idées de la perfection des Tragedies. Noſtre Siecle les a veuës dans le Cid, mais je ne ſçay s'il les a veuës en beaucoup d'autres, & ſi nous voulons rejetter un coup d'œil ſur cette Régle, nous avoüerons que le ſuccès a juſtifié beaucoup de Pieces où elle n'eſt pas obſervée.

L'excluſion des perſonnes tout à fait vertueuſes qui tombent dans le malheur bannit les Martyrs de noſtre Theatre : Polyeucte y a reüſſi contre cette Maxime, & Heraclius & Nicomede y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ny aucune paſſion à purger, puiſque nous les y voyons opprimez, & près de perir, ſans aucune faute de leur part, dont nous puiſſions nous corriger ſur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ny pitié, ny crainte, parce qu'il n'eſt pas digne de la premiere, & que les Spectateurs ne ſont pas méchants comme luy, pour concevoir l'autre à la veuë de ſa punition : mais il ſeroit à propos de mettre quelque diſtinction entre les crimes. Il en eſt dont les honneſtes gens ſont capables par une violence de paſſion, dont le mauvais ſuccès peut faire effet dans l'ame de l'Auditeur. Vn honneſte homme ne va pas voler au coin d'un bois, ny faire un aſſaſſinat de ſang froid ; mais s'il eſt bien amoureux, il peut faire une ſupercherie à ſon rival, il peut s'emporter de colere & tuër dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime, ou dans une action blâmable. Il eſt peu de meres qui vouluſſent aſſaſſiner ou empoiſonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cleopatre dans Rodogune ; mais il en eſt aſſez qui prennent gouſt à en joüir, & ne s'en deſaiſiſſent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur eſt poſſible. Bien qu'elles ne ſoient pas capables d'une action ſi noire & ſi dénaturée, que celle de cette Reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, & la veuë de la juſte punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune

proportionnée à ce qu'elles ſont capables de commettre. Il en eſt ainſi de quelques autres crimes qui ne ſont pas de la portée de nos Auditeurs. Le Lecteur en pourra faire l'examen & l'application, ſur cet exemple.

Cependant quelque difficulté qu'il y aye à trouver cette purgation effective & ſenſible des paſſions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il eſt aiſé de nous accommoder avec Ariſtote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer il n'a pas entendu que ces deux moyens y ſerviſſent toûjours enſemble, & qu'il ſuffit ſelon luy de l'un des deux pour faire cette purgation; avec cette difference toutefois, que la pitié n'y peut arriver ſans la crainte, & que la crainte peut y parvenir ſans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en nous cette ſorte d'orgueil envieux de la gloire d'autruy, que toute la compaſſion que nous avons de Rodrigue & de Chimène ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'Auditeur peut avoir de la commiſeration pour Antiochus, pour Nicomede, pour Heraclius; mais s'il en demeure là, & qu'il ne puiſſe craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guerira d'aucune paſſion. Au contraire il n'en a point pour Cleopatre, ny pour Pruſias, ny pour Phocas; mais la crainte d'une infortune ſemblable, ou approchante, peut purger en une mere l'opiniaſtreté à ne ſe point deſaiſir du bien de ſes enfans, en un mary le trop de déference à une ſeconde femme au préjudice de ceux de ſon premier lit, en tout le monde l'avidité d'uſurper le bien ou la Dignité d'autruy par la violence; & tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, & à ce qu'il eſt capable d'entreprendre. Les déplaiſirs & les irreſolutions d'Auguſte dans Cinna, peuvent faire ce dernier effet, par la pitié & la crainte jointes enſemble; mais, comme je l'ay déja dit, il n'arrive pas toûjours que ceux que nous plaignons ſoient malheureux par leur faute. Quand ils ſont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, & ſi nous en concevons quelqu'une qui purge nos paſſions, c'eſt par le moyen d'une autre perſonne que de celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication ſe trouvera authoriſée par Ariſtote meſme, ſi nous voulons bien peſer la raiſon qu'il rend de l'excluſion de ces évenemens qu'il deſapprouve dans la Tragedie. Il ne dit jamais, celuy-là n'y eſt pas propre, parce qu'il n'excite que de la pitié, & ne fait point naiſtre de crainte, & cet autre n'y eſt pas ſupportable, parce qu'il n'excite que de la crainte & ne fait point naiſtre de pitié; *mais il les rebute*, parce, *dit-il*, qu'ils n'excitent ny pitié, ny crainte, *& nous donne à connoiſtre par là, que c'eſt par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne luy plaiſent pas, & que s'ils produiſoient l'une des deux, il ne leur refuſeroit point ſon ſuffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allegue me confirme*

dans

dans cette penſée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requiſes en la Tragedie; neantmoins ſon malheur n'excite que de la pitié, & je ne penſe pas qu'à le voir repreſenter, aucun de ceux qui le plaignent s'aviſe de craindre de tuer ſon pere, ou d'épouſer ſa mere. Si ſa repreſentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte ſoit capable de purger en nous quelque inclination blâmable, ou vicieuſe, elle y purgera la curioſité de ſçavoir l'avenir, & nous empeſchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne ſervent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les ſoins meſmes que nous prenons de l'éviter; puisqu'il eſt certain qu'il n'euſt jamais tué ſon pere, ny épouſé ſa mere, ſi ſon pere & ſa mere ne l'euſſent fait expoſer, de peur que cela n'arrivaſt. Ainſi non ſeulement ce ſeront Laius & Iocaste qui feront naiſtre cette crainte, mais elle ne naiſtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on repreſente, & ne s'imprimera en nous que par un autre Acteur que le premier, & par une action hors de la Tragedie.

Pour recueillir ce diſcours, avant que de paſſer à une autre matiere, établiſſons pour Maxime, que la perfection de la Tragedie conſiſte bien à exciter de la pitié & de la crainte par le moyen d'un premier Acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, & Placide dans Theodore, mais que cela n'eſt pas d'une neceſſité ſi abſoluë, qu'on ne ſe puiſſe ſervir de divers Perſonnages, pour faire naiſtre ces deux ſentimens, comme dans Rodogune, & meſme ne porter l'Auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la repreſentation n'imprime que de la pitié ſans aucune crainte. Ie ne dis pas la meſme choſe de la crainte ſans la pitié, parce que je n'en ſçay point d'exemple, & n'en conçois point d'idee que je puiſſe croire agreable. Cela poſé, trouvons quelque moderation à la rigueur de ces Regles du Philoſophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'eſtre pas obligez de condamner beaucoup de Poëmes que nous avons veu reüſſir ſur nos Theatres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celuy qui le perſecute, que de pitié pour ſon malheur; il ne veut pas non plus qu'un tres méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il merite, ny en faire craindre un pareil à des Spectateurs qui ne luy reſſemblent pas; mais quand ces deux raiſons ceſſent, en ſorte qu'un homme de bien qui ſouffre, excite plus de pitié pour luy, que d'indignation contre celuy qui le fait ſouffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec luy, j'eſtime qu'il ne faut point faire de difficulté d'expoſer ſur la Scene des hommes tres-vertueux, ou tres-méchans dans le malheur. En voicy deux ou trois manieres, que peut-eſtre Ariſtote n'a

ſçeu prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples ſur les Theatres de ſon temps.

La premiere eſt, quand un homme tres-vertueux eſt perſecuté par un tres-méchant, & qu'il échape du peril, où le méchant demeure enveloppé, comme dans Rodogune, & dans Heraclius, qu'on n'auroit pû ſouffrir, ſi Antiochus & Rodogune euſſent pery dans la premiere, & Heraclius, Pulcherie, & Martian dans l'autre, & que Cleopatre & Phocas y euſſent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'eſt point étouffée par l'averſion qu'on a pour ceux qui les tyranniſent, parce qu'on espere toûjours que quelque heureuſe revolution les empeſchera de ſuccomber, & bien que les crimes de Phocas & de Cleopatre ſoient trop grands pour faire craindre l'Auditeur d'en commettre de pareils, leur funeſte iſſuë peut faire ſur luy les effets dont j'ay déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme tres-vertueux ſoit perſecuté, & periſſe meſme par les ordres d'un autre qui ne ſoit pas aſſez méchant pour attirer trop d'indignation ſur luy, & qui montre plus de foibleſſe que de crime, dans la perſecution qu'il luy fait. Si Felix fait perir ſon gendre Polyeucte, ce n'eſt pas par cette haine enragée contre les Chrétiens, qui nous le rendroit execrable, mais ſeulement par une laſche timidité qui n'oſe le ſauver en preſence de Severe, dont il craint la haine & la vangeance, après les mépris qu'il en a faits durant ſon peu de fortune. On prend bien quelque averſion pour luy, on deſapprouve ſa maniere d'agir, mais cette averſion ne l'emporte pas ſur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empeſche pas que ſa converſion miraculeuſe à la fin de la Piece, ne le reconcilie pleinement avec l'Auditoire. On peut dire la meſme choſe de Pruſias dans Nicomede, & de Valens dans Theodore. L'un mal-traite ſon fils, bien que tres-vertueux, & l'autre eſt cauſe de la perte du ſien, qui ne l'eſt pas moins; mais tous les deux n'ont que des foibleſſes qui ne vont point jusques au crime, & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils genereux, la laſcheté de leur abaiſſement ſous des Puiſſances qu'ils redoutent, & qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compaſſion d'eux-meſmes, & de leur honteuſe Politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de ſi beaux effets ſur nos Theatres, Ariſtote nous donne une lumiere. Toute action, *dit-il*, ſe paſſe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifferens l'un pour l'autre. Qu'un ennemy tuë ou veüille tuër ſon ennemy, cela ne produit aucune commiſeration, ſinon entant qu'on s'émeut d'apprendre, ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il ſoit. Qu'un indifferent tuë un indifferent, cela ne touche guere dauantage, dautant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celuy qui fait l'action : mais quand les choſes arrivent entre des

gens que la naissance ou l'affection attache aux interests l'un de l'autre, comme alors qu'un mary tuë, ou est prest de tuer sa femme, une mere ses enfans, un frere sa sœur ; c'est ce qui convient merveilleusement à la Tragedie. *La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la Nature aux emportemens de la passion, ou à la severité du devoir, forment de puissantes agitations, qui sont receuës de l'Auditeur avec plaisir, & il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivy par une personne qui devroit s'interesser à sa conservation & qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec deplaisir, ou du moins avec repugnance. Horace & Curiace ne seroient point à plaindre, s'ils n'étoient point amis & beaux-freres, ny Rodrigue s'il etoit poursuivy par un autre que par sa Maîtresse ; & le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, si un autre que sa mere luy demandoit le sang de sa Maîtresse, ou qu'un autre que sa Maîtresse luy demandast celuy de sa mere, ou si après la mort de son frere qui luy donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres, que de sa mere, & de sa Maîtresse.*

C'est donc un grand avantage pour exciter la commiseration que la proximité du sang, les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persecutant & le persecuté, le poursuivant & le poursuivy, celuy qui fait souffrir & celuy qui souffre : mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une necessité plus absolue que celle dont je viens de parler, & qu'elle ne regarde que les Tragedies parfaites non plus que celle-là. Du moins les Anciens ne l'ont pas toujours observée ; je ne la voy point dans l'Ajax de Sophocle, ny dans son Philoctete, & qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Æschyle & d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-cy. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les Tragedies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites. ce seroit les rendre d'une necessité absolue, & me contredire moy-mesme. Mais par ce mot de Tragedies parfaites, j'entens celles du genre le plus sublime & le plus touchant, en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourveu qu'elles soient regulieres à cela près, ne laissent pas d'estre parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des Vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelque autre agrément qui vienne d'ailleurs que du Sujet.

Dans ces actions Tragiques qui se passent entre proches, il faut considerer, si celuy qui veut faire perir, l'autre le connoit, ou ne connoit pas, & s'il acheve, ou n'acheve pas. La diverse combination de ces deux manieres d'agir, forme quatre sortes de Tragedies à quoy nostre Philoso-

phe attribuë divers degrez de perfection. On connoit celuy qu'on veut perdre, & on le fait perir en effet, comme Medée tuë ſes enfans, Clytemnestre ſon mary, Oreste ſa mere, *& la moindre eſpece eſt celle-là.* On le fait perir ſans le connoiſtre, & on le reconnoit avec déplaiſir après l'avoir perdu, & cela, *dit-il*, ou avant la Tragedie comme Oedipe, ou dans la Tragedie comme l'Alcmæon d'Astydamas, & Telegonus dans Vlyſſe bleſſé, *qui ſont deux Pieces que le temps n'a pas laiſſé venir juſqu'à nous; & cette ſeconde eſpece a quelque choſe de plus élevé ſelon luy que la premiere. La troiſiéme eſt dans le haut degre d'excellence*, quand on eſt preſt de faire perir un de ſes proches ſans le connoiſtre, & qu'on le reconnoit aſſez toſt pour le ſauver, comme Iphigenie reconnoit Oreste pour ſon frere lors qu'elle devoit le ſacrifier à Diane, & s'enfuit avec luy. *Il en cite encor deux autres exemples, de Merope dans Cresphonte, & de Hellé, dont nous ne connoiſſons ny l'un ny l'autre. Il condamne entierement la quatriéme eſpece de ceux qui connoiſſent, entreprennent, & n'achevent pas, qu'il dit* avoir quelque choſe de méchant, & rien de Tragique, *& en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre ſon pere dans l'Antigone, & ne s'en ſert que pour ſe tuër luy-meſme. Mais ſi cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, & enveloperoit non ſeulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Heraclius & Nicomede.*

Diſons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoiſſent la perſonne qu'ils veulent perdre, & s'en dédiſent par un ſimple changegement de volonté, ſans aucun évenement notable qui les y oblige, & ſans aucun manque de pouvoir de leur part. I'ay déja marqué cette ſorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y ſont de leur coſté tout ce qu'ils peuvent, & qu'ils ſont empeſchez d'en venir à l'effet par quelque Puiſſance ſuperieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait perir eux-meſmes, ou les reduit ſous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il eſt hors de doute que cela fait une Tragedie d'un genre peut-eſtre plus ſublime, que les trois qu'Ariſtote avoüe, & que s'il n'en a point parlé, c'eſt qu'il n'en voyoit point d'exemples ſur les Theatres de ſon temps, où ce n'étoit pas la Mode de ſauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les ſouiller eux-meſmes de quelque crime, comme Electre qui ſe delivre d'oppreſſion par la mort de ſa mere, où elle encourage ſon frere, & luy en faciliſte les moyens.

L'action de Chimene n'eſt donc pas defectueuſe pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puiſquelle y fait ſon poſſible, & que tout ce qu'elle peut obtenir de la juſtice de ſon Roy, c'eſt un combat, où la victoire de ce deplorable Amant luy impoſe ſilence. Cinna & ſon Æmilie ne pechent point contre la Regle en ne perdant point Auguſte, puiſque la conſpiration découverte les en met dans l'impuiſſance, & qu'il

faudroit qu'ils n'euſſent aucune teinture d'humanité, ſi une clemence ſi peu attendue ne diſſipoit toute leur haine. Qu'epargne Cleopatre pour perdre Rodogune ? qu'oublie Phocas pour ſe defaire d'Heraclius ? & ſi Pruſias demeuroit le maiſtre, Nicomede n'iroit-il pas ſervir d'otage à Rome, ce qui luy ſeroit un plus rude ſupplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, & ſuccombent dans leur entrepriſe ſans s'en dédire, & ce dernier eſt force de reconnoiſtre ſon injuſtice, apres que le ſoulevement de ſon Peuple, & la generoſité de ce fils qu'il vouloit aggrandir aux dépens de ſon aiſné, ne luy permettent plus de la faire reuſſir.

Ce n'eſt pas dementir Ariſtote, que de l'expliquer ainſi favorablement pour trouver dans cette quatriéme maniere d'agir qu'il rebute, une eſpece de nouvelle Tragedie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur euſt ſans doute préferée, s'il l'euſt connue. C'eſt faire honneur à noſtre Siecle ſans rien retrancher de l'authorité de ce Philoſophe ; mais je ne ſçay comment faire pour luy conſerver cette authorité, & renverſer l'ordre de la préference qu'il etablit entre ces trois eſpeces. Cependant je penſe eſtre bien fondé ſur l'experience, à douter ſi celle qu'il eſtime la moindre des trois, n'eſt point la plus belle, & ſi celle qu'il tient la plus belle, n'eſt point la moindre. La raiſon eſt que celle-cy ne peut exciter de pitié. Un pere y veut perdre ſon fils ſans le connoiſtre, & ne le regarde que comme indifferent, & peut-eſtre comme ennemy. Soit qu'il paſſe pour l'un ou pour l'autre, ſon peril n'eſt digne d'aucune commiſeration ſelon Ariſtote meſme, & ne fait naiſtre en l'Auditeur, qu'un certain mouvement de trépidation interieure, qui le porte à craindre que ce fils ne periſſe avant que l'erreur ſoit découverte, & à ſouhaiter qu'elle ſe découvre aſſez toſt pour l'empeſcher de perir : ce qui part de l'intereſt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme aſſez vertueux pour ſe faire aimer ; & quand cette reconnoiſſance arrive, elle ne produit qu'un ſentiment de conjouiſſance de voir arriver la choſe comme on le ſouhaitoit.

Quand elle ne ſe fait qu'après la mort de l'inconnu, la compaſſion qu'excitent les déplaiſirs de celuy qui le fait perir, ne peut avoir grande étendue, puiſqu'elle eſt reculée & renfermée dans la Catastrophe. Mais lors qu'on agit à viſage découvert, & qu'on ſçait a qui on en veut, le combat des paſſions contre la Nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du Poëme, & de la naiſſent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent a tous momens, & redoublent la commiſeration. Pour juſtifier ce raiſonnement par l'experience, nous voyons que Chiméne & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de ſa perſonne. Ie dis, de ſa perſonne, parce que le Poeme entier en excite peut-eſtre autant que le Cid, ou que Rodogune ; mais il en doit

une partie à Dircé, & ce qu'elle en fait naistre n'est qu'une pitié empruntée d'un Episode.

Ie sçay que l'Agnition est un grand ornement dans les Tragedies, Aristote le dit, mais il est certain qu'elle a ses incommoditez. Les Italiens l'affectent en la pluspart de leurs Poemes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens Pathetiques, qui auroient des beautez plus considerables. Cela se voit manifestement en la Mort de Crispe, faite par un de leurs plus beaux esprits, Iean Baptiste Ghirardelli, & imprimée à Rome en l'annee 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, & d'en faire seulement un grand Capitaine, qu'il ne reconnoit pour son fils qu'apres qu'il l'a fait mourir. Toute cette Piece est si pleine d'esprit & de beaux sentimens, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son Autheur, & à la censurer si tost qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, & contre la verité d'une histoire connue, luy a-t'elle dérobé de choses plus belles que les brillants dont il a semé cet Ouvrage? Les ressentimens, le trouble, l'irresolution, & les deplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un Arrest de mort contre son fils, que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible a Crispe de la part d'un pere, que de la part d'un maistre; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on luy imposoit, eust en mesme temps augmenté la douleur d'en voir un pere persuadé. Fauste mesme auroit eu plus de combats interieurs pour entreprendre un inceste, que pour se resoudre à un adultere, ses remords en auroient été plus animez, & ses desespoirs plus violents. L'Autheur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dedaigné de traiter ce Sujet, comme l'a traité de nostre temps le Pere Stephonius Iesuite, & comme nos Anciens ont traité celuy d'Hyppolite; & pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut selon la pensée d'Aristote, je ne sçay s'il ne l'a point fait tomber au dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce Philosophe de ces divers degrez de perfection pour la Tragedie, avoit une entiere justesse de son temps & en la presence de ses compatriotes, je n'en veux point douter; mais aussi je ne me puis empescher de dire que le goust de nostre Siecle n'est point celuy du sien sur cette préference d'une espece à l'autre, ou du moins, que ce qui plaisoit au dernier point à ses Atheniens, ne plaist pas également à nos François; & je ne sçay point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, & demeurer tout ensemble dans la veneration que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la Poetique.

Avant que de quitter cette matiere, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces Sujets entre des personnes proches: l'une si le Poëte les peut inventer, l'autre s'il ne peut rien changer en ceux qu'il

tire de l'Histoire, ou de la Fable.

Pour la premiere, il est indubitable que les Anciens en prenoient si peu de liberté, qu'ils arrêtoient leurs Tragedies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles, ce qui fait dire à ce Philosophe, que la Fortune leur fournissoit des Sujets, & non pas l'Art. Ie pense l'avoir dit en l'autre Discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux Poetes par ces paroles. Ils doivent bien user de ce qui est receu, ou inventer eux-mesmes. *Ces termes decideroient la question s'ils n'étoient point si generaux; mais comme il a posé trois especes de Tragedies, selon les divers temps de connoistre, & les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une reveuë sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. I'en diray mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourveu que je la laisse entiere à quelqu'une des trois.*

I'estime donc en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire perir quelqu'un que l'on connoit; soit qu'on acheve, soit qu'on soit empesché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit estre tirée de l'Histoire, ou de la Fable. Ces entreprises contre des Proches ont toûjours quelque chose de si criminel, & de si contraire à la Nature, qu'elles ne sont pas croyables à moins que d'estre appuyées sur l'une, ou sur l'autre, & jamais elles n'ont cette vray-semblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut estre de mise.

Ie n'ose decider si absolument de la seconde espece. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnoistre pour son pere, ou pour son frere, & en tombe au desespoir, cela n'a rien de vray-semblable, & par consequent on le peut inventer; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son pere ou son frere sans le connoistre est si extraordinaire, & si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'Histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, & de refuser toute croyance à de tels évenemens, quand elle ne les marque point. Le Theatre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe, & je ne me souviens point d'en avoir veu aucun autre chez nos Historiens. Ie sçay que cet évenement sent plus la Fable que l'Histoire, & que par consequent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la Fable & l'Histoire de l'Antiquité sont si meslées ensemble, que pour n'estre pas en peril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale authorité sur nos Theatres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soy n'est point vray-semblable, & qu'étant inventé de longue-main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'Auditeur, qu'il ne s'éfarouche point à le voir sur la Scene. Toute la Metamorphose d'Ovide est manifestement d'invention: on ne peut

tirer des Sujets de Tragedie, mais non pas inventer ſur ce modelle, ſi ce n'eſt des Epiſodes de meſme trempe. La raiſon en eſt, que bien que nous ne devions rien inventer que de vray-ſemblable, & que ces Sujets Fabuleux comme Andromede & Phaëton ne le ſoient point du tout, inventer des Epiſodes, ce n'eſt pas tant inventer, qu'ajouſter à ce qui eſt déja inventé; & ces Epiſodes trouvent une eſpece de vray-ſemblance dans leur rapport avec l'action principale, en ſorte qu'on peut dire que ſuppoſé que cela ſe ſoit pû faire, il s'eſt pû faire comme le Poëte la décrit.

De tels Epiſodes toutefois ne ſeroient pas propres à un Sujet Hyſtorique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, & ſeroient moins vray-ſemblables qu'elle. Les apparitions de Venus & d'Æole ont eu bonne grace dans Andromede; mais ſi j'avois fait deſcendre Iuppiter pour reconcilier Nicomede avec ſon pere, ou Mercure pour reveler à Auguſte la conſpiration de Cinna, j'aurois fait revolter tout mon Auditoire, & cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reſte de l'action auroit obtenuë. Ces dénouëmens par des Dieux de Machine ſont fort frequents chez les Grecs, dans des Tragedies qui paroiſſent Hiſtoriques, & qui ſont vray-ſemblables à cela près. Auſſi Ariſtote ne les condamne pas tout-à-fait, & ſe contente de leur préferer ceux qui viennent du Sujet. Ie ne ſçay ce qu'en decidoient les Atheniens qui étoient leurs juges, mais les deux exemples que je viens de citer, montrent ſuffiſamment qu'il ſeroit dangereux pour nous de les imiter en cette ſorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en ſçavons manifeſtement la fauſſeté, & qu'elles choquent noſtre Religion, ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. I'avouë qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'Auditeur, & à plus forte raiſon à ſa croyance: mais auſſi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foy pour l'apparition des Anges & des Saints, que les Anciens en avoient pour celles de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, ſi pour démeſler Heraclius d'avec Martian après la mort de Phocas, je me fuſſe ſervy d'un Ange? Ce Poëme eſt entre des Chrétiens, & cette apparition y auroit eu autant de juſteſſe que celles des Dieux de l'Antiquité dans ceux des Grecs; ç'euſt été neantmoins un ſecret infaillible de rendre celuy-là ridicule, & il ne faut qu'avoir un peu de ſens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite. Non omnia apud priores meliora, ſed noſtra quoque ætas multa laudis & artium imitanda poſteris tulit.

Ie reviens aux Tragedies de cette ſeconde eſpece, où l'on ne connoit un pere, ou un fils, qu'après l'avoir fait perir, & pour conclure en deux mots après cette digreſſion, je ne condamneray jamais perſonne pour en avoir inventé, mais je ne me le permettray jamais.

Celles de

Celles de la troiſiéme eſpece ne reçoivent aucune difficulté. Non ſeulement on les peut inventer, puiſque tout y eſt vray-ſemblable, & ſuit le train commun des affections naturelles, mais je doute meſme ſi ce ne ſeroit point les bannir du Theatre, que d'obliger les Poëtes à en prendre les Sujets dans l'Hiſtoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'ayent la mine d'avoir été inventez par leurs Autheurs. Il ſe peut faire que la Fable leur en aye prêté quelques-uns. Ie n'ay pas les yeux aſſez penetrans pour percer de ſi épaiſſes obſcuritez, & déterminer ſi l'Iphigenie in Tauris *eſt de l'invention d'Euripide, comme ſon Helene, & ſon Ion, ou s'il l'a priſe d'un autre; mais je croy pouvoir dire qu'il eſt tres-malaiſé d'en trouver dans l'Hiſtoire: ſoit que de tels évenemens n'arrivent que tres-rarement, ſoit qu'ils n'ayent pas aſſez d'éclat pour y meriter une place. Celuy de Theſée reconnû par le Roy d'Athenes ſon pere, ſur le point qu'il l'alloit faire perir, eſt le ſeul dont il me ſouvienne. Quoy qu'il en ſoit, ceux qui aiment à les mettre ſur la Scene peuvent les inventer ſans crainte de la cenſure. Ils pourront produire par là quelque agreable ſuſpenſion dans l'eſprit de l'Auditeur, mais il ne faut pas qu'ils ſe promettent de luy tirer beaucoup de larmes.*

L'autre queſtion, s'il eſt permis de changer quelque choſe aux Sujets qu'on emprunte de l'Hiſtoire ou de la Fable, ſemble decidée en termes aſſez formels par Ariſtote, lors qu'il dit, qu'il ne faut point changer les Sujets receus, & que Clitemnestre ne doit point eſtre tuée par un autre qu'Oreſte, ny Eriphile par un autre qu'Alcmæon. *Cette deciſion peut toutefois recevoir quelque diſtinction, & quelque temperament. Il eſt conſtant que les circonſtances, ou ſi vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action demeurent en noſtre pouvoir. L'Hiſtoire ſouvent ne les marque pas, ou en rapporte ſi peu, qu'il eſt beſoin d'y ſuppléer pour remplir le Poëme: & meſme il y a quelque apparence de préſumer que la memoire de l'Auditeur, qui les aura leuës autrefois, ne s'y ſera pas ſi fort attachée, qu'il s'aperçoive aſſez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuſer de menſonge; ce qu'il ne manqueroit pas de faire, s'il voyoit que nous changeaſſions l'action principale. Cette falſification ſeroit cauſe qu'il n'ajouſteroit aucune foy à tout le reſte; comme au contraire il croit aiſément tout ce reſte, quand il le voit ſervir d'acheminement à l'effet qu'il ſçait veritable, & dont l'Hiſtoire luy a laiſſé une plus forte impreſſion. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut ſervir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud & un dénoüement tout-à-fait differens l'un de l'autre, & c'eſt cette difference qui empeſche que ce ne ſoit la meſme Piece, bien que ce ſoit le meſme Sujet, dont ils ont conſervé l'action principale. Il faut donc la conſerver comme eux; mais il faut examiner en meſme temps ſi elle n'eſt point ſi cruelle,*

ou si difficile à representer, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'Auditeur doit à l'Histoire, & qu'il veut bien donner à la Fable, en se mettant en la place de ceux qui l'ont prise pour une verité. Lors que cet inconvenient est à craindre, il est bon de cacher l'évenement à la veuë, & de le faire sçavoir par un recit qui frappe moins que le Spectacle, & nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Medée tuë ses enfans, ny qu'Atrée fasse rostir ceux de Thyeste à la veuë du Peuple. L'horreur de ces actions engendre une repugnance à les croire, aussi bien que la Metamorphose de Progné en oiseau, & de Cadmus en serpent, dont la representation presque impossible excite la mesme incredulité, quand on la hazarde aux yeux du Spectateur.

Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Je passe plus outre, & pour extenuer, ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action Historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier Acteur, pour qui nous devons toûjours ménager la faveur de l'Auditoire. Après que Cleopatre eust tué Seleucus, elle presenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse, & ce Prince soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eust été punir un paricide par un autre parricide; on eust pris aversion pour Antiochus, & il a été bien plus doux, de faire qu'elle mesme, voyant que sa haine & sa noire perfidie alloient estre découvertes, s'empoisonne dans son desespoir, à dessein d'enveloper ces deux Amants dans sa perte, en leur ostant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mere laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du Ciel, & non pas de la vangeance des hommes; d'autre costé Antiochus ne perd rien de la compassion, & de l'amitié qu'on avoit pour luy, qui redoublent plûtost qu'elles ne diminuënt, & enfin l'action Historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cleopatre perit par le mesme poison qu'elle presente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, & sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupere, que par celle d'Heraclius. C'est un soin que nous devons prendre de preserver nos Heros du crime tant qu'il se peut, & les exempter mesme de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. I'ay beaucoup osé dans Nicomede. Prusias son pere l'avoit voulu faire assassiner dans son Armée, sur l'avis qu'il en eust par les assassins mesmes, il entra dans son Royaume, s'en empara, & reduisit ce malheureux pere à se cacher dans une caverne, où il luy fit trouver la mort qu'il luy destinoit. Ie n'ay pas poussé l'Histoire jusque-là, & après l'avoir peint trop

vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ay crû que je pouvois me contenter de le rendre maistre de la vie de ceux qui le persecutoient, sans le faire passer plus avant.

Ie ne sçaurois dissimuler une delicatesse que j'ay sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point estre changées. Ie veux bien avec luy qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste, mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé, cependant qu'elle est à genoux devant luy, & le conjure de luy laisser la vie. Ie ne puis mesme pardonner à Electre, qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la Piece, l'inhumanité dont elle encourage son frere à ce parricide. C'est un fils qui vange son pere, mais c'est sur sa mere qu'il le vange. Seleucus & Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ay osé leur en donner la moindre pensée. Aussi nostre Maxime de faire aimer nos principaux Acteurs n'étoit pas de l'usage de nos Anciens, & ces Republicains avoient une si forte haine des Rois, qu'ils voyoient avec plaisir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce Sujet à nostre Mode, il faudroit qu'Oreste n'eust dessein que contre Ægiste, qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mere luy en fist remettre la punition aux Dieux, que cette Reine s'opiniastrast à la protection de son adultere, & qu'elle se mist entre son fils & luy si mal-heureusement, qu'elle receust le coup que ce Prince voudroit porter à cet assassin de son pere. Ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fist horreur, comme dans Sophocle, ny que son action meritast des Furies vangeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le mesme Aristote nous authorise à en user de cette maniere, lors qu'il nous apprend que le Poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pû, ou dû se passer, selon le vray-semblable, ou le necessaire. *Il repete souvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Ie tascheray d'y suppléer au moins mal qu'il me sera possible, & j'espere qu'on me pardonnera, si je m'abuse.*

Je dis donc premierement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions Historiques par des inventions vray-semblables n'emporte aucune défense de nous écarter du vray-semblable dans le besoin. C'est un privilege qu'il nous donne, & non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mesmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vray-semblable, ou selon le necessaire, nous pouvons quitter le vray-semblable pour suivre le necessaire, & cette alternative met en nostre choix de nous servir de celuy des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du Poëte se trouve encor en termes plus formels dans le vingt & cinquiéme Chapitre, qui contient les excuses, ou plutost les justifications dont il se peut servir contre la censure. Il faut, *dit-il*, qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, & qu'il les represente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû estre : *par où il luy donne le choix, ou de la verité Historique, ou de l'opinion commune surquoy la Fable est fondée, ou de la vray-semblance. Il ajouste en suite.* Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la verité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû estre ; si on luy impute de n'avoir fait ny l'un ny l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des Dieux, dont la plus grande partie n'a rien de veritable. *Et un peu plus bas.* Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la maniere qu'il les décrit, neantmoins elles se sont passées effectivement de cette maniere, *& par consequent il est hors de faute. Ce dernier Passage montre que nous ne sommes point obligez de nous écarter de la verité, pour donner une meilleure forme aux actions de la Tragedie par les ornemens de la vray-semblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant par le second de ces trois Passages que l'opinion commune suffit pour nous justifier, quand nous n'avons pas pour nous la verité, & que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautez de cette vray-semblance. Nous courons par là quelque risque d'un plus foible succès, mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de nostre gloire, & non pas contre les Régles du Theatre.*

Je fais une seconde remarque sur ces termes de vray-semblable & de necessaire *dont l'ordre se trouve quelque-fois renversé chez ce Philosophe, qui tantost dit* selon le necessaire ou le vray-semblable, *& tantost* selon le vray-semblable ou le necessaire. *D'où je tire une consequence, qu'il y a des occasions où il faut préferer le vray-semblable au necessaire, & d'autres où il faut préferer le necessaire au vray-semblable. La raison en est, que ce qu'on employe le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis-aller, dont il faut se contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de se reduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au defaut de ce premier.*

Pour éclaircir cette préference mutuelle du vray-semblable au necessaire, & du necessaire au vray-semblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la Tragedie. La premiere consiste en ces actions mesmes, accompagnées des inseparables circonstances du temps & du lieu, & l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les

fait naiſtre l'une de l'autre. En la premiere, le vray-ſemblable eſt à préferer au neceſſaire, & le neceſſaire au vray-ſemblable dans la ſeconde.

Il faut placer les actions où il eſt plus facile & mieux ſeant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loiſir raiſonnable, ſans les preſſer extraordinairement, ſi la neceſſité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. I'ay déja fait voir en l'autre Diſcours, que pour conſerver l'unité de lieu, nous faiſons parler ſouvent des perſonnes dans une Place publique, qui vray-ſemblablement s'entretiendroient dans une chambre, & je m'aſſeure que ſi on racontoit dans un Roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on luy donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de ſa durée. L'obeiſſance que nous devons aux Régles de l'unité de jour & de lieu nous diſpenſe alors du vray-ſemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impoſſible: mais nous ne tombons pas toûjours dans cette neceſſité, & la Suivante, Cinna, Theodore, & Nicomede n'ont point eu beſoin de s'écarter de la vray-ſemblance, à l'égard du temps, comme ces autres Poemes.

Cette reduction de la Tragedie au Roman eſt la pierre de touche, pour demeſler les actions neceſſaires d'avec les vray-ſemblables. Nous ſommes geſnez au Theatre par le lieu, par le temps, & par les incommoditez de la repreſentation, qui nous empeſchent d'expoſer à la veuë beaucoup de Perſonnages tout à la fois, de peur que les uns ne demeurent ſans action, ou ne troublent celle des autres. Le Roman n'a aucune de ces contraintes. Il donne aux actions qu'il décrit tout le loiſir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou reſver, dans une chambre, dans une foreſt, en Place publique, ſelon qu'il eſt plus à propos pour leur action particuliere; il a pour cela tout un Palais, toute une ville, tout un Royaume, toute la Terre où les promener; & s'il fait arriver, ou raconter quelque choſe en preſence de trente perſonnes, il en peut décrire les divers ſentimens l'un après l'autre. C'eſt pourquoy il n'a jamais aucune liberté de ſe departir de la vray-ſemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raiſon, ny excuſe legitime pour s'en écarter.

Comme le Theatre ne nous laiſſe pas tant de facilité de reduire tout dans le vray-ſemblable, parce qu'il ne nous fait rien ſçavoir que par des gens qu'il expoſe à la veuë de l'Auditeur en peu de temps, il nous en diſpenſe auſſi plus aiſément. On peut ſoûtenir que ce n'eſt pas tant nous en diſpenſer, que nous permettre une vray-ſemblance plus large: mais puiſqu'Ariſtote nous authoriſe à y traiter les choſes ſelon le neceſſaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y paſſe d'une autre façon qu'il ne ſe paſſeroit dans un Roman, n'a point de vray-ſemblance, à le bien prendre, & ſe doit ranger entre les actions neceſſaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples. L'unité de lieu y eſt exacte, tout s'y paſſe dans une Salle. Mais ſi on en faiſoit un Roman avec les meſmes particularitez de Scene en Scene, que j'y ay employées, feroit-on tout paſſer dans cette Salle? A la fin du premier Acte, Curiace & Camille ſa Maîtreſſe vont rejoindre le reſte de la famille, qui doit eſtre dans un autre Apartement: Entre les deux Actes, ils y reçoivent la Nouvelle de l'election des trois Horaces; à l'ouverture du ſecond, Curiace paroit dans cette meſme Salle pour l'en congratuler. Dans le Roman il auroit fait cette congratulation au meſme lieu où l'on en reçoit la Nouvelle en preſence de toute la famille, & il n'eſt point vray-ſemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjoüiſſance; mais il eſt neceſſaire pour le Theatre, & à moins que cela, les ſentimens des trois Horaces, de leur pere, de leur ſœur, de Curiace, & de Sabine ſe fuſſent preſentez à faire paroiſtre tous à la fois. Le Roman qui ne fait rien voir en fuſt aiſément venu à bout: mais ſur la Scene il a fallu les ſeparer, pour y mettre quelque ordre, & les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-cy, que j'ay été forcé de ramener dans cette Salle, ſans vray-ſemblance. Cela paſſé, le reſte de l'Acte eſt tout-à-fait vray-ſemblable, & n'a rien qu'on fuſt obligé de faire arriver d'une autre maniere dans le Roman. A la fin de cet Acte, Sabine & Camille outrées de déplaiſir ſe retirent de cette Salle, avec un emportement de douleur, qui vray-ſemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le Roman les feroit demeurer, & y recevoir la Nouvelle du combat. Cependant, par la neceſſité de les faire voir aux Spectateurs, Sabine quitte ſa chambre au commencement du troiſiéme Acte, & revient entretenir ſes douloureuſes inquiétudes dans cette Salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reſte de cet Acte eſt vray-ſemblable, comme en l'autre, & ſi vous voulez examiner avec cette rigueur les premieres Scenes des deux derniers, vous trouverez peut-eſtre la meſme choſe, & que le Roman placeroit ſes Perſonnages ailleurs qu'en cette Salle, s'ils en étoient une fois ſortis comme ils en ſortent à la fin de chaque Acte.

Ces exemples peuvent ſuffire pour expliquer comme on peut traiter une action ſelon le neceſſaire, quand on ne la peut traiter ſelon le vray-ſemblable, qu'on doit toûjours préferer au neceſſaire, lors qu'on ne regarde que les actions en elles-meſmes.

Il n'en va pas ainſi de leur liaiſon qui les fait naiſtre l'une de l'autre. Le neceſſaire y eſt à préferer au vray-ſemblable: non que cette liaiſon ne doive toûjours eſtre vray-ſemblable; mais parce qu'elle eſt beaucoup meilleure, quand elle eſt vray-ſemblable & neceſſaire tout enſemble. La raiſon en eſt aiſée à concevoir. Lors qu'elle n'eſt que vray-ſemblable ſans eſtre neceſſaire, le Poëme s'en peut paſſer, & elle n'y eſt pas de grande

importance ; mais quand elle eſt vray-ſemblable & neceſſaire, elle devient une partie eſſentielle du Poeme, qui ne peut ſubſiſter ſans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux ſortes de liaiſons ; j'appelle ainſi la maniere dont une action eſt produite par l'autre. Sa conſpiration contre Auguſte eſt cauſée neceſſairement par l'amour qu'il a pour Æmilie, parce qu'il la veut épouſer, & qu'elle ne veut ſe donner à luy qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une eſt vraye, l'autre eſt vray-ſemblable, & leur liaiſon eſt neceſſaire. La bonté d'Auguſte donne des remords & de l'irreſolution à Cinna, ces remords & cette irreſolution ne ſont cauſez que vray-ſemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaiſon vray-ſemblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, & arriver à ſon but, qui eſt d'épouſer Æmilie. Il la conſulte dans cette irreſolution ; cette conſultation n'eſt que vray-ſemblable, mais elle eſt un effet neceſſaire de ſon amour, parce que s'il euſt rompu la conjuration ſans ſon aveu, il ne fuſt jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit propoſé, & par conſequent voilà une liaiſon neceſſaire entre deux actions vray-ſemblables, ou ſi vous l'aimez mieux, une production neceſſaire d'une action vray-ſemblable par une autre pareillement vray-ſemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & diviſions du vray-ſemblable & du neceſſaire, je fais encor une reflexion ſur les actions qui compoſent la Tragedie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois ſortes, ſelon que nous le jugeons à propos. Les unes ſuivent l'Hiſtoire, les autres ajouſtent à l'Hiſtoire, les troiſiémes falſifient l'Hiſtoire. Les premieres ſont vrayes, les ſecondes quelquefois vray-ſemblables, & quelquefois neceſſaires, & les dernieres doivent toûjours eſtre neceſſaires.

Lors qu'elles ſont vrayes, il ne faut point ſe mettre en peine de la vray-ſemblance, elles n'ont pas beſoin de ſon ſecours. Tout ce qui s'eſt fait, manifeſtement s'eſt pû faire, *dit Ariſtote*, parce que s'il ne s'étoit pû faire, il ne ſe ſeroit pas fait. *Ce que nous ajouſtons à l'Hiſtoire, comme il n'eſt pas appuyé de ſon authorité, n'a pas cette prerogative.* Nous avons une pante naturelle, *ajouſte ce Philoſophe*, à croire que ce qui ne s'eſt point fait n'a pû encor ſe faire, *& c'eſt pourquoy ce que nous inventons a beſoin de la vray-ſemblance la plus exacte qu'il eſt poſſible pour le rendre croyable.*

A bien peſer ces deux Paſſages, je croy ne m'éloigner point de ſa penſée, quand j'oſe dire pour définir le vray-ſemblable, que c'eſt une choſe manifeſtement poſſible dans la bien-ſeance, & qui n'eſt ny manifeſtement vraye, ny manifeſtement fauſſe. *On en peut faire deux diviſions, l'une en vray-ſemblable general & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.*

Le vray-ſemblable general eſt ce que peut faire, & qu'il eſt à propos

que faſſe un Roy, un General d'Armée, un Amant, un Ambitieux, &c. Le particulier eſt ce qu'a pû ou dû faire Alexandre, Ceſar, Alcibiade, compatible avec ce que l'Hiſtoire nous apprend de ſes actions. Ainſi tout ce qui choque l'Hiſtoire ſort de cette vray-ſemblance, parce qu'il eſt manifeſtement faux, & il n'eſt pas vray-ſemblable que Ceſar après la bataille de Pharſale ſe ſoit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguſte avec Antoine après celle d'Actium; bien qu'à parler en termes generaux, il ſoit vray-ſemblable, que dans une guerre civile après une grande bataille, les Chefs des partis contraires ſe reconcilient, principalement lors qu'ils ſont genereux l'un & l'autre.

Cette fauſſeté manifeſte qui détruit la vray-ſemblance ſe peut rencontrer meſme dans les Pieces qui ſont toutes d'invention. On n'y peut falſifier l'Hiſtoire, puiſqu'elle n'y a aucune part, mais il y a des circonſtances des temps, & des lieux, qui peuvent convaincre un Autheur de fauſſeté, quand il prend mal ſes meſures. Si j'introduiſois un Roy de France ou d'Eſpagne ſous un nom imaginaire, & que je choiſiſſe pour le temps de mon action un ſiecle, dont l'Hiſtoire euſt marqué les veritables Rois de ces deux Royaumes, la fauſſeté ſeroit toute viſible; & c'en ſeroit une encor plus palpable, ſi je plaçois Rome à deux lieuës de Paris, afin qu'on pûſt y aller & revenir en un meſme jour. Il y a des choſes ſur qui le Poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence ſur l'Hiſtoire, entant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de Ceſar, ou d'Auguſte, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites, ou les faire arriver d'une autre maniere qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverſer la Cronologie, pour faire vivre Alexandre du temps de Ceſar, & moins encor changer la ſituation des lieux, ou les noms des Royaumes, des Provinces, des Villes, des Montagnes, & des Fleuves remarquables. La raiſon eſt, que ces Provinces, ces Montagnes, ces Rivieres ſont des choſes permanentes. Ce que nous ſçavons de leur ſituation étoit dès le commencement du Monde, nous devons préſumer qu'il n'y a point eu de changement à moins que l'Hiſtoire le marque, & la Geographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainſi un homme ſeroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris fuſt au pied des Alpes, ou que la Seine traverſaſt l'Eſpagne, & de meſler de pareilles Grotesques dans une Piece d'invention. Mais l'Hiſtoire eſt des choſes qui paſſent, & qui ſuccedant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connoiſſance de ceux qui l'écrivent. Auſſi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'eſt paſſé dans les lieux dont elle parle, ny tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas meſme les Commentaires de Ceſar qui écrivoit ſa propre hiſtoire, & devoit la ſçavoir

toute

toute entiere. Nous sçavons quels païs arrosoit le Rhosne & la Seine, avant qu'il vinst dans les Gaules : mais nous ne sçavons que fort peu de chose ; & peut-estre rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venuë. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas sous ce pretexte de fiction Poëtique, & d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argenis, où il ne nomme aucune Ville, ny Fleuve de Sicile, ny de nos Provinces, que par des noms veritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entierement de son invention, aussi bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent *sur cet article, puisqu'*il trouve le Poëte excusable, quand il peche contre un autre Art que le sien, comme contre la Medecine, ou contre l'Astrologie. *A quoy je respons qu'*il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par là au but de son Art, auquel il n'auroit pû arriver autrement. *Encore avouë-t'il* qu'il peche en ce cas, & qu'il est meilleur de ne pecher point du tout. *Pour moy, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les Arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il luy arrive rarement des occasions d'en parler sur son Theatre, tels que sont la Medecine & l'Astrologie que je viens de nommer, & les Arts, sans la connoissance desquels, ou en tout, ou en partie, il ne sçauroit établir de justesse dans aucune Piece, tels que sont la Geographie & la Cronologie. Comme il ne sçauroit representer aucune action sans la placer en quelque lieu & en quelque temps, il est inexcusable, s'il fait paroistre de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce temps où il la place.*

Je viens à l'autre division du vray-semblable en ordinaire, & extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la verité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée, pour n'aller point jusqu'au miracle, ny jusqu'à ces évenemens singuliers, qui servent de matiere aux Tragedies sanglantes par l'appuy qu'ils ont de l'Histoire, ou de l'opinion commune, & qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les Episodes de la Piece dont ils sont le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appuy. Aristote donne deux idees ou exemples generaux de ce vray-semblable extraordinaire. L'un d'un homme subtil & adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que luy : l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que luy, & en demeure victorieux ; ce qui sur tout ne manque jamais à estre bien receu, quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du Ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant

plus facile, qu'il répond aux ſouhaits de l'Auditoire, qui s'intereſſe toûjours pour ceux dont le procedé eſt le meilleur. Ainſi la victoire du Cid contre le Comte ſe trouveroit dans la vray-ſemblance extraordinaire, quand elle ne ſeroit pas vraye. Il eſt vray-ſemblable, *dit noſtre Docteur*, que beaucoup de choſes arrivent contre le vray-ſemblable, *& puiſqu'il avoue par là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vray-ſemblance, j'aimerois mieux les nommer ſimplement croyables, & les ranger ſous le neceſſaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais ſervir ſans neceſſité.*

*On peut m'objecter que le meſme Philoſophe dit qu'*au regard de la Poëſie on doit préferer l'impoſſible croyable au poſſible incroyable, *& conclurre de là que j'ay peu de raiſon d'exiger du vray-ſemblable, par la définition que j'en ay faite, qu'il ſoit manifeſtement poſſible pour eſtre croyable, puiſque ſelon Ariſtote il y a des choſes impoſſibles qui ſont croyables.*

Pour reſoudre cette difficulté, & trouver de quelle nature eſt cet impoſſible croyable dont il ne donne aucun exemple, je répons qu'il y a des choſes impoſſibles en elles-meſmes qui paroiſſent aiſément poſſibles, & par conſequent croyables, quand on les enviſage d'une autre maniere. Telles ſont toutes celles où nous falſifions l'Hiſtoire. Il eſt impoſſible qu'elles ſoient paſſées comme nous les repreſentons, puiſqu'elles ſe ſont paſſées autrement; & qu'il n'eſt pas au pouvoir de Dieu meſme de rien changer au paſſé; mais elles paroiſſent manifeſtement poſſibles, quand elles ſont dans la vray-ſemblance generale, pourveu qu'on les regarde détachées de l'Hiſtoire, & qu'on veüille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui ſe paſſe dans Nicomede eſt impoſſible, puiſque l'Hiſtoire porte qu'il fit mourir ſon pere ſans le voir, & que ſes freres du ſecond lit étoient en oſtage à Rome, lors qu'il s'empara du Royaume. Tout ce qui arrive dans Heraclius ne l'eſt pas moins, puiſqu'il n'étoit pas fils de Maurice, & que bien loin de paſſer pour celuy de Phocas & eſtre nourry comme tel chez ce Tyran, il vint fondre ſur luy à force ouverte des bords de l'Afrique dont il étoit Gouverneur, & ne le vit peut-eſtre jamais. On ne prend point neantmoins pour incroyables les incidens de ces deux Tragedies, & ceux qui ſçavent le deſaveu qu'en fait l'Hiſtoire; la mettent aiſément à quartier, pour ſe plaire à leur repreſentation, parce qu'ils ſont dans la vray-ſemblance generale, bien qu'ils manquent de la particuliere.

Tout ce que la Fable nous dit de ſes Dieux, & de ſes Metamorphoſes, eſt encor impoſſible, & ne laiſſe pas d'eſtre croyable par l'opinion commune, & par cette vieille traditive qui nous a accoûtumez à en oüir parler. Nous avons droit d'inventer meſme ſur ce modelle, & de joindre des incidents également impoſſibles à ceux que ces anciennes erreurs nous

prétent. L'Auditeur n'eſt point trompé de ſon attente, quand le titre du Poëme le prépare à n'y voir rien que d'impoſſible en effet ; Il y trouve tout croyable, & cette premiere ſuppoſition faite qu'il eſt des Dieux, & qu'ils prennent intereſt & font commerce avec les hommes, à quoy il vient tout reſolu, il n'a aucun difficulté à ſe perſuader du reſte.

Après avoir taſché d'éclaircir ce que c'eſt que le vray-ſemblable, il eſt temps que je hazarde une définition du neceſſaire, dont Ariſtote parle tant, & qui ſeul nous peut authoriſer à changer l'Hiſtoire, & à nous écarter de la vray-ſemblance. Je dis donc que le neceſſaire en ce qui regarde la Poëſie, n'eſt autre choſe que le beſoin du Poëte pour arriver à ſon but, ou pour y faire arriver ſes Acteurs. *Cette définition a ſon fondement ſur les diverſes acceptions du mot Grec* ἀναγκαῖον *qui ne ſignifie pas toûjours ce qui eſt abſolument neceſſaire, mais auſſi quelquefois ce qui eſt ſeulement vtile à parvenir à quelque choſe.*

Le but des Acteurs eſt divers, ſelon les divers deſſeins que la varieté des Sujets leur donne. Vn Amant a celuy de poſſeder ſa Maîtreſſe, un ambitieux de s'emparer d'une Couronne, un homme offenſé de ſe vanger, & ainſi des autres. Les choſes qu'ils ont beſoin de faire pour y arriver conſtituent ce neceſſaire, qu'il faut préferer au vray-ſemblable, ou pour parler plus juſte, qu'il faut ajouſter au vray-ſemblable dans la liaiſon des actions, & leur dépendance l'une de l'autre. Ie penſe m'eſtre déja aſſez expliqué là-deſſus, je n'en diray pas davantage.

Le but du Poëte eſt de plaire ſelon les Régles de ſon art. Pour plaire il a beſoin quelquefois de rehauſſer l'éclat des belles actions, & d'extenuer l'horreur des funeſtes. Ce ſont des neceſſitez d'embelliſſement, où il peut bien choquer la vray-ſemblance particuliere par quelque alteration de l'Hiſtoire, mais non pas ſe diſpenſer de la generale, que rarement, & pour des choſes qui ſoient de la derniere beauté, & ſi brillantes, qu'elles ébloüiſſent. Sur tout il ne doit jamais les pouſſer au-de-là de la vray-ſemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajouſte de ſon invention ne ſont pas d'une neceſſité abſolue, & qu'il fait mieux de s'en paſſer tout-à-fait, que d'en parer ſon Poeme contre toute ſorte de vray-ſemblance. Pour plaire ſelon les Regles de ſon Art, il a beſoin de renfermer ſon action dans l'unité de jour & de lieu, & comme cela eſt d'une neceſſité abſoluë & indiſpenſable, il luy eſt beaucoup plus permis ſur ces deux articles, que ſur celuy des embelliſſemens.

Il eſt ſi malaiſé qu'il ſe rencontre dans l'Hiſtoire, ny dans l'imagination des hommes, quantité des ces évenemens illuſtres & dignes de la Tragedie, dont les deliberations & leurs effets puiſſent arriver en un meſme lieu, & en un meſme jour, ſans faire un peu de violence à l'ordre commun des choſes, que je ne puis croire cette ſorte de violence tout-à-fait

condamnable, pourveu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux Sujets où on ne la peut éviter, & un Autheur scrupuleux se preveroit d'une belle occasion de gloire, & le Public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le Theatre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus viste que la vray-semblance ne le permet. Ie luy donnerois en ce cas un conseil que peut-estre il trouveroit salutaire, c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son Poëme, ny aucun lieu déterminé où il pose ses Acteurs. L'imagination de l'Auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'Action, si elle n'étoit point fixée par ces marques, & il pourroit ne s'apercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir, & n'y appliquoient son esprit malgré luy. Ie me suis toûjours repenty d'avoir fait dire au Roy dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue se delassast une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combatre Don Sanche. Ie l'avois fait pour montrer que la Piece étoit dans les vingt-quatre heures, & cela n'a servy qu'à avertir les Spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ay reduite. Si j'avois fait resoudre ce combat, sans en designer l'heure, peut-estre n'y auroit-on pas pris garde.

Ie ne pense pas que dans la Comedie le Poëte ait cette liberté de presser son action, par la necessité de la reduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vray-semblables, & n'ajouste point ce mot, ou neceſſaires, *comme pour la Tragedie. Aussi la difference est assez grande entre les actions de l'une, & celles de l'autre. Celles de la Comedie partent de personnes communes, & ne consistent qu'en intriques d'amour, & en fourberies, qui se developent si aisément en un jour, qu'assez souvent chez Plaute & chez Terence, le temps de leur durée excede à peine celuy de leur representation. Mais dans la Tragedie les affaires publiques sont meslées d'ordinaire avec les interests particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroistre : il y entre des batailles, des prises de Villes, de grands perils, des revolutions d'Etats, & tout cela va mal-aisément avec la promptitude que la Régle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la Scene.*

Si vous me demandez jusques où peut s'étendre cette liberté qu'a le Poëte d'aller contre la verité & contre la vray-semblance, par la consideration du besoin qu'il en a, j'auray de la peine à vous faire une réponse précise. I'ay fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit ; & pour celles où ce privilege peut avoir lieu, il doit estre plus ou moins resserré, selon que les Sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans Horace, & dans Pompée, dont les Histoires ne sont ignorées de personne, que dans Rodogune & dans

Nicomede, dont peu de gens ſçavoient les noms avant que je les euſſe mis ſur le Theatre. La ſeule meſure qu'on y peut prendre, c'eſt que tout ce qu'on y ajouſte à l'Hiſtoire, & tous les changemens qu'on y apporte, ne ſoient jamais plus incroyables; que ce qu'on en conſerve dans le meſme Poëme. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement,

Ficta voluptatis cauſa ſint proxima veris,

& non pas en porter la ſignification juſques à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'Hiſtoire, ou dans la Fable, hors du Sujet qu'on traite. Le meſme Horace decide la queſtion autant qu'on la peut decider par cet autre Vers, avec lequel je finis ce diſcours.

Dabiturque licentia ſumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenuë, mais ſans ſcrupule, & s'il ſe peut, ne nous en ſervons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point beſoin de grace, que d'en recevoir.

EXAMEN
DES POEMES CONTENUS
en cette Seconde Partie.

POMPE'E.

A BIEN considerer cette Piece, je ne croy pas qu'il y en aye sur le Theatre, où l'Histoire soit plus conservée, & plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connuë, que je n'ay osé en changer les évenemens, mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivez comme je les fais arriver. Ie n'y ay ajoustè que ce qui regarde Cornelie, qui semble s'y offrir d'elle-mesme, puisque dans la verité Historique elle étoit dans le mesme vaisseau que son mary lors qu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné a ses yeux par Septime, & qu'elle fut poursuivie sur Mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle fut ramenée devant Cesar, bien que l'Histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, & la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la verité Historique, m'ont reduit à cette falsification, pour les ramener dans l'unité de jour & de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pelusium, qu'on appelle aujourd'huy Damiette, & Cesar prit terre à Alexandrie. Ie n'ay nommé ny l'une ny l'autre Ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtast l'imagination de l'Auditeur, & ne luy fist remarquer malgré luy, la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est comme dans Polyeucte, un grand Vestibule commun à tous les apartements du Palais Royal, & cette unité n'a rien que de vray-semblable, pourveu qu'on se détache de la verité Historique. Le premier, le troisiéme & le quatriéme Acte y ont leur justesse manifeste : il y peut avoir quelque difficulté pour le second & le

cinquiéme, dont Cleopatre ouvre l'un, & Cornelie l'autre. Elles sembleroient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur Apartement; mais l'impatience de la curiosité feminine les en peut faire sortir, l'une pour apprendre plûtost des Nouvelles de la mort de Pompée, où par Achorée, qu'elle a envoyé en estre témoin, ou par le premier qui entrera dans ce Vestibule; & l'autre pour en sçavoir du combat de Cesar & des Romains contre Ptolomée & les Egyptiens, pour empescher qu'il n'en aille donner à Cleopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de luy d'autant plûtost la permission de partir. Enquoy on peut remarquer que comme elle sçait qu'il est amoureux de cette Reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne luy fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la Dignité Romaine, luy fait prendre la parole la premiere, & obliger par là Cesar à luy répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulevement tumultuaire une guerre qui n'a pû durer gueres moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent apres que Cesar fust party d'Alexandrie, Cleopatre accoucha de Cesarion. Quand Pompée se presenta pour entrer en Egypte, cette Princesse & le Roy son frere avoient chacun leur Armée preste à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avoient garde ainsi de loger dans le mesme Palais. Cesar dans ses Commentaires ne parle point de ses amours avec elle, ny que la teste de Pompée luy fust presentée, quand il arriva. C'est Plutarque & Lucain qui nous apprennent l'un & l'autre, mais ils ne luy font presenter cette teste que par un des Ministres du Roy, nommé Theodote, & non pas par le Roy mesme, comme je l'ay fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poeme, qui porte le nom d'un Heros qui n'y parle point; mais il ne laisse pas d'en estre en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. I'ay justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison, que les évenemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragedie n'auroit pas été complete, si je ne l'eusse poussée jusques au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que dès le premier Acte je fais connoistre la venuë de Cesar, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du Victorieux, & ainsi il m'a fallu necessairement faire voir quelle reception il feroit à leur lasche & cruelle Politique. J'ay avancé l'âge de Ptolomée afin qu'il pûst agir, & que portant le titre de Roy, il taschast d'en soûtenir le caractere. Bien que les Historiens & le Poete Lucain l'appellent communément Rex puer, *le Roy enfant, il ne l'étoit pas à tel point, qu'il ne fust en état d'épouser sa sœur Cleopatre, comme l'avoit ordonné son pere. Hirtius dit qu'il étoit* puer jam adulta ætate, *&*

Lucain appelle Cleopatre incestueuse, dans ce Vers qu'il adresse à ce Roy par Apostrophe.

Incestæ sceptris cessure sororis,

Soit qu'elle eust déja contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Cesar la fit épouser à son jeune frere, qu'il rétablit dans le Trosne : d'où l'on peut tirer une consequence infaillible, que si le plus jeune des deux freres étoit en âge de se marier quand Cesar partit d'Egypte, l'aisné en étoit capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractere de Cleopatre garde une ressemblance ennoblie, par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Ie ne la fais amoureuse que par ambition, & en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoy que la reputation qu'elle a laissée la face passer pour une femme lascive & abandonnée à ses plaisirs, & que Lucain, peut-estre en haine de Cesar, la nomme en quelque endroit meretrix Regina, *& face dire ailleurs à l'Eunuque Photin qui gouvernoit sous le nom de son frere Ptolomée,*

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit?

Ie trouve qu'à bien examiner l'Histoire, elle n'avoit que de l'ambition sans amour, & que par Politique elle se servoit des avantages de sa beauté, pour affermir sa fortune. Cela paroit visible, en ce que les Historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée, qu'aux deux premiers hommes du Monde, Cesar, & Antoine, & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la mesme passion qu'ils avoient eue pour elle, & fit voir par là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, & non pas à sa personne.

Pour le stile, il est plus élevé en ce Poeme qu'en aucun des miens, & ce sont sans contredit les Vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en est pas toute à moy. I'ay traduit de Lucain tout ce que j'y ay trouvé de propre à mon Sujet, & comme je n'ay point fait de scrupule d'enrichir nostre langue du pillage que j'ay pû faire chez luy, j'ay taschè pour le reste à entrer si bien dans sa maniere de former ses pensées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentist son Génie, & ne fust pas indigne d'estre pris pour un larcin que je luy eusse fait. I'ay parlé en l'examen de Polyeucte de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cleopatre à Charmion au second Acte : il ne me reste qu'un mot touchant les Narrations d'Achorée, qui ont toûjours passé pour fort belles ; enquoy je ne veux pas aller contre le jugement du Public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celuy qui les fait, & les personnes qui les écoutent, ont l'esprit assez tranquille

pour

pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troiſiéme Acte, qui eſt à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'eſtre pas receuë par une perſonne digne de la recevoir: mais bien que Charmion qui l'écoute ne ſoit qu'une Domestique de Cleopatre, qu'on peut toutesfois prendre pour ſa Dame d'honneur, étant envoyée exprés par cette Reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette Reine meſme, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la viſite de Ceſar dans ſa Chambre, ſans aller au devant de luy. D'ailleurs Cleopatre euſt rompu tout le reſte de ce troiſiéme Acte, ſi elle s'y fuſt montrée, & il m'a fallu la tacher par adreſſe de Theatre, & trouver pour cela dans l'action un pretexte qui fuſt glorieux pour elle, & qui ne laiſſaſt point paroiſtre le ſecret de l'Art, qui m'obligeoit à l'empeſcher de ſe produire.

LE MENTEVR.

CEtte Piece eſt en partie traduite, en partie imitée de l'Espagnol. Le Sujet m'en ſemble ſi ſpirituel & ſi bien tourné, que j'ay dit ſouvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aye faites, & qu'il fuſt de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vegue, mais il m'eſt tombé depuis peu entre les mains un Volume de D. Iuan d'Alarcon, où il pretend que cette Comedie eſt à luy, & ſe plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir ſous le nom d'un autre. Si c'eſt ſon bien, je n'empeſche pas qu'il ne s'en reſſaiſiſſe. De quelque main que parte cette Comedie, il eſt constant qu'elle eſt tres-ingenieuſe, & je n'ay rien veu dans cette Langue qui m'aye ſatisfait davantage. I'ay taſché de la reduire à noſtre uſage, & dans nos Régles; mais il m'a fallu forcer mon averſion pour les A parte, dont je n'aurois pû la purger ſans luy faire perdre une bonne partie de ſes beautez. Ie les ay faits les plus courts que j'ay pû, & je me les ſuis permis rarement, ſans laiſſer deux Acteurs enſemble, qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres diſent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliere ne rompt point l'unité de la principale, mais elle geſne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne ſçait à laquelle s'attacher, & qui ſe trouve obligé de ſeparer aux deux ce qu'il eſt accoûtumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y paſſe dans Paris, mais le premier Acte eſt dans les Thuilleries, & le reſte à la Place Royale. Celle de jour n'y eſt pas forcée pourveu qu'on luy laiſſe les vingt & quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne ſçay s'il n'y a point quelque choſe à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la Piece, & épouſe Lucrece à la fin, qui par là ne répond pas à la Protaſe. L'autheur Espagnol luy donne ainſi le change

pour punition de ſes menteries, & le reduit à épouſer par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il ſe méprend toujours au nom, & croit que Clarice porte celuy-là, il luy preſente la main quand on luy a accordé l'autre, & dit hautement, quand on l'avertit de ſon erreur, que s'il s'eſt trompé au nom, il ne ſe trompe point à la perſonne. Surquoy le pere de Lucrece le menace de le tuer, s'il n'épouſe ſa fille après l'avoir demandée, & obtenue, & le ſien propre luy fait la meſme menace. Pour moy, j'ay trouvé cette maniere de finir un peu dure, & crû qu'un mariage moins violenté ſeroit plus au gouſt de noſtre Auditoire. C'eſt ce qui m'a obligé à luy donner une pante vers la perſonne de Lucrece au cinquiéme Acte, afin qu'après qu'il a reconnu ſa mépriſe aux noms, il faſſe de neceſſité vertu de meilleure grace, & que la Comedie ſe termine avec pleine tranquillité de tous coſtez.

LA SVITE DV MENTEVR.

L'Effet de celle-cy n'a pas été ſi avantageux que celuy de la precedente, bien qu'elle ſoit mieux écrite. L'original Eſpagnol eſt de Lope de Vegue ſans contredit, & a ce defaut que ce n'eſt que le Valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens ſont dans la bouche du Maiſtre. L'on a pû voir par les divers ſuccès, quelle difference il y a entre les railleries ſpirituelles d'un honneſte homme de bonne humeur, & les bouffonneries froides d'un plaiſant à gages. L'obſcurité que fait en celle-cy le rapport à l'autre, a pû contribuer quelque choſe à ſa disgrace, y ayant beaucoup de choſes qu'on ne peut entendre, ſi l'on n'a l'idée preſente du Menteur. Elle a encor quelques defauts particuliers. Au ſecond Acte Cleandre raconte à ſa ſœur la generoſité de Dorante qu'on a veuë au premier; contre la Maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le Spectateur a déja veu. Le cinquiéme eſt trop ſerieux pour une Piece ſi enjoüée, & n'a rien de plaiſant que la premiere Scene entre un valet & une ſervance. Cela plaiſt ſi fort en Eſpagne, qu'ils font ſouvent parler bas les Amants de condition, pour donner lieu à ces ſortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France, ce n'eſt pas le gouſt de l'Auditoire. Leur entretien eſt plus ſupportable au premier Acte cependant que Dorante écrit, car il ne faut jamais laiſſer le Theatre ſans qu'on y agiſſe, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainſi Dorante qui écrit ne le remplit pas aſſez, & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le ſecond debute par une adreſſe digne d'eſtre remarquée, & dont on peut former cette Régle, que quand on a quelque occaſion de loüer une lettre, un billet, ou quelque autre piece éloquente ou ſpiri-

tuelle, il en faut jamais la faire voir : parce qu'alors c'eſt une propre loüange que le Poete ſe donne à luy meſme, & ſouvent le merite de la choſe répond ſi mal aux Eloges qu'on en fait, que j'ay veu des Stances preſentées à une Maîtreſſe, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fuſſent tres-mediocres, & cela devenoit ridicule. Meliſſe loue icy la lettre que Dorante luy a écrite, & comme elle ne la lit point, l'Auditeur a lieu de croire qu'elle eſt auſſi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après, la Troupe du Marais la remit ſur le Theatre avec un ſuccès plus heureux, mais aucune des Troupes qui courent les Provinces ne s'en eſt chargée. Le contraire eſt arrivé de Theodore, que les Troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis ſa disgrace, mais que celles des Provinces y ont fait aſſez paſſablement reüſſir.

RODOGVNE.

LE Sujet de cette Tragedie eſt tiré d'Appian Alexandrin, dont voicy les paroles ſur la fin du Livre qu'il a fait des guerres de Syrie. Demetrius ſurnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque temps priſonnier dans la Cour de leur Roy Phraates, dont il épouſa la ſœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, Domestique des Rois précedens, s'empara du Troſne de Syrie, & y fit aſſeoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le baſtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme Tuteur ſous le nom de ce Pupille, il s'en défit, & prit luy-meſme la Couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Antiochus frere du Roy priſonnier ayant apris ſa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avoient ſuivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ſes armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il ſe tua luy-meſme. Demetrius retournant en ſon Royaume fut tué par ſa femme Cleopatre, qui luy dreſſa des embuſches ſur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épouſée, dont elle avoit conceu une telle indignation, qu'elle avoit épouſé ce meſme Antiochus frere de ſon mary. Elle avoit deux fils de Demetrius, dont elle tua Seleucus l'aiſné d'un coup de fléche, ſitoſt qu'il euſt pris le Diadeſme après la mort de ſon pere, ſoit qu'elle craigniſt qu'il ne la vouluſt vanger ſur elle, ſoit que la meſme fureur l'emportaſt à ce nouveau parricide. Antiochus ſon frere luy ſucceda, & contraignit cette mere dénaturée de prendre le poiſon qu'elle luy avoit préparé.

Iuſtin en ſon 36, 38, & 39. *livre raconte cette Histoire plus au long*

avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées, & Iosephe au 13. des Antiquitez Iudaiques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'est à luy que je me suis attaché pour la Narration que j'ay mise au premier Acte, & pour l'effet du cinquiéme, que j'ay adoucy du costé d'Antiochus. I'en ay dit la raison ailleurs. Le reste sont des Episodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'Histoire, puisque elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Demetrius, qui vray-semblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa Couronne. I'ay fait porter à la Piece le nom de cette Princesse, plûtost que celuy de Cleopatre, que je n'ay mesme osé nommer dans mes Vers, de peur qu'on ne confondist cette Reine de Syrie avec cette fameuse Princesse d'Egypte qui portoit mesme nom, & que l'idée de celle-cy beaucoup plus connuë que l'autre ne semast une dangereuse préoccupation parmy les Auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la Cour, quel étoit celuy de mes Poëmes que j'estimois le plus, & j'ay trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ay jamais osé declarer toute la tendresse que j'ay toûjours eue pour celuy-cy, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au respect que je devois à ceux qui je voyois pancher d'un autre costé. Cette préference est peut-estre en moy un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de peres pour quelques uns de leurs enfans plus que pour les autres : peut-estre y entre-t'il un peu d'amour propre, en ce que cette Tragedie me semble estre un peu plus à moy que celles qui l'ont précedée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de mon invention, & n'avoient jamais été veus au Theatre ; & peut-estre enfin y a-t'il un peu de vray merite qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens, mais certainement on peut dire que mes autres Pieces ont peu d'avantages, qui ne se rencontrent en celle-cy. Elle a tout ensemble la beauté du Sujet, la nouveauté des fictions, la force des Vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour & de l'amitié, & cet heureux assemblage est ménagé de sorte, qu'elle s'éleve d'Acte en Acte. Le second passe le premier, le troisiéme est au dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complete, sa durée ne va point, ou fort peu, au de-là de celle de la representation, le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la maniere que je la viens de l'expliquer, & avec l'indulgence que j'ay demandée pour le Theatre.

Ce n'est pas que je me flate assez pour présumer qu'elle soit sans tache. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au

premier Acte, qu'il eſt malaiſé de ne donner pas les mains à quelqu'unes. Ie ne la tiens pas toutesfois ſi inutile qu'on l'a dit. Il eſt hors de doute que Cleopatre dans le ſecond, feroit connoiſtre beaucoup de choſes par ſa confidence avec cette Laonice; & par le recit qu'elle en fait à ſes deux fils, pour leur faire connoiſtre combien ils luy ont d'obligation; mais ces deux Scenes demeureroient aſſez obſcures, ſi cette narration ne les avoit précedées, & du moins les juſtes défiances de Rodogune à la fin du premier Acte, & la peinture que Cleopatre fait d'elle-meſme dans ſon Monologue qui ouvre le ſecond, n'auroient pû ſe faire entendre ſans ce ſecours.

J'avoue qu'elle eſt ſans artifice, & qu'on la fait de ſang froid à un Perſonnage Protatique, qui ſe pourroit toutesfois juſtifier par les deux exemples de Terence que j'ay citez ſur ce ſujet au premier Diſcours. Timagene qui l'écoute n'eſt introduit que pour l'écouter, bien que je l'employe au cinquiéme à faire celle de la mort de Seleucus, qui ſe pouvoit faire par un autre. Il l'écoute ſans y avoir aucun intereſt notable, & par ſimple curioſité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir ſçeu déja en la Cour d'Egypte, où il etoit en aſſez bonne poſture, étant Gouverneur des neveux du Roy, pour entendre des Nouvelles aſſeurées de tout ce qui ſe paſſoit dans la Syrie qui en eſt voiſine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuſe, c'eſt que comme il y avoit déja quelque temps qu'il étoit de retour avec les Princes, il n'y a pas d'apparence qu'il aye attendu ce grand jour de ceremonie pour s'informer de ſa ſœur, comment ſe ſont paſſez tous ces troubles qu'il dit ne ſçavoir que confuſément. Pollux dans Medée n'eſt qu'un perſonnage Protatique qui écoute ſans intereſt comme luy, mais ſa ſurpriſe de voir Iaſon à Corinthe où il ne fait qu'arriver, & ſon ſejour en Aſie que la Mer en ſepare, luy donne juſte ſujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laiſſe pas de demeurer froide comme celle-cy, parce qu'il ne s'eſt encor rien paſſé dans la Piece qui excite la curioſité de l'Auditeur, ny qui luy puiſſe donner quelque émotion en l'écoutant: mais ſi vous voulez refléchir ſur celle de Curiace dans l'Horace, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille qui l'écoute a intereſt comme luy à ſçavoir comment s'eſt faite une paix dont dépend leur mariage; & l'Auditeur que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs, & des apprehenſions d'une bataille qui ſe va donner entre deux partis, où elles voyent leurs freres dans l'un & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix ſi ſurprenante s'eſt pû conduire.

Ces defauts dans cette Narration confirment ce que j'ay dit ailleurs, que lors que la Tragedie a ſon fondement ſur des guerres entre deux Etats, ou ſur d'autres affaires publiques, il eſt tres-malaiſé d'introduire un Acteur

qui les ignore, & qui puisse recevoir le recit qui en doit instruire les Spectateurs en parlant à luy.

J'ay déguisé quelque chose de la verité Historique en celuy-cy. Cleopatre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mary avoit épousé Rodogune chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouse que par la necessité de ses affaires sur un faux bruit de la mort de Démetrius, tant pour ne la faire pas méchante sans necessité, comme Menelas dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démetrius n'avoit pas encor épousé Rodogune, & venoit l'épouser dans son Royaume pour la mieux établir en la place de l'autre par le consentement de ses Peuples, & asseurer la Couronne aux enfans qui naistroient de ce mariage. Cette fixion m'étoit absolument necessaire, afin qu'il fust tué avant que de l'avoir épousée, & que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fist point d'horreur aux Spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent veus amoureux de la vefve de leur pere, tant cette affection incestueuse repugne à nos Mœurs.

Cleopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Stratonice de ses desseins & des veritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eust pû trahir son secret aux Princes, ou à Rodogune, si elle l'eust sçeu plûtost, & cette ambitieuse mere ne luy en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cleopatre avec espoir de la voir executer par les Princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, & les attacher tous deux à sa protection par une esperance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la Reine leur avoit faite, & devoit prévoir que si elle se fust declarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son ennemie qui avoit seule le secret de leur naissance n'eust pas manqué de nommer Seleucus pour aisné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & exciter une guerre civile qui eust pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de pretension, & elle n'en avoit point de meilleur moyen, que de r'appeller le souvenir de ce qu'elle devoit à la memoire de leur pere, qui avoit perdu la vie pour elle, & leur faire cette proposition qu'elle sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de Paix l'avoit forcée à se departir de ce juste sentiment de reconnoissance pour le bien des deux Etats, la liberté qu'ils luy rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de vanger cette mort, mais il étoit de celuy des Princes de ne se pas charger de cette vangeance. Elle avoue elle-mesme à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils luy avoient obeï; que comme elle a fait ce

qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir estre le prix d'un crime, & que la justice qu'elle demande de la mort de leur pere seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je diray plus. Quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle meriteroit quelque grace, & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au Theatre, & pour l'embarras surprenant où elle jette les Princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la Piece qu'elle conduit à l'action Historique. Elle est cause que Seleucus par dépit renonce au Trosne & à la possession de cette Princesse, que la Reine le voulant animer contre son frere n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle se resout par desespoir de les perdre tous deux, plûtost que de se voir Sujette de son ennemie.

Elle commence par Seleucus, tant pour suivre l'ordre de l'Histoire, que parce que s'il fust demeuré en vie après Antiochus & Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pû vanger. Elle ne craint pas la mesme chose d'Antiochus pour son frere, dautant qu'elle espere que le poison violent qu'elle luy a préparé fera un effet assez prompt, pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien sçavoir de sa mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre; puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. I'ay parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ay apporté, pour empescher qu'Antiochus n'en commist un en la forçant de prendre le poison qu'elle luy presente, & du peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa veuë, il parlast d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derriere le Theatre, ils peuvent le resoudre, quand ils le jugeront à propos. L'action est complete, puisqu'ils sont hors de peril, & la mort de Seleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'ainesse entre les deux freres, qui d'ailleurs n'eust jamais été croyable, ne pouvant estre éclaircy que par une bouche en qui l'on n'a pas veu assez de sincerité, pour prendre aucune asseurance sur son témoignage.

THEODORE.

LA representation de cette Tragedie n'a pas eu grand éclat, & sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses defauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal-suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du Public; il m'a été trop avantageux en d'autres Ouvrages, pour le contredire en celuy-cy, & si je l'accusois d'erreur, ou d'injustice pour Theodore, mon exemple donne-

roit lieu à tout le monde de soupçonner des mesmes choses les Arrests qu'il a prononcez en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction, que je voy la meilleure & plus saine partie de mes Juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution qu'on n'a pû souffrir, bien qu'on sceust assez qu'elle n'auroit point d'effet, & que pour en extenuer l'horreur, j'aye employé tout ce que l'Art & l'experience m'ont pû fournir de lumiere ; pouvant dire du quatriéme Acte de cette Piece, que je ne croy pas en avoir fait aucun, où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent Acteur. Dans cette disgrace j'ay dequoy congratuler à la pureté de nostre Scene, de voir qu'une Histoire, qui fait le plus bel ornement du second Livre des Vierges de Saint Ambroise, se trouve trop licentieuse pour y estre supportée. Qu'eust-on dit, si comme ce grand Docteur de l'Eglise j'eusse fait voir cette Vierge dans le lieu infame? si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame pendant qu'elle y fut ? si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme ? C'est là-dessus que ce grand Saint fait triompher cette éloquence qui convertit Saint Augustin, & c'est pour ce spectacle qu'il invite particulierement les Vierges à ouvrir les yeux. Je l'ay dérobé à la veue, & autant que je l'ay pu, à l'imagination de mes Auditeurs, & après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de nostre Theatre a desavoüé ce peu que la necessité de mon Sujet m'a forcé d'en faire connoistre.

Je ne veux pas toutesfois me flater jusqu'à dire que cette fascheuse idée aye été le seul defaut de ce Poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caracteres vigoureux & animez, comme ceux de Placide & de Marcelle, il y en a de traisnants, qui ne peuvent avoir grand charme, ny grand feu sur le Theatre. Celuy de Theodore est entierement froid. Elle n'a aucune passion qui l'agite, & là-mesme où son zéle pour Dieu qui occupe toute son ame devroit éclater le plus, c'est à dire dans sa contestation avec Didyme pour le Martyre, je luy ay donné si peu de chaleur, que cette Scene bien que tres-courte ne laisse pas d'ennuyer. Aussi pour en parler sainement, une Vierge & Martyre sur un Theatre, n'est autre chose qu'un Terme, qui n'a ny jambes ny bras, & par consequent point d'action.

Le caractere de Valens ressemble trop à celuy de Felix dans Polyeucte, & a mesme quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, & n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans l'ame il tienne le party de son fils. Tout Gouverneur qu'il est, il demeure les bras croisez au cinquiéme Acte, quand il les voit prests à s'entr'immoler l'un à l'autre, & attend le succès de leur haine mutuelle, pour se ranger du costé du plus fort. La connoissance que Placide son fils a de cette

baſſeſſe d'ame, fait qu'il le regarde ſi bien comme un eſclave de Marcelle, qu'il ne daigne s'adreſſer à luy pour obtenir ce qu'il ſoubaite en faveur de ſa Maiſtreſſe, ſçachant bien qu'il le feroit inutilement. Il aime mieux ſe jetter aux pieds de cette maraſtre imperieuſe, qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des prieres & des ſoûpirs auprès d'un pere qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oſeroit luy rien accorder.

Le reſte eſt aſſez ingenieuſement conduit, & la maladie de Flavie, ſa mort, & les violences des deſeſpoirs de ſa mere qui la vange, ont aſſez de juſteſſe. I'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'euſſe été ridicule, ſi j'euſſe fait faire au ſang de ces Martyrs le meſme effet ſur les cœurs de Marcelle & de Placide, que fait celuy de Polyeucte ſur ceux de Felix & de Pauline. La mort de Theodore peut ſervir de preuve à ce que dit Ariſtote, que quand un ennemy tué ſon ennemy, il ne s'excite par là aucune pitié dans l'ame des Spectateurs. *Placide en peut faire naiſtre, & purger en ſuite ces forts attachemens d'amour qui ſont cauſe de ſon malheur; mais les funeſtes deſeſpoirs de Marcelle & de Flavie, bien que l'une ny l'autre ne faſſe de pitié, ſont encor plus capables de purger l'opiniaſtreté à faire des mariages par force, & à ne ſe point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille, entre des enfans, dont les volontez ne s'y conforment point, quand ils ſont venus en âge de l'executer.*

L'unité de jour & de lieu ſe rencontre en cette Piece, mais je ne ſçay s'il n'y point une duplicité d'action, en ce que Theodore échapée d'un peril ſe rejette dans un autre de ſon propre mouvement. L'Hiſtoire le porte, mais la Tragedie n'eſt pas obligée de repreſenter toute la vie de ſon Heros, ou de ſon Heroïne, & doit ne s'attacher qu'à une action propre au Theatre. Dans l'Hiſtoire meſme j'ay trouvé toûjours quelque choſe à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de ſa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échaper de la proſtitution, & n'avoit aucune aſſeurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, & qu'on accepteroit ſa vie en échange de ſa pudicité, qu'on avoit voulu ſacrifier. Je l'ay ſauvée de ce peril, non ſeulement par une revelation de Dieu, qu'on ſe contenteroit de ſa mort, mais encor par une raiſon aſſez vray-ſemblable, que Marcelle qui vient de voir expirer ſa fille unique entre ſes bras, voudroit obſtinément du ſang pour ſa vangeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne voy pas comment je pourrois juſtifier icy cette duplicité de peril, après l'avoir condamnée dans l'Horace. La ſeule couleur qui pourroit y ſervir de pretexte, c'eſt que la Piece ne ſeroit pas achevée, ſi on ne ſçavoit ce que devient Theodore après eſtre échapée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuſe, ny meſme raiſonnable pour elle, que le Martyre, qui eſt Hiſtorique. Du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les Maiſtres de l'Art veulent conſen-

tir que cette neceſſité de faire connoiſtre ce qu'elle devient, ſuffiſe pour reünir ce nouveau peril à l'autre, & empeſcher qu'il n'y aye duplicaté d'action, je ne m'oppoſeray pas à leur jugement, mais auſſi je n'en appelleray pas, quand ils la voudront condamner.

HERACLIVS.

CEtte Tragedie a encor plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'eſt un heureux Original, dont il s'eſt fait beaucoup de belles coppies, ſi-toſt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui luy donnent jour ſont pratiquées par occaſion en divers lieux avec adreſſe, & toûjours dites & écoutées avec intereſt, ſans qu'il y en aye pas une de ſang froid comme celle de Laonice. Elles ſont éparſes icy dans tout le Poeme, & ne font connoiſtre à la fois que ce qu'il eſt beſoin qu'on ſçache pour l'intelligence de la Scene qui ſuit. Ainſi dès la premiere, Phocas alarmé du bruit qui court qu'Heraclius eſt vivant, recite les particularitez de ſa mort, pour montrer la fauſſeté de ce bruit, & Criſpe ſon gendre en luy propoſant un remede aux troubles qu'il apprehende, fait connoiſtre comme en perdant toute la famille de Maurice il a reſervé Pulcherie pour la faire épouſer à ſon fils Martian, & le pouſſe dautant plus à preſſer ce mariage que ce Prince court chaque jour de grands perils à la guerre, & que ſans Leonce il fuſt demeuré ſans vie au dernier combat. C'eſt par là qu'il inſtruit les Auditeurs de l'obligation qu'a le vray Heraclius qui paſſe pour Martian, au vray Martian qui paſſe pour Leonce, & cela ſert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de ſa vie au quatriéme Acte, pour le ſauver du peril où l'expoſe cette erreur des noms. Sur cette propoſition Phocas ſe plaignant de l'averſion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulcherie à l'inſtruction qu'elle a receuë de ſa mere, & apprend ainſi aux Spectateurs, comme en paſſant, qu'il l'a laiſſée trop vivre après la mort de l'Empereur Maurice ſon mary. Il falloit tout cela pour faire entendre la Scene qui ſuit entre Pulcherie & luy, mais je n'ay pû avoir aſſez d'adreſſe pour faire entendre les équivoques ingenieux, dont eſt remply tout ce que dit Heraclius à la fin de ce premier Acte, & on ne les peut comprendre que par une reflection après que la Piece eſt finie, & qu'il eſt entierement reconnu, ou dans une ſeconde repreſentation.

Sur tout, la maniere dont Eudoxe fait connoiſtre au ſecond Acte les deux échanges des Princes que ſa mere a faites, eſt une des choſes les plus ſpirituelles qui ſoient ſorties de ma plume. Leontine l'accuſe d'avoir revelé le ſecret d'Heraclius, & d'eſtre cauſe du bruit qui court,

qui le met en peril de ſa vie ; pour s'en juſtifier elle explique tout ce qu'elle en ſçait, & conclud que puiſque on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour autheur quelqu'un qui n'en ſçache pas tant qu'elle. Il eſt vray que cette narration eſt ſi courte, qu'elle laiſſeroit beaucoup d'obſcurité, ſi Heraclius ne l'expliquoit plus au long au quatriéme Acte quand il eſt beſoin que cette verité faſſe ſon plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une perſonne qui ſçavoit cette Hiſtoire mieux qu'elle, & ce peu qu'elle en dit ſuffit à jetter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'eſt pas beſoin alors d'éclaircir plus entierement.

L'artifice de la derniere Scene de ce quatriéme Acte, paſſe encor celuy-cy. Exupere y fait connoiſtre tout ſon deſſein à Leontine, mais d'une façon qui n'empeſche point cette femme avisée de le ſoupçonner de fourberie, & de n'avoir autre deſſein que de tirer d'elle le ſecret d'Heraclius pour le perdre. L'Auditeur luy-meſme en demeure dans la défiance, & ne ſçait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupere de ſe purger de tous les juſtes ſoupçons qu'on avoit eus de luy, & delivre l'Auditeur d'un recit qui luy auroit été fort ennuyeux après le dénoüement de la Piece où toute la patience que peut avoir ſa curioſité, ſe borne à ſçavoir qui eſt le vray Heraclius, des deux qui pretendent l'eſtre.

Le ſtratageſme d'Exupere avec toute ſon induſtrie a quelque choſe un peu dilicat, & d'une nature à ne ſe faire qu'au Theatre, où l'Autheur eſt maiſtre des évenemens qu'il tient dans ſa main, & non pas dans la vie civile où les hommes en diſpoſent, ſelon leurs intereſts, & leur pouvoir. Quand il découvre Heraclius à Phocas, & le fait arréter priſonnier, ſon intention eſt fort bonne, & luy reüſſit ; mais il n'y avoit que moy qui luy pûſt répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du Tyran par là, & ſe fait remettre entre les mains la garde d'Heraclius, & ſa conduite au ſupplice ; mais le contraire pouvoit arriver, & Phocas au lieu de deferer à ſes avis qui le reſolvent à faire couper la teſte à ce Prince en Place publique, pouvoit s'en défaire ſur l'heure, & ſe défier de luy & de ſes amis, comme de gens qu'il avoit offencez, & dont il ne devoit jamais eſperer un Zele bien ſincere à le ſervir. La mutinerie qu'il excite dont il luy améne les Chefs comme priſonniers pour le poignarder, eſt imaginée avec juſteſſe ; mais juſques-là toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'il faut ſouffrir au Theatre, parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe ébloüit, & qu'il ne ſeroit pas bon tirer en exemple, pour conduire une action veritable ſur leur plan.

Je ne ſçay ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une Piece d'invention ſous des noms veritables, mais je ne croy pas qu'Ariſtote le défende, & j'en trouve aſſez d'exemples chez les Anciens. Les deux Electres de

Sophocle & d'Euripide aboutiſſent à la meſme action par des moyens ſi divers, qu'il faut de neceſſité que l'une des deux ſoit entierement inventée. L'Iphigenie in Tauris *a la mine d'eſtre de meſme nature, & l'Helene ou Euripide, ſuppoſe qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Paris n'y a enlevé qu'un phantoſme qui luy reſſemblois, ne peut avoir aucune action Epiſodique, ny principale, qui ne parte de la ſeule imagination de ſon Autheur.*

Je n'ay conſervé icy pour toute verité Historique que l'ordre de la ſucceſſion des Empereurs, Tibere, Maurice, Phocas, & Heraclius. J'ay falſifié la naiſſance de ce dernier, pour luy en donner une plus illustre en le faiſant fils de l'Empereur Maurice, bien qu'il ne le fuſt que d'un Preteur d'Afrique qui, portoit meſme nom que luy. I'ay prolongé de douze ans la durée de l'Empire de Phocas, & luy ay donné Martian pour fils, quoy que l'Histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Criſpe, dont je fais un de mes Perſonnages. Ce fils & Heraclius, qui ſont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Leontine, n'auroient pas été en état d'agir, ſi je ne l'euſſe fait régner que les huit ans qu'il régna, puiſque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fuſſent tous deux au berceau, quand il commenca de régner. C'eſt par cette meſme raiſon que j'ay prolongé la vie de l'Imperatrice Constantine, que je n'ay fait mourir qu'en la quinziéme année de ſa tyrannie, bien qu'il l'euſt immolée à ſa ſeureté dès la cinquiéme, & je l'ay fait, afin qu'elle pûſt avoir une fille capable de recevoir ſes inſtructions en mourant, & d'un âge proportioné à celuy du Prince qu'on luy vouloit faire épouſer.

La ſuppoſition que fait Leontine d'un de ſes fils pour mourir au lieu d'Heraclius n'eſt point vray-ſemblable, mais elle eſt Historique, & n'a point beſoin de vray-ſemblance, puiſqu'elle a l'appuy de la verité qui la rend croyable, quelque repugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribuë cette action à une Nourrice, & je l'ay trouvée aſſez genereuſe pour la faire produire à une perſonne plus illuſtre, & qui ſoûtint mieux la dignité du Theatre. L'Empereur Maurice reconnut cette ſuppoſition, & l'empeſcha d'avoir ſon effet, pour ne s'oppoſer pas au juſte jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute ſa famille; mais quant à ce qui eſt de la mere, elle avoit ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon Prince, & comme on pouvoit dire que ſon fils étoit mort pour ſon regard, je me ſuis crû aſſez authoriſé par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire ſervir de fondement aux nouveautez ſurprenantes de ce Sujet.

Il luy faut la meſme indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. Tous les Poëmes qui ſuivent en ce Volume en ont beſoin, & je me diſpenſeray de le repeter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de

violenté, & l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le Poëme est si embarassé, qu'il demande une merveilleuse attention. I'ay veu de fort bons esprits, & des personnes des plus qualifiées de la Cour, se plaindre de ce que sa representation fatiguoit autant l'esprit, qu'une étude serieuse. Elle n'a pas laissé de plaire, mais je croy qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entiere intelligence.

ANDROMEDE.

LE Sujet de cette Piece est si connu par ce qu'en dit Ovide au 4. & 5. livre de ses Metamorphoses, qu'il n'est point besoin d'en importuner le Lecteur : je me contenteray de luy rendre conte de ce que j'y ay changé, tant par la liberté de l'Art, que par la necessité de l'ordre du Theatre, & pour donner plus d'éclat à sa representation.

En premier lieu j'ay crû plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, dautant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'estre mariée, ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, & qu'il n'est pas vray-semblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-mesme eust attendu si tard à éclater: veu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, & que le jugement étant moins formé, donne plus de lieu à des vanitez de cette nature; & non pas alors que cette mesme beauté commence d'estre sur le retour, & que l'âge a meury l'esprit de la personne qui s'en seroit énorgueillie en un autre temps.

En suite j'ay supposé que l'Oracle d'Ammon n'avoit pas condamné precisément Andromede à estre devorée par le Monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on luy exposast tous les mois une fille, qu'on jettast le Sort pour voir celle qui luy devoit estre livrée, & que cet ordre ayant déja été executé cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixiéme, qui par là devient un jour illustre, remarquable, & attendu, non seulement par tous les Acteurs de la Tragedie, mais par tous les Sujets d'un Roy.

J'ay introduit Persée comme un Chevalier errant, qui s'est arrêté depuis un mois dans la Cour de Cephée, & non pas comme se rencontrant par hazard dans le temps qu'Andromede est attachée au rocher. Ie luy ay donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage differé jusqu'à la fin des malheurs publics. Ie l'ay fait plus genereux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la delivrance de cette Princesse, qu'après que ses parens l'ont asseuré qu'elle l'épou-

ſeroit, ſi-toſt qu'il l'auroit delivrée. I'ay changé auſſi la qualité de Phinée, que j'ay fait ſeulement neveu du Roy dont Ovide le nomme frere: le mariage de deux couſins me ſemblant plus ſupportable dans nos façons de vivre, que celuy de l'oncle & de la niéce, qui euſt parû un peu plus étrange à mes Auditeurs.

Les Peintres qui cherchent à faire voir leur Art dans les nuditez, ne manquent jamais à nous repreſenter Andromede nuë au pied du rocher où elle eſt attachée, quoy qu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront ſi je ne les ay pas ſuivis en cette invention, comme j'ay fait en celle du cheval Pegaſe, ſur lequel ils montent Persée pour combatre le Monstre, quoy qu'Ovide ne luy donne que des aiſles aux talons. Ce changement donne lieu à une Machine toute extraordinaire & merveilleuſe, & empeſche que Persée ne ſoit pris pour Mercure: outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage ſans fondement, veu que le meſme Ovide raconte, que ſi-toſt que Persée eut coupé la monstrueuſe teſte de Meduſe, Pegaſe tout aiſlé ſortit de cette Gorgone, & que Persée s'en pût ſaiſir deſlors pour faire ſes courſes par le milieu de l'air.

Nos Globes celestes où l'on marque pour constellations Cephée, Caſſiope, Persée, & Andromede, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au Ciel ſur la fin de la Piece, pour y faire les noces de ces Amans, comme ſi la Terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la Ville où il fait arriver cette Avanture, je ne me ſuis non plus enhardy à la nommer. Il dit pour toute choſe que Cephée régnoit en Ethiopie, ſans deſigner ſous quel climat. La Topographie moderne de ces contrées-là n'eſt pas fort connuë, & celle du temps de Cephée encor moins. Ie me contenteray donc de vous dire qu'il falloit que Cephée régnaſt en quelque païs maritime, & que ſa Ville capitale fuſt ſur le bord de la Mer.

Je ſçay bien qu'au rapport de Pline, les habitans de Ioppé qu'on nomme aujourd'huy Iaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette Histoire s'étoit paſſée chez eux. Ils envoyerent à Rome des os de poiſſon d'une grandeur extraordinaire, qu'ils diſoient eſtre du Monstre à qui Andromede avoit été exposée. Ils montroient un rocher proche de leur Ville, où ils aſſeuroient qu'elle avoit été attachée, & encor maintenant ils ſe vantent de ces marques d'Antiquité à nos Pelerins qui vont en Ieruſalem, & prennent terre en leur port. Il ſe peut faire que cela parte d'une affectation autrefois aſſez ordinaire aux Peuples du Paganiſme, qui s'attribuoient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille Fable, que l'erreur commune y faiſoit paſſer pour Histoire. Ils ſe croyoient par là bien fondez à ſe donner cette prérogative d'eſtre d'une origine plus ancienne que leurs voiſins, & prenoient avidement toute ſorte d'occaſions de ſatisfaire à cette ambition. Ainſi il n'a fallu

que la rencontre par haſard de ces os monstrueux que la Mer avoit jettez ſur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, & de placer la Scene de cette avanture au pied de leurs rochers. Pour moy je me ſuis attaché à Ovide qui la fait arriver en Æthiopie, où il met le Royaume de Cephée par ces Vers.

Æthiopum populos Cepheaque conſpicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, &c.

Il ſe pouvoit faire que Cephée euſt conquis cette Ville de Ioppé, & la Syrie meſme où elle eſt ſituée. Pline l'aſſeure au 29. Chapitre du 6. livre, par cette raiſon, que l'Histoire d'Andromede s'y eſt paſſée. Æthiopiam imperitaſſe Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis. *Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre, que ce n'eſt que prouver une erreur par une autre erreur, & éclaircir une choſe douteuſe par une encor plus incertaine. Quoy qu'il en ſoit, celle d'Ovide ne peut ſubſister avec celle-là, & quelques bons yeux qu'euſt Persée, il eſt impoſſible qu'il découvriſt d'une ſeule veuë l'Æthiopie & Ioppé, ce qu'il auroit dû faire, ſi ce qu'entend ce Poëte par* Cephea arua *n'étoit autre choſe que ſon territoire.*

Le meſme Ovide dans quelqu'une de ſes Epiſtres ne fait pas Andromede blanche, mais baſanée.

Andromedè patriæ fuſca colore ſuæ.

Neantmoins dans la Metamorphoſe, il nous en donne une autre idée à former, lors qu'il dit que n'euſt été ſes cheveux qui voltigeoient au gré du vent, & les larmes qui luy couloient des yeux, Persée l'euſt priſe pour une ſtatuë de marbre.

Marmoreum ratus eſſet opus.

Ce qui ſemble ne ſe pouvoir entendre que du marbre blanc, étant aſſez inouy que l'on compare la beauté d'une fille à une autre ſorte de marbre. D'ailleurs pour la préferer à celle des Nereïdes que jamais on n'a fait noires, il falloit que ſon teint euſt quelque rapport avec le leur, & que par conſequent elle n'euſt pas celuy que communément nous donnons aux Æthiopiens. Diſons donc qu'elle étoit blanche, puiſque à moins que cela il n'auroit pas été vray-ſemblable que Persée qui étoit né dans la Grece fuſt devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce party le conſentement de tous les Peintres, & l'authorité du grand Heliodore, qui n'a fondé la blancheur de ſa Charidée, que ſur un Tableau d'Andromede. Pline au 8. chap. de ſon 5. livre, fait mention de certains Peuples d'Afrique qu'il appelle Leuco-Æthiopes. *Si l'on s'arrête à l'Etimologie de leur nom, ces Peuples devoient eſtre blancs, & nous en pouvons faire les Sujets de Cephée, pour donner à cette Tragedie toute la juſteſſe dont elle a beſoin touchant la couleur des Perſonnages qu'elle introduit ſur la Scene.*

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de Theatre, que chaque Acte aussi-bien que le Prologue a sa décoration particuliere, & du moins une Machine volante, avec un concert de Musique, que je n'ay employée qu'à satisfaire les oreilles des Spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtez à voir descendre ou remonter une Machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empesche de prêter attention à ce que pourroient dire les Acteurs, comme fait le combat de Persée contre le Monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fust necessaire à l'intelligence de la Piece, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des Auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fust important. Il n'en va pas de mesme des Machines, qui ne sont pas dans cette Tragedie comme des agrémens détachez, elles en font en quelque sorte le nœud & le dénoüement, & y sont si necessaires, que vous n'en sçauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les Pieces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au de-là de l'ordinaire l'étendue du lieu general qui les renferme ensemble, & en constituë l'unité. Il est malaisé qu'une Ville y suffise, il y faut ajouster quelques dehors voisins, comme est icy le rivage de la Mer. C'est la seule décoration que la Fable m'a fournie, les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les specifier dans les Vers, puisqu'elles sont presentes à la veuë, & je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se fust pû passer ailleurs aussi commodément ; il suffit qu'il n'y aye pas de raison, pourquoy il se doive plûtost passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier Acte est une Place publique proche du Temple où se doit jetter le Sort, pour sçavoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au Monstre. Tout ce qui s'y dit se diroit aussi bien dans un Palais, ou dans un Iardin, mais il se dit aussi bien dans cette Place qu'en ce Iardin, ou dans ce Palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vray-semblable ou le necessaire, & il suffit qu'il n'y aye aucune répugnance du costé de l'action au choix que nous en faisons, pour le rendre vray-semblable, puisque cette action ne nous presente pas toûjours un lieu necessaire, comme est la Mer & ses rochers, au troisiéme Acte, où l'on voit l'exposition d'Andromede, & le combat de Persée, contre le Monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut neantmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert à cause des apparitions des Dieux qu'on introduit. Andromede au second Acte seroit aussi bien dans son cabinet que dans le Iardin où je la fais s'entretenir avec ses

Nymphes

Nymphes & avec son Amant ; mais comment se feroit l'apparition d'Æole dans ce cabinet, & comment les Vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos Sorciers? Par cette raison il y peut avoir quelque chose à dire à celle de Iunon au quatriéme Acte, qui se passe dans la Salle du Palais Royal. Mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une Déesse qui peut se montrer & disparoistre, où, & quand il luy plaist, & ne fait que parler aux Acteurs, rien n'empesche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. I'ajouste que quand il y auroit quelque contradiction de ce costé-là, la disposition de nos Theatres feroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux Spectateurs. Bien qu'ils representent en effet des lieux fermez, comme une chambre, ou une Salle, ils ne sont fermez par haut que de nuages, & quand on voit descendre le char de Iunon du milieu de ces nuages qui ont été continuellement en veuë, on ne fait pas une reflexion assez prompte ny assez severe, sur le lieu qui devroit estre fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'Oracle de Venus au premier Acte est inventé avec assez d'artifice, pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraye intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vray nœud de la Piece : autrement elle seroit achevée dès le troisiéme, où l'on en verroit le dénoüement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromede, son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du costé de Phinée à qui elle est promise, & son dénoüement en la mort de ce malheureux Amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutesfois à ceux qui voudront prendre absolument cet Oracle de Venus pour le nœud de cette Tragedie, que le troisiéme Acte n'en éclaircit que les premiers Vers, & que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Iuppiter & des autres Dieux qui terminent la Piece.

La diversité de la mesure, & de la croisûre des Vers que j'y ay meslez, me donne occasion de tascher à les justifier, & particulierement les Stances dont je me suis servy en beaucoup d'autres Poëmes, & contre qui je voy quantité de gens d'esprit & sçavants au Theatre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mandier l'exclamation populaire à la faveur d'une Antithese, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, & que cette affectation est une espece de bassesse qui ravale trop la Dignité de la Tragedie. Je demeure d'accord que c'est quelque espece de fard, mais puisqu'il embellit nostre Ouvrage, & nous aide à mieux atteindre le but de nostre Art, qui est de plaire, pourquoy devons-nous renoncer à cet avantage? Nos Anciens se servoient sans scrupule, & mesme dans les choses exterieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver. Euripide vétoit ses Heros malheureux d'habits déchirez, afin

qu'ils fissent plus de pitié, & Aristophane fait commencer sa Comedie des Grenouilles par Xanthias monté sur un asne, afin d'exciter plus aisement l'Auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose, qui tout à la fois nous donne de la gloire, & de la satisfaction à nos Spectateurs.

Il est vray qu'il faut leur plaire selon les Régles, & c'est ce qui rend l'objection des autres plus considerable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irregulier dans cette sorte de Vers. Ils disent que bien qu'on parle en Vers sur le Theatre, on est présumé ne parler qu'en Prose; qu'il n'y a que cette sorte de Vers que nous appellons Alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de Prose; que les Stances ne sçauroient passer que pour Vers, & que par consequent nous n'en pouvons mettre avec vray-semblance en la bouche d'un Acteur, s'il n'a eu loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur.

I'avoue que les Vers qu'on recite sur le Theatre sont présumez estre Prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en Vers, & sans cette fiction leur mesure & leur rime sortiroient du vray-semblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les Vers Alexandrins tiennent nature de Prose, & que ceux des Stances n'en peuvent faire autant ? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au Theatre des Vers qui sont les moins Vers, & qui se meslent au langage commun sans y penser plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les Poëtes Tragiques ont choisi l'Iambique, plûtost que l'Exametre qu'ils ont laissé aux Epopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mesle dans nostre discours plus d'Iambiques que d'Exametres. Par cette mesme raison les Vers de Stances sont moins Vers que les Alexandrins, parce que parmy nostre langage commun il se coule plus de ces Vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées & éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toûjours égale, & les rimes toûjours mariées. Si nous nous en rapportons à nos Poëtes Grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtez aux Iambiques, qu'ils ne se soient servis d'Anapastiques, de Trochaïques, & d'Exametres mesme quand ils l'ont jugé à propos. Seneque en a fait autant qu'eux, & les Espagnols ses compatriotes changent aussi souvent de genre de Vers, que de Scenes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on pretend, & ne souffre que les Alexandrins à tenir lieu de Prose. Surquoy je ne puis m'empescher de demander qui sont les maistres de cet usage, & qui peut l'établir sur le Theatre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mesler des Stances dans quelques-uns des Poëmes qu'ils y ont donnez. Je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, & elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colere, la fureur, la menace, & tels autres mouvemens violens ne

leur ſont pas propres : mais les déplaiſirs, les irreſolutions, les inquiétudes, les douces reſueries, & generalement tout ce qui peut ſouffrir à un Acteur de prendre haleine, & de penſer à ce qu'il doit dire ou reſoudre, s'accommode merveilleuſement avec leurs cadences inégales, & avec les pauſes qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La ſurpriſe agreable que fait à l'oreille ce changement de cadences impréveu rapelle puiſſamment les attentions égarées, mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'eſt par là que les Stances du Cid ſont inexcuſables, & les mots de peine & Chiméne, *qui ſont la derniere rime de chaque Strophe, marquent un jeu du coſté du Poëte qui n'a rien de naturel du coſté de l'Acteur. Pour s'en écarter moins, il ſeroit bon de ne régler point toutes les Strophes ſur la meſme meſure, ny ſur les meſmes croiſures de rimes, ny ſur le meſme nombre de Vers. Leur inégalité en ces trois Articles approcheroit davantage du diſcours ordinaire, & ſentiroit l'emportement & les élans d'un eſprit qui n'a que ſa paſſion pour guide, & non pas la regularité d'un Autheur qui les arrondit ſur le meſme tour. I'y ay hazardé celles de la Paix dans le Prologue de la Toiſon d'or, & tout le Dialogue de celuy de cette Piece qui ne m'a pas mal reuſſy. Dans tout ce que je fais dire aux Dieux dans les Machines, on trouvera le meſme ordre, ou le meſme deſordre. Mais je ne pourrois approuver qu'un Acteur touché fortement de ce qui luy vient d'arriver dans la Tragedie, ſe donnaſt la patience de faire des Stances, ou priſt ſoin d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur, pour exprimer ſon déplaiſir devant les Spectateurs. Ce ſentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parce que cette étude marqueroit un eſprit tranquille, & un effort de memoire, plûtoſt qu'un effet de paſſion. Outre que ce ne ſeroit plus le ſentiment preſent de la perſonne qui parleroit, mais tout au plus celuy qu'elle auroit eu en compoſant ces Vers, & qui ſeroit aſſez rallenty par cet effort de memoire, pour faire que l'état de ſon ame ne répondiſt plus à ce qu'elle prononceroit. L'Auditeur ne s'y laiſſeroit pas émouvoir, & le verroit trop prémedité pour le croire veritable. Du moins c'eſt l'opinion d'Horace, avec lequel je finis cette remarque.*

Nec nocte paratum,
Plorabit, qui me volet incurvaſſe querela.

D. SANCHE D'ARRAGON.

CEtte Piece eſt toute d'invention, mais elle n'eſt pas toute de la tienne. Ce qu'a de faſtueux le premier Acte, eſt tiré d'une Comedie Eſpagnole intitulée El Palacio confuſo, *& la double reconnoiſſance qui finit le cinquiéme eſt priſe du Roman de Don Pelage. Elle eut d'abord*

grand éclat sur le Theatre, mais une disgrace particuliere fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le Public luy avoit donnez trop liberalement, & aneantit si bien tous les Arrests que Paris & le reste de la Cour avoient prononcez en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva releguée dans les Provinces, où elle conserve encor son premier lustre.

Le Sujet n'a pas grand artifice. C'est un Inconnu assez honneste homme, pour se faire aimer de deux Reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles luy veulent durant quatre Actes & demy, & quand il faut de necessité finir la Piece, un bon-homme semble tomber des Nuës pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mary de l'une, en le faisant reconnoistre pour frere de l'autre.

Hæc eadem à summo expectes minimoque Poeta.

D. Raymond & ce Pescheur ne suivent point la Régle que j'ay voulu établir, de n'introduire aucun Acteur qui ne fust insinué dès le premier Acte, ou appellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la Reine D. Leonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatriéme, mais si elle eust fait sçavoir qu'elle eust eu un fils, & que le Roy son mary luy eust appris en mourant que D. Raymond avoit un secret à luy reveler, on eust trop tost deviné que Carlos étoit ce Prince. On peut dire de D. Raymond, qu'il vient avec les Deputez d'Arragon dont il est parlé au premier Acte, & qu'ainsi il satisfait aucunement à cette Régle : mais ce n'est que par hazard qu'il vient avec eux. C'étoit le Pescheur qu'il étoit allé chercher & non pas eux, & il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce Pescheur, qui de son costé vient en Castille de son seul mouvement, sans y estre amené par aucun incident dont on aye parlé dans la Protase, & il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutost qu'un autre, sinon que la Piece n'auroit pû finir s'il ne fust arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soûtenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa representation. Pour celle de lieu, j'ay déja dit que je n'en parlerois plus sur les Pieces qui restent à examiner en ce Volume. Les sentimens du second Acte ont autant ou plus de delicatesse qu'aucuns que j'aye mis sur le Theatre. L'amour des deux Reines pour Carlos y paroist tres-visible, malgré le soin & l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs differents caracteres, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingenieuse, & par une reflection sur ce qui s'est passé au premier Acte elle prend occasion de faire sçavoir aux Spectateurs sa passion pour ce brave Inconnu, qu'elle a si bien vangé du mépris qu'en ont fait les Comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour là plutost qu'un

autre pour luy en confier le secret, puisqu'il paroit qu'elle le sçait déja, & qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir representer.

NICOMEDE.

VOicy une Piece d'une constitution assez extraordinaire; aussi est-ce la vingt & unziéme que j'ay mise sur le Theatre, & après y avoir fait reciter quarante mille Vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, & se mettre au hazard de s'egarer. La tendresse & les passions, qui doivent estre l'ame des Tragedies, n'ont aucune part en celle-cy; la grandeur de courage y régne seule, & regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sçauroit arracher une plainte. Elle y est combatuë par la Politique, & n'oppose à ses artifices qu'une prudence genereuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le peril sans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre appuy que celuy de sa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les Peuples.

L'Histoire qui m'a prêté dequoy la faire paroistre en ce haut degré, est tirée du 4. livre de Iustin. J'ay osté de ma Scene l'horreur de sa Catastrophe, où le fils fait assassiner son pere qui luy en avoit voulu faire autant, & n'ay donné ny à Prusias, ny a Nicomede, aucun dessein de parricide. J'ay fait ce dernier amoureux de Laodice Reine d'Armenie, afin que l'union d'une Couronne voisine à la sienne donnast plus d'ombrage aux Romains, & leur fist prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. I'ay approché de cette Histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce mesme Roy, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. I'en ay fait Nicomede disciple, pour luy prêter plus de valeur, & plus de fierté contre les Romains, & prenant l'occasion de l'Ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce Roy leur allié, pour demander qu'on remist entre leurs mains ce vieil ennemy de leur grandeur, je l'ay chargé d'une commission secrette de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ay fait que pour gagner l'esprit de la Reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes avoit tout pouvoir sur celuy de son vieux mary, il luy ramene un de ses fils, que mon Autheur m'apprend avoir été nourris à Rome. Cela fait deux effets, car d'un costé il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mere ambitieuse, & de l'autre, il oppose à Nicomede un Rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire, & de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce Prince les sanglans desseins de son

pere, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que ſa belle-mere luy avoit préparées; & pour la fin, je l'ay reduite en ſorte que tous mes Perſonnages y agiſſent avec generoſité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laiſſent un exemple aſſez illustre, & une concluſion aſſez agreable.

La repreſentation n'en a point déplû, & ce ne ſont pas les moindres Vers qui ſoient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la Politique des Romains au dehors, & comme ils agiſſoient imperieuſement avec les Rois leurs alliez, leurs Maximes pour les empeſcher de s'accroiſtre, & les ſoins qu'ils prenoient de traverſer leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir ſuſpecte à force de s'augmenter, & de ſe rendre conſiderable par de nouvelles conqueſtes. C'eſt le caractere que j'ay donné à leur Republique en la perſonne de ſon Ambaſſadeur Flaminius, à qui j'oppoſe un Prince intrépide, qui voit ſa perte aſſeurée ſans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuſe maſſe de leur puiſſance, lors meſme qu'il en eſt accablé. Ce Heros de ma façon ſort un peu des Régles de la Tragedie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ſes infortunes: mais le ſuccès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du Spectateur, eſt quelquefois auſſi agreable, que la compaſſion que noſtre Art nous ordonne d'y produire par la repreſentation de leurs malheurs. Il en fait naiſtre toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas juſques à tirer des larmes. Son effet ſe borne à mettre les Auditeurs dans les intereſts de ce Prince, & à leur faire former des ſouhaits pour ſes proſperitez.

Dans l'admiration qu'on a pour ſa vertu je trouve une maniere de purger les paſſions, dont n'a point parlé Ariſtote, & qui eſt peut-eſtre plus ſeure que celle qu'il prescrit à la Tragedie par le moyen de la pitié & de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomede nous laiſſe une averſion contre la puſillanimité, & la genereuſe reconnoiſſance d'Heraclius qui expoſe ſa vie pour Martian, à qui il eſt redevable de la ſienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diſſimuler que cette Piece eſt une de celles pour qui j'ay le plus d'amitié. Auſſi n'y remarqueray-je que ce defaut de la fin qui va trop viſte, comme je l'ay dit ailleurs, & où l'on peut meſme trouver quelque inégalité de Mœurs en Pruſias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite ſur la Mer, s'aviſent tout d'un coup de r'appeler leur courage, & viennent ſe ranger auprès de la Reine Arſinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en aſſez méchante poſture, voyant reünir toute la famille Royale, malgré les ſoins qu'il

avoit pris de la diviſer, & les inſtructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomede les affections de cette Reine & du Prince Attale, qu'il avoit choiſis pour inſtrumens à traverſer ſa grandeur, & ſemble n'eſtre revenu que pour eſtre témoin du triomphe qu'il remporte ſur luy. D'abord j'avois finy la Piece ſans les faire revenir, & m'étois contenté de faire témoigner par Nicomede à ſa bellemere grand déplaiſir de ce que la ſuite du Roy ne luy permettoit pas de luy rendre ſes obeiſſances. Cela ne démentoit point l'effet Hiſtorique, puiſqu'il laiſſoit ſa mort en incertitude ; mais le gouſt des Spectateurs, que nous avons accoûtumez à voir raſſembler tous nos Perſonnages à la concluſion de cette ſorte de Poëmes fut cauſe de ce changement, où je me reſolus pour leur donner plus de ſatisfaction avec moins de regularité.

PERTHARITE.

LE ſuccès de cette Tragedie a été ſi mal-heureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en ſouvenir, je n'en diray presque rien. Le Sujet eſt écrit par Paul Diacre au 4. & 5. Livre des Gestes des Lombards, & depuis luy par Erycus Puteanus au ſecond Livre de ſon Hiſtoire des invaſions de l'Italie par les Barbares. Ce qui l'a fait avorter au Theatre, a été l'évenement extraordinaire qui me l'avoit fait choiſir. On n'y a pû ſupporter qu'un Roy dépoüillé de ſon Royaume, après avoir fait tout ſon poſſible pour y rentrer, ſe voyant ſans forces & ſans amis, en cede à ſon vainqueur les droits inutiles, afin de retirer ſa femme priſonniere de ſes mains ; tant les vertus de bon mary ſont peu à la mode. On n'y a pas aimé la ſurpriſe avec laquelle Pertharite ſe preſente au troiſiéme Acte, quoy que le bruit de ſon retour ſoit épandu dès le premier, ny que Grimoald reporte toutes ſes affections à Eduige, ſi-toſt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit crû mort juſque-là, le mettoit dans l'impoſſibilité de reüſſir auprès de Rodelinde. J'ay parlé ailleurs de l'inégalité de l'employ des perſonnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers Actes, & la reduit au ſecond ou au troiſiéme dans les deux derniers. J'ajouſte icy malgré ſa disgrace, que les ſentimens en ſont aſſez vifs & nobles, les Vers aſſez bien tournez, & que la façon dont le Sujet s'explique dans la premiere Scene ne manque pas d'artifice.

OEDIPE.

LA mauvaise fortune de Pertharite m'avoit assez dégousté du Theatre, pour m'obliger à faire retraite, & à m'imposer un silence, que je garderois encore, si Mr le Procureur General me l'eust permis. Comme il n'est pas moins Surintendant des belles Lettres que des Finances, je n'ay pû me défendre des ordres qu'il a daignez me donner de le rompre pour mettre sur nostre Scene un de trois Sujets qu'il luy a plû me proposer. Il m'en a laissé le choix, & je me suis arrêté à celuy-cy, dont le bon-heur m'a bien vangé de la déroute de l'autre, puisque le Roy s'en est assez satisfait pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses liberalitez, que j'ay prises pour des commandemens tacites de consacrer aux divertissemens de sa Majesté, ce que l'âge & les vieux travaux m'ont laissé d'esprit & de vigueur.

Je ne déguiseray point qu'après avoir fait le choix de ce Sujet; sur cette confiance, que j'aurois pour moy les suffrages de tous les Sçavans, qui le regardent encor comme le chef-d'œuvre de l'Antiquité, & que les pensées de Sophocle & de Seneque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, j'ay tremblé quand je l'ay enviſagé de près. J'ay reconnu que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs Siecles, pourroit sembler horrible au nostre; que cette éloquente & curieuse description de la maniere dont ce malheureux Prince se creve les yeux, qui occupe tout leur cinquiéme Acte, feroit soûlever la delicatesse de nos Dames, dont le dégousté attire aisément celuy du reste de l'Auditoire; & qu'enfin l'Amour n'ayant point de part en cette Tragedie, elle étoit dénüée des principaux agrémens, qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considerations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, & introduire l'heureux Episode de Thesée & Dircé. J'ay retranché le nombre des Oracles, qui pouvoit estre importun, & donner à Oedipe trop de soupçon de sa naissance: j'ay rendu la réponse de Laïus évoqué par Tiresie assez obscure dans sa clarté apparente, pour en faire une fausse application à cette Princesse: j'ay rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, & qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la Piece, & j'ay fait en sorte qu'Oedipe, loin de se croire l'autheur de la mort du Roy son predecesseur, s'imagine l'avoir vangée sur trois brigands à qui le bruit commun l'attribuë, & ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque luy-mesme, lors qu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'estre

n'estre souvent que le Traducteur de ces grands Genies qui m'ont precedé. La difference toute que j'ay prise m'a empesché de me rencontrer avec eux, & de me payer de leur travail : mais en recompense j'ay eu le bon-heur de faire avouer qu'il n'est point sorty de Pieces de ma main où il se trouve tant d'Art qu'en celle-cy. On m'y a fait deux objections, l'une que Dircé au troisiéme Acte manque de respect à sa mere, ce qui ne peut estre une faute de Theatre, puisque nous ne sommes pas obligez de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir ; Outre que cette Princesse considere encor tellement ces devoirs de la Nature, que bien qu'elle aye lieu de la regarder comme une personne qui s'est emparée d'un Trosne qui luy appartient, elle luy demande pardon de cette échappée, & la condamne aussi-bien que les plus rigoureux de mes Iuges. L'autre objection regarde la gueriſon publique, si-tost qu'Oedipe s'est puny. La narration s'en fait par Cleante & par Dymas, & l'on veut qu'il eust pû suffire de l'un des deux pour la faire. A quoy je répons que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvoit sçavoir assez tost tout l'effet, & qu'il a fallu donner à l'un le recit de ce qui s'étoit passé dans la Ville, & à l'autre de ce qu'il avoit veu dans le Palais. Je trouve plus à dire à Dircé qui les écoute, & devroit avoir couru auprès de sa mere, si-tost qu'on luy en a dit la mort, mais Thesée l'auroit suivie, & il ne me seroit demeuré personne pour entendre ces recits: C'est une incommodité de la representation qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vray-semblance. Les Anciens avoient leurs Chœurs qui ne sortoient point du Theatre, & étoient toûjours prests d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre ; mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunitez de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

LA TOISON D'OR.

L'Antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si generalement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les Historiens qui en ont voulu demesler la verité d'avec la Fable qui l'envelope, ne s'accordent pas en tout, & que les Poëtes qui l'ont embelly de leurs fictions, n'ont pas pris la mesme route, j'ay crû que pour en faciliter l'intelligence entiere, il étoit à propos d'avertir le Lecteur de quelques particularitez où je me suis attaché, qui peut-estre ne sont pas connuës de tout le monde. Elles sont pour la pluspart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un Poëme Epique en Latin, & de qui entre autres choses j'ay emprunté la Metamorphose de Iunon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas Roy de Thebes, & de Nephelé, qu'il repudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persecuta si bien ce jeune Prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mere luy donna, après l'avoir receu de Mercure. Il le sacrifia à Mars si-tost qu'il fut abordé à Colchos, & luy en appendit la dépoüille, dans une forest qui luy étoit consacrée. Aates fils du Soleil, & Roy de cette Province, luy donna pour femme Chalciope sa fille aisnée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque temps après. Son Ombre apparut en suite à ce Monarque, & luy revela que le destin de son Etat dépendoit de cette Toison, qu'en mesme temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son Royaume, & qu'il étoit resolu dans le Ciel que Medée son autre fille auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un costé Aates, pour conserver cette Toison, qu'il voyoit si necessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conqueste impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, & de Medée sa fille. Ces deux sçavantes Magiciennes firent en sorte, qu'on ne pouvoit s'en rendre maistre, qu'après avoir dompté deux Taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où en suite il falloit semer des dents de Serpent, dont naissoient aussi-tost autant de Gensdarmes, qui tous ensemble attaquoient le temeraire qui se hazardoit à une si dangereuse entrepriſe; & pour dernier peril, il falloit combatre un Dragon qui ne dormoit jamais, & qui étoit le plus fidelle, & le plus redoutable gardien de ce tresor. D'autre costé les Rois voisins jaloux de la grandeur d'Aates, s'armerent pour cette conqueste, & entre autres Persès son frere, Roy de la Chersonese Taurique, & fils du Soleil comme luy. Comme il s'appuya du secours des Scytes, Aates emprunta celuy de Styrus Roy d'Albanie, à qui il promit Medée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir receu du Ciel par cette Ombre de Phryxus. Ils donnoient bataille, & la victoire panchoit du costé de Persès, lors que Iason arriva suivy de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du party contraire, & en moins d'un mois ces Heros firent emporter tant d'avantages au Roy de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'est icy que commence la Piece, mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Iason, & du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æson Roy de Thessalie, sur qui Pelias son frere avoit usurpé ce Royaume. Ce Tyran étoit fils de Neptune & de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa en suite Cretheus pere d'Æson, que je viens de nommer. Cette usurpation luy donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, luy rendit suspect le courage de Iason, son neveu & legitime.

heritier de ce Royaume? Un Oracle qu'il reçut le confirma dans ſes ſoupçons, ſi bien que pour l'éloigner, ou plutoſt pour le perdre, il luy commanda d'aller conquerir la Toiſon d'or, dans la croyance que ce Prince y periroit, & le laiſſeroit par ſa mort paiſible poſſeſſeur de l'Etat dont il s'étoit emparé. Jaſon par le conſeil de Pallas fit baſtir pour ce fameux voyage le Navire Argo, où s'embarquerent avec luy quarante des plus vaillans de toute la Grece. Orphée fut du nombre, avec Zethez & Calaïs, fils du Vent Borée, & d'Orithie Princeſſe de Thrace, qui étoient nez avec des aiſles comme leur pere, & qui par ce moyen delivrerent Phinée en paſſant, des Harpyes qui fondoient ſur ſes viandes, ſi-toſt que ſa table étoit ſervie : & leur donnerent la chaſſe par le milieu de l'air. Ces Heros durant leur voyage receurent beaucoup de faveurs de Iunon, & de Pallas, & prirent terre à Lemnos, dont étoit Reine Hypſipile, où ils tarderent deux ans, pendant leſquels Iaſon fit l'amour à cette Reine, & luy donna parole de l'épouſer à ſon retour ; ce qui ne l'empeſcha pas de s'attacher auprès de Medée, & de luy faire les meſmes proteſtations ſi-toſt qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il euſt veu le beſoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour luy reüſſit ſi heureuſement, qu'il eut d'elle des charmes pour ſurmonter tous ces perils, & enlever la Toiſon d'or malgré le Dragon qui la gardoit, & qu'elle aſſoupit. Vn Autheur que cite le Mithologiſte Noël le Comte, & qu'il appelle Denis le Mileſien, dit qu'elle luy porta la Toiſon juſques dans ſon Navire, & c'eſt ſur ſon rapport que je me ſuis authoriſé à changer la fin ordinaire de cette Fable, pour la rendre plus ſurprenante, & plus merveilleuſe. Je l'aurois été aſſez par la liberté qu'en donne la Poëſie en de pareilles rencontres ; mais j'ay crû en avoir encor plus de droit en marchant ſur les pas d'un autre, que ſi j'avois inventé ce changement.

C'eſt avec un fondement ſemblable que j'ay introduit Abſyrte en aage d'homme ; bien que la commune opinion n'en faſſe qu'un enfant, que Medée déchira par morceaux. Ouide & Seneque le diſent, mais Apollonius Rhodius le fait ſon aiſné, & ſi nous voulons l'en croire, Aates l'avoit eu d'Aſterodie, avant qu'il épouſaſt la mere de cette Princeſſe, qu'il nomme Idyie, fille de l'Ocean. Il dit de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieilleſſe d'Aates ne luy permettant pas de les pourſuivre, ce Prince monta ſur Mer, & les joignit autour d'une Iſle ſituée à l'emboucheure du Danube, & qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Medée ſe voyant perduë avec tous ces Grecs qu'elle voyoit trop foibles pour luy reſiſter, feignit de les vouloir trahir, & ayant attiré ce frere trop credule à conferer avec elle de nuit dans le Temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuſcade de Iaſon, où il fut tué. Valerius Flaccus dit les meſmes choſes d'Abſyrte que cet autheur Grec,

& c'eſt ſur l'authorité de l'un & de l'autre, que je me ſuis enhardy à quitter l'opinion commune, après l'avoir ſuivie, quand j'ay mis Medée ſur le Theatre. C'eſt me contredire moy-meſme en quelque ſorte, mais Seneque dont je l'ay tirée m'en donne l'exemple, lors qu'après avoir fait mourir Iocaste dans l'Oedipe, il la fait revivre dans la Thebaïde, pour ſe trouver au milieu de ſes deux fils, comme ils ſont preſts de commencer le funeſte duel où ils s'entretuent.

Fin des Examens de cette ſeconde Partie.

POMPEE

POMPEE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

IVLES CESAR.

MARC ANTOINE.

LEPIDE.

CORNELIE, Femme de Pompée.

PTOLOMEE, Roy d'Egypte.

CLEOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conſeil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant general des Armées du Roy d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain à la ſolde du Roy d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cleopatre.

ACHOREE, Ecuyer de Cleopatre.

PHILIPPE, Affranchy de Pompée.

TROVPE DE ROMAINS.

TROVPE D'EGYPTIENS.

La Scene eſt en Alexandrie, dans le Palais Royal de Ptolomée.

POMPEE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTO. LE Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a resolu du beau-pere & du gendre:
Quand les Dieux étonnez sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'Aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestez confusément épars,
Ces montagnes de morts privez d'honneurs supresmes
Que la Nature force à se vanger eux-mesmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les Vents
Dequoy faire la guerre au reste des vivans,
Sont les tiltres affreux dont le droit de l'épée
Iustifiant Cesar a condamné Pompée.

Ce déplorable Chef du party le meilleur,
Que ſa Fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la memoire
Des changemens du Sort une éclatante hiſtoire.
Il fuit, luy qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſperitez égaler ſon grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et contre ſon beau-pere ayant beſoin d'aziles,
Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux meſmes lieux
Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le Ciel, ſauvera bien la Terre,
Et dans ſon deſeſpoir à la fin ſe meſlant
Pourra préter l'épaule au Monde chancelant.
Ouy, Pompée avec luy porte le ſort du Monde,
Et veut que noſtre Egypte en miracles feconde
Serve à ſa liberté de ſepulchre, ou d'appuy,
Et releve ſa cheute, ou trébuſche ſous luy.
C'eſt dequoy, mes amis, nous avons à reſoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre,
S'il couronna le pere, il hazarde le fils,
Et nous l'ayant donnée il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir, ou haſter ſon ſupplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice;
L'un me ſemble peu ſeur, l'autre peu genereux,
Et je crains d'eſtre injuſte, & d'eſtre malheureux;
Quoy que je faſſe enfin, la Fortune ennemie
M'offre bien des perils, ou beaucoup d'infamie.
C'eſt à moy de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer,
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de Ceſar, ou troubler la victoire,
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à déliberer d'un ſi grand coup d'Etat.

PHO. Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La Iuſtice & le Droit ſont de vaines idées,
Et qui veut eſtre juſte en de telles ſaiſons
Balance le pouvoir, & non-pas les raiſons.
Voyez donc voſtre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abatuë, & ſa valeur trompée.
Ceſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuye en cet état,
Il fuit, & le reproche, & les yeux du Senat,

Dont plus de la moitié piteuſement étale
Vne indigne curée aux vautours de Pharſale;
Il fuit Rome perduë, il fuit tous les Romains
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le deſeſpoir des Peuples & des Princes,
Qui vangeroient ſur luy le ſang de leurs Provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuiſez,
Leurs troſnes mis en cendre, & leurs ſceptres briſez;
Autheur des maux de tous, il eſt à tous en bute,
Et fuit le Monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis?
L'eſpoir de ſon ſalut en luy ſeul étoit mis,
Luy ſeul pouvoit pour ſoy, cedez alors qu'il tombe,
Soûtiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui tout l'Vnivers ſe trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a luy-meſme ployé?
Quand on veut ſoûtenir ceux que le Sort accable
A force d'eſtre juſte on eſt ſouvent coupable,
Et la fidelité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat traiſne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles
Pour eſtre glorieux ne ſont pas moins ſenſibles.
Sire, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du party des Deſtins, & des Dieux,
Et ſans les accuſer d'injuſtice, ou d'outrage,
Puiſqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que ſoient leurs decrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obeïr perdez le malheureux.
Preſſé de toutes parts des coleres Celeſtes
Il en vient deſſus vous faire fondre les reſtes,
Et ſa teſte qu'à peine il a pû deſrober
Toute preſte de choir cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime,
Elle marque ſa haine, & non pas ſon eſtime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort!
Il devoit mieux remplir nos vœux, & noſtre attente,
Faire voir ſur ſes nefs la victoire flotante;
Il n'euſt icy trouvé que joye & que feſtins,
Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux Deſtins.
I'en veux à ſa diſgrace, & non à ſa perſonne,
I'execute à regret ce que le Ciel ordonne,

Et du meſme poignard pour Ceſar deſtiné
Ie perce en ſoûpirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa teſte
Mettre à l'abry la voſtre & parer la tempeſte.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
La Iuſtice n'eſt pas une vertu d'Etat,
Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,
Ne fait qu'aneantir la force des Couronnes,
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de regner,
Quand on craint d'eſtre injuſte, on a toûjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfraindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.
C'eſt-là mon ſentiment, Achillas & Septime
S'attacheront peut-eſtre à quelqu'autre Maxime,
Chacun a ſon avis, mais quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACH. Sire, Photin dit vray, mais quoy que de Pompée
Ie voye, & la fortune, & la valeur trompée,
Ie regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il n'eſt neceſſaire il n'eſt point legitime.
Et quel beſoin icy d'une extreſme rigueur?
Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vainqueur,
Neutre jusqu'à preſent, vous pouvez l'eſtre encore,
Vous pouvez adorer Ceſar, ſi l'on l'adore;
Mais quoy que vos encens le traitent d'Immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon Autel,
Et ſa teſte immolée au Dieu de la victoire
Imprime à voſtre nom une tache trop noire;
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer.
En uſant de la ſorte on ne vous peut blaſmer.
Vous luy devez beaucoup, par luy Rome animée
A fait rendre le Sceptre au feu Roy Ptolomée;
Mais la reconnoiſſance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoy que doive un Monarque, & dûſt-il ſa Couronne,
Il doit à ſes Sujets encor plus qu'à perſonne,
Et ceſſe de devoir, quand la debte eſt d'un rang
A ne point s'acquiter qu'aux dépens de leur ſang.

S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidere,
Que hazardoit Pompée en ſervant voſtre pere?
Il ſe voulut par là faire voir tout-puiſſant,
Et vit croiſtre ſa gloire en le rétabliſſant.
Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue,
La bourſe de Ceſar fit plus que ſa harangue,
Sans ſes mille talents, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid ſecours.
Qu'il ne vante donc plus ſes merites frivoles,
Les effets de Ceſar valent bien ſes paroles,
Et ſi c'eſt un bien-fait qu'il faut rendre aujourd'huy,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour luy.
Ainſi vous le pouvez, & devez reconnoiſtre,
Le recevoir chez vous c'eſt recevoir un maiſtre,
Qui tout vaincu qu'il eſt bravant le nom de Roy
Dans vos propres Etats vous donneroit la loy.
Fermez-luy donc vos ports, mais épargnez ſa teſte.
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute preſte,
Ie ſçais obeir, Sire, & je ſerois jaloux
Qu'autre bras que le mien portaſt les premiers coups.

SEP. Sire, je ſuis Romain, je connoy l'un & l'autre.
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la voſtre,
Vous pouvez, comme maiſtre abſolu de ſon ſort,
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif, ou mort:
Des quatre le premier vous ſeroit trop funeſte,
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemy,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demy,
Puiſque c'eſt luy laiſſer, & ſur Mer, & ſur Terre,
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-eſtre tous deux également laſſez
Se vangeroient ſur vous de tous les maux paſſez.
Le livrer à Ceſar n'eſt que la meſme choſe;
Il luy pardonnera s'il faut qu'il en diſpoſe,
Et s'armant à regret de generoſité,
D'une fauſſe clemence il fera vanité;
Heureux de l'aſſervir en luy donnant la vie,
Et de plaire par là meſme à Rome aſſervie,
Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
Auſſi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le delivrer du peril, & du crime,
Aſſeurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime,

Et du party contraire en ce grand Chef détruit
Prendre sur vous la honte, & luy laisser le fruit.
C'est là mon sentiment, ce doit estre le vostre,
Par là vous gagnez l'un, & ne craignez plus l'autre,
Mais suivant d'Achillas le conseil hazardeux,
Vous n'en gagnez pas-un, & les perdez tous deux.

PTO. N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cedons au torrent qui roule toutes choses.
Ie passe au plus de voix, & de mon sentiment
Ie veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A creu qu'estre Romain c'étoit estre plus qu'homme,
Abatons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un Tyran à ces Tyrans du Monde,
Secondons le Destin qui les veut mettre aux fers,
Et prétons-luy la main pour vanger l'Vnivers.
Rome, tu serviras, & ces Rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront Cesar avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maistre aussi-bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime;
Qu'il plaise au Ciel, ou non, laissez-m'en le soucy,
Ie croy qu'il veut sa mort puisqu'il l'améne icy.

ACH. Sire, je croy tout juste alors qu'un Roy l'ordonne.

PTO. Allez, & hastez-vous d'asseurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte, & celuy des Romains.

SCENE II.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTO. PHotin, ou je me trompe, ou ma sœur est deceuë,
De l'abord de Pompée elle espere autre issuë;
Sçachant que de mon pere il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement,
Elle se croit déja souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté luy laisse,

Et se

Et se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trosne en son ame elle prend la moité,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Pousſent déja dans l'Air de nouuelles fumées.
PHO. Sire, c'eſt un motif que je ne diſois pas
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur, & du frere,
Suivant le testament du feu Roy voſtre pere,
Son hoſte & ſon amy, qui l'en daigna ſaiſir,
Iugez après cela de voſtre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veüille en vous parlant contre elle
Rompre les ſacrez nœuds d'une amour fraternelle,
Du Troſne, & non du cœur je la veux éloigner,
Car c'eſt ne regner pas qu'eſtre deux à regner.
Vn Roy qui s'y reſout eſt mauvais Politique,
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique,
Et les raiſons d'Etat.... Mais, Sire, la voicy.

SCENE III.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLE. SEigneur, Pompée arrrive, & vous êtes icy!
PTO. I'attens dans mon Palais ce guerrier magnanime,
Et luy viens d'envoyer Achillas & Septime.
CLE. Quoy! Septime à Pompée! à Pompée Achillas!
PTO. Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.
CLE. Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-meſme?
PTO. Ma ſœur, je dois garder l'honneur du Diadeſme.
CLE. Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.
PTO. Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme?
CLE. Fuſt-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toûjours Pompée, & vous a couronné.
PTO. Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon pere,
Dont l'Ombre, & non-pas moy, luy doit ce qu'il eſpere.
Il peut aller, s'il veut, deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remerciment.
CLE. Après un tel bien-fait, c'eſt ainſi qu'on le traite!
PTO. Ie m'en ſouviens, ma ſœur, & je voy ſa défaite.

CLE. Vous la voyez de vray, mais d'un œil de mépris.
PTO. Le temps de chaque choſe ordonne &. fait le prix;
Vous qui l'estimez tant, allez luy rendre hommage,
Mais ſongez qu'au port meſme il peut faire naufrage.
CLE. Il peut faire naufrage, & meſme dans le port!
Quoy? vous auriez oſé luy préparer la mort?
PTO. I'ay fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ay jugé neceſſaire.
CLE. Ie ne le voy que trop, Photin & ſes pareils
Vous ont empoiſonné de leurs laſches conſeils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de bouë...
PHO. Ce ſont de nos conſeils, ouy, Madame, & j'auouë...
CLE. Photin, je parle au Roy, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſeray jusqu'à parler à vous.
A Photin. *PTO.* Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Ie ſçay voſtre innocence, & je connois ſa haine;
Après tout, c'eſt ma ſœur, oyez ſans repartir.
CLE. S'il eſt, Sire, encor temps de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux, & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu, dont le Ciel & le ſang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de noſtre rang.
PTO. Quoy! d'un frivole espoir déja preoccupée
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée,
Et d'un faux zéle ainſi voſtre orgueil revétu
Fait agir l'intereſt ſous le nom de vertu!
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſçauriez vous en taire,
N'étoit le teſtament du feu Roy noſtre pere,
Vous ſçavez qu'il le garde. *CLE.* Et vous ſçaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,
Et que ſi l'intereſt m'avoit préoccupée,
I'agirois pour Ceſar, & non-pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez deſormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu Roy ſon Troſne & ſa Patrie,
Et que jusque dans Rome il alla du Senat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous aſſez jeune encor, moy déja dans un âge,
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un aſſez vif éclat faiſoit briller mes yeux.

Ceſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre luy le Senat irrité,
Il fit agir Pompée, & ſon authorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priere,
Qui de leur amitié fut la preuve derniere,
Vous en ſçavez l'effet, & vous en joüiſſez:
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts,
Et nous ouvrant ſon cœur nous ouvrit ſes treſors.
Nous euſmes de ſes feux encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance,
Et les mille talents qui luy ſont encor deus
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roy qui s'en ſouvint à ſon heure fatale
Me laiſſa comme à vous la dignité Royale,
Et par ſon teſtament il vous fit cette loy
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moy.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office
Vous appelez faveur ce qui n'eſt que juſtice,
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTO. Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLE. Ceſar viendra bien-toſt, & j'en ay lettre expreſſe,
Et peut-eſtre aujourd'huy vos yeux ſeront témoins
De ce que voſtre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlois en Reine,
Ie n'ay receu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du Sçeptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en eſclave, qu'en ſœur;
Meſme pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flater vos inſolens Miniſtres,
Dont j'ay craint juſqu'icy le fer, ou le poiſon;
Mais Pompée, ou Ceſar m'en va faire raiſon,
Et quoy qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une, ou l'autre main me rendra ma Couronne:
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démeſler
Quel étoit l'intereſt qui me faiſoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTO. QVe dites-vous, amy, de cette ame orgueilleuſe?
PHO. Sire, cette ſurpriſe eſt pour moy merveilleuſe,
Ie n'en ſçay que penſer, & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'auroit ſoupçonné,
Inconstant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe reſout à rien qu'avec inquietude.
PTO. Sauverons-nous Pompée? *PHO.* Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclurre ſa mort.
Cleopatre vous hait, elle eſt fiére, elle eſt belle,
Et ſi l'heureux Ceſar a de l'amour pour elle,
La teſte de Pompée eſt l'unique preſent
Qui vous faſſe contr'elle un rempart ſuffiſant.
PTO. Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.
PHO. Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.
PTO. Mais ſi tout grand qu'il eſt, il cede à ſes appas?
PHO. Il la faudra flater, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empeſcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encor Achillas & Septime.
PTO. Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,
Et nous en reſoudrons enſemble à leur retour.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLE. IE l'aime; mais l'éclat d'une si belle flame
Quelque brillãt qu'il soit n'ébloüit point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, bruslant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute,
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aspirois à luy par une lascheté.
CHA. Quoy! vous aimez Cesar, & si vous étiez creuë,
L'Egypte pour Pompée armeroit à sa veuë;
En prendroit la défense, & par un prompt secours
Du destin de Pharsale arréteroit le cours!
L'Amour certes sur vous a bien peu de puissance.
CLE. Les Princes ont cela de leur haute naissance.
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions,
Leur generosité soûmet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire,
Et si le Peuple y voit quelques déreglemens,
C'est quand l'avis d'autruy corrompt leurs sentimens.
Ce malheur, de Pompée acheve la ruïne,
Le Roy l'eust secouru, mais Photin l'assassine,
Il croit cette ame basse, & se montre sans foy,
Mais s'il croyoit la sienne, il agiroit en Roy.
CHA. Ainsi donc de Cesar l'amante, & l'ennemie....
CLE. Ie luy garde une flame exempte d'infamie;
Vn cœur digne de luy. *CHA.* Vous possedez le sien?
CLE. Ie croy le posseder. *CHA.* Mais le sçavez-vous bien?
CLE. Apprens qu'une Princesse aimant sa Renommée
Quand elle dit qu'elle aime, est seure d'estre aimée,

Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Noſtre ſejour à Rome enflama ſon courage,
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage,
Et depuis, jusqu'icy chaque jour ſes courriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La Fortune le ſuit, & l'Amour l'accompagne;
Son bras ne dompte point de Peuples, ny de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la meſme main dont il quitte l'épée
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
Il trace des ſoûpirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Ouy, tout victorieux il m'écrit de Pharſale,
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plûtoſt ſi la Mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me preſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, jusques dans nos murailles
Chercher auprès de moy le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoûmettre à mes loix
Ce cœur, & cette main qui commandent aux Rois,
Et ma rigueur meſlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du maiſtre de la Terre.

CHA. I'oſerois bien jurer que vos divins appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,
Et que le grand Ceſar n'a rien qui l'importune
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt voſtre attente, & que pretendez-vous
Puisque d'une autre femme il eſt déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible Hymenée
Par des liens ſacrez tient ſon ame enchaiſnée?

CLE. Le Divorce aujourd'huy ſi commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains:
Ceſar en ſçait l'uſage & la ceremonie,
Vn divorce chez luy fit place à Calphurnie.

CHA. Par cette meſme voye il pourra vous quitter.

CLE. Peut-eſtre mon bonheur ſçaura mieux l'arréter,
Peut-eſtre mon amour aura quelque avantage
Qui ſçaura mieux pour moy ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cét Hymen, s'il ſe peut achever,

Ne durast-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'estre du moins un jour la maîtresse du Monde.
I'ay de l'ambition, & soit vice, ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien estre abatu,
I'en aime la chaleur, & la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle méne sans honte au faiste des grandeurs,
Et je la desavouë, alors que sa manie
Nous presente le Trosne avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée, & suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu seduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux
Malgré luy l'enlevast aux mains de ses bourreaux.
Mais voicy de retour le fidelle Achorée
Par qui j'en apprendray la Nouvelle asseurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLE. EN est-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja soüillez d'un sang si genereux?
ACH. Madame, j'ay couru par vostre ordre au rivage,
I'ay veu la trahison, j'ay veu toute sa rage,
Du plus grand des Mortels j'ay veu trancher le sort,
I'ay veu dans son malheur la gloire de sa mort,
Et puisque vous voulez qu'icy je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voile bas,
Et voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le Roy touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses merites
N'envoyoit qu'un esquif remply de satellites,

Il ſoupçonne auſſi-toſt ſon manquement de foy,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroy.
Enfin voyant nos bords & noſtre Flote en armes,
Il condamne en ſon cœur ces indignes alarmes,
Et reduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennuy
A ne hazarder pas Cornelie avec luy.
N'expoſons, luy dit-il, *que cette ſeule teſte,*
A la reception que l'Egypte m'appreſte,
Et tandis que moy ſeul j'en courray le danger
Songe à prendre la fuite afin de me vanger.
Le Roy Iuba nous garde une foy plus ſincere,
Chez luy tu trouveras, & mes fils, & ton pere,
Mais quand tu les verrois deſcendre chez Pluton,
Ne deſeſpere point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet Adieu conteste,
Achillas à ſon bord joint ſon esquif funeste,
Septime ſe preſente, & luy tendant la main
Le ſaluë Empereur en langage Romain,
Et comme député de ce jeune Monarque,
Paſſez, Seigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque,*
Les ſables & les bancs cachez deſſous les eaux
Rendent l'accès mal ſeur a de plus grands vaiſſeaux.
Ce Heros voit la fourbe, & s'en mocque dans l'ame,
Il reçoit les Adieux des ſiens, & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le meſme front qu'il donnoit les Etats.
La meſme Majesté ſur ſon viſage emprainte
Entre ces aſſaſſins montre un esprit ſans crainte,
Sa vertu toute entiere à la mort le conduit;
Son affranchy Philippe eſt le ſeul qui le ſuit,
C'eſt de luy que j'ay ſçeu ce que je viens de dire,
Mes yeux ont veu le reste, & mon cœur en ſoûpire,
Et croit que Ceſar meſme à de ſi grands malheurs
Ne pourra refuſer des ſoûpirs, & des pleurs.
CLE. N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ay déja pleurée.
ACH. On l'améne, & du port nous le voyons venir
Sans que pas-un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris luy fait voir ce qu'il en doit attendre,
Enfin l'esquif aborde, on l'invite à deſcendre,
Il ſe leve, & ſoudain pour ſignal Achillas
Derriere ce Heros tirant ſon coutelas,

Septime

Septime & trois des ſiens, laſches enfans de Rome,
Percent à coups preſſez les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas meſme épouvanté d'horreur
De ces quatre enragez admire la fureur.
CLE. Vous qui livrez la Terre aux diſcordes civiles,
Si vous vangez ſa mort, Dieux, épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains,
Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait & que dit ce genereux courage?
ACH. D'un des pans de ſa robbe il couvre ſon viſage.
A ſon mauvais deſtin en aveugle obeit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offenſe
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vangeance.
Aucun gemiſſement à ſon cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'eſtre frapé,
Immobile à leurs coups, en luy-meſme il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahiſon que le Roy leur preſcrit
Trop au deſſous de luy pour y preſter l'eſprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre,
Et ſon dernier ſoûpir eſt un ſoûpir illuſtre,
Qui de cette grande ame achevant les deſtins
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sa teſte ſur les bords de la barque panchée
Par le traiſtre Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
Et pour combler enfin ſa tragique avanture,
On donne à ce Heros la Mer pour ſepulture,
Et le tronc ſous les flots roule deſormais
Au gré de la Fortune & de l'Onde & du Vent.
La triſte Cornelie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus taſche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis n'eſperant plus rien, leve les mains aux Cieux,
Et cedant tout à coup à la douleur plus forte
Tombe dans ſa galere évanoüye, ou morte.
Les ſiens en ce deſaſtre à force de ramer
L'eſloignent de la rive, & regagnent la Mer,
Mais ſa fuite eſt mal ſeure, & l'infame Septime
Qui ſe voit deſrober la moitié de ſon crime,

Afin de l'achever, prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au Roy ſa conqueſte,
Tout le peuple tremblant en détourne la teſte,
Vn effroy general offre à l'un ſous ſes pas
Des abyſmes ouverts pour vanger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Vn deſordre ſoudain de toute la Nature,
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Preſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part montrant ſur le rivage
Dans une ame ſervile un genereux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce dépoſt précieux,
Pour luy rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chetive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſiere élever un tombeau
A celuy qui du Monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornelie,
On voit d'ailleurs Ceſar venir de Theſſalie,
Vne Flote paroit qu'on a peine à conter....

CLE. C'eſt luy-meſme, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans; voicy venir la foudre,
Cleopatre a dequoy vous mettre tous en poudre,
Ceſar vient, elle eſt Reine, & Pompée eſt vangé,
La tyrannie eſt bas, & le Sort eſt changé.
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.
Ce Prince d'un Senat maiſtre de l'Vnivers,
De qui l'heur ſembloit eſtre au deſſus du revers,
Luy que ſa Rome a veu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la Terre,
Et qui voyoit encor en ces derniers hazards
L'un & l'autre Conſul ſuivre ſes étendarts,
Si-toſt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les Monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie;
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin;
Vn Roy qui de ſes mains a receu la Couronne
A ces peſtes de Cour laſchement l'abandonne:
Ainſi finit Pompée, & peut-eſtre qu'un jour
Ceſar éprouvera meſme ſort à ſon tour.

Rendez l'augure faux, Dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez par tout, & mes vœux, & ſes armes.
CHA. Madame, le Roy vient qui pourra vous oüir.

SCENE III.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, CHARMION.

PTO. SCavez-vous le bon-heur dont nous allons joüir,
Ma ſœur? *CLE.* Ouy, je le ſçay, le grand Ceſar arrive,
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.
PTO. Vous haïſſez toûjours ce fidelle Sujet.
CLE. Non, mais en liberté je ris de ſon projet.
PTO. Quel projet faiſoit-il dont vous pûſſiez vous plaindre?
CLE. I'en ay ſouffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
Vn ſi grand Politique eſt capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il reſout.
PTO. Si je ſuy ſes conſeils, j'en connoy la prudence.
CLE. Si j'en crains les effets, j'en voy la violence.
PTO. Pour le bien de l'Etat tout eſt juste en un Roy.
CLE. Ce genre de justice eſt à craindre pour moy;
Aprés ma part du Sceptre à ce tiltre uſurpée,
Il en coûte la vie & la teſte à Pompée.
PTO. Iamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris,
Le voulant ſecourir, Ceſar nous euſt ſurpris,
Vous voyez ſa viſteſſe, & l'Egypte troublée
Avant qu'eſtre en défenſe, en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en ſeureté mon troſne, & voſtre cœur.
CLE. Ie feray mes preſens, n'ayez ſoin que des voſtres,
Et dans vos intereſts n'en confondez point d'autres.
PTO. Les voſtres ſont les miens, étant de meſme ſang.
CLE. Vous pouvez dire encor étant de meſme rang.
Etant Rois l'un & l'autre, & toutefois je penſe
Que nos deux intereſts ont quelque difference.
PTO. Ouy, ma ſœur, car l'Etat dont mon cœur eſt content
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend:
Mais Ceſar à vos loix ſoûmettant ſon courage,
Vous va faire regner ſur le Gange, & le Tage.

CLE. I'ay de l'ambition, mais je la ſçay régler,
Elle peut m'éblouïr, & non-pas m'aveugler;
Ne parlons point icy du Tage, ny du Gange,
Ie connoy ma portée, & ne prens point le change.
PTO. L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.
CLE. Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.
PTO. I'en eſpere beaucoup veu l'amour qui l'engage.
CLE. Vous la craignez peut-eſtre encore davantage;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'huy,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autruy,
Ie ne garde pour vous ny haine, ny colere,
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous n'étes bon frere.
PTO. Vous montrez cependant un peu bien du mépris.
CLE. Le temps de chaque choſe ordonne, & fait le prix.
PTO. Voſtre façon d'agir le fait aſſez connoiſtre.
CLE. Le grand Ceſar arrive, & vous avez un maiſtre.
PTO. Il l'eſt de tout le Monde, & je l'ay fait le mien.
CLE. Allez luy rendre hommage, & j'attendray le ſien,
Allez, ce n'eſt pas trop pour luy que de vous-meſme,
Ie garderay pour vous l'honneur du Diadeſme.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Conſultez avec luy quel eſt voſtre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTO. I'Ay ſuivy tes conſeils, mais plus je l'ay flatée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignitez,
Ie m'allois emporter dans les extrémitez;
Mon bras dont ſes mépris forçoient la retenuë
N'euſt plus conſideré Ceſar, ny ſa venuë,
Et l'euſt miſe en état malgré tout ſon appuy
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à luy.
L'arrogante, à l'oüir, elle eſt déja ma Reine,
Et ſi Ceſar en croit ſon orgueil, & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frere & ſon Roy, je deviens ſon Sujet.
Non non, prévenons-la, c'eſt foibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans pouvoir s'en défendre,

Oſtons-luy les moyens de nous plus dédaigner,
Oſtons-luy les moyens de plaire, & de regner,
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſceptre ſoit le prix d'une de ſes œillades.
PHO. Sire, ne donnez point de pretexte à Ceſar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la Terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoy que vous ne rendiez que juſtice à vous meſme,
Prendroit l'occaſion de vanger ce qu'il aime,
Et pour s'aſſujettir, & vos Etats, & vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte couroux.
PTO. Si Cleopatre vit, s'il la voit, elle eſt Reine.
PHO. Si Cleopatre meurt, voſtre perte eſt certaine.
PTO. Ie perdray qui me perd ne pouvant me ſauver.
PHO. Pour la perdre avec joye il faut vous conſerver.
PTO. Quoy? pour voir ſur ſa teſte éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plûtoſt en celle du vainqueur.
PHO. Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il luy faſſe paroiſtre,
Il partira bien-toſt, & vous ſerez le maiſtre.
L'Amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne cede aiſément aux ſoins de leur grandeur:
Il voit encor l'Afrique & l'Eſpagne occupées
Par Iuba, Scipion, & les jeunes Pompées,
Et le Monde à ſes loix n'eſt point aſſujetty,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du party,
Au ſortir de Pharſale un ſi grand Capitaine
Sçauroit mal ſon métier, s'il laiſſoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loiſir à des cœurs ſi hardis
De relever du coup dont ils ſont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où ſon deſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon empire,
Ioüir de ſa fortune, & de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'Etat:
Iugez durant ce temps ce que vous pourrez faire,
Sire, voyez Ceſar, forcez vous à luy plaire,
Et luy déferant tout, veüillez vous ſouvenir
Que les évenemens régleront l'avenir.

Remettez en ſes mains, Troſne, Sceptre, Couronne,
Et ſans en murmurer ſouffrez qu'il en ordonne,
Il en croira ſans doute ordonner juſtement
En ſuivant du feu Roy l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entiere injuſtice:
Quoy qu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Loüez ſon jugement & laiſſez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vangeances,
Nous aurons, & la force, & les intelligences:
Iusques-là reprimez ces transports violens,
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens;
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles,
Et qui ſonge aux effets neglige les paroles.

PTO. Ah! tu me rends la vie & le ſceptre à la fois,
Vn ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
Cher appuy de mon Troſne, allons, ſans plus attendre
Offrir tout à Ceſar afin de tout reprendre,
Avec toute ma Flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſeduire ſon pouvoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORÉE.

CHA. OVy, tandis que le Roy va luy-meſme en perſonne
Iusqu'aux pieds de Ceſar proſterner ſa couronne,
Cleopatre s'enferme en ſon apartement,
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur ſi hautaine?
ACH. Vn orgueil noble & juſte, & digne d'une Reine,
Qui ſoûtient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance, & de ſa dignité,
Luy pourray-je parler? *CHA.* Non, mais elle m'envoye
Sçavoir à cet abord ce qu'on a veu de joye,
Ce qu'à ce beau preſent Ceſar a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pû dire.
ACH. La teſte de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas ſujet d'eſtre fort ſatisfaits.
Ie ne ſçay ſi Ceſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux, jusqu'icy je trouve lieu de craindre;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervy.
Vous l'avez veu partir, & moy je l'ay ſuivy.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont eſloigné la ville,
Et pour joindre Ceſar n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & ſi dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa Flote qu'à l'envy favoriſoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord noſtre Prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné,
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allegreſſe,
Toutes ſes actions ont ſenty la baſſeſſe,

I'en ay rougy moy-meſme, & me ſuis pleint à moy
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy,
Et Ceſar qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage
Le flatoit par pitié pour luy donner courage.
Luy d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, luy dit-il, *de Rival;*
Ce que n'ont pû les Dieux dans voſtre Theſſalie,
Ie vay mettre en vos mains Pompée, & Cornelie,
En voicy déja l'un, & pour l'autre, elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette teſte,
Il ſemble qu'à parler encor elle s'apreſte,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formez exhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte & ſa veuë égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſeparée,
Et ſon couroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux ſa défaite & ſa mort.
Ceſar à cet aſpect comme frapé du foudre,
Et comme ne ſçachant que croire, ou que reſoudre,
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachez,
Nous tient aſſez long-temps ſes ſentimens cachez;
Et je diray, ſi j'oſe en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la Nature,
Quelque maligne joye en ſon cœur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la Terre à ſon pouvoir ſoûmiſe
Chatoüilloit malgré luy ſon ame avec ſurpriſe,
Et de cette douceur ſon eſprit combatu
Avec un peu d'effort raſſeuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie,
Il ſe juge en autruy, ſe taſte, s'étudie,
Examine en ſecret ſa joye, & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs,
Et forçant ſa vertu d'eſtre encor la maîtreſſe,
Se montre genereux par un trait de foibleſſe.
En ſuite il fait oſter ce preſent de ſes yeux,
Leve les mains enſemble & les regards aux Cieux,
Laſche deux ou trois mots contre cette inſolence,
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Et meſme à ſes Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche, & d'un profond ſoûpir.

Enfin

Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des Gardes par tout, & des ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maistre, & de son adversaire
Non plus comme ennemy, mais comme son beau-pere.
Voilà ce que j'ay veu. *CHA.* Voilà ce qu'atttendoit,
Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.
Ie vay bien la ravir avec cette Nouvelle,
Vous, continuez-luy ce service fidelle.
ACH. Qu'elle n'en doute point. Mais Cesar vient, allez,
Peignez-luy bien nos gens pasles & desolez,
Et moy, soit que l'issuë en soit douce, ou funeste,
I'iray l'entretenir quand j'auray veu le reste.

SCENE II.

CESAR, PTOLOMEE, LEPIDE, PHOTIN, ACHOREE, Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTO. SEigneur, montez au trosne, & commandez icy.
CES. Connoissez-vous Cesar de luy parler ainsi?
Que m'offriroit de pis la Fortune ennemie,
A moy qui tiens le trosne égal à l'infamie?
Certes Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persecuter,
Elle qui d'un mesme œil les donne, & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime, ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame, & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eust aimé l'offre, il eust sçeu s'en défendre,
Et le trosne & le Roy se seroient ennoblis
A soûtenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,
Vostre cheute eust valu la plus haute victoire,
Et si vostre destin n'eust pû vous en sauver,
Cesar eust pris plaisir à vous en relever.

Vous n'avez pû former une ſi noble envie;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illustre vie?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains?
Ay-je vaincu pour vous dans les champs de Pharſale?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ay-je acquis ſur eux en ce dernier effort
La puiſſance abſoluë, & de vie, & de mort?
Moy qui n'ay jamais pû la ſouffrir à Pompée,
La ſouffriray-je en vous ſur luy-meſme uſurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé
Iusqu'à plus attenter que je n'aurois oſé?
De quel nom après tout penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du ſouverain de Rome,
Et qui ſur un ſeul Chef luy fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le Roy de Pont?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule
Que vous n'auriez pas eu pour moy plus de ſcrupule,
Et que s'il m'euſt vaincu, voſtre eſprit complaiſant
Luy faiſoit de ma teſte un ſemblable preſent?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite euſt receu toutes ſortes d'outrages,
Au vainqueur, non à moy, vous faites tout l'honneur,
Si Ceſar en joüit, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, & redoutable zéle,
Que régle la Fortune, & qui tourne avec elle,
Mais parlez, c'eſt trop eſtre interdit & confus.

PTO. Ie le ſuis, il eſt vray, ſi jamais je le fus,
Et vous meſme auoûrez que j'ay ſujet de l'eſtre.
Etant né Souverain, je vois icy mon maiſtre,
Icy dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ay point encor agy qu'en commandant,
Ie vois une autre Cour, ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obeiſſance.
De voſtre ſeul aspect je me ſuis veu ſurpris,
Iugez ſi vos diſcours r'aſſeurent mes eſprits,
Iugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere, & tant de majeſté.
Dans ces étonnemens dont mon ame eſt frapée
De rencontrer en vous le vangeur de Pompée,

Il me ſouvient pourtant que s'il fut noſtre appuy,
Nous vous deuſmes deſlors autant & plus qu'à luy.
Voſtre faveur pour nous éclata la premiere,
Tout ce qu'il fit après fut à voſtre priere:
Il émût le Senat pour des Rois outragez
Que ſans cette priere il auroit negligez.
Mais de ce grand Senat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, Seigneur, ſans vos finances,
Par là de nos mutins le feu Roy vint à bout,
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré voſtre amy, voſtre gendre,
Iusqu'à ce qu'à vous-meſme il ait oſé ſe prendre:
Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux
Paſſer en tyrannie, & s'armer contre vous....

CES. Tout-beau, que voſtre haine en ſon ſang aſſouvie
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie,
N'avancez rien icy que Rome oſe nier,
Et juſtifiez-vous ſans le calomnier.

PTO. Ie laiſſe donc aux Dieux à juger ſes penſées,
Et diray ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous fuſtes forcé par tant d'indignitez,
Tous nos vœux ont été par vos proſperitez:
Que comme il vous traitoit en mortel adverſaire,
I'ay crû ſa mort pour vous un malheur neceſſaire,
Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
Iusques dans les Enfers chercheroit du ſecours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit deſſous voſtre puiſſance,
Il nous falloit pour vous craindre voſtre clemence,
Et que le ſentiment d'un cœur trop genereux
Vſant mal de vos droits vous rendiſt malheureux.
I'ay donc conſideré qu'en ce peril extreſme
Nous vous devions, Seigneur, ſervir malgré vous meſme,
Et ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
Mon zéle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en deſavoüez, vous l'imputez à crime,
Mais pour ſervir Ceſar rien n'eſt illegitime,
I'en ay ſoüillé mes mains pour vous en preſerver,
Vous pouvez en joüir, & le deſaprouver,
Et j'ay plus fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puiſque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir
Vous aſſeure la voſtre avec voſtre pouvoir.

CES. Voſtre laſche attentat cherche avec trop de ruſes
De mauvaiſes couleurs & de froides excuſes.
Voſtre zéle étoit faux ſi ſeul il redoutoit
Ce que le Monde entier à pleins vœux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
Qui m'oſtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer,
Ie ne veux que celuy de vaincre, & pardonner;
Où mes plus dangereux & plus grands adverſaires,
Si-toſt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes freres,
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre, & m'embraſſer.
O combien d'allegreſſe une ſi triste guerre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la Terre,
Si l'on voyoit marcher deſſus un meſme char
Vainqueurs de leur diſcorde, & Pompée, & Ceſar!
Voilà ces grands malheurs que craignoit voſtre zéle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clemence! ah! n'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plûtoſt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la Iuſtice,
Ie m'appaiſerois Rome avec voſtre ſupplice,
Sans que ny vos reſpects, ny voſtre repentir,
Ny voſtre Dignité vous puſſent garantir,
Voſtre troſne luy-meſme en ſeroit le Theatre:
Mais voulant épargner le ſang de Cleopatre,
I'impute à vos flateurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon;
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable
Ie ſçauray vous tenir innocent, ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels,
Rendez-luy les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes,
Et ſur tout, penſez bien aux choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laiſſez icy
Entretenir les miens ſur quelque autre ſoucy.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CES. ANtoine, avez-vous veu cette Reine adorable?
ANT. Ouy, Seigneur, je l'ay veuë, elle eſt incomparable,
Le Ciel n'a point encor par de ſi doux accords
Vny tant de vertus aux graces d'un beau corps,
Vne majesté douce épand ſur ſon viſage
Dequoy s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſçavent ravir, ſon diſcours ſçait charmer,
Et ſi j'étois Ceſar je la voudrois aimer.
CES. Comme a-t'elle receu les offres de ma flame?
ANT. Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame;
Par un refus modeſte, & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit meriter.
CES. En pourray-je eſtre aimé? *ANT.* Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon Diadeſme,
Qui n'eſpere qu'en vous! Douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faiſte des grandeurs!
Que voſtre amour ſans crainte à ſon amour pretende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et ſur tout elle craint l'amour de Calphurnie:
Mais l'une & l'autre crainte à voſtre aſpect bannie,
Vous ferez ſucceder un eſpoir aſſez doux,
Lors que vous daignerez luy dire un mot pour vous.
CES. Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Luy montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes,
Allons, ne tardons plus. *ANT.* Avant que de la voir
Sçachez que Cornelie eſt en voſtre pouvoir;
Septime vous l'améne orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime,
Si-toſt qu'ils ont pris port, vos Chefs par vous inſtruits
Sans leur rien témoigner les ont icy conduits.
CES. Qu'elle entre. Ah, l'importune & faſcheuſe Nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle!
O Ciel! & ne pourray-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEP. SEigneur... *CES.* Allez, Septime, allez vers voſtre maiſtre,
Ceſar ne peut ſouffrir la preſence d'un traiſtre,
D'un Romain laſche aſſez pour ſervir ſous un Roy,
[a] *Septime rentre.* Après avoir ſervy ſous Pompée, & ſous moy.[a]
COR. Ceſar, car le Deſtin que dans tes fers je brave
Me fait ta priſonniere, & non pas ton eſclave,
Et tu ne pretens pas qu'il m'abate le cœur
Iusqu'à te rendre hommage, & te nommer Seigneur;
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frapée,
Vefve du jeune Craſſe, & vefve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au deſſus;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
I'ay veu mourir Pompée, & ne l'ay pas ſuivy,
Et bien que le moyen m'en aye été ravy,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'aye oſté le ſecours, & du fer, & des ondes,
Ie dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le Deſtin m'en prive,
Pour croiſtre mes malheurs, & me voir ta captive;
Ie dois bien toutefois rendre graces aux Dieux,
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Ceſar y commande, & non pas Ptolomée.
Helas! & ſous quel aſtre, ô Ciel, m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre icy mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains, plûtoſt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux ſon troſne & ſa Province?
Ceſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit,
Ie l'ay porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe,
Deux fois du Monde entier j'ay cauſé la disgrace,

Deux fois de mon Hymen le nœud mal assorty
A chassé tous les Dieux du plus juste party.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste Hymenée
Pour le bonheur de Rome à Cesar m'eust donnée,
Et si j'eusse avec moy porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'inuincible poison.
Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine,
Ie te l'ay déja dit, Cesar, je suis Romaine,
Et quoy que ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souvien-toy seulement que je suis Cornelie.

CES. O d'un illustre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le sort fait pitié!
Certes vos sentimens font assez reconnoistre
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'estre,
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez
Où vous étes entrée, & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par vostre bouche, & brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille,
Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Pleust au grand Iupiter, pleust à ces mesmes Dieux,
Qu'Annibal eust bravez jadis sans vos ayeux,
Que ce Heros si cher dont le Ciel vous separe
N'eust pas si mal connu la Cour d'un Roy Barbare,
Ny mieux aimé tenter une incertaine foy,
Que la vieille amitié qu'il eust trouvée en moy;
Qu'il eust voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eust vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,
Et qu'enfin m'attendant, sans plus se défier,
Il m'eust donné moyen de me justifier.
Alors foulant aux pieds la Discorde, & l'Envie,
Ie l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
I'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Iusqu'à luy faire aux Dieux pardonner sa défaite,
Il eust fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eust pardonné la victoire au vainqueur.

Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde
Le Sort a desrobé cette allegresse au Monde,
Cesar s'efforcera de s'acquiter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'estre témoin comme après nos debats
Ie cheris sa memoire, & vange son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Ie vous laisse à vous-mesme, & vous quitte un moment.
Choisissez-luy, Lepide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore icy, mais en Dame Romaine,
C'est à dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, & chacun aura soin d'obeïr.

COR. O Ciel! que de vertus vous me faites hair.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMEE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTO. QVoy! de la mesme main & de la mesme épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par Cesar indignement chassé,
Dans un tel desespoir à vos yeux a passé?

ACH. Il est mort, & mourant, Sire, il vous doit apprendre
La honte qu'il prévient, & qu'il vous faut attendre.
Iugez quel est Cesar à ce couroux si lent.
Vn moment pousse & rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude.
Ainsi n'esperez pas de le voir moderé,
Par adresse il se fasche après s'estre asseuré,

Sa

Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire,
Il pourſuivoit Pompée, & cherit ſa memoire,
Et veut tirer à ſoy par un couroux accort
L'honneur de ſa vangeance, & le fruit de ſa mort.
PTO. Ah ! ſi je t'avois crû je n'aurois pas de maiſtre,
Ie ſerois dans le troſne où le Ciel m'a fait naiſtre ;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis & ſe tromper au choix.
Le Destin les aveugle au bord du précipice,
Ou ſi quelque lumiere en leur ame ſe gliſſe,
Cette fauſſe clarté, dont il les ébloüit,
Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanoüit.
PHO. I'ay mal connu Ceſar, mais puiſqu'en ſon eſtime
Vn ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Sire, il porte en ſon flanc dequoy nous en laver,
C'eſt là qu'eſt noſtre grace, il nous l'y faut trouver.
Ie ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon depart pour vanger cette injure,
Ie ſçay mieux conformer les remedes au mal ;
Iuſtifions ſur luy la mort de ſon rival,
Et noſtre main alors également trempée,
Et du ſang de Ceſar, & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de tiltres differens,
Se croira par vous ſeul libre de deux Tyrans.
PTO. Ouy, par là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un Tyran que j'ay fait redoutable,
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains,
Deux fois en meſme jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Ceſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidere les miens, tes yeux en ſont témoins,
Pompée étoit mortel, & tu ne l'ès pas moins,
Il pouvoit plus que toy, tu luy portois envie,
Tu n'as, non plus luy, qu'une ame, & qu'une vie,
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton cœur eſt ſenſible & qu'on peut le percer,
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moy d'appaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moy de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un Roy que le ſang de ſa ſœur.
Ie n'abandonne plus ma vie, & ma puiſſance,
Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance ;

Ne croy pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Recompenſer ſa flame, ou punir ſes mépris.
I'emploîray contre toy de plus nobles maximes,
Tu m'as prescrit tantoſt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix, j'obeïs, & je voy
Que je n'en puis choiſir de plus dignes que toy,
Ny dont le ſang offert, la fumée, & la cendre
Puiſſent mieux ſatisfaire aux Manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'executer,
Toute cette chaleur eſt peut-eſtre inutile,
Les ſoldats du Tyran ſont maiſtres de la ville,
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir,
Quel temps devons-prendre, & quel ordre tenir?

ACH. Nous pouvons beaucoup, Sire, en l'état où nous ſommes,
A deux milles d'icy vous avez ſix mille hommes,
Que depuis quelques jours craignant des remûmens
Ie faiſois tenir preſts à tous évenemens.
Quelques ſoins qu'ait Ceſar, ſa prudence eſt deceuë,
Cette ville a ſous terre une ſecrette iſſuë,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit
Iusques dans le Palais introduire ſans bruit:
Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-meſme à voſtre perte;
Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,
Enyvré des douceurs de l'Amour, & du vin.
Tout le Peuple eſt pour nous, tantoſt à ſon entrée
I'ay remarqué l'horreur que ce Peuple a montrée,
Lors qu'avec tant de faſt il a veu ſes faiſceaux
Marcher arrogamment, & braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Ie voyois ſa fureur à peine ſe dompter,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt preſt d'éclater.
Mais ſur tout, les Romains que commandoit Septime
Preſſez de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à vanger par un coup genereux
Le mépris qu'en leur Chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTO. Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa Garde l'environne?

PHO. Les gens de Cornelie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des freres, des germains,

Dont l'aſpre déplaiſir leur a laiſſé paroiſtre
Vne ſoif d'immoler leur Tyran à leur maiſtre.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Ceſar porter les premiers coups.
Son faux art de clemence, ou plûtoſt ſa folie,
Qui penſe gagner Rome en flatant Cornelie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
Pour de ce grand deſſein aſſeurer le ſuccès.
Mais voicy Cleopatre, agiſſez avec feinte,
Sire, & ne luy montrez que foibleſſe, & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux,
Dont l'aſpect importun offenſeroit ſes yeux.

PTO. Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

PTOLOMEE, CLEOPATRE, ACHOREE, CHARMION.

CLE. I'Ay veu Ceſar, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combatu ſa colere.

PTO. Vous étes genereuſe, & j'avois attendu
Cette office de ſœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bien-toſt quittée.

CLE. Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu luy-meſme appaiſer les debats,
Qu'avec nos Citoyens ont eu quelques ſoldats;
Et moy, j'ay bien voulu moy-meſme vous redire,
Que vous ne craigniez rien pour vous, ny voſtre Empire,
Et que le grand Ceſar blaſme voſtre action
Avec moins de couroux, que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces laſches Politiques,
Qui n'inſpirent aux Rois que des mœurs tyranniques;
Ainſi que la naiſſance ils ont les eſprits bas;
En vain on les éleve à regir des Etats,
Vn cœur né pour ſervir ſçait mal comme on commande,
Sa puiſſance l'accable alors qu'elle eſt trop grande,
Et ſa main que le crime en vain fait redouter
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTO. Vous dites vray, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Miniſtres.

Si j'avois écouté de plus nobles conſeils,
Ie vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Ie meriterois mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frere ingrat vous donne la Nature,
Ceſar embraſſeroit Pompée en ce Palais,
Noſtre Egypte à la Terre auroit rendu la paix,
Et verroit ſon Monarque encor à juſte tiltre,
Amy de tous les deux, & peut-eſtre l'arbitre.
Mais puisque le paſſé ne peut ſe revoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.
Ie vous ay maltraitée, & vous étes ſi bonne
Que vous me conſervez la vie, & la Couronne;
Vainquez-vous tout à fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien deuë, ils vous ont offenſée;
Mais ma gloire en leur perte eſt trop intereſſée:
Si Ceſar les punit des crimes de leur Roy,
Toute l'ignominie en rejallit ſur moy,
Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine,
Dequoy peut ſatisfaire un cœur ſi genereux
Le ſang abjet & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout, Ceſar cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot deſarmer ſa colere.

CLE. Si j'avois en mes mains leur vie, & leur trépas,
Ie les mépriſe aſſez pour ne m'en vanger pas,
Mais ſur le grand Ceſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes deſirs s'oppoſe.
Ie ne me vante pas de pouvoir le fléchir,
I'en ay déja parlé, mais il a ſçeu gauchir,
Et tournant le diſcours ſur une autre matiere,
Il n'a ny refuſé, ny ſouffert ma priere.
Ie veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublez pourront mieux ſucceder,
Et j'oſe croire.... *PTO.* Il vient, ſouffrez que je l'évite,
Ie crains que ma preſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon courroux émeu ne s'aigriſſe à me voir,
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHOREE, Romains.

CES. REine, tout eſt paiſible, & la ville calmée
Qu'un trouble aſſez leger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du ſoldat inſolent, & du peuple mutin.
Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ay quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importuns qui m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur meſme allumoient mon couroux.
Ie luy voulois du mal de m'eſtre ſi contraire,
De rendre ma preſence ailleurs ſi neceſſaire;
Mais je luy pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flâme elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute esperance
Qui flate mes deſirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à Ceſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en pretendre une juste conqueſte
N'ayant plus que les Dieux au deſſus de ſa teſte.
Ouy, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaste Vnivers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers;
S'il étoit quelque Troſne où vous pûſſiez paroiſtre
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maiſtre;
I'irois, j'irois à luy, moins pour le luy ravir,
Que pour luy disputer le droit de vous ſervir,
Et je n'aſpirerois au bon-heur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi grand adverſaire.
C'étoit pour acquerir un droit ſi precieux
Que combatoit par tout mon bras ambitieux,
Et dans Pharſale meſme il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver, que pour vaincre Pompée.
Ie l'ay vaincu, Princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſoit moins que vos diuins appas,
Ils conduiſoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,

C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inſpirer,
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoûpirer,
Pour faire que voſtre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome, & du Monde.
C'eſt ce glorieux tiltre à preſent effectif
Que je viens ennoblir par celuy de captif,
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le voſtre
Qu'il en eſtime l'un, & me permette l'autre.

CLE. Ie ſçay ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Ie ne vous tiendray plus mes paſſions ſecrettes,
Ie ſçay ce que je ſuis, je ſçay ce que vous étes;
Vous daignaſtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le ſceptre que je porte eſt un de vos preſens,
Vous m'avez par deux fois rendu le Diadeſme;
I'avouë après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits
Ny de tant de vertus, ny de tant de bien-faits.
Mais, helas! ce haut rang, cette illustre naiſſance,
Cet Etat de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font Reine,
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le troſne où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant,
Et ces marques d'honneur, commes tiltres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flâmes.
I'oſe encor toutefois, voyant voſtre pouvoir,
Permettre à mes deſirs un genereux eſpoir.
Après tant de combats, je ſçay qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toûjours des Rois
Peut ceder par voſtre ordre à de plus juſtes loix.
Ie ſçay que vous pouvez forcer d'autres obſtacles,
Vous me l'avez promis, & j'attens ces miracles,
Voſtre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CES. Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique,
Ie n'ay plus qu'à courir les coſtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du party malheureux qui m'a perſecuté.

Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire,
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil
Immoler à vos pieds ſa haine, & ſon orgueil.
Encor une défaite, & dans Alexandrie
Ie veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards
A voſtre chaste amour demande des Ceſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes deſirs pretendent,
C'eſt le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux, ſi mon destin encor un peu plus doux
Me les faiſoit cueillir ſans m'éloigner de vous.
Mais, las! contre mon feu mon feu me ſollicite,
Si je veux eſtre à vous, il faut que je vous quitte,
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre, & de vous conquerir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Ie prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux peuples pleins d'effroy,
Que venir, voir, & vaincre, eſt meſme choſe en moy.

CLE. C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe,
Voſtre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, & peut-eſtre le jour:
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Ie vous conjure encor par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'eſpere, & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
Et montre à tous par là que j'ay repris ma place.
Achillas & Photin ſont gens à dédaigner,
Ils ſont aſſez punis en me voyant regner,
Et leur crime.... *CES.* Ah! prenez d'autres marques de Reine.
Deſſus mes volontez vous étes ſouveraine,
Mais ſi mes ſentimens peuvent eſtre écoutez,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontez,
Ne vous donnez ſur moy qu'un pouvoir legitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'oſe épargner le Roy,
Et ſi mes feux n'étoient...

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

COR. CEsar, prens garde à toy.
Ta mort eſt reſoluë, on la jure, on l'appreſte,
A celle de Pompée on veut joindre ta teſte,
Prens-y garde, Ceſar, ou ton ſang répandu
Bien-toſt parmy le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprens de leurs indices
L'autheur de l'attentat, & l'ordre, & les complices.
Ie te les abandonne. *CES.* O cœur vraiment Romain,
Et digne du Heros qui vous donna la main!
Ses Manes qui du Ciel ont veu de quel courage
Ie préparois la mienne à vanger ſon outrage,
Mettant leur haine bas me ſauvent aujourd'huy
Par la moitié qu'en Terre il nous laiſſe de luy.
Il vit, il vit encor en l'objet de ſa flame,
Il parle par ſa bouche, il agit dans ſon ame,
Il la pouſſe, & l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en generoſité.
COR. Tu te flates, Ceſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoiſſance;
Ne le préſume plus, le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
I'attens la liberté qu'icy tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte,
Et je te chercheray par tout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette ſoif que j'ay de ta ruine,
Ie me jette au devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des deſirs avec trop de raiſon,
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.
Qui la ſçait, & la ſouffre, a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie;
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combatront, c'eſt-là que je le veux,

Et qu'un

Et qu'une digne main par moy-meſme animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton Armée,
T'immole noblement & par un digne effort
Aux Manes du Heros dont tu vanges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes vœux haſtent cette vangeance,
Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance;
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe, ou puiſſe offrir,
Ma juſte impatience auroit trop à ſouffrir.
La vangeance éloignée eſt à demy perduë,
Et quand il faut l'attendre, elle eſt trop cher venduë.
Ie n'iray point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
La teſte qu'il menace en doit eſtre frapée;
I'ay pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Separe ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'après le châtiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit dequoy rougir d'un trop honteux affront,
De voir en meſme jour après tant de conqueſtes
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles teſtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoûmis
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois icy ſans eſtre ſa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime,
Et ſans que tes pareils en conçeuſſent d'effroy,
L'exemple que tu dois periroit avec toy.
Vange-la de l'Egypte à ſon appuy fatale,
Et je la vangeray, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point de temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ay fait pour toy des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CES. SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.
CLE. Ie n'ay rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Vanger sur ces méchans tant de droits violez.
On m'en veut plus qu'à vous, c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traistres conspirent,
Leur rage pour l'abatre attaque mon soutien,
Et par voste trépas cherche un passage au mien.
Mais parmy ces transports d'une juste colere
Ie ne puis oublier que leur Chef est mon frere,
Le sçaurez-vous, Seigneur, & pourray-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir?
CES. Ouy, je me souviendray que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu, ne craignez rien, Achillas, & Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant Destin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Ie n'ay qu'à déployer l'appareil des supplices,
Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.
CLE. Ne quittez pas Cesar, allez, cher Achorée,
Repousser avec luy ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lasches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil sur le Roy dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.
ACH. Madame, asseurez-vous qu'il ne peut y perir
Si mon zéle & mes soins peuvent le secourir.

[a] *Cesar rentre avec les Romains.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, PHILIPPE.

Elle tient une petite Vrne en sa main.

COR. Mes yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un sõge
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revoy-je, Philippe, & cet époux si cher
A-t'il receu de toy les honneurs du bûcher?
Cette Vrne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible, & tendre,
Eternel entretien de haine, & de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moy de regrets, ny de larmes,
Vn grand cœur à ses maux applique d'autres charmes,
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moy, je jure des Dieux la puissance supresme,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-mesme,
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protegé:
Ie jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma Divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul icy pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le vanger.
Ptolomée à Cesar par un lasche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice,
Et je n'entreray point dans tes murs desolez,
Que le Prestre & le Dieu ne luy soient immolez.
Faites-m'en souvenir, & soûtenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi-bien que ma peine,
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toy qui l'as honoré sur cette infame rive
D'une flame pieuse autant comme chetive,

Dy-moy, quel bon Démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce Heros ce funebre devoir.

PHI. Tout couvert de son sang, & plus mort que luy-mesme
Après avoir cent fois maudit le Diadesme,
Madame, j'ay porté mes pas & mes sanglots
Du costé que le vent pousſoit encor les flots.
Ie cours long-temps en vain, mais enfin d'une roche
I'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre & puis s'en ressaisir.
Ie m'y jette, & l'embrasse, & le pousse au rivage,
Et ramassant sous luy le débris d'un naufrage
Ie luy dresse un bucher à la haste & sans art,
Tel que je pûs sur l'heure, & qu'il plût au hazard.
A peine brusloit-il, que le Ciel plus propice
M'envoye un compagnon en ce pieux office,
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux,
Et n'y voyant qu'un tronc dont la teste est coupée,
A cette triste marque il reconnoit Pompée.
Soudain la larme à l'œil, *ô toy, qui que tu sois,*
A qui le Ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, *autre que tu ne penses,*
Tu crains des châtimens, attens des recompenses,
Cesar est en Egypte, & vange hautement
Celuy pour qui ton Zéle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux mesme à sa vefve en reporter la cendre,
Son vainqueur l'a receuë avec tout le respect
Qu'un Dieu pourroit icy trouver à son aspect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte aussi-tost ce vase qu'il me donne,
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Heros par le feu consumé.

COR. O que sa pieté merite de louanges!

PHI. En entrant j'ay trouvé des desordres étranges,
I'ay veu fuir tout un Peuple en foule vers le port,
Où le Roy, disoit-on, s'étoit fait le plus fort:
Les Romains poursuivoient, & Cesar dans la Place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.

Auſſi-toſt qu'il me voit, il daigne me connoiſtre,
Et prenant de ma main les cendres de mon maiſtre,
Reſtes d'un Demydieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traiſtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre, & toy, cours au Palais
Porter à ſa moitié ce don que je luy fais,
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allegeance,
Et dy luy que je cours achever ſa vangeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoûpirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

COR. O ſoûpirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemy, quand il n'eſt plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le vanger,
Quand on s'y voit forcé par ſon propre danger,
Et que cet intereſt qu'on prend pour ſa memoire
Fait noſtre ſeureté, comme il croiſt noſtre gloire!
Ceſar eſt genereux, j'en veux eſtre d'accord,
Mais le Roy le veut perdre, & ſon rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'Envie
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie;
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon peril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour meſme s'y meſle, & le force à combatre,
Quand il vange Pompée il défend Cleopatre.
Tant d'intereſts ſoint joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoy-meſme un grand cœur juge un autre,
Ie n'aimois mieux juger ſa vertu par la noſtre,
Et croire que nous ſeuls armons ce combatant,
Parce qu'au point qu'il eſt j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLE. IE ne viens pas icy pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous étes atteinte,
Ie viens pour rendre hommage aux cendres d'un Heros
Qu'un fidelle Affranchy vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conservé ce maistre de voſtre ame,
Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en euſt donné la force, auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoye
Vos douleurs laiſſoient place à quelque peu de joye,
Si la vangeance avoit dequoy vous ſoulager,
Ie vous dirois auſſi qu'on vient de vous vanger,
Que le traiſtre Photin.... vous le ſçavez, peut-eſtre?
COR. Ouy, Princeſſe, je ſçay qu'on a puny ce traiſtre.
CLE. Vn ſi prompt châtiment vous doit eſtre bien doux.
COR. S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.
CLE. Tous les cœurs trouvent doux le ſuccés qu'ils eſperent.
COR. Comme nos intereſts nos ſentimens different.
Si Ceſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous eſtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.
Aux Manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande,
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la reparer
Son Ombre & ma douleur daignent conſiderer.
L'ardeur de le vanger dans mon ame allumée
En attendant Ceſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre, & de regner,
Ie ſçay bien que Ceſar ſe force à l'épargner;
Mais quoy que ſon amour ait oſé vous promettre,
Le Ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre,
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils periront tous deux,
Mon ame à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoye
Oublira ſes douleurs pour s'ouvrir à la joye,

Mais si ce grand souhait demande trop pour moy,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le Roy.
CLE. Le Ciel sur nos souhaits ne régle pas les choses.
COR. Le Ciel régle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont merité.
CLE. Comme de la justice, il a de la bonté.
COR. Ouy, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que sa justice agit, & non-pas sa clemence.
CLE. Souvent de la justice il passe à la douceur.
COR. Reine, je parle en vefve, & vous parlez en sœur,
Chacune a son sujet d'aigreur, ou de tendresse,
Qui dans le sort du Roy justement l'intereſſe.
Apprenons par le sang qu'on aura répandu,
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu,
Voicy vostre Achorée.

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHOREE, PHILIPPE, CHARMION.

CLE. HElas! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flater,
Qu'ay-je à craindre, Achorée, ou qu'ay-je à regretter.
ACH. Aussi-tost que Cesar eust sçeu la perfidie...
CLE. Ah! ce n'est pas ses soins que je veux qu'on me die,
Ie sçay qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand secours devoit estre introduit,
Qu'il manda tous les siens pour s'asseurer la Place,
Où Photin a receu le prix de son audace,
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le Roy l'a suivy, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre,
Que Cesar l'a rejoint. & je ne doute pas
Qu'il n'ait sçeu vaincre encor, & punir Achillas.
ACH. Ouy, Madame, on a veu son bonheur ordinaire...
CLE. Dites-moy seulement s'il a sauvé mon frere,
S'il m'a tenu promesse. *ACH.* Ouy, de tout son pouvoir.
CLE. C'est là l'unique point que je voulois sçavoir.

Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée.
COR. Ils n'ont que differé la peine meritée.
CLE. Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanty.
ACH. Il faudroit qu'à nos vœux il eust mieux consenty.
CLE. Que disiez-vous n'aguere, & que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ay peine à comprendre.
ACH. Aucuns ordres, ny soins n'ont pû le secourir,
Malgré Cesar, & nous il a voulu perir;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques,
Sa vertu rappellée a soûtenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
Il combatoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja sur luy quelque avantage,
Mais l'abord de Cesar a changé le Destin:
Aussi-tost Achillas suit le sort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traistre,
Les armes à la main en défendant son maistre.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roy,
Ces mots au lieu d'espoir luy donnent de l'effroy;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour reserver sa teste à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le desespoir,
Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse
Cherche par tout la mort que chacun luy refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'estre environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur Monarque
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la Mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort luy rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Cesar la victoire,
Il vous proclame Reine, & bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait veu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extresme,
Il soûpire, il gémit: mais le voicy luy-mesme,
Qui pourra mieux que moy vous montrer la douleur
Que luy donne du Roy l'invincible malheur.

SCENE

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION, PHILIPPE.

COR. CEsar, tien-moy parole, & me rends mes galeres,
Achillas & Photin ont receu leurs salaires,
Leur Roy n'a pû joüir de ton cœur adoucy,
Et Pompée est vangé ce qu'il peut l'estre icy.
Ie n'y sçaurois plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de Roy pousse un Peuple inconstant,
Et parmy ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toûjours l'ennemy qui m'oblige.
Laisse-moy m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cét empressement j'adjoute une requeste,
Voy l'Vrne de Pompée, il y manque sa teste,
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.
CES. Il est juste, & Cesar, est tout prest de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de pretendre:
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ses Manes errans nous rendions le repos;
Qu'un bucher allumé par ma main, & la vostre,
Le vange pleinement de la honte de l'autre,
Que son Ombre s'appaise en voyant nostre ennuy,
Et qu'une Vrne plus digne, & de vous, & de luy,
Après la flame éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres reünies.
De cette mesme main dont il fut combatu
Il verra des Autels dressez à sa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que legitimes.
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refusez pas ce bonheur souverain,
Faites un peu de force à vostre impatience,
Vous étes libres après, partez en diligence,

Portez à noſtre Rome un ſi digne treſor,
Portez.... *COR.* Non-pas, Ceſar, non-pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite, & que tes funerailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
Et quoy qu'elle la tienne auſſi chere que moy,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toy.
Ie la porte en Afrique, & c'eſt là que j'eſpere
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere,
Secondez par l'effort d'un Roy plus genereux,
Ainſi que la Iuſtice auront le Sort pour eux.
C'eſt là que tu verras ſur la Terre & ſur l'Onde
Le débris de Pharſale armer un autre Monde,
Et c'eſt là que j'iray, pour haſter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Ie veux que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils ſuivent au combat des Vrnes au lieu d'Aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le vanger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce Heros rendre un devoir ſupreſme,
L'honneur que tu luy rends rejallit ſur toy-meſme;
Tu m'en veux pour témoin, j'obeis au vainqueur,
Mais ne préſume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ay faite eſt trop irréparable,
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable,
A l'égal de mes jours je la feray durer,
Ie veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Ie t'avoûray pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toy mon eſtime eſt égale à ma haine,
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir:
Que l'une eſt genereuſe, & l'autre intereſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée.
Tu vois que ta vertu qu'en vain on veut trahir
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Iuge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La vefve de Pompée y force Cornelie.
I'iray, n'en doute point, au ſortir de ces lieux
Soûlever contre toy les hommes, & les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flaté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervy Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger;
Ils connoiſtront leur faute, & le voudront vanger.

Mon zéle à leur refus aidé de ſa memoire
Te ſçaura bien ſans eux arracher la victoire,
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu
Cleopatre fera ce que je n'auray pû.
Ie ſçay quelle eſt ta flame, & quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer:
Mais ſçache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une Reine,
Et que de cet Hymen tes amis indignez
Vangeront ſur ton ſang leurs avis dédaignez.
I'empeſche ta ruine empeſchant tes careſſes.
Adieu, j'attens demain l'effet de tes promeſſes.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE, CHARMION.

CLE. PLûtoſt qu'à ces perils je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moy ce qui les peut cauſer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la voſtre,
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Ceſar pour époux,
Que de vivre en voſtre âme étant morte pour vous.
CES. Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du Ciel en partage:
Comme il a peu de force, il a beaucoup de ſoins,
Et s'il pouvoit plus faire, il ſouhaiteroit moins,
Les Dieux empeſcheront l'effet de ces augures,
Et mes felicitez n'en ſeront pas moins pures,
Pourveu que voſtre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Ceſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que voſtre bonté ſenſible à ma priere,
Pour un fidelle amant oublie un mauvais frere.
On aura pû vous dire avec quel déplaiſir
I'ay veu le deſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ay voulu le défendre
Des Paniques terreurs qui l'avoient pû ſurprendre;

Il s'eſt de mes bontez jusqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Ceſar ; qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins pour vous rendre entiere obeiſſance
Il n'ait pû toutefois en ces évenemens
Obeir au premier de vos commandemens !
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres ſublimes
Malgré tous nos efforts ſçavent punir les crimes ;
Sa rigueur envers luy vous ouvre vn ſort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLE. Ie ſçay que j'en reçois un nouuveau Diadeſme,
Qu'on n'en peut accuſer que les Dieux, & luy meſme ;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité,
Que l'aigreur ſoit meſlée à la felicité,
Ne vous offencez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et ſi voyant ſa mort deuë à ſa trahiſon,
Ie donne à la Nature, ainſi qu'à la raiſon.
Ie n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-toſt à mon cœur mon ſang ne le reproche,
I'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et ne puis remonter au troſne ſans regret.

ACH. Vn grand peuple, Seigneur, dont cette cour eſt pleine
Par des cris redoublez demande à voir ſa Reine,
Et tout impatient déja ſe plaint aux Cieux
Qu'on luy donne trop tard un bien ſi précieux.

CES. Ne luy refuſons plus le bonheur qu'il deſire,
Princeſſe, allons par là commencer voſtre Empire.
Faſſe le juste Ciel, propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joye étouffent vos ſoûpirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans voſtre penſée
Que l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.
Cependant, qu'à l'envy ma ſuite & voſtre Cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne employ l'une & l'autre occupée
Couronne Cleopatre, & m'appaiſe Pompée,
Eleve à l'une un Troſne, à l'autre des Autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

FIN.

LE MENTEVR, COMEDIE.

ACTEVRS.

GERONTE, Pere de Dorante.

DORANTE, Fils de Geronte.

ALCIPPE, Amy de Dorante, & Amant de Clarice.

PHILISTE, Amy de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, Maitreſſe d'Alcippe.

LVCRECE, Amie de Clarice.

ISABELLE, Suivante de Clarice.

SABINE, Femme de chambre de Lucrece.

CLITON, Valet de Dorante.

LYCAS, Valet d'Alcippe.

La Scene eſt à Paris.

LE MENTEVR, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DOR. A La fin j'ay quitté la robe pour l'épée,
L'attente où j'ay vécu n'a point été trompée,
Mon pere a consenty que je suivè mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de Loix.
Mais puisque nous voicy dedans les Thuilleries,
Le pais du beau monde, & des galanteries,
Dy-moy, me trouves-tu bien fait en Cavalier?
Ne vois-tu rien en moy qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'aux Royaumes du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
I'ay lieu d'apprehender.... *CLI.* Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez en une heure icy mille jaloux,
Ce visage & ce port n'ont point l'air de l'Ecole,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.

Ie prévoy du malheur pour beaucoup de maris:
Mais que vous ſemble encor maintenant de Paris?
DOR. I'en trouve l'air bien doux, & cette loy bien rude
Qui m'en avoit banny ſous pretexte d'étude.
Toy qui ſçais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais ſortir,
Dy-moy comme en ce lieu l'on gouverne les Dames.
CLI. C'eſt là le plus beau ſoin qui vienne aux belles ames,
(Diſent les beaux eſprits) mais ſans faire le fin,
Vous avez l'appetit ouvert de bon matin.
D'hier au ſoir ſeulement vous étes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'eſtre inutile!
Voſtre humeur ſans employ ne peut paſſer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour!
Ie ſuis auprès de vous en fort bonne poſture
De paſſer pour un homme à donner tablature,
I'ay la taille d'un maiſtre en ce noble métier,
Et je ſuis, tout au moins, l'intendant du quartier.
DOR. Ne t'effarouche point, je ne cherche, à vray dire,
Que quelque connoiſſance où l'on ſe plaiſe à rire,
Qu'on puiſſe viſiter par divertiſſement,
Où l'on puiſſe en douceur couler quelque moment;
Pour me connoiſtre mal, tu prens mon ſens à gauche.
CLI. I'entens, vous n'étes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.
Auſſi que vous cherchiez de ces ſages coquettes
Où peuvent tous venans debiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil, & d'yeux,
Vous étes d'encoleure à vouloir un peu mieux.
Loin de paſſer ſon temps, chacun le perd chez elles,
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles,
Mais ce ſeroit pour vous un bonheur ſans égal
Que ces femmes de bien qui ſe gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait ſervice,
N'eſt pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez icy de toutes les façons;
Ne me demandez point cependant de leçons,
Ou je me connoy mal à voir voſtre viſage,
Ou vous n'en étes pas à voſtre apprentiſſage,
Vos Loix ne regloient pas ſi bien tous vos deſſeins
Que vous euſſiez toûjours un porte-fueille aux mains.

DOR. A ne rien déguiſer, Cliton, je te confeſſe
Qu'à Poitiers j'ay vécu comme vit la jeuneſſe,
I'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers:
Mais Paris, après tout, eſt bien loin de Poitiers.
Le climat different veut une autre methode,
Ce qu'on admire ailleurs eſt icy hors de mode,
La diverſe façon de parler, & d'agir
Donne aux nouveaux venus ſouvent dequoy rougir.
Chez les Provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un ſot paſſe à la montre:
Mais il faut à Paris bien d'autres qualitez,
On ne s'ébloüit point de ces fauſſes clartez,
Et tant d'honneſtes gens que l'on y voit enſemble
Font qu'on eſt mal receu ſi l'on ne leur reſſemble.
CLI. Connoiſſez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris eſt un grand lieu plein de marchands meſlez,
L'effet n'y répond pas toûjours à l'apparence,
On s'y laiſſe duper autant qu'en lieu de France,
Et parmy tant d'eſprits plus polis & meilleurs
Il y croit des badauts autant, & plus qu'ailleurs.
Dans la confuſion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute ſorte,
Et dans toute la France il eſt fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut auſſi-bien que le choix.
Comme on s'y connoit mal, chacun s'y fait de miſe,
Et vaut communément autant comme il ſe priſe,
De bien pires que vous s'y font aſſez valoir;
Mais pour venir au point que vous voulez ſçavoir,
Etes vous liberal? *DOR.* Ie ne ſuis point avare.
CLI. C'eſt un ſecret d'amour & bien grand, & bien rare,
Mais il faut de l'adreſſe à le bien debiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne,
L'un perd exprès au jeu ſon preſent déguiſé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refuſé;
Vn lourdaut liberal auprès d'une Maîtreſſe
Semble donner l'aumoſne alors qu'il fait largeſſe,
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il taſche à plaire, il offenſe en effet.
DOR. Laiſſons-là ces lourdauts contre qui tu declames,
Et me dy ſeulement ſi tu connois ces Dames.

CLI. Non, cette marchandiſe eſt de trop bon aloy,
Ce n'eſt point là gibier à des gens comme moy.
Il eſt aiſé pourtant d'en ſçavoir des Nouvelles,
Et bien-toſt leur Cocher m'en dira des plus belles.
DOR. Penſes-tu qu'il t'en die? *CLI.* Aſſez pour en mourir,
Puisque c'eſt un Cocher, il aime à discourir.

SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LVCRECE, ISABELLE.

[a] *Elle fait un faux pas.* [b] *Il luy donne la main.*

CLA.[a] AY. *DOR.*[b] Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit ſervice,
Et c'eſt pour moy, Madame, un bonheur ſouverain
Que cette occaſion de vous donner la main.
CLA. L'occaſion icy fort peu vous favoriſe,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le priſe.
DOR. Il eſt vray, je le dois tout entier au hazard,
Mes ſoins, ny vos deſirs n'y prennent point de part,
Et ſa douceur meſlée avec cette amertume
Ne me rend pas le Sort plus doux que de couſtume,
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ay ſi fort priſé
A mon peu de merite euſt été refuſé.
CLA. S'il a perdu ſi-toſt ce qui pouvoit vous plaire,
Ie veux eſtre à mon tour d'un ſentiment contraire,
Et croy qu'on doit trouver plus de felicité
A poſſeder un bien ſans l'avoir merité.
I'eſtime plus un don qu'une reconnoiſſance,
Qui nous donne fait plus que qui nous recompenſe,
Et le plus grand bonheur au merite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous eſt dû.
La faveur qu'on merite eſt toûjours achetée,
L'heur en croiſt d'autant plus, moins elle eſt meritée,
Et le bien où ſans peine elle fait parvenir,
Par le merite à peine auroit pû s'obtenir.
DOR. Auſſi ne croyez pas que jamais je pretende
Obtenir par merite une faveur ſi grande,
I'en ſçay mieux le haut prix, & mon cœur amoureux
Moins il s'en connoit digne, & plus s'en tient heureux.

On me l'a pû toûjours dénier ſans injure,
Et ſi la recevant ce cœur meſme en murmure,
Il ſe plaint du malheur de ſes felicitez
Que le hazard luy donne, & non vos volontez.
Vn amant a fort peu dequoy ſe ſatisfaire
Des faveurs qu'on luy fait ſans deſſein de les faire;
Comme l'intention ſeule en forme le prix,
Aſſez ſouvent ſans elle on les joint au mépris.
Iugez par-là quel bien peut recevoir ma flame
D'une main qu'on me donne en me refuſant l'ame;
Ie la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.
CLA. Cette flame, Monſieur, eſt pour moy fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la premiere étincelle.
Si voſtre cœur ainſi s'embraſe en un moment,
Le mien ne ſçeut jamais bruſler ſi promptement;
Mais peut-eſtre à preſent que j'en ſuis avertie
Le temps dônnera place à plus de ſympatie.
Confeſſez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avois ignorez.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LVCRECE, ISABELLE, CLITON.

DOR. C'Eſt l'effet du malheur qui par tout m'accompagne.
Depuis que j'ay quitté les guerres d'Allemagne,
C'eſt à dire, du moins depuis un an entier,
Ie ſuis & jour & nuit dedans voſtre quartier,
Ie vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,
Vous n'avez que de moy receu des ſerenades,
Et je n'ay pû trouver que cette occaſion
A vous entretenir de mon affection.
CLA. Quoy, vous avez donc veu l'Allemagne, & la guerre?
DOR. Ie m'y ſuis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.
CLI. Que luy va-t'il conter? *DOR.* Et durant ces quatre ans
Il ne s'eſt fait combats, ny ſieges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,

Et la Gazette meſme a ſouvent divulguez....

[a] *Il le tire à quartier.* *CLI.*[a] Sçavez-vous bien, Monſieur, que vous extravaguez?
DO. Tay-toy. *CLI.* Vous reſvez, dis-je, ou... *DO.* Tay-toy, miſerable.
CLI. Vous venez de Poitiers, ou je me donne au Diable,
[b] *A Cliton.* Vous en revinſtes hier. *DOR.*[b] Te tairas-tu, Maraut?
Mon nom dans nos ſuccès s'étoit mis aſſez haut,
Pour faire quelque bruit ſans beaucoup d'injuſtice;
Et je ſuivrois encor un ſi noble exercice,
N'étoit que l'autre hyver, faiſant icy ma Cour,
Ie vous vis, & je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux je leur rendis les armes,
Ie me fis priſonnier de tant d'aimables charmes,
Ie leur livray mon ame, & ce cœur genereux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'Armée,
De mille exploits fameux enfler ma Renommée,
Et tous ces nobles ſoins qui m'avoient ſçeu ravir,
Cederent auſſi-toſt à ceux de vous ſervir.
[c] *A Clarice tout bas.* *ISA.*[c] Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.
CLA. Nous en ſçaurons, Monſieur, quelque jour davantage,
Adieu. *DOR.* Quoy, me priver ſi-toſt de tout mon bien!
CLA. Nous n'avons pas loiſir d'un plus long entretien,
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous faſſions ſeules deux tours d'allée.
DOR. Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes ſi puiſſans.
CLA. Vn cœur qui veut aimer & qui ſçait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à ſoy-meſme.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DOR. SVy-les, Cliton. *CLI.* I'en ſçay ce qu'on en peut ſçavoir,
La langue du Cocher a fait tout ſon devoir.
La plus belle des deux, dit-il, *eſt ma Maitreſſe,*
Elle loge à la Place, & ſon nom eſt Lucrece.
DOR. Quelle Place? *CLI.* Royale, & l'autre y loge auſſi,
Il n'en ſçait pas le nom, mais j'en prendray ſoucy.
DOR. Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre,
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a ſçeu prendre,

C'eſt Lucrece, ce l'eſt ſans aucun contredit,
Sa beauté m'en aſſeure, & mon cœur me le dit.
CLI. Quoy que mon ſentiment doive respect au voſtre,
La plus belle des deux, je croy que ce ſoit l'autre.
DOR. Quoy, celle qui s'eſt teuë, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'eſprit de meſler quatre mots?
CLI. Monſieur, quand une femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualitez au deſſus du vulgaire.
C'eſt un effort du Ciel qu'on a peine à trouver,
Sans un petit miracle il ne peut l'achever,
Et la Nature ſouffre entiere violence,
Lors qu'il en fait d'humeur à garder le ſilence.
Pour moy, jamais l'amour n'inquiéte mes nuits,
Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis,
Mais naturellement femme qui ſe peut taire
A ſur moy tel pouvoir, & tel droit de me plaire,
Qu'euſt-elle en vray magot tout le corps fagoté,
Ie luy voudrois donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſeurément qui s'appelle Lucrece,
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe,
Ce n'eſt point là le ſien, celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.
DOR. Ie t'en croy ſans jurer avec tes incartades:
Mais voicy les plus chers de mes vieux camarades.
Ils ſemblent étonnez à voir leur action.

SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHI.[a] QVoy, ſur l'eau, la Muſique & la collation?
ALC.[b] Ouy, la collation avecque la Muſique.
PH.[c] Hier au ſoir? *AL.*[d] Hier au ſoir. *PH.*[e] Et belle? *AL.*[f] Magnifique.
PHI.[g] Et par qui? *ALC.*[h] C'eſt dequoy je ſuis mal éclaircy.
DOR.[i] Que mon bonheur eſt grand de vous revoir icy!
ALC. Le mien eſt ſans pareil puiſque je vous embraſſe.
DOR. I'ay rompu vos diſcours d'aſſez mauvaiſe grace,
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.
PHI. Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

[a] *A Alcippe.*
[b] *A Philiſte.*
[c] *A Alcippe.*
[d] *A Philiſte.*
[e] *A Alcippe.*
[f] *A Philiſte.*
[g] *A Alcippe.*
[h] *A Philiſte.*
[i] *Les ſaluant.*

DOR. Mais dequoy parliez-vous? *ALC.* D'une galanterie.
DOR. D'amour? *ACL.* Ie le préſume. *DOR.* Achevez, je vous prie,
Et ſouffrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.
ALC. On dit qu'on a donné Muſique à quelque Dame.
DOR. Sur l'eau? *ALC.* Sur l'eau. *DO.* Souvent l'onde irrite la flame.
PHI. Quelquefois. *DOR.* Et ce fut hier au ſoir? *ALC.* Hier au ſoir.
DOR. Dans l'ombre de la nuit le feu ſe fait mieux voir,
Le temps étoit bien pris. Cette Dame, elle eſt belle?
ALC. Aux yeux de bien du monde elle paſſe pour telle.
DOR. Et la Muſique? *ALC.* Aſſez pour n'en rien dédaigner.
DOR. Quelque collation a pû l'accompagner?
ALC. On le dit. *DOR.* Fort ſurperbe? *ALC.* Et fort bien ordonnée.
DOR. Et vous ne ſçavez point celuy qui l'a donnée?
ALC. Vous en riez! *DOR.* Ie ris de vous voir étonné
D'un divertiſſement que je me ſuis donné.
AL. Vous! *DO.* Moy-meſme. *ALC.* Et déja vous avez fait Maîtreſſe!
DOR. Si je n'en avois fait j'aurois bien peu d'adreſſe,
Moy qui depuis un mois ſuis icy de retour.
Il eſt vray que je ſors fort peu ſouvent de jour,
De nuit *incognito* je rens quelques viſites,
Ainſi..... *CLI.*[a] Vous ne ſçavez, Monſieur, ce que vous dites.
DOR. Tay-toy, ſi jamais plus tu me viens avertir....
CLI. I'enrage de me taire & d'entendre mentir.
PHI.[b] Voyez qu'heureuſement dedans cette rencontre
Voſtre rival luy-meſme à vous-meſme ſe montre.
DOR.[c] Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
I'avois pris cinq bâteaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenoient quatre chœurs de Muſique
Capables de charmer le plus melancolique:
Au premier violons, en l'autre luts & voix,
Des fluſtes au troiſiéme, au dernier des hautsbois,
Qui tour à tour dans l'Air pouſſoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquiéme étoit grand, tapiſſé tout exprés
De rameaux enlaſſez pour conſerver le frais,
Dont chaque extremité portoit un doux meſlange
De bouquets de Iasmin, de Grenade, & d'Orange.
Ie fis de ce bâteau la Salle du feſtin,
Là je menay l'objet qui fait ſeul mon deſtin,
De cinq autres beautez la ſienne fut ſuivie,
Et la collation fut auſſi-toſt ſervie.

[a] *A Doranthe à l'oreille.*
[b] *A Alcippe tout bas.*
[c] *Revenant à eux.*

Ie ne vous diray point les differens apreſts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets;
Vous ſçaurez ſeulement qu'en ce lieu de delices
On ſervit douze plats, & qu'on fit ſix ſervices,
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'ont eut mangé, mille & mille fuſées
S'élançant vers les Cieux, ou droites, ou croiſées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de ſerpenteaux
D'un deluge de flame attaquerent les eaux,
Qu'on creut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élement du feu tomboit du Ciel en Terre.
Après ce paſſe-temps on dança jusqu'au jour
Dont le Soleil jaloux avança le retour;
S'il euſt pris noſtre avis, ſa lumiere importune
N'euſt pas troublé ſi-toſt ma petite fortune,
Mais n'étant pas d'humeur à ſuivre nos deſirs
Il ſepara la troupe, & finit nos plaiſirs.

ALC. Certes, vous avez grace à conter ces merveilles,
Paris, tout grand qu'il eſt, en voit peu de pareilles.

DOR. I'avois été ſurpris, & l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure, ou deux.

PHI. Cependant l'ordre eſt rare, & la dépence belle.

DOR. Il s'eſt fallu paſſer à cette bagatelle,
Alors que le temps preſſe, on n'a pas à choiſir.

ALC. Adieu, nous nous verrons avec plus de loiſir.

DOR. Faites état de moy. *ALC*[a]. Ie meurs de jalouſie.

PHI.[b] Sans raiſon toutefois voſtre ame en eſt ſaiſie,
Les ſignes du feſtin ne s'accordent pas bien.

ALC[c]. Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reſte n'eſt rien.

[a] *A Philiſte en s'en allant.*
[b] *A Alcippe.*
[c] *A Philiſte.*

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLI. MOnſieur, puis-je à preſent parler ſans vous déplaire?
DOR. Ie remets à ton choix de parler, ou te taire,
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fay plus l'inſolent.
CLI. Voſtre ordinaire eſt-il de reſver en parlant?
DOR. Où me vois-tu reſver? *CLI.* I'appelle reſveries
Ce qu'en d'autres qu'un maiſtre on nomme menteries,
Ie parle avec reſpect. *DOR.* Pauvre eſprit! *CLI.* Ie le perds
Quand je vous oy parler de guerre & de concerts.
Vous voyez ſans peril nos batailles dernieres,
Et faites des feſtins qui ne vous coûtent gueres.
Pourquoy depuis un an vous feindre de retour?
DOR. I'en montre plus de flame, & j'en fais mieux ma Cour.
CLI. Qu'a de propre la guerre à montrer voſtre flame?
DOR. O le beau compliment à charmer une Dame,
De luy dire d'abord: *I'apporte à vos beautez*
Vn cœur nouveau venu des Vniverſitez,
Si vous avez beſoin de Loix & de Rubriques,
Ie ſçay le Code entier avec les Authentiques,
Le Digeſte nouveau, le Vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Iaſon, Balde, Accurſe, Alciat.
Qu'un ſi riche diſcours nous rend conſiderables!
Qu'on amollit par-là de cœurs inéxorables!
Qu'un homme à Paragraphe eſt un joly galand!
On s'introduit bien mieux à tiltre de vaillant,
Tout le ſecret ne giſt qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire ſonner Lamboy, Iean de Vert, & Galas,
Nommer quelques chaſteaux de qui les noms barbares,
Plus ils bleſſent l'oreille, & plus leur ſemblent rares,
Avoir toûjours en bouche, angles, lignes, foſſez,
Vedette, contreſcarpe, & travaux avancez.
Sans ordre, & ſans raiſon, n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
Et tel à la faveur d'un ſemblable debit
Paſſe pour homme illuſtre, & ſe met en credit.

CLI. A qui vous veut oüir, vous en faites bien croire:
Mais celle-cy bien-toſt peut ſçavoir voſtre hiſtoire.
DOR. I'auray déja gagné chez elle quelque accès,
Et loin d'en redouter un malheureux ſuccès,
Si jamais un faſcheux nous nuit par ſa preſence,
Nous pourrons ſous ces mots eſtre d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.
CLI. A vous dire le vray, je tombe de bien haut.
Mais parlons du feſtin. Vrgande & Meluſine
N'ont jamais ſur le champ mieux fourny leur cuiſine,
Vous allez au delà de leurs enchantemens;
Vous ſeriez un grand maiſtre à faire des Romans,
Ayant ſi bien en main le feſtin & la guerre
Vos gens en moins de rien courroient toute la Terre,
Et ce ſeroit pour vous des travaux fort legers
Que d'y meſler par tout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous ſont bien naturelles.
DOR. I'aime à braver ainſi les conteurs de Nouvelles,
Et ſi-toſt que j'en voy quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a dequoy m'étonner,
Ie le ſers auſſi-toſt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne luy-meſme, & le force à ſe taire.
Si tu pouvois ſçavoir quel plaiſir on a lors
De leur faire rentrer leurs Nouvelles au corps...
CLI. Ie le juge aſſez grand, mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de faſcheux intriques.
DOR. Nous nous en tirerons, mais tous ces vains diſcours
M'empeſchent de chercher l'objet de mes amours,
Taſchons de le rejoindre, & ſçache qu'à me ſuivre
Ie t'apprendray bien-toſt d'autres façons de vivre.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLA. IE ſçay qu'il vaut beaucoup étant ſorty de vous,
Mais, Monſieur, ſans le voir accepter un époux,
Par quelque haut recit qu'on en ſoit conviée,
C'eſt grande avidité de ſe voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir viſite & compliment,
Et luy permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce ſeroit trop donner à diſcourir au Monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir
Sans m'expoſer au blaſme, & manquer au devoir.

GER. Ouy, vous avez raiſon, belle & ſage Clarice,
Ce que vous m'ordonnez eſt la meſme juſtice,
Et comme c'eſt à nous à ſubir voſtre loy,
Ie reviens tout à l'heure & Dorante avec moy.
Ie le tiendray long-temps deſſous voſtre feneſtre,
Afin qu'avec loiſir vous puiſſiez le connoiſtre,
Examiner ſa taille, & ſa mine, & ſon air,
Et voir quel eſt l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'Ecole,
Et ſi l'on pouvoit croire un pere à ſa parole,
Quelque écolier qu'il ſoit, je dirois qu'aujourd'huy
Peu de nos gens de Cour ſont mieux taillez que luy.
Mais vous en jugerez après la voix publique,
Ie cherche à l'arréter parce qu'il m'eſt unique,
Et je bruſle ſur tout de le voir ſous vos loix.

CLA. Vous m'honorez beaucoup d'un ſi glorieux choix,
Ie l'attendray, Monſieur, avec impatience,
Et je l'aime déja ſur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISA. AInſi vous le verrez, & ſans vous engager.
CLA. Mais pour le voir ainſi qu'en pourray-je juger?
I'en verray le dehors, la mine, l'apparence,
Mais du reſte, Iſabelle, où prendre l'aſſeurance?
Le dedans paroit mal en ces miroirs flateurs,
Les viſages ſouvent ſont de doux impoſteurs,
Que de defauts d'eſprit ſe couvrent de leurs graces!
Et que de beaux ſemblants cachent des ames baſſes!
Les yeux en ce grand choix ont la premiere part,
Mais leur déferer tout c'eſt tout mettre au hazard.
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
Mais ſans leur obeir il doit les ſatisfaire,
En croire leur refus & non-pas leur aveu,
Et ſur d'autres conſeils laiſſer naiſtre ſon feu.
Cette chaiſne qui dure autant que noſtre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache aſſez ſouvent
Le contraire au contraire, & le mort au vivant;
Et pour moy, puiſqu'il faut qu'elle me donne un maiſtre,
Avant que l'accepter je voudrois le connoiſtre,
Mais connoiſtre dans l'ame. *ISA.* Et bien, qu'il parle à vous.
CLA. Alcippe le ſçachant en deviendroit jaloux.
ISA. Qu'importe qu'il le ſoit, ſi vous avez Dorante?
CLA. Sa perte ne m'eſt pas encor indifferente,
Et l'accord de l'Hymen entre nous concerté,
Si ſon pere venoit, ſeroit executé.
Depuis plus de deux ans il promet, & differe,
Tantoſt c'eſt maladie, & tantoſt quelque affaire,
Le chemin eſt mal ſeur, ou les jours ſont trop cours,
Et le bon-homme enfin ne peut ſortir de Tours.
Ie prens tous ces delais pour une reſiſtance,
Et ne ſuis pas d'humeur à mourir de conſtance.
Chaque moment d'attente oſte de noſtre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris,
C'eſt un nom glorieux qui ſe garde avec honte,
Sa défaite eſt faſcheuſe à moins que d'eſtre prompte,

Le temps n'eſt pas un Dieu qu'elle puiſſe braver,
Et ſon honneur ſe perd à le trop conſerver.
ISA. Ainſi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit dequoy plaire à la voſtre?
CLA. Ouy, je le quitterois, mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Sçavoir qu'il me fuſt propre, & que ſon Hymenée
Deuſt bien-toſt à la ſienne unir ma Destinée.
Mon humeur ſans cela ne s'y reſout pas bien,
Car Alcippe après tout vaut toûjours mieux que rien,
Son pere peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.
ISA. Pour en venir à bout ſans que rien s'y hazarde,
Lucrece eſt voſtre amie, & peut beaucoup pour vous.
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux;
Qu'elle écrive à Dorante, & luy faſſe paroiſtre
Qu'elle veut cette nuit le voir par ſa feneſtre.
Comme il eſt jeune encor, on l'y verra voler,
Et là ſous ce faux nom vous pourrez luy parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adreſſe,
Ny que luy-meſme penſe à d'autres qu'à Lucrece.
CLA. L'invention eſt belle, & Lucrece aiſément
Se reſoudra pour moy d'écrire un compliment.
I'admire ton adreſſe à trouver cette ruſe.
ISA. Puis-je vous dire encor que ſi je ne m'abuſe
Tantoſt cet inconnu ne vous déplaiſoit pas.
CLA. Ah, bon Dieu! ſi Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aiſément il obtiendroit la place!
ISA. Ne parlez point d'Alcippe, il vient. *CLA.* Qu'il m'embaraſſe!
Va pour moy chez Lucrece, & luy dy mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil ſujet.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALC. AH, Clarice! ah, Clarice! inconſtante, volage!
CLA. Auroit-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous qui vous fait ſoûpirer?
ALC. Ce que j'ay, déloyale? & peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conſcience, elle devroit t'apprendre....
CLA. Parlez un peu plus bas, mon pere va deſcendre.

ALC. Ton pere va descendre, ame double, & sans foy!
Confesse que tu n'as un pere que pour moy,
La nuit, sur la riviere.... *CLA.* Et bien, sur la riuiere,
La nuit, quoy, qu'est-ce enfin. *ALC.* Ouy, la nuit toute entiere.
CLA. Après? *ALC.* Quoy, sans rougir? *CLA.* Rougir! à quel propos?
ALC. Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots!
CLA. Mourir pour les entendre! & qu'ont-ils de funeste?
ALC. Tu peux donc les oüir & demander le reste?
Ne sçaurois-tu rougir si je ne te dis tout?
CLA. Quoy, tout? *ALC.* Tes passe-temps de l'un à l'autre bout.
CLA. Ie meure, en vos discours si je puis rien comprendre.
ALC. Quand je te veux parler, ton pere va descendre,
Il t'en souvient alors, le tour est excellent:
Mais pour passer la nuit auprès de ton galand....
CLA. Alcippe, estes-vous fol? *ALC.* Ie n'ay plus lieu de l'estre,
A present que le Ciel me fait te mieux connoistre.
Ouy, pour passer la nuit en dances & festin,
Estre avec ton galand du soir jusqu'au matin,
(Ie ne parle que d'hier) tu n'as point lors de pere.
CLA. Resvez-vous? raillez-vous? & quel est ce mystere?
ALC. Ce mystere est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret,
Luy-mesme il m'a tout dit. *CL.* Qui, luy-mesme? *ALC.* Dorante.
CLA. Dorante! *ALC.* Continuë, & fais bien l'ignorante.
CLA. Si je le vis jamais, & si je le connoy....
ALC. Ne viens-je pas de voir son pere avecque toy?
Tu passes, infidelle, ame ingrate & legere,
La nuit avec le fils, le jour avec le pere!
CLA. Son pere de vieux temps est grand amy du mien.
ALC. Cette vieille amitié faisoit vostre entretien?
Tu te sens convaincuë, & tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?
CLA. Alcippe, si je sçay quel visage a le fils....
ALC. La nuit étoit fort noire alors que tu le vis,
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de Musique,
Vne collation superbe & magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun.
Son entretien alors t'étoit fort importun,
Quand ses feux d'artifice éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage,
Tu n'as pas avec luy dancé jusques au jour,
Et tu ne l'as pas veu pour le moins au retour.

T'en ay-je dit assez? rougis, & meurs de honte.
CLA. Ie ne rougiray point pour le recit d'un conte.
ALC. Quoy, je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?
CLA. Quelqu'un a pris plaisir à se joüer de vous,
Alcippe, croyez-moy. *ALC.* Ne cherche point d'excuses,
Ie connoy tes détours, & devine tes ruses.
Adieu, suy ton Dorante, & l'aime desormais,
Laisse en repos Alcippe, & n'y pense jamais.
CLA. Ecoutez quatre mots. *ALC.* Ton pere va descendre.
CLA. Non, il ne descend point, & ne peut nous entendre,
Et j'auray tout loisir de vous desabuser.
ALC. Ie ne t'écoute point à moins que m'épouser,
Au moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole & deux baisers en gage.
CLA. Pour me justifier vous demandez de moy,
Alcippe? *ALC.* Deux baisers, & ta main, & ta foy.
CLA. Que cela? *ALC.* Resous-toy, sans plus me faire attendre.
CLA. Ie n'ay pas le loisir, mon pere va descendre.

SCENE IV.

ALCIPPE.

ALC. VA, ry de ma douleur alors que je te perds,
Par ces indignitez romps toy-mesme mes fers,
Aide mes feux trompez à se tourner en glace,
Aide un juste couroux à se mettre en leur place;
Ie cours à la vangeance, & porte à ton amant
Le vif & prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour mesme nos armes
Regleront par leur sort tes plaisirs, ou tes larmes,
Et plûtost que le voir possesseur de mon bien,
Puissay-je dans son sang voir couler tout le mien.
Le voicy ce rival que son pere t'améne,
Ma vieille amitié cede à ma nouvelle haine,
Sa veuë accroist l'ardeur dont je me sens brusler,
Mais ce n'est pas icy qu'il faut le quereller.

SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GER. DOrante, arrétons-nous, le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, & me feroit malade.
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands baſtimens!
DOR. Paris ſemble à mes yeux un pais de Romans,
I'y croyois ce matin voir une Iſle enchantée,
Ie la laiſſay deſerte, & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau ſans l'aide des maçons
En ſuperbes Palais a changé ſes buiſſons.
GER. Paris voit tous les jours de ces Metamorphoſes,
Dans tout le pré-aux-Clercs tu verras meſmes choſes,
Et l'Vnivers entier ne peut rien voir d'égal
Aux ſuperbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une ville entiere avec pompe baſtie
Semble d'un vieux foſſé par miracle ſortie,
Et nous fait préſumer, à ſes ſuperbes toits,
Que tous ſes habitans ſont des Dieux, ou des Rois.
Mais changeons de diſcours. Tu ſçais combien je t'aime?
DOR. Ie cheris cet honneur bien plus que le jour meſme.
GER. Comme de mon Hymen il n'eſt ſorty que toy,
Et que je te voy prendre un perilleux employ,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oſer convie,
Et force à tous momens de negliger la vie;
Avant qu'aucun malheur te puiſſe eſtre avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Ie te veux marier. *DOR.* O ma chere Lucrece!
GER. Ie t'ay voulu choiſir moy-meſme une Maîtreſſe,
Honneſte, belle, riche. *DOR.* Ah, pour la bien choiſir,
Mon pere, donnez-vous un peu plus de loiſir.
GER. Ie la connois aſſez. Clarice eſt belle & ſage,
Autant que dans Paris il en ſoit de ſon âge,
Son pere de tout temps eſt mon plus grand amy,
Et l'affaire eſt concluë. *DOR.* Ah, Monſieur, je fremy.
D'un fardeau ſi peſant accabler ma jeuneſſe!
GER. Fais ce que je t'ordonne. *DOR.* Il faut joüer d'adreſſe.

Quoy, Monſieur, à preſent qu'il faut dans les combats
Acquerir quelque nom, & ſignaler mon bras...
GER. Avant qu'eſtre au hazard qu'un autre bras t'immole,
Ie veux dans ma maiſon avoir qui m'en conſole;
Ie veux qu'un petit fils puiſſe tenir ton rang,
Soûtenir ma vieilleſſe, & reparer mon ſang.
En un mot, je le veux. *DOR.* Vous étes inflexible!
GER. Fay ce que je te dis. *DOR.* Mais s'il m'eſt impoſſible?
GER. Impoſſible! & comment? *DOR.* Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embraſſe vos genoux.
Ie ſuis... *GE.* Quoy? *D.* Dans Poitiers... *G.* Parle donc, & te leve.
DOR. Ie ſuis donc marié, puiſqu'il faut que j'acheve.
GER. Sans mon conſentement! *DOR.* On m'a violenté;
Vous ferez tout caſſer par voſtre authorité,
Mais nous fuſmes tous deux forcez à l'Hymenée
Par la fatalité la plus inopinée....
Ah, ſi vous la ſçaviez. *GER.* Dy, ne me cache rien.
DOR. Elle eſt de fort bon lieu, mon pere, & pour ſon bien,
S'il n'eſt du tout ſi grand que voſtre humeur ſouhaite....
GER. Sçachons, à cela près, puiſque c'eſt choſe faite.
Elle ſe nomme? *DOR.* Orphiſe, & ſon pere Armedon.
GER. Ie n'ay jamais oüy ny l'un ny l'autre nom.
Mais pourſuy. *DOR.* Ie la vis presque à mon arrivée,
Vne ame de rocher ne s'en fuſt pas ſauvée,
Tant elle avoit d'appas, & tant ſon œil vainqueur
Par une douce force aſſujettit mon cœur.
Ie cherchay donc chez elle à faire connoiſſance,
Et les ſoins obligeans de ma perſeverance
Sçeurent plaire de ſorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en ſix mois autant aimé qu'amant.
I'en receus des faveurs ſecrettes, mais honneſtes,
Et j'étendis ſi loin mes petites conqueſtes,
Qu'en ſon quartier ſouvent je me coulois ſans bruit
Pour cauſer avec elle une part de la nuit.
Vn ſoir que je venois de monter dans ſa chambre,
(Ce fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond de Septembre,
Ouy, ce fut ce jour-là que je fus atrapé)
Ce ſoir meſme ſon pere en ville avoit ſoupé,
Il monte à ſon retour, il frape à la porte, elle,
Tranſit, paſlit, rougit, me cache en ſa ruelle,
Ouvre enfin, & d'abord, (qu'elle eut d'eſprit & d'art!)
Elle ſe jette au coû de ce pauvre vieillard,

Deſrobe

Desrobe en l'embrassant son desordre à sa veuë;
Il se sied, il luy dit qu'il veut la voir pourveuë,
Luy propose un party qu'on luy venoit d'offrir:
Iugez combien mon cœur avoit lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle sçeut si bien faire
Que sans m'inquieter elle plût à son pere.
Ce discours ennuyeux enfin se termina,
Le bon-homme partoit quand ma Montre sonna,
Et luy se retournant vers sa fille étonnée,
Depuis quand cette Montre, & qui vous l'a donnée?
Acaste mon cousin me la vient d'enuoyer,
Dit-elle, *& veut icy la faire nettoyer,*
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure,
Elle a déja sonné deux fois en un quart d'heure.
Donnez-la moy, dit-il, *j'en prendray mieux le soin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin,
Ie la luy donne en main, mais voyez ma disgrace:
Avec mon pistolet le cordon s'embaraſſe,
Fait marcher le declin, le feu prend, le coup part,
Iugez de nostre trouble à ce triste hazard.
Elle tombe par terre, & moy je la crûs morte,
Le pere épouvanté gagne aussi-tost la porte,
Il appelle au secours, il crie à l'assassin,
Son fils & deux valets me coupent le chemin:
Furieux de ma perte & combatant de rage
Au milieu de tous trois je me faisois passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Desarmé je recule, & rentre, alors Orphise
De sa frayeur premiere aucunement remise
Sçait prendre un temps si juste en son reste d'effroy
Qu'elle pousse la porte, & s'enferme avec moy.
Soudain nous entassons pour défenses nouvelles
Bancs, tables, coffres, lits, & jusqu'aux escabelles,
Nous nous barricadons, & dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à differer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille:
Alors me voyant pris il fallut composer.[a]

[a] *Clarice les voit de sa fenestre, & Lucrece avec Isabelle les voit aussi de la sienne.*

GER. C'est à dire en François qu'il falut l'épouser?
DOR. Les siens m'avoient trouvé de nuit, seul avec elle,
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,

Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit,
A ne le faire pas ma teste en répondoit,
Ses grands efforts pour moy, son peril & ses larmes
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes;
Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Ie changeay d'un seul mot la tempeste en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou posseder un bien qu'on ne peut trop cherir.

GER. Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse, & mon esprit touché
Te blasme seulement de l'avoir trop caché.

DOR. Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GER. Ie prens peu garde au bien, afin d'estre bon pere.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me suffit. Adieu,
Ie vay me dégager du pere de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DOR. QVe dis-tu de l'histoire, & de mon artifice?
Le bon homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré,
Il eust perdu le temps à gemir, & se plaindre,
Et malgré son amour se fust laissé contraindre.
O l'utile secret que mentir à propos!

CLI. Quoy, ce que vous disiez n'est pas vray? *DOR.* Pas deux mots,
Et tu ne viens d'oüir qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece.

CLI. Quoy, la Montre, l'épée, avec le pistolet?

DOR. Industrie. *CLI.* Obligez, Monsieur, vostre valet.
Quand vous voudrez joüer de ces grands coups de maistre,
Donnez-luy quelque signe à les pouvoir connoistre,
Quoy que bien averty j'étois dans le paneau.

DOR. Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau,
Tu seras de mon cœur l'unique Secretaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLI. Avec ces qualitez j'oſe bien eſperer
Qu'aſſez malaiſément je pourray m'en parer,
Mais parlons de vos feux. Certes cette Maiſtreſſe...

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SAB. LIſez cecy, Monſieur. *DO.* D'où vient-il? *SAB.* De Lucrece. *Elle luy donne un billet.*
DOR. [a] Dy-luy que j'y viendray. [b] Doute encore, Cliton,
A laquelle des doux appartient ce beau nom,
Lucrece ſent ſa part des feux qu'elle fait naiſtre,
Et me veut cette nuit parler par ſa feneſtre.
Dis encor que c'eſt l'autre; ou que tu n'es qu'un ſot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire à qui je n'ay dit mot?
CLI. Monſieur, pour ce ſujet n'ayons point de querelle,
Cette nuit à la voix vous ſçaurez ſi c'eſt elle.
DOR. Coule-toy là dedans, & de quelqu'un des ſiens
Sçache ſubtilement ſa famille & ſes biens.

[a] *Après avoir leu.* [b] *Sabine rentre & Dorante continuë.*

SCENE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYC. [c] MOnſieur. *DOR.* Autre billet. [d] J'ignore quelle offenſe
Peut d'Alcippe avec moy rompre l'intelligence,
Mais n'importe, dy luy que j'iray volontiers,
Ie te ſuy. [e] Ie revins hier au ſoir de Poitiers,
D'aujourd'huy ſeulement je produis mon viſage,
Et j'ay déja querelle, amour, & mariage?
Pour un commencement ce n'eſt point mal trouvé:
Vienne encore un procès, & je ſuis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus preſſantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embaraſſantes,
Ie pardonne à qui mieux s'en pourra démeſler:
Mais allons voir celuy qui m'oſe quereller.

[c] *Luy preſentant un billet.* [d] *Il continuë après avoir leu tout bas le billet.* [e] *Lycas rentre, & Dorante continuë ſeul.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHI. OVy, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ny l'autre aucun desavantage,
Ie rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que la chose égale ainsi je vous separe.
Mon heur en est extresme, & l'avanture rare.
DOR. L'avanture est encor bien plus rare pour moy
Qui luy faisois raison sans avoir sçeu dequoy.
Mais, Alcippe, à present tirez-moy hors de peine;
Quel sujet aviez-vous de colere, ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir?
Dites, que devant luy je vous puisse éclaircir.
ALC. Vous le sçavez assez. *DOR.* Plus je me considere
Moins je découvre en moy ce qui vous peut déplaire.
ALC. Et bien, puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrettement,
Mon affaire est d'accord, & la chose vaut faite,
Mais pour quelque raison nous la tenons secrette.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loy,
Et qui sans me trahir ne peut estre qu'à moy,
Vous avez donné bal, collation, Musique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque pour me joüer un si sensible tour
Vous m'avez à dessein caché vostre retour,
Et n'avez aujourd'huy quitté vostre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procedé m'étonne, & j'ay lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DOR. Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Ie ne vous guerirois ny d'erreur, ny d'ombrage,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux.
Mais comme vous sçavez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'histoire demeslée.
Celle que cette nuit sur l'eau j'ay régalée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, & ne peut estre à vous;
Depuis peu pour affaire elle est icy venuë,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connuë.
ALC. Ie suis ravy, Dorante, en cette occasion
De voir finir si-tost nostre division.
DOR. Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de vostre défiance,
Iusqu'à mieux sçavoir tout sçachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu, je suis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHI. CE cœur encor soûpire!
ALC. Helas! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pû donner?
A qui puis-je m'en prendre? & que m'imaginer?
PHI. Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flames.
Cette galanterie étoit pour d'autres Dames.
L'erreur de vostre Page a causé vostre ennuy,
S'étant trompé luy-mesme, il vous trompe après luy,
I'ay tout sçeu de luy-mesme, & des gens de Lucrece.
Il avoit veu chez elle entrer vostre Maîtresse,
Mais il n'avoit pas veu qu'Hyppolite & Daphné
Ce jour-là par hazard chez elle avoient disné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abatuë,
Et sans les aprocher il suit de ruë en ruë;
Aux couleurs, au carosse, il ne doute de rien,
Tout étoit à Lucrece, & le dupe si bien,
Que prenant ces beautez pour Lucrece & Clarice
Il rend à vostre amour un tres-mauvais service.

Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de caroſſe, entrer dans un bateau,
Il voit porter des plats, entend quelque Muſique,
(A ce que l'on m'a dit, aſſez melancolique)
Mais ceſſez d'en avoir l'esprit iniquieté,
Car enfin le caroſſe avoit été prété,
L'avis ſe trouve faux, & ces deux autres belles
Avoient en plain repos paſſé la nuit chez elles.
ALC. Quel malheur eſt le mien! Ainſi donc ſans ſujet
I'ay fait ce grand vacarme à ce charmant objet?
PHI. Ie feray voſtre paix, mais ſçachez autre choſe.
Celuy qui de ce trouble eſt la ſeconde cauſe,
Dorante, qui tantoſt nous en a tant conté
De ſon feſtin ſuperbe, & ſur l'heure apreſté,
Luy qui depuis un mois nous cachant ſa venuë
La nuit *incognito* viſite une inconnuë;
Il vint hier de Poitiers, & ſans faire aucun bruit
Chez luy paiſiblement a dormy toute nuit.
ALC. Quoy, ſa collation... *PHI.* N'eſt rien qu'un pur menſonge,
Ou bien s'il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.
ALC. Dorante en ce combat ſi peu prémedité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de laſcheté,
La valeur n'apprend point la fourbe en ſon école,
Tout homme de courage eſt homme de parole,
A des vices ſi bas il ne peut conſentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir,
Cela n'eſt point. *PHI.* Dorante, à ce que je préſume,
Eſt vaillant par Nature, & menteur par coûtume;
Ayez ſur ce ſujet moins d'incredulité,
Et vous-meſme admirez noſtre ſimplicitié.
A nous laiſſer duper nous ſommes bien novices.
Vne collation ſervie à ſix ſervices,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant preſt en une heure, ou deux,
Comme ſi l'appareil d'une telle cuiſine
Fuſt deſcendu du Ciel dedans quelque machine;
Quiconque le peut croire ainſi que vous & moy,
S'il a manque de ſens, n'a pas manque de foy.
Pour moy, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit aſſez mal aux remarques du Page,
Mais vous? *ALC.* La jalouſie aveugle un cœur atteint,
Et ſans examiner croit tout ce qu'elle craint.

Mais laiſſons-là Dorante avecque ſon audace,
Allons trouver Clarice, & luy demander grace,
Elle pouvoit tantoſt m'entendre ſans rougir.
PHI. Attendez à demain & me laiſſez agir,
Ie veux par ce recit vous préparer la voye,
Diſſiper ſa colere, & luy rendre ſa joye,
Ne vous expoſez point, pour gagner un moment,
Aux premieres chaleurs de ſon reſſentiment.
ALC. Si du jour qui s'enfuit la lumiere eſt fidelle,
Ie penſe l'entrevoir avec ſon Iſabelle.
Ie ſuivray tes conſeils, & fuiray ſon courroux
Iusqu'à ce qu'elle ait ry de m'avoir veu jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLA. ISabelle, il eſt temps, allons trouver Lucrece.
ISA. Il n'eſt pas encor tard, & rien ne vous en preſſe.
Vous avez un pouvoir bien grand ſur ſon eſprit,
A peine ay-je parlé, qu'elle a ſur l'heure écrit.
CLA. Clarice à la ſervir ne ſeroit pas moins prompte.
Mais dy; par ſa feneſtre as-tu bien veu Geronte?
Et ſçais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté,
Eſt ce meſme inconnu qui m'en a tant conté?
ISA. A Lucrece avec moy je l'ay fait reconnoiſtre,
Et ſi-toſt que Geronte a voulu diſparoiſtre,
Le voyant reſté ſeul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux meſme a rendu le billet.
Vous parlerez à luy. *CLA.* Qu'il eſt fourbe, Iſabelle!
ISA. Et bien, cette pratique eſt-elle ſi nouvelle?
Dorante eſt-il le ſeul qui de jeune écolier
Pour eſtre mieux receu s'érige en Cavalier?
Que j'en ſçay comme luy qui parlent d'Allemagne,
Et ſi l'on veut les croire ont veu chaque Campagne,
Sur chaque occaſion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, & des chevaux perdus,
Qui dans une Gazette apprenant ce langage,
S'ils ſortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et ſe donnent icy pour témoins approuvez
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs, ou reſvez!

Il aura crû sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée,
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaist mieux qu'à la main.
Ainsi donc pour vous plaire, il a voulu paroistre,
Non-pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut estre,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLA. En matiere de fourbe, il est maistre, il y pipe.
Après m'avoir dupée il dupe encor Alcippe,
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
(Iuge un peu si la piece a la moindre apparence.)
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprens rien.
I'ay, dit-il, toute nuit souffert son entretien,
Il me parle de bal, de dance, de Musique,
D'une collation superbe & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublez,
Que j'en ay la cervelle & les esprits troublez.

ISA. Reconnoissez par là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extresme.
Il aura sçeu qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux:
Soudain à cet effort il en a joint un autre,
Il a fait que son pere est venu voir le vostre.
Vn amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un pere, & brouiller l'autre amant?
Vostre pere l'agrée, & le sien vous souhaite,
Il vous aime, il vous plaist, c'est une affaire faite.

CLA. Elle est faite de vray ce qu'elle se fera.

ISA. Quoy, vostre cœur se change, & desobeïra?

CLA. Tu vas sortir de garde, & perdre tes mesures,
Explique, si tu peux, encor ses impostures.
Il étoit marié sans que l'on en sçeust rien,
Et son pere a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage, & fort confus dans l'ame.

ISA. Ah, je dis à mon tour, *Qu'il est fourbe, Madame!*
C'est bien aimer la fourbe & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
Car pour moy, plus j'y songe, & moins je puis comprendre
Quel fruit auprés de vous il en ose pretendre.

Mais

Mais qu'allez-vous donc faire, & pourquoy luy parler?
Eſt-ce à deſſein d'en rire, ou de le quereller?
CLA. Ie prendray du plaiſir du moins à le confondre.
ISA. I'en prendrois davantage à le laiſſer morfondre.
CLA. Ie veux l'entretenir par curioſité.
Mais j'entrevoy quelqu'un dans cette obſcurité,
Et ſi c'étoit luy-meſme, il pourroit me connoiſtre,
Entrons donc chez Lucrece, allons à ſa feneſtre,
Puiſque c'eſt ſous ſon nom que je luy dois parler.
Mon jaloux, après tout, ſera mon pis aller,
Si ſa mauvaiſe humeur déja n'eſt appaiſée,
Sçachant ce que je ſçay, la choſe eſt fort aiſée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DOR. VOicy l'heure & le lieu que marque le billet.
CLI. I'ay ſçeu tout ce détail d'un ancien valet.
Son pere eſt de la Robe, & n'a qu'elle de fille,
Ie vous ay dit ſon bien, ſon âge, & ſa famille.
Mais, Monſieur, ce ſeroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrece excelloit à mentir.
Le divertiſſement ſeroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle euſt ce talent pour une heure,
Qu'elle pûſt un moment vous piper en voſtre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard.
D'un & d'autre coſté j'en entendrois de bonnes.
DOR. Le Ciel fait cette grace à fort peu de perſonnes.
Il y faut promptitude, eſprit, memoire, ſoins,
Ne ſe broüiller jamais, & rougir encor moins.
Mais la feneſtre s'ouvre, approchons.

SCENE V.

CLARICE, LVCRECE, ISABELLE à la fenestre, DORANTE, CLITON en bas.

[a] *A Isabelle.* *CLA.*[a] ISabelle,
Durant nostre entretien demeure en sentinelle.
ISA. Lors que vostre vieillard sera prest à sortir
Ie ne manqueray pas de vous en avertir.[b]
[b] *Isabelle descend de la fenestre & ne se montre plus.* *LVC.*[c] Il conte assez au long ton histoire à mon pere,
Mais parle sous mon nom, c'est à moy de me taire.
CLA. Etes-vous là, Dorante? *DOR.* Ouy, Madame, c'est moy,
Qui veux vivre & mourir sous vostre seule loy.
[c] *A Clarice.* *LVC.*[d] Sa fleurette pour toy prend encor mesme stile,
[d] *A Clarice.* *CLA.*[e] Il devroit s'épargner cette gesne inutile.
Mais m'auroit-il déja reconnuë à la voix.
[e] *A Lucrece.* *CLI.*[f] C'est elle, & je me rens, Monsieur, à cette fois.
[f] *A Dorante.* *DOR.*[g] Ouy, c'est moy, qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.
[g] *A Clarice.* Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, & pour moy, je confesse
Que pour vivre, il faut estre esclave de Lucrece.
[h] *A Lucrece.* *CLA.*[h] Chere amie, il en conte à chacune à son tour.
[i] *A Clarice.* *LVC.*[i] Il aime à promener sa fourbe & son amour.
DOR. A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie,
Disposez-en, Madame, & me dites en quoy
Vous avez resolu de vous servir de moy.
CLA. Ie vous voulois tantost proposer quelque chose,
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible. *DOR.* Impossible! Ah pour vous
Ie pourray tout, Madame, en tous lieux, contre tous.
CLA. Iusqu'à vous marier quand je sçay que vous l'étes.
DOR. Moy marié! Ce sont pieces qu'on vous a faites,
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.
[l] *A Lucrece.* *CLA.*[l] Est-il un plus grand fourbe? *LVC.*[l] Il ne sçait que mentir.
[l] *A Clarice.* *DOR.* Ie ne le fus jamais, & si par cette voye
On pense.... *CLA.* Et vous pensez encor que je vous croye?

DOR. Que le foudre à vos yeux m'écraſe ſi je ments.
CLA. Vn menteur eſt toûjours prodigue de ſerments.
DOR. Non, ſi vous avez eu pour moy quelque penſée
Qui ſur ce faux rapport puiſſe eſtre balancée,
Ceſſez d'eſtre en balance, & de vous défier
De ce qu'il m'eſt aiſé de vous juſtifier.
CLA.[a] On diroit qu'il dit vray, tant ſon effronterie
Avec naïveté pouſſe une menterie.
DOR. Pour vous oſter de doute agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.
CLA. Et vous la donneriez en un jour à deux mille.
DOR. Certes vous m'allez mettre en credit par la ville,
Mais en credit ſi grand, que j'en crains les jaloux.
CLA. C'eſt tout ce que merite un homme tel que vous,
Vn homme qui ſe dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a veu qu'à coups d'écritoire & de verre;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à ſon retour
Que depuis une année il fait icy ſa Cour;
Qui donne toute nuit feſtin, Muſique, & dance,
Bien qu'il l'ait dans ſon lit paſſée en tout ſilence;
Qui ſe dit marié, puis ſoudain s'en dédit;
Sa methode eſt jolie à ſe mettre en credit.
Vous-meſme apprenez-moy comme il faut qu'on le nomme.
CLI.[b] Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.
DOR.[c] Ne t'épouvante point, tout vient en ſa ſaiſon.
[d] De ces inventions chacune a ſa raiſon,
Sur toutes quelque jour je vous rendray contente,
Mais à preſent je paſſe à la plus importante.
I'ay donc feint cet Hymen (pourquoy deſavoüer
Ce qui vous forcera vous-meſme à me loüer?)
Ie l'ay feint, & ma feinte à vos mépris m'expoſe.
Mais ſi de ces détours vous ſeule étiez la cauſe?
CLA. Moy? *DOR.* Vous. Ecoutez-moy. Ne pouvant conſentir...
CLI.[e] De grace, dites-moy ſi vous allez mentir.
DOR.[f] Ah! je t'arracheray cette langue importune.
[g] Donc comme à vous ſervir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ay pour vous ne pouvant conſentir
Qu'un pere à d'autres loix vouluſt m'aſſujettir....
CLA.[h] Il fait piece nouvelle, écoutons. *DOR.* Cette adreſſe
A conſervé mon ame à la belle Lucrece,
Et par ce mariage au beſoin inventé
I'ay ſçeu rompre celuy qu'on m'avoit apreſté.

[a] *A Lucrece.*
[b] *A Dorante.*
[c] *A Cliton.*
[d] *A Clarice.*
[e] *A Dorante.*
[f] *A Cliton.*
[g] *A Clarice.*
[h] *A Lucrece.*

Blaſmez-moy de tomber en des fautes ſi lourdes,
Appellez-moy grand fourbe, & grand donneur de bourdes,
Mais loüez-moy du moins d'aimer ſi puiſſamment,
Et joignez à ces noms celuy de voſtre amant.
Ie fais par cet Hymen banqueroute à tous autres.
I'évite tous leurs fers pour mourir dans les voſtres,
Et libre pour entrer en des liens ſi doux,
Ie me fais marié pour toute autre que vous.

CLA. Voſtre flame en naiſſant a trop de violence,
Et me laiſſe toûjours en juſte défiance.
Le moyen que mes yeux euſſent de tels appas
Pour qui m'a ſi peu veuë, & ne me connoit pas?

DOR. Ie ne vous connoy pas! vous n'avez plus de mere,
Periandre eſt le nom de Monſieur voſtre pere,
Il eſt homme de robe, adroit, & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu,
Vous perdiſtes un frere aux guerres d'Italie,
Vous aviez une ſœur qui s'appelloit Iulie.
Vous connoy-je à preſent? dites encor que non.

[a] *A Lucrece.* *CLA.*[a] Couſine, il te connoit, & t'en veut tout de bon.
LVC.[b] Plûſt à Dieu! *CLA.*[c] Découvrons le fond de l'artifice.
[b] *En elle-meſme.* [d] I'avois voulu tantoſt vous parler de Clarice,
[c] *A Lucrece.* Quelqu'un de vos amis m'en eſt venu prier.
Dites-moy, ſeriez-vous pour elle à marier?
[d] *A Devante.* *DOR.* Par cette queſtion n'éprouvez plus ma flame,
Ie vous ay trop fait voir juſqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus deſormais ignorer
Que j'ay feint cet Hymen afin de m'en parer.
Ie n'ay ny feux, ny vœux, que pour voſtre ſervice,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLA. Vous étes, à vray dire, un peu bien dégouſté,
Clarice eſt de maiſon, & n'eſt pas ſans beauté,
Si Lucrece à vos yeux paroit un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous ſe contenteroient d'elle.

DOR. Ouy, mais un grand defaut ternit tous ſes appas.
CLA. Quel eſt-il ce defaut? *DOR.* Elle ne me plaiſt pas,
Et plûtoſt que l'Hymen avec elle me lie,
Ie ſeray marié, ſi l'on veut, en Turquie.

CLA. Aujourd'huy cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous luy ſerriez la main, & luy parliez d'amour.

[e] *A Lucrece.* *DOR.* Quelqu'un auprés de vous m'a fait cette impoſture.
CLA.[e] Ecoutez l'impoſteur, c'eſt hazard s'il n'en jure.

DOR. Que du Ciel... *CL.*[a] L'ay-je dit? *DO.* I'éprouve le couroux, [a] *A Lucrece.*
Si j'ay parlé, Lucrece, à perſonne qu'à vous.
CLA. Ie ne puis plus ſouffrir une telle impudence,
Après ce que j'ay veu moy-meſme en ma preſence,
Vous couchez d'impoſture, & vous oſez jurer
Comme ſi je pouvois vous croire, ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que ſouvent je m'égaye ainſi par raillerie,
Et que pour me donner des paſſe-temps ſi doux,
I'ay donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLI. ET bien, vous le voyez, l'hiſtoire eſt découverte.
DO. Ah Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.
CLI. Vous en avez ſans doute un plus heureux ſuccès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès:
Mais je ſuis ce faſcheux qui nuis par ma preſence,
Et vous fais ſous ces mots eſtre d'intelligence.
DOR. Peut-eſtre. Qu'en crois-tu? *CLI.* Le peut-eſtre eſt gaillard.
DOR. Penſes-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverſe?
CLI. Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vinſt marchand pour ce treſor caché,
Ie vous conſeillerois d'en faire bon marché.
DOR. Mais pourquoy ſi peu croire un feu ſi veritable?
CLI. A chaque bout de champ vous mentez comme un Diable.
DOR. Ie diſois verité. *CLI.* Quand un menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon credit.
DOR. Il faut donc eſſayer ſi par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons ſur le chevet reſver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur ſuit le cours de la Lune,
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et de quelques effets que les ſiens ſoient ſuivis,
Il ſera demain jour, & la nuit porte avis.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CL. MArs, Mõſieur, penſez-vous qu'il ſoit jour chez Lucrece?
Pour ſortir ſi matin elle a trop de pareſſe.
D. On trouve biẽ ſouvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flame eſt plus propre à reſver,
I'en puis voir ſa feneſtre, & de ſa chere idée
Mon ame à cet aſpect ſera mieux poſſedée.
CLI. A propos de reſver, n'avez-vous rien trouvé
Pour ſervir de remede au deſordre arrivé?
DOR. Ie me ſuis ſouvenu d'un ſecret que toy-meſme
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour ſupreſme.
Vn amant obtient tout quand il eſt liberal.
CLI. Le ſecret eſt fort beau, mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait reüſſir qu'auprès d'une coquette.
DOR. Ie ſçay ce qu'eſt Lucrece, elle eſt ſage, & discrette,
A luy faire preſent mes efforts ſeroient vains,
Elle a le cœur trop bon, mais ſes gens ont des mains,
Et quoy que ſur ce point elle les deſavoüe,
Avec un tel ſecret leur langue ſe dénouë,
Ils parlent, & ſouvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce ſoit, il m'en faut acheter.
Si celle-cy venoit qui m'a rendu ſa lettre,
Après ce qu'elle a fait, j'oſe tout m'en promettre,
Et ce ſera hazard, ſi ſans beaucoup d'effort
Ie ne trouve moyen de luy payer le port.
CLI. Certes, vous dites vray, j'en juge par moy-meſme,
Ce n'eſt point mon humeur de refuſer qui m'aime,
Et comme c'eſt m'aimer que me faire preſent,
Ie ſuis toûjours alors d'un eſprit complaiſant.
DOR. Il eſt beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.
CLI. Mais, Monſieur, attendant que Sabine ſurvienne,

Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est batu.
DOR. Contre qui? *CLI.* L'on ne sçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vostre à peu près le figure,
Et si de tout le jour je vous avois quitté,
Ie vous soupçonnerois de cette nouveauté.
DOR. Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrece?
CLI. Ah, Monsieur, m'auriez-vous joüé ce tour d'adresse?
DOR. Nous nous bâtismes hier, & j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet évenement,
Mais à toy, de mon cœur l'unique secretaire,
A toy, de mes secrets le grand dépositaire,
Ie ne celeray rien puisque je l'ay promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis,
Il passa par Poitiers, où nous prismes querelle,
Et comme on nous fit lors une paix telle-quelle,
Nous sçeusmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la premiere veuë il en faudroit taster.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur se réveille,
Fait de nostre embrassade un appel à l'oreille,
Ie me défais de toy, j'y cours, je le rejoins,
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins,
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Ie le mets hors d'état d'estre jamais malade,
Il tombe dans son sang. *CLI.* A ce conte, il est mort!
DOR. Ie le laissay pour tel. *CLI.* Certes, je plains son sort,
Il étoit honneste homme, & le Ciel ne déploye...

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALC. IE te veux, cher amy, faire part de ma joye,
Ie suis heureux, mõ pere.... *DO.* Et bien? *AL.* Vient d'arriver.
CLI.[a] Cette place pour vous est commode à resver.
DOR. Ta joye est peu commune, & pour revoir un pere
Vn homme tel que nous ne se réjoüit guere.
ALC. Vn esprit que la joye entierement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.

[a] *A Dorante.*

Sçache donc que je touche à l'heureuſe journée
Qui doit avec Clarice unir ma Deſtinée,
On attendoit mon pere afin de tout ſigner.
DOR. C'eſt ce que mon eſprit ne pouvoit deviner,
Mais je m'en réjoüis. Tu vas entrer chez elle?
ALC. Ouy, je luy vay porter cette heureuſe Nouvelle,
Et je t'en ay voulu faire part en paſſant.
DOR. Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoiſſant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrace?
ALC. Cependant qu'au logis mon pere ſe delaſſe,
I'ay voulu par devoir prendre l'heure du ſien.
[a] *A Dorante.* *CLI.* Les gens que vous tuez ſe portent aſſez bien.
ALC. Ie n'ay de part ny d'autre aucune défiance,
Excuſe d'un amant la juſte impatience.
Adieu. *DOR.* Le Ciel te donne un Hymen ſans ſoucy.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLI. IL eſt mort! Quoy, Monſieur, vous m'en donnez auſſi!
A moy, de voſtre cœur l'unique ſecretaire!
A moy, de vos ſecrets le grand dépoſitaire!
Avec ces qualitez j'avois lieu d'eſperer
Qu'aſſez malaiſément je pourrois m'en parer.
DOR. Quoy, mon combat te ſemble un conte imaginaire?
CLI. Ie croiray tout, Monſieur, pour ne vous pas déplaire,
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tout lieu,
Que quiconque en échape eſt bien aimé de Dieu.
More, Iuif, ou Chrétien, vous n'épargnez perſonne.
DOR. Alcippe te ſurprend, ſa gueriſon t'étonne,
L'état où je le mis étoit fort perilleux,
Mais il eſt à preſent des ſecrets merveilleux.
Ne t'a-t'on point parlé d'une ſource de vie
Que nomment nos guerriers poudre de Sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.
CLI. Encor ne ſont-ils pas du tout ſi ſurprenans,
Et je n'ay point appris qu'elle euſt tant d'éficace,
Qu'un homme que pour mort on laiſſe ſur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain ſi frais & ſi gaillard.

DOR. La

DOR. La poudre que tu dis n'eſt que de la commune,
On n'en fait plus de cas, mais, Cliton, j'en ſçais une,
Qui rappelle ſi-toſt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en ſouvient pas.
Quiconque la ſçait faire a de grands avantages.
CLI. Donnez-m'en le ſecret, & je vous ſers ſans gages.
DOR. Ie te le donnerois, & tu ſerois heureux,
Mais le ſecret conſiſte en quelques mots Hebreux,
Qui tous à prononcer ſont ſi fort difficiles,
Que ce ſeroit pour toy des treſors inutiles.
CLI. Vous ſçavez donc l'Hebreu! *DOR.* L'Hebreu? parfaitement.
I'ay dix langues, Cliton, à mon commandement.
CLI. Vous auriez bien beſoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de menteries.
Vous les hachez menu comme chair à paſtez.
Vous avez tout le corps bien plein de veritez,
Il n'en ſort jamais une. *DOR.* Ah, cervelle ignorante!
Mais mon pere ſurvient.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE. CLITON.

GER. IE vous cherchois, Dorante.
DOR. Ie ne vous cherchois pas, moy. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un pere incommode un homme de mon âge!
GER. Veu l'étroite union que fait le mariage,
I'eſtime qu'en effet c'eſt n'y conſentir point
Que laiſſer deſunis ceux que le Ciel a joint:
La raiſon le défend, & je ſens dans mon ame
Vn violent deſir de voir icy ta femme.
I'écris donc à ſon pere, écry-luy comme moy.
Ie luy mande qu'après ce que j'ay ſçeu de toy
Ie me tiens trop heureux qu'une ſi belle fille,
Si ſage, & ſi bien née, entre dans ma famille.
I'ajouſte à ce diſcours que je bruſle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique eſpoir,

Que pour me l'amener tu t'en vas en perſonne.
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne,
N'envoyer qu'un valet ſentiroit ſon mépris.
DOR. De vos civilitez il ſera bien ſurpris,
Et pour moy je ſuis preſt; mais je perdray ma peine,
Il ne ſouffrira pas encor qu'on vous l'amène,
Elle eſt groſſe. *GER.* Elle eſt groſſe! *DOR.* Et de plus de ſix mois.
GER. Que de raviſſemens je ſens à cette fois!
DOR. Vous ne voudriez pas hazarder ſa groſſeſſe?
GER. Non, j'auray patience autant que d'allegreſſe,
Pour hazarder ce gage il m'eſt trop precieux.
A ce coup ma priere a penetré les Cieux,
Ie penſe en le voyant que je mourray de joye.
Adieu, je vay changer la lettre que j'envoye,
En écrire à ſon pere un nouveau compliment,
Le prier d'avoir ſoin de ſon accouchement,
Comme du ſeul eſpoir ou mon bonheur ſe fonde.
[a] *A Cliton.* *DOR.* Le bon-homme s'en va le plus content du Monde.
[b] *Se retournant.* *GER.* Ecry-luy comme moy. *DOR.* Ie n'y manqueray pas.
Qu'il eſt bon! *CLI.* Taiſez-vous, il revint ſur ſes pas.
GER. Il ne me ſouvient plus du nom de ton beau-pere.
Comment s'appelle-t'il? *DOR.* Il n'eſt pas neceſſaire,
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus,
En fermant le paquet j'écriray le deſſus.
GER. Etant tout d'une main il ſera plus honneſte.
DOR. Ne luy pourray-je oſter ce ſoucy de la teſte?
Voſtre main, ou la mienne, il n'importe des deux.
GER. Ces nobles de Province y ſont un peu faſcheux.
DOR. Son pere ſçait la Cour. *GER.* Ne me fais plus attendre,
Dy-moy.... *D.* Que luy diray-je? *GE.* Il s'appelle? *DO.* Pyrandre.
GER. Pyrandre! tu m'as dit tantoſt un autre nom,
C'étoit, je m'en ſouviens, ouy, c'étoit Armedon.
DOR. Ouy, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une Terre,
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantoſt c'eſt Pyrandre, & tantoſt Armedon.
GER. C'eſt un abus commun qu'authoriſe l'uſage,
Et j'en uſois ainſi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DOR. ENfin j'en ſuis ſorty.
CLI. Il faut bonne memoire après qu'on a menty.
DOR. L'eſprit a ſecouru le defaut de memoire.
CLI. Mais on éclaircira bien-toſt toute l'hiſtoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché
Le reſte encor long-temps ne peut eſtre caché.
On le ſçait chez Lucrece, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris ſi grand piquée avec juſtice,
Dans ſon reſſentiment prendra l'occaſion
De vous couvrir de honte, & de confuſion.
DOR. Ta crainte eſt bien fondée, & puiſque le temps preſſe,
Il faut taſcher en haſte à m'engager Lucrece.
Voicy tout à propos ce que j'ay ſouhaité.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DOR. CHere amie, hier au ſoir j'étois ſi transporté,
Qu'en ce raviſſement je ne pûs me permettre,
De bien penſer à toy quand j'eus leu cette lettre:
Mais tu n'y perdras rien, & voicy pour le port.
SAB. Ne croyez pas, Monſieur... *DO.* Tien. *SA.* Vous me faites tort,
Ie ne ſuis pas de... *D.* Pren. *S.* Hé, Monſieur. *D.* Pren, te dy-je,
Ie ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépeſche, ten la main. *CLI.* Qu'elle y fait de façons!
Ie luy veux par pitié donner quelques leçons.
Chere amie, entre nous, toutes tes reverences
En ces occaſions ne ſont qu'impertinences,
Si ce n'eſt aſſez d'une; ouvre toutes les deux,
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur croy qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.

Cette pluye eſt fort douce, & quand j'en voy pleuvoir,
I'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le ſiecle où nous ſommes,
Et refuſer n'eſt plus le vice des grands hommes.
Retien bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toy je ſeray de moitié.

SAB. Cet article eſt de trop. *DOR.* Vois-tu, je me propoſe
De faire avec le temps pour toy toute autre choſe.
Mais comme j'ay receu cette lettre de toy,
En voudrois-tu donner la réponce pour moy?

SAB. Ie la donneray bien, mais je n'oſe vous dire
Que ma maîtreſſe daigne, ou la prendre, ou la lire;
I'y feray mon effort. *CLI.* Voyez, elle ſe rend
Plus douce qu'une épouſe, & plus ſouple qu'un gand.

DOR. Le ſecret a joüé. Preſente-la, n'importe,
Elle n'a pas pour moy d'averſion ſi forte,
Ie reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SAB. Ie vous conteray lors tout ce que j'auray fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLI. TV vois que les effets préviennent les paroles,
C'eſt un homme qui fait litiere de piſtoles,
Mais comme auprès de luy je puis beaucoup pour toy...

SAB. Fay tomber de la pluye, & laiſſe faire à moy.

CLI. Tu viens d'entrer en gouſt. *SAB.* Avec mes reverences
Ie ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes,
Ie ſçay bien mon métier, & ma ſimplicité
Iouë auſſi bien ſon jeu que ton avidité.

CLI. Si tu ſçais ton métier, dy-moy quelle eſperance
Doit obſtiner mon maiſtre à la perſeverance.
Sera-t'elle inſenſible? en viendrons-nous à bout?

SAB. Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il faut te dire tout.
Pour te deſabuſer, ſçache donc que Lucrece
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe,
Durant toute la nuit elle n'a point dormy,
Et ſi je ne me trompe, elle l'aime à demy.

CLI. Mais ſur quel privilege eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demy, de maltraiter le monde?

Il n'en a cette nuit receu que des mépris.
Chere amie, après tout, mon maiſtre vaut ſon prix,
Ces amours à demy ſont d'une étrange eſpece,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece.
SAB. Qu'il ne ſe haſte point, on l'aime aſſeurément.
CLI. Mais on le luy témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vis jamais de methodes pareilles.
SAB. Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles,
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſçauroit conſentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier meſme elle le vit dedans les Thuilleries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries,
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.
CLI. Les menteurs les plus grands diſent vray quelquefois.
SAB. Elle a lieu de douter, & d'eſtre en défiance.
CLI. Qu'elle donne à ſes feux un peu plus de croyance,
Il n'a fait toute nuit que ſoûpirer d'ennuy.
SAB. Peut-eſtre que tu ments auſſi-bien comme luy.
CLI. Ie ſuis homme d'honneur, tu me fais injuſtice.
SAB. Mais dy-moy, ſçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?
CLI. Il ne l'aima jamais. *SAB.* Pour certain? *CLI.* Pour certain.
SAB. Qu'il ne craigne donc plus de ſoûpirer en vain.
Auſſi-toſt que Lucrece a pû le reconnoiſtre,
Elle a voulu qu'exprès je me ſois fait paroiſtre,
Pour voir ſi par hazard il ne me diroit rien,
Et s'il l'aime en effet, tout le reſte ira bien.
Va-t'en, & ſans te mettre en peine de m'inſtruire,
Croy que je luy diray tout ce qu'il luy faut dire.
CLI. Adieu, de ton coſté ſi tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je feray pleuvoir.

SCENE VIII.

SABINE, LVCRECE.

SAB. QVe je vay bien-toſt voir une fille contente!
Mais la voicy déja, qu'elle eſt impatiente!
Comme elle a les yeux fins, elle a veu le poulet.
LVC. Et bien que t'ont conté le maiſtre & le valet?
SAB. Le maiſtre & le valet m'ont dit la meſme choſe,
Le maiſtre eſt tout à vous, & voicy de ſa proſe.

LVC. Dorante avec chaleur fait le passionné,
* *Après avoir leu.*
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.
SAB. Ie ne les croy non plus, mais j'en croy ses pistoles.
LVC. Il t'a donc fait present. *SAB.* Voyez. *LVC.* Et tu l'as pris?
SAB. Pour vous oster du trouble où flotent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flames veritables,
I'en ay pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.
LVC. Ie ne m'oppose pas à ta bonne fortune,
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fay rien sçavoir.
SAB. Mais à ce liberal que pourray-je promettre?
LVC. Dy-luy que sans la voir j'ay déchiré sa lettre.
SAB. O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?
LVC. Mesles-y de ta part deux ou trois mots plus doux,
Conte-luy dextrement le naturel des femmes,
Dy-luy qu'avec le temps on amollit leurs ames,
Et l'averty sur tout des heures, & des lieux,
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'asseure.
SAB. Ah, si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint,
Toute nuit il soûpire, il gemit, il se plaint.
LVC. Pour appaiser les maux que cause cette plainte
Donne-luy de l'espoir avec beaucoup de crainte,
Et sçache entre les deux toûjours le moderer,
Sans m'engager à luy, ny le desesperer.

SCENE IX.

CLARICE, LVCRECE, SABINE.

CLA. IL t'en veut tout de bon, & m'en voilà défaite,
Mais je ſouffre aiſément la perte que j'ay faite.
Alcippe la répare, & ſon pere eſt icy.
LVC. Te voilà donc bien-toſt quitte d'un grand ſoucy?
CLA. M'en voilà bien-toſt quitte, & toy, te voilà preſte
A t'enrichir bien-toſt d'une étrange conqueſte.
Tu ſçais ce qu'il m'a dit. *SAB.* S'il vous mentoit alors,
A preſent il dit vray, j'en répons corps pour corps.
CLA. Peut-eſtre qu'il le dit, mais c'eſt un grand peut-eſtre.
LVC. Dorante eſt un grand fourbe, & nous l'a fait connoiſtre,
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-eſtre avec le temps il me feroit douter.
CLA. Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie
Prens bien garde à ton fait, & fais bien ta partie.
LVC. C'en eſt trop, & tu dois ſeulement préſumer
Que je panche à le croire, & non pas à l'aimer.
CLA. De le croire à l'aimer la diſtance eſt petite,
Qui fait croire ſes feux fait croire ſon merite,
Ces deux points en amour ſe ſuivent de ſi près,
Que qui ſe croit aimée, aime bien-toſt après.
LVC. La curioſité ſouvent dans quelques ames
Produit le meſme effet que produiroient des flames.
CLA. Ie ſuis preſte à le croire afin de t'obliger.
SAB. Vous me feriez icy toutes deux enrager.
Voyez, qu'il eſt beſoin de tout ce badinage!
Faites moins la ſucrée, & changez de langage,
Ou vous n'en caſſerez, ma foy, que d'une dent.
LVC. Laiſſons-là cette folle, & dy-moy cependant,
Quand nous le viſmes hier dedans les Thuilleries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, aſſez bien écouté.
Etoit-ce amour alors, ou curioſité?
CLA. Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.
LVC. Ie fais de ce billet meſme choſe à mon tour,
Ie l'ay pris, je l'ay leu, mais le tout ſans amour,

Curiosité pure, avec dessein de rire,
De tous les complimens qu'il auroit pû m'écrire.
CLA. Ce sont deux que de lire, & d'avoir écouté,
L'un est grande faveur, l'autre, civilité:
Mais trouves-y ton conte, & j'en seray ravie,
En l'état où je suis j'en parle sans envie.
LVC. Sabine luy dira que je l'ay déchiré.
CLA. Nul avantage ainsi n'en peut estre tiré,
Tu n'es que curieuse. *LVC.* Ajouste, à ton exemple.
CLA. Soit, mais il est saison que nous allions au Temple.
[a] *A Clarice.* *LVC.*[a] Allons.[b] Si tu le vois, agy comme tu sçais.
[b] *A Sabine.* *SAB.* Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais,
Ie connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remedie:
Mais sçachez qu'il est homme à prendre sur le vert.
LVC. Ie te croiray. *SAB.* Mettons cette pluye à couvert.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GER. IE ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire icy mon humeur curieuse.
Vous auez fueilleté le Digeste à Poitiers,
Et veu, comme mon fils, les gens de ces quartiers,
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est & la famille, & le bien de Pyrandre.
PHI. Quel est-il, ce Pyrandre? *GER.* Vn de leurs citoyens,
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais vn peu mal en biens.
PHI. Il n'est dans tout Poitiers Bourgeois, ny Gentilhomme,
Qui (si ie m'en souviens) de la sorte se nomme.
GER. Vous le connoistrez mieux peut-estre à l'autre nom,
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armedon.
PHI. Aussi peu l'un que l'autre. *GER.* Et le pere d'Orphise,
Cette rare beauté qu'icy mesme l'on prise?

Vous

Vous connoiſſez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?
PHI. Croyez que cette Orphiſe, Armedon & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre,
S'il vous faut ſur ce point encor quelque garand...
GER. En faveur de mon fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne ſçay que trop qu'il aime cette Orphiſe,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantiſe
On l'a ſeul dans ſa chambre avec elle trouvé;
Que par ſon pistolet un deſordre arrivé
L'a forcé ſur le champ d'épouſer cette belle:
Ie ſçay tout, & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y conſentir, & voſtre esprit discret
N'a plus d'occaſion de m'en faire vn ſecret.
PHI. Quoy, Dorante a donc fait un ſecret mariage!
GER. Et comme je ſuis bon, je pardonne à ſon âge.
PH. Qui vous l'a dit? *GE.* Luy-meſme. *P.* Ah puiſqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidelle recit,
Il en ſçait mieux que moy toutes les circonstances:
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances,
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moy je n'eus jamais celuy de deviner.
GER. Vous me feriez par-là ſoupçonner ſon histoire.
PHI. Non, ſa parole eſt ſeure, & vous pouvez l'en croire;
Mais il nous a ſervis d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention,
Et ſi ce mariage eſt de meſme methode,
La piece eſt fort complette, & des plus à la mode.
GER. Prenez-vous du plaiſir à me mettre en couroux?
PHI. Ma foy, vous en tenez auſſi bien comme nous,
Et pour vous en parler avec toute franchiſe,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphiſe,
Vos chers collateraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez, Adieu, je ne vous dis plus rien.

SCENE II.

GERONTE.

O Vieilleſſe facile ! ô jeuneſſe impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Eſt-il deſſous le Ciel pere plus malheureux ?
Eſt-il affront plus grand pour un cœur genereux ?
Dorante n'eſt qu'un fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé me fait fourber moy-meſme,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur
Il me fait le trompette & le ſecond autheur.
Comme ſi c'étoit peu pour mon reſte de vie,
De n'avoir à rougir que de ſon infamie,
L'infame ſe joüant de mon trop de bonté
Me fait encor rougir de ma credulité.

SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GER. ETes-vous Gentilhomme ? *DO.* Ah, rencontre faſcheuſe !
Etant ſorty de vous la choſe eſt peu douteuſe.
GER. Croyez-vous qu'il ſuffit d'eſtre ſorty de moy ?
DOR. Avec toute la France aiſément je le croy.
GER. Et ne ſçavez-vous point avec toute la France,
D'où ce tiltre d'honneur a tiré ſa naiſſance,
Et que la vertu ſeule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont juſqu'à moy fait paſſer dans leur ſang ?
DOR. I'ignorerois un point que n'ignore perſonne,
Que la vertu l'acquiert, comme le ſang le donne.
GER. Où le ſang a manqué, ſi la vertu l'acquiert,
Où le ſang l'a donné, le vice auſſi le pert.
Ce qui naiſt d'un moyen perit par ſon contraire,
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire,
Et dans la laſcheté du vice où je te voy,
Tu n'ès plus Gentilhomme étant ſorty de moy.
DOR. Moy ? *GER.* Laiſſe-moy parler, toy, de qui l'imposture
Soüille honteuſement ce don de la Nature.

Qui se dit Gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment, quand il le dit, & ne le fut jamais,
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque foiblesse? est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenty luy porte une infamie,
Qu'il ne peut effacer, s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront,
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?
DOR. Qui vous dit que je ments? *GER.* Qui me le dit, infame?
Dy-moy, si tu le peux, dy le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.
CLI.[a] Dites que le sommeil vous l'a fait oublier. [a] *A Dorante.*
GER. Ajouste, ajouste encor avec effronterie
Le nom de ton beau-pere & de sa Seigneurie,
Invente à m'ébloüir quelques nouveaux détours.
CLI.[b] Appellez la memoire, ou l'esprit au secours. [b] *A Dorante.*
GER. De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a crû legerement
Ce qu'un homme du tien debite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable & de risée,
Passer pour esprit foible, & pour cervelle usée!
Mais dy-moy, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence, ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâsche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dûst tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence au dernier point venuë
Consentoit à tes yeux l'Hymen d'une inconnuë?
Ce grand excès d'amour que je t'ay témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné,
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moy respect, amour, ny crainte.
Va, je te desavouë. *DOR.* Hé, mon pere, écoutez.
GER. Quoy, des contes en l'air & sur l'heure inventez.
DOR. Non, la verité pure. *GER.* En est-il dans ta bouche?
CLI.[c] Voicy pour vostre adresse une assez rude touche. [c] *A Dorante.*
DOR. Epris d'une beauté qu'à peine j'ay pû voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,

De Lucrece, en un mot, vous la pouvez connoître.
GER. Dy vray, je la connois, & ceux qui l'ont fait naître,
Son pere eſt mon amy. *DOR.* Mon cœur en un moment
Etant de ſes regards charmé ſi puiſſamment,
Le choix que vos bontez avoient fait de Clarice,
Si-toſt que je le ſçeus, me parut un ſupplice.
Mais comme j'ignorois ſi Lucrece & ſon ſort
Pouvoient avec le voſtre avoir quelque rapport,
Ie n'oſay pas encor vous découvrir la flame
Que venoient ſes beautez d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monſieur, juſqu'à ce jour
Que la dexterité fuſt un crime en amour.
Mais ſi je vous oſois demander quelque grace,
A preſent que je ſçais, & ſon bien, & ſa race,
Ie vous conjurerois par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le ſang puiſſent m'unir à vous,
De ſeconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un pere, & je l'obtiendray d'elle.
GER. Tu me fourbes encor. *DOR.* Si vous ne men croyez,
Croyez-en, pour le moins, Cliton que vous voyez,
Il ſçait tout mon ſecret. *GER.* Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de luy je faſſe plus de conte,
Et que ton pere meſme en doute de ta foy
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toy?
Ecoute, je ſuis bon, & malgré ma colere
Ie veux encor un coup montrer un cœur de pere,
Ie veux encor un coup pour toy me hazarder,
Ie connoy ta Lucrece, & la vay demander;
Mais ſi de ton coſté le moindre obſtacle arrive...
DOR. Pour vous mieux aſſeurer ſouffrez que je vous ſuive.
GER. Demeure icy, demeure, & ne ſuy point mes pas,
Ie doute, je hazarde, & je ne te croy pas.
Mais ſçache que tantoſt ſi pour cette Lucrece
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre fineſſe,
Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais,
Autrement ſouvien-toy du ſerment que je fais.
Ie jure les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un pere,
Et que ton ſang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte juſtice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DOR. IE crains peu les effets d'une telle menace.
CLI. Vous vous rendez trop toſt, & de mauvaiſe grace,
Et cet eſprit adroit qui l'a dupé deux fois
Devoit en galant-homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, ſont bonnes, ou mauvaiſes.
DOR. Cliton, ne raille point que tu ne me déplaiſes,
D'un trouble tout nouveau j'ay l'eſprit agité.
CLI. N'eſt-ce point du remords d'avoir dit verité?
Si pourtant ce n'eſt point quelque nouvelle adreſſe,
Car je doute à preſent ſi vous aimez Lucrece,
Et vous voy ſi fertile en ſemblables détours,
Que quoy que vous diſiez, je l'entens au rebours.
DOR. Ie l'aime, & ſur ce point ta défiance eſt vaine,
Mais je hazarde trop, & c'eſt ce qui me geſne.
Si ſon pere & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce eſt rompu, je fais naufrage au port,
Et d'ailleurs quand l'affaire entre eux ſeroit concluë,
Suis-je ſeur que la fille y ſoit bien reſoluë?
I'ay tantoſt veu paſſer cet objet ſi charmant,
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément,
Aujourd'huy que mes yeux l'ont mieux examinée,
De ma premiere amour j'ay l'ame un peu geſnée,
Mon cœur entre les deux eſt presque partagé,
Et celle-cy l'auroit s'il n'étoit engagé.
CLI. Mais pourquoy donc montrer une flame ſi grande,
Et porter voſtre pere à faire une demande?
DOR. Il ne m'auroit pas crû ſi je ne l'avois fait.
CLI. Quoy, meſme en diſant vray vous mentiez en effet?
DOR. C'étoit le ſeul moyen d'appaiſer ſa colere.
Que maudit ſoit quiconque a détrompé mon pere;
Avec ce faux Hymen j'aurois eu le loiſir
De conſulter mon cœur, & je pourrois choiſir.
CLI. Mais ſa compagne enfin n'eſt autre que Clarice.
DOR. Ie me ſuis donc rendu moy-meſme un bon office.
O qu'Alcippe eſt heureux, & que je ſuis confus!
Mais Alcippe, aprés tout, n'aura que mon refus.

N'y penſons plus, Cliton, puisque la place eſt priſe.
CLI. Vous en voilà défait auſſi-bien que d'Orphiſe.
DOR. Reportons à Lucrece un eſprit ébranlé
Que l'autre à ſes yeux meſme avoit presque volé.
Mais Sabine ſurvient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DOR. QV'as-tu fait de ma lettre?
En de ſi belles mains as-tu ſçeu la remettre?
SA. Ouy, Monſieur, mais... *DO.* Quoy, mais? *SA.* Elle a tout déchiré.
DOR. Sans lire? *SAB.* Sans rien lire. *DOR.* Et tu l'as enduré?
SAB. Ah, ſi vous aviez veu comme elle m'a grondée,
Elle ma va chaſſer, l'affaire en eſt vuidée.
DOR. Elle s'appaiſera, mais pour t'en conſoler,
Tens la main. *SAB.* Hé, Monſieur. *DO.* Oſe encor luy parler,
Ie ne perds pas ſi-toſt toutes mes eſperances.
CLI. Voyez la bonne piece avec ſes reverences,
Comme ſes déplaiſirs ſont déja conſolez,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.
DOR. Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire?
SAB. Elle m'avoit donné charge de vous le dire,
Mais à parler ſans fard.... *CLI.* Sçait-elle ſon métier?
SAB. Elle n'en a rien fait, & l'a leu tout entier.
Ie ne puis ſi long-temps abuſer un brave homme.
CLI. Si quelqu'un l'entend mieux, je l'iray dire à Rome.
DOR. Elle ne me hait pas, à ce conte? *SAB.* Elle? non.
DO. M'aime-t'elle? *SA.* Non-plus. *D.* Tout de bon? *SA.* Tout de bon.
DO. Aime-t'elle quelqu'autre? *S.* Encor moins. *D.* Qu'obtiendray-je?
SAB. Ie ne ſçay. *DO.* Mais enfin dy-moy. *SA.* Que vous diray-je?
DOR. Verité. *SAB.* Ie la dis. *DOR.* Mais elle m'aimera?
SAB. Peut-eſtre. *DO.* Et quand encor? *SA.* Quand elle vous croira.
DOR. Quand elle me croira? Que ma joye eſt extreſme!
SAB. Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.
DOR. Ie le dis déja donc, & m'en oſe vanter,
Puiſque ce cher objet n'en ſçauroit plus douter,
Mon pere.... *SAB.* La voicy qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LVCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLA.[a] IL peut te dire vray, mais ce n'eſt pas ſon vice,
Comme tu le connois, ne précipite rien.
DOR.[b] Beauté, qui pouvez ſeule, & mon mal, & mon bien...
CLA.[c] On diroit qu'il m'en veut, & c'eſt moy qu'il regarde.
LVC.[d] Quelques regards ſur toy ſont tombez par mégarde,
Voyons s'il continuë. *DOR.*[e] Ah, que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnoy par mon experience
Quel ſupplice aux amans eſt une heure d'abſence!
CLA.[f] Il continuë encor. *LVC.*[g] Mais voy ce qu'il m'écrit.
CLA.[h] Mais écoute. *LVC.*[i] Tu prens pour toy ce qu'il me dit.
CLA. Eſclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?
DOR.[a] Helas! que cette amour vous eſt indifferente!
Depuis que vos regards m'ont mis ſous voſtre loy...
CLA.[b] Crois-tu que le diſcours s'adreſſe encore à toy?
LVC.[c] Ie ne ſçais où j'en ſuis. *CLA.*[d] Oyons la fourbe entiere.
LVC.[e] Veu ce que nous ſçavons, elle eſt un peu groſſiere.
CLA.[f] C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour,
Il te flate de nuit & m'en conte de iour.
DOR.[g] Vous conſultez enſemble! Ah, quoy qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie,
Le ſien auprès de vous me ſeroit trop fatal,
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.
LVC.[h] Ah, je n'en ay que trop, & ſi je ne me vange...
CLA.[i] Ce qu'elle me diſoit eſt de vray fort étrange.
DOR. C'eſt quelque invention de ſon eſprit jaloux.
CLA. Ie le croy, mais enfin, me reconnoiſſez-vous?
DOR. Si je vous reconnoy? quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Thuilleries,
Que je fis auſſi-toſt maiſtreſſe de mon ſort?
CLA. Si je veux toutefois en croire ſon rapport
Pour une autre déja voſtre ame inquietée....
DOR. Pour une autre déja je vous aurois quittée?
Que plûtoſt à vos pieds mon cœur ſacrifié....
CLA. Bien plus, ſi je la croy, vous êtes marié.

[a] *A Lucrece.*
[b] *A Clarice*
[c] *A Lucrece.*
[d] *A Clarice*
[e] *A Clarice.*
[f] *A Lucrece.*
[g] *A Clarice*
[h] *A Lucrece.*
[i] *A Clarice*
[a] *à Clarice.*
[b] *à Lucrece*
[c] *à Clarice.*
[d] *à Lucrece*
[e] *à Clarice.*
[f] *à Lucrece*
[g] *à Clarice.*
[h] *En elle-meſme.*
[i] *A Dorante.*

DOR. Vous me joüez, Madame, & ſans doute pour rire,
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire,
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux
Ie me fais marié pour toute autre que vous.
CLA. Mais avant qu'avec moy le nœud d'Hymen vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut, en Turquie?
DOR. Avant qu'avec toute autre on me puiſſe engager,
Ie ſeray marié, ſi l'on veut, en Alger.
CLA. Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?
DOR. Mais enfin vous ſçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour eſtre à vous je fais ce que je puis.
CLA. Ie ne ſçay plus moy-meſme à mon tour où j'en ſuis.
[a] *à Cliton.* Lucrece, écoute un mot. *DOR.*[a] Lucrece! que dit-elle?
[b] *à Doran-te.* *CLI.*[b] Vous en tenez, Monſieur, Lucrece eſt la plus belle.
Mais laquelle des deux, j'en ay le mieux jugé,
Et vous auriez perdu ſi vous aviez gagé.
[c] *à Cliton.* *DOR.*[c] Cette nuit à la voix j'ay crû la reconnoiſtre.
[d] *à Doran-te.* *CLI.*[d] Clarice ſous ſon nom parloit à ſa feneſtre,
Sabine m'en a fait un ſecret entretien.
DOR. Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien,
Et comme dès tantoſt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja panchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, joüer un nouveau jeu,
Sans changer de diſcours changeons de baterie.
[e] *à Clarice.* *LVC.*[e] Voyons le dernier point de ſon effronterie,
Quand tu luy diras tout, il ſera bien ſurpris.
[f] *à Doran-te.* *CLA.*[f] Comme elle eſt mon amie, elle m'a tout appris,
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez mépriſée,
Laquelle de nous deux avez-vous abuſée?
Vous luy parliez d'amour en termes aſſez doux.
DOR. Moy! depuis mon retour je n'ay parlé qu'à vous.
CLA. Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece?
DOR. Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adreſſe,
Et je ne vous ay point reconnuë à la voix?
CLA. Nous diroit-il bien vray pour la premiere fois?
DOR. Pour me vanger de vous j'eus aſſez de malice
Pour vous laiſſer joüir d'un ſi lourd artifice,
Et vous laiſſant paſſer pour ce que vous vouliez,
Ie vous en donnay plus que vous ne m'en donniez.
Ie vous embarraſſay, n'en faites point la fine,
Choiſiſſez un peu mieux vos dupes à la mine,

Vous penſiez

Vous penſiez me joüer, & moy je vous joüois,
Mais par de faux mépris que je deſavoüois,
Car enfin je vous aime, & je hay de ma vie
Les jours que j'ay vécu ſans vous avoir ſervie.
CLA. Pourquoy, ſi vous m'aimez, feindre un Hymen en l'air
Quand un pere pour vous eſt venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe oſez-vous vous promettre?
LVC.[a] Pourquoy, ſi vous l'aimez, m'écrire cette lettre? [a] *A Dorante.*
DOR.[b] I'aime de ce couroux les principes cachez, [b] *A Lucrece.*
Ie ne vous déplais pas puiſque vous vous faſchez.
Mais j'ay moy-meſme enfin aſſez joüé d'adreſſe,
Il faut vous dire vray, je n'aime que Lucrece.
CLA.[c] Eſt-il un plus grand fourbe, & peux-tu l'écouter? [c] *A Lucrece.*
DOR.[d] Quand vous m'aurez oüy, vous n'en pourrez douter. [d] *A Lucrece.*
Sous voſtre nom, Lucrece, & par voſtre feneſtre
Clarice m'a fait piece, & je l'ay ſçeu connoiſtre;
Comme en y conſentant vous m'avez affligé,
Ie vous ay miſe en peine, & je m'en ſuis vangé.
LVC. Mais que diſiez-vous hier dedans les Thuilleries?
DOR. Clarice fut l'objet de mes galanteries... [e] *A Lucrece.*
CLA.[e] Veux-tu long-temps encor écouter ce mocqueur? [f] *A Lucrece.*
DOR.[f] Elle avoit mes diſcours mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faiſoient naiſtre un feu que j'ay fait taire,
Iuſqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'un pere.
Comme tout ce diſcours n'étoit que fiction,
Ie cachois mon retour, & ma condition.
CLA.[g] Voy que fourbe ſur fourbe à nos yeux il entaſſe; [g] *A Lucrece.*
Et ne fait que jouer des tours de paſſe-paſſe.
DOR.[h] Vous ſeule étes l'objet dont mon cœur eſt charmé. [h] *A Lucrece.*
LVC.[i] C'eſt ce que les effets m'ont fort mal confirmé. [i] *A Dorante.*
DOR. Si mon pere à preſent porte parole au voſtre,
Après ſon témoignage en voudrez-vous quelqu'autre?
LVC. Après ſon témoignage il faudra conſulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.
DOR.[l] Qu'à de telles clartez voſtre erreur ſe diſſipe. [l] *A Lucrece.*
[l] Et vous, belle Clarice, aimez toûjours Alcippe, [l] *A Clarice.*
Sans l'Hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien,
Ie ne luy feray pas ce mauvais entretien,
Mais entre vous & moy vous ſçavez le myſtere.
Le voicy qui s'avance, & j'apperçoy mon pere.

SCENE VII.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LVCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

[a] Sortant de chez Clarice & parlant à elle.
[b] Sortant de chez Lucrece & parlant à elle.
[c] à Clarice.
[d] à Lucrece
[e] à Lucrece
[f] à Lucrece & à Clarice.
[g] Alcippe rentre chez Clarice avec elle & Isabelle, & le reste rentre chez Lucrece.
[h] A Dorante comme il rentre.
[i] Seul.

ALC.[a] NOs parens sont d'accord, & vous êtes à moy.
GER.[b] Vostre pere à Dorante engage vostre foy.
ALC.[c] Vn mot de vostre main, l'affaire est terminée.
GER.[d] Vn mot de vostre bouche acheve l'Hymenée.
DOR.[e] Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.
ALC. Etes-vous aujourd'huy muettes toutes deux?
CLA. Mon pere a sur mes vœux une entiere puissance.
LVC. Le devoir d'une fille est dans l'obeïssance.
GER.[f] Venez donc recevoir ce doux commandement.
ALC.[g] Venez donc ajoûter ce doux consentement.[h]
SAB.[i] Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.
DOR. Ie changeray pour toy cette pluye en rivieres.
SAB. Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser,
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.
CLI.[i] Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse!
Peu sçauroient comme luy s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN.

LA SVITE DV MENTEVR, COMEDIE.

ACTEVRS.

DORANTE.

CLITON, Valet de Dorante.

CLEANDRE, Gentilhomme de Lyon.

MELISSE, Sœur de Cleandre.

PHILISTE, Amy de Dorante, & amoureux de Meliſſe.

LYSE, Femme de chambre de Meliſſe.

Vn Prevoſt.

La Scene eſt à Lyon.

LA SVITE DV MENTEVR, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

Dorante paroit écrivans dans une prison, & le Geolier ouvrant la porte à Cliton, & le luy montrant.

CLI. AH! Monsieur, c'est donc vous? *D.* Cliton, je te revoy!
CLI. Ie vous trouve, Monsieur, dans la maison du Roy!
Quel charme, quel desordre, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait vostre hostellerie?
DOR. Tu le sçauras tantost, mais qui t'amene icy?
CLI. Les soins de vous chercher. *DOR.* Tu prens trop de soucy,
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaist, j'en aime la surprise,
Ce devoir, quoy que tard, enfin s'est éveillé.
CLI. Et qui sçavoit, Monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur & qu'allegresse,
Qu'impatiens desirs de posseder Lucrece,

L'argent étoit touché, les accords publiez,
Le festin commandé, les parens conviez,
Les violons choisis ainsi que la journée,
Rien ne sembloit plus seur qu'un si proche Hymenée,
Et parmy ces apprests, la nuit d'auparavant
Vous sçeustes faire gille, & fendistes le vent.
Comme il ne fut jamais d'Eclypse plus obscure,
Chacun sur ce depart forma sa conjecture,
Tous s'entre-regardoient, étonnez, ébais,
L'un disoit, *il est jeune, il veut voir le païs,*
L'autre, *il s'est allé batre, il a quelque querelle,*
L'autre d'une autre idée embroüilloit sa cervelle,
Et tel vous soupçonnoit de quelque gueriſon
D'un mal privilegié dont je tairay le nom.
Pour moy, j'écoutois tout, & mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par vostre artifice;
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de credit
M'étoit aussi suspect, que si vous l'eussiez dit,
Et tout simple, & doucet, sans y chercher fineſſe,
Attendant le boiteux, je consolois Lucrece.

DOR. Ie l'aimois, je te jure, & pour la posseder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au Mariage,
Que j'eus consideré ses chaisnes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moy d'attraits.
L'horreur d'un tel lien m'enfuit de la Maîtresse,
Ie crûs qu'il falloit mieux employer ma jeuneſſe,
Et que quelques appas qui pûssent me ravir,
C'étoit mal en user que si-tost m'asservir.
Ie combats toutefois, mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance,
Et la tentation de tant d'argent touché
M'acheve de pousser où j'étois trop panché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait resoudre à courir l'Italie,
Ie pars de nuit en poste, & d'un soin diligent
Ie quitte la Maîtresse, & j'emporte l'argent.
Mais dy-moy, que fit-elle, & que dit lors son pere?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colere?

CLI. D'adord de part & d'autre on vous attend sans bruit;
Vn jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit.

Enfin n'esperant plus, on éclate, on foudroye,
Lucrece par dépit témoigne de la joye,
Chante, dance, discourt, rit, mais sur mon honneur
Elle enrageoit, Monsieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plastrer l'affaire
La pauvre delaissée épouse vostre pere,
Et rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'estre mariée,
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obeïssante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bonhomme enfin à sa seconde,
C'est à dire qu'il prend la poste à l'autre Monde,
Vn peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DOR. I'ay sçeu sa mort à Rome, où j'en ay pris le deüil.

CLI. Elle a laissé chez vous un diable de ménage.
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage,
La Vefve & les Cousins, chacun y fait pour soy
Comme fait un Traitant pour les deniers du Roy;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entieres,
Ils ne pardonnent pas mesme au plomb des goutieres,
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds, & quatre cloux.
I'apprens qu'on vous a veu cependant à Florence,
Pour vous donner avis je pars en diligence,
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Ie voy courir du peuple avec émotion;
Ie veux voir ce que c'est, & je voy, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble,
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant icy,
Ie trouve en mesme temps mon voyage accourcy.
Voilà mon avanture, apprez-moy la vostre.

DOR. La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLI. I'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

DOR. Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin,
Traistre, en ay-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLI. Connoit-on à l'habit aujourd'huy la canaille,
Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de filoux,
Et de taille & de mine aussi bonnes que vous?

DOR. Tu dis vray, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,

I'eus avis que ma vie y couroit du danger:
Ainſi donc ſans trompette il fallut déloger.
Ie pars ſeul & de nuit, & prens ma route en France,
Où ſi-toſt que je ſuis en pais d'aſſeurance,
Comme d'avoir couru je me ſens un peu las,
I'abandonne la poſte, & viens au petit pas.
Approchant de Lyon je voy dans la campagne...
CLI. N'aurons-nous point icy de guerres d'Allemagne?
DOR. Que dis-tu? *CLI.* Rien, Monſieur, je gronde entre mes dents,
Du malheur qui ſuivra ces rares incidents,
I'en ay l'ame déja toute préoccupée..
DOR. Donc à deux Cavaliers je voy tirer l'épée,
Et pour en empeſcher l'évenement fatal,
I'y cours la mienne au poin, & deſcens de cheval.
L'un & l'autre voyant à quoy je me prépare,
Se haſte d'achever avant qu'on les ſepare,
Preſſe ſans perdre temps, ſi bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il bleſſe l'autre à mort.
Ie me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaye
Pour arréter ſon ſang de luy bander ſa playe,
L'autre ſans perdre temps en cet évenement,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Diſparoit, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de ſang ſoüillez,
Qu'au bruit de ce duel trois Sergents éveillez,
Tous gonflez de l'eſpoir d'une bonne lipée
Me découvrirent ſeul, & la main à l'épée.
Lors ſuivant du métier le ſerment ſolemnel
Mon argent fut pour eux le premier criminel,
Et s'en étant ſaiſis aux premieres approches
Ces Meſſieurs pour priſon luy donnerent leurs poches,
Et moy, non ſans couleur, encor qu'injuſtement,
Ie fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainſi rire, & qu'eſt-ce que tu penſes?
CLI. Ie trouve icy, Monſieur, beaucoup de circonſtances,
Vous en avez ſans doute un treſor infiny,
Voſtre Hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourny,
Et le cheval ſur tout vaut en cette rencontre
Le piſtolet enſemble, & l'épée, & la Monſtre.
DOR. Ie me ſuis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'uſage autrefois m'étoit ſi familier,

Et maintenant,

Et maintenant, Cliton, je vis en honneſte homme.
CLI. Vous êtes amendé du voyage de Rome,
Et voſtre ame en ce lieu reduite au repentir
Fait mentir le Proverbe en ceſſant de mentir!
Ah! j'aurois plûtoſt cru.... *DOR.* Le temps m'a fait connoiſtre
Quelle indignité c'eſt, & quel mal en peut naiſtre.
CLI. Quoy? ce duel, ces coups ſi justement portez,
Ce cheval, ces Sergents.... *DOR.* Autant de veritez.
CLI. I'en ſuis faſché pour vous, Monſieur, & ſur tout d'une
Que je ne conte pas à petite infortune.
Vous êtes priſonnier, & n'avez point d'argent;
Vous ſerez criminel. *DOR.* Ie ſuis trop innocent.
CLI. Ah! Monſieur, ſans argent eſt-il de l'innocence?
DOR. Fort peu, mais dans ces murs Philiſte a pris naiſſance,
Et comme il eſt parent des premiers Magiſtrats,
Soit d'argent, ſoit d'amis, nous n'en manquerons pas.
I'ay ſçeu qu'il eſt en ville, & luy venois d'écrire,
Lors qu'icy le Concierge eſt venu t'introduire.
Va luy porter ma lettre. *CLI.* Avec un tel ſecours
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit deux jours.
Mais je ne comprens rien à ces nouveaux myſteres,
Les filles doivent eſtre icy fort volontaires,
Iuſques dans la priſon elles cherchent les gens.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLI. [a] Il ne fait que ſortir des mains de trois Sergents, [a] *A Lyſe.*
Ie t'en veux avertir, un fol eſpoir te trouble,
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le Double.
LYS. I'en apporte pour luy. *CLI.* Pour luy! tu m'as dupé,
Et je doute ſans toy ſi nous aurions ſoupé.
LYS. [b] Avec ce paſſe-port ſuis-je la bien-venuë? [b] *Elle montre une bourſe.*
CLI. Tu nous vas à tous deux donner dedans la veuë.
LYS. Ay-je bien pris mon temps? *CLI.* Le mieux qu'il ſe pouvoit.
C'eſt une honneſte fille, & Dieu nous la devoit,
Monſieur, écoutez-là. *DOR.* Que veut-elle? *LYS.* Vne Dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flame.
DOR. Vne Dame? *CLI.* Liſez ſans faire de façons,
Dieu nous aime, Monſieur, comme nous ſommes bons.

Et ce n'eſt pas là tout, l'amour ouvre ſon coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

[a] lit. *DOR.*[a] *Au bruit du monde qui vous conduiſoit priſonnier j'ay mis les yeux à la feneſtre, & vous ay trouvé de ſi bonne mine, que mon cœur eſt allé dans la meſme priſon que vous, & n'en veut point ſortir tant que vous y ſerez. Ie feray mon poſſible pour vous en tirer au pluſtoſt. Cependant obligez-moy de vous ſervir de ces cent piſtoles que je vous envoye; vous en pouvez avoir beſoin en l'état où vous étes; & il m'en demeure aſſez d'autres à voſtre ſervice.*

[b] continuë. *DOR.*[b] Cette lettre ſans nom. *CLI.* Les mots en ſont François.

[c] à Lyſe. [c] Dy-moy, ſont-ce Louys, ou piſtoles de poids?

[d] à Dorante. *DOR.* Tais-toy. *LYS.*[d] Pour ma maitreſſe il eſt de conſequence
De vous taire deux jours ſon nom, & ſa naiſſance,
Ce ſecret trop toſt ſçeu peut la perdre d'honneur.
DOR. Ie ſeray cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un ſi grand bien-fait j'ignoreray la ſource?

[e] à Dorante. *CLI.*[e] Curioſité bas, prenons toujours la bourſe,
Souvent c'eſt perdre tout que vouloir tout ſçavoir.

[f] à Dorante. *LYS.*[f] Puis-je la luy donner? *CLI.*[g] Donne, j'ay tout pouvoir,

[g] à Lyſe. Quand meſme ce ſeroit le treſor de Veniſe.
DOR. Tout-beau, tout-beau, Cliton, il nous faut... *CL.* Laſcher priſe?
Quoy, c'eſt ainſi, Monſieur,... *DOR.* Parleras-tu toûjours?
CLI. Et voulez-vous du Ciel renvoyer le ſecours?
DOR. Accepter de l'argent porte en ſoy quelque honte.
CLI. Ie m'en charge pour vous, & la prens pour mon conte.

[h] à Lyſe. *DOR.*[h] Ecoute un mot. *CLI.* Ie tremble, il va la refuſer.
DOR. Ta maitreſſe m'oblige. *CLI.* Il en veut mieux uſer.
Oyons. *DOR.* Sa courtoiſie eſt extreſme, & m'étonne,
Mais.... *CL.* Le Diable de Mais. *DO.* Mais qu'elle me pardonne...
CLI. Ie me meurs, je ſuis mort. *DOR.* Si j'en change l'effet,
Et reçoy comme un preſt le don qu'elle me fait.
CLI. Ie ſuis reſſuscité, preſt ou don, ne m'importe.

[i] à Cliton, & puis à Lyſe. *DOR.*[i] Prens. Ie luy rendray meſme avant que je ſorte.

[a] à Lyſe. *CLI.*[a] Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'inſtant,
Et revenir demain avec encor autant,
Et vous, Monſieur, ſongez à changer de demeure,
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit une heure.

[b] à Cliton, & puis à Lyſe. *DOR.*[b] Ne me romps plus la teſte, & toy, tarde un moment,
I'écris à ta maitreſſe un mot de compliment.

[c] Dorante ecrit ſur la table. *CLI.*[c] Ditons-nous cependant deux mots de guerre enſemble?
L. Diſons. *C.* Contemple-moy. *L.* Toy? *C.* Ouy, moy. Que t'en ſemble?

Dy. *LYS.* Que tout vert & rouge, ainsi qu'un Perroquet,
Tu n'és que bien en cage, & n'as que du caquet.
CLI. Tu ris, cette action, qu'est-elle? *LYS.* Ridicule.
CLI. Et cette main? *LYS.* De taille à bien ferrer la mule.
CLI. Cette jambe, ce pied? *LYS.* Si tu sors des prisons
Dignes de t'instaler aux petites maisons.
CL. Ce front? *LY.* Est un peu creux. *CL.* Cette teste? *LY.* Vn peu folle.
CLI. Ce ton de voix enfin avec cette parole?
LYS. Ah! c'est là que mes sens demeurent étonnez,
Le ton de voix est rare aussi-bien que le nez.
CLI. Ie meure, ton humeur me semble si jolie
Que tu me vas resoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu seras mon soucy,
Nos maistres font l'amour, nous le ferons aussi.
I'auray mille beaux mots tous les jours à te dire,
Ie coucheray de feux, de sanglots, de martyre,
Ie te diray, *je meurs, je suis dans les abois,*
Ie bruſle... *LYS.* Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprens deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, & je me tiens pour morte,
Si tu me veux en vie, affoibly ces attraits;
Et retien pour le moins la moitié de leurs traits.
CLI. Tu sçais mesme charmer alors que tu te moques,
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques,
On a traité mon maistre avec moins de rigueur,
On n'a pris que sa bourse, & tu prens jusqu'au cœur.
LYS. Il est riche, ton maistre? *CLI.* Assez. *LYS.* Et Gentilhomme?
CLI. Il le dit. *LYS.* Il demeure? *CLI.* A Paris. *LYS.* Et se nomme?
DOR. [a] Porte-luy cette lettre, & reçoy... *CLI.* [b] Sans conter?
DOR. Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.
CLI. Elle n'en prendra pas, Monsieur, je vous proteste.
LYS. Celle qui vous l'envoye en a pour moy de reste.
CLI. Ie vous le disois bien, elle a le cœur trop bon.
LYS. Luy pourray-je, Monsieur, apprendre vostre nom?
DOR. Il est dans mon billet, mais prens, je t'en conjure.
CLI. Vous faut-il dire encor que c'est luy faire injure?
LYS. Vous perdez temps, Monsieur, je sçay trop mon devoir:
Adieu, dans peu de temps je viendray vous revoir,
Et porte tant de joye à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle mesme.
CLI. Adieu, belle railleuse. *LYS.* Adieu, cher babillard.

[a] *Feüillant dans la bourse.*
[b] *Luy retenant le bras.*

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DOR. CEtte fille eſt jolie, elle a l'eſprit gaillard.
CLI. I'en eſtime l'humeur, j'en aime le viſage,
Mais plus que tous les deux j'adore ſon meſſage.
DOR. C'eſt celle dont il vient qu'il en faut eſtimer,
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.
CLI. Quoy? vous voulez, Monſieur, aimer cette inconnuë?
DOR. Ouy, je la veux aimer, Cliton. *CLI.* Sans l'avoir veuë?
DOR. Vn ſi rare bien-fait en un beſoin preſſant
S'empare puiſſamment d'un cœur reconnoiſſant,
Et comme de ſoy-meſme il marque un grand merite,
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau qu'on le voit genereux,
Et ſi l'on n'eſt ingrat, il faut eſtre amoureux.
CLI. Voſtre amour va toûjours d'un étrange caprice.
Dés l'abord autrefois vous aimaſtes Clarice,
Celle-cy ſans la voir; Mais, Monſieur, voſtre nom,
Luy deviez-vous l'apprendre, & ſi-toſt? *DOR.* Pourquoy non?
I'ay crû le devoir faire, & l'ay fait avec joye.
CLI. Il eſt plus décrié que la fauſſe monnoye.
DOR. Mon nom? *CLI.* Ouy, dans Paris en langage commun
Dorante & le Menteur à preſent ce n'eſt qu'un,
Et vous y poſſedez ce haut degré de gloire
Qu'en une Comedie on a mis voſtre hiſtoire.
DOR. En une Comedie? *CLI.* Et ſi naïvement
Que j'ay crû, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec voſtre viſage,
On le prendroit pour vous, il a voſtre air, voſtre âge,
Vos yeux, voſtre action, voſtre maigre embonpoint,
Et paroit comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'évenement j'ay part à la peinture,
Aprés voſtre portrait on produit ma figure,
Le Heros de la Farce, un certain Iodelet
Fait marcher aprés vous voſtre digne valet,
Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en meſme école.
C'eſt l'original meſme, il vaut ce que je vaux;
Si quelqu'autre s'en meſle, on peut s'inſcrire en faux,

Et tout autre que luy dans cette Comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice & Lucrece, elles en ont quelque air,
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder,
Vostre feu pere mesme est joüé sous le masque.
DOR. Cette Piece doit estre & plaisante & fantasque,
Mais son nom? *CLI.* Vostre nom de guerre, LE MENTEVR.
DOR. Les Vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'Autheur?
CLI. La piece a reüssi, quoy que foible de style,
Et d'un nouveau Proverbe elle enrichit la Ville,
De sorte qu'aujourd'huy presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moy, c'est bien pis; je n'ose plus paroistre,
Ce maraut de farceur m'a fait si bien connoistre,
Que les petits enfans, si-tost qu'on m'apperçoit,
Me courent dans la ruë, & me montrent au doigt,
Et chacun rit de voir les Courtauts de boutique,
Grossissant à l'envy leur chienne de Musique,
Se rompre le gosier dans cette belle humeur,
A crier après moy; LE VALET DV MENTEVR.
Vous en riez vous-mesme! *DOR.* Il faut bien que j'en rie?
CLI. Ie n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à present voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un Huissier,
Pas celle d'un records, pas d'un cabaret mesme.
DOR. Il faut donc avancer près de celle qui m'aime,
Comme Paris est loin, si je ne suis deçeu,
Nous pourrons reüssir avant qu'elle ait rien sçeu.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

SCENE IV.

LE PREVOST, CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

CLE. AH! je suis innocent, vous me faites injure.
PRE. Si vous l'étes, Monsieur, ne craignez aucun mal,
Mais comme enfin le mort étoit vostre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Ie doy sur ce soupçon vous mettre en sa presence.

[a] *Au Prevost.*
[b] *A Cleandre.*

[a] *Au Prevost.* *CLE.*[a] Et si pour s'affranchir il ose me charger?
[b] *A Cleandre.* *PRE.*[b] La Iustice entre vous en sçaura bien juger,
Souffrez paisiblement que l'ordre s'execute.
[c] *à Dorante* [c] Vous avez veu, Monsieur, le coup qu'on vous impute,
Voyez ce Cavalier, en seroit-il l'autheur?
[d] *Bas.* *CLE.*[d] Il va me reconnoistre. Ah Dieu! je meurs de peur.
[e] *Au Prevost.* *DOR.*[e] Souffrez que j'examine à loisir son visage.
[f] *Bas.* [f] C'est luy, mais il n'a fait qu'en homme de courage,
Ce seroit lascheté, quoy qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver,
[g] *Bas.* Ne le découvrons point. *CLE.*[g] Il me connoit, je tremble.
[h] *Au Prevost.* *DOR.*[h] Ce Cavalier, Monsieur, n'a rien qui luy ressemble,
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connoy moins, tant plus je le contemple.
[i] *Bas.* *CLE.*[i] O generosité qui n'eut jamais d'exemple!
DOR. L'habit mesme est tout autre. *PRE.* Enfin ce n'est pas luy?
DOR. Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'huy.
[l] *A Cleandre.* *PRE.*[l] Ie suis ravy, Monsieur, de voir vostre innocence
Asseurée à present par sa reconnoissance,
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir:
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
[l] *Au Prevost.* Adieu. *CLE.*[l] Vous avez fait le deû de vostre office.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE, CLITON.

[a] *A Cleandre.* *DO.*[a] MOn Cavalier, pour vous je me fais injustice,
Ie vous tiens pour brave homme, & vous reconnoy bien,
Faites vostre devoir, comme j'ay fait le mien.
CL. Monsieur.... *DO.* Point de replique, on pourroit nous entendre.
CLE. Sçachez donc seulement qu'on m'appelle Cleandre,
Que je sçay mon devoir, que j'en prendray soucy,
Et que je periray pour vous tirer d'icy.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DOR. N'Eſt-il pas vray, Cliton, que ç'euſt eſté dommage
De livrer au malheur ce genereux courage?
I'avois entre mes mains, & ſa vie, & ſa mort,
Et je me viens de voir arbitre de ſon ſort.
CLI. Quoy? c'eſt là donc, Monſieur... *DOR.* Ouy, c'eſt là le coupable.
CLI. L'homme à voſtre cheval? *DOR.* Rien n'eſt ſi veritable.
CLI. Ie ne ſçais où j'en ſuis, & deviens tout confus,
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?
DOR. I'ay veu ſur ſon viſage un noble caractere
Qui me parlant pour luy m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrois d'honneur.
I'ay crû devoir mentir pour ſauver un brave homme.
CLI. Et c'eſt ainſi, Monſieur, que l'on s'amende à Rome?
Ie me tiens au Proverbe, ouy, courez, voyagez,
Ie veux eſtre Guenon ſi jamais vous changez,
Vous mentirez toûjours, Monſieur, ſur ma parole,
Croyez-moy que Poitiers eſt une bonne école,
Pour le bien du Public je veux le publier,
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.
DOR. Ie ne ments plus, Cliton, je t'en donne aſſeurance,
Mais en un tel ſujet l'occaſion diſpenſe.
CLI. Vous en prendrez autant comme vous en verrez,
Menteur vous voulez vivre, & Menteur vous mourrez,
Et l'on dira de vous pour Oraiſon funebre:
C'étoit en menterie un Autheur tres-celebre,
Qui ſceut y raffiner de ſi digne façon
Qu'aux maiſtres du métier il en euſt fait leçon,
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune risque,
Aux plus forts d'après luy put donner quinze & biſque.
DOR. Ie n'ay plus qu'à mourir, mon Epitaphe eſt fait,
Et tu m'érigeras en Cavalier parfait.
Tu ferois violence à l'humeur la plus triſte:
Mais ſans plus badiner, va-t'en chercher Philiſte,
Donne-luy cette lettre, & moy, ſans plus mentir,
Avec les priſonniers j'iray me divertir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

Elle tient une lettre ouverte en sa main.

MEL. CErtes il écrit bien, sa lettre est excellente.
LYS. Madame, sa personne est encor plus galante,
Tout est charmant en luy, sa grace, son maintien...
ME. Il semble que déja tu luy veuilles du bien?
LYS. I'en trouve, à dire vray, la rencontre si belle,
Que je voudrois l'aimer si j'étois Demoiselle.
Il est riche, & de plus, il demeure à Paris,
Où des Dames, dit-on, est le vray Paradis,
Et ce qui vaut bien mieux que toutes les richesses,
Les maris y sont bons, & les femmes maîtresses;
Ie vous le dis encor, je m'y passerois bien,
Et si j'étois son fait, il seroit fort le mien.
MEL. Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait? *LYS.* Plus que je ne puis dire.
MEL. A sa lettre il paroit qu'il a beaucoup d'esprit,
Mais dy-moy, parle-t'il aussi bien qu'il écrit?
LYS. Pour luy faire en discours montrer son éloquence,
Il luy faudroit des gens de plus de consequence;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.
MEL. Et que croit-il de moy? *LYS.* Ce que vous luy mandez,
Que vous l'avez tantost veu par vostre fenestre,
Que vous l'aimez déja. *MEL.* Cela pourroit bien estre.
LYS. Sans l'avoir jamais veu? *MEL.* I'écris bien sans le voir.
LYS. Mais vous suivez d'un frere un absolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant vostre nom,
Pour luy donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.
MEL. Ie n'écrivois tantost qu'à dessein de luy plaire,

Mais,

Mais, Lyſe, maintenant j'ay pitié de l'ennuy
D'un homme ſi bien fait qui ſouffre pour autruy,
Et par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour,
S'il ne ſçait qui je ſuis, il peut l'apprendre un jour,
Vn tel gage m'oblige à luy tenir parole,
Ce qu'on met par écrit paſſe une amour frivole,
Puis qu'il a du merite on ne m'en peut blaſmer,
Et je luy doy mon cœur s'il daigne l'eſtimer.
Ie m'en forme en idée une image ſi rare
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare,
L'Amour en eſt le peintre, & ton rapport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.
LYS. Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime,
Si vous vous engagez, il s'engage de meſme,
Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
Il faut que voſtre amour plaiſamment s'entretienne,
Il ſera voſtre idée, & vous ſerez la ſienne,
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté
Sur tout dans une lettre aura grande beauté,
Quand vous y ſouscrirez pour Dorante, ou Meliſſe,
Voſtre tres-humble idée à vous rendre ſervice.
Vous vous moquez, Madame, & loin d'y conſentir
Vous n'en parlez ainſi que pour vous divertir.
MEL. Ie ne me moque point. *LYS.* Et que fera, Madame,
Cet autre Cavalier dont vous poſſedez l'ame,
Voſtre amant? *MEL.* Qui? *LY.* Philiſte. *ME.* Ah! ne préſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ay d'appas,
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie
N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.
LYS. Il eſt riche, & parent des premiers de Lyon.
MEL. Et c'eſt ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'eſt comme par ſurpriſe,
Dans ſes civilitez on diroit qu'il mépriſe,
Qu'un ſeul mot de ſa bouche eſt un rare bonheur,
Et qu'un de ſes regards eſt un excés d'honneur.
L'amour meſme d'un Roy me ſeroit importune,
S'il falloit la tenir à ſi haute fortune,
La ſienne eſt un treſor qu'il fait bien d'épargner,
L'avantage eſt trop grand, j'y pourrois trop gagner.

Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il ſemble qu'avec peine à mes yeux il ſe montre,
Et prend l'occaſion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaiſſer ſa Grandeur.
LYS. Peut-eſtre il eſt timide, & n'oſe davantage.
MEL. S'il craint, c'eſt que l'amour trop avant ne l'engage,
Il voit ſouvent mon frere, & ne parle de rien.
LYS. Mais vous le recevez, ce me ſemble, aſſez bien?
MEL. Comme je ne ſuis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en ſouffre, & je luy rens ſes mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne doy plus ſouffrir qu'avec cette grimace
D'un veritable amant il occupe la place.
LYS. Ie l'ay veu pour vous voir faire beaucoup de tours.
MEL. Qui l'empeſche d'entrer, & me voir tous les jours?
Cette façon d'agir eſt-elle plus polie?
Croit-il... *LYS.* Les amoureux ont chacun leur folie.
La ſienne eſt de vous voir avec tant de reſpect,
Qu'il paſſe pour ſuperbe, & vous devient ſuſpect,
Et la voſtre, un dégouſt de cette retenuë
Qui vous fait mépriſer la perſonne connuë,
Pour donner voſtre eſtime, & chercher avec ſoin
L'amour d'un inconnu parce qu'il eſt de loin.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLE. ENvers ce priſonnier as-tu fait cette feinte,
Ma ſœur? *M.* Sans me connoiſtre il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ay veu conduire en ce triſte ſejour,
Que ma lettre & l'argent ſont des effets d'amour;
Et Lyſe qui l'a veu m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.
CLE. Ah, ſi tu ſçavois tout! *MEL.* Elle ne laiſſe rien,
Elle en vante l'eſprit, la taille, le maintien,
Le viſage atrrayant, & la façon modeſte.
CLE. Ah, que c'eſt peu de choſe au prix de ce qui reſte!
MEL. Que reſte-t'il à dire? un courage invaincu?
CLE. C'eſt le plus genereux qui jamais ait vécu,

C'eſt le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...
MEL. Quoy? vous voulez, mon frere, ajouſter à ſa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'elle a bleſſé,
Et vous-meſme achever ce qu'elle a commencé?
CLE. Ma ſœur, à peine ſçay-je encor comme il ſe nomme,
Et je ſçay qu'on n'a veu jamais plus honneſte homme,
Et que ton frere enfin periroit aujourd'huy,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à luy.
Quoy que noſtre partie aye eſté ſi ſecrette
Que j'en duſſe eſperer une ſeure retraite,
Et que Florange & moy (comme je t'ay conté)
Afin que ce duel ne pûſt eſtre éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte,
Que ſans armes chacun ſortit par une porte,
Que nous n'euſſions enſemble eſté veus de huit jours,
Que presque tout le monde ignoraſt nos amours,
Et que l'occaſion me fut ſi favorable,
Que je vis l'innocent ſaiſi pour le coupable;
(Ie croy te l'avoir dit, qu'il nous vint ſéparer,
Et que ſur ſon cheval je ſçeus me retirer)
Comme je me montrois, afin que ma preſence
Donnaſt lieu d'en juger une entiere innocence,
Sur un bruit épandu que le deffunt & moy
D'une meſme beauté nous adorions la loy,
Vn Prevoſt ſoupçonneux me ſaiſit dans la ruë,
Me méne au priſonnier, & m'expoſe à ſa veuë.
Iuge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux:
Ce Cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoit, je tremble encor à te le dire,
Mais appren ſa vertu, chere ſœur, & l'admire.
Ce grand cœur, ſe voyant mon deſtin en la main,
Devient pour me ſauver à ſoy-meſme inhumain,
Luy qui ſouffre pour moy ſçait mon crime, & le nie,
Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le Prevoſt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſeure de ſe taire.
Voilà ce qu'il a fait, voy ce que je doy faire.
MEL. L'aimer, le ſecourir, & tous deux avoüer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop loüer.
CLE. Si je l'ay plaint tantoſt de ſouffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma ſœur, étoit bien legitime:

Mais ce n'eſt plus pitié, c'eſt obligation,
Et le devoir ſuccede à la compaſſion.
Nos plus puiſſans ſecours ne ſont qu'ingratitude,
Mets à les redoubler ton ſoin & ton étude;
Sous ce meſme pretexte, & ces déguiſemens
Ajouſte à ton argent perles, & diamans,
Qu'il ne manque de rien, & pour ſa delivrance
Ie vay de mes amis faire agir la puiſſance.
Que ſi tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquiter vers luy j'iray me declarer.
Adieu, de ton coſté pren ſoucy de me plaire,
Et voy ce que tu dois à qui te ſauve un frere.

MEL. Ie vous obeiray tres-punctuellement.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYS. VOus pouviez dire encor tres-volontairement,
Et la faveur du Ciel vous a bien conſervée
Si ces derniers diſcours ne vous ont achevée.
Le party de Philiſte a dequoy s'appuyer;
Ie n'en ſuis plus, Madame, il n'eſt bon qu'à noyer,
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Ie puis vers la priſon apprendre une courante?

MEL. Ouy, tu peux te reſoudre encore à te croter.

LYS. Quels de vos diamans me faut-il luy porter?

MEL. Mon frere va trop viſte, & ſa chaleur l'emporte
Iusqu'à connoiſtre mal des gens de cette ſorte.
Auſſi comme ſon but eſt different du mien,
Ie doy prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconnoiſſant, & je ſuis amoureuſe,
Il a peur d'eſtre ingrat, & je veux eſtre heureuſe.
A force de preſens il ſe croit acquiter,
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de merite,
Le ſecond l'importune, & le reſte l'irrite,
Et paſſé le beſoin, quoy qu'on luy puiſſe offrir,
C'eſt un accablement qu'il ne ſçauroit ſouffrir.
L'Amour eſt liberal, mais c'eſt avec adreſſe,
Le prix de ſes preſens eſt en leur gentilleſſe,

Et celuy qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Ie veux qu'il le desrobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique assez ingenieuse.
LYS. Elle doit estre belle, & fort mysterieuse.
MEL. Au lieu des diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le regaler,
Entrer sous ce pretexte, & trouver quelque voye
Par où sans que j'y sois tu fasses qu'il me voye.
Porte-luy mon portrait, & comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein:
Feins lors pour le r'avoir un déplaisir extresme,
S'il le rend, c'en est fait, s'il le retient, il m'aime.
LYS. A vous dire le vray, vous en sçavez beaucoup.
MEL. L'Amour est un grand maistre, il instruit tout d'un coup.
LYS. Il vient de vous donner de belles tablatures.
MEL. Viens querir mon portrait avec des confitures,
Comme pourra Dorante en user bien, ou mal,
Nous resoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

Cette Scene est dans la prison.

DOR. VOilà, mon cher amy, la veritable histoire
D'une avanture étrange, & difficile à croire;
Mais puisque je vous voy mon sort est assez doux.
PHI. L'avanture est étrange, & bien digne de vous,
Et si je n'en voyois la fin trop veritable,
I'aurois bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me feriez suspect, si vous étiez ailleurs.
CLI. Ayez pour luy, Monsieur, des sentimens meilleurs,
Il s'est bien converty dans un si long voyage,
C'est tout un autre esprit sous le mesme visage,
Et tout ce qu'il debite est pure verité
S'il ne ment quelquefois par generosité.
C'est le mesme qui prit Clarice pour Lucrece,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse,
Et malgré tout cela, le mesme toutefois
Depuis qu'il est icy n'a menty qu'une fois.

PHI. En voudrois-tu jurer ? *CLI.* Ouy, Monſieur, & j'en jure
Par le Dieu des Menteurs dont il eſt creature,
Et s'il vous faut encor un ſerment plus nouveau,
Par l'Hymen de Poitiers & le feſtin ſur l'eau.
PHI. Laiſſant là ce badin, amy, je vous confeſſe
Qu'il me ſouvient toûjours de vos traits de jeuneſſe.
Cent fois en cette ville aux meilleures maiſons
I'en ay fait un bon conte en déguiſant les noms,
I'en ay ry de bon cœur, & j'en ay bien fait rire,
Et quoy que maintenant je vous entende dire,
Ma memoire toûjours me les vient preſenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.
DOR. Formez en ma faveur de plus ſaines penſées,
Ces petites humeurs ſont auſſi-toſt paſſées,
Et l'air du Monde change en bonnes qualitez
Ces teintures qu'on prend aux Vniverſitez.
PHI. Dès lors à cela près vous étiez en eſtime
D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.
CLI. Ie le diſois dès lors, ſans cette qualité
Vous n'euſſiez pû jamais le payer de bonté.
DOR. Ne te tairas-tu point ? *CLI.* Dis-je rien qu'il ne ſçache,
Et fais-je à voſtre nom quelque nouvelle tache ?
N'étoit-il pas, Monſieur, avec Alcippe, & vous,
Quand ce feſtin en l'air le rendit ſi jaloux ?
Luy qui fut le témoin du conte que vous fiſtes,
Luy qui vous ſepara lors que vous vous batiſtes,
Ne ſçait-il pas encor les plus ruſez détours
Dont voſtre eſprit adroit bricola vos amours ?
PHI. Amy, ce flux de langue eſt trop grand pour ſe taire,
Mais ſans plus l'écouter parlons de voſtre affaire.
Elle me ſemble aiſée, & j'oſe me vanter
Qu'aſſez facilement je pourray l'emporter :
Ceux dont elle dépend ſont de ma connoiſſance,
Et meſme à la pluſpart je touche de naiſſance.
Le mort étoit d'ailleurs fort peu conſideré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps ſouffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous attriſtez point cependant en priſon,
On aura ſoin de vous comme en voſtre maiſon,
Le Concierge en a l'ordre, il tient de moy ſa place,
Et ſi-toſt que je parle, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

DOR. Ma joye eſt de vous voir, vous me l'allez ravir.
PHI. Ie prens congé de vous pour vous aller ſervir,
Cliton divertira voſtre melancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLI. COmment va maintenant l'amour, ou la folie?
Cette Dame obligeante au viſage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec ſon revenu,
Eſt-elle encore aimable? a-t'elle encor des charmes?
Par generoſité luy rendrons-nous les armes?
DOR. Cliton, je la tiens belle, & m'oſe figurer
Qu'elle n'a rien en ſoy qu'on ne puiſſe adorer.
Qu'en imagines-tu? *CLI.* I'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, & vous cacher ſon nom,
Quoy que vous préſumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procede,
Ie jurerois, Monſieur, qu'elle eſt, ou vieille, ou laide,
Peut-eſtre l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galand commode & fort incommodé.
DOR. Tu parles en brutal. *CLI.* Vous, en viſionnaire.
Mais ſi je diſois vray, que pretendez-vous faire?
DOR. Envoyer & la Dame & les amours au vent.
CLI. Mais vous avez receu, quiconque prend, ſe vend.
DOR. Quitte pour luy jetter ſon argent à la teſte.
CLI. Le compliment eſt doux, & la défaite honneſte.
Tout de bon à ce coup vous étes converty,
Ie le ſoûtiens, Monſieur, le Proverbe a menty.
Sans ſcrupule autrefois, témoin voſtre Lucrece,
Vous emportiez l'argent, & quittiez la Maitreſſe;
Mais Rome vous a fait ſi grand homme de bien,
Qu'à preſent vous voulez rendre à chacun le ſien.
Vous vous étes inſtruit des cas de conſcience.
DOR. Tu m'embroüilles l'eſprit faute de patience;
Deux ou trois jours peut-eſtre, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, & purgeront ces ſoins,
Tu ſçais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter ſa réponſe elle-meſme,

Voy déja ſa ſervante, elle revient. *CLI.* Tant pis,
Dûſſiez-vous enrager, c'eſt ce que je vous dis.
Si frequente ambaſſade & Maîtreſſe inviſible
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, & ſi ſon paſſe-port
Eſt auſſi bien fourny comme au premier abord.
DOR. Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des pistoles?
CLI. Qu'avons-nous ſans cela beſoin de ſes paroles?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

A Lyſe. *DOR.* IE ne t'esperois pas ſi ſoudain de retour.
LYS. Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilitez ma maîtreſſe eſt ravie,
Elle ſeroit venuë, elle en bruſle d'envie,
Mais une compagnie au logis la retient,
Elle viendra bien-toſt, & peut-eſtre elle vient,
Et je me connois mal à l'ardeur qui l'emporte
Si vous ne la voyez meſme avant que je ſorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs,
Les ſeches ſont deſſous, celles-cy ſont liquides.
CLI. Les amours de tantoſt me ſembloient plus ſolides.
Si tu n'as autre choſe, épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me ſatisfait pas,
Nous avons le cœur bon, & dans nos avantures
Nous ne fuſmes jamais hommes à confitures.
LYS. Badin, qui te demande icy ton ſentiment?
CLI. Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.
LYS. Eſt-ce à toy de parler, que n'attens-tu ton heure?
DOR. Sçaurons-nous cette fois ſon nom, ou ſa demeure?
LYS. Non pas encor ſi-toſt. *DOR.* Mais te vaut-elle bien?
Parle-moy franchement, & ne déguiſe rien.
LYS. A ce conte, Monſieur, vous me trouvez paſſable?
DOR. Ie te trouve de taille, & d'eſprit agreable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attrait aux yeux,
Qu'à te dire le vray je ne voudrois pas mieux,
Elle me charmera pourveu qu'elle te vaille.
LYS. Ma maîtreſſe n'eſt pas tout à fait de ma taille,

Mais

Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant & plus encor, Monsieur, qu'en qualité.
DOR. Tu sçais adroitement couler ta flaterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Ie veux le desrober, mais qu'est-ce qui le suit?
LYS. Rendez-le moy, Monsieur, j'ay haste, il s'en va nuit.
DOR. Ie verray ce que c'est. *LYS.* C'est une mignature.
DOR. O le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir? *LYS.* Après le naturel.
DOR. Ie ne croy pas jamais avoir rien veu de tel.
LYS. Ces quatre diamans dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque fueille, ou mal nette, ou blanchie,
Et je cours de ce pas y faire regarder.
DOR. Et quel est ce portrait? *LYS.* Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maitresse elle-mesme?
DOR. Quoy, celle qui m'écrit? *LYS.* Ouy, celle qui vous aime,
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.
DOR. Vn si rare bonheur ne m'est pas destiné,
Et tu me veux flater par cette fausse joye.
LYS. Quand je dis vray, Monsieur, je pretens qu'on me croye.
Mais je m'amuse trop, l'Orfévre est loin d'icy,
Donnez-moy, je perds temps. *DOR.* Laisse-moy ce soucy,
Nous avons un Orfévre arrété pour ses debtes,
Qui sçaura tout remettre au point que tu souhaites.
LYS. Vous m'en donnez, Monsieur. *DOR.* Ie te le feray voir.
LYS. A-t'il la main fort bonne? *DOR.* Autant qu'on peut l'avoir.
LYS. Sans mentir? *DOR.* Sans mentir. *CLI.* Il est trop jeune, il n'ose.
LYS. Ie voudrois bien pour vous faire icy quelque chose.
Mais vous le montreriez. *DOR.* Non, à qui que ce soit.
LYS. Vous me ferez chasser si quelqu'autre le voit.
DOR. Va, dors en seureté. *LYS.* Mais enfin à quand rendre?
DOR. Dès demain. *LYS.* Demain donc je viendray le reprendre,
Ie ne puis me resoudre à vous desobliger.
CLI. Elle se met pour vous en un tres-grand danger,
Dirons-nous rien nous deux? *LY.* Non. *CL.* Comme tu mépriſes!
LYS. Ie n'ay pas le loisir d'entendre tes sottises.
CLI. Avec cette rigueur tu me feras mourir.
LYS. Peut-estre à mon retour je sçauray te guerir,
Ie ne puis mieux pour l'heure, Adieu. *CLI.* Tout me succede.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

DOR. VIen, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?
CLI. Ie ſuis un peu moins dupe, & plus fuſté que vous.
C'eſt un leurre, Monſieur, la choſe eſt toute claire,
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le Monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre on les apporte exprès,
On s'en faſche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toûjours de crainte qu'on les rende,
Et pour derniere adreſſe une telle beauté
Ne ſe voit que de nuit & dans l'obſcurité.
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie,
A voir l'original ſi loin de ſa copie.
Mais laiſſons ce diſcours qui peut vous ennuyer,
Vous feray-je venir l'Orfévre priſonnier?
DOR. Simple, n'as-tu point veu que c'étoit une feinte,
Vn effet de l'amour dont mon ame eſt atteinte?
CLI. Bon, en voicy déja de deux en meſme jour,
Par devoir d'honneſte homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres,
Chacun a ſes talens, & ce ſont-là les voſtres.
DOR. Tay-toy, tu m'étourdis de tes ſottes raiſons,
Allons prendre un peu d'air dans la Cour des Priſons.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

L'Acte se passe dans la prison.

DOR. NE vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur vn tel sujet ayons la bouche close,
On peut nous écouter, & vous surprendre icy,
Et si vous vous perdez vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ay conçeuë,
Quoy qu'elle soit l'effet d'une premiere veuë,
Ioint mon peril au vostre, & les unit si bien,
Qu'au cours de vostre sort elle attache le mien.
CLE. N'ayez aucune peur, & sortez d'un tel doute,
I'ay des gens là-dehors qui gardent qu'on écoute,
Et je puis vous parler en toute seureté
De ce que mon malheur doit à vostre bonté.
Si d'un bien-fait si grand qu'on reçoit sans merite
Qui s'avouë insolvable aucunement s'acquite,
Pour m'acquiter vers vous autant que je le puis,
I'avouë, & hautement, Monsieur, que je le suis:
Mais si cette amitié par l'amitié se paye,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye.
La vostre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vostre également,
Et l'on n'y trouvera que cette difference,
Qu'en vous elle est faveur, en moy reconnoissance.
DOR. N'appellez point faveur ce qui fut un devoir,
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussi-tost un certain nœud les lie,
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est,
Et quand on luy ressemble, on prend son interest.

CLI. Par exemple, voyez, aux traits de ce viſage
Mille Dames m'ont pris pour homme de courage,
Et ſi-toſt que je parle, on devine à demy
Que le ſexe jamais ne fut mon ennemy.
CLE. Cet homme a de l'humeur. *DO.* C'eſt un vieux Domeſtique
Qui, comme vous voyez, n'eſt pas melancolique.
A cauſe de ſon âge il ſe croit tout permis;
Il ſe rend familier avec tous mes amis,
Meſle par tout ſon mot, & jamais quoy qu'on die,
Pour donner ſon avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaiſt.
CLE. I'en voudrois connoiſtre un de l'humeur dont il eſt.
CLI. Croyez qu'à le trouver vous auriez grande peine,
Le Monde n'en voit pas quatorze à la douzaine,
Et je jurerois bien, Monſieur, en bonne foy
Qu'en France il n'en eſt point que Iodelet & moy.
DOR. Voilà de ſes bons mots les galantes ſurpriſes.
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de ſottiſes,
Et quand il a deſſein de ſe mettre en credit,
Plus il y fait d'effort, moins il ſçait ce qu'il dit.
CLI. On appelle cela des Vers à ma loüange.
CLE. Presque inſenſiblement nous avons pris le change,
Mais revenons, Monſieur, à ce que je vous dois.
DOR. Nous en pourrons parler encor quelqu'autre fois,
Il ſuffit pour ce coup. *CLE.* Ie ne ſçaurois vous taire
En quel heureux état ſe trouve voſtre affaire.
Vous ſortirez bien-toſt, & peut-eſtre demain,
Mais un ſi prompt ſecours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiſte en ont trouvé la voye,
I'en doy rougir de honte au milieu de ma joye,
Et je ne ſçaurois voir ſans eſtre un peu jaloux
Qu'il m'oſte les moyens de m'employer pour vous.
Ie cede avec regret à cet amy fidelle,
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zéle,
Et vous m'obligerez au ſortir de priſon
De me faire l'honneur de prendre ma maiſon.
Ie n'attens point le temps de voſtre delivrance
De peur qu'encor un coup Philiſte me devance;
Comme il m'oſte aujourd'huy l'eſpoir de vous ſervir,
Vous loger eſt un bien que je luy veux ravir.
DOR. C'eſt un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLE. Ie vous en reprîray quand vous pourrez ſortir,
Et lors nous taſcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennuy que je vous cauſe.
Auriez-vous cependant beſoin de quelque choſe?
Vous étes voyageur, & pris par des Sergens,
Et quoy que ces Meſſieurs ſoient fort honneſtes gens,
Il en eſt quelques-uns... *CLI.* Les ſiens en ſont du nombre,
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à ſon ombre,
Et n'étoit que le Ciel a ſçeu le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net, & fort leger.
Mais comme je pleurois ſes triſtes avantures,
Nous avons receu lettre, argent, & confitures.
CLE. Et de qui? *DOR.* Pour le dire il faudroit deviner,
Iugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Vne Dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force preſens.... *CLE.* Et vous viſite? *DOR.* Non.
CLE. Vous ſçavez ſon logis? *DOR.* Non-pas meſme ſon nom.
Ne ſoupçonnez-vous point ce que ce pourroit eſtre?
CLE. A moins que de la voir je ne la puis connoiſtre.
DOR. Pour un ſi bon amy je n'ay point de ſecret.
Voyez, connoiſſez-vous les traits de ce portrait?
CLE. Elle ſemble éveillée, & paſſablement belle,
Mais je ne vous en puis dire aucune Nouvelle,
Et je ne connoy rien à ces traits que je voy.
Ie vay vous préparer une chambre chez moy.
Adieu.

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DOR. CE brusque Adieu marque un trouble dans l'ame,
Sans doute il la connoit. *CLI.* C'eſt peut-eſtre ſa femme.
DOR. Sa femme? *CLI.* Ouy, c'eſt ſans doute elle qui vous écrit,
Et vous venez de faire un coup de grand eſprit.
Voilà de vos ſecrets, & de vos confidences.
DOR. Nomme-les par leur nom, dy de mes imprudences.
Mais ſeroit-ce en effet celle que tu me dis?
CLI. Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un ſecret avec extreſme adreſſe.
C'eſt ſa femme, vous dis-je, ou du moins ſa Maîtreſſe,

Ne l'avez-vous pas veu tout changé de couleur?
DOR. Ie l'ay veu comme atteint d'une vive douleur
Faire de vains efforts pour cacher ſa ſurpriſe.
Son deſordre, Cliton, montre ce qu'il déguiſe,
Il a pris un pretexte à ſortir promptement,
Sans ſe donner loiſir d'un mot de compliment.
CLI. Qu'il ſera dangereux rencontrer ſa colere,
Il va tout renverſer ſi l'on le laiſſe faire,
Et je vous tiens pour mort ſi ſa fureur ſe croit:
Mais ſur tout ſes valets peuvent bien marcher droit,
Malheureux le premier qui faſchera ſon maiſtre,
Pour autres cent Louys je ne voudrois pas l'eſtre.
DOR. La choſe eſt ſans remede, en ſoit ce qui pourra,
S'il fait tant le mauvais peut-eſtre on le verra.
Ce n'eſt pas qu'après tout, Cliton, ſi c'eſt ſa femme
Ie ne ſçache étouffer cette naiſſante flame,
Ce ſeroit luy préter un fort mauvais ſecours,
Que luy ravir l'honneur en conſervant ſes jours,
D'une belle action j'en ferois une noire,
I'en ay fait mon amy, je prens part à ſa gloire,
Et je ne voudrois pas qu'on pûſt me reprocher
De ſervir un brave homme au prix d'un bien ſi cher.
CLI. Et s'il eſt ſon amant? *DOR.* Puis qu'elle me préfere,
Ce que j'ay fait pour luy vaut bien qu'il me défere:
Sinon, il a du cœur, il en ſçait bien les loix,
Et je ſuis reſolu de défendre ſon choix.
Tandis pour un moment trefve de raillerie,
Ie veux entretenir un peu ma reſverie.[a]

[a] *Il prend le portrait de Meliſſe.*

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Helas! au lieu de l'eſperer,
Ie ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu luy dis mon procedé,
Et que je te fus infidelle
Si-toſt que je t'eus poſſedé.
Garde mieux le ſecret que moy,
Daigne en ma faveur te contraindre,
Si j'ay pû te manquer de foy,
C'eſt m'imiter que de t'en plaindre,

Ta colere en me puniſſant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toy retombent les vangeances....

CLI. Vous ne dites, Monſieur, que des extravagances, * *Luy oſtãt le portrait.*
Et parlez juſtement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendray ce portrait mieux que vous,
Ie veux vous en montrer de meilleures methodes,
Et luy faire des vœux plus courts, & plus commodes.
Adorable & riche beauté,
Qui joints les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes piſtoles;
Sçache un peu mieux les partager,
Et ſi tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouys,
Garde pour toy les confitures,
Et nous accable de Louys.
Voilà parler en homme. *DOR.* Arrête tes ſaillies,
Ou va du moins ailleurs debiter tes folies,
Ie ne ſuis pas toûjours d'humeur à t'écouter.
CLI. Et je ne ſuis jamais d'humeur à vous flater,
Ie ne vous puis ſouffrir de dire une ſottiſe,
Par un double intereſt je prens cette franchiſe,
L'un, vous étes mon maiſtre, & j'en rougis pour vous,
L'autre, c'eſt mon talent, & j'en deviens jaloux.
DOR. Si c'eſt là ton talent, ma faute eſt ſans exemple.
CLI. Ne me l'enviez point, le voſtre eſt aſſez ample,
Et puis qu'enfin le Ciel m'a voulu departir
Le don d'extravaguer comme à vous de mentir,
Comme je ne ments point devant voſtre Excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance,
N'entreprenez ſur moy, non-plus que moy ſur vous.
DOR. Tay-toy, le Ciel m'envoye un entretien plus doux,
L'Ambaſſade revient. *CLI.* Que nous apporte-t'elle.
DOR. Maraut, veux-tu toûjours quelque douceur nouvelle?
CLI. Non-pas, mais le paſſé m'a rendu curieux,
Ie luy regarde aux mains un peu pluſtoſt qu'aux yeux.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, CLITON, LYSE.

Meliſſe eſt déguiſée en ſervante, & tache ſon viſage ſous une coiffe. A Lyſe.

CLI. MOntre ton paſſe-port. Quoy ! tu viens les mains vuides !
Ainſi détruit le temps les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour reduit tout voſtre heur & le mien
Des Louys aux douceurs, & des douceurs à rien.
LYS. Si j'apportay tantoſt, à preſent je demande.
DOR. Que veux-tu ? *LYS.* Ce portrait que je veux qu'on me rende.
DOR. As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit ?
LYS. I'améne icy ma ſœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite,
Demandez-luy, Monſieur, quelle vie on m'a faite.
DOR. Quoy, ta maîtreſſe ſçait que tu me l'as laiſſé ?
LYS. Elle s'en eſt doutée, & je l'ay confeſſé.
DOR. Elle s'en eſt donc miſe en colere ? *LYS.* Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le rapporte :
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Ie ne ſçay dés ce ſoir, Monſieur, que devenir,
Ma fortune eſt perduë, & dix ans de ſervice.
DOR. Ecoute, il n'eſt pour toy choſe que je ne faſſe,
Si je te nuis icy, c'eſt avec grand regret,
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye,
Que rien n'approcheroit de mon raviſſement,
Si je le poſſedois de ſon conſentement ;
Qu'il eſt l'unique bien où mon eſpoir ſe fonde,
Qu'il eſt le ſeul treſor qui me ſoit cher au Monde :
Et quand à ta fortune il eſt en mon pouvoir
De la faire monter par-de-là ton eſpoir.
LYS. Ie ne veux point de vous, ny de vos recompenſes.
DOR. Tu me dédaignes trop. *LYS.* Ie le dois. *CLI.* Tu l'offences,
Mais voulez-vous, Monſieur, me croire & vous vanger ?
Rendez-luy ſon portrait pour la faire enrager.
LYS. O le grand habile homme ! il y connoit fineſſe.
C'eſt donc ainſi, Monſieur, que vous tenez promeſſe ?

Mais

Mais puisqu'auprès de vous j'ay si peu de credit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ay tant l'épouvante.
DOR. Tu verras que ta sœur sera plus obligeante:
Mais si ce grand courroux luy donne autant d'effroy,
Ie feray tout autant pour elle que pour toy.
LYS. N'importe, parlez-luy, du moins vous sçaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ay pris vostre querelle.
DOR.[a] Son ordre est-il si rude? *MEL.* Il est assez exprès; [a] *A Meliſſe*
Mais sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près,
Quoy qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.
CLI. Comme toutes les deux joüent leurs personnages!
MEL. Souvent tout cet effort à r'avoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-estre après tout le dessein de Madame,
Ma sœur non-plus que moy ne lit pas dans son ame,
En ces occasions il fait bon hazarder,
Et de force, ou de gré je sçaurois le garder.
Si vous l'aimez, Monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage;
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur
Puisqu'avant ce portrait on aura vostre cœur,
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange
Si je ne luy faisois accepter cette échange.
Ie l'entreprens pour vous, & vous répondray bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.
DOR. O Ciel! & de quel nom faut-il que je te nomme!
CLI. Ainsi font deux soldats logez chez le bon-homme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups,
L'un jure comme un Diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout vostre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.
MEL. Que dit cet insolent? *DOR.* C'est un fou qui me sert.
CLI. Vous dites que... *DOR.*[b] Tay-toy, ta sottise me perd;[c] [b] *A Clitan.* [c] *A Meliſſe*
Ie suivray ton conseil, il m'a rendu la vie.
LYS. Avec sa complaisance à flater vostre envie,
Dans le cœur de Madame elle croit penetrer,
Mais son front en rougit, & n'ose se montrer.
MEL.[d] Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voye, [d] *Se découvrant.*
D'où luy vient ce conseil qui luy rend tant de joye.
DOR. Mes yeux, que voy-je? où suis-je? étes-vous des flateurs?
Si le portrait dit vray, les habits sont menteurs,

Madame, c'eſt ainſi que vous ſçavez ſurprendre!
MEL. C'eſt ainſi que je taſche à ne me point méprendre,
A voir ſi vous m'aimez, & ſçavez meriter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait eſt à vous, vous l'avez ſçeu défendre,
Et de plus, ſur mon cœur vous pouvez tout pretendre,
Mais par quelque motif que vous l'euſſiez rendu,
L'un & l'autre à jamais étoit pour vous perdu,
Ie retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'euſſiez de moy jamais veu que l'image.
Voilà le vray ſujet de mon déguiſement,
Pour ne rien hazarder j'ay pris ce vétement,
Pour entrer ſans ſoupçon, pour en ſortir de meſme,
Et ne me point montrer qu'ayant veu ſi l'on m'aime.
DOR. Ie demeure immobile, & pour vous repliquer,
Ie pers la liberté meſme de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Ie ne ſçay ſi je dors, je ne ſçay ſi je veille,
Ie ne ſçay ſi je vis, & je ſçay toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous dois,
Que tous mes jours uſez deſſous voſtre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous offert en ſacrifice,
Que tout mon cœur bruſlé d'amour pour vos appas,
Envers voſtre beauté ne m'acquiteroient pas.
MEL. Sçachez pour arréter ce diſcours qui me flate,
Que je n'ay pû moins faire à moins que d'eſtre ingrate,
Vous avez fait pour moy plus que vous ne ſçavez,
Et je vous doy bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour, à preſent je vous quitte,
Et malgré mon amour je romps cette viſite,
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi,
Ie crains à tous momens qu'on me ſurprenne icy,
Encor que déguiſée on pourroit me connoiſtre.
Ie vous puis cette nuit parler par ma feneſtre,
Du moins ſi le Concierge eſt homme à conſentir
A force de preſens que vous puiſſiez ſortir.
Vn peu d'argent fait tout chez les gens de ſa ſorte.
DOR. Mais aprés que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher? *MEL.* Ayant ſçeu la maiſon
Vous pourriez aiſément vous informer du nom,
Encor un jour ou deux il me faut vous le taire;
Mais vous n'étes pas homme à me vouloir déplaire.

Ie loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.
DOR. Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.
LYS. Vn linge servira de marque plus expresse,
I'en prendray soin. *ME.* On ouvre, & quelqu'un vous vient voir,
Si vous m'aimez, Monsieur.... [a] *DOR.* Ie sçay bien mon devoir,
Sur ma discretion prenez toute asseurance.

[a] *Elles abaissent toutes deux leur coiffe.*

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHI. AMy, nostre bonheur passe nostre esperance.
Vous avez compagnie! Ah, voyons s'il vous plaist.
DOR. Laissez-les s'échaper, je vous diray qui c'est.
Ce n'est qu'une Lingere, allant en Italie
Ie la vis en passant, & la trouvay jolie,
Nous fismes connoissance, & me sçachant icy,
Comme vous le voyez, elle en a pris soucy.
PHI. Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.
DOR. Celle-cy pour le moins n'est pas des plus communes.
PHI. Elle vous semble belle, à ce conte? *DOR.* A ravir.
PHI. Ie n'en suis point jaloux. *DOR.* M'y voulez-vous servir?
PHI. Ie suis trop maladroit pour un si noble roolle.
DOR. Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.
PHI. Qu'une? *DOR.* Non, cette nuit j'ay promis de la voir,
Seur que vous obtiendrez mon congé pour ce soir,
Le Concierge est à vous. *PHI.* C'est une affaire faite.
DOR. Quoy, vous me refusez un mot que je souhaite?
PHI. L'ordre, tout au contraire, en est déja donné,
Et vostre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté vostre histoire,
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas,
Ils vous ont veu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence;
Ils ont veu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connû personne étant trop éloignez.
Voilà, quoy qu'il en soit, tous nos procès gagnez,

Et plûtoſt de beaucoup que je n'oſois pretendre.
Ie n'ay point perdu temps, & les ay fait entendre,
Si bien que ſans chercher d'autre éclairciſſement
Vos Iuges m'ont promis voſtre élargiſſement.
Mais quoy qu'il ſoit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je ſeray la voſtre.
Ce ſont formalitez que pour vous dégager
Les Iuges, diſent-ils, ſont tenus d'exiger,
Mais ſans doute ils en font ainſi que bon leur ſemble.
Tandis ce ſoir chez moy nous ſouperons enſemble,
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loiſir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir voſtre Lingere.
Ils m'ont dit toutefois qu'il ſeroit neceſſaire
De coucher pour la forme un moment en priſon,
Et m'en ont ſur le champ rendu quelque raiſon;
Mais c'eſt ſi peu mon jeu que de telles matieres,
Que j'en pers auſſi-toſt les plus belles lumieres.
Vous ſortirez demain, il n'eſt rien de plus vray,
C'eſt tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en ſçay.

DOR. Que ne vous doy-je point pour de ſi bons offices?

PHI. Amy, ce ne ſont-là que de petits ſervices,
Ie voudrois pouvoir mieux, tout me ſeroit fort doux.
Ie vay chercher du monde à ſouper avec vous,
Adieu, je vous attens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DOR. TV ne dis mot, Cliton. *CLI.* Elle eſt belle, ou je meure.
DOR. Elle te ſemble belle? *CLI.* Et ſi parfaitement
Que j'en ſuis meſme encor dans le raviſſement,
Encor dans mon eſprit je la vois, & l'admire,
Et je n'ay ſçeu depuis trouver le mot à dire.

DOR. Ie ſuis ravy de voir que mon élection
Ait enfin merité ton approbation.

CLI. Ah, pleuſt à Dieu, Monſieur, que ce fuſt la ſervante!
Vous verriez comme quoy je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DOR. Admire en cet amour la force du Deſtin.

CLI. I'admire bien plûtoſt voſtre adreſſe ordinaire
Qui change en un moment cette Dame en Lingere.
DOR. C'étoit neceſſité dans cette occaſion,
De crainte que Philiſte euſt quelque viſion,
S'en formaſt quelque idée, & la pûſt reconnoiſtre.
CLI. Cette Metamorphoſe eſt de vos coups de maiſtre,
Ie n'en parleray plus, Monſieur, que cette fois,
Mais en un demy-jour contez déja pour trois.
Vn coupable honneſte homme, un portrait, une Dame,
A ſon premier métier rendent ſoudain voſtre ame;
Et vous ſçavez mentir par generoſité,
Par adreſſe d'amour, & par neceſſité.
Quelle converſion! *DOR.* Tu fais bien le ſevere.
CLI. Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
I'aurois trop à conter. *DOR.* Conſerver un ſecret,
Ce n'eſt pas tant mentir qu'eſtre amoureux discret,
L'honneur d'une Maîtreſſe aiſément y diſpoſe.
CLI. Ce n'eſt qu'autre pretexte, & non-pas autre choſe,
Croyez-moy, vous mourrez, Monſieur, dans voſtre peau,
Et vous meriterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraiſon que n'aguere j'ay faite:
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la repete.
DOR. Pour de pareils ſujets peut-on s'en garantir?
Et toy-meſme à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occaſion convie, aide, engage, diſpenſe,
Et pour ſervir un autre on ment ſans qu'on y penſe.
CLI. Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y moy bien.
DOR. Allons trouver Philiſte, & ne jurons de rien.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MEL. QUE tremble encor de peur, & n'en suis pas remise.
LYS. Aussi bien comme vous je pensois estre prise.
M. Non, Philiste n'est fait que pour m'incõmoder,
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.
LYS. Vn amy veritable à toute heure s'acquite,
Mais un amant fascheux, soit de jour, soit de nuit,
Toûjours à contre-temps à nos yeux se produit,
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire;
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mesler sa presence où l'on la veut le moins.
MEL. Quel desordre eust-ce été, Lyse, s'il m'eust connuë?
LYS. Il vous auroit donné fort avant dans la veuë.
MEL. Quel bruit, & quel éclat n'eust point fait son couroux?
LYS. Il eust été peut-estre aussi honteux que vous.
Vn homme un peu content & qui s'en fait accroire,
Se voyant mépriſé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sçait rendre le change,
Loin de s'en émouvoir en raillant il se vange,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fascher;
Tant qu'il peut il témoigne une ame indifferente.
Quoy qu'il en soit enfin vous avez veu Dorante,
Et fort adroitement je vous ay mise en jeu.
MEL. Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.
LYS. Et bien, mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ay-je trop dit. *MEL.* I'en ay veu davantage.

LYS. Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé?
MEL. Ie n'ay qu'un déplaiſir, d'avoir ſi peu tardé.
LYS. Vous l'aimez? *MEL.* Ie l'adore. *LYS.* Et croyez qu'il vous aime?
MEL. Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extreſme.
LYS. Vne premiere veuë, un moment d'entretien
Vous fait ainſi tout croire, & ne douter de rien!
MEL. Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyſe, c'eſt un accord bien-toſt fait que le noſtre,
Sa main entre les cœurs par un ſecret pouvoir
Séme l'intelligence avant que de ſe voir;
Il prépare ſi bien l'Amant & la Maitreſſe
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intereſſe,
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſément,
Et ſans s'inquieter de mille peurs frivoles
La foy ſemble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup,
Et dequoy qu'à l'envy tous les deux nous inſtruiſent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en diſent.
LYS. Si, comme dit Sylvandre, une ame en ſe formant,
Ou deſcendant du Ciel, prend d'un autre l'Aimant,
La ſienne a pris le voſtre, & vous a rencontrée.
MEL. Quoy, tu lis les Romans? *LYS.* Ie puis bien lire Aſtrée,
Ie ſuis de ſon village, & j'ay de bons garands
Qu'elle & ſon Celadon étoient des mes parents.
MEL. Quelle preuve en as-tu? *LYS.* Ce vieux ſaule, Madame,
Où chacun d'eux cachoit ſes lettres & ſa flame,
Quand le jaloux Semire en fit un faux témoin,
Du pré de mon grand pere il fait encor le coin,
Et l'on m'a dit que c'eſt un infaillible ſigne
Que d'un ſi rare Hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas? *MEL.* De vray c'eſt un grand point.
LYS. Aurois-je tant deſprit, ſi cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adreſſe à faire vos meſſages,
A joüer avec vous de ſi bons perſonnages,
Ce treſor de lumiere & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ay d'eux herité?
MEL. Tu le diſois tantoſt, chacun a ſa folie,
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLE. IE viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur... *MEL.* Avec Dorante? Avec ce Cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait? *CLE.* Vn coup dont tu seras ravie.
MEL. Qu'à cette lascheté je puisse consentir!
CLE. Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.
MEL. Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flate,
Si vous êtes ingrat, je ne puis estre ingrate.
CLE. Tu semble t'en fascher! *MEL.* Ie m'en fasche pour vous,
D'un mot il peut vous perdre, & je crains son courroux.
CLE. Il est trop genereux, & d'ailleurs la querelle
Dans les termes qu'elle est n'est pas si criminelle.
Ecoute. Nous parlions des Dames de Lyon,
Elles sont assez mal en son opinion;
Il confesse de vray qu'il a peu veu la ville,
Mais il se l'imagine en beautez fort sterile,
Et ne peut se resoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait dequoy captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pais j'en nomme trois ou quatre,
Mais à moins que de voir il n'en veut rien rabatre,
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
I'ay creu par un portrait le mettre à la raison,
Et sans chercher plus loin ces beautez qu'on admire,
Ie ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénîras-tu, ma sœur, pour un moment?
MEL. Vous me joüez, mon frere, assez accortement,
La querelle est adroite, & bien imaginée.
CLE. Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.
MEL. S'il faut ruser icy, j'en sçais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups,
Vous pensez me surprendre, & je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.
CLE. Et bien, je viens de voir ton portrait en ses mains.
MEL. Et c'est ce qui vous fasche? *CLE.* Et c'est dont je me plains.
MEL. I'ay creu vous obliger, & l'ay fait pour vous plaire,
Vostre ordre étoit exprés. *CLE.* Quoy? je te l'ay fait faire?

MEL. Ne

MEL. Ne m'avez-vous pas dit, *sous ces déguisemens*
Ajouste à ton argent perles, & diamans?
Ce sont vos propres mots, & vous en êtes cause.
CLE. Et quoy, de ce portrait disent-ils quelque chose?
MEL. Puisqu'il est enrichy de quatre diamans;
N'est-ce pas obeïr à vos commandemens?
CLE. C'est fort bien expliquer le sens de mes prieres;
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulieres,
Qui donne le portrait promet l'original.
MEL. C'est encore vostre ordre, ou je m'y connoy mal.
Ne m'avez-vous pas dit, *pren soucy de me plaire,*
Et voy ce que tu dois à qui te sauve un frere?
Puisque vous luy devez, & la vie, & l'honneur,
Pour vous en revancher, doy-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encor à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquiter je me donne moy-mesme?
CLE. Certes, pour m'obeir avec plus de chaleur
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes debtes.
Non que mes volontez en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu je voudrois l'allumer,
Qu'il eust dequoy vous plaire, & vouluſt vous aimer,
Ie tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau-frere,
I'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire,
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Ie viens de l'obliger à prendre la maison,
Afin que l'entretien produise quelques flames
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous sçavez trouver des chemins plus aisez;
Sans sçavoir s'il vous plaist, ny si vous luy plaisez,
Vous pensez l'engager en luy donnant ces gages,
Et luy donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si quand vous le verrez
Vous n'y rencontrez pas ce que vous esperez?
Si quelque aversion vous prend pour son visage?
Si le vostre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait donné legerement
Il érige un trophée à quelque objet charmant?
MEL. Sans l'avoir jamais veu je connoy son courage,
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaist, si le cœur en est haut,
Et si l'ame est parfaite, il n'a point de defaut.

Ajouſtez que vous-meſme après voſtre avanture
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connoiſtre mieux,
Ie m'en rapporte à vous, & choiſis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimeray, mon frere,
Et ſi ces foibles traits n'ont point dequoy luy plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en apprehendez rien,
Puiſqu'il eſt genereux, il en uſera bien.

CLE. Quoy qu'il en ſoit, ma ſœur, ſoyez plus retenuë
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa veuë,
Voſtre amour me ravit, je veux le couronner,
Mais ſouffrez qu'il ſe donne avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoyez point en peine,
Adieu, je vais une heure entretenir Climene.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYS. VOus en voilà défaite & quitte à bon marché,
Encor eſt-il traitable alors qu'il eſt faſché,
Sa colere a pour vous une douce methode,
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incommode.

MEL. Auſſi qu'ay-je commis pour en donner ſujet?
Me ranger à ſon choix ſans ſçavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obeïr par avance,
Sont-ce, Lyſe, envers luy des crimes d'importance?

LYS. Obeïr par avance eſt un jeu delicat,
Dont tout autre que luy feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites voſtre ame,
Avec un grand ſecret ménage voſtre flame:
Devoit-il expoſer ce portrait à ſes yeux?
Ie le tiens indiſcret. *MEL.* Il n'eſt que curieux,
Et ne montreroit pas ſi grande impatience
S'il me conſideroit avec indifference.
Outre qu'un tel ſecret peut ſouffrir un amy.

LYS. Mais un homme qu'à peine il connoit à demy?

MEL. Mon frere luy doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un amy tout autre peut pretendre.

LYS. L'amour excuſe tout dans un cœur enflamé,
Et tout crime eſt leger dont l'auteur eſt aimé.

Ie ſerois plus ſevere, & tiens qu'à juste tiltre
Vous luy pouvez tantoſt en faire un bon chapitre.
MEL. Ne querellons perſonne, & puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.
LYS. Que vous avez de peur que le marché n'échape!
MEL. Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Ie poſſede ſon cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en debats ſuperflus.
Quelquefois en amour trop de fineſſe abuſe,
S'excuſera-t'il mieux que mon feu ne l'excuſe?
Allons, allons l'attendre, & ſans en murmurer,
Ne penſons qu'aux moyens de nous en aſſeurer.
LYS. Vous ferez-vous connoiſtre? *MEL.* Ouy, s'il ſçait de mon frere
Ce que jusqu'à preſent j'avois voulu luy taire,
Sinon, quand il viendra prendre ſon logement
Il ſe verra ſurpris plus agreablement.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DOR. ME reconduire encor! cette ceremonie
D'entre les vrais amis devroit eſtre bannie.
PHI. Iusques en Belle-cour je vous ay reconduit
Pour voir une Maîtreſſe en faveur de la nuit,
Le temps eſt aſſez doux, & je la voy paroiſtre
En de ſemblables nuits ſouvent à la feneſtre.
I'attendray le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laiſſe aller voir voſtre Lingere, Adieu.
DOR. Que je vous laiſſe icy de nuit ſans compagnie!
PHI. C'eſt faire à voſtre tour trop de ceremonie,
Peut-eſtre qu'à Paris j'aurois beſoin de vous,
Mais je ne crains icy ny rivaux, ny Filoux.
DOR. Amy, pour des rivaux, chaque jour en fait naiſtre,
Vous en pouvez avoir, & ne les pas connoiſtre.
Ce n'eſt pas que je veüille entrer dans vos ſecrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets,
I'ay du loiſir aſſez. *PHI.* Si l'heure ne vous preſſe
Vous ſçaurez mon ſecret touchant cette Maîtreſſe,
Elle demeure, amy, dans ce grand pavillon.
CLI.[a] Tout ſe prépare mal à cet échantillon. [a] *Bas.*

DOR. Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige?
PHI. Iuſtement. *DO.* Elle eſt belle? *PH.* Aſſez. *DO.* Et vous oblige?
PHI. Ie ne ſçaurois encor, s'il faut tout avoüer,
Ny m'en plaindre beaucoup, ny beaucoup m'en loüer.
Son accueil n'eſt pour moy ny trop doux, ny trop rude,
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude,
Et je la voy toûjours dedans un certain point,
Qui ne me chaſſe pas, & ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou ſa feneſtre s'ouvre.
DOR. Ie me trompe moy-meſme, ou quelqu'un s'y découvre.
PHI. I'avance, approchez-vous, mais ſans ſuivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas,
Vous jugerez quel fruit je puis eſperer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire icy la ſentinelle.

[a] *Il parle à Cliton après que Philiſte s'eſt éloigné.*

DOR.[a] Que me vient-il de dire, & qu'eſt-ce que je voy?
Cliton, ſans doute il aime en meſme lieu que moy.
O Ciel! que mon bonheur eſt de peu de durée.
CLI. S'il prend l'occaſion qui vous eſt preparée,
Vous pouvez diſputer avec voſtre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.
DOR. Que de confuſion & de trouble en mon ame!
CLI. Allez préter l'oreille aux diſcours de la Dame,
Au bruit que je feray prenez bien voſtre temps,
Et nous luy donnerons de jolis paſſe-temps.[b]

[b] *Dorante va auprès de Philiſte.*

SCENE V.

MELISSE, LYSE, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

Meliſſe & Lyſe ſont à la feneſtre.

ME. Eſt-ce vous? *PH.* Ouy, Madame. *M.* Ah! que j'en ſuis ravie!
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie!
Certes je n'oſois plus esperer ce bonheur.
PHI. Manquerois-je à venir où j'ay laiſſé mon cœur?
MEL. Qu'ainſi je ſois aimée, & que de vous j'obtienne
Vne amour ſi parfaite, & pareille à la mienne!
PHI. Ah! s'il en eſt beſoin, j'en jure, & par vos yeux.
MEL. Vous revoir en ce lieu m'en perſuade mieux,
Et ſans autre ſerment cette ſeule viſite
M'aſſeure d'un bonheur qui paſſe mon merite.

CLI. A l'aide. *MEL.* I'oy du bruit. *CLI.* A la force, au secours.
PHI. C'eſt quelqu'un qu'on maltraite, excuſez ſi j'y cours.
Madame, je reviens. *CLI.*[a] On m'égorge, on me tuë.
Au meurtre. *PHI.* Il eſt déja dans la prochaine ruë.
DOR. C'eſt Cliton, retournez, il ſuffira de moy.
PHI. Ie ne vous quitte point, allons.[b] *MEL.* Ie meurs d'effroy.
CLI.[c] Ie ſuis mort. *MEL.* Vn rival luy fait cette ſurpriſe.
LYS. C'eſt plûtoſt quelque yvrongne, ou quelqu'autre ſottiſe
Qui ne meritoit pas rompre voſtre entretien.
MEL. Tu flates mes deſirs.

[a] *S'éloignant toûjours derriere le theatre.*
[b] *Ils ſortent tous deux.*
[c] *Derriere le theatre.*

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LYSE.

DOR. MAdame, ce n'eſt rien.
Des marauts dont le vin embrouilloit la cervelle
Vuidoient à coups de poin une vieille querelle,
Ils étoient trois contre un, & le pauvre batu
A crier de la ſorte exerçoit ſa vertu.
[d] Si Cliton m'entendoit, il conteroit pour quatre.
MEL. Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combatre?
DOR. Vn coup de plat d'épée a tout fait écouler.
MEL. Ie mourois de frayeur vous y voyant aller.
DOR. Que Philiſte eſt heureux! qu'il doit aimer la vie!
MEL. Vous n'avez pas ſujet de luy porter envie.
DOR. Vous luy parliez n'aguere en termes aſſez doux.
MEL. Ie penſe d'aujourd'hy n'avoir parlé qu'à vous.
DOR. Vous ne luy parliez pas avant tout ce vacarme,
Vous ne luy diſiez pas que ſon amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?
MEL. I'ay tenu ce diſcours, mais j'ay crû vous parler,
N'étes-vous pas Dorante? *DOR.* Ouy, je le ſuis, Madame,
Le malheureux témoin de voſtre peu de flame,
Ce qu'un moment fit naiſtre un autre l'a détruit,
Et l'ouvrage d'un jour ſe perd en une nuit.
MEL. L'erreur n'eſt pas un crime, & voſtre aimable idée
Regnant ſur mon eſprit m'a ſi bien poſſedée,
Que dans ce cher objet le ſien s'eſt confondu,
Et lors qu'il m'a parlé je vous ay répondu.

[d] *Bas.*

En ſa place tout autre euſt paſſé pour vous-meſme,
Vous verrez par la ſuite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes eſprits deceus,
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a receus,
Ou ſi manque d'amour voſtre ſoupçon perſiſte...

DOR. N'en parlons plus, de grace, & parlons de Philiſte,
Il vous ſert, & la nuit me l'a trop découvert.

MEL. Dites qu'il m'importune, & non pas qu'il me ſert,
N'en craignez rien, Adieu, j'ay peur qu'il ne revienne.

DOR. Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Ie dois eſtre élargy. *MEL.* Ie vous feray ſçavoir
Dés demain chez Cleandre où vous me pourrez voir.

DOR. Et qui vous peut ſi-toſt apprendre ces Nouvelles?

MEL. Et ne ſçavez-vous pas que l'Amour a des aiſles?

DOR. Vous avez habitude avec ce Cavalier.

MEL. Non, je ſçay tout cela d'un Eſprit familier,
Soyez moins curieux, plus ſecret, plus modeſte,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reſte.

* *Seul.* *DOR.** Comme elle eſt ma Maiſtreſſe, elle m'a fait leçon,
Et d'un ſoupçon je tombe en un autre ſoupçon,
Lors que je crains Cleandre un amy me traverſe.
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce,
Ie croy l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHI. AMy, vous m'avez toſt quitté!

DOR. Sçachant fort peu la Ville, & dans l'obſcurité,
En moins de quatre pas j'ay tout perdu de veuë,
Et m'étant égaré dés la premiere ruë,
Comme je ſçais un peu ce que c'eſt que l'amour,
I'ay creu qu'il vous falloit attendre en Belle-cour,
Mais je n'ay plus trouvé perſonne à la feneſtre.
Dites moy cependant qui maſſacroit ce traiſtre,
Qui le faiſoit crier? *PHI.* A quelques mille pas
Ie l'ay rencontré ſeul tombé ſur des plaſtras.

DOR. Maraut, ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLI. Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.

Comme à Lyon le Peuple aime fort les Laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantost en sentinelle
Ont laissé choir sur moy leur haine naturelle,
Et si-tost qu'ils ont veu mon habit rouge & vert....
DOR. Quand il est nuit sans Lune; & qu'il fait temps couvert,
Connoit-on les couleurs? tu donnes une bourde.
CLI. Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traisnoient à l'eau,
Mais sentant du secours ils ont craint pour leur peau,
Et joüant des talons tous deux en gens habiles.
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poin, & de pié,
Que je croy tout au moins en estre estropié.
Puissay-je voir bien-tost la canaille noyée.
PHI. Si j'eusse pû les joindre, ils me l'eussent payée,
La belle occasion dont je n'ay pû joüir,
Et que cette sottise a fait évanoüir.
Vous en étes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais estre plus favorable,
Iamais je n'en receus d'accueil si gracieux;
Mais j'ay bien-tost perdu ces momens précieux.
Adieu, je prendray soin demain de vostre affaire,
Il est saison pour vous de voir vostre Lingere,
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Vn plaisir plus solide, & plus long que le mien.

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DOR. CLiton, si tu le peux, regarde-moy sans rire,
CLI. I'entens à demy-mot, & ne m'en puis dédire,
I'ay gagné vostre mal. *DOR.* Et bien, l'occasion?
CLI. Elle fait le menteur ainsi que le larron.
Mais si j'en ay donné, c'est pour vostre service.
DOR. Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.
CLI. Si je ne fusse cheu, je l'eusse mené loin;
Mais sur tout j'ay trouvé la lanterne au besoin,
Et sans ce prompt secours vostre feinte importune
M'eust bien embarrassé de vostre nuit sans Lune.

Sçachez une autre fois que ces difficultez
Ne se proposent point qu'entre gens concertez.
DOR. Pour le mieux éblouir je faisois le severe.
CLI. C'étoit un jeu tout propre à gaster le mystere.
Dites-moy cependant, êtes-vous satisfait?
DOR. Autant comme on peut l'estre. *CLI.* En effet? *DOR.* En effet.
CLI. Et Philiste? *DOR.* Il se tient comblé d'heur & de gloire,
Mais on l'a pris pour moy dans une nuit si noire,
On s'excuse du moins avec cette couleur.
CLI. Ces fenestres toujours vous ont porté malheur.
Vous y pristes jadis Clarice pour Lucrece,
Aujourd'huy mesme erreur trompe cette Maitresse,
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse, ou devenir jaloux.
DOR. Ie n'ay pas lieu de l'estre, & n'en sors pas fort triste.
CLI. Vous pourrez maintenant sçavoir tout de Philiste.
DOR. Cliton, tout au contraire; il me faut l'éviter,
Tout est perdu pour moy s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je aprés sa confidence
Souffrir que mon amour se mist en évidence?
Aprés les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en mesme lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moy l'interesse,
Ie rougis en secret de servir sa Maitresse,
Et croy devoir du moins ignorer son amour,
Iusqu'à ce que le mien ait pû paroistre au jour.
Declaré le premier, je l'oblige à se taire,
Ou si de cette flame il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.
CLI. Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi-bien contre luy comme contre Cleandre.
DOR. Contre Cleandre & luy je n'ay pas mesme droit,
Ie dois autant à l'un comme l'autre me doit,
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquietude
Pouvant estre suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer, la nuit & le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLI. NOus voicy bien logez, Lyſe, & ſans raillerie
Ie ne ſouhaitois pas meilleure hoſtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faiſons,
Et je puis à loiſir te conter mes raiſons.
LYS. Tes raiſons, c'eſt à dire, autant d'extravagances?
CLI. Tu me connois déja! *LYS.* Bien mieux que tu ne penſes.
CLI. I'en debite beaucoup. *LYS.* Tu ſçais les prodiguer.
CLI. Mais ſçais-tu que l'amour me fait extravaguer?
LYS. En tiens-tu donc pour moy? *CLI.* I'en tiens, je le confeſſe.
LYS. Autant comme ton maiſtre en tient pour ma maîtreſſe?
CLI. Non-pas encor ſi fort, mais dès ce meſme instant
Il ne tiendra qu'à toy que je n'en tienne autant,
Tu n'as qu'à l'imiter pour eſtre autant aimée.
LYS. Si ſon ame eſt en feu, la mienne eſt enflamée,
Et je croy jusqu'icy ne l'imiter pas mal.
CLI. Tu manques, à vray dire, encor au principal.
LYS. Ton ſecret eſt obſcur. *CLI.* Tu ne veux pas l'entendre,
Voy quelle eſt ſa methode, & taſche de la prendre.
Ses attraits tout-puiſſans ont des avant-coureurs
Encor plus ſouverains à luy gagner les cœurs,
Mon maiſtre ſe rendit à ton premier meſſage;
Ce n'eſt pas qu'en effet je n'aime ton viſage,
Mais l'amour aujourd'huy dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'objet aimé voit les ſiennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies.
Pourrois-tu te reſoudre à m'attaquer ainſi?
LYS. I'en voudrois eſtre quitte à moins d'un grand-mercy.
CLI. Ecoute, je n'ay pas une ame intereſſée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma penſée.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DOR. TOut eſt perdu, Cliton, il faut ployer bagage.
CLI. Ie fais icy, Monſieur, l'amour de bon courage,
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.
DOR. N'en parlons plus. *CLI.* Entrez, vous dis-je, on vous attend.
D. Que m'importe? *C.* On vous aime. *D.* Helas! *C.* On vous adore.
DOR. Ie le ſçay. *CLI.* D'où vient donc l'ennuy qui vous devore?
DOR. Que je te trouve heureux! *CLI.* Le Destin m'eſt ſi doux
Que vous avez ſujet d'en eſtre fort jaloux.
Alors qu'on vous careſſe à grands coups de pistoles,
I'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage eſt fort rare, & me rend fort heureux.
DOR. Il faut partir, te dis-je. *CLI.* Ouy, dans un an, ou deux.
DOR. Sans tarder un moment. *LYS.* L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.
DOR. Lyſe, c'eſt tout de bon. *LYS.* Vous n'en avez pas lieu.
DOR. Ta maîtreſſe ſurvient, il faut luy dire Adieu.
Puiſſe en ſes belles mains ma douleur immortelle
Laiſſer toute mon ame en prenant congé d'elle.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

MEL. AV bruit de vos ſoûpirs tremblante & ſans couleur
Ie viens ſçavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en ſuis le ſujet, ſi j'en ſuis le remede,
Si je puis le guerir, ou s'il faut que j'y cede,
Si je dois, ou vous plaindre, ou me juſtifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.
DOR. De mon mauvais deſtin qui ſeul me perſecute.
MEL. A ſes injuſtes loix que faut-il que j'impute?
DOR. Le coup le plus mortel dont il m'euſt pû fraper.
MEL. Eſt-ce un mal que mes yeux ne puiſſent diſſiper?

DOR. Voſtre amour le fait naiſtre & vos yeux le redoublent.
MEL. Si je ne puis calmer les ſoucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous ſçaura les partager.
DOR. Ah, vous les aigriſſez les voulant ſoulager.
Puis-je voir tant d'amour avec tant de merite,
Et dire ſans mourir qu'il faut que je vous quitte?
MEL. Vous me quittez! ô Ciel! Mais, Lyſe, ſoûtenez,
Ie ſens manquer la force à mes ſens étonnez.
DOR. Ne croiſſez point ma playe, elle eſt aſſez ouverte,
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte,
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur ſans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaiſnes,
On redouble ma flame, on redouble mes peines:
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraſer
Me donnent ſeulement plus de fers à briſer.
MEL. Donc à m'abandonner voſtre ame eſt reſoluë?
DOR. Ie cede à la rigueur d'une force abſoluë.
MEL. Voſtre manque d'amour vous y fait conſentir.
DOR. Traitez-moy de volage, & me laiſſez partir,
Vous me ſerez plus douce en m'étant plus cruelle.
Ie ne pars toutefois que pour eſtre fidelle,
A quelques loix par là qu'il me faille obeïr,
Ie m'en revolterois ſi je pouvois trahir,
Sçachez-en le ſujet, & peut-eſtre, Madame,
Que vous-meſme avoûrez, en liſant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuſer,
Que plus il quitte en vous, plus il eſt à priſer,
Et que tant de faveurs deſſus luy répanduës
Sur un indigne objet ne ſont pas deſcenduës.
Ie ne vous redis point combien il m'étoit doux
De vous connoiſtre enfin, & de loger chez vous,
Ny comme avec transport je vous ay rencontrée:
Par cette porte, helas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bon-heur mon bonheur s'eſt détruit,
Ce funeſte départ en eſt l'unique fruit,
Et ma bonne fortune à moy-meſme contraire
Me fait perdre la ſœur par la faveur du frere.
Le cœur enflé d'amour & de raviſſement
I'allois rendre à Philiſte un mot de compliment,
Mais luy tout auſſi-toſt ſans le vouloir entendre,
Cher amy, m'a-t'il dit, *vous logez chez Cleandre,*

Vous aurez veu sa sœur, je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez,
En faveur de mes feux parlez à cette belle,
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occasion quand je vous iray voir.
A ces mots j'ay fremy sous l'horreur du devoir;
Par ce que je luy doy jugez de ma misere,
Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'huy,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour luy.
Ainsi pour n'offenser son amour, ny le vostre,
Ainsi pour n'estre ingrat ny vers l'un, ny vers l'autre,
I'oste de vostre veuë un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux,
Luy, puisque à son amour j'oppose ma presence,
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MEL. C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plûtost c'est Philiste à qui vous me donnez?
Vostre amitié trop ferme, ou vostre amour trop lasche,
M'ostant ce qui me plaist me rend ce qui me fasche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir.... Mais simple, je m'abuse,
Vn amour si leger eust mal servy d'excuse,
Vn bien acquis sans peine est un tresor en l'air,
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler,
La garde en importune, & la perte en console,
Et pour le retenir c'est trop qu'une parole.

DOR. Quelle excuse, Madame, & quel remercîment?
Et quel conte eust-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car luy dire autre chose,
Luy conter de vos feux la veritable cause,
Que je vous sauve un frere, & qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit vostre amour,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cleandre,
C'étoit trahir ce frere en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé,
C'étoit desavoüer ce genereux silence
Qu'au peril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualitez qui vous firent m'aimer.

MEL. Helas ! tout ce discours ne sert qu'à me confondre,
Ie n'y puis consentir, & n'y sçay que répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups,
Vous parlez pour Philiste, & vous faites pour vous.
Vos Dames de Paris vous r'appellent vers elles,
Nos Provinces pour vous n'en ont point d'assez belles;
Si dans vostre prison vous avez fait l'amant
Ie ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de stile,
Pour quitter la Maîtresse il faut quitter la ville,
Ie ne vous retiens plus, allez. *DOR.* Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colere des Cieux,
Si j'adore autre objet que celuy de Meliſſe,
Si je connoy des vœux que pour vostre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soûpirer,
Tant que je pourray voir quelque lieu d'esperer.
Ouy, Madame, souffrez que cet amour persiste,
Tant que l'Hymen engage, ou Meliſſe, ou Philiste.
Iusque-là les douceurs de vostre souvenir
Avec un peu d'espoir sçauront m'entretenir:
I'en jure par vous-mesme, & ne suis pas capable
D'un serment, ny plus saint, ny plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment,
Pour guerir vos soupçons je nuis à vostre amant,
I'effaceray ce crime avec cette priere.
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frere,
Vous ne devez pas moins au genereux secours
Dont tient le jour celuy qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un amy qui vous aime,
Et possedez Dorante en un autre luy-mesme.
Adieu, contre vos yeux c'est assez combatu,
Ie sens à leurs regards chanceler ma vertu,
Et dans le triste état où mon ame est reduite
Pour sauver mon honneur je n'ay plus que la fuite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

PHI. AMy, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez? *DOR.* Ouy, je sors, amy, pour un moment,
Entrez, Melisse est seule, & je pourrois vous nuire.
PHI. Ne m'échapez donc point avant que m'introduire,
Après sur le discours vous prendrez vostre temps,
Et nous serons ainsi l'un & l'autre contens.
Vous me semblez troublé! *DOR.* I'ay bien raison de l'estre,
Adieu. *PHI.* Vous soûpirez, & voulez disparoistre!
De Melisse, ou de vous, je sçauray vos malheurs.
Madame, puis-je.... O Ciel! elle-mesme est en pleurs!
Ie ne voy des deux parts que des sujets d'alarmes!
D'où viennent ses soûpirs, & d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fasche, & le fait retirer?
Qu'ay-je à craindre pour vous, ou qu'ay-je à déplorer?
MEL. Philiste, il est tout vray.... Mais retenez Dorante,
Sa presence au secret est la plus importante.
DOR. Vous me perdez, Madame. *MEL.* Il faut tout hazarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.
LYS. Cleandre entre. *MEL.* Le Ciel à propos nous l'envoye.

SCENE V.

DORANTE, PHILISTE, CLEANDRE, MELISSE, LYSE, CLITON.

CLE. MA sœur, auriez-vous crû.... Vous montrez peu de joye!
En si bon entretien qui vous peut attrister?
MEL. [a] I'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.
[b] Vous m'aimez, je l'ay sçeu, de vostre propre bouche,
Ie l'ay sçeu de Dorante, & vostre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fidelle conseil.
Ne vous obstinez plus à cherir une ingrate,
I'aime ailleurs, c'est en vain, qu'un faux espoir vous flate,
I'aime, & je suis aimée, & mon frere y consent,
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant,
Vous l'auriez fait pour moy si vous étiez mon frere,
C'est Dorante en vn mot qui seul a pû me plaire.
Ne me demandez point, ny quelle occasion,
Ny quel temps entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou surprise, ou constance,
Ie ne vous en puis dire aucune circonstance.
Contentez-vous de voir que mon frere aujourd'huy
L'estime, & l'aime assez pour le loger chez luy,
Et d'apprendre de moy que mon cœur se propose
Le change & le tombeau pour une mesme chose.
Lors que nostre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place:
Iugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer,
Voilà ce qui le trouble, & qui me fait pleurer,
Voilà ce que je crains, & voilà les alarmes,
D'où viennent ses soûpirs, & d'où naissent mes larmes.
PHI. Ce n'est pas là, Dorante, agir en Cavalier,
Sur ma parole encor vous étes prisonnier,
Vostre liberté n'est qu'une prison plus large,
Et je répons de vous s'il survient quelque charge;
Vous partez cependant, & sans m'en advertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DOR. Allons,

[a] *A Cleandre.*
[b] *à Philiste*

DOR. Allons, je suis tout prest d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie,
Mais après le bonheur que je vous ay cedé
Ie meritois peut-estre un plus doux procedé
PHI. Vn amy tel que vous n'en merite point d'autre.
Ie vous dis mon secret, vous me cachez le vostre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux
Lors que vous me jugez moins genereux que vous!
Vous pouvez me ceder un objet qui vous aime,
Et j'ay le cœur trop bas pour vous traiter de mesme,
Pour vous en ceder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifferent!
Si vous avez pû naistre, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime,
Malgré nostre amitié je m'en doy ressentir,
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.
CLE. Vous prenez pour mépris son trop de déference,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine asseurance
Qu'un amy si parfait que vous osez blasmer
Vous aime plus que luy sans vous moins estimer.
Si pour luy vostre foy sert aux Iuges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et sortant du peril d'en estre inquieté
Remettez-luy, Monsieur, toute sa liberté.
Ou si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrétez le coupable.
C'est moy qui me sçeus hier sauver sur son cheval
Après avoir donné la mort à mon rival,
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climéne,
Et Dorante sans vous se fust tiré de peine,
Si devant le Prevost son cœur trop genereux
N'eust voulu méconnoistre un homme malheureux.
PHI. Ie ne demande plus quel secret a pû faire
Et l'amour de la sœur, & l'amitié du frere,
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous luy devez beaucoup, vous ne rendez pas moins,
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce duel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Estre plus obligé, ny plus reconnoissant.
Ie ne m'oppose point à vostre gratitude,
Et si je vous ay mis en quelque inquietude,

Si d'un si prompt depart j'ay paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, & je vay m'expliquer.
On nomme une prison le nœud l'Hymenée,
L'Amour mesme a des fers dont l'ame est enchaînée,
Vous les rompiez pour moy, je n'y puis consentir,
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DOR. Amy, c'est là le but qu'avoit vostre colere!

PHI. Amy, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLE. Comme à luy je vous dois & la vie & l'honneur.

MEL. Vous m'avez fait trembler pour croistre mon bonheur.

PHI. [a] I'ay voulu voir vos pleurs pour mieux voir vostre flame, *a à Meliſſe.*
Et la crainte a trahy les secrets de vostre ame;
Mais quittons desormais des complimens si vains,
[b] Vostre secret, Monsieur, est seur entre mes mains, *b à Cleandre.*
Recevez-moy pour tiers d'une amitié si belle,
Et croyez qu'à l'envy je vous seray fidelle.

CLI. [c] Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir, *c seul.*
Ie vous donne en passant cet advis, & bon-soir.

FIN.

RODOGVNE
PRINCESSE
DES PARTHES
TRAGEDIE

ACTEVRS.

CLEOPATRE, Reine de Sirie, veufve de Demetrius Nicanor.

SELEVCVS,
ANTIOCHVS, } *Fils de Demetrius & de Cleopatre.*

RODOGVNE, Sœur de Phraates Roy des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cleopatre.

La Scene eſt à Seleucie dans le Palais Royal.

RODOGVNE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAO. ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'Hymen étouffant la vangeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, & nous fait pour jamais
Du motif de la guere un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frere, où nostre Reine
Cessant de plus tenir la Couronne incertaine
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux Princes gemeaux nous declarer l'aisné,
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'icy caché la connoissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un Suiet, & l'autre Souverain.

Mais n'admirez-vous point que cette meſme Reine
Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un Roy qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à geſner?
Rodogune par elle en eſclave traitée
Par elle ſe va voir ſur le troſne montée,
Puiſque celuy des deux qu'elle nommera Roy
Luy doit donner la main & recevoir ſa foy.

TIM. Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
I'en ay veu les premiers, & me ſouviens encor.
Des malheureux ſuccès du grand Roy Nicanor,
Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Ie n'ay pas oublié que cet évenement
Du perfide Tryphon fit le ſoûlevement.
Voyant le Roy captif, la Reine deſolée,
Il creut pouvoir ſaiſir la Couronne ébranlée,
Et le Sort favorable à ſon laſche attentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'Etat.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En ſçeut mettre à l'abry ſes plus précieux gages,
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
Me les fit chez ſon frere enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien ſçeu que de la Renommée,
Qui par un bruit confus diverſement ſemée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renverſemens
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAO. Sçachez donc que Tryphon après quatre batailles
Ayant ſçeu nous reduire à ces ſeules murailles,
En forma toſt le ſiege, & pour comble d'effroy
Vn faux bruit s'y coula touchant la mort du Roy.
Le Peuple épouvanté qui déja dans ſon ame
Ne ſuivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la Reine à choiſir un époux.
Que pouvoit-elle faire, & ſeule, & contre tous?
Croyant ſon mary mort, elle épouſa ſon frere,
L'effet monſtra ſoudain ce conſeil ſalutaire;
Le Prince Antiochus devenu nouveau Roy
Sembla de tous coſtez traiſner l'heur avec ſoy:
La victoire attachée au progrès de ſes armes
Deſſus nos ennemis rejetta nos alarmes,

Et la mort de Tryphon dans un dernier combat
Changeant tout noſtre ſort luy rendit tout l'Etat.
Quelque promeſſe alors qu'il eut faite à la mere
De remettre ſes fils au troſne de leur pere,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant regné ſept ans, ſon ardeur militaire
Ralluma cette guerre où ſuccomba ſon frere,
Il attaqua le Parthe, & ſe creut aſſez fort
Pour en vanger ſur luy la priſon & la mort.
Iuſques dans ſes Etats il luy porta la guerre,
Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
Il luy donna bataille, où mille beaux exploits...
Ie vous acheveray le reſte une autre fois.
Vn des Princes ſurvient.* * Elle ſe veut retirer.

SCENE II.

ANTIOCHVS, TIMAGENE, LAONICE.

ANT. DEmeurez, Laonice,
Vous pouvez comme luy me rendre un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & plein de ſoucy,
Si j'eſpere beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Vn ſeul mot aujourd'huy maiſtre de ma fortune
M'oſte, ou donne à jamais le Sceptre, & Rodogune,
Et de tous les Mortels ce ſecret revelé
Me rend le plus content, ou le plus deſolé.
Ie voy dans le hazard tous les biens que j'eſpere,
Et ne puis eſtre heureux ſans le malheur d'un frere,
Mais d'un frere ſi cher, que les nœuds d'amitié
Font ſur moy de ſes maux rejallir la moitié.
Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins pretendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
Luy cedant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſeurer de celuy qui m'eſt plus precieux.
Heureux, ſi ſans attendre un faſcheux droit d'aineſſe,
Pour un Troſne incertain j'en obtiens la Princeſſe,

Et puis par ce partage épargner les soûpirs
Qui naîstroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.
Va le voir de ma part, Timagené, & luy dire
Que pour cette beauté je luy cede l'Empire;
Mais porte-luy si haut la douceur de regner,
Qu'à cet éclat du Trosne il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse ébloüir, jusqu'à ne pas connoistre
A quel prix je consens de l'accepter pour maistre.
[a] Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tafchez d'abaisser ses yeux sur un Sujet
Qui peut-estre aujourd'huy porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la preferoit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

[a] *Timagene s'en va, & le Prince continuë à parler à Laonice.*

[b] *TIM.* Seigneur, le Prince vient, & vostre amour luy-mesme
Luy peut sans interprete offrir le Diadesme.

[b] *Il rentre sur le Theatre.*

ANT. Ah! je tremble, & la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette & mon esprit confus.

SCENE III.

SELEVCVS, ANTIOCHVS, TIMAGENE, LAONICE.

SEL. VOus puis-je en confiance expliquer ma pensée?
ANT. Parlez, nostre amitié par ce doute est blessée?
SEL. Helas! c'est le malheur que je crains aujourd'huy,
L'égalité, mon frere, en est le ferme appuy,
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et voyant d'un costé tomber tout l'auantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de nostre vie
Iette sur l'un de nous trop de honte, ou d'Envie.
ANT. Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également,
Mais si vous le voulez, j'en sçay bien le remede.
SEL. Si je le veux! bien plus, je l'apporte, & vous cede
Tout ce que la Couronne a de charmant en soy.
Ouy, Seigneur (car je parle à present à mon Roy)

Pour

Pour le Trosne cedé donnez-moy Rodogune,
Et je n'envîray point vostre haute fortune.
Ainsi nostre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi nostre bonheur n'aura rien de douteux,
Et nous mépriserons ce foible droit d'ainesse,
Vous, satisfait du Trosne, & moy de la Princesse.
ANT. Helas! *SEL.* Recevez vous l'offre avec déplaisir?
ANT. Pouvez-vous nommer offre une ardeur de chosir,
Qui de la mesme main qui me cede un Empire
M'arrache un bien plus grand, & le seul où j'aspire.
SEL. Rodogune? *ANT.* Elle-mesme, ils en sont les témoins.
SEL. Quoy, l'estimez-vous tant? *ANT.* Quoy, l'estimez vous moins?
SEL. Elle vaut bien un Trosne, il faut que je le die.
ANT. Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.
SEL. Vous l'aimez donc, mon frere? *ANT.* Et vous l'aimez aussi;
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon soucy,
I'esperois que l'éclat dont le Trosne se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare,
Mais aussi-bien qu'à moy son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu,
Ah, deplorable Prince! *SEL.* Ah, Destin trop contraire!
ANT. Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere?
SEL. O mon cher frere! ô nom pour un rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?
ANT. Où nous vas-tu reduire, amitié fraternelle?
SEL. Amour, qui doit icy vaincre de vous, ou d'elle?
ANT. L'amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié
Ne doit estre à tous deux qu'un objet de pitié.
Vn grand cœur cede un Trosne, & le cede avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa memoire,
Mais lors qu'un digne objet a pû nous enflamer,
Qui le cede est un lasche, & ne sçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Cessons par trop d'amour de luy faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moy,
Mais de moy, mais de vous, quiconque sera Roy:
La Couronne entre nous flote encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit estre Reine;
Cependant aveuglez dans nostre vain projet
Nous la faisions tous deux la femme d'un Sujet!
Regnons; l'ambition ne peut estre que belle,
Et pour elle quittée, & reprise pour elle,

Et ce Troſne, où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer:
C'eſt dans noſtre destin le ſeul conſeil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.
SEL. Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Noſtre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.
Ces deux ſiéges fameux de Thebes, & de Troye,
Qui mirent l'une en ſang, l'autre aux flames en proye,
N'eurent pour fondemens à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le Sort a reünis.
Il ſeme entre nous deux toute la jalouſie
Qui dépeupla la Grece, & ſaccagea l'Aſie;
Vn meſme espoir du Sceptre eſt permis à tous deux,
Pour la meſme beauté nous faiſons meſmes vœux,
Thebes perit pour l'un, Troye a bruſlé pour l'autre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la voſtre,
En vain noſtre amitié taſchoit à partager,
Et ſi j'oſe tout dire, un tître aſſez leger,
Vn droit d'aiſneſſe obscur ſur la foy d'une mere,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſere.
Que de ſujets de plainte en ce double intereſt
Aura le malheureux contre un ſi foible Arreſt!
Que de ſources de haine! helas jugez le reſte,
Craignez-en avec moy l'évenement funeſte,
Ou plutoſt avec moy faites un digne effort
Pour armer voſtre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du Troſne, & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien regner l'amitié ſur noſtre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur
Dans le bon-heur d'un frere on trouve ſon bon-heur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thebes, & Troye,
Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye,
Ainſi noſtre amitié triomphante à ſon tour
Vaincra la jalouſie en cedant à l'amour,
Et de noſtre destin bravant l'ordre barbare
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.
ANT. Le pourrez-vous, mon frere? *SEL.* Ah, que vous me preſſez:
Ie le voudray du moins, mon frere, & c'eſt aſſez,
Et ma raiſon ſur moy gardera tant d'empire
Que je deſavoûray mon cœur, s'il en ſoûpire.
ANT. I'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens,
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,

Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les Dieux contre un tel coup asseurent sa durée.
SEL. Allons, allons l'étraindre au pied de leurs Autels,
Par des liens sacrez & des nœuds immortels.

SCENE IV.

LAONICE, TIMAGENE.

LAO. PEut-on plus dignement meriter la Couronne ?
TIM. Ie ne suis point surpris de ce qui vous étonne,
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur
I'ay préveu leur constance, & j'ay plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'histoire commencée.
LAO. Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes au combat par les nostres forcez,
Tantost presque vainqueurs, tantost presque enfoncez,
Sur l'une & l'autre Armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse;
Mais la Fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie
Luy voulut desrober les restes de sa vie,
Et préferant aux fers la gloire de perir
Luy-mesme par sa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triste Nouvelle
En receut tost après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que sur un faux rapport
De ce premier époux elle avoit creu la mort,
Que piqué jusqu'au vif contre son Hymenée
Son ame à l'imiter s'étoit determinée,
Et que pour s'affranchir des fers de son vainqueur
Il alloit épouser la Princesse sa sœur.
(C'est cette Rodogune, où l'un & l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvez leur pere)
La Reine envoye en vain pour se justifier,
On a beau la defendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en luy qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable,
Son erreur est un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut mesme épouser Rodogune à ses yeux,

Arracher de ſon front le ſacré Diadeſme,
Pour ceindre une autre teſte en ſa preſence meſme;
Soit qu'ainſi ſa vangeance euſt plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet Hymen euſt plus d'authorité,
Et qu'il aſſeuraſt mieux par cette barbarie
Aux enfans qui maiſtroient le Troſne de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
Il vient desheriter ſes fils par ſon retour,
Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux amans, & court comme à la proye,
La Reine au deſeſpoir de n'en rien obtenir
Se reſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mary qui veut ceſſer de l'eſtre,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maiſtre,
Et changeant à regret ſon amour en horreur
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle meſme leur dreſſe une embûche au paſſage,
Se meſle dans les coups, porte par tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous diray-je enfin? les Parthes ſont défaits,
Le Roy meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moy, mon frere, elle les euſt ſoufferts,
La Reine à la geſner prenant mille delices
Ne commettoit qu'à moy l'ordre de ſes ſupplices;
Mais quoy que m'ordonnaſt cette ame toute en feu,
Ie promettois beaucoup, & j'executois peu.
Le Parthe cependant en jure la vangeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiege, & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on luy parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage,
Mais voyant parmy nous Rodogune en oſtage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter,
Et c'eſt ce qu'aujourd'huy l'on doit executer.
La Reine de l'Egypte a rappellé nos Princes,
Pour remettre à l'aiſné ſon Troſne & ſes Provinces,
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon
Comme vn Soleil levant deſſus noſtre Horiſon,
Le Parthe a decampé preſſé par d'autres guerres
Contre l'Armenien qui ravage ſes terres,

D'un ennemy cruel il s'eſt fait noſtre appuy,
La Paix finit la haine, & pour comble aujourd'huy
(Doy-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune?)
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.
TIM. Si-toſt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont veu Rodogune, & j'ay veu leur amour:
Mais comme étans rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu je n'en voy rien à craindre.
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux...
LAO. Et n'ay point encor veu qu'elle aime aucun des deux.
TIM. Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
Et peut-eſtre à deſſein je la voy qui s'avance,
Adieu, je dois au rang qu'elle eſt preſte à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE V.

RODOGVNE, LAONICE.

ROD. IE ne ſçay quel malheur aujourd'huy me menace,
Et coule dans ma joye une ſecrette glace,
Ie tremble, Laonice, & te voulois parler
Ou pour chaſſer ma crainte, ou pour m'en conſoler.
LAO. Quoy, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire?
ROD. Ce jour m'en promet tant que j'ay peine à tout croire.
La Fortune me traite avec trop de reſpect,
Et le Troſne, & l'Hymen, tout me devient ſuſpect.
L'Hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice,
Le Troſne ſous mes pas creuſer un précipice,
Ie voy de nouveaux fers après les miens briſez,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguiſez,
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la Reine.
LAO. La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.
ROD. La haine entre les Grands ſe calme rarement,
La Paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement,
Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ay dû de haine à de tels attentats,
I'oublie, & pleinement toute mon avanture:
Mais une grande offence eſt de cette nature

Que toûjours ſon autheur impute à l'offenſé
Vn vif reſſentiment dont il le croit bleſſé,
Et quoy qu'en apparence on les reconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie,
Et toûjours alarmé de cette illuſion,
Si-toſt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moy la Reine. *LAO.* Ah, Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous luy faites injure.
Vous devez oublier un deſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidelle époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impetuoſité d'un premier mouvement
Engageoit ſa vangeance à ce dur traitement,
Il falloit un pretexte à vaincre ſa colere,
Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
Quand je me dispenſois à luy mal obeir,
Quand en voſtre faveur je ſemblois la trahir,
Peut-eſtre qu'en ſon cœur plus douce, & repentie
Elle en diſſimuloit la meilleure partie,
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux.
A preſent que l'amour ſuccede à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere,
Et ſi de cet amour je la voyois ſortir,
Ie jure de nouveau de vous en aduertir.
Vous ſçavez comme quoy je vous ſuis toute acquiſe:
Le Roy ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe?
ROD. Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'huy,
Elle ſera ſa mere, & pourra tout ſur luy.
LAO. Qui que ce ſoit des deux, je ſçay qu'il vous adore,
Connoiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore?
ROD. Ouy, je crains leur Hymen, & d'eſtre à l'un des deux.
LAO. Quoy, ſont-ils des ſujets indignes de vos feux?
ROD. Comme ils ont meſme ſang avec pareil merite
Vn avantage égal pour eux me ſollicite,
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combatu ne panche d'un coſté.
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſçay quoy qu'on ne peut expliquer.

C'eſt par là que l'un d'eux obtient la préference,
Ie croy voir l'autre encore avec indifference,
Mais cette indifference eſt une averſion
Lors que je la compare avec ma paſſion.
Etrange effet d'amour! incroyable chimere!
Ie voudrois eſtre à luy ſi je n'aimois ſon frere,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triste ſort me livre entre ſes mains.

LAO. Ne pourray-je ſervir une ſi belle flame?

ROD. Ne croy pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le Ciel vueille me deſtiner,
C'eſt à luy pleinement que je veux me donner.
De celuy que je crains ſi je ſuis le partage,
Ie ſçauray l'accepter avec meſme viſage,
L'Hymen me le rendra précieux à ſon tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mary regne ſur ma penſée.

LAO. Vous craignez que ma foy vous l'oſe reprocher!

ROD. Que ne puis-je à moy-meſme auſſi-bien le cacher?

LAO. Quoy que vous me cachiez, aiſément je devine,
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince.... *ROD.* Garde-toy de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dexterité feroit à mon ſilence,
Meſme de peur qu'un mot par hazard échapé
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Ie romps vn entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu, mais ſouvien-toy que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAO. Madame, aſſeurez-vous ſur ma fidelité.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SErmens fallacieux, salutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel couroux,
Vains fantoſmes d'Etat, évanoüiſſez-vous.
Si d'un peril preſſant la terreur vous fit naiſtre,
Avec ce peril meſme il vous faut diſparoiſtre,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez
Qu'efface un prompt oubly quand les flots ſont calmez.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de Cour,
Eclatez, il eſt temps, & voicy noſtre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme Sujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous étes,
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer,
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer,
Ie hay, je regne encor. Laiſſons d'illuſttes marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques,
Faiſons-en avec gloire un depart éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette meſme ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loy,
Et regner par mon ordre, & ſur vous, & ſur moy.
Tu m'eſtimes bien laſche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusques-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un Hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vangeance, & mon Sceptre à la main.
Voy jusqu'où m'emporta l'amour du Diadeſme,
Voy quel ſang il me coûte, & tremble pour toy-meſme,
Tremble,

Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du Traité
Que pour t'en faire un don je l'ay trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLE. LAonice, vois-tu que le Peuple s'apreſte
Au pompeux appareil de cette grande Feſte?
LAO. La joye en eſt publique, & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un merite ſi rare
Que le ſouhait confus entre les deux s'égare,
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'eſt qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
Ils panchent d'un coſté preſts à tomber de l'autre,
Leur choix pour s'affermir attend encor le voſtre,
Et de celuy qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux
Que voſtre ſecret ſçeu les reünira tous.
CLE. Sçais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe?
LAO. I'attens avec eux tous celuy de leur naiſſance.
CLE. Pour un eſprit de Cour, & nourry chez les Grands
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu penetrans.
Appren, ma confidente, apprens à me connoiſtre.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naiſtre,
Voy, voy que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne regne, & je regne pour eux.
Quoy que ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande,
Cependant je poſſede, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.
Voilà mon grand ſecret. Sçais-tu par quel myſtere
Ie les laiſſois tous deux en dépoſt chez mon frere?
LAO. I'ay creu qu'Antiochus les tenoit éloignez
Pour joüir des Etats qu'il avoit regagnez.
CLE. Il occupoit leur Troſne, & craignoit leur preſence,
Et cette juſte crainte aſſeuroit ma puiſſance.
Mes ordres en étoient de point en point ſuivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre preſt à ſuivre ma colere,
Quoy qu'il me pluſt oſer, il n'oſoit me déplaire,

Et content malgré luy du vain titre de Roy,
S'il regnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que ſous moy.
Ie te diray bien plus. Sans violence aucune
I'aurois veu Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de luy plaire & de me dédaigner
Il euſt vécu chez elle en me laiſſant regner,
Son retour me faſchoit plus que ſon Hymenée,
Et j'aurois pû l'aimer s'il ne l'euſt couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus,
Ie fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voye, infame, ou legitime,
Que m'enſeignaſt la gloire, ou que m'ouvriſt le crime,
Qui me pûſt conſerver un bien que j'ay chery
Iusqu'à verſer pour luy tout le ſang d'un mary.
Dans l'état pitoyable où m'en reduit la ſuite,
Delices de mon cœur, il faut que je te quitte,
On m'y force, il lẽ faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientoſt celle qui m'y reduit.
L'amour que j'ay pour toy tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle,
Et puiſqu'en te perdant j'ay ſur qui m'en vanger,
Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt leger.

LAO. Quoy, vous parlez encor de vangeance & de haine
Pour celle dont vous meſme allez faire une Reine?

CLE. Quoy, je ferois un Roy pour eſtre ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte couroux?
N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toy qui connois ce Peuple, & ſçais qu'aux champs de Mars
Laſchement d'une femme il ſuit les étendarts,
Que ſans Antiochus Tryphon m'euſt dépoüillée,
Que ſous luy ſon ardeur fut ſoudain reveillée,
Ne ſçaurois-tu juger que ſi je nomme un Roy,
C'eſt pour le commander, & combatre pour moy?
I'en ay le choix en main avec le droit d'aiſneſſe,
Et puiſqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans luy ne peut ſe rallumer,
I'uſeray bien du droit que j'ay de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale,
Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale,
Ce n'eſt qu'en me vangeant qu'on me le peut ravir,
Et je feray regner qui me voudra ſervir.

LAO. Ie vous connoiſſois mal. *CLE.* Connoy-moy toute entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonniere,
Ce ne fut ny pitié, ny reſpect de ſon rang,
Qui m'arréta le bras & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans Armée,
Et d'une troupe en haſte à me ſuivre animée,
Beaucoup dans ma vangeance ayant finy leurs jours
M'expoſoient à ſon frere, & foible, & ſans ſecours.
Ie me voyois perduë à moins d'un tel oſtage:
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moy, j'accorday tout pour obtenir du temps.
Le temps eſt un treſor plus grand qu'on ne peut croire,
I'en obtins, & je crûs obtenir la victoire,
I'ay pû reprendre haleine, & ſous de faux appreſts...
Mais voicy mes deux fils que j'ay mandez exprès,
Ecoute, & tu verras quel eſt cet Hymenée
Où ſe doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHVS, SELEVCVS, LAONICE.

CLE. MEs enfans, prenez place. Enfin voicy le jour
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos teſtes
Ce que j'ay conſervé parmy tant de tempeſtes,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſez à ſes coups,
Il fallut me reſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ay-je ſouffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes,
Ie vis voſtre Royaume entre ces murs reduit,
Ie crûs mort voſtre pere, & ſur un ſi faux bruit
Le Peuple mutiné voulut avoir un maiſtre;
I'eus beau le nommer laſche, ingrat, parjure, traiſtre,

Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et de peur qu'il en prist, il m'en fallut choisir,
Pour vous sauver l'Etat que n'eussay-je pû faire?
Ie choisis un époux avec des yeux de mere,
Vostre oncle Antiochus, & j'esperay qu'en luy
Vostre Trosne tombant trouveroit un appuy.
Mais à peine son bras en releve la cheute,
Que par luy de nouveau le Sort me persecute;
Maistre de vostre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce Trosne relevé,
Qui luy parle de vous attire sa menace,
Il n'a deffait Tryphon que pour prendre sa place,
Et de depositaire, & de liberateur
Il s'érige en Tyran, & lasche usurpateur,
Sa main l'en a puny, pardonnons à son Ombre,
Aussi-bien en un seul voicy des maux sans nombre,
Nicanor vostre pere, & mon premier époux....
Mais pourquoy luy donner encor des noms si doux,
Puisque l'ayant crû mort il sembla ne revivre,
Que pour s'en dépoüiller afin de nous poursuivre?
Passons, je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empeschay qu'il nous pûst accabler:
Ie ne sçay s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plûst aux Dieux, ou non, s'il fut Iustice, ou crime,
Mais soit crime, ou Iustice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ny celuy des grandeurs, ny celuy de la vie
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
I'étois lasse d'un Trosne, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs,
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un seur azile:
Mais voir après douze ans, & de soins, & de maux
Vn pere vous oster le fruit de mes travaux!
Mais voir vostre Couronne après luy destinée
Aux enfans qui naistroient d'un second Hymenée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Ie me crûs tout permis pour garder vostre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Vn Trosne racheté par le malheur d'un pere,
Ie crûs qu'il fit luy-mesme un crime en vous l'ostant,
Et si j'en ay fait un en vous le rachetant,

Daigne du juste Ciel la bonté souveraine
Vous en laissant le fruit m'en reserver la peine,
Ne lancer que sur moy les foudres meritez,
Et n'épandre sur vous que des prosperitez.
ANT. Iusques icy, Madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que nostre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du Trosne aussi-bien que le jour,
Le recit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre:
Mais afin qu'à jamais nous les puissions benir,
Epargnez le dernier à nostre souvenir.
Ce sont fatalitez dont l'ame embaraſſée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée,
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau,
Vn fils est criminel quand il les examine,
Et quelque suite enfin que le Ciel y destine,
I'en rejette l'idée, & croy qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubly nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec mesme esperance,
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience,
Nous pouvons sans regner vivre tous deux contens,
C'est le fruit de vos soins, joüissez-en long-temps,
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse,
Nous le recevrons lors avec meilleure grace,
Et l'accepter si-tost semble nous reprocher
De n'estre revenus que pour vous l'arracher.
SEL. I'ajousteray, Madame, à ce qu'a dit mon frere
Que bien qu'avec plaisir & l'un & l'autre espere,
L'ambition n'est pas nostre plus grand desir.
Regnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obeissance,
Et que celuy de nous dont le Ciel a fait choix
Sous vostre illustre exemple apprenne l'art des Rois.
CLE. Dites tout, mes enfans, vous fuyez la Couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la mesme infamie
S'il faut la partager avec vostre ennemie,

Et qu'un indigne Hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la deſrober.
O nobles ſentimens d'une ame genereuſe!
O fils vraiment mes fils! ô mere trop heureuſe!
Le ſort de voſtre pere enfin eſt éclaircy,
Il étoit innocent, & je puis l'eſtre auſſi,
Il vous aima toûjours, & ne fut mauvais pere
Que charmé par la ſœur, ou forcé par le frere,
Et dans cette embuscade où ſon effort fut vain
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte voſtre pere, à moy mon innocence,
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendrez l'innocence, & l'eſtime,
Lors que vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette meſme main qui vous a tout ſauvé
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez voſtre part aux offenſes,
Ie vous ay reſervé voſtre part aux vangeances,
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez regner, le Troſne eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec meſme tendreſſe
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aiſneſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'aiſné.
Quoy, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Redoutez-vous ſon frere? Après la paix infame,
Que meſme en la jurant je detestois dans l'ame,
I'ay fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tous preſts,
Et tandis qu'il fait teſte aux Princes d'Armenie,
Nous pouvons ſans peril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc paſlir à cette juſte loy?
Eſt-ce pitié pour elle? eſt-ce haine pour moy?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave?
Vous ne répondez point! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crûs en vain conſerver ces Etats,
I'ay fait voſtre oncle Roy, j'en feray bien un autre,
Et mon nom peut encor icy plus que le voſtre.

SEL. Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

CLE. Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.

Ie ſçay bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſay d'une valeur bien grande,
Mais ſi vous me devez & le Sceptre, & le jour,
Ce doit eſtre envers moy le ſceau de voſtre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert icy de faire les ſurpris,
Ie vous le dis encor, le Troſne eſt à ce prix,
Ie puis en diſpoſer comme de ma conqueſte,
Point d'aiſné, point de Roy qu'en m'apportant ſa teſte,
Et puiſque mon ſeul choix vous y peut élever,
Pour jouïr de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEVCVS, ANTIOCHVS.

SEL. ESt-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel Arreſt met noſtre eſpoir en poudre?
ANT. Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel Arreſt vient de lancer ſur nous?
SEL. O haines, ô fureurs dignes d'une Megere!
O femme, que je n'oſe appeller encor mere!
Après que tes forfaits ont regné pleinement,
Ne ſçaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au Troſne il faut te reſſembler?
ANT. Gardons plus de reſpect aux droits de la Nature,
Et n'imputons qu'au Sort noſtre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combatre que nous.
Confidens tout enſemble & rivaux l'un de l'autre
Nous ne concevions point de mal pareil au noſtre,
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.
SEL. Vne douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
Ou n'eſt guere ſenſible, ou guere impetueuſe,
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connoiſtre la cauſe, & l'imputer au Sort.

Pour moy, je ſens les miens avec plus de foibleſſe,
Plus leur cauſe m'eſt chere, & plus l'effet m'en bleſſe,
Non que pour m'en vanger j'oſe entreprendre rien,
Ie donnerois encor tout mon ſang pour le ſien,
Ie ſçay ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte,
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſez
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtere infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux
De deux Princes ſes fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANT. Ie voy bien plus encor, je voy qu'elle eſt ma mere,
Et plus je voy ſon crime indigne de ce rang,
Plus je luy voy ſoüiller la ſource de mon ſang.
I'en ſens de ma douleur croiſtre la violence,
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lors que dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimez
Ie voy les traits honteux dont nous ſommes formez.
Ie taſche à cet objet d'eſtre aveugle, ou ſtupide,
I'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide,
Ie me cache à moy-meſme un excès de malheur,
Où noſtre ignominie égale ma douleur,
Et détournant les yeux d'une mere cruelle,
I'impute tout au Sort qui m'a fait naiſtre d'elle.
Ie conſerve pourtant encor un peu d'eſpoir,
Elle eſt mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir,
Et le Sort l'euſt-il faite encor plus inhumaine,
Vne larme du fils peut amollir ſa haine.

SEL. Ah! mon frere, l'amour n'eſt gueres vehement
Pour des fils élevez dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappelez que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantez je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur vous & moy peu de part,
Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidere,
Et quoy que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine,
Nous ayant embraſſez elle nous aſſaſſine,

En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le Troſne à ce prix!
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre:
Noſtre revolte icy n'a rien que d'innocent,
Il eſt à l'un de nous ſi l'autre le conſent.
Regnons, & ſon couroux ne ſera que foibleſſe,
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe,
Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Ie forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire,
Mais il faut qu'avec luy noſtre union conſpire,
Noſtre amour aujourd'huy ſi digne de pitié
Ne ſçauroit triompher que par noſtre amitié.
ANT. Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience,
Allons, & ſoyez ſeur que meſme le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGVNE, ORONTE, LAONICE.

ROD. VOila comme l'amour ſuccede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roy,
Et comme elle uſe enfin de ſes fils, & de moy.
Et tantoſt mes ſoupçons luy faiſoient une offenſe?
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte défenſe?
Lors que tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice. *LAO.* Et vous voyez, Madame,
Quelle fidelité vous conſerve mon ame,
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de ſoûpirs & fremiſſant d'horreur,
Ie romps une foy deuë aux ſecrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur & ſa haine.
ROD. Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je croy devoir le reſte de mes jours,
Mais cè n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces perils m'applanir la ſortie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...
LAO. Madame, au nom des Dieux, vueillez m'en diſpenſer,
C'eſt aſſez que pour vous je luy ſois infidelle,
Sans m'engager encore à des conſeils contre elle.
Oronte eſt avec vous, qui comme Ambaſſadeur
Devoit de cet Hymen honorer la ſplendeur;
Comme c'eſt en ſes mains que le Roy vôſtre frere
A dépoſé le ſoin d'une teſte ſi chere,
Ie vous laiſſe avec luy pour en deliberer,
Quoy que vous reſolviez, laiſſez-moy l'ignorer.

Au reste, asseurez-vous de l'amour des deux Princes,
Plûtost que de vous perdre ils perdront leurs Provinces,
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne vueille à leur refus s'armer d'une autre main.
Ie vous parle en tremblant, si j'étois icy veuë
Vostre peril croistroit & je serois perduë,
Fuyez, grande Princesse, &. souffrez cet Adieu.
ROD. Va, je reconnoistray ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGVNE, ORONTE.

ROD. QVe ferons-nous, Oronte, en ce peril extresme,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un Diadesme?
Fuirons-nous chez mon frere? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contr'elle un genereux effort?
ORO. Nostre fuite, Madame, est assez difficile,
I'ay veu des gens de guerre épandus par la ville,
Si l'on veut vostre perte, on vous fait observer;
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse,
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse:
La Reine qui sur tout craint de vous voir regner
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un Hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-mesme imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix,
Et le Roy plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant luy porter une guerre nouvelle,
Blasmera vos frayeurs, & nos legererez
D'avoir osé douter de la foy des Traitez,
Et peut-estre pressé des guerres d'Armenie
Vous laissera moquée, & la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'est icy qu'il vous faut, ou regner, ou perir,
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.
ROD. Ah, que de vos conseils j'aimerois la vigueur
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!

Mais pourrons-nous braver une Reine en colere
Avec ce peu de gens que m'a laiſſez mon frere?
ORO. I'aurois perdu l'eſprit, ſi j'oſois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pûſſions reſiſter,
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir noſtre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces meſmes lieux
Vous portez le grand maiſtre, & des Rois, & des Dieux?
L'Amour fera luy ſeul tout ce qu'il vous faut faire,
Faites-vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flame, ils voudront tout pour vous,
Et ces aſtres naiſſans ſont adorez de tous:
Quoy que puiſſe en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémitez
Ie taſche à raſſembler nos Parthes écartez,
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empeſcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez regner, faites regner l'Amour.

SCENE III.

RODOGVNE.

QVoy! je pourrois deſcendre à ce laſche artifice
D'aller de mes amans mandier le ſervice,
Et ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affeté
I'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma ſeureté?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes,
Leur ſang tout genereux hait ces molles adreſſes;
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Ie croiray faire aſſez de le daigner ſouffrir.
Ie verray leur amour, j'éprouveray ſa force,
Sans flater leurs deſirs, ſans leur jetter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appuy,
Ie le feray regner, mais en regnant ſur luy.
Sentimens étouffez de colere, & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubly contraint rompez la dure loy
Pour rendre enfin juſtice aux Manes d'un grand Roy.

Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria *vangeance, Adieu, je meurs pour vous.*
Chere Ombre, helas ! bien loin de l'avoir pourſuivie,
I'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur meſme aſſervit nos perſonnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ny haïr,
Toutes nos paſſions ne ſçavent qu'obeïr.
Après avoir armé pour vanger cet outrage,
D'une paix mal conceuë on m'a faite le gage,
Et moy, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Ie ſuivois mon deſtin en victime d'Etat:
Mais aujourd'huy qu'on voit cette main parricide
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage,
Ie briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage,
I'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toy que je veux obeïr.
Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flame,
Toy, ſon vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Ie ſçay quelles ſeront tes douleurs, & tes craintes,
Ie voy déja tes maux, j'entens déja tes plaintes,
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roy
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moy.
I'auray meſmes douleurs, j'auray meſmes alarmes,
S'il t'en coûte un ſoûpir, j'en verſeray des larmes:
Mais Dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maiſtre,
Dans mes regards ſurpris garde-toy de paroiſtre.

SCENE IV.

ANTIOCHVS, SELEVCVS, RODOGVNE.

ANT. NE vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-meſme expliquer le pouvoir,
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que nos cœurs en ſoûpirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent,
Mais un profond reſpect nous fit taire, & bruſler,
Et ce meſme reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche où voſtre Deſtinée
Semble eſtre aucunement à la noſtre enchaiſnée,
Puiſque d'un droit d'aiſneſſe incertain parmy nous
La noſtre attend un ſceptre, & la voſtre un époux.
C'eſt trop d'indignité que noſtre Souveraine
De l'vn de ſes captifs tienne le nom de Reine,
Noſtre amour s'en offenſe, & changeant cette loy
Remet à noſtre Reine à nous choiſir un Roy.
Ne vous abaiſſez plus à ſuivre la Couronne,
Donnez-la ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne,
Reglez noſtre deſtin qu'ont mal reglé les Dieux,
Noſtre ſeul droit d'aiſneſſe eſt de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flame ſi pure
Préfere voſtre choix au choix de la Nature,
Et vient ſacrifier à voſtre élection
Toute noſtre eſperance & noſtre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
Nous cederons ſans honte à cette illuſtre marque,
Et celuy qui perdra voſtre divin objet
Demeurera du moins voſtre premier Sujet:
Son amour immortel ſçaura toûjours luy dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire,
Il y mettra ſa gloire, & dans un tel malheur
L'heur de vous obeir flatera ſa douleur.

ROD. Princes, je doy beaucoup à cette déference
De voſtre ambition, & de voſtre eſperance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaiſir,
Si celles de mon rang avoient droit de choiſir.

Comme sans leur avis les Rois disposent d'elles,
Pour affermir leur Trosne, ou finir leurs querelles,
Le destin des Etats est arbitre du leur,
Et l'ordre des Traitez régle tout dans leur cœur.
C'est luy que suit le mien, & non pas la Couronne,
I'aimeray l'un de vous parce qu'il me l'ordonne,
Du secret revelé j'en prendray le pouvoir,
Et mon amour pour naistre attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou vostre attente est vaine,
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
I'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-estre on vous a veu jusqu'où va son couroux,
Mais je doy par épreuve assez bien le connoistre
Pour fuir l'occasion de le faire renaistre.
Que n'en ay-je souffert, & que n'a-t'elle osé?
Ie veux croire avec vous que tout est appaisé,
Mais craignez avec moy que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moy ce mot qui viole un oubly
Que la paix entre nous doit avoir étably:
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
Et je meriterois qu'il me pûst consumer,
Si je luy fournissois dequoy se rallumer.

SEL. Pouvez-vous redouter sa haine renaissante
S'il est en vostre main de la rendre impuissante?
Faites un Roy, Madame, & regnez avec luy,
Son couroux desarmé demeure sans appuy,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'Air que de vaines fumées.
Mais a-t'elle interest au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La Couronne est à nous, & sans luy faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la Nature,
Chacun de nous à l'autre en peut ceder sa part,
Et rendre à vostre choix ce qu'il doit au hazard.
Qu'un si foible scrupule en nostre faveur cesse,
Vostre inclination vaut bien un droit d'aisnesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de vostre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre,
Pour vous faire regner ce seroit vous contraindre,

Vous donner la Couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble present.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à nostre espoir ostez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui suivra vostre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

ROD. Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brusle,
Et taschant d'avancer son effort vous recule,
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent,
Et moy, quelque vertu que vostre cœur prépare,
Ie crains d'en faire deux, si le mien se declare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Ie tiendrois à bon-heur d'estre à l'un de vous deux,
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne:
Ie me mettray trop haut s'il faut que je me donne,
Quoy qu'aisément je cede aux ordres de mon Roy,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moy,
Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrez de gloire on me peut meriter?
En quels affreux perils il faudra vous jetter?
Ce cœur vous est acquis après le Diadesme,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à luy-mesme,
Vous y renoncerez peut-estre pour jamais,
Quand je vous auray dit à quel prix je le mets.

SEL. Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
Et quels affreux perils pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrez qu'on peut vous meriter?

ANT. Princesse, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nostre,
Iugez mieux du beau feu qui brusle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix vostre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

ROD. Princes, le voulez-vous? *ANT.* C'est nostre unique envie.

ROD. Ie verray cette ardeur d'un repentir suivie.

SEL. Avant ce repentir tous deux nous perirons.

ROD. Enfin vous le voulez? *SEL.* Nous vous en conjurons.

ROD. Et bien donc, il est temps de me faire connoistre:
I'obeïs à mon Roy puisqu'un de vous doit l'estre,
Mais quand j'auray parlé, si vous vous en plaignez,
I'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez,

Et que

Et que c'eſt malgré moy qu'à moy-meſme renduë
I'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë,
Qu'un devoir rappelé me rend un ſouvenir
Que la foy des Traitez ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez, au nom de voſtre pere,
Il eſt mort, & pour moy par les mains d'une mere,
Ie l'avois oublié ſujette à d'autres loix,
Mais libre, je luy rens enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine,
I'aime les fils du Roy, je hay ceux de la Reine,
Reglez vous là deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre party, mon choix ſuivra le voſtre,
Ie reſpecte autant l'un que je deteſte l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand Roy,
S'il n'eſt digne de luy, n'eſt pas digne de moy.
Ce ſang que vous portez, ce Troſne qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour luy voſtre cœur s'intereſſe,
Voſtre gloire le veut, l'Amour vous le preſcrit;
Qui peut contr'elle & luy ſoulever voſtre eſprit?
Si vous leur préferez vne mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir ſi vous la condamnez,
Vous devez l'imiter ſi vous la ſoûtenez.
Quoy, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre ſoûpire!
I'avois ſçeu le prévoir, j'avois ſçeu le prédire...
ANT. Princeſſe... *ROD.* Il n'eſt plus temps, le mot en eſt laſché,
Quand j'ay voulu me taire, en vain je l'ay taſché,
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut vanger un pere,
Ie me donne à ce prix. Oſez me meriter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHVS, SELEVCVS.

ANT. HElas, c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite!
SEL. Elle nous fuit, mon frere, aprés cette rigueur.
ANT. Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.
SEL. Que le Ciel eſt injuſte! une ame ſi cruelle,
Meritoit noſtre mere, & devoit naiſtre d'elle.
ANT. Plaignons-nous ſans blaſpheſme. *SE.* Ah, que vous me geſnez
Par cette retenuë où vous vous obſtinez!
Faut-il encor regner, faut-il l'aimer encore?
ANT. Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.
SEL. C'eſt ou d'elle, ou du Troſne eſtre ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou regner à ce prix.
ANT. C'eſt & d'elle & de luy tenir bien peu de conte,
Que faire une revolte, & ſi pleine, & ſi prompte.
SEL. Lors que l'obeïſſance a tant d'impieté
La revolte devient une neceſſité.
ANT. La revolte, mon frere, eſt bien précipitée
Quand la loy qu'elle rompt peut eſtre retractée,
Et c'eſt à nos deſirs trop de temerité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe il faut une victoire;
Mais que je taſche en vain de flater nos tourmens!
Nos malheurs ſont plus forts que ces déguiſemens;
Leur excès à mes yeux paroit un noir abyſme
Où la haine s'apreſte à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où ſans un parricide il n'eſt point de bon-heur,
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Ie me ſens affoiblir quand je vous encourage,
Ie fremis, je chancelle, & mon cœur abatu
Suit tantoſt ſa douleur, & tantoſt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt reduite.
SEL. I'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecoüoit le joug dont il eſt accablé.

Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flame,
Ie voy ce qu'eſt un Troſne, & ce qu'eſt vne femme,
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
I'éteins enfin ma flame, & mon ambition,
Et je vous cederois l'un & l'autre avec joye,
Si dans la liberté que le Ciel me renvoye
La crainte de vous faire un funeſte preſent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuiſant.
Deſrobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANT. Comme j'aime beaucoup, j'eſpere encor un peu,
L'eſpoir ne peut s'éteindre où bruſle tant de feu,
Et ſon reſte confus me rend quelques lumieres,
Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fieres.
Croyez-moy, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos ſoûpirs a deſrobé leurs cœurs,
Et ſi tantoſt leur haine euſt attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SEL. Pleurez donc à leurs yeux, gemiſſez, ſoûpirez,
Et je craindray pour vous ce que vous eſperez.
Quoy qu'en voſtre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-eſtre leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ny Maîtreſſe, ny mere,
N'ont plus de choix icy, ny de loix à nous faire:
Quoy que leur rage exige, ou de vous, ou de moy,
Rodogune eſt à vous puiſque je vous fais Roy.
Epargnez vos ſoûpirs près de l'une & de l'autre,
I'ay trouvé mon bon-heur, ſaiſiſſez-vous du voſtre,
Ie n'en ſuis point jaloux, & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHVS.

QVe je ſerois heureux ſi je n'aimois un frere!
Lors qu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement:
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à voſtre eſperance.
La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit,
On le croit repouſſé quand il s'approfondit,
Et quoy qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade,
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes gueriſons.
Daignent les juſtes Dieux rendre vain ce préſage;
Cependant allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre l'effort d'un ſi puiſſant courroux
La Nature & l'Amour voudront parler pour nous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHVS, RODOGVNE.

ROD. PRINCE, qu'ay-je entendu ! parce que je soûpire,
Vous présumez que j'aime, & vous m'osez le dire !
Est-ce un frere, est-ce vous dont la temerité
S'imagine... *ANT.* Appaisez ce courage irrité,
Princesse, aucun de nous ne seroit temeraire
Iusqu'à s'imaginer qu'il eust l'heur de vous plaire;
Ie voy vostre merite, & le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoit mieux ses defauts.
Mais si tantost ce cœur parloit par vostre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bon-heur d'estre à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impieté de douter de l'Oracle,
Et meriter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flame...
ROD. Vn mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et vostre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Ie l'ay dit, il est vray, mais quoy qu'il en puisse estre,
Meritez cet amour que vous voulez connoistre.
Lors que j'ay soûpiré, ce n'étoit pas pour vous,
I'ay donné ces soûpirs aux Manes d'un époux,
Et ce sont les effets du souvenir fidelle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Prince, soyez ses fils, & prenez son party.
ANT. Recevez donc son cœur en nous deux reparty.
Ce cœur qu'un saint amour rangea sous vostre empire,
Ce cœur pour qui le vostre à tous momens soûpire,

Ce cœur en vous aimant indignement percé
Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le meſme.
Ah, Princeſſe, en l'état où le Sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?
ROD. Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en luy-meſme,
A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras,
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre,
Vne ſeconde fois il vous le dit par moy,
Prince, il faut le vanger. *ANT.* J'accepte cette loy,
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours. *ROD.* Quel myſtere
Vous fait en l'acceptant méconnoiſtre une mere?
ANT. Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommez d'autres vangeurs, ou d'autres aſſaſſins.
ROD. Ah! je voy trop regner ſon party dans voſtre ame,
Prince, vous le prenez. *ANT.* Ouy, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de ſon ſang,
Que la Nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-meſme à cette voix ſecrette
Dont la voſtre envers nous daigne eſtre l'interprete,
Executez ſon ordre & haſtez-vous ſur moy
De punir une Reine, & de vanger un Roy:
Mais quitte par ma mort d'un devoir ſi ſevere,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere,
De deux Princes unis à ſoûpirer pour vous
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux,
Puniſſez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du pere,
Et laiſſez un exemple à la poſterité
Et de rigueur entiere, & d'entiere équité.
Quoy, n'écouterez-vous ny l'amour, ny la haine?
Ne pourray-je obtenir ny ſalaire, ny peine?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...
ROD. Helas, Prince! *ANT.* Eſt-ce encor le Roy que vous plaignez?
Ce ſoûpir ne va-t'il que vers l'Ombre d'un pere?
ROD. Allez, ou pour le moins rappelez voſtre frere,
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lors que je vous avois à combatre tous deux,

Vous étes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble,
Ie vous bravois tantoſt, & maintenant je tremble.
I'aime, n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, & cette retenuë
Ne peut plus ſoûtenir l'effort de voſtre veuë,
Ouy, jaime un de vous deux malgré ce grand couroux,
Et ce dernier ſoûpir dit aſſez que c'eſt vous.
Vn rigoureux devoir à cét amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en étes la cauſe,
Vous l'avez fait renaiſtre en me preſſant d'un choix
Qui rompt de vos Traitez les favorables loix.
D'un pere mort pour moy voyez le ſort étrange,
Si vous me laiſſez libre, il faut que je le vange,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner,
Mais ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Voſtre refus eſt juſte autant que ma demande,
A force de reſpect voſtre amour s'eſt trahy,
Ie voudrois vous hair s'il m'avoit obei,
Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vangeance
Iuſqu'à vouloir d'un crime eſtre la recompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la Paix,
Puiſque m'en affranchir c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en voſtre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moy,
Ie n'oubliray jamais que je me dois un Roy.
Ouy, malgré mon amour j'attendray d'une mere
Que le Troſne me donne, ou vous, ou voſtre frere:
Attendant ſon ſecret vous aurez mes deſirs,
Et s'il le fait regner, vous aurez mes ſoûpirs;
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANT. Que voudrois-je de plus? ſon bonheur eſt le mien,
Rendez heureux ce frere, & je ne perdray rien,
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'apprehende,
Ie beniray le Ciel d'une perte ſi grande,
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flotant
Ie mourray de douleur, mais je mourray content.

ROD. Et moy, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,

Mon amour... mais Adieu, mon esprit se confond.
Prince, si vostre flame à la mienne répond,
Si vous n'étes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le Diadesme.

SCENE II.

ANTIOCHVS.

LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher dedans nostre avanture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la Nature,
Et préte luy pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vangeresses.
Voicy la Reine. Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la-moy fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHVS, LAONICE.

CLE. ET bien, Antiochus, vous doy-je la Couronne?
ANT. Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.
CLE. Vous sçavez mieux que moy si vous la meritez.
ANT. Ie sçay que je peris si vous ne m'écoutez.
CLE. Vn peu trop lent peut-estre à servir ma colere
Vous vous étes laissé prévenir par un frere?
Il a sçeu me vanger quand vous deliberiez,
Et je dois à son bras ce que vous esperiez?
Ie vous en plains, mon fils, ce malheur est extresme,
C'est perir en effet que perdre un Diadesme;
Ie n'y sçay qu'un remede, encor est-il fascheux,
Etonnant, incertain, & triste pour tous deux,
Ie periray moy-mesme avant que de le dire,
Mais enfin on perd tout quand on perd un Empire.
ANT. Le remede à nos maux est tout en vostre main,
Et n'a rien de fascheux, d'étonnant, d'incertain,

Vostre

Voſtre ſeule colere a fait noſtre infortune,
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe,
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence,
Et voſtre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié;
Au point où je les voy c'en eſt le ſeul remede.
CLE. Quelle aveugle fureur vous-meſme vous poſſede?
Avez-vous oublié que vous parlez à moy,
Ou ſi vous préſumez eſtre déja mon Roy?
ANT. Ie taſche avec reſpect à vous faire connoiſtre
Les forces d'un amour que vous avez fait naiſtre.
CLE. Moy? j'aurois allumé cet inſolent amour?
ANT. Et quel autre pretexte a fait noſtre retour?
Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'aiſneſſe
Donnaſt à l'un de nous le Troſne, & la Princeſſe?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, euſt oſé s'en défendre
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si ſa beauté deſlors n'euſt allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle euſt attaché nos vœux,
Le deſir de regner euſt fait la meſme choſe,
Et dans l'ordre des loix que la Paix nous impoſe,
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere,
Et cette crainte enfin cedant à l'amitié
I'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foy des Traitez n'avoit point arrachée?
CLE. Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
Des hontes que pour vous j'avois ſçeu prévenir,
Et de l'indigne état où voſtre Rodogune
Sans moy, ſans mon courage, euſt mis voſtre fortune.
Ie croyois que vos cœurs ſenſibles à ces coups
En ſçauroient conſerver un genereux couroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,

Ce torrent de colere & de reſſentiment
Fuſt plus impetueux en ſon débordement.
Ie fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Ie commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit recompenſer
N'a point dequoy vous faire un moment balancer,
Vous ne conſiderez, ny luy, ny mon injure,
L'Amour étouffe en vous la voix de la Nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturez!

ANT. La Nature & l'Amour ont leurs droits ſeparez,
L'un n'oſte point à l'autre une ame qu'il poſſede.

CLE. Non, non, où l'Amour regne, il faut que l'autre cede.

ANT. Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux,
Nous perirons tous deux, s'il faut perir pour vous;
Mais auſſi.... *CLE.* Pourſuivez, fils ingrat, & rebelle.

ANT. Nous perirons tous deux s'il faut perir pour elle.

CLE. Periſſez, periſſez, voſtre rebellion
Merite plus d'horreur que de compaſſion,
Mes yeux ſçauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompheray voyant perir mes fils
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANT. Et bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Voſtre main tremble-t'elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis preſt d'obeir,
Ie perçeray ce cœur qui vous oſe trahir,
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute voſtre colere.
Mais ſi la dureté de voſtre averſion
Nomme encor noſtre amour une rebellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles ſoûpirs, & d'impuiſſantes larmes.

CLE. Ah, que n'a-t'elle pris, & la flame, & le fer!
Que bien plus aiſément j'en ſçaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vangeance,
Ie ne puis refuſer des ſoûpirs à vos pleurs,
Ie ſens que je ſuis mere auprés de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rens, & ma colere expire,
Rodogune eſt à vous auſſi-bien que l'Empire,
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aiſné,
Poſſedez-la, regnez. *ANT.* O moment fortuné!

O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine!
Ie rens graces aux Dieux qui calment voſtre haine,
Madame, eſt-il poſſible? *CLE.* En vain j'ay reſisté,
La Nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt dompté.
Ie ne vous dis plus rien, vous aimez voſtre mere,
Et voſtre amour pour moy taira ce qu'il faut taire.
ANT. Quoy! je triomphe donc ſur le point de perir!
La main qui me bleſſoit a daigné me guerir!
CLE. Ouy, je veux couronner une flame ſi belle,
Allez à la Princeſſe en porter la Nouvelle,
Son cœur comme le voſtre en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.
ANT. Heureux Antiochus! heureuſe Rodogune!
Ouy, Madame, entre nous la joye en eſt commune.
CLE. Allez donc, ce qu'icy vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce ſoir deſtiné pour la ceremonie
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.
ANT. Et nous vous ferons voir tous nos deſirs bornez
A vous donner en nous des Sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAO. ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colere.
CLE. Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mere?
LAO. Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adoucy...
CLE. Envoyez-moy ſon frere, & nous laiſſez icy.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſçauray ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne luy témoignez rien, il luy ſera plus doux
D'apprendre tout de moy qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE.

QVe tu penetres mal le fond de mon courage!
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage,

Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanoüir
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouïr,
Ie ne veux plus que moy dedans ma confidence.
Et toy, credule amant que charme l'apparence,
Et dont l'esprit leger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des Immortels préfere ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me vanger
En de nouveaux malheurs je sçauray te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui se rend trop tost on doit craindre une embuche,
Et c'est mal demesler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si prompt,
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEVCVS.

CLE. SCavez-vous, Seleucus, que je me suis vangée?
SEL. Pauvre Princesse, helas! *CL.* Vous déplorez son sort!
Quoy, l'aimiez-vous? *SEL.* Assez pour regretter sa mort.
CLE. Vous luy pouvez servir encor d'amant fidelle,
Si j'ay sçeu me vanger, ce n'a pas été d'elle.
SEL. O Ciel! & de qui donc, Madame? *CLE.* C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous qui dédaignez de servir ma colere,
De vous de qui l'amour rebelle à mes desirs
S'oppose à ma vangeance, & détruit mes plaisirs.
SEL. De moy! *CLE.* De toy, perfide. Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brusle,
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le Trosne étoit à toy par le droit de naissance,
Rodogune avec luy tomboit en ta puissance,
Tu devois l'épouser, tu devois estre Roy,
Mais comme ce secret n'est connu que de moy,
Ie puis comme je veux tourner le droit d'aisnesse,
Et donne à ton rival ton Sceptre, & ta Maîtresse.

SEL. A mon frere? *CLE.* C'eſt luy que j'ay nommé l'aiſné.
SEL. Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et par une raiſon qui vous eſt inconnuë,
Mes propres ſentimens vous avoient prévenuë.
Les biens que vous m'oſtez n'ont point d'attraits ſi doux,
Que mon cœur n'ait cedez à ce frere avant vous.
Et ſi vous bornez-là toute voſtre vangeance,
Vos deſirs & les miens ſeront d'intelligence.
CLE. C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit,
C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.
SEL. Quoy, je conſerverois quelque couroux ſecret!
CLE. Quoy, laſche, tu pourrois la perdre ſans regret?
Elle de qui les Dieux te donnoient l'Hymenée?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?
SEL. Conſiderer ſa perte avec compaſſion
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.
CLE. Que la mort la raviſſe, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte,
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal
Ne ſçauroit voir ſon bien aux mains de ſon rival.
Piqué jusques au vif il taſche à le reprendre,
Il fait de l'inſenſible afin de mieux ſurprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par merite à ſa flame étoit deu.
SEL. Peut-eſtre, mais enfin par quel amour de mere
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intereſt à la faire éclater?
CLE. I'en prens à la connoiſtre, & la faire avorter,
I'en prens à conſerver malgré toy mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta ſecrette rage.
SEL. Ie le veux croire ainſi, mais quel autre intereſt
Nous fait tous deux aiſnez, quand, & comme il vous plaiſt?
Qui des deux vous doit croire? & par quelle juſtice
Faut-il que ſur moy ſeul tombe tout le ſupplice,
Et que du meſme amour dont nous ſommes bleſſez
Il ſoit recompenſé quand vous m'en puniſſez?
CLE. Comme Reine, à mon choix je fais juſtice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moy noircy de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SEL. Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrettes.
Ie ne suis point jaloux du bien que vous luy faites,
Et je voy quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.
Ie n'ay ny faute d'yeux, ny faute de courage,
Madame, mais enfin n'esperez voir en moy
Qu'amitié pour mon frere, & zéle pour mon Roy.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

DE quel malheur suis-je encore capable?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans revoltez, & deux rivaux unis.
Quoy, sans émotion perdre Trosne, & Maîtresse!
Quel est icy ton charme, odieuse Princesse?
Et par quel privilege allumant de tels feux
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'oster tous les deux?
N'espere pas pourtant triompher de ma haine,
Pour regner sur deux cœurs tu n'ès pas encor Reine.
Ie sçay bien qu'en l'état où tous deux je les voy
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toy:
Mais n'importe, mes mains sur le pere enhardies
Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies,
Leurs jours également sont pour moy dangereux,
I'ay commencé par luy, j'acheveray par eux.
Sors de mon cœur, Nature, ou fay qu'ils m'obeïssent,
Fay-les servir ma haine, ou consens qu'ils perissent.
Mais déja l'un a veu que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir,
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

ENfin, graces aux Dieux, j'ay moins d'un ennemy,
La mort de Seleucus m'a vangée à demy,
Son Ombre, en attendant Rodogune & son frere,
Peut déja de ma part les promettre à son pere,
Ils le suivront de près, & j'ay tout préparé
Pour reünir bien-tost ce que j'ay separé.
O toy, qui n'attens plus que la ceremonie
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'Hymenée, & le Trosne, & la Mort,
Poison, me sçauras-tu rendre mon Diadesme?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de mesme?
Me seras-tu fidelle? Et toy, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne voy plus en luy les restes de mon sang,
S'il m'arrache du Trosne, & la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidelle,
Heritier d'une flame envers moy criminelle,
Aime mon ennemie, & peris comme luy.
Pour la faire tomber j'abatray son appuy;
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abysme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime,
Et te faisant mon Roy, c'est trop me negliger,
Que te laisser sur moy pere & frere à vanger.
Qui se vange à demy court luy-mesme à sa peine,
Il faut, ou condamner, ou couronner sa haine.
Dûst le Peuple en fureur pour ses maistres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,

Dûst le Parthe vangeur me trouver sans défense,
Dûst le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trosne, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux meriter le sort le plus étrange:
Tombe sur moy le Ciel, pourveu que je me vange,
I'en recevray le coup d'un visage remis,
Il est doux de perir après ses ennemis,
Et de quelque rigueur que le Destin me traite,
Ie pers moins à mourir, qu'à vivre leur Sujette.
Mais voicy Laonice, il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bien-tost reveler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLE. VIennent-ils, nos amans? *LAO.* Ils approchent, Madame.
On lit dessus leur front l'allegresse de l'ame,
L'Amour s'y fait paroistre avec la Majesté,
Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux toute auguste & Royale
Ils viennent prendre icy la coupe Nuptiale,
Pour s'en aller au Temple au sortir du Palais
Par les mains du grand Prestre estre unis à jamais,
C'est là qu'il les attend pour benir l'alliance,
Le Peuple tout ravy par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs Autels,
Impatient pour eux que la cerémonie
Ne commence bien-tost, ne soit bien-tost finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens meslez,
Tous nos vieux differens de leur ame exilez,
Font leur Suite assez grosse, & d'une voix commune
Benissent à l'envy le Prince, & Rodogune.
Mais je les voy déja, Madame, c'est à vous
A commencer icy des spectacles si doux.

SCENE

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHVS, RODOGVNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes, & de Syriens.

CLE. APprochez, mes enfans, (car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je croy que ce nom ne vous déplaira pas.)
ROD. Ie le cheriray meſme au-delà du trépas,
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpere,
C'eſt de vous obeïr & reſpecter en mere.
CLE. Aimez-moy ſeulement, vous allez eſtre Rois,
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moy qui vous le dois.
ANT. Ah, ſi nous recevons la ſupreſme puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſorrir de voſtre obeïſſance,
Vous regnerez icy quand nous y regnerons,
Et ce ſeront voix loix que nous y donnerons.
CLE. I'oſe le croire ainſi, mais prenez voſtre place,
Il eſt temps d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

Icy Antiochus s'aſſied dans un fauteüil, Rodogune à ſa gauche en meſme rang, & Cleopatre à ſa droite, mais en rang inferieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune avec la meſme difference, & Cleopatre cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoiſonné. Après qu'elle eſt partie Cleopatre continuë.

Peuple qui m'écoutez, Parthes, & Syriens,
Sujets du Roy ſon frere, ou qui fuſtes les miens,
Voicy de mes deux fils celuy qu'un droit d'aiſneſſe
Eleve dans le Troſne, & donne à la Princeſſe.
Ie luy rens cet Etat que j'ay ſauvé pour luy,
Ie ceſſe de regner, il commence aujourd'huy.
Qu'on ne me traite plus icy de Souveraine,
Voicy voſtre Roy, Peuple, & voicy voſtre Reine,
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez s'il eſt beſoin pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Ie leur rens ce pouvoir dont je me ſuis démiſe,

Prétez les yeux au reste, & voyez les effets
[a] *Laonice revient avec une coupe à la main.* Suivre de point en point les Traitez de la Paix.[a]
ORO. Voſtre ſincerité s'y fait aſſez paroiſtre,
Madame, & j'en feray recit au Roy mon maiſtre.
CLE. L'Hymen eſt maintenant noſtre plus cher ſoucy,
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence icy,
Recevez de ma main la coupe Nuptiale
Pour eſtre après unis ſous la foy conjugale,
Puiſſe-t'elle eſtre un gage envers voſtre moitié,
De voſtre amour enſemble & de mon amitié.
[b] *Il prend la coupe.* *ANT.*[b] Ciel, que ne doy-je point aux bontez d'une mere!
CLE. Le temps preſſe, & voſtre heur d'autant plus ſe differe.
[c] *A Rodogune.* *ANT.*[c] Madame, haſtons donc ces glorieux momens,
Voicy l'heureux eſſay de nos contentemens.
Mais ſi mon frere étoit le témoin de ma joye....
CLE. C'eſt eſtre trop cruel de vouloir qu'il la voye,
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner.
ANT. Il m'avoit aſſeuré qu'il la verroit ſans peine,
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHVS, RODOGVNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, Troupe.

TIM. AH, Seigneur. *CLE.* Timagene,
[d] *Il rend la coupe à Laonice.* Quelle eſt voſtre inſolence? *TIM.* Ah, Madame. *AN.*[d] Parlez.
TIM. Souffrez pour un moment que mes ſens rappellez....
ANT. Qu'eſt-il donc arrivé? *TIM.* Le Prince voſtre frere....
ANT. Quoy, ſe voudroit-il rendre à mon bon-heur contraire?
TIM. L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennuy que de ſa perte il pouvoit reſſentir,
Ie l'ay trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du Ciel ſemble toûjours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,

Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée,
Sa teſte ſur un bras languiſſamment panchée,
Immobile, & reſveur en malheureux amant...
ANT. Enfin, que faiſoit-il, achevez promptement.
TIM. D'une profonde playe en l'estomac ouverte
Son ſang à gros boüillons ſur cette couche verte...
CLE. Il eſt mort! *TI.* Ouy, Madame. *CL.* Ah, Destins ennemis
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le deſeſpoir où l'a reduit ſa flame,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.
TIM.[a] Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.
CLE.[b] La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente
Par une laſcheté qu'on ne peut égaler
L'ayant aſſaſſiné le fait encor parler.
ANT. Timagéne, ſoufrez la douleur d'une mere
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
I'en ferois autant qu'elle à vous connoiſtre moins.
Mais que vous a-t'il dit ? achevez je vous prie.
TIM. Surpris d'un tel ſpectacle à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce Prince en ſoûpirant
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et ce reſte égaré de lumiere incertaine
Luy peignant ſon cher frere au lieu de Timagéne,
Remply de voſtre idée il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié regne ſur le couroux.
Vne main qui nous fut bien chere
Vange ainſi le refus d'un coup trop inhumain,
Regnez, & ſur tout, mon cher frere,
Gardez-vous de la meſme main.
C'eſt.... La Parque à ce mot luy coupe la parole,
Sa lumiere s'éteint, & ſon ame s'envole,
Et moy tout effrayé d'un ſi tragique ſort
I'accours pour vous en faire un funeſte rapport.
ANT. Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allegreſſe publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival auſſi cher que m'étoit mon amour,
Ie te pers, & je trouve en ma douleur extreſme
Vn malheur dans ta mort plus grand que ta mort meſme.

[a] *A Cleopatre.*
[b] *A Timagene.*

O de ſes derniers mots fatale obſcurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine
Ie m'impute à forfait tout ce que j'imagine,
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui doy-je en ſoupçonner?
Vne main qui nous fut bien chere,
Madame, eſt-ce la voſtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refuſé noſtre main,
Qui de vous s'eſt vangée? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au refus de la noſtre?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Eſt-ce vous deſormais dont je me doy garder?

CL. Quoy, vous me ſoupçonnez! *RO.* Quoy, je vous ſuis ſuſpecte!

ANT. Ie ſuis amant, & fils, je vous aime, & reſpecte,
Mais quoy que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vray, Timagene?

TIM. Avant qu'en ſoupçonner la Princeſſe, ou la Reine,
Ie mourrois mille fois, mais enfin mon recit
Contient, ſans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANT. D'un & d'autre coſté l'action eſt ſi noire
Que n'en pouvant douter je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal ſervy vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles,
Mais ſi j'ay refuſé ce détestable employ,
Ie veux bien vous ſervir toutes deux contre moy.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demy ravie.

ROD. Ah, Seigneur, arrétez. *TIM.* Seigneur, que faites-vous?

ANT. Ie ſers ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLE. Vivez, regnez heureux. *ANT.* Oſtez-moy donc de doute,
Et montrez-moy la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moy pour me faire perir.
Puis-je vivre & traiſner cette geſne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?

Vivre avec ce tourment c'eſt mourir à toute heure,
Tirez-moy de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
Et que mon déplaiſir par un coup genereux
Epargne un parricide à l'une de vous deux.
CLE. Puiſque le meſme jour que ma main vous couronne
Ie perds un de mes fils & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit eſſuyer
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une mere
Qu'en la traitant d'égal avec une étrangere,
Ie vous diray, Seigneur (car ce n'eſt plus à moy
A nommer autrement, & mon juge, & mon Roy)
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la Paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoûtient le ſouvenir,
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir.
Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre,
I'ay préveu d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ay laiſſé deſarmer mon couroux.
[a] Sur la foy de ſes pleurs je n'ay rien craint de vous, [a] *A Rodogune.*
Madame, mais ô Dieux! quelle rage eſt la voſtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appuy
Qu'une mere oprimée euſt pû trouver en luy.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge?
Si je m'en plains au Roy, vous poſſedez mon juge,
Et s'il m'oſe écouter, peut-eſtre, helas! en vain
Il voudra ſe garder de cette meſme main.
Enfin je ſuis leur mere, & vous leur ennemie.
I'ay recherché leur gloire, & vous leur infamie,
Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'oſtez
Voſtre abord en ces lieux les euſt desheritez.
C'eſt à luy maintenant en cette concurrence
A regler ſes ſoupçons ſur cette difference,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez un charme à vous juſtifier.
ROD. [b] Ie me défendray mal, l'innocence étonnée [b] *A Cleopatre.*
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée,
Et n'ayant rien préveu d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer ſans peine la ſurprend.
Ie ne m'étonne point de voir que voſtre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene,

Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moy
Son recit s'eſt trouvé digne de voſtre foy.
Vous l'accuſiez pourtant, quand voſtre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous euſt nommée;
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes ſi vous voulez paſſer pour veritable
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Ie veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais voſtre bras au crime eſt plus fait que le mien,
Et qui ſur un époux fit ſon apprentiſſage
A bien pû ſur un fils achever ſon ouvrage.
Ie ne déniray point, puiſque vous les ſçavez,
De juſtes ſentimens dans mon ame élevez:
Vous demandiez mon ſang, j'ay demandé le voſtre,
Le Roy ſçait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre,
Comme par ſa prudence il a tout adoucy,
Il vous connoit peut-eſtre, & me connoit auſſi.

[a] *A Antiochus.* [a]Seigneur, c'eſt un moyen de vous eſtre bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un frere:
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

[b] *A Cleopatre.* [b]Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute voſtre Syrie,
Où ſeule & ſans appuy contre mes attentats
Ie verrois.... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANT. Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere
Ie ne veux point juger entre vous, & ma mere:
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Ie ne veux me garder, ny de vous, ny de vous.
Suivons aveuglément ma triſte Deſtinée,
Pour m'expoſer à tout achevons l'Hymenée.
Cher frere, c'eſt pour moy le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Ie cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et luy veux bien donner tout lieu de me ſurprendre;
Heureux ſi ſa fureur qui me prive de toy
Se fait bien-toſt connoiſtre en achevant ſur moy,
Et ſi du Ciel trop lent à la reduire en poudre
[c] *Elle l'empeſche de prendre la coupe.* Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moy. *RO.* [c]Quoy, Seigneur! *A.* Vous m'arrêtez en vain,
Donnez. *ROD.* Ah, gardez vous de l'une & l'autre main!

Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque ſecrette haine.
CLE. Qui m'épargnoit tantoſt, oſe enfin m'accuſer.
ROD. De toutes deux, Madame, il doit tout refuſer,
Ie n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente,
Mais il en faut ſur l'heure une preuve evidente.
Ie veux bien à mon tour ſubir les meſmes loix,
On ne peut craindre trop pour le ſalut des Rois;
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
Faites faire un eſſay par quelque Domeſtique.
CLE.[a] Ie le feray moy-meſme. Et bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon couroux?
I'ay ſouffert cet outrage avecque patience.
ANT.[b] Pardonnez-luy, Madame, un peu de défiance,
Comme vous l'accuſez elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort,
Et ſoit amour pour moy, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paroiſtre un peu moins criminelle.
Pour moy, qui ne voy rien dans le trouble où je ſuis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyſme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces veritez paroiſſent,
I'en laiſſe la vangeance aux Dieux qui les connoiſſent,
Et vay ſans plus tarder.... *ROD.* Seigneur, voyez ſes yeux
Déja tous égarez, troubles, & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah bons Dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu perir.
ANT.[c] N'importe, elle eſt ma mere, il faut la ſecourir.
CLE. Va, tu me veux en vain rappeler à la vie,
Ma haine eſt trop fidelle, & m'a trop bien ſervie,
Elle a paru trop toſt pour te perdre avec moy,
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoy;
Mais j'ay cette douceur dedans cette disgrace
De ne voir point regner ma rivale en ma place.
Regne, de crime en crime enfin te voilà Roy,
Ie t'ay défait d'un pere, & d'un frere, & de moy.
Puiſſe le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer choir ſur vous les peines de mes crimes,
Puiſſiez-vous ne trouver dedans voſtre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion,
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naiſtre de vous un fils qui me reſſemble.

[a] *Prenant la coupe.*

[b] *Prenant la coupe de la main de Cleopatre après qu'elle a beu.*

[c] *Rendant la coupe à Laonice, ou à quelqu'autre.*

ANT. Ah, vivez pour changer cette haine en amour.
CLE. Ie maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'icy, je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiez,
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.[a]

[a] *Elle s'en va, & Laonice luy aide à marcher.*

ORO. Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable,
Il vous a preservé sur le point de perir
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir,
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, & vos mains innocentes.
ANT. Oronte, je ne sçay dans son funeste sort
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort,
L'une & l'autre a pour moy des malheurs sans exemple,
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'allegresse en un dueil sans pareil,
La pompe Nuptiale en funebre appareil,
Et nous verrons après par d'autres sacrifices
Si les Dieux voudront estre à nos vœux plus propices.

FIN.

THEODORE
VIERGE ET MARTYRE,
TRAGEDIE
CHRÉTIENNE.

ACTEVRS.

VALENS, Gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, Fils de Valens.

CLEOBVLE, Amy de Placide.

DIDYME, Amoureux de Theodore.

PAVLIN, Confident de Valens.

LYCANTE, Capitaine d'une cohorte Romaine.

MARCELLE, Femme de Valens.

THEODORE, Princeſſe d'Antioche.

STEPHANIE, Confidente de Marcelle.

La Scene eſt à Antioche dans le Palais du Gouverneur.

THEODORE
VIERGE ET MARTYRE,
TRAGEDIE
CHRÉTIENNE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLEOBVLE.

PLA. IL est vray, Cleobule, & je veux l'avoüer,
La Fortune me flate assez pour m'en loüer,
Mon pere est Gouverneur de toute la la Syrie,
Et comme si c'étoit trop peu de flaterie,
Moy-mesme elle m'embrasse, & vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Egypte à gouverner.
Certes si je m'enflois de ces vaines fumées
Dont on voit à la Cour tant d'ames si charmées,
Si l'éclat des grandeurs avoit pû me ravir,
I'aurois dequoy me plaire, & dequoy m'assouvir.
Au dessous des Cesars je suis ce qu'on peut estre,
A moins que de leur rang le mien ne sçauroit croistre,

Et pour haut qu'on ait mis des tiltres si sacrez,
On y monte souvent par de moindres degrez.
Mais ces honneurs pour moy ne sont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie;
Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois, ce cœur n'est point à vendre,
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un gendre,
Ta Flavie à mes yeux fait toujours mesme horreur.
Ton frere Marcellin peut tout sur l'Empereur,
Mon pere est ton époux, & tu peux sur son ame
Ce que sur un mary doit pouvoir une femme:
Va plus outre, & par zéle ou par dexterité
Ioins le vouloir des Dieux à leur authorité,
Assemble leur faveur, assemble leur colere,
Pour aimer je n'écoute Empereur, Dieux, ny pere,
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'Empereur, & d'un pere, & des Dieux.

CLE. Quoy que pour vous Marcelle ait le nom de marastre,
Considerez, Seigneur, qu'elle vous idolatre,
Voyez d'un œil plus sain ce que vous luy devez,
Les biens, & les honneurs qu'elle vous a sauvez.
Quand Diocletian fut maistre de l'Empire...

PLA. Mon pere étoit perdu, c'est ce que tu veux dire,
Si-tost qu'à son party le bonheur eut manqué,
Sa teste fut proscrite, & son bien confisqué,
On vit à Marcellin sa dépoüille donnée:
Il sçeut la racheter par ce triste Hymenée,
Et forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Luy-mesme il se livra pour rançon de son bien.
Deslors on asservit jusques à mon enfance,
De Flavie avec moy l'on conclud l'alliance,
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Vn destin que tout autre auroit trouvé fort doux.
La dignité du fils comme celle du pere
Descend du haut pouvoir que luy donne ce frere:
Mais à la regarder de l'œil dont je la voy,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jetter sur moy,
On éleve chez nous un Trosne pour sa fille,
On y séme l'éclat dont on veut qu'elle brille,
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépost des presens qu'on luy fait.

CLE. S'ils ne ſont qu'un dépoſt du bien qu'on luy veut faire,
Vous en êtes, Seigneur, mauvais dépoſitaire,
Puiſqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Theodore, & voſtre ame ravie
Luy veut donner ce Troſne élevé pour Flavie,
C'eſt là le fondement de voſtre averſion.
PLA. Ce n'eſt point un ſecret que cette paſſion,
Flavie au lit malade en meurt de jalouſie,
Et dans l'aſpre dépit dont ſa mere eſt ſaiſie,
Elle tonne, foudroye, & pleine de fureur
Menace de tout perdre auprès de l'Empereur:
Comme de ſes faveurs je ris de ſa colere,
Quoy qu'elle ait fait pour moy, quoy qu'elle puiſſe faire,
Le paſſé ſur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laiſſe au hazard le ſoin de l'avenir.
Ie me plais à braver cet orgueilleux courage,
Chaque jour pour l'aigrir je vay jusqu'à l'outrage;
Son ame imperieuſe & prompte à fulminer
Ne ſçauroit me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flate alors que je l'offence,
Et quand je l'ay pouſſée à quelque violence,
L'amour de ſa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bien-faits.
Ie la plains, ſa Flavie, & plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la vange, & rejettant ma foy,
Me rend tous les mépris qu'elle reçoit de moy.
Mon ſort des deux coſtez merite qu'on le plaigne,
L'une me perſecute, & l'autre me dédaigne,
Ie hay qui m'idolatre, & j'aime qui me fuit,
Et je pourſuis en vain ainſi qu'on me pourſuit.
Telle eſt de mon deſtin la fatale injuſtice,
Telle eſt la tyrannie enſemble & le caprice
Du Demon aveuglé, qui ſans diſcretion
Verſe l'Antipathie & l'inclination.
Mais puiſqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
Que peut voir Theodore en moy de mépriſable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préferer Didyme au fils du Gouverneur.
CLE. Comme elle je ſuis né, Seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du ſang je luy ſuis aſſez proche,

Ie connois ſon courage, & vous répondray bien
Qu'étant ſourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont voſtre amour l'accuſe
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuſe.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux,
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand meſme ſes feux répondroient à vos flames,
Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage ſur vous elle doit exciter?
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que ſon parent vous die enfin pour elle...

PLA. Ah! ſi je puis encor quelque choſe ſur toy,
Ne me dy rien pour elle, & dy-luy tout pour moy,
Dy-luy que je ſuis ſeur des bontez de mon pere,
Ou que s'il ſe rendoit d'une humeur trop ſevere,
L'Egypte où l'on m'envoye eſt un azile ouvert
Pour mettre noſtre flame & noſtre heur à couvert.
Là ſaiſis d'un rayon des puiſſances ſupreſmes
Nous ne recevrons plus de loix que de nous meſmes;
Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
Et la mere & la fille enſemble au deſeſpoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempeſtes
Sans venir jusqu'à nous crevera ſur leurs teſtes,
Et nous erigerons en cet heureux ſejour
De leur rage impuiſſante un trophée à l'Amour.
Parle, parle pour moy, preſſe, agy, perſuade,
Fay quelque choſe enfin pour mon eſprit malade,
Fay-luy voir mon pouvoir, fay-luy voir mon ardeur:
Son dédain eſt peut-eſtre un effet de ſa peur,
Et ſi tu luy pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois diſſiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois.... Mais je voy Marcelle qui ſurvient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLEOBVLE, STEPHANIE.

MAR. CE mauvais conſeiller toûjours vous entretient?
P. Vous dites vray, Madame, il taſche à me ſurprendre,
Son conſeil eſt mauvais, mais je ſçay m'en défendre.
MAR. Il vous parle d'aimer? *PLA.* Contre mon ſentiment.
MAR. Levez, levez le masque, & parlez franchement,
De voſtre Theodore il eſt l'Agent fidelle,
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chaſſe en apparence, & pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.
PLA. Par ce fidelle Agent elle eſt donc mal ſervie,
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie,
Et ce parent adroit en matiere d'Amour
Agit contre ſon ſang pour mieux faire ſa Cour.
C'eſt, Madame, en effet le mal qu'il me conſeille,
Mais j'ay le cœur trop bon pour luy préter l'oreille.
MAR. Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.
PLA. L'objet où vont mes vœux ſeroit digne d'un Dieu.
MAR. Il eſt digne de vous, d'une ame vile & baſſe.
PLA. Ie fais donc ſeulement ce qu'il faut que je faſſe,
Ne blaſmez que Flavie, un cœur ſi bien placé
D'une ame vile & baſſe eſt trop embarraſſé,
D'un choix qui luy fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui paſſe mon merite.
MAR. Avec quelle arrogance oſez-vous me parler?
PLA. Au deſſous de Flavie ainſi me ravaler,
C'eſt de cette arrogance un mauvais témoignage,
Ie ne me puis, Madame, abaiſſer davantage.
MAR. Voſtre reſpect eſt rare, & fait voir clairement
Que voſtre humeur modeſte aime l'abaiſſement.
Et bien, puiſqu'à preſent j'en ſuis mieux avertie,
Il faudra ſatisfaire à cette modeſtie,
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.
PLA. Vous ne m'oſterez rien, puiſque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.
MAR. Vous pourrez bien-toſt prendre un ſentiment contraire.

PLA. Ie n'en changeray point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celuy de ne vous devoir rien.
MAR. Ainſi l'ingratitude en ſoy-meſme ſe flate,
Mais je ſçauray punir cette ame trop ingrate,
Et pour mieux abaiſſer vos eſprits ſouſlevez
Ie vous oſteray plus que vous ne me devez.
PLA. La menace eſt obſcure, expliquez-la, de grace.
MAR. L'effet expliquera le ſens de la menace,
Tandis, ſouvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ay fait ce que ſont, & le pere, & le fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.
PLA. Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Vn bien-fait perd ſa grace à le trop publier,
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.
MAR. Ie l'oublirois, ingrat, ſi pour tant de puiſſance
Ie recevois de vous quelque reconnoiſſance.
PLA. Et je m'en ſouviendrois juſqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.
MAR. Après tant de bien-faits oſay-je trop pretendre?
PLA. Ce ne ſont plus bien-faits alors qu'on veut les vendre.
MAR. Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?
PLA. S'avoüant redevable il rend tout ce qu'il doit.
MAR. Tous les ingrats en foule iront à voſtre école,
Puiſqu'on y devient quitte en payant de parole.
PLA. Ie vous diray donc plus, puiſque vous me preſſez,
Nous ne vous devons pas tout ce que vous penſez.
MA. Que ſeriez-vous ſans moy? *PL.* Sans vous? ce que nous ſommes,
Noſtre Empereur eſt juſte, & ſçait choiſir les hommes,
Et mon pere après tout ne ſe trouve qu'au rang
Où l'auroient mis ſans vous ſes vertus & ſon ſang.
MAR. Ne vous ſouvient-il plus qu'on proſcrivit ſa teſte?
PLA. Par là voſtre artifice en fit voſtre conqueſte.
MAR. Ainſi de ma faveur vous nommez les effets?
PLA. Vn autre amy peut-eſtre auroit bien fait ſa paix,
Et ſi voſtre faveur pour luy s'eſt employée,
Par ſon Hymen, Madame, il vous a trop payée,
On voit peu d'unions de deux telles moitiez,
Et la faveur à part on ſçait qui vous étiez.
MAR. L'ouvrage de mes mains avoir tant d'inſolence!
PLA. Elles m'ont mis trop haut pour ſouffrir une offence.
MAR. Quoy, vous tranchez icy du nouveau Gouverneur?
PLA. De mon rang en tous lieux je ſoûtiendray l'honneur.

MAR. Con-

MAR. Considerez donc mieux quelle main vous y porte,
L'Hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.
PLA. Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loy,
Reprenez vostre Egypte, & me laissez à moy.
MAR. Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!
PLA. Plus je reçoy d'honneurs, moins je dois estre esclave.
MAR. Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.
PLA. Ie le conserveray, Madame, avec grand soin,
Et vostre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.
MAR. I'en chasseray du moins l'ennemy qui me nuit.
PLA. Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.
MAR. Ie joindray de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'huy me quittera la place.
PLA. Vous perdrez aujourd'huy... *MAR.* Theodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide ? Ouy, j'en jure les Dieux,
Qu'aujourd'huy mon couroux armé contre son crime
Au pied de leurs Autels en fera ma victime.
PLA. Et je jure à vos yeux ces mesmes Immortels
Que je la vangeray jusque sur leurs Autels.
Ie jure plus encor, que si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pûst me retenir
D'en punir la pensée, & de vous prévenir,
Et que pour garantir une teste si chere
Ie vous irois chercher jusqu'au lit de mon pere.
M'entendez-vous, Madame ? Adieu, pensez-y bien,
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien,
Autrement, ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vostre.

SCENE III.

MARCELLE, STEPHANIE.

MAR. AS-tu veu, Stephanie, un plus farouche orgueil?
As-tu veu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrois-je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours,
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?
STE. Ie tremble encor de voir où sa rage l'emporte.
MAR. Ma colere en devient, & plus juste, & plus forte,
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins
Ne m'arrachera pas ma vangeance des mains.
STE. Après vostre vangeance apprehendez la sienne.
MAR. Qu'une indigne épouvante à present me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impetueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux,
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance & de crainte,
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.
STE. Theodore vivante, il craint vostre colere,
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espere,
Et c'est à vous, Madame, à bien considerer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'esperer.
MAR. Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre,
Il cessera d'aimer aussi-bien que de craindre,
L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hazardons, je ne voy que ce conseil à prendre.
Theodore vivante, il n'en faut rien pretendre,
Et Theodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoy qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vangée.
Mais dy-moy, ton indice est-il bien asseuré?
STE. I'en répons sur ma teste, & l'ay trop averé.
MAR. Ne t'oppose donc plus à ce moment de joye
Qu'aujourd'huy par ta main le juste Ciel m'envoye.

Valens vient à propos, & sur tes bons avis
Ie vay forcer le pere à me vanger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAVLIN, STEPHANIE.

MAR. IVsques à quand, Seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un fils arrogant sous vostre authorité
Outrage vostre femme avec impunité?
Sont-ce-là les douceurs, sont-ce-là les caresses
Qu'en faisoient à ma fille esperer vos promesses,
Et faut-il qu'un amour conçeu par vostre aveu
Luy coûte enfin la vie, & vous touche si peu?
VAL. Plûst aux Dieux que mon sang eust dequoy satisfaire,
Et l'amour de la fille, & l'espoir de la mere,
Et qu'en le répandant je luy pûsse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner.
Mais de ses volontez le Ciel est le seul maistre,
I'ay promis de l'amour, il le doit faire naistre,
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense estre quitte y faisant mon pouvoir.
MAR. Faire vostre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil estre d'intelligence,
Aussi-bien que le fils le pere m'est suspect,
Et vous manquez de foy comme luy de respect.
Ah! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parens les droits de la naissance...
VAL. Si la haine & l'amour luy doivent obeïr,
Déployez-la, Madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un pere en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur vostre fille,
Et si vous ne pouvez vaincre sa passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?
MAR. Elle tasche à se vaincre, & son cœur y succombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.
VAL. Elle n'a toutefois que l'amour à dompter,
Et Placide bien moins se pourroit surmonter,

Puisque deux passions le font estre rebelle,
L'amour pour Theodore, & la haine pour elle.
MAR. Ostez-luy Theodore, & son amour dompté,
Vous dompterez sa haine avec facilité,
VAL. Pour l'oster à Placide il faut qu'elle se donne,
Aime-t'elle quelqu'autre? *MAR.* Elle n'aime personne,
Mais qu'importe, Seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux,
Ce n'est pas son Hymen, c'est sa mort que je veux.
VAL. Quoy, Madame, abuser ainsi de ma puissance!
A vostre passion immoler l'innocence!
Les Dieux m'en puniroient. *MAR.* Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impieté leur refuse l'encens?
Prenez leur interest, Theodore est Chrétienne,
C'est la cause des Dieux, & ce n'est plus la mienne.
VAL. Souvent la calomnie... *MAR.* Il n'en faut plus parler
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette Secte impie
Que l'Empereur jamais ne creut digne de vie,
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appuy,
Mais sçachez qu'il me reste un frere auprès de luy.
VAL. Sans en importuner l'auhorité supresme,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-mesme,
Agissez en ma place, & faites-la venir,
Quand vous la convaincrez, je sçauray la punir,
Et vous reconnoistrez que dans le fond de l'ame
Ie prens comme je dois l'interest d'une femme.
MAR. Puisque vous le voulez, j'oseray la mander,
Allez-y, Stephanie, allez sans plus tarder.
[a] Et si l'on m'a flaté avec un faux indice,
Ie vous iray moy-mesme en demander justice.
VAL. N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et mesme à Theodore aussi-bien comme à vous.
MAR. N'oubliez pas non plus quelle est vostre promesse.
[b] Il est temps que Flavie ait part à l'allegresse,
Avec cette esperance allons la soulager.
Et vous, Dieux, qu'avec moy j'entreprens de vanger,
Agréez ma victime, & pour finir ma peine
Iettez un peu d'amour où regne tant de haine,
Ou si c'est trop pour nous qu'il soûpire à son tour,
Iettez un peu de haine où regne tant d'amour.

[a] *Stephanie s'en va, & Marcelle continuë à parler à Valens.*
[b] *Valens s'en va, & Marcelle continuë.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CLEOBVLE, STEPHANIE.

STE. MArcelle n'eſt pas loin, & je me perſuade
Que ſon amour l'attache auprès de ſa malade,
Mais je vay l'avertir que vous êtes icy.
THE. Vous m'obligerez fort d'en prendre le ſoucy,
Et de luy témoigner avec quelle franchiſe
A ſes commandemens vous me voyez ſoûmiſe.
STE. Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCENE II.

CLEOBVLE, THEODORE.

CLE. TAndis permettez-moy de vous entretenir,
Et de blaſmer un peu cette vertu farouche,
Cette inſenſible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naiſſent tant de feux ſans pouvoir l'enflamer,
Et qui ſemble haïr quiconque l'oſe aimer.
Ie veux bien avec vous que deſſous voſtre empire
Toute noſtre jeuneſſe en vain bruſle & ſoûpire,
I'approuve les mépris que vous rendez à tous,
Le Ciel n'en a point fait qui ſoient dignes de vous;
Mais je ne puis ſouffrir que la grandeur Romaine
S'abaiſſant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces maiſtres de la Terre aux vulgaires amans.
Quoy qu'une aſpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve ſa gloire à ceder au merite,

Et ſa ſeverité ne luy fait point de loix
Qu'elle n'aime à briſer pour un illustre choix.
Voyez ce qu'eſt Valens, voyez ce qu'eſt Placide,
Voyez ſur quels Etats l'un & l'autre préſide;
Où le pere & le fils peuvent un jour regner,
Et ceſſez d'eſtre aveugle, & de le dédaigner.

THE. Ie ne ſuis point aveugle, & voy ce qu'eſt un homme
Qu'élevent la naiſſance, & la Fortune, & Rome;
Ie rends ce que je dois à l'éclat de ſon ſang,
I'honore ſon merite, & reſpecte ſon rang.
Mais vous connoiſſez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'huy l'ambition la touche,
Et qu'une ame inſenſible aux plus ſaintes ardeurs
Cede honteuſement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle eſt annoblie
Par quelques traits d'amour pouvoit eſtre affoiblie,
Mon cœur plus incapable encor de vanité
Ne feroit point de choix que dans l'égalité;
Et rendant aux grandeurs un reſpect legitime,
I'honorerois Placide & j'aimerois Didyme.

CLE. Didyme que ſur tous vous ſemblez dédaigner!

THE. Didyme que ſur tous je taſche d'éloigner,
Et qui verroit bien-toſt ſa flame couronnée
Si mon ame à mes ſens étoit abandonnée,
Et ſe laiſſoit conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.
Comme cét avantage eſt digne qu'on le craigne,
Plus je panche à l'aimer, & plus je le dédaigne,
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en ſecret
Voudroit s'en laiſſer vaincre, & combat à regret.
Ie me fais tant d'effort lors que je le mépriſe,
Que par mes propres ſens je crains d'eſtre ſurpriſe,
I'en crains une revolte, & que las d'obeïr,
Comme je les trahis, ils ne m'oſent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nuë,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma veuë,
Ie crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chaſſe un ennemy dont je me deffens mal.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux eſtre,
La raiſon quelque jour s'en fera mieux connoiſtre,
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce deſſein me ſuivra jusque dans le cercueil.

CLE. Il peut vous y pouſſer, ſi vous n'y prenez garde,
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde,
Et ſe prenant à vous du mauvais traitement
Que ſa fille à ſes yeux reçoit de voſtre amant,
Sa jalouſe fureur ne peut eſtre aſſouvie
A moins de voſtre ſang, à moins de voſtre vie.
Ce n'eſt plus en ſecret que fremit ſon couroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les Dieux, & ce que j'apprehende,
Pour ce triſte ſujet ſans doute elle vous mande.
Dans un peril ſi grand faites un protecteur.
THE. Si je ſuis en peril, Placide en eſt l'autheur,
L'amour qu'il a pour moy luy ſeul m'y précipite,
C'eſt par là qu'on me hait, c'eſt par là qu'on s'irrite,
On n'en veut qu'à ſa flame, on n'en veut qu'à ſon choix,
C'eſt contre luy qu'on arme, ou la force, ou les loix.
Tous les vœux qu'il m'adreſſe avancent ma ruïne,
Et par une autre main c'eſt luy qui m'aſſaſſine.
Ie ſçay quel eſt mon crime, & je ne doute pas
Surquoy l'on doit fonder l'Arreſt de mon trépas,
Ie l'attens ſans frayeur, mais dequoy qu'on m'accuſe
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuſe,
Qui veut finir mes jours les voudroit proteger,
Et par ce changement il feroit tout changer.
Mais mon peril le flate, & ſon cœur en eſpere
Ce que jusqu'à preſent tous ſes ſoins n'ont pû faire,
Il attend que du mien j'achéte ſon appuy;
I'en trouveray peut-eſtre un plus puiſſant que luy:
Et s'il me faut perir, dites-luy qu'avec joye
Ie cours à cette mort où ſon amour m'envoye,
Et que par un exemple aſſez rare à nommer,
Ie periray pour luy, ſi je ne puis l'aimer.
CLE. Ne vous pas mieux ſervir d'un avis ſi fidelle,
C'eſt... *THE.* Quittons ce diſcours, je voy venir Marcelle.

SCENE III.

MARCELLE, THEODORE, CLEOBVLE, STEPHANIE.

A Cleobule. *MAR.* QVoy, toûjours l'un ou l'autre eſt par vous obſedé?
Qui vous améne icy? vous avois-je mandé?
Et ne pourray-je voir Theodore, ou Placide,
Sans que vous leur ſerviez d'interprete, ou de guide?
Cette aſſiduité marque un zéle imprudent,
Et ce n'eſt pas agir en adroit confident.
CLE. Ie croy qu'on me doit voir d'une ame indifferente
Accompagner icy Placide, & ma parente.
Ie fais ma Cour à l'un à cauſe de ſon rang,
Et rens à l'autre un ſoin où m'oblige le ſang.
MAR. Vous étes bon parent. *CLE.* Elle m'oblige à l'eſtre.
MAR. Voſtre humeur genereuſe aime à le reconnoiſtre,
Et ſenſible aux faveurs que vous en recevez
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Vn ſi rare ſeruice aura ſa recompenſe
Plus grande qu'on n'eſtime, & plûtoſt qu'on ne penſe:
Cependant quittez nous, que je puiſſe à mon tour
Servir de confidente à cet illuſtre amour.
CLE. Ne croyez pas, Madame.... *MAR.* Obeïſſez, de grace,
Ie ſçay ce qu'il faut croire, & voy ce qui ſe paſſe.

SCENE

SCENE IV.

MARCELLE, THEODORE, STEPHANIE.

MAR. NE vous offenſez pas, objet rare & charmant,
Si ma haine avec luy traite un peu rudement,
Ce n'eſt point avec vous que je la diſſimule,
Ie cheris Theodore, & je hay Cleobule,
Et par un pur effet du bien que je vous veux
Ie ne puis voir icy ce parent dangereux.
Ie ſçay que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en ſa grandeur nouvelle il vous peint un azile,
Et taſche à vous porter jusqu'à la vanité
D'eſperer me braver avec impunité.
Ie n'ignore non-plus que voſtre ame plus ſaine
Connoiſſant ſon devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ſes conſeils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un genereux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous ſeduire;
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
I'ay voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il ſeroit mal-aiſé de vous en garantir,
Que ſi ce qu'eſt Placide enfloit voſtre courage,
Ie puis en un moment renverſer mon ouvrage,
Abatre ſa fortune, & détruire avec luy
Quiconque m'oſeroit oppoſer ſon appuy.
Gardez donc d'aſpirer au rang où je l'éleve,
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'acheve,
Ne ſervez point d'obſtacle à ce que j'en pretens,
N'acquerez point ma haine en perdant voſtre temps,
Croyez que me tromper c'eſt vous tromper vous-meſme,
Et ſi vous vous aimez, ſouffrez que je vous aime.

THE. Ie n'ay point veu, Madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles viſites
I'aurois lieu de douter de ce que vous me dites,
Mais ſoit que ce puiſſe eſtre, ou feinte, ou verité,
Ie veux bien vous répondre avec ſincerité.

Quoy que vous me jugiez l'ame baſſe & timide,
Ie croirois ſans faillir pouvoir aimer Placide,
Et ſi ſa paſſion avoit pû me toucher
I'aurois aſſez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puiſſance à ſes vertus renduë
L'égale presque aux Rois dont je ſuis deſcenduë,
Et ſi Rome & le temps m'en ont oſté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſçay vivre en Princeſſe,
Ie fuy l'ambition, mais je hay la foibleſſe,
Et comme ſes grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Ie l'eſtime beaucoup, mais en vain il ſoûpire,
Quand meſme ſur ma teſte il feroit choir l'Empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la meſme eſtime, & la meſme froideur.
Sortez d'inquietude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'aſpire eſt toute une autre gloire,
Et que ſans m'ébloüir de cet éclat nouveau
Plûtoſt que dans ſon lit j'entrerois au tombeau.

MAR. Ie vous croy, mais ſouvent l'amour bruſle ſans luire,
Dans un profond ſecret il aime à ſe conduire,
Et voyant Cleobule aller tant & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Ie ſens toûjours dans l'ame un reſte de ſcrupule,
Que je blaſme moy-meſme & tiens pour ridicule,
Mais mon cœur ſoupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire ſortir,
Epouſez, ou Didyme, ou Cleante, ou quelqu'autre;
Ne m'importe pas qui, mon choix ſuivra le voſtre,
Et je le combleray de tant de Dignitez
Que peut-eſtre il vaudra ce que vous me quittez.
Ou, ſi vous ne pouvez ſi-toſt vous y reſoudre,
Iurez-moy par ce Dieu qui porte en main le foudre,
Et dont tout l'Vnivers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera voſtre époux.
Ie luy fais pour Flavie offrir un ſacrifice,
Peut-eſtre que vos vœux le rendront plus propice,
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THE. Ie veux vous ſatisfaire, & ſans aller ſi loin,
I'atteſte icy le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce Monarque abſolu du Ciel, & de la Terre,

Et dont tout l'Vnivers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera mon époux.
En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite?
MAR. Ce ſerment à peu près eſt ce que je ſouhaite;
Mais pour vous dire tout, la ſainteté des lieux,
Le reſpect des Autels, la preſence des Dieux,
Le rendant, & plus ſaint, & plus inviolable,
Me le pourroient auſſi rendre bien plus croyable.
THE. Le Dieu que j'ay juré connoit tout, entend tout,
Il remplit l'Vnivers de l'un à l'autre bout,
Sa grandeur eſt ſans borne ainſi que ſans exemple,
Il n'eſt pas moins icy qu'au milieu de ſon Temple,
Et ne m'entend pas mieux dans ſon Temple qu'icy.
MAR. S'il vous entend par tout, je vous entens auſſi.
On ne m'ébloüit pas d'une mauvaiſe ruſe,
Suivez-moy dans le Temple, & toſt, & ſans excuſe.
THE. Voſtre cœur ſoupçonneux ne m'y croiroit non-plus,
Et je vous y ferois des ſermens ſuperflus.
MAR. Vous deſobeïſſez! *THE.* Ie croy vous ſatisfaire.
MAR. Suivez, ſuivez mes pas. *THE.* Ce ſeroit vous déplaire,
Vos deſſeins d'autant plus en ſeroient reculez,
Ma deſobeïſſance eſt ce que vous voulez.
MAR. Il faut de deux raiſons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes Chrétienne.
THE. Ouy, je la ſuis, Madame, & le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendroit toute voſtre grandeur.
Ie voy qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruſe,
I'avouë, & hautement, & toſt, & ſans excuſe,
Armez-vous à ma perte, éclatez, vangez-vous,
Par ma mort à Flavie aſſeurez un époux,
Et noyez dans ce ſang dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tuë, & l'amour de Placide.
MAR. Ouy, pour vous en punir je n'épargneray rien,
Et l'intereſt des Dieux aſſeurera le mien.
THE. Le voſtre en meſme temps aſſeurera ma gloire,
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais ſi grande, ſi haute, & ſi pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimeray les plus cruels trépas.
MAR. De cette illuſion ſoyez perſuadée,
Periſſant à mes yeux triomphez en idée,
Gouſtez d'un autre monde à loiſir les appas,
Et devenez heureuſe où je ne ſeray pas.

Ie n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur haſter la jouiſſance,
Mais gardez de paſlir, & de vous étonner
A l'aſpect du chemin qui vous y doit mener.
THE. La mort n'a que douceur pour une ame Chrétienne.
MAR. Voſtre felicité va donc faire la mienne.
THE. Voſtre haine eſt trop lente à me la procurer.
MAR. Vous n'aurez pas long-temps ſujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stephanie,
Mais demeurez, il vient.

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THEODORE, PAVLIN, STEPHANIE.

MAR. CE n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt Chrétienne, & s'en oſe vanter.
VAL. Theodore, parlez ſans vous épouvanter.
THE. Puiſque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Ie fais gloire du crime, & j'aſpire au ſupplice,
Et d'un crime ſi beau le ſupplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connoiſtre en doit eſtre jaloux.
VAL. Ie ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour où Placide s'obſtine,
Cette noire Magie ordinaire aux Chrétiens
L'arréte indignement dans vos honteux liens;
Voſtre charme après luy ſe répand ſur Flavie,
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous oſez donc ainſi jusques dans ma maiſon,
Iusques ſur mes enfans verſer voſtre poiſon?
Vous oſez donc tous deux les prendre pour victimes?
THE. Seigneur, il ne faut point me ſuppoſer de crimes,
C'eſt à des fauſſetez ſans beſoin recourir,
Puiſque je ſuis Chrétienne, il ſuffit pour mourir.
Ie ſuis preſte, où faut-il que je porte ma vie?
Où me veut voſtre haine immoler à Flavie?
Haſtez, haſtez, Seigneur, ces heureux châtimens,
Qui feront mes plaiſirs, & vos contentemens.

VAL. Ah, je rabatray bien cette fiere constance.
THE. Craindrois-je des tourmens qui font ma recompense?
VAL. Ouy, j'en sçay que peut-estre aisément vous craindrez,
Vous en recevrez l'ordre, & vous en resoudrez,
Ce courage toûjours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là dedans pour prison on l'enferme,
Mettez-y bonne garde. *

* *Paulin la conduit avec quelques Soldats, & l'ayant enfermée il revient incontinent.*

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAVLIN, STEPHANIE.

MAR. ET quoy, pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir?
VAL. Agrêrez-vous le choix que je fais d'un supplice?
MAR. I'agrêray tout, Seigneur, pourveu qu'elle perisse,
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.
VAL. Ah! que vous sçavez mal comme il se faut vanger!
MAR. Ie ne suis point cruelle, & n'en veux à sa vie,
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Ostez-nous cet obstacle à nos contentemens,
Mais en faveur du sexe épargnez les tourmens,
Qu'elle meure, il suffit. *VAL.* Ouy, sans plus de demeure,
Pour l'interest des Dieux je consens qu'elle meure,
Indigne de la vie elle doit en sortir,
Mais pour vostre interest je n'y puis consentir.
Quoy, Madame, la perdre est-ce gagner Placide?
Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide,
Que ce soit un moyen d'estre aimable à ses yeux
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah, ne vous flatez point d'une esperance vaine,
En cherchant son amour vous redoublez sa haine,
Et dans le desespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en vanger.
Chaque jour à ses yeux cette Ombre ensanglantée
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur,
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'apprehende.
Son ame est violente, & son amour est grande,

Verſer le ſang aimé ce n'eſt pas l'en guerir,
Et le deſeſperer ce n'eſt pas l'acquerir.

MAR. Ainſi donc vous laiſſez Theodore impunie?

VAL. Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ſes vœux,
Rendre cette Chrétienne indigne de ſes feux.

MAR. Ie ne vous entens point. *VAL.* Contentez-vous, Madame,
Que je voy pleinement les deſirs de voſtre ame,
Que de voſtre intereſt je veux faire le mien.
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien,
Si je m'expliquois mieux, quoy que ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie,
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſperer,
Voſtre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce ſupplice, & ſans que je le nomme,
Sçachez qu'aſſez ſouvent on le pratique à Rome,
Qu'il eſt craint des Chrétiens, qu'il plaiſt à l'Empereur,
Aux filles de ſa ſorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de voſtre juſte haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MAR. Soit que vous me vouliez ébloüir, ou vanger,
Iusqu'à l'évenement je n'en veux point juger.
Ie vous en laiſſe faire. Adieu, diſpoſez d'elle,
Mais gardez d'oublier qu'enfin je ſuis Marcelle,
Et que ſi vous trompez un ſi juſte courroux,
Ie me ſçauray bien-toſt vanger d'elle, & de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAVLIN.

VAL. L'Imperieuſe humeur! voy comme elle me brave,
Comme ſon fier orgueil m'oſe traiter d'eſclave.

PAV. Seigneur, j'en ſuis confus, mais vous le meritez,
Au lieu d'y reſiſter vous vous y ſoûmettez.

VAL. Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Ie préfere à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'eſt plus cher que l'autre, & par ce triſte Arreſt
Ce n'eſt que de ce fils que je prens l'intereſt.
Theodore eſt Chrétienne, & ce honteux ſupplice
Vient moins de ma rigueur, que de mon artifice.

Cette haute infamie où je veux la plonger
Eſt moins pour la punir, que pour la voir changer.
Ie connoy les Chrétiens, la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, & redouble leur zéle,
Et ſans s'épouvanter de tous nos châtimens,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens,
Mais la pudeur peut tout ſur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille,
Et j'attens aujourd'huy d'un ſi puiſſant effort
Ce que n'obtiendroient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet j'oſeray tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle,
Et je n'ay rien à craindre auprès de l'Empereur
Si ce cœur endurcy renonce à ſon erreur.
Luy-meſme il me loûra d'avoir ſçeu l'y reduire,
Luy-meſme il détruira ceux qui m'en voudroient nuire,
I'auray lieu de braver Marcelle, & ſes amis:
Ma vertu me ſoûtient où ſon credit m'a mis,
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'oſois à ſes yeux ſauver cette Chrétienne.
Va la voir de ma part, & taſche à l'étonner,
Dy-luy qu'à tout le Peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la prostituë;
Et quand tu la verras troublée, & combatuë,
Donne entrée à Placide, & ſouffre que ſon feu
Taſche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant & l'horreur de ſa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun peril ne dompte,
Et lors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſans,
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens,
Et cette ignominie où je l'ay condamnée
Se changera ſoudain en heureux Hymenée.

PAV. Voſtre prudence eſt rare, & j'en ſuivray les loix,
Daigne le juſte Ciel ſeconder voſtre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuſe
Diſpoſer Theodore à vouloir eſtre heureuſe.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, PAVLIN.

THE. OV m'allez-vous conduire? *P.* Il eſt en voſtre choix,
Suivez-moy dans le Temple, ou ſubiſſez nos loix.
THE. De ces indignitez vos Iuges ſont capables!
PAV. Ils égalent la peine aux crimes des coupables.
THE. Si le mien eſt trop grand pour le diſſimuler,
N'eſt-il point de tourmens qui puiſſent l'égaler?
PAV. Comme dans les tourmens vous trouvez des delices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais ſupplices,
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau
De voſtre vertu meſme ils ſont voſtre bourreau.
THE. Ah, qu'un ſi detestable & honteux ſacrifice
Eſt pour elle en effet un rigoureux ſupplice!
PAV. Ce mépris de la mort qui par tout à nos yeux
Brave ſi hautement, & nos loix, & nos Dieux,
Cette indigne fierté ne ſeroit pas punie,
A ne vous oſter rien de plus cher que la vie.
Il faut qu'on leur immole après de tels mépris
Ce que chez voſtre ſexe on met à plus haut prix,
Ou que cette fierté de nos loix ennnemie
Cede aux juſtes horreurs d'une pleine infamie,
Et que voſtre pudeur rende à nos Immortels
L'encens que voſtre orgueil refuſe à leurs Autels.
THE. Valens me fait par vous porter cette menace,
Mais s'il hait les Chrétiens, il reſpecte ma race,
Le ſang d'Antiochus n'eſt pas encor ſi bas
Qu'on l'abandonne en proye aux fureurs des ſoldats.
PAV. Ne vous figurez point qu'en un tel ſacrilege
Le ſang d'Antiochus ait quelque privilege:
Les Dieux ſont au deſſus des Rois dont vous ſortez,
Et l'on vous traite icy comme vous les traitez.

Vous

Vous les deshonorez, & l'on vous deshonore.

THE. Vous leur immolez donc l'honneur de Theodore,
A ces Dieux dont enfin la plus ſainte action
N'eſt qu'inceste, adultere, & proſtitution?
Pour vanger les mépris que je fais de leurs Temples
Ie me voy condamnée à ſuivre leurs exemples,
Et dans vos dures loix je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter.
Dieu de la pureté, que vos loix ſont bien autres!

PAV. Au lieu de blasphemer, obeïſſez aux noſtres,
Et ne redoublez point par vos impietez
La haine & le couroux de nos Dieux irritez,
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre,
On vous donne de grace une heure à vous reſoudre,
Vous ſçavez voſtre Arreſt, vous avez à choiſir,
Vſez utilement de ce peu de loiſir.

THE. Quelles ſont vos rigueurs, ſi vous le nommez grace,
Et quel choix voulez-vous qu'une Chrétienne faſſe
Reduite à balancer ſon eſprit agité
Entre l'Idolatrie, & l'impudicité?
Le choix eſt inutile où les maux ſont extreſmes,
Reprenez voſtre grace, & choiſiſſez vous-meſmes,
Quiconque peut choiſir conſent à l'un des deux,
Et le conſentement eſt ſeul laſche & honteux.
Dieu tout juſte, & tout bon, qui lit dans nos penſées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuiſſans
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Ie ſçauray conſerver d'une ame reſoluë
A l'époux ſans macule une épouſe impolluë.

SCENE II.

PLACIDE, THEODORE, PAVLIN.

THE. MAis que voy-je? Ah, Seigneur! eſt-ce Marcelle, ou vous,
Dont ſur mon innocence éclate le couroux?
L'Arreſt qu'a contre moy prononcé voſtre pere,
Eſt-ce pour la vanger, ou pour vous ſatisfaire?
Eſt-ce mon ennemie, ou mon illustre amant
Qui du nom de vos Dieux abuſe inſolemment;
Vos feux de ſa fureur ſe ſont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choiſir mes ſupplices?
Etouffent-ils ſi bien vos reſpects genereux,
Qu'ils faſſent mon bourreau d'un Heros amoureux?
PLA. Retirez-vous, Paulin. *PAV.* On me l'a miſe en garde.
PLA. Ie ſçay jusqu'à quel point ce devoir vous regarde,
Prenez ſoin de la porte, & ſans me repliquer.
Ce n'eſt pas devant vous que je veux m'expliquer.
PAV. Seigneur... *PLA.* Laiſſez-nous, dis-je, & craignez ma colere,
Ie vous garantiray de celle de mon pere.

SCENE III.

PLACIDE, THEODORE.

THE. QVoy, vous chaſſez Paulin, & vous craignez ſes yeux,
Vous qui ne craignez pas la colere des Cieux?
PLA. Redoublez vos mépris, mais banniſſez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils ſont encor plus doux que les indignitez
Qu'imputent vos frayeurs à mes temeritez,
Et ce n'eſt pas contr'eux que mon ame s'irrite.
Ie ſçay qu'ils font juſtice à mon peu de merite,
Et lors que vous pouviez joüir de vos dédains,
Si j'oſois les nommer quelquefois inhumains,
Ie les juſtifiois dedans ma conſcience,
Et je n'attendois rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Ie me ſois jamais creu moins indigne de vous.

Auſſi ne penſez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune,
Ie ne demande pas un bien qui leur ſoit deu,
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu;
Encor le meſme amant qu'une rigueur ſi dure
A toûjours veu bruſler, & ſouffrir ſans murmure,
Qui plaint du ſexe en vous les respects violez,
Voſtre liberateur enfin, ſi vous voulez.

THE. Pardonnez donc, Seigneur, à la premiere idée
Qu'a jetté dans mon ame une peur mal fondée,
De mille objets d'horreur mon esprit combatu
Auroit tout ſoupçonné de la meſme vertu.
Dans un peril ſi proche & ſi grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, auſſi je puis tout croire,
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis
Sur les ordres du pere a mal jugé du fils.
Ie voy, graces au Ciel, par un effet contraire
Que la vertu du fils ſoûtient celle du pere,
Qu'elle r'anime en luy la raiſon qui mouroit,
Qu'elle r'appelle en luy l'hõnneur qui s'égaroit,
Et le rétabliſſant dans une ame ſi belle
Détruit heureuſement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à voſtre priere il s'eſt laiſſé toucher?

PLA. I'aurois touché plûtoſt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, ſoit amour qui poſſede ſon ame,
Elle eſt toute aſſervie aux fureurs d'une femme,
Ie le dis à ma honte, & j'en rougis pour luy,
Il eſt inexorable, & j'en mourrois d'ennuy,
Si nous n'avions l'Egypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut laſchement combler ſa tyrannie.
Conſentez-y, Madame, & je ſuis aſſez fort
Pour rompre vos priſons & changer voſtre ſort.
Ou ſi voſtre pudeur au Peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon Hymenée,
S'il eſt quelqu'autre voye à vous ſauver l'honneur,
I'y conſens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais ſi contre un Arreſt à cet honneur funeſte
Pour en rompre le coup ce moyen ſeul vous reſte,
Si refuſant Placide il vous faut eſtre à tous,
Fuyez cette infamie en ſuivant un époux,
Suivez-moy dans les lieux où je ſeray le maiſtre,
Où vous ſerez ſans peur ce que vous voudrez eſtre,

Et peut-estre suivant ce que vous resoudrez,
Ie ne seray bien-tost que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer, que rien ne vous retienne,
Ie vous aime, Madame, & vous aime Chrétienne,
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité
Qui fera mon bon-heur, & vostre seureté.

THE. N'esperez pas, Seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à vostre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abatu
Defere à ses malheurs plus qu'à vostre vertu.
Ie l'ay toûjours connuë, & toûjours estimée,
Ie l'ay plainte souvent d'aimer sans estre aimée,
Et par tous ces dédains où j'ay sçeu recourir
I'ay voulu vous déplaire afin de vous guerir.
Loüez-en le dessein, en apprenant la cause.
Vn obstacle eternel à vos desirs s'oppose,
Chrétienne, & sous les loix d'un plus puissant époux....
Mais, Seigneur, à ce mot ne soyez pas jaloux,
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous, mais ce n'est point un homme,
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le maistre des Rois,
C'est luy qui tient ma foy, c'est luy dont j'ay fait choix,
Et c'est enfin à luy que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous n'ayant rien à donner?
Et par où vostre amour se peut-il couronner,
Si pour moy vostre Hymen n'est qu'un lasche adultere,
D'autant plus criminel qu'il seroit volontaire,
Dont le Ciel puniroit les sacrileges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vangeroit sur tous deux?
Non non, en quelque état que le Sort m'ait reduite,
Ne me parlez, Seigneur, ny d'Hymen, ny de fuite,
C'est changer d'infamie, & non pas l'éviter,
Loin de m'en garantir c'est m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte
Il est une autre voye, & plus seure & plus prompte,
Que dans l'Eternité j'aurois lieu de benir,
La mort, & c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grace à vostre propre gloire,
En m'arrachant la mienne on la va déchirer,
C'est vostre choix, c'est vous qu'on va deshonorer.

L'amant ſi fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans ſon cœur une part de luy-meſme,
C'eſt par là qu'on vous bleſſe, & c'eſt par là, Seigneur,
Que peut jusques à vous aller le deshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourroit ſoüiller l'éclat d'une ſi belle vie,
Rendez à voſtre honneur toute ſa pureté,
Et mettez par ma mort ſon luſtre en ſeureté.
Mille dont voſtre Rome adore la memoire
Se ſont bien tous entiers immolez à leur gloire,
Comme eux en vray Romain de la voſtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous,
Sauvez-la par ſa perte, ou ſi quelque tendreſſe
A ce bras genereux imprime ſa foibleſſe,
Si du ſang d'une fille il craint de ſe rougir,
Armez, armez le mien, & le laiſſez agir.
Ma loy me le défend, mais mon Dieu me l'inſpire,
Il parle, & j'obeïs à ſon ſecret empire,
Et contre l'ordre exprés de ſon commandement
Ie ſens que c'eſt de luy que vient ce mouvement.
Pour le ſuivre, Seigneur, ſouffrez que voſtre épée
Me puiſſe.... *P.* Ouy, vous l'aurez, mais dans mon ſang trempée,
Et voſtre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.
THE. Ah, ce n'eſt pas pour vous un mouvement à ſuivre,
C'eſt à moy de mourir, mais c'eſt à vous de vivre.
PLA. Ah, faites moy donc vivre, ou me laiſſez mourir,
Ceſſez de me tuer, ou de me ſecourir.
Puiſque vous n'écoutez ny mes vœux, ny mes larmes,
Puiſque la mort pour vous a plus que moy de charmes,
Souffrez que ce trépas que vous trouvez ſi doux
Ait à ſon tour pour moy plus de douceur que vous.
Puis-je vivre & vous voir morte, ou deshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ay toûjours adorée?
Vous qui de mon deſtin reglez le triſte cours?
Vous dis-je, à qui j'attache, & ma gloire, & mes jours?
Non non, s'il vous faut voir deshonorée, ou morte,
Souffrez un deſeſpoir où la raiſon me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs
Ce n'eſt que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extremitez je vous conjure encore,
Non par ce zéle ardent d'un cœur qui vous adore,

Non par ce vain éclat de tant de Dignitez,
Trop au deſſous du ſang des Rois dont vous ſortez,
Non par ce deſeſpoir où vous pouſſez ma vie;
Mais par la ſainte horreur que vous fait l'infamie,
Par le Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce meſme bien que vous luy conſervez,
Daignez-en éviter la perte irréparable,
Et ſous les ſaints liens d'un nœud ſi venerable
Mettez en ſeureté ce qu'on va vous ravir.

THE. Vous n'étes pas celuy dont Dieu s'y veut ſervir:
Il ſçaura bien ſans vous en ſuſciter un autre,
Dont le bras moins puiſſant, mais plus ſaint que le voſtre,
Par un zéle plus pur ſe fera mon appuy,
Sans porter ſes deſirs ſur un bien tout à luy.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THEODORE, PAVLIN, STEPHANIE.

PLA. AH Dieux, quelle infortune!
Faut-il qu'à tous momens... *MAR.* Ie vous ſuis importune
De meſler ma preſence aux ſecrets des amans
Qui n'ont jamais beſoin de pareils truchemens.
PAV. Madame, on m'a forcé de puiſſance abſoluë.
à Paulin. *MAR.* L'ayant ſoufferte ainſi vous l'avez bien vouluë,
Ne me repliquez plus, & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STEPHANIE.

MAR. AInſi donc vos deſirs en ſont toûjours charmez,
Et quand un juſte Arreſt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'Empire & des Dieux ennemie,
Au milieu de ſa honte elle plaiſt à vos yeux
Et vous fait l'ennemy de l'Empire & des Dieux;
Tant les illustres noms d'infame & de rebelle
Vous ſemblent precieux à les porter pour elle?
Vous trouvez, je m'aſſeure, en un ſi digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un Dieu?
I'ay conſervé ſon ſang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas voſtre juſte colere,
A ce ſerment conceu par tous les Immortels
De vanger ſon trépas jusques ſur les Autels.
Vous vous étiez par là fait une loy ſi dure
Que ſans moy vous feriez ſacrilege, ou parjure,
Ie vous en ay fait grace en luy laiſſant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à voſtre amour.

PLA. Triomphez-en dans l'ame, & taſchez de paroiſtre
Moins inſenſible aux maux que vous avez fait naiſtre.
En l'état où je ſuis c'eſt une laſcheté
D'inſulter aux malheurs où vous m'avez jetté,
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aiſément ma douleur en furie.
Si quelque eſpoir arréte & ſuſpend mon courroux,
Il ne peut eſtre grand puiſqu'il n'eſt plus qu'en vous:
En vous, que j'ay traitée avec tant d'inſolence,
En vous de qui la haine a tant de violence,
Contre ces malheurs meſme où vous m'avez jetté
I'eſpere encor en vous trouver quelque bonté.
Ie fais plus, je l'implore, & cette ame ſi fiere
Du haut de ſon orgueil deſcend à la priere,
Après tant de mépris s'abaiſſe pleinement,
Et de voſtre triomphe acheve l'ornement.
Voyez ce qu'aucun Dieu n'euſt oſé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'auroit creu ſe permettre,

Placide ſuppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit eſtre, Madame, un ſpectacle aſſez doux,
Et c'eſt par la douceur de ce meſme ſpectacle
Que mon cœur vous demande un auſſi grand miracle.
Arrachez Theodore aux hontes d'un Arreſt
Qui meſle avec le ſien mon plus cher intereſt,
Toute ingrate, inhumaine, inflexible, Chrétienne,
Madame, elle eſt mon choix, & ſa gloire eſt la mienne,
S'il faut qu'elle ſubiſſe une ſi dure loy,
Toute l'ignominie en rejallit ſur moy,
Et je n'ay pas moins qu'elle à rougir d'un ſupplice
Qui profane l'Autel où j'ay fait ſacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus ſaints deſirs
Fait l'infame rebut des plus ſales plaiſirs.
S'il vous demeure encor quelque eſpoir pour Flavie,
Conſervez-moy l'honneur pour conſerver ma vie,
Et ſongez que l'affront où vous m'abandonnez
Deshonore l'époux que vous luy deſtinez.
Ie vous le dis encor, ſauvez-moy cette honte,
Ne deſeſperez pas une ame qui ſe dompte,
Et par le noble effort d'un genereux employ
Triomphez de vous-meſme auſſi-bien que de moy.
Theodore eſt pour vous une utile ennemie,
Et ſi, proche qu'elle eſt de choir dans l'infamie,
Ma plus ſincere ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable,
Le temps détrompera peut-eſtre un miſerable,
Daignez luy donner lieu de me pouvoir guerir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquerir.

MAR. Quoy, vous voulez enfin me devoir voſtre gloire!
Certes un tel miracle eſt difficile à croire,
Que vous qui n'aſpiriez qu'à ne me devoir rien
Vous me vouliez devoir un ſi précieux bien.
Mais comme en ſes deſirs aiſément on ſe flate,
Deuſſay-je contre moy ſervir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuſer,
Ie vous aime encor trop pour vous rien refuſer.
Ouy, puiſque Theodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un ſervice agreable,
Puiſque ſon intereſt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bien-faits n'avoient ſçeu meriter,

Et par

Et par ſoin de vous plaire, & par reconnoiſſance
Ie vay pour l'un & l'autre employer ma puiſſance,
Et pour un peu d'eſpoir qui m'eſt en vain rendu
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.
Ie vay d'un juſte Iuge adoucir la colere,
Rompre le triſte effet d'un Arreſt trop ſevere,
Répondre à voſtre attente, & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moy vous eſperez trouver.
Iugez par cette épreuve à mes vœux ſi cruelle
Quel pouvoir vous avez ſur l'eſprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaiſant,
Quand vous y pouvez tout meſme en la mépriſant,
Mais pourray-je à mon tour vous faire une priere?

PLA. Madame, au nom des Dieux, faites-moy grace entiere,
En l'état où je ſuis, quoy qu'il puiſſe avenir,
Ie vous dois tout promettre, & ne puis rien tenir.
Ie ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me reduiſez point à manquer de parole,
Ie crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux....

MAR. Le mien eſt raiſonnable, autant que genereux.
Ie ne demande pas que vous ceſſiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Theodore,
Ce grand coup doit tomber plus inſenſiblement,
Et je me deffirois d'un ſi prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laiſſer faire le temps, & ſon ingratitude:
Ie ne veux à preſent qu'une fauſſe pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Vn moment de viſite à la triſte Flavie
Des portes du trépas rappelleroit ſa vie,
Cependant que pour vous je vay tout obtenir,
Pour ſoulager ſes maux, allez l'entretenir,
Ne luy promettez rien, mais ſouffrez qu'elle eſpere,
Et trompez-la du moins pour la rendre à ſa mere.
Vn coup d'œil y ſuffit, un mot ou deux plus doux,
Faites un peu pour moy quand je fais tout pour vous,
Daignez pour Theodore un moment vous contraindre.

PLA. Vn moment eſt bien long à qui ne ſçait pas feindre,
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puiſſant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obeiſſant.
I'y vay, mais par pitié ſouvenez-vous vous-meſme
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,

Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté
Tant que pour son objet il est inquieté.
MAR. Allez sans plus rien craindre ayant pour vous Marcelle.

SCENE VI.

MARCELLE, STEPHANIE.

STE. ENfin vous triomphez de cet esprit rebelle?
MA. Quel triõphe! *ST.* Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine & son orgueil enfin humiliez?
MAR. Quel triomphe, te dis-je! & qu'il a d'amertumes!
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne croy pas pourtant le voir s'humilier,
Ne croy pas qu'il se rende aux bontez qu'il implore;
Mais voy de quelle ardeur il aime Theodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur luy,
Puisqu'il peut le reduire à chercher mon appuy.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pû l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle,
Et que dois-je esperer d'un cœur si fort épris,
Qui mesme en m'adorant me fait voir ses mépris?
Dans ses submissions voy ce qui l'y convie,
Mesure à son amour sa haine pour Flavie,
Et voyant l'un & l'autre en son abaissement,
Iuge de mon triomphe un peu plus sainement.
Voy dans son triste effet sa ridicule pompe,
I'ay peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.
STE. Et vous l'allez servir de tout vostre pouvoir?
MAR. Ouy, je vay le servir, mais comme il le merite.
Toy, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appas prolonger l'entretien.
STE. Donc.... *MAR.* Le temps presse, va, sans t'informer de rien.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STEPHANIE. *Ils sortent ensemble de chez Marcelle.

STE. Seigneur... *P.* Va, Stephanie, en vain tu me rappelles,
Ces feintes ont pour moy des gesnes trop cruelles,
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude
I'ay trop d'impatience, & trop d'inquietude,
Il faut voir Theodore, il faut sçavoir mon sort,
Il faut... *STE.* Ah, faites-vous, Seigneur, un peu d'effort,
Marcelle qui vous sert de toute sa puissance
Merite bien du moins cette reconnoissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien puis-qu'elle agit pour vous.
PLA. L'effet tarde beaucoup, pour n'avoir rien à craindre,
Elle feignoit peut-estre en me priant de feindre,
On retire souvent le bras pour mieux frapper,
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.
STE. Considerez l'humeur implacable d'un pere,
Quelle est pour les Chrétiens sa haine & sa colere,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.
PLA. Helas! il n'en faut guere à trahir mon espoir.
Peut-estre en ce moment qu'icy tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'esperances frivoles,
Ce rare & cher objet qui fait seul mon destin
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flater si tu veux la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie,
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte est ouverte!
Paulin, Madame. *STE.* O Dieux! la fourbe est découverte.

Où fuiray-je? *PLA.* Demeure, infame, & ne crains rien,
Ie ne veux pas d'un sang abjet comme le tien,
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes,
Instruy-moy seulement de l'ordre de tes crimes,
Qu'a-t'on fait de mon ame? où la doy-je chercher?
STE. Vous n'avez pas sujet encor de vous fascher.
Elle est... *PLA.* Dépesche, dy ce qu'en a fait Marcelle.
STE. Tout ce que vostre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déja qu'elle est hors de prison?
PLA. Ah, j'en aurois déja receu les asseurances,
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il luy plaist,
Et fait sans resistance executer l'Arrest.
De ma credulité Theodore est punie;
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie,
Et je devois juger dans mon sort rigoureux
Que l'ennemy qui flate est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, & dans des maux extresmes
Les hommes genereux jugent tout par eux-mesmes,
Et lors qu'on les trahit....

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STEPHANIE.

LYC. Iugez-en mieux, Seigneur,
Marcelle vous renvoye, & la joye, & l'honneur,
Elle a de l'infamie arraché Theodore.
PLA. Elle a fait ce miracle! *LYC.* Elle a plus fait encore.
PLA. Ne me fay plus languir, dy promptement. *LYC.* D'abord
Valens changeoit l'Arrest en un Arrrest de mort...
PLA. Ah, si de cet Arrest jusqu'à l'effet on passe...
LYC. Marcelle a refusé cette sanglante grace,
Elle la veut entiere, & tasche à l'obtenir,
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir,
Et voulant que cet ordre à l'instant s'execute,
Quoy qu'en vostre faveur Marcelle luy dispute,
Il mande Theodore, & la veut promptement
Faire conduire aux lieux de son bannissement.

STE. Et vous vous alarmiez de voir sa prison vuide?
PLA. Tout fait peur à l'Amour, c'est un enfant timide,
Et si tu le connois, tu me dois pardonner.
LYC. Elle fait ses efforts pour vous la ramener;
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.
PLA. Quelles graces, bons Dieux, ne luy doy-je point rendre!
Va, dy-luy que j'attens icy ce grand succès
Où sa bonté pour moy paroit avec excès.[a]
STE. Et moy je vay pour vous consoler sa Flavie.
PLA. Fay-luy donc quelque excuse à flater son envie,
Et dy-luy de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les sentimens ingrats,
Et j'ay honte en secret d'estre dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnoissance.[b]
Certes une ennemie à qui je doy l'honneur
Meritoit dans son choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins defenduë,
Et j'ay pitié de voir tant de bonté perduë.
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager,
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Ie n'ay qu'aversion pour ce qui la regarde.

[a] *Lycante rentre.*

[b] *Il est seul.*

SCENE III.

PLACIDE, PAVLIN.

PLA. VOus ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin? *PA.* Elle n'est plus, Seigneur, en mon pouvoir.
PLA. Quoy, vous en soûpirez? *PAV.* Ie pense le devoir.
PLA. Soûpirer du bon-heur que le Ciel me renvoye!
PAV. Ie ne voy pas pour vous de grands sujets de joye.
PLA. Qu'on la banniſſe, ou non, je la verray toûjours.
PAV. Quel fruit de cette veuë esperent vos amours?
PLA. Le temps adoucira cette ame rigoureuſe.
PAV. Le temps ne rendra pas la voſtre plus heureuſe.
PLA. Sans doute elle aura peine à me laiſſer perir.
PAV. Qui le peut esperer devoit la ſecourir.
PLA. Marcelle a fait pour moy tout ce que j'ay dû faire.
PAV. Ie n'ay donc rien à dire, & dois icy me taire.
PLA. Non non, il faut parler avec ſincerité,
Et louer hautement ſa generoſité.

PAV. Si vous me l'ordonnez je loûray donc ſa rage.
Mais depuis quand, Seigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand loüez-vous ce qui doit faire horreur?
PLA. Ah, je tremble à ces mots que j'ay peine à comprendre.
PAV. Ie ne ſçay pas, Seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puiſſant motif retient voſtre couroux,
Mais Theodore enfin n'eſt plus digne de vous.
PLA. Quoy, Marcelle en effet ne l'a pas garantie?
PAV. A peine d'avec vous, Seigneur, elle eſt ſortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,
Rapportant elle-meſme un ordre de Valens,
Avec trente ſoldats elle a ſaiſi la porte,
Et tirant de ce lieu Theodore à main forte...
PLA. O Dieux! jusqu'à ſes pieds j'ay donc pû m'abaiſſer
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'inſolence
De tant de laſcheté la digne recompenſe!
Mon cœur avoit déja preſſenty ce malheur.
Mais acheve, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et ſans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dy-moy qui je me dois immoler après elle,
Et ſur quels inſolens après ſon chaſtiment
Doit choir le reſte affreux de mon reſſentiment.
PAV. Armez-vous donc, Seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me préter ſilence,
Tandis que le recit d'une injuſte rigueur
Peut-eſtre à chaque mot vous percera le cœur.
Ie ne vous diray point avec quelle triſteſſe
A ce honteux ſupplice a marché la Princeſſe;
Forcé de la conduire en ces infames lieux,
De honte & de dépit j'en détournois les yeux,
Et pour la conſoler, ne ſçachant que luy dire,
Ie maudiſſois tout bas les loix de noſtre Empire,
Et vous étiez le Dieu dedans mes déplaiſirs
Qu'en ſecret pour les rompre invoquoient mes ſoûpirs.
PLA. Ah, pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fauſſe promeſſe, & puis d'un faux meſſage,
Et j'ay creu dans ces cœurs de la ſincerité!
Ne fay plus de reproche à ma credulité,
Et pourſuy. *PAV.* Dans ces lieux à peine on l'a traiſnée,
Qu'on a veu des ſoldats la troupe mutinée,

Tous courent à la proye avec avidité,
Tous montrent à l'envy meſme brutalité.
Ie croyois déja voir de cette ardeur égale
Naiſtre quelque discorde à ces Tigres fatale,
Quand Didyme... *PL.* Ah, le laſche! ah, le traiſtre! *PA.* Ecoutez.
Ce traiſtre a reüny toutes leurs volontez.
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace.
Compagnons, a-t'il dit, *on me doit une grace,*
Depuis plus de dix ans je ſouffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puiſſe eſtre épris,
Ce n'eſt pas de mes feux que je veux recompenſe,
Mais de tant de rigueurs la premiere vangeance;
Après, vous punirez à loiſir ſes dédains.
Il leur jette de l'or en ſuite à pleines mains,
Et lors, ſoit par respect qu'on euſt pour ſa naiſſance,
Soit qu'ils euſſent marché ſous ſon obeïſſance,
Soit que ſon or pour luy fiſt un ſi prompt effort,
Ces cœurs en ſa faveur tombent ſoudain d'accord,
Il entre ſans obstacle. *PLA.* Il y mourra, l'infame,
Vien me voir dans ſes bras luy faire vomir l'ame,
Vien voir de ma colere un juste & prompt effet
Ioindre en ces meſmes lieux la peine à ſon forfait,
Confondre ſon triomphe avecque ſon ſupplice.
PAV. Ce n'eſt pas en ces lieux qu'il vous fera justice,
Didyme en eſt ſorty. *PLA.* Quoy, Paulin, ce voleur
A déja par ſa fuite évité ma douleur!
PAV. Ouy, mais il n'étoit plus en ſortant ce Didyme
Dont l'orgueil inſolent demandoit ſa victime.
Ses cheveux ſur ſon front s'efforçoient de cacher
La rougeur que ſon crime y ſembloit attacher,
Et le remords de ſorte abatoit ſon courage
Que meſme il n'oſoit plus nous montrer ſon viſage;
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échape en tremblant.
A peine il eſt ſorty, que la fiere inſolence
Du ſoldat mutiné reprend ſa violence,
Chacun en ſa valeur mettant tout ſon appuy
S'efforce de montrer qu'il n'a cedé qu'à luy.
On ſe pouſſe, on ſe preſſe, on ſe bat, on ſe tuë,
I'en vois une partie à mes pieds abatuë;
Au ſpectacle ſanglant que je m'étois promis
Cleobule ſurvient avec quelques amis,

Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre. *PLA.* Luy seul? *PA.* Luy seul. *PL.* Ah, Dieux, quel coup (funeste!
PAV. Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.
PLA. Dy, dy qu'il est entré pour la deshonorer,
Et que le Sort cruel pour hâter ma ruine
Veut qu'après un rival un amy m'assassine.
Le traistre! mais dy-moy, l'en as-tu veu sortir?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des siens l'a suivy? *PAV.* Cette troupe fidelle
M'a chassé comme Chef des soldats de Marcelle,
Ie n'ay rien veu de plus, mais loin de le blasmer,
Ie présume... *PLA.* Ah, je sçay ce qu'il faut présumer,
Il est entré luy seul. *PAV.* Ayant si peu d'escorte
C'est ainsi qu'il a dû s'asseurer de la porte,
Et si là tous ensemble il ne les eust laissez,
Assez facilement on les auroit forcez.
Mais le voicy qui vient pour vous en rendre conte.
A son zéle de grace épargnez cette honte.

SCENE IV.

PLACIDE, PAVLIN, CLEOBVLE.

PLA. ET bien, vostre parente? elle est hors de ces lieux,
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos Dieux?
CLE. Ouy, Seigneur. *PLA.* I'ay regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.
CLE. I'en dois estre honteux, mais je m'étonne fort
Qui vous a pû si-tost en faire le rapport,
I'en croyois apporter les premieres Nouvelles.
PLA. Graces aux Dieux, sans vous j'ay des amis fidelles:
Mais ne differez plus à me la faire voir.
CLE. Qui, Seigneur? *PL.* Theodore. *CL.* Est-elle en mon pouvoir?
PLA. Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée?
CLE. Ie vous le dirois! moy, qui ne l'ay plus trouvée!
PLA. Quoy, soudain par un charme elle avoit disparu?
CLE. Puisque déja ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous sçavez que sans charme elle a fuy sa disgrace,
Que je n'ay plus trouvé que Didyme en sa place:
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser?
PLA. Quel plaisir prenez-vous vous-mesme à m'abuser,

Quand

Quand Paulin de ſes yeux a veu ſortir Didyme?
CLE. Si ſes yeux l'ont trompé, l'erreur eſt legitime,
Et ſi vous n'en ſçavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, Seigneur, un fidelle recit.
Vous ignorez encor la meilleure partie;
Sous l'habit de Didyme elle-meſme eſt ſortie.
PLA. Qui? *CLE.* Voſtre Theodore, & cet audacieux
Sous le ſien au lieu d'elle eſt reſté dans ces lieux.
PLA. Que dis-tu, Cleobule? ils ont fait cét échange?
CLE. C'eſt une nouveauté qui ſemble aſſez étrange...
PLA. Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voy ſi c'eſt ſans raiſon que j'en étois jaloux,
Et malgré les avis de ta fauſſe prudence
Iuge de leur amour par leur intelligence.
CLE. I'oſe en douter encore, & je ne voy pas bien
Si c'eſt zéle d'amant, ou fureur de Chrétien.
PLA. Non non, ce temeraire au peril de ſa teſte
A mis en ſeureté ſon illustre conqueſte,
Par tant de feins mépris elle qui l'abuſoit,
Luy conſervoit ce cœur qu'elle me refuſoit,
Et ſes dédains cachoient une faveur ſecrette
Dont tu n'étois pour moy qu'un aveugle interprete.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartez,
Les cœurs pour ſes ſoupçons n'ont point d'obſcuritez,
Son malheur luy fait jour jusques au fond d'une ame
Pour y lire ſa perte écrite en traits de flame.
Elle me diſoit bien, l'ingrate, que ſon Dieu
Sçauroit ſans mon ſecours la tirer de ce lieu,
Et ſeure qu'elle étoit de celuy de Didyme
A ſe ſervir du mien elle euſt creu faire un crime.
Mais auroit-on bien pris pour generoſité
L'impetueuſe ardeur de ſa temerité?
Après un tel affront & de telles offenſes
M'auroit-on envié la douceur des vengeances?
CLE. Vous le verriez déja ſi j'avois pû ſouffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vinſt offrir,
I'ay creu que ſa valeur & l'éclat de ſa race
Pouvoient bien meriter cette petite grace;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusques-là, Seigneur, elle étend ſa pitié.
Le voicy qu'Amyntas vous améne à main forte.
PLA. Pourray-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLE. Seigneur, reglez si bien ce violent couroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous.

SCENE V.

PLACIDE, DIDYME, CLEOBVLE, PAVLIN, AMYNTAS, Troupe.

PLA. APproche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate
Dont je voy qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin,
Et pour mettre ton ame au comble de sa joye,
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voye?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a receu ta foy,
Et pris l'occasion de se donner à toy?
DID. Ah, Seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.
PLA. Ah, je sçay mieux que toy comme il faut qu'on la traite,
I'en connoy l'artifice & de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marastre & mon tyran de pere
Auroient-ils contre moy choisir ton ministere,
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien
T'auroient-ils promis grace, appuy, faveur, soûtien?
Aurois-tu bien uny leurs fureurs à ton zéle,
Son amant tout ensemble, & l'Agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin? où me la caches-tu?
DID. Derechef jugez mieux de la mesme vertu.
Ie n'ay rien entrepris, ny comme amant fidelle,
Ny comme impie Agent des fureurs de Marcelle,
Ny sous l'espoir flateur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de generosité:
Ie le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zéle un Chrétien ose tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquieter.
Qui s'apreste à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son ame à ces molles delices,
Et prés de rendre conte à son juge Eternel
Il craint d'y porter mesme un desir criminel.

I'ay soustrait Theodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée;
Elle fuit, & sans tache, où l'inspire son Dieu;
Ne m'en demandez point ny l'ordre, ny le lieu,
Comme je n'en pretens ny faveur, ny salaire,
I'ay voulu l'ignorer afin de le mieux taire.

PLA. Ah, tu me fais icy des contes superflus,
I'ay trop été credule & je ne le suis plus.
Quoy, sans rien obtenir, sans mesme rien pretendre
Vn zéle de Chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

DID. Paulin vous aura dit comme je suis entré,
Prétez l'oreille au reste, & punissez en suite
Tout ce que vous croirez de coupable en sa fuite.

PLA. Dy, mais en peu de mots, & seur que les tourmens
M'auront bien-tost vangé de tes déguisemens.

DID. La Princesse à ma veuë également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colere, & de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix.
Aussi j'avois l'audace encor sur le visage,
Qui parmy ces mutins m'avoit donné passage,
Et je portois encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avois armé.
Enfin reprenant cœur, *Arreste*, me dit-elle,
Arreste, & m'alloit faire une longue quérelle;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le temps étoit trop cher, & le peril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non*, luy dis-je, *Madame,*
Quelque outrageux mépris dont vous traitiés ma flame,
Ie ne viens point icy comme amant indigné
Me vanger de l'objet dont je fus dédaigné.
Vne plus sainte ardeur regne au cœur de Didyme,
Il vient de vostre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang, & s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseront la haine, & le courroux.
Fuyez, sous mon habit, & me laissez, de grace,
Sous le vostre en ces lieux occuper vostre place,
C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir,
Conservez une Vierge en faisant un Martyr.
Elle à cette priere encor demy tremblante,
Et meslant à sa joye un reste d'épouvante,

Me demande pardon d'un visage étonné
De tout ce que son ame a craint, ou soupçonné.
Ie m'apreste à l'échange, elle à la mort s'apreste,
Ie luy tends mes habits, elle m'offre sa teste,
Et demande à sauver un si precieux bien
Aux dépens de son sang, plûtost qu'au prix du mien.
Mais Dieu la persuade, & nostre combat cesse,
Ie voy suivant mes vœux eschaper la Princesse.

PAV. C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
Comme rouges de honte en sortant de ces lieux?

DID. En luy disant Adieu je l'en avois instruite,
Et le Ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guerir,
Vivez sans jalousie, & m'envoyez mourir.

PLA. Helas! & le moyen d'estre sans jalousie
Lors que ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras,
Et lors que je me laisse amuser de paroles
Tu t'exposes pour elle, ou plûtost tu t'immoles,
Tu donnes tout ton sang pour luy sauver l'honneur,
Et je ne serois pas jaloux de ton bon-heur?
Mais ferois-je perir celuy qui l'a sauvée?
Celuy par qui Marcelle est pleinement bravée?
Qui m'a rendu ma gloire, & preservé mon front
Des infames couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrois-je ta teste,
Alors que Theodore est ta juste conqueste,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loy
Ne sçauroit plus sans crime estre à d'autres qu'à toy?
N'importe, si ta flame en est mieux écoutée
Ie diray seulement que tu l'as meritée,
Et sans plus regarder ce que j'auray perdu,
I'auray devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachoient la vie
Ie n'ay plus que celuy de te porter envie,
Ie sçauray bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouse un esprit genereux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta Princesse,
Desrobe-toy comme elle aux yeux d'une Tygresse,
Tu m'as sauvé l'honneur, j'asseureray tes jours,
Et mourray, s'il le faut, moy-mesme à ton secours.

DID. Seigneur... *PLA.* Ne me dy rien. Après de tels ſervices
Ie n'ay rien à pretendre à moins que tu periſſes,
Ie le ſçay, je l'ay dit, mais dans ce triste état,
Ie te ſuis redevable, & ne puis eſtre ingrat.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAVLIN, CLEOBVLE.

PAV. OVy, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence,
Il eſt meſme en ſecret de ſon intelligence,
C'étoit par cet Arreſt luy qu'il conſideroit,
Et je vous ay conté ce qu'il en esperoit.
Mais il hait des Chrétiens l'opiniaſtre zéle,
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle,
Il en ſçait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas ſe perdre auprès de l'Empereur.
Il ne veut pas perir pour conſerver Didyme,
Puiſqu'il s'eſt laiſſé prendre, il paira pour ſon crime,
Valens ſçaura punir ſon illustre attentat
Par inclination, & par raiſon d'Etat,
Et ſi quelque malheur r'amene Theodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dûſt Placide luy-meſme après elle en mourir,
Par les meſmes motifs il la fera perir.
Dans l'ame il eſt ravy d'ignorer ſa retraite,
Il fait des vœux au Ciel pour la tenir ſecrette,
Il craint qu'un indiscret la vienne reveler,
Et n'oſera rien plus que de diſſimuler.

CLE. Cependant vous ſçavez, pour grand que ſoit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme,
Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le ſauver.
Il a des amis preſts, il en aſſemble encore,
Et ſi quelque malheur vous rendoit Theodore,

Ie prévoy des transports en luy ſi violens
Que je crains pour Marcelle, & meſme pour Valens.
Mais a-t'il condamné ce genereux coupable?

PAV. Il l'interroge encor, mais en Iuge implacable.

CLE. Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu
Pour taſcher à le vaincre, ou pour luy dire Adieu.
Ah, qu'il diſſiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos Dieux rendre le moindre hommage!

PAV. Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverty,
En vain de ce peril vous le croiriez ſorty.
Flavie eſt aux abois, Theodore échapée
D'un mortel deſeſpoir jusqu'au cœur l'a frapée,
Marcelle n'attend plus que ſon dernier ſoûpir;
Iugez à quelle rage ira ſon déplaiſir,
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux luy voudra refuſer ſa victime.

CLE. Ah, Paulin, un Chrétien à nos Autels reduit
Fait auprès des Ceſars un trop precieux bruit,
Il leur devient trop cher pour ſouffrir qu'il periſſe!
Mais je le voy déja qu'on améne au ſupplice.

SCENE II.

PAVLIN, CLEOBVLE, LYCANTE, DIDYME.

CLE. LYcante, ſouffre icy l'Adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYC. I'en ay l'ordre, & je vay diſpoſer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Ie ne mets point d'obſtacle à vos derniers ſecrets,
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLEOBVLE, DIDYME, PAVLIN.

CLE. CE n'eſt point, cher amy, le cœur troublé d'alarmes,
Que je t'attens icy pour te donner des larmes,
Vn astre plus benin vient d'éclairer tes jours,
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre. *DID.* Et j'y cours,
Pour la cauſe de Dieu s'offrir en ſacrifice,
C'eſt courir à la vie, & non pas au ſupplice.
CLE. Peut-eſtre dans ta Secte eſt-ce une viſion,
Mais l'heur que je t'apporte eſt ſans illuſion.
Theodore eſt à toy, ce dernier témoignage
Et de ta paſſion, & de ton grand courage,
A ſi bien en amour changé tous ſes mépris,
Qu'elle t'attend chez moy pour t'en donner le prix.
DID. Que me ſert ſon amour & ſa reconnoiſſance,
Alors que leur effet n'eſt plus en ſa puiſſance?
Et qui t'améne icy par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort meſler un vain regret,
Empeſcher que ma joye à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encor un regard vers le Monde?
Ainſi donc Theodore eſt cruelle à mon ſort
Iuſqu'à perſecuter, & ma vie, & ma mort,
Dans ſa haine & ſa flame également à craindre,
Et moy dans l'une & l'autre également à plaindre?
CLE. Ne te figure point d'impoſſibilité
Où tu fais, ſi tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux noſtres quelque feinte;
Vn peu d'encens offert aux pieds de leurs Autels
Peut égaler ton ſort au ſort des Immortels.
DID. Et pour celà vers moy Theodore t'envoye?
Son eſprit adoucy me veut par cette voye?
CLE. Non, elle ignore encor que tu ſois arrété,
Mais oſe en ſa faveur te mettre en liberté,
Oſe te deſrober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enleve en Egypte avec elle,
Où ſon cœur genereux te laiſſe entre ſes bras
Eſtre avec ſeureté tout ce que tu voudras.

DID. Va, dangereux amy que l'Enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite,
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens
A presque été surpris de tes chatoüillemens,
Leur molleſſe a plus fait que le fer, ny la flame,
Elle a frapé mes sens, elle a broüillé mon ame,
Ma raiſon s'eſt troublée, & mon foible a paru,
Mais j'ay dépoüillé l'homme & Dieu m'a ſecouru.
Va revoir ta parente, & dy-luy qu'elle quitte
Ce ſoin de me payer par-de-là mon merite,
Ie n'ay rien fait pour elle, elle ne me doit rien,
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de Chrétien,
C'eſt la connoiſtre mal que de la reconnoiſtre,
Ie n'en veux point de prix que du ſouverain Maiſtre,
Et comme c'eſt luy ſeul que j'ay conſideré,
C'eſt luy ſeul dont j'attens ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſouffrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle paye à Placide, & taſche à conſerver
Des jours que par les miens je luy viens de ſauver,
Qu'elle fuye avec luy, c'eſt tout ce que veut d'elle
Le ſouvenir mourant d'une flame ſi belle.
Mais elle meſme vient, helas, à quel deſſein?

SCENE IV.

DIDYME, THEODORE, CLEOBVLE, PAVLIN, LYCANTE.

Lycante ſuit Theodore, & entre incontinent chez Marcelle ſans rien dire.

DID. PEnſez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, & mieux que luy m'expliquant voſtre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?
THE. Ouy, Didyme, il faut vivre, & me laiſſer mourir,
C'eſt à moy qu'on en veut, c'eſt à moy de perir.
[a] *A Theodore.* *CLE.* [a] O Dieux! quelle fureur aujourd'huy vous poſſede?
[b] *à Paulin.* [b] Mais prévenons le mal par le dernier remede,
Ie cours trouver Placide, & toy, tire en longueur
De Valens, ſi tu peux, la derniere rigueur.

SCENE

SCENE V.

DIDYME, THEODORE, PAVLIN.

DID. QVoy! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous faſſe de nouveau traiſner à l'infamie?
THE. Non non, Flavie eſt morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur,
Ie n'en ay rien à craindre, & Dieu me le revele,
Ce n'eſt plus que du ſang que veut cette cruelle,
Et quelque cruauté qu'elle veüille eſſayer,
S'il ne faut que du ſang, j'ay trop dequoy payer.
Rens-moy, rens-moy ma place aſſez & trop gardée,
Pour me ſauver l'honneur je te l'avois cedée,
Iusques-là ſeulement j'ay ſouffert ton ſecours,
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rens, Didyme, rens-moy le ſeul bien où j'aſpire,
C'eſt le droit de mourir, c'eſt l'honneur du Martyre,
A quel tiltre peux-tu me retenir mon bien?
DID. A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'eſt à moy qu'appartient, quoy que vous puiſſiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du Martyre,
De ſort comme d'habits nous avons ſçeu changer,
Et l'Arreſt de Valens me le vient d'adjuger.
THE. Il ne t'a condamné qu'au lieu de Theodore,
Mais ſi l'Arreſt t'en plaiſt, l'effet m'en deshonore,
Te voir au lieu de moy payer Dieu de ton ſang,
C'eſt te laiſſer au Ciel aller prendre mon rang.
Ie ne ſouffriray point, quoy que Valens ordonne,
Qu'en me rendant ma gloire on m'oſte ma Couronne,
I'en appelle à Marcelle, & ſans plus t'abuſer,
Voy comme ce grand Dieu luy-meſme en vient d'uſer.
De cette meſme honte il ſauve Agnés dans Rome,
Il daigne s'y ſervir d'un Ange au lieu d'un homme,
Mais ſi dans l'infamie il vient la ſecourir,
Si-toſt qu'on veut ſon ſang, il la laiſſe mourir.
DID. Sur cet exemple donc ne trouvez pas étrange,
Puiſqu'il ſe ſert icy d'un homme au lieu d'un Ange,
S'il daigne mettre au rang de ces Eſprits heureux
Celuy dont pour ſa gloire il ſe ſert au lieu d'eux.

Ie n'ay regardé qu'elle en conservant la voſtre,
Et ne luy donne pas mon ſang au lieu d'un autre
Quand ce qu'il m'a fait faire a pû m'en acquerir,
Et l'honneur du Martyre, & le droit de mourir.
THE. Tu t'obſtines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THEODORE, DIDYME, PAVLIN, LYCANTE, STEPHANIE.

[a] *A Lycante.*

MAR. AVec quelque douceur j'en reçoy la Nouvelle,
Non que mes déplaiſirs s'en puiſſent ſoulager,
Mais c'eſt toûjours beaucoup que ſe pouvoir vanger.
THE. Madame, je vous viens rendre voſtre victime,
Ne le retenez plus, ma fuite eſt tout ſon crime,
Ce n'eſt qu'au lieu de moy qu'on le méne à l'Autel,
Et puiſque je me montre il n'eſt plus criminel.
C'eſt moy pour qui Placide a dédaigné Flavie,
C'eſt moy par conſequent qui luy coûte la vie.
DID. Non, c'eſt moy ſeul, Madame, & vous l'avez pû voir,
Qui ſauvant ſa rivale ay fait ſon deſeſpoir,
C'eſt moy de qui l'audace a terminé ſa vie,
C'eſt moy par conſequent qui vous oſte Flavie,
Et ſur qui doit verſer ce courage irrité
Tout ce que la vangeance a de ſeverité.
MAR. O couple de ma perte également coupable,
Sacrileges autheurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain debat vous vantez à l'envy,
Lors que j'ay tout perdu, de me l'avoir ravy.
Donc jusques à ce point vous brayez ma colere,
Qu'en vous faiſant perir je ne vous puis déplaire,
Et que loin de trembler ſous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition?
Elle ſemble à tous deux porter un Diadeſme,
Vous en étes jaloux comme d'un bien ſupreſme,
L'un & l'autre de moy s'efforce à l'obtenir,
Ie puis vous immoler & ne puis vous punir,
Et quelque ſang qu'épande une mere affligée,
Ne vous puniſſant pas, elle n'eſt pas vangée.

Toutefois Placide aime, & voſtre châtiment
Portera ſur ſon cœur ſes coups plus puiſſamment,
Dans ce gouffre de maux c'eſt luy qui m'a plongée,
Et ſi je l'en punis, je ſuis aſſez vangée.
THE.[a] I'ay donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois, [a] *A Didyme.*
L'Arreſt eſt prononcé, c'eſt moy dont on fait choix,
C'eſt moy qu'aime Placide, & ma mort te delivre.
DID. Non non, ſi vous mourez, Didyme vous doit ſuivre.
MAR. Tu la ſuivras, Didyme, & je ſuivray tes vœux,
Vn déplaiſir ſi grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je auſſi-bien immoler à Flavie
Tous les Chrétiens enſemble, & toute la Syrie,
Ou que ne peut ma haine avec un plein loiſir
Animer les bourreaux qu'elle ſçauroit choiſir,
Repaiſtre mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traiſnante,
Et parmy les tourmens ſoûtenir voſtre ſort
Pour vous faire ſentir chaque jour une mort?
Mais je ſçay le ſecours que Placide prépare,
Ie ſçay l'effort pour vous que fera ce barbare,
Et ma triſte vangeance a beau ſe conſulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Haſtons-la donc, Lycante, & courons-y ſur l'heure,
La plus prompte des morts eſt icy la meilleure,
N'avoir pour y deſcendre à pouſſer qu'un ſoûpir,
C'eſt mourir doucement, mais c'eſt enfin mourir,
Et lors qu'un grand obſtable à nos fureurs s'oppoſe,
Se vanger à demy c'eſt du moins quelque choſe.
Amenez-les tous deux. *PAV.* Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports ſi boüillans,
Sur ſon authorité c'eſt beaucoup entreprendre.
MAR. S'il en demande conte, eſt-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conſeils indiſcrets,
Et ne prenez ſoucy que de vos intereſts.
THE.[b] Ainſi de ce combat que la vertu nous donne, [b] *A Didyme.*
Nous ſortirons tous deux avec une Couronne.
DID. Ouy, Madame, on exauce & vos vœux, & les miens.
Dieu..., *MAR.* Vous ſuivrez ailleurs de ſi doux entretiens,
Amenez-les tous deux. *PAV.*[c] Quel orage s'apreſte! [c] *Seul.*
Que je voy ſe former une horrible tempeſte!
Si Placide ſurvient, que de ſang répandu,
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!

Allons chercher Valens, qu'à tant de violence
Il oppose, non-plus une molle prudence,
Mais un courage masle & qui d'authorité
Sans rien craindre....

SCENE VII.

VALENS, PAVLIN.

VAL. AH Paulin, est-ce une verité,
Est-ce une illusion, est-ce une resverie?
Viens-je d'oüir la voix de Marcelle en furie?
Ose-t'elle traisner Theodore à la mort?
PAV. Ouy, si Valens n'y fait un genereux effort.
VAL. Quel effort genereux veux-tu que Valens fasse,
Lors que de tous costez il ne voit que disgrace?
PAV. Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit perir si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix est-elle assujettie,
Pour souffrir qu'une femme y soit Iuge & Partie?
Iugez de Theodore. *VAL.* Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gesner?
Ne la condamner pas c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frere, au courroux des Cesars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est luy porter au cœur d'inévitables coups....
PAV. Placide donc, Seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante & sa cohorte,
Mais sur elle & sur eux il va fondre à main forte,
Resolu de forcer pour cet objet charmant
Iusqu'à vostre Palais, & vostre appartement.
Prévenez ce desordre, & jugez quel carnage
Produit le desespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour & la fureur
Etaleront icy de spectacles d'horreur.
VAL. N'importe, laissons faire, & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en decide,

Que Theodore en meure, ou ne periſſe pas,
I'auray lieu d'excuſer ſa vie, ou ſon trépas.
S'il la ſauve, peut-eſtre on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme,
Ie l'en deſavoûray, j'iray l'en accuſer,
Les pouſſer par ma plainte à le favoriſer,
A plaindre ſon malheur en blaſmant ſon audace,
Ceſar meſme pour luy me demandera grace,
Et cette illuſion de ma ſeverité
Augmentera ma gloire & mon authorité.

PAV. Et s'il ne peut ſauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait perir Theodore?

VAL. Marcelle aura ſans moy commis cet attentat,
I'en ſçauray près de luy faire un crime d'Etat,
A ſes reſſentimens égaler ma colere,
Luy promettre vangeance, & trancher du ſevere,
Et n'ayant point de part en cet évenement
L'en conſoler en pere un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le temps pourront tarir ſes larmes.

PAV. Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'alarmes,
Placide eſt violent, & pour la ſecourir
Il perira luy-meſme, ou fera tout perir.
Si Marcelle y ſuccombe, apprehendez ſon frere,
Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un pere.
De grace prévenez ce funeſte hazard.
Mais que voy-je? peut-eſtre il eſt déja trop tard,
Stephanie entre icy de pleurs toute trempée.

VAL. Theodore à Marcelle eſt ſans doute échapée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAVLIN, STEPHANIE.

A Stephanie. *VA.* MArcelle a donc osé les traisner à la mort,
Sans mon sçeu, sans mon ordre, & son audace extresme....
STE. Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-mesme.
VAL. Elle est morte! *STE.* Elle l'est. *VAL.* Et Placide a commis...
STE. Non, ce n'est en effet ny luy, ny ses amis,
Mais s'il n'en est l'autheur, du moins il en est cause.
VAL. Ah, pour moy l'un & l'autre est une mesme chose,
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Ie dois vanger sur luy cette chere moitié.
Mais appren-moy sa mort du moins si tu l'as veuë.
STE. De l'escalier à peine elle étoit descenduë,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du Palais
Suivy d'un gros armé d'amis & de valets.
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et pressant sa fureur qu'accroist cette presence,
Vien, dit-elle, *vien voir l'effet de ton secours*,
Et sans perdre de temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un costé Theodore, & de l'autre Didyme,
Elle leve le bras, & de la mesme main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.
VAL. Quoy, Theodore est morte! *STE.* Et Didyme avec elle.
VAL. Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout est pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoy qu'ait fait Placide en son ressentiment....
STE. Il n'a rien fait, Seigneur, mais écoutez le reste.
Il demeure immobile à cet objet funeste,
Quelque ardeur qui le pousse à vanger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il fremit, il tremble, il tombe, il pasme,
Sur son cher Cleobule il semble rendre l'ame.
Cependant triomphante entre ces deux mourans,
Marcelle les contemple à ses pieds expirans,
Ioüit de sa vangeance, & d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide,
Et tantost se repaist de leurs derniers soûpirs,
Tantost gouste à plains yeux ses mortels déplaisirs,

Y mesure sa joye, & trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante,
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal
Pour estre trop sensible il sent trop peu son mal,
En hait sa pasmoison qui la laisse impunie,
Au peril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle haussant la voix,
Ie n'ay pas resolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, *ny d'attendre à rejoindre Flavie*
Que ta rage insolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuse, & se perçant le flanc
De ce mesme poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajouste, *va, traistre, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te vanger, cherche une autre victime,
Ie meurs, mais j'ay dequoy rendre graces aux Dieux
Puisque je meurs vangée, & vangée à tes yeux.
Lors mesme dans la mort conservant son audace
Elle tombe, & tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se saouler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.
VAL. Et Placide? *STE.* I'ay fuy voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & si juste & si forte
Ne vangeast.... Mais, Seigneur, je l'aperçoy qui vient.
VAL. Arreste, de foiblesse à peine il se soûtient,
Et d'ailleurs à ma veuë il sçaura se contraindre,
Ne crain rien. Mais ô Dieux, que j'ay moy-mesme à craindre!

SCENE IX.

VALENS, PLACIDE, CLEOBVLE, PAVLIN, STEPHANIE, Troupe.

VA. CLeobule, quel sang coule sur ses habits?
CL. Le sien propre, Seigneur. *VA.* Ah Placide, ah mon fils.
PLA. Retire-toy, cruel. *VAL.* Cet amy si fidelle
N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui sont les assassins? *CLE.* Son propre desespoir.
VAL. Et vous ne deviez pas le craindre, & le prévoir?
CLE. Ie l'ay craint & préveu jusqu'à saisir ses armes,
Mais comme après ce soin j'en avois moins d'alarmes,

Embraſſant Theodore, un funeste hazard
A fait deſſous ſa main rencontrer ce poignard,
Par où ſes déplaiſirs trompant ma prévoyance...
VAL. Ah, falloit-il avoir ſi peu de défiance?
PLA. Rens-en graces au Ciel, heureux pere & mary,
Par là t'eſt conſervé ce pouvoir ſi chery,
Ta dignité dans l'ame à ton fils preferée,
Ta propre vie enfin par là t'eſt aſſeurée,
Et ce ſang qu'un amour pleinement indigné
Peut-eſtre en ſes transpots n'auroit pas épargné,
Pour ne point violer les droits de la naiſſance
Il falloit que mon bras s'en miſt dans l'impuiſſance,
C'eſt par là ſeulement qu'il s'eſt pû retenir,
Et je me ſuis puny de peur de te punir.
Ie te punis pourtant, c'eſt ton ſang que je verſe,
Si tu m'aimes encor, c'eſt ton ſein que je perce,
Et c'eſt pour te punir que je viens en ces lieux
Pour le moins en mourant te bleſſer par les yeux.
Daigne ce juste Ciel.... *VAL.* Cleobule, il expire.
CLE. Non, Seigneur, je l'entens encore qui ſoûpire,
Ce n'eſt que la douleur qui luy coupe la voix.
VAL. Non non, j'ay tout perdu, Placide eſt aux abois,
Mais ne rejettons pas une eſperance vaine,
Portons-le repoſer dans la chambre prochaine,
Et vous autres, allez prendre ſoucy des morts,
Tandis que j'auray ſoin de calmer ſes transports.

FIN.

HERACLIVS

HERACLIVS
EMPEREVR D'ORIENT,
TRAGEDIE.

ACTEVRS

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HERACLIVS, Fils de l'Empereur Maurice, creu Martian fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, creu Leoncé fils de Leontine, Amant de Pulcherie.

PVLCHERIE, Fille de l'Empereur Maurice, Maîtresse de Martian.

LEONTINE, Dame de Conſtantinople, autrefois Gouvernante d'Heraclius, & de Martian.

EVDOXE, Fille de Leontine, & Maîtresse d'Heraclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXVPERE, Patricien de Conſtantinople.

AMINTAS, Amy d'Exupere.

Vn Page de Leontine.

La Scene eſt à Conſtantinople.

HERACLIVS
EMPEREVR D'ORIENT,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHO. CRISPE, il n'eſt que trop vray, la plus
belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat
l'environne,
Et celuy dont le Ciel pour un ſceptre
fait choix
Iusqu'à ce qu'il le porte en ignore le
poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées,
Qui croit les poſſeder les ſent s'évanoüir,
Et la peur de les perdre oſte l'heur d'en joüir.
Sur tout, qui comme moy d'une obſcure naiſſance
Monte par la revolte à la Toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'Empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis & conſervé;

Autant que ſa fureur s'eſt immolé de teſtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempeſtes,
Et comme il n'a ſemé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
I'en ay ſemé beaucoup, & depuis quatre Lustres
Mon troſne n'eſt fondé que ſur des morts illustres,
Et j'ay mis au tombeau, pour regner ſans effroy,
Tout ce que j'en ay veu de plus digne que moy.
Mais le ſang répandu de l'Empereur Maurice,
Ses cinq fils à ſes yeux envoyez au ſupplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour les ébranler ils ſervent d'inſtrumens.
On en fait revivre un au bout de vint années,
Byzance ouvre (dis-tu?) l'oreille à ces menées,
Et le Peuple amoureux de tout ce qui me nuit
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit,
Impatient déja de ſe laiſſer ſeduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
Qui s'oſant revétir de ce fantoſme aimé
Voudra ſervir d'idole à ſon zéle charmé.
Mais ſçais-tu ſous quel nom ce faſcheux bruit s'excite?

CRI. Il nomme Heraclius celuy qu'il reſſuſcite.

PHO. Quiconque en eſt l'autheur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Heraclius doit peu m'épouvanter,
Sa mort eſt trop certaine, & fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une ſi vaine fable.
Il n'avoit que ſix mois, & luy perçant le flanc
On en fit degoutter plus de lait que de ſang,
Et ce prodige affreux dont je tremblay dans l'ame
Fut auſſi-toſt ſuivy de la mort de ma femme.
Il me ſouvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que ſans Leontine on l'euſt long-temps cherché,
Il fut livré par elle, à qui pour recompenſe
Ie donnay de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal
Etoit reſté ſans mere en ce moment fatal.
Iuge par là combien ce conte eſt ridicule.

CRI. Tout ridicule il plaiſt, & le Peuple eſt crédule;
Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter,
Il vous eſt trop aiſé de le faire avorter.
Quand vous fiſtes perir Maurice, & ſa famille,
Il vous en plût, Seigneur, reſerver une fille,

Et resoudre desiors qu'elle auroit pour époux
Ce Prince destiné pour regner après vous.
Le Peuple en sa personne aime encore & revere,
Et son pere Maurice, & son ayeul Tibere,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur Sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
S'il voit monter la sœur dans le Trosne du pere;
Mais pressez cet Hymen. Le Prince aux champs de Mars
Chaque jour, chaque instant s'offre à mille hazards,
Et n'eust été Leonce, en la derniere guerre
Ce dessein avec luy seroit tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier
Martian demeuroit, ou mort, ou prisonnier.
Avant que d'y perir (s'il faut qu'il y perisse)
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui reünissant l'une & l'autre maison
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHO. Helas! dequoy me sert ce dessein salutaire
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulcherie & mon fils ne se trouvent d'accord
Qu'à fuir cet Hymenée à l'égal de la mort,
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse sur tout fremit à mon aspect,
Et quoy qu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance
L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mere que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'esperay de gagner,
L'a de la sorte instruite, & ce que je voy suivre
Me punit bien du trop que je la laissay vivre.

CRI. Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, & qui les flate endurcit leurs mépris,
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHO. C'est par là qu'aujourd'huy je veux dompter sa haine,
Ie l'ay mandée exprès, non plus pour la flater,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'executer.

CRI. Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PVLCHERIE, CRISPE.

PHO. ENfin, Madame, il eſt temps de vous rendre,
Le beſoin de l'Etat défend de plus attendre,
Il luy faut des Ceſars, & je me ſuis promis
D'en voir naiſtre bien-toſt de vous, & de mon fils.
Ce n'eſt pas exiger grande reconnoiſſance
Des ſoins que mes bontez ont pris de voſtre enfance,
De vouloir qu'aujourd'huy pour prix de mes bien-faits
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus ſublime,
Ma Couronne, & mon fils valent bien quelque eſtime,
Ie vous les offre encor après tant de refus,
Mais apprenez auſſi que je n'en ſouffre plus,
Que de force, ou de gré je me veux ſatisfaire,
Qu'il me faut craindre en maiſtre, ou me cherir en pere,
Et que, ſi voſtre orgueil s'obſtine à me hair,
Qui ne peut eſtre aimé ſe peut faire obeir.

PVL. I'ay rendu juſqu'icy cette reconnoiſſance
A ces ſoins tant vantez d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laiſſée en quelque liberté
I'ay voulu me défendre avec civilité:
Mais puiſqu'on uſe enfin d'un pouvoir tyrannique
Ie voy bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entiere à l'injuſte fureur,
Et parle à mon Tyran en fille d'Empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulcherie, & fille de Maurice,
Si tu faiſois deſſein de m'ébloüir les yeux
Iuſqu'à prendre tes dons pour des dons precieux.
Voy quels ſont ces preſens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta Couronne:
Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moy,
Et l'autre en eſt indigne étant ſorty de toy?
Ta liberalité me fait peine à comprendre,
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre,
Et puiſqu'avecque moy tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.

Tu veux que cet Hymen que tu m'oſes prescrire
Porte dans ta maiſon les tiltres de l'Empire,
Et de cruel Tyran, d'infame raviſſeur,
Te faſſe vray Monarque, & juſte poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as ſeule épargnée,
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vint de ta Politique, & non de ta pitié;
Ton intereſt deſlors fit ſeul cette reſerve,
Tu m'as laiſſé la vie afin qu'elle te ſerve,
Et mal ſeur dans un Troſne où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en deſcendre:
Mais connoy Pulcherie, & ceſſe de pretendre.
Ie ſçay qu'il m'appartient, ce Troſne où tu te ſieds,
Que c'eſt à moy d'y voir tout le Monde à mes pieds;
Mais comme il eſt encor teint du ſang de mon pere,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſçauroit me plaire,
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de haſter
Eſt l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux eſtre;
Qu'un autre t'aime en pere, ou te redoute en maiſtre,
Le cœur de Pulcherie eſt trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flater le bourreau de ſon ſang.

PHO. I'ay forcé ma colere à te prêter ſilence
Pour voir à quel excès iroit ton inſolence,
I'ay veu ce qui t'abuſe, & me fait mépriſer,
Et t'aime encore aſſez pour te deſabuſer.
N'estime plus mon Sceptre uſurpé ſur ton pere,
Ny que pour l'appuyer ta main ſoit neceſſaire:
Depuis vint ans je regne, & je regne ſans toy,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moy.
Le Troſne où je me ſieds n'eſt pas un bien de race,
L'Armée a ſes raiſons pour remplir cette place,
Son choix en eſt le tiltre, & tel eſt noſtre ſort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort,
Celle qu'on fit de moy fut l'Arreſt de Maurice,
I'en vis avec regret le triſte ſacrifice,
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder,
Mon cœur qui reſiſtoit fut contraint de ceder;
Mais pour remettre un jour l'Empire en ſa famille
Ie fis ce que je pûs, je conſervay ſa fille,

Et ſans avoir beſoin de tiltre, ny d'appuy,
Ie te fais part d'un bien qui n'étoit plus à luy.
PVL. Vn chetif Centenier des troupes de Myſie,
Qu'un gros de mutinez élût par fantaiſie,
Oſer arrogamment ſe vanter à mes yeux
D'eſtre juſte Seigneur du bien de mes ayeux!
Luy qui n'a pour l'Empire autre droit que ſes crimes,
Luy qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'eſtre lavé d'un ſi noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'Etat!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuſe!
Souffre, ſouffre à ton tour que je te deſabuſe,
Appren que ſi jadis quelques ſeditions
Vſurperent le droit de ces élections,
L'Empire étoit chez nous un bien hereditaire,
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere,
Et l'on voit depuis luy remonter mon deſtin
Iuſqu'au grand Theodoſe, & juſqu'à Conſtantin.
Et je pourrois avoir l'ame aſſez abatuë...
PHO. Et bien, ſi tu le veux, je te le reſtituë,
Cet Empire, & conſens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dy que je te le rends, & te fais des careſſes
Pour appaiſer des tiens les Ombres vangereſſes,
Et tout ce qui pourra ſous quelque autre couleur
Authoriſer ta haine, & flater ta douleur;
Pour un dernier effort je veux ſouffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette ſanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en luy le Monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire?
En ay-je eu quelque eſpoir qu'il n'aye aſſez remply,
Et voit-on ſous le Ciel Prince plus accomply?
Vn cœur comme le tien, ſi grand, ſi magnanime....
PVL. Va, je ne confons point ſes vertus, & ton crime.
Comme ma haine eſt juſte & ne m'aveugle pas,
I'en vois aſſez en luy pour les plus grands Etats,
I'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
I'honore ſa valeur, j'eſtime ſa perſonne,
Et panche d'autant plus à luy vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,

Que ſes

Que ſes longues froideurs témoignent qu'il s'irrite,
Qu'on exige de moy par-de-là ſon merite,
Et que de tes projets ſon cœur triste & confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils ſi vertueux d'un pere ſi coupable,
S'il ne devoit regner, me pourroit eſtre aimable,
Et cette grandeur meſme où tu veux le porter
Eſt l'unique motif qui m'y fait reſiſter.
Après l'aſſaſſinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laiſſé pere, mere, ny frere,
Que j'en faſſe ton fils legitime heritier!
Que j'aſſeure par là leur Troſne au meurtrier!
Non, non, ſi tu me crois le cœur ſi magnanime,
Qu'il oſe ſeparer ſes vertus de ton crime,
Separe tes preſens, & ne m'offre aujourd'huy
Que ton fils ſans le Sceptre, ou le Sceptre ſans luy.
Aviſe, & ſi tu crains qu'il te fuſt trop infame
De remettre l'Empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'huy le voir mieux occupé;
Le Ciel me rend un frere à ta rage échapé,
On dit qu'Heraclius eſt tout preſt de paroiſtre,
Tyran, deſcens du Troſne, & fay place à ton maiſtre.

PHO. A ce conte, arrogante, un fantoſme nouveau,
Qu'un murmure confus fait ſortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
Ce bruit s'eſt fait déja digne de ta croyance,
Mais.... *PVL.* Ie ſçay qu'il eſt faux, pour t'aſſeurer ce rang
Ta rage eut trop de ſoin de verſer tout mon ſang:
Mais la ſoif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'autheur d'une belle impoſture.
Au ſeul nom de Maurice il te fera trembler,
Puiſqu'il ſe dit ſon fils, il veut luy reſſembler,
Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire
Merite mieux que toy de gouverner l'Empire.
I'iray par mon ſuffrage affermir cette erreur,
L'avoüer pour mon frere, & pour mon Empereur,
Et dedans ſon party jetter tout l'avantage
Du Peuple convaincu par mon premier hommage.
Toy, ſi quelque remords te donne un juſte effroy,
Sors du Troſne, & te laiſſe abuſer comme moy,
Pren cette occaſion de te faire juſtice.

PHO. Ouy, je me la feray bien-toſt par ton ſupplice,

Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir,
Ma patience a fait par-de-là son pouvoir,
Qui se laisse outrager merite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermy ceux qu'ils auront seduits,
Dans ton ame à ton gré change ma Destinée,
Mais choisy pour demain la mort, ou l'Hymenée.

PVL. Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'Hymenée, & ne craint point la mort.

En ces deux Scenes Heraclius passe pour Martian, & Martian pour Leonce. Heraclius se connoit, mais Martian ne se connoit pas.
[a] A Pulcherie.
[b] A Heraclius.

SCENE III.

PHOCAS, PVLCHERIE, HERACLIVS, CRISPE.

PHO. [a] DY si tu veux encor que ton cœur la souhaite,
[b] Approche, Martian, que je te le répete.
Cette ingrate Furie après tant de mépris
Conspire encor la perte, & du pere, & du fils,
Elle mesme a semé cette erreur populaire
D'un faux Heraclius qu'elle accepte pour frere;
Mais quoy qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HER. Seigneur.... *PHO.* Garde sur toy d'attirer ma colere.

HER. Deussay-je mal user de cet amour de pere,
Etant ce que je suis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir regner que par son alliance.
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour regner après vous,
I'ay du cœur, & tiendrois l'Empire mesme infame,
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHO. Et bien, elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HER. De vous-mesme, Seigneur, daignez mieux prendre soin,
Le Peuple aime Maurice, en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Heraclius à demy soulevé,
Vous verriez par sa mort le desordre achevé.

Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire regner une autre, & la laiſſer Sujette,
Et d'un party plus bas puniſſant ſon orgueil....
PHO. Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce fils ſuppoſé dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouſter un veritable gendre!
HER. Seigneur, j'ay des amis chez qui cette moitié....
PHO. A l'épreuve d'un Sceptre il n'eſt point d'amitié,
Point qui ne s'ébloüiſſe à l'éclat de ſa pompe,
Point qu'après ſon Hymen ſa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je. *PVL.* Ah! ne m'empeſchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon ſang ira groſſir le foudre
Que Dieu tient déja preſt à le reduire en poudre,
Et ma mort en ſervant de comble à tant d'horreurs....
PHO. Par ſes remercîmens juge de ſes fureurs.
I'ay prononcé l'Arreſt, il faut que l'effet ſuive.
Reſous-la de t'aimer, ſi tu veux qu'elle vive,
Sinon, j'en jure encor & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ſes refus.

SCENE IV.

PVLCHERIE, HERACLIVS, MARTIAN.

HER. EN vain il ſe promet que ſous cette menace
I'eſpere en voſtre cœur ſurprendre quelque place,
Voſtre refus eſt juſte, & j'en ſçay les raiſons.
Ce n'eſt pas à nous deux d'unir les deux maiſons,
D'autres Destins, Madame, attendent l'un & l'autre,
Ma foy m'engage ailleurs auſſi-bien que la voſtre,
Vous aurez en Leoncé un digne poſſeſſeur,
Ie ſeray trop heureux d'en poſſeder la ſœur,
Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de meſme,
Ie ſuis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime,
Leontine leur mere eſt propice à nos vœux,
Et quelque effort qu'on faſſe à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour ſi parfait les chaiſnes ſont ſi belles,
Que nos captivitez doivent eſtre eternelles.

PVL. Seigneur, vous connoiſſez ce cœur infortuné,
Leonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné,
Et voſtre main illustre augmente le merite
Des vertus dont l'éclat pour luy me ſollicite.
Mais à d'autres penſers il me faut recourir,
Il n'eſt plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir,
Et quand à ce depart une ame ſe prepare...

HER. Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
Pardonnez-moy ce mot, pour vous ſervir d'appuy,
I'ay peine à reconnoiſtre encore un pere en luy.
Reſolu de perir pour vous ſauver la vie,
Ie ſens tous mes reſpects ceder à cette envie,
Ie ne ſuis plus ſon fils s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à voſtre ſecours.

PVL. C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre,
Non la mort, non l'Hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce peril extreſme où pour me ſecourir
Ie voy voſtre grand cœur aveuglement courir.

MAR. Ah mon Prince, ah Madame, il vaut mieux vous reſoudre
Par un heureux Hymen à diſſiper ce foudre.
Au nom de voſtre amour, & de voſtre amitié,
Prenez de voſtre ſort tous deux quelque pitié,
Que la vertu du fils ſi pleine & ſi ſincere
Vainque la juſte horreur que vous avez du pere,
Et pour mon intereſt n'expoſez pas tous deux...

HER. Que me dis-tu, Leonce, & qu'eſt-ce que tu veux?
Tu m'as ſauvé la vie, & pour reconnoiſſance
Ie voudrois à tes feux oſter leur recompenſe,
Et miniſtre inſolent d'un Prince furieux
Couvrir de cette honte un nom ſi glorieux,
Ingrat à mon amy, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princeſſe, odieux à moy-meſme?
Ie te connoy, Leonce, & mieux que tu ne crois,
Ie ſçay ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur eſt le mien, Madame, & je vous donne
Leonce & Martian en la meſme perſonne,
C'eſt Martian en luy que vous favoriſez.
Oppoſons la conſtance aux perils oppoſez;
Ie vay près de Phocas eſſayer la priere,
Et ſi je n'en obtiens la grace toute entiere,
Malgré le nom de pere, & le tiltre de fils,
Ie deviens le plus grand de tous ſes ennemis.

Ouy, ſi ſa cruauté s'obſtine à voſtre perte,
I'iray pour l'empeſcher juſqu'à la force ouverte,
Et puiſſe, ſi le Ciel m'y voit rien épargner,
Vn faux Heraclius en ma place regner.
Adieu, Madame. *PVL.* Adieu, Prince trop magnanime, [a]
Prince digne en effet d'un Troſne acquis ſans crime,
Digne d'un autre pere. Ah Phocas, ah Tyran,
Se peut-il que ton ſang ait formé Martian?
Mais allons, cher Leonce, admirant ſon courage,
Taſcher de noſtre part à repouſſer l'orage.
Tu t'es fait des amis, je ſçay des mécontens,
Le Peuple eſt ébranſlé, ne perdons point de temps,
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.
MAR. [b] Pour oſtage en ſes mains ce Tigre a voſtre vie,
Et je n'oſeray rien qu'avec un juſte effroy
Qu'il ne vange ſur vous ce qu'il craindra de moy.
PVL. N'importe, à tout oſer le peril doit contraindre,
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup genereux
Les moyens les plus prompts, & les moins dangereux.

[a] *Heraclius s'en va & Pulcherie continuë.*

[b] *Creu Leonce.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EVDOXE.

LEO. VOila ce que j'ay craint de ſon ame enflamée.
E. S'il m'euſt caché ſon ſort, il m'auroit mal-aimée.
LEO. Avec trop d'imprudence il vous l'a revelé,
Vous étes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû ſçavoir cette grande Nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque eſprit leger, ou de voſtre heur jaloux,
A qui ce grand ſecret a peſé comme à vous.
C'eſt par là qu'il eſt ſçeu, c'eſt par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Heraclius en vie,
C'eſt par là qu'un Tyran plus inſtruit que troublé
De l'ennemy ſecret qui l'auroit accablé,
Ajouſtera bien-toſt ſa mort à tant de crimes,
Et ſe ſacrifira pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans ſon ſein pour ſon fils élevé,
Vous qu'adore ſon ame, & moy qui l'ay ſauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir ſçeu vous taire.
EVD. Madame, mon reſpect ſouffre tout d'une mere,
Qui pour peu qu'elle veüille écouter la raiſon,
Ne m'accuſera plus de cette trahiſon:
Car c'en eſt une enfin bien digne de ſupplice,
Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.
LEO. Et qui donc aujourd'huy le fait connoiſtre à tous?
Eſt-ce le Prince, ou moy? *EVD.* Ny le Prince, ny vous.
De grace examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme:
On ne dit point comment vous trompaſtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas,
Ny comme après du ſien étant la Gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,

Vous en fiſtes l'échange, & prenant Martian
Vous laiſſaſtes pour fils ce Prince à ſon Tyran,
En ſorte que le ſien paſſe icy pour mon frere,
Cependant que de l'autre il croit eſtre le pere,
Et voit en Martian Leonce qui n'eſt plus,
Tandis que ſous ce nom il aime Heraclius.
On diroit tout cela ſi par quelque imprudence
Il m'étoit échapé d'en faire confidence:
Mais pour toute Nouvelle on dit qu'il eſt vivant,
Aucun n'oſe pouſſer l'hiſtoire plus avant,
Comme ce ſont pour tous des routes inconnuës
Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës,
Et j'en ſçay tel qui croit dans ſa ſimplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuscité.
Mais le voicy.

SCENE II.

HERACLIVS, LEONTINE, EVDOXE.

HER. MAdame, il n'eſt plus temps de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtere:
Le Tyran alarmé du bruit qui le ſurprend
Rend ma crainte trop juſte, & le peril trop grand.
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture,
Au contraire il prend tout pour groſſiere impoſture,
Et me connoit ſi peu, que pour la renverſer
A l'Hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'oppoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre,
Ie ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquerir les droits d'un Prince ſi chery
En me donnant moy-meſme à ma ſœur pour mary.
En vain nous reſiſtons à ſon impatience,
Elle par haine aveugle, & moy par connoiſſance;
Luy, qui ne conçoit rien de l'obſtacle eternel
Qu'oppoſe la Nature à ce nœud criminel,
Menace Pulcherie au refus obſtinée,
Luy propoſe à demain la mort, ou l'Hymenée;
I'ay fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceſte elle n'a que la mort.

Iugez s'il n'eſt pas temps de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'eſtre fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux perils de ma ſœur,
Et de rendre à mon pere un juſte ſucceſſeur.

LEO. Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,
Ie rends grace, Seigneur, à la bonté celeſte,
De ce qu'en ce grand bruit le Sort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Voſtre courage ſeul nous donne lieu de craindre,
Moderez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre,
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ſon fils, & ne vous montrez pas.
Dequoy que ce Tyran menace Pulcherie,
I'auray trop de moyens d'arréter ſa furie,
De rompre cet Hymen, ou de le retarder,
Pourveu que vous veüilliez ne vous point hazarder.
Répondez-moy de vous, & je vous répons d'elle.

HER. Iamais l'occaſion ne s'offrira ſi belle.
Vous voyez un grand Peuple à demy revolté,
Sans qu'on ſçache l'autheur de cette nouveauté.
Il ſemble que de Dieu la main appeſantie,
Se faiſant du Tyran l'effroyable Partie,
Veüille avancer par là ſon juſte châtiment,
Et que par ce grand bruit ſemé confuſément
Il diſpoſe les cœurs à prendre un nouveau maiſtre,
Et preſſe Heraclius de ſe faire connoiſtre.
C'eſt à nous de répondre à ce qu'il en pretend,
Montrons Heraclius au Peuple qui l'attend,
Evitons le hazard qu'un impoſteur l'abuſe,
Et qu'après s'eſtre armé d'un nom que je refuſe,
De mon troſne à Phocas ſous ce titre arraché
Il puiſſe me punir de m'eſtre trop caché.
Il ne ſera pas temps, Madame, de luy dire
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance, & l'Empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déja pris
Pour me joindre au Tyran dont je paſſe pour fils.

LEO. Sans vous donner pour Chef à cette populace,
Ie rompray bien encor ce coup, s'il vous menace;
Mais gardons juſqu'au bout ce ſecret important,
Fiez-vous plus à moy qu'à ce Peuple inconſtant.
Ce que j'ay fait pour vous depuis voſtre naiſſance
Semble digne, Seigneur, de cette confiance,

Ie ne

Ie ne laiſſeray point mon ouvrage imparfait,
Et bien-toſt mes deſſeins auront leur plein effet.
Ie puniray Phocas, je vangeray Maurice,
Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice,
I'en veux toute la gloire, & vous me la devez,
Vous regnerez par moy, ſi par moy vous vivez.
Laiſſez entre mes mains meurir vos Destinées,
Et ne hazardez point le fruit de vint années,
EVD. Seigneur, ſi voſtre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous expoſez point au dernier des malheurs.
La mort de ce Tyran, quoy que trop legitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime,
Le Peuple pour miracle oſera maintenir
Que le Ciel par ſon fils l'aura voulu punir,
Et ſa haine obſtinée après cette Chimere
Vous croira parricide en vangeant voſtre pere.
La verité n'aura ny le nom, ny l'effet,
Que d'un adroit menſonge à couvrir ce forfait,
Et d'une telle erreur l'ombre ſera trop noire,
Pour ne pas obſcurcir l'éclat de voſtre gloire.
Ie ſçay bien que l'ardeur de vanger vos parents....
HER. Vous en êtes auſſi, Madame, & je me rens,
Ie n'examine rien, & n'ay pas la puiſſance
De combatre l'amour, & la reconnoiſſance.
Le ſecret eſt à vous, & je ſerois ingrat
Si ſans voſtre congé j'oſois en faire éclat,
Puisque ſans voſtre adveu toute mon avanture
Paſſeroit pour un ſonge, ou pour une impoſture.
Ie diray plus, l'Empire eſt plus à vous qu'à moy,
Puiſqu'à Leonce mort tout entier je le doy,
C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire
Que je rens à la ſœur ce que je tiens du frere.
Non que pour m'acquiter, par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination,
Il preſenta mon cœur aux yeux qui le charmerent,
Il prepara mon ame aux feux qu'ils allumerent,
Et ces yeux tout divins par un ſoudain pouvoir
Acheverent ſur moy l'effet de ce devoir.
Ouy, mon cœur, chere Eudoxe, à ce Troſne n'aſpire
Que pour vous voir bien-toſt maîtreſſe de l'Empire,
Ie ne me ſuis voulu jetter dans le hazard
Que par la ſeule ſoif de vous en faire part;

C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Ie n'ay qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me desrobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moy seul que vous l'aurez perdu,
Seul je vous osteray ce que je vous doy rendre.
Disposez des moyens, & du temps de le prendre,
Quand vous voudrez regner, faites-m'en possesseur;
Mais comme enfin j'ay lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce peril extresme,
Ou demain je ne prens conseil que de moy-mesme.

LEO. Reposez-vous sur moy, Seigneur, de tout son sort,
Et n'en apprehendez ny l'Hymen, ny la mort.

SCENE III.

LEONTINE, EVDOXE.

LEO. CE n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise,
A ne vous rien cacher son amour m'authorise,
Vous sçaurez les desseins de tout ce que j'ay fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Nostre vray Martian adore la Princesse;
Animons toutes deux l'amant pour la Maitresse,
Faisons que son amour nous vange de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ay pris soin de luy, si je l'ay laissé vivre,
Si je perdis Leonce, & ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir
A ma pleine vangeance il pourroit s'enhardir,
Ie ne l'ay conservé que pour ce parricide.

EVD. Ah, Madame! *LEO.* Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'est par là qu'un Tyran est digne de perir,
Et le couroux du Ciel pour en purger la Terre
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter,
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au sang de vostre frere
Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux,
Sauvons Heraclius au peril de tous deux.

EVD. Ie ſçay qu'un parricide eſt digne d'un tel pere,
Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en peril d'en faire,
Et ſçachant ſa vertu, pouvez-vous justement
Abuſer jusque-là de ſon aveuglement?
LEO. Dans le fils d'un Tyran l'odieuſe naiſſance
Merite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que de quelque éclat qu'il ſe ſoit revétu,
Vn crime qu'il ignore en ſouille la vertu.
PAG. Exupere, Madame, eſt-là qui vous demande.
LEO. Exupere! à ce nom que ma ſurpriſe eſt grande!
Qu'il entre. A quel deſſein vient-il parler à moy?
Luy que je ne voy point? qu'à peine je connoy?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola ſon pere,
Et ſa venuë icy cache quelque mystere,
Ie vous l'ay déja dit, voſtre langue nous perd.

SCENE IV.

EXVPERE, LEONTINE. EVDOXE.

EX. MAdame, Heraclius vient d'eſtre découvert.
L. Hé biẽ! *EX.* Si... *L.* Taiſez-vous. Depuis quãd? *E.* Tout (à l'heure.
LEO. Et déja l'Empereur a commandé qu'il meure?
EXV. Le Tyran eſt bien loin de s'en voir éclaircy.
LEO. Comment? *EXV.* Ne craignez rien, Mdame, le voicy.
LEO. Ie ne voy que Leonce. *EXV.* Ah, quittez l'artifice.

A Eudoxe.

SCENE V.

MARTIAN, LEONTINE, EXVPERE, EVDOXE.

MAR. MAdame, doy-je croire un billet de Maurice?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait,
Dites s'il me détrompe, ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis voſtre fils, ou s'il étoit mon pere;
Vous en devez connoiſtre encor le caractere.

Leontine lit le billet.

BILLET DE MAVRICE.

Leontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Deſrobe à ſa fureur l'heritier de l'Empire:
O vous qui me restez de fidelles Sujets,
Honorez ſon grand Zéle, appuyez ſes projets,
Sous le nom de Leonce Heraclius reſpire.

Elle rend le billet à Exuperе qui le luy a donné. & continuë.

MAVRICE.

Seigneur, il vous dit vray, vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des Humains,
Maurice m'honora de cette confiance,
Mon zéle y répondit par-de-là ſa croyance.
Le voyant priſonnier & ſes quatre autres fils,
Ie cachay quelques jours ce qu'il m'avoit commis,
Mais enfin toute preſte à me voir découverte,
Ce zéle ſur mon ſang détourna voſtre perte,
I'allay pour vous ſauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris voſtre nom, & ne vous donnay pas.
La genereuſe ardeur de Sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moy-meſme cruelle,
Mon fils fut pour mourir le fils de l'Empereur,
I'ébloüis le Tyran, je trompay ſa fureur,
Leonce au lieu de vous luy ſervit de victime.
* *Elle fait un ſoûpir.* * Ah ! pardonnez de grace, il m'échape ſans crime,
I'ay pris pour vous ſa vie, & luy rens un ſoûpir,
Ce n'eſt pas trop, Seigneur, pour un tel ſouvenir;
A cet illustre effort par mon devoir reduite,
I'ay dompté la Nature, & ne l'ay pas détruite.
Phocas ravy de joye à cette illuſion
Me combla de faveurs avec profuſion,
Et nous fit de ſa main cette haute fortune,
Dont il n'eſt pas beſoin que je vous importune.
Voila ce que mes ſoins vous laiſſoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le declarer,
Que par vos grands exploits voſtre rare vaillance
Pûſt faire à l'Vnivers croire voſtre naiſſance,
Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit
Nous pûſt de ſon aveu promettre quelque fruit.
Car comme j'ignorois que noſtre grand Monarque
En euſt pû rien ſçavoir, ou laiſſer quelque marque,

Ie doutois qu'un ſecret n'étant ſçeu que de moy
Sous un Tyran ſi craint pûſt trouver quelque foy.
EXV. Comme ſa cruauté pour mieux geſner Maurice
Le forçoit de ſes fils à voir le ſacrifice,
Ce Prince vit l'échange, & l'alloit empeſcher,
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher,
La mort de voſtre fils arréta cette envie,
Et prevint d'un moment le refus de ſa vie.
Maurice à quelque eſpoir ſe laiſſant lors flater
S'en ouvrit à Felix qui vint le viſiter,
Et trouva les moyens de luy donner ce gage
Qui vous en pûſt un jour rendre un plein témoignage.
Felix eſt mort, Madame, & n'aguere en mourant
Il remit ce depoſt à ſon plus cher parent,
Et m'ayant tout conté, *Tien*, dit-il, *Exupere,*
Sers ton Prince, & vange ton pere.
Armé d'un tel ſecret, Seigneur, j'ay voulu voir
Combien parmy le Peuple il auroit de pouvoir,
I'ay fait ſemer ce bruit ſans vous faire connoiſtre,
Et voyant tous les cœurs vous ſouhaiter pour maiſtre,
I'ay ligué du Tyran les ſecrets ennemis,
Mais ſans leur découvrir plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment voſtre nom ſans ſçavoir davantage,
Et cette ſeule joye anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là bas
De tout ce qu'elle a fait ſçache plus que Phocas.
Vous venez de ſçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon genereux zéle.
Le Peuple eſt mutiné, nos amis aſſemblez,
Le Tyran effrayé, ſes confidens troublez,
Donnez l'aveu du Prince à ſa mort qu'on apreſte,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de ſa teſte.
MAR. Surpris des nouveautez d'un tel évenement,
Ie demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Ie ſçay ce que je dois, Madame, au grand ſervice
Dont vous avez ſauvé l'heritier de Maurice,
Ie croyois comme fils devoir tout à vos ſoins,
Et je vous dois bien plus lors que je vous ſuis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude
Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquietude.
I'aimois; vous le ſçavez, & mon cœur enflamé
Trouve enfin une ſœur dedans l'objet aimé,

Ie perds une Maîtreſſe en gagnant un Empire,
Mon amour en murmure, & mon cœur en ſoûpire,
Et de mille penſers mon eſprit agité
Paroit enſevely dans la ſtupidité.
Il eſt temps d'en ſortir, l'honneur nous le commande,
Il faut donner un Chef à voſtre illustre bande,
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins,
Souffrez que je lüy parle un moment ſans témoins,
Diſpoſez cependant vos amis à bien faire,
Sur tout ſauvons le fils en immolant le pere,
Il n'eut rien du Tyran qu'un peu de mauvais ſang,
Dont la derniere guerre a trop purgé ſon flanc.

EXV. Nous vous rendrons, Seigneur, entiere obeïſſance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EVDOXE.

MAR. MAdame, pour laiſſer toute ſa dignité
A ce dernier effort de generoſité,
Ie croy que les raiſons que vous m'avez données
M'en ont ſeules caché le ſecret tant d'années.
D'autres ſoupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la paſſion,
Pour luy voir ſur le Troſne élever voſtre fille,
Auroit voulu laiſſer l'Empire en ſa famille,
Et me faire trouver un tel deſtin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'eſtre ſorty de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle penſée.
Ie me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,
D'un deteſtable amour que pour ma propre ſœur
Vous-meſme vous avez allumé dans mon cœur.
Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte?

LEO. Ie vous aurois tout dit avant ce nœud funeſte,
Et je le craignois peu, trop ſeûre que Phocas
Ayant d'autres deſſeins ne le ſouffriroit pas.
Ie voulois donc, Seigneur, qu'une flame ſi belle
Portaſt voſtre courage aux vertus dignes d'elle,

Et que voſtre valeur l'ayant ſçeu meriter,
Le refus du Tyran vous pûſt mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon esperance vaine,
I'ay veu dans voſtre amour une ſource de haine,
Et j'oſe dire encor qu'un bras ſi renommé
Peut-eſtre auroit moins fait ſi le cœur n'euſt aimé.
Achevez donc, Seigneur, & puisque Pulchèrie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...
MAR. Peut-eſtre il vaudroit mieux moy-meſme la porter
A ce que le Tyran témoigne en ſouhaiter.
Son amour qui pour moy reſiſte à ſa colere
N'y reſiſtera plus quand je ſeray ſon frere;
Pourrois-je luy trouver un plus illustre époux?
LEO. Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?
MAR. Que peut-eſtre pour rompre un ſi digne Hymenée
I'expoſe à tort ſa teſte avec ma Destinée,
Et fais d'Heraclius un chef de conjurez,
Dont je voy les complots encor mal aſſeurez.
Aucun d'eux du Tyran n'approche la perſonne,
Et quand meſme l'iſſuë en pourroit eſtre bonne,
Peut-eſtre il m'eſt honteux de reprendre l'Etat
Par l'infame ſuccès d'un laſche aſſaſſinat:
Peut-eſtre il vaudroit mieux en teſte d'une Armée
Faire parler pour moy toute ma Renommée,
Et trouver à l'Empire un chemin glorieux
Pour vanger mes parens d'un bras victorieux.
C'eſt dont je vay reſoudre avec cette Princeſſe
Pour qui non plus l'amour, mais le ſang m'intereſſe,
Vous avec voſtre Eudoxe.... *LEO.* Ah, Seigneur, écoutez.
MAR. I'ay beſoin de conſeils dans ces difficultez,
Mais à parler ſans fard, pour écouter les voſtres,
Outre mes intereſts vous en avez trop d'autres.
Ie ne ſoupçonne point vos vœux, ny voſtre foy,
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moy.
Adieu.

SCENE VII.

LEONTINE, EVDOXE.

LEO. TOut me confond, tout me devient contraire,
Ie ne fais rien du tout quand je penſe tout faire,
Et lors que le hazard me flate avec excès,
Tout mon deſſein avorte au milieu du ſuccès.
Il ſemble qu'un Démon funeste à ſa conduite
Des beaux commencemens empoiſonne la ſuite.
Ce billet dont je voy Martian abuſé
Fait plus en ma faveur que je n'aurois oſé,
Il arme puiſſamment le fils contre le pere;
Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpere,
Sur le point de fraper, je vois avec regret
Que la Nature y forme un obstacle ſecret.
La verité le trompe, & ne peut le ſeduire,
Il ſauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire,
Il doute, & du coſté que je le voy pancher
Il va preſſer l'inceste au lieu de l'empeſcher.
EVD. Madame, pour le moins vous avez connoiſſance
De l'autheur de ce bruit, & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Heraclius les droits avec le nom,
Ce billet confirmé par voſtre témoignage
Pour monter dans le Troſne eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce tître occuper,
Penſez-vous qu'il ſe laiſſe aiſément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de ſon vray maiſtre il remette l'Empire?
LEO. Vous étes curieuſe, & voulez trop ſçavoir,
N'ay-je pas déja dit que j'y ſçauray pourvoir?
Taſchons ſans plus tarder à revoir Exupere,
Pour prendre en ce deſordre un conſeil ſalutaire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PVLCHERIE.

MAR. IE veux bien l'avoüer, Madame (car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur)
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée
I'osay jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité
I'interrogeois ce cœur sur sa temerité,
Et dans ses mouvemens pour secrette réponse
Ie sentois quelque chose au dessus de Leonce,
Dont malgré ma raison l'imperieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PVL. Moy-mesme assez souvent j'ay senty dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flame:
Mais quoy, l'Imperatrice à qui je doy le jour
Avoit innocemment fait naistre cet amour.
I'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour auoir contredit mon indigne Hymenée,
Elle mesla ces mots à ses derniers soûpirs.
Le Tyran veut surprendre, ou forcer vos desirs,
Ma fille, & sa fureur à son fils vous destine,
Mais prenez un époux des mains de Leontine,
Elle garde un tresor qui vous sera bien cher.
Cet ordre en sa faueur me sçeut si bien toucher,
Qu'au lieu de la hair d'avoir livré mon frere,
I'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere,
Et confondant ces mots de tresor & d'époux,
Ie crûs les bien entendre expliquant tout de vous.
I'opposois de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables loix de mon obeïssance,
Et je m'imputois mesme à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.

La race de Leonce étant Patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
Et je me laiſſois dire en mes douces erreurs,
C'eſt de pareils Heros qu'on fait les Empereurs,
Tu peux bien ſans rougir aimer un grand courage
A qui le Monde entier peut rendre un juſte hommage.
I'écoutois ſans dédain ce qui m'authoriſoit,
L'Amour penſoit le dire, & le ſang le diſoit,
Et de ma paſſion la flateuſe impoſture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la Nature.

MAR. Ah, ma ſœur (puiſqu'enfin mon deſtin éclaircy
Veut que je m'accouſtume à vous nommer ainſi)
Qu'aiſément l'amitié juſqu'à l'amour nous méne!
C'eſt un panchant ſi doux qu'on y tombe ſans peine,
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force eſt digne de pitié,
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'oſant s'en défendre
Se laiſſe déchirer avant que de ſe rendre!
Ainſi donc la Nature à l'eſpoir le plus doux
Fait ſucceder l'horreur! & l'horreur d'eſtre à vous!
Ce que je ſuis m'arrache à ce que j'aimois d'eſtre!
Ah, s'il m'étoit permis de ne me pas connoiſtre,
Qu'un ſi charmant abus ſeroit à préferer
A l'aſpre verité qui vient de m'éclairer!

PVL. I'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ſes forces,
Ie ſçay quelle amertume aigrit de tels divorces,
Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
I'ay ſenty comme vous une douleur bien vive
En briſant les beaux fers qui me tenoient captive:
Mais j'en condamnerois le plus doux ſouvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un ſoûpir.
Ce grand coup m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée,
Mon ame l'a receu ſans en eſtre accablée,
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint,
Ie ne voy plus d'amant où je rencontre un frere,
L'un ne me peut toucher ny l'autre me déplaire,
Et je tiendray toûjours mon bon-heur infiny
Si les miens ſont vangez, & le Tyran puny.
Vous, que va ſur le troſne élever la naiſſance,
Regnez ſur voſtre cœur avant que ſur Byzance,

Et domptant comme moy ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.
MAR. Ah : vous fuſtes toûjours l'illustre Pulcherie,
En fille d'Empereur dès le berceau nourrie,
Et ce grand nom ſans peine a pû vous enſeigner
Comment deſſus vous-meſme il vous falloit regner :
Mais pour moy, qui caché ſous une autre avanture
D'une ame plus commune ay pris quelque teinture,
Il n'eſt pas merveilleux ſi ce que je me crûs
Meſle un peu de Leonce au cœur d'Heraclius.
A mes confus regrets ſoyez donc moins ſevere,
C'eſt Leonce qui parle, & non pas voſtre frere :
Mais ſi l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ny l'autre enfin ne vous fera rougir,
Ie vay des conjurez embraſſer l'entrepriſe,
Puiſqu'une ame ſi haute à fraper m'authoriſe,
Et tient que pour répandre un ſi coupable ſang
L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.
Pourray-je cependant vous faire une priere ?
PVL. Prenez ſur Pulcherie une puiſſance entiere.
MAR. Puiſqu'un amant ſi cher ne peut plus eſtre à vous,
Ny vous, mettre l'Empire en la main d'un époux,
Epouſez Martian comme un autre moy-meſme,
Ne pouvant eſtre à moy, ſoyez à ce que j'aime.
PVL. Ne pouvant eſtre à vous, je pourrois juſtement
Vouloir n'eſtre à perſonne, & fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Vn reſte mal éteint d'inceſtueuſe flame.
Afin donc qu'à ce choix j'oſe tout accorder,
Soyez mon Empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, ſa perſonne m'eſt chere,
Mais purgez ſa vertu des crimes de ſon pere,
Et donnez à mes feux pour legitime objet
Dans le fils du Tyran voſtre premier Sujet.
MAR. Vous le voyez, j'y cours, mais enfin s'il arrive
Que l'iſſuë en devienne, ou funeſte, ou tardive,
Voſtre perte eſt jurée, & d'ailleurs nos amis
Au Tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel peril & ſa vie, & la voſtre,
Par cet heureux Hymen conſervez l'un & l'autre,
Garantiſſez ma ſœur des fureurs de Phocas,
Et mon amy de ſuivre un tel pere au trépas.

Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un ſang odieux reſpecte mon beau-frere,
Et donnez au Tyran qui n'en pourra joüir
Quelques momens de joye afin de l'ébloüir.
PVL. Mais durant ces momens unie à ſa famille,
Il deviendra mon pere, & je ſeray ſa fille,
Ie luy devray reſpect, amour, fidelité,
Ma haine n'aura plus d'impetuoſité,
Et tous mes vœux pour vous ſeront mols & timides
Quand mes vœux contre luy ſeront des parricides.
Outre que le ſuccès eſt encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous reſiſter:
Si vous y ſuccombez, pourray-je me dédire
D'avoir porté chez luy les tîtres de l'Empire?
Ah! combien ces momens dequoy vous me flatez
Alors pour mon ſupplice auroient d'éternitez!
Voſtre haine voit peu l'erreur de ſa tendreſſe,
Comme elle vient de naiſtre, elle n'eſt que foibleſſe,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts,
Et ſe deuſt avec moy perdre tout l'Vnivers,
Iamais un ſeul moment, quoy que l'on puiſſe faire,
Le Tyran n'aura droit de me traiter de pere,
Ie ne refuſe au fils ny mon cœur, ny ma foy,
Vous l'aimez, je l'eſtime, il eſt digne de moy,
Tout ſon crime eſt un pere à qui le ſang l'attache,
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds
Purifiant l'objet juſtifira mes feux.
Allez donc préparer cette heureuſe journée,
Et du ſang du Tyran ſignez cet Hymenée.
Mais quel mauvais Démon devers nous le conduit,
MAR. Ie ſuis trahy, Madame, Exupere le ſuit.

SCENE II.

PHOCAS, EXVPERE, AMYNTAS, MARTIAN, PVLCHERIE, CRISPE.

CRI. QVel eſt voſtre entretien avec cette Princeſſe?
Dés nopces que je veux? *MA.* C'eſt dequoy je la preſſe.
PHO. Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?
MAR. Il ſera ſon époux, elle me l'a promis.
PHO. C'eſt beaucoup obtenu d'une ame ſi rebelle.
Mais quand? *MAR.* C'eſt un ſecret que je n'ay pas ſçeu d'elle.
PHO. Vous pouvez m'en dire un dont je ſuis plus jaloux.
On dit qu'Heraclius eſt fort connu de vous,
Si vous aimez mon fils, faites-le moy connoiſtre.
MAR. Vous le connoiſſez trop, puiſque je voy ce traiſtre.
EXV. Ie ſers mon Empereur, & je ſçay mon devoir.
MAR. Chacun te l'avoüra, tu le fais aſſez voir.
PHO. De grace, éclairciſſez ce que je vous propoſe,
Ce billet à demy m'en dit bien quelque choſe,
Mais, Leonce, c'eſt peu ſi vous ne l'achevez.
MAR. Nommez-moy par mon nom puiſque vous le ſçavez,
Dites Heraclius, il n'eſt plus de Leonce,
Et j'entens mon Arreſt ſans qu'on me le prononce.
PHO. Tu peux bien t'y reſoudre après ton vain effort,
Pour m'arracher le Sceptre, & conſpirer ma mort.
MAR. I'ay fait ce que j'ay dû, vivre ſous ta puiſſance
C'euſt été démentir mon nom, & ma naiſſance,
Et ne point écouter le ſang de mes parens
Qui ne crie en mon cœur que la mort des Tyrans.
Quiconque pour l'Empire eut la gloire de naiſtre
Renonce à cet honneur s'il peut ſouffrir un maiſtre,
Hors le Troſne, ou la mort, il doit tout dédaigner,
C'eſt un laſche s'il n'oſe, ou ſe perdre, ou regner.
I'entens donc mon Arreſt ſans qu'on me le prononce,
Heraclius mourra comme a vécu Leonce,
Bon Sujet, meilleur Prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née,
A mes coſtez pour toy je l'ay cent fois traiſnée,

Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arréter ſon bras qui tomboit ſur ton fils.
PHO. Tu prens pour me toucher un mauvais artifice.
Heraclius n'eut point de part à ce ſervice,
I'en ay payé Leonce, à qui ſeul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais ſous des noms divers à ſoy-meſme contraire
Qui conſerva le fils attente ſur le pere,
Et ſe deſavoüant d'un aveugle ſecours,
Si-toſt qu'il ſe connoit, il en veut à mes jours.
Ie te devois ſa vie, & je me doy juſtice,
Leonce eſt effacé par le fils de Maurice,
Contre un tel attentat rien n'eſt à balançer,
Et je ſçauray punir comme recompenſer.
MAR. Ie ſçay trop qu'un Tyran eſt ſans reconnoiſſance
Pour en avoir conceu la honteuſe eſperance,
Et ſuis trop au deſſus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de generoſité.
Que ferois-tu pour moy de me laiſſer la vie,
Si pour moy ſans le Troſne elle n'eſt qu'infamie?
Heraclius vivroit pour te faire la Cour?
Rens-luy, rens-luy ſon Sceptre, ou prive-le du jour,
Pour ton propre intereſt ſois juge incorruptible,
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible,
Vn ſi grand ennemy ne peut eſtre gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ay rappellé l'image,
I'ay voulu de Leonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Iusques où doit aller celuy d'Heraclius.
Ie me tiens plus heureux de perir en Monarque,
Que de vivre en éclat ſans en porter la marque,
Et puiſque pour joüir d'un ſi glorieux ſort
Ie n'ay que ce moment qu'on deſtine à ma mort,
Ie la rendray ſi belle, & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſeure ton pouvoir,
Et delivre mes yeux de l'horreur de te voir.
PHO. Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Criſpe, & qu'on me l'y garde attendant que mon choix
Pour punir ſon forfait vous donne d'autres loix.

MAR. Adieu, Madame, Adieu. Ie n'ay pû davantage,
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage,
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

* *A Pulcherie.*

SCENE III.

PHOCAS, PVLCHERIE, EXVPERE, AMYNTAS.

PHO. ET toy, n'eſpere pas deſormais me fléchir,
Ie tiens Heraclius, & n'ay plus rien à craindre,
Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre,
Ce frere & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abatray d'un coup ſa teſte, & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes,
Laiſſe aller tes ſoûpirs, laiſſe couler tes larmes.
PVL. Moy pleurer ! moy gemir, Tyran ! j'aurois pleuré
Si quelques laſchetez l'avoient deshonoré,
S'il n'euſt pas emporté ſa gloire toute entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infame eſpoir qu'on luy dûſt pardonner
Euſt merité la mort que tu luy vas donner.
Sa vertu juſqu'au bout ne s'eſt point démentie,
Il n'a point pris le Ciel, ny le Sort à Partie,
Point querellé le bras qui fait ces laſches coups,
Point daigné contre luy perdre un juſte courroux.
Sans te nommer ingrat, ſans trop le nommer traiſtre,
De tous deux, de ſoy-meſme il s'eſt montré le maiſtre,
Et dans cette ſurpriſe il a bien ſçeu courir
A la neceſſité qu'il voyoit de mourir.
Ie gouſtois cette joye en un ſort ſi contraire,
Ie l'aimay comme amant, je l'aime comme frere,
Et dans ce grand revers je l'ay veu hautement
Digne d'eſtre mon frere, & d'eſtre mon amant.
PHO. Explique, explique mieux le fond de ta penſée,
Et ſans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiſer le pere offre le cœur au fils,
Et taſche à racheter ce cher frere à ce prix.
PVL. Crois-tu que ſur la foy de tes fauſſes promeſſes
Mon ame oſe deſcendre à de telles baſſeſſes?

Pren mon sang pour le sien, mais s'il y faut mon cœur,
Perisse Heraclius avec sa triste sœur.

PHO. Et bien, il va perir, ta haine en est complice.

PVL. Et je verray du Ciel bien-tost choir ton supplice.
Dieu pour le reserver à ses puissantes mains
Fait avorter exprés tous les moyens humains,
Il veut fraper le coup sans nostre ministere.
Si l'on t'a bien donné Leonce pour mon frere,
Les quatre autres peut-estre à tes yeux abusez
Ont été comme luy des Cesars supposez.
L'Etat qui dans leur mort voyoit trop sa ruine
Avoit des genereux autres que Leontine,
Ils trompoient d'un Barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais veu la Cour, ny l'Empereur.
Crains, Tyran, crains encor, tous les quatre peut-estre
L'un après l'autre enfin se vont faire paroistre,
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoistras qu'en recevant la mort.
Moy-mesme à leur defaut je seray la conqueste
De quiconque à mes pieds apportera ta teste;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moy s'il peut t'assassiner.
Va perdre Heraclius, & quitte la pensée,
Que je me pare icy d'une vertu forcée,
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu pretens regner, défay-toy de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXVPERE, AMYNTAS.

PHO. I'Ecoute avec plaisir ces menaces frivoles,
Ie ris d'un desespoir qui n'a que des paroles,
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager
Le sang d'Heraclius m'en doit assez vanger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je voy l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon secret ennemy,
Ne soyez point vers moy fidelles à demy,

Resolvez

Resolvez avec moy des moyens de sa perte.
La ferons-nous secrette, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus seur, ou le plus glorieux?
EXV. Seigneur, n'en doutez point, le plus seur vaut le mieux,
Mais le plus seur pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le Peuple ne se flate,
N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.
PHO. Donc pour oster tout doute à cette populace,
Nous envoirons sa teste au milieu de la Place.
EXV. Mais si vous la coupez dedans vostre Palais
Ces obstinez mutins ne le croiront jamais,
Et sans que pas-un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Leonce,
Qu'on en fait un fantosme afin de les tromper,
Prests à suivre toûjours qui voudra l'usurper.
PHO. Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.
EXV. Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice,
Seigneur, après vint ans vous esperez en vain
Que ce Peuple ait des yeux pour connoistre sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempeste,
Il faut en pleine Place abatre cette teste,
Et qu'il die en mourant à ce Peuple confus,
Peuple, n'en doute point, je suis Heraclius.
PHO. Ie voy bien qu'il le faut, & déja je destine
L'immolant en public d'y joindre Leontine;
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?
EXV. Qui l'osera, Seigneur? *PHO.* Ce Peuple que tu crains.
EXV. Ah, souvenez-vous mieux des desordres qu'enfante
Dans un Peuple sans Chef la premiere épouvante.
Le seul bruit de ce Prince au Palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son costé,
Les plus audacieux craindront vostre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre, & de se reünir,
Envoyez des soldats à chaque coin des ruës,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenuës,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort:
Pour nous, qu'un tel indice intereſſe à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent seduire,
Iusques à l'échaffaut laissez-nous le conduire,

Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout,
I'en répons ſur ma teſte, & j'auray l'œil à tout.
PHO. C'en eſt trop, Exupere, allez, je m'abandonne
Aux fidelles conſeils que voſtre ardeur me donne,
C'eſt l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Ie vay ſans differer pour cette grande affaire
Donner à tous mes Chefs un ordre neceſſaire:
Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis,
Allez de voſtre part aſſembler vos amis,
Et croyez qu'aprés moy, jusqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront, eux & vous, les maiſtres de l'Empire.

SCENE V.

EXVPERE, AMYNTAS.

EXV. NOus ſommes en faveur, amy, tout eſt à nous,
L'heur de noſtre deſtin va faire des jaloux.
AMY. Quelque allegreſſe icy que vous faſſiez paroiſtre,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traiſtre?
EXV. Ie ſçay qu'aux genereux ils doivent faire horreur,
Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont bleſſé le cœur;
Mais bien-toſt par l'effet que nous devons attendre
Nous ſerons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font eſperer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERACLIVS, EVDOXE.

HER. VOus avez grand sujet d'apprehender pour elle,
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connoy mal, ou s'il la peut trouver
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Ie vous plains, cher Eudoxe, & non-pas vostre mere,
Elle a bien merité ce qu'a fait Exupere,
Il trahit justement qui vouloit me trahir.
EVD. Vous croyez qu'à ce point elle ait pû vous haïr!
Vous pour qui son amour a forcé la Nature!
HER. Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empescher d'entreprendre, & par un faux rapport
Confondre en Martian, & mon nom, & mon sort,
Abuser d'un billet que le hazard luy donne,
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état dessous sa bonne foy
De regner en ma place, ou de perir pour moy,
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?
EVD. Eust-elle démenty ce billet de Maurice?
Et l'eust-elle pû faire, à moins que reveler
Ce que sur tout alors il luy falloit celer?
Quand Martian par là n'eust pas connu son pere,
C'étoit vous hazarder sur la foy d'Exupere;
Elle en doutoit, Seigneur, & par l'évenement
Vous voyez que son zéle en doutoit justement.
Seure en soy des moyens de vous rendre l'Empire
Qu'à vous-mesme jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.

Seigneur, où ſeriez-vous ſans ce nouveau ſervice?
HER. Qu'importe qui des deux on deſtine au ſupplice?
Qu'importe, Martian, veu ce que je te doy,
Qui trahiſſe mon ſort d'Exupere, ou de moy?
Si l'un ne me découvre, il faut que je m'expoſe,
Et l'un & l'autre enfin ne ſont que meſme choſe,
Sinon, qu'étant trahy je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toy je mourray genereux.
EVD. Quoy! pour deſabuſer une aveugle furie,
Rompre voſtre deſtin, & donner voſtre vie!
HER. Vous étes plus aveugle encor en voſtre amour.
Perira-t'il pour moy quand je luy doy le jour,
Et lors que ſous mon nom il ſe livre à ſa perte,
Tiendray-je ſous le ſien ma fortune couverte?
S'il s'agiſſoit icy de le faire Empereur,
Ie pourrois luy laiſſer mon nom, & ſon erreur:
Mais conniver en laſche à ce nom qu'on me vole,
Quand ſon pere à mes yeux au lieu de moy l'immole!
Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort!
Vivre par ſon ſupplice, & regner par ſa mort!
EVD. Ah! ce n'eſt pas, Seigneur, ce que je vous demande,
De cette laſcheté l'infamie eſt trop grande:
Montrez-vous pour ſauver ce Heros du trépas,
Mais montrez-vous en maiſtre, & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'oppoſoit ma mere,
Garantiſſez le fils par la perte du pere,
Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
Montrez Heraclius au Peuple qui l'attend.
HER. Il n'eſt plus temps, Madame, un autre a pris ma place,
Sa priſon a rendu le Peuple tout de glace,
Déja préoccupé d'un autre Heraclius,
Dans l'effroy qui le trouble, il ne me croira plus,
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de ſuivre un Parricide.
Mais quand meſme il voudroit ſeconder mes deſſeins,
Le Tyran tient déja Martian en ſes mains,
S'il voit qu'en ſa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma revolte il haſtera ſa perte,
Et croira qu'en m'oſtant l'eſpoir de le ſauver,
Il m'oſtera l'ardeur qui me fait ſoûlever.
N'en parlons plus, en vain voſtre amour me retarde,
Le ſort d'Heraclius tout entier me regarde,

Soit qu'il faille regner, soit qu'il faille perir,
Au tombeau comme au trosne on me verra courir.
Mais voicy le Tyran, & son traistre Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIVS, EXVPERE, EVDOXE, Troupe de Gardes.

PHO. [a] QV'on la tienne en lieu seur en attendant sa mere.
HE. A-t'elle quelque part... *PH.* Nous verrõs à loisir,
Il est bon cependant de la faire saisir.
EVD. [b] Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.
PHO. [c] Ie croiray ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.
[d] Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?
HER. Seigneur... *PHO.* Ie sçay pour luy quelle est ton amitié,
Mais je veux que toy-mesmé ayant bien veu son crime
Tiennes ton zéle injuste, & sa mort legitime.
Qu'on le fasse venir.. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ny du fer, ny du feu,
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?
HER. Ouy, sa mere a plus fait contre vostre service,
Que ne sçait Exupere, & que n'a veu Maurice.
PHO. La perfide! ce jour luy sera le dernier.
Parle. *HER.* I'acheveray devant le prisonnier,
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa presence.
PHO. Le voicy, mais sur tout ne me dy rien pour luy.

[a] *Il montre Eudoxe à ses Gardes.*
[b] *s'en allant.*
[c] *A Eudoxe.*
[d] *A Heraclius.*

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIVS, MARTIAN, EXVPERE, Troupe de Gardes.

HER. IE ſçay qu'en ma priere il auroit peu d'appuy,
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à voſtre juſte haine,
C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis:
Perdez Heraclius, & ſauvez voſtre fils.
Voilà tout mon ſouhait, & toute ma priere.
M'en refuſerez-vous? *PHO.* Tu l'obtiendras entiere,
Ton ſalut en effet eſt douteux ſans ſa mort.
MAR. Ah Prince, j'y courois ſans me plaindre du Sort,
Son indigne rigueur n'eſt pas ce qui me touche,
Mais en oüyr l'Arreſt ſortir de voſtre bouche!
Ie vous ay mal connu juſques à mon trépas.
HER. Et meſme en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, pere aveugle, & toy, Prince credule,
Ce que l'honneur défend que plus je diſſimule.
Phocas, connoy ton ſang, & tes vrais ennemis,
Ie ſuis Heraclius, & Leonce eſt ton fils.
MAR. Seigneur, que dites-vous? *HER.* Que je ne puis plus taire,
Que deux fois Leontine oſa tromper ton pere,
Et ſemant de nos noms un inſenſible abus
Fit un faux Martian du jeune Heraclius.
PHO. Maurice te dément, laſche, tu n'as qu'à lire.
Sous le nom de Leonce Heraclius reſpire.
Tu fais après cela des contes ſuperflus.
HER. Si ce billet fut vray, Seigneur, il ne l'eſt plus.
I'étois Leonce alors, & j'ay ceſſé de l'eſtre
Quand Maurice immolé n'en a pû rien connoiſtre.
S'il laiſſa par écrit ce qu'il avoit pû voir,
Ce qui ſuivit ſa mort fut hors de ſon pouvoir.
Vous portaſtes ſoudain la guerre dans la Perſe,
Où vous euſtes trois ans la Fortune diverſe:
Cependant Leontine étant dans le Chaſteau
Reine de nos Deſtins & de noſtre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit voſtre race,
Prit Martian pour elle, & me mit en ſa place.

Ce zéle en ma faveur luy ſucceda ſi bien,
Que vous-meſme au retour vous n'en connuſtes rien,
Et ces informes traits qu'à ſix mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de difference,
Le foible ſouvenir en trois ans s'en perdit,
Vous priſtes aiſément ce qu'elle vous rendit:
Nous vécuſmes tous deux ſous le nom l'un de l'autre,
Il paſſa pour ſon fils, je paſſay pour le voſtre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter ſans meurtre au Troſne paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Ie me croirois, Seigneur, coupable infiniment
Si je ſouffrois encore un tel aveuglement.
Ie viens reprendre un nom qui ſeul a fait ſon crime,
Conſervez voſtre haine, & changez de victime,
Ie ne demande rien que ce qui m'eſt promis,
Perdez Heraclius, & ſauvez voſtre fils.

MAR. Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pere,
Admire quel effort ſa vertu vient de faire,
Tyran, & ne pren pas pour une verité
Ce qu'invente pour moy ſa generoſité.[a]
C'eſt trop, Prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice
Dont honora mon bras ma fortune propice,
Ie vous ſauvay la vie, & ne la perdis pas,
Et pour moy vous cherchez un aſſeuré trépas!
Ah! ſi vous m'en devez quelque reconnoiſſance,
Prince, ne m'oſtez pas l'honneur de ma naiſſance,
Avoir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,
De crainte d'eſtre ingrat c'eſt m'eſtre injurieux.

[a] *A Heraclius.*

PHO. En quel trouble me jette une telle diſpute!
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t'elle en bute!
Lequel croire, Exupere, & lequel démentir?
Tombay-je dans l'erreur, ou ſi j'en vay ſortir?
Si ce billet eſt vray, le reſte eſt vray-ſemblable.

EXV. Mais qui ſçait ſi ce reſte eſt faux, ou veritable?

PHO. Leontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXV. Elle a pû les changer & ne les changer pas,
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquietude
Ie ne voy que du trouble, & de l'incertitude.

HER. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je ſçay qui je ſuis,
Vous voyez quels effets en ont eſté produits;

Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adreſſe
I'apporte à rejetter l'Hymen de la Princeſſe,
Où ſans doute aiſément mon cœur euſt conſenty
Si Leontine alors ne m'en euſt averty.
MAR. Leontine? *HE.* Elle-meſme. *MA.* Ah Ciel! quelle eſt ſa ruſe!
Martian aime Eudoxe, & ſa mere l'abuſe;
Par l'horreur d'un Hymen qu'il croit inceſtueux
De ce Prince à ſa fille elle aſſeure les vœux,
Et ſon ambition adroite à le ſeduire
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'eſt que d'aujourd'huy que je ſçay qui je ſuis,
Mais de mon ignorance elle eſperoit ces fruits,
Et me tiendroit encor la verité cachée,
Si tantoſt ce billet ne l'en euſt arrachée.
[a] *A Exupere.* *PHO.* La méchante l'abuſe auſſi-bien que Phocas.
EXV. Elle a pû l'abuſer, & ne l'abuſer pas.
PHO. Tu vois comme la fille a part au ſtratageſme.
EXV. Et que la mere a pû l'abuſer elle meſme.
PHO. Que de penſers divers! que de ſoucis flotans!
EXV. Ie vous en tireray, Seigneur, dans peu de temps.
PHO. Dy-moy, tout eſt-il preſt pour ce juſte ſupplice.
EXV. Ouy, ſi nous connoiſſions le vray fils de Maurice.
HER. Pouvez-vous en douter après ce que j'ay dit?
MAR. Donnez-vous à l'erreur encor quelque credit?
HER. Amy, rens-moy mon nom, la faveur n'eſt pas grande,
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande,
Repren ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou rens-moy cet honneur que tu m'as preſque oſté.
MAR. Pourquoy de mon Tyran volontaire victime
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je ſois, j'ay conſpiré ſa mort,
Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort:
Dedans Heraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puiſqu'il faut que je meure, illuſtre, ou criminel,
Couvert, ou de loüange, ou d'opprobre eternel,
Né ſoüillez point ma mort, & ne vueillez pas faire
Du vangeur de l'Empire un aſſaſſin d'un pere.
HER. Mon nom ſeul eſt coupable, & ſans plus diſputer
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conſpira luy ſeul, tu n'en ès point complice,
Ce n'eſt qu'Heraclius qu'on envoye au ſupplice,

Sois

Sois son fils, tu vivras. *MAR.* Si je l'avois été,
Seigneur, ce traistre en vain m'auroit sollicité,
Et lors que contre vous il m'a fait entreprendre,
La Nature en secret auroit sçeu m'en défendre.
HER. Appren donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu,
I'ay voulu conspirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon peril Leontine timide....
MAR. N'a pû voir Martian commettre un parricide.
HER. Toy que de Pulcherie elle a fait amoureux,
Iuge sous les deux noms ton dessein, & tes feux.
Elle a rendu pour toy l'un & l'autre funeste,
Martian parricide, Heraclius inceste,
Et n'eust pas eu pour moy d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empeschoit de hazarder ma teste,
Esperant par ton bras me livrer ma conqueste.
Ce favorable aveu dont elle t'a seduit
T'exposoit aux perils pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au Peuple, ou cacher ma naissance.
PHO. Helas: je ne puis voir qui des deux est mon fils,
Et je voy que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil doy-je suivre?
I'ay craint un ennemy, mon bon-heur me le livre,
Ie sçay que de mes mains il ne se peut sauver,
Ie sçay que je le vois, & ne puis le trouver.
La Nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa Destinée,
L'assassin sous cette ombre échape à ma rigueur,
Et present à mes yeux il se cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre,
Trop d'un Heraclius en mes mains est remis,
Ie tiens mon ennemy, mais je n'ay plus de fils.
Que veux-tu donc, Nature, & que pretens-tu faire?
Si je n'ay plus de fils, puis-je encor estre pere?
Dequoy parle à mon cœur ton murmure parfait?
Ne me dy rien du tout, ou parle tout à fait,
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naistre,
Ou laisse-moy le perdre, ou fay-le-moy connoistre.
O toy, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,

Mon trosne est-il pour toy plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toy,
Et je n'en puis trouver pour regner après moy.
Qu'aux honneurs de ta mort je doy porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie!

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIVS, MARTIAN, CRISPE, EXVPERE, LEONTINE.

[a] *A Phocas.* *CRI.* SEigneur, ma diligence enfin a reüssi,
J'ay trouvé Leontine, & je l'améne icy.
[b] *A Leontine.* *PHO.* Approche, malheureuse. *HER.* [c] Avoüez tout, Madame,
J'ay tout dit. *LEO.* [d] Quoy, Seigneur? *PH.* Tu l'ignores, infame!
[c] *A Leontine.* Qui des deux est mon fils? *LEO.* Qui vous en fait douter?
[d] *A Heraclius.* *HER.* [e] Le nom d'Heraclius que son fils veut porter,
[e] *A Leontine.* Il en croit ce billet & vostre témoignage,
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.
PHO. N'atten pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?
LEO. Ie t'ay livré mon fils, & j'en aime la gloire,
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire,
Et qui t'asseurera que pour Heraclius,
Moy qui t'ay tant trompé, je ne te trompe plus?
PHO. N'importe, fay-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'huy.
LEO. Le secret n'en est sçeu ny de luy, ny de luy,
Tu n'en sçauras non-plus les veritables causes:
Devine, si tu peux, & choisi, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton Empereur,
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur,
Ie te veux toûjours voir, quoy que ta rage fasse,
Craindre ton ennemy dedans ta propre race,
Toûjours aimer ton fils dedans ton ennemy,
Sans estre ny Tyran, ny pere, qu'à demy.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame joüira de ton inquietude,

Ie riray de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moy le secret de ton fils.
PHO. Et si je les punis tous deux sans les connoistre,
L'un comme Heraclius, l'autre pour vouloir l'estre?
LEO. Ie m'en consoleray, quand je verray Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la mesme main son ordre tyrannique
Vanger Heraclius dessus son fils unique.
PHO. Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rens
Des bien-faits répandus sur toy, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit!
Rens-moy, mon fils, ingrate. *LEO.* Il m'en desavoûroit,
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoistre,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'estre.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un Tyran que j'ay fait ce Heros,
Tant ce qu'il a receu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la Nature.
C'est assez dignement répondre à tes bien-faits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits:
Seduit par ton exemple & par sa complaisance
Il t'auroit ressemblé, s'il eust sçeu sa naissance,
Il seroit lasche, impie, inhumain comme toy,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doy.
EXV. L'impudence & l'orgueil suivent les impostures,
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir vostre ressentiment
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moy, Seigneur, quelques moments en garde,
Puisque j'ay commencé, le reste me regarde:
Malgré l'obscurité de son illusion
I'espere démesler cette confusion,
Vous sçavez à quel point l'affaire m'interesse.
PHO. Acheve, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupere, & sois seur que je te devray tout
Si l'ardeur de ton zéle en peut venir à bout.
Ie sçauray cependant prendre à part l'un & l'autre,
Et peut-estre qu'enfin nous trouverons le nostre.
Agy de ton costé, je la laisse avec toy,
Gesne, flate, surprens. Vous autres, suivez-moy.

SCENE V.

EXVPERE, LEONTINE.

EXV. ON ne peut nous entendre. Il eſt juſte, Madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame.
C'eſt paſſer trop long-temps pour traiſtre auprès de vous,
Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous...
LEO. Ouy, c'eſt bien luy montrer ta haine, & ta colere,
Que luy vendre ton Prince, & le ſang de ton pere.
EXV. L'apparence vous trompe, & je ſuis en effet...
LEO. L'homme le plus méchant que la Nature ait fait.
EXV. Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie....
LEO. Cache une intention fort noble, & fort hardie.
EXV. Pouvez-vous en juger puiſque vous l'ignorez?
Conſiderez l'état de tous nos conjurez;
Il n'eſt aucun de nous à qui ſa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juſte vangeance.
Et nous en croyant tous dans noſtre ame indignez
Le Tyran du Palais nous a tous eſloignez.
Il y falloit rentrer par quelque grand ſervice.
LEO. Et tu crois m'éblouïr avec cet artifice?
EXV. Madame, apprenez tout. Ie n'ay rien hazardé,
Vous ſçavez de quel nombre il eſt toûjours gardé;
Pouvions-nous le ſurprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes ſes portes?
Pouvions-nous mieux ſans bruit nous approcher de luy?
Vous voyez la poſture où j'y ſuis aujourd'huy,
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & luy-meſme
Se livre entre mes mains, aide à mon ſtratageſme.
C'eſt par mes ſeuls conſeils qu'il veut publiquement
Du Prince Heraclius faire le châtiment,
Que ſa Milice éparſe à chaque coin des ruës
A laiſſé du Palais les portes presque nuës,
Ie puis en un moment m'y rendre le plus fort,
Mes amis ſont tous preſts, c'en eſt fait, il eſt mort,
Et j'uſeray ſi bien de l'accès qu'il me donne
Qu'aux pieds d'Heraclius je mettray ſa Couronne.
Mais après mes deſſeins pleinement découverts,
De grace faites-moy connoiſtre qui je ſers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aſpire
Qu'à le rendre aujourd'huy maiſtre de tout l'Empire.

LEO. Esprit lasche & grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moy tant de crédulité?
Va, d'un piege si lourd l'appas est inutile,
Traistre, & si tu n'as point de ruse plus subtile....
EXV. Ie vous dis vray, Madame, & vous diray de plus....
LEO. Ne me fay point icy de contes superflus,
L'effet à tes discours oste toute croyance.
EXV. Et bien, demeurez donc dans vostre défiance,
Ie ne demande plus, & ne vous dis plus rien,
Gardez vostre secret, je garderay le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous seduire,
Venez dans la prison où je vay vous conduire;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis,
Avant la fin du jour vous sçaurez qui je suis.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIVS.

QVelle confusion étrange
De deux Princes fait un meslange,
Qui met en discord deux amis!
Vn pere ne sçait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mesmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Leontine avec tant de ruse
Ou me favorise, ou m'abuse,
Qu'elle broüille tout nostre sort;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort,
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier Tyran qui me careſſe
Montre pour moy tant de tendreſſe
Que mon cœur s'en laiſſe alarmer:
Lors qu'il me prie & me conjure,
Son amitié paroit ſi pure,
Que je ne ſçaurois préſumer
Si c'eſt par inſtinct de Nature,
Ou par coûtume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine
I'ay pour luy des transports de haine
Que je ne conſerve pas bien;
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne & trouble ma colere,
Et je n'oſe reſoudre rien,
Quand je trouve un amour de pere
En celuy qui m'oſta le mien.

Retien, grande Ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obſcurité luy fait,
Et m'aide à faire mieux connoiſtre
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naiſtre
Vn Prince à ce point imparfait,
Ou que je meritois de l'eſtre,
Si je ne le ſuis en effet.

Soûtien ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fay voir... mais il m'exauce, on vient me ſecourir.

SCENE II.

HERACLIVS, PVLCHERIE.

HER. O Ciel! quel bon Démon devers moy vous envoye,
Madame? *PVL.* Le Tyran qui veut que je vous voye,
Et met tout en uſage afin de s'éclaircir.
HER. Par vous-meſme en ce trouble il penſe reüſſir!
PVL. Il le penſe, Seigneur, & ce brutal eſpere,
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frere,

Comme si j'étois fille à ne luy rien celer
De tout ce que le sang pourroit me reveler.
HER. Puisse-t'il par un trait de lumiere fidelle
Vous le mieux reveler qu'il ne me le revele.
Aidez-moy cependant, Madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...
PVL. Ah, Prince, il ne faut point d'asseurance plus claire,
Si vous craignez la mort, vous n'étes point mon frere,
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.
HER. Moy, la craindre, Madame! Ah, je m'y suis offert,
Qu'il me traite en Tyran, qu'il m'envoye au supplice,
Ie suis Heraclius, je suis fils de Maurice,
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pasli r.
Mais il me traite en pere, il me flate, il m'embrasse,
Ie n'en puis arracher une seule menace,
J'ay beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter;
Malgré moy comme fils toûjours il me regarde,
Au lieu d'estre en prison je n'ay pas mesme un Garde,
Ie ne sçay qui je suis, & crains de le sçavoir,
Ie veux ce que je dois, & cherche mon devoir,
Ie crains de le hair si j'en tiens la naissance,
Ie le plains de m'aimer si je m'en doy vangeance,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié
En fremit de colere; & tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie,
Il condamne aussi-tost tout ce qu'il justifie,
La colere, l'amour, la haine, & le respect
Ne me presentent rien qui ne me soit suspect,
Ie crains tout, je fuis tout, & dans cette avanture
Des deux costez en vain j'écoute la Nature.
Secourez donc un frere en ces perplexitez.
PVL. Ah, vous ne l'étes point puisque vous en doutez.
Celuy qui comme vous pretend à cette gloire
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y sçait resister,
Rien ne le touche assez pour le faire douter,
Et le sang par un double & secret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en luy pour Maurice.
HER. A ces marques en luy connoissez Martian,
Il a le cœur plus dur étant fils d'un Tyran.

La generosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoissance,
Dans cette grandeur d'ame un vray Prince affermy
Est sensible aux malheurs mesme d'un ennemy.
La haine qu'il luy doit ne sçauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrété
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas soüiller ma Destinée,
Ie doute, & si ce doute a quelque crime en soy,
C'est assez m'en punir que douter comme moy,
Et mon cœur qui sans cesse en sa faveur se flate
Cherche qui le soûtienne, & non-pas qui l'abate,
Il demande secours pour mes sens étonnez,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PVL. L'œil le mieux éclairé sur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres,
Et comme nostre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-estre qu'en faveur de ma premiere idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux,
Et quoy que la pitié montre un cœur genereux,
Celle qu'on a pour luy de ce rang degenere,
Vous le devez haïr, & fust il vostre pere:
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins Tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur mesme alors qu'il tyrannise,
Et que vostre devoir par là mieux combatu,
Prince, met en peril jusqu'à vostre vertu.
Doutez, mais haïssez, & quoy qu'il execute,
Ie douteray d'un nom qu'un autre vous dispute;
En douter lors qu'en moy vous cherchez quelque appuy,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre luy.
L'un de vous est mon frere, & l'autre y peut prétendre,
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre,
Mais je ne puis faillir dans vostre sort douteux
A cherir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
I'espere encor pourtant, on murmure, on menace,
Vn tumulte, dit-on, s'éleve dans la Place,

Exupere eſt allé fondre ſur ces mutins,
Et peut-eſtre de là dépendent nos Destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIVS, MARTIAN, PVLCHERIE, Gardes.

PHO. ET bien, ſe rendra-t'il, Madame?
PVL. Quelque effort que je faſſe à lire dans ſon ame,
Ie n'en voy que l'effet que je m'étois promis,
Ie trouve trop d'un frere, & vous trop peu d'un fils.
PHO. Ainſi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.
PVL. Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte,
Ce frere qu'il me rend ſeroit déja perdu,
Si dedans voſtre ſang il ne l'euſt confondu.
PHO. [a] Cette confuſion peut perdre l'un & l'autre, [a] *A Pulcherie.*
En faveur de mon ſang je feray grace au voſtre,
Mais je veux le connoiſtre, & ce n'eſt qu'à ce prix,
Qu'en luy donnant la vie il me rendra mon fils.
[b] Pour la derniere fois, ingrat, je t'en conjure, [b] *A Heraclius.*
Car enfin c'eſt vers toy que panche la Nature,
Et je n'ay point pour luy ces doux empreſſemens
Qui d'un cœur paternel ſont les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toy par d'invincibles charmes,
En crois-tu mes ſoûpirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes ſoins t'ont élevé,
Avec quelle valeur ſon bras t'a conſervé,
Tu nous dois à tous deux. *HER.* Et pour reconnoiſſance
Ie vous rens voſtre fils, je luy rens ſa naiſſance.
PHO. Tu me l'oſtes, cruel, & le laiſſes mourir,
HER. Ie meurs pour vous le rendre, & pour le ſecourir.
PHO. C'eſt me l'oſter aſſez que ne vouloir plus l'eſtre.
HER. C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connoiſtre.
PHO. C'eſt me l'oſter aſſez que me le ſuppoſer.
HER. C'eſt vous le rendre aſſez que vous deſabuſer.
PHO. Laiſſe-moy mon erreur puiſqu'elle m'eſt ſi chere,
Ie t'adopte pour fils, accepte-moy pour pere,

Fay vivre Heraclius ſous l'un ou l'autre ſort,
Pour moy, pour toy, pour luy fay-toy ce peu d'effort.
HER. Ah, c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépoüille un vieux reſpect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flater?
Toutes les fois, Tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,
Il faut que cette grace un peu plus haut nous monte,
Qu'elle nous faſſe honneur, & non pas de la honte,
Et ce ſeroit un Monstre horrible à vos Etats,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.
PHO. Va, ceſſe d'eſperer la mort que tu merites,
Ce n'eſt que contre luy, laſche, que tu m'irrites,
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Ie m'en prens à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foy ſe défie
Iusqu'à prendre ſon nom pour luy ſauver la vie,
Soldats, ſans plus tarder, qu'on l'immole à ſes yeux,
Et ſois aprés ſa mort mon fils, ſi tu le veux.
HER. Perfides, arrétez. *MAR.* Ah, que voulez-vous faire,
Prince? *HER.* Sauver le fils de la fureur du pere.
MAR. Conſervez-luy ce fils qu'il ne cherche qu'en vous,
Ne troublez point un ſort qui luy ſemble ſi doux,
C'eſt avec aſſez d'heur qu'Heraclius expire,
Puiſque c'eſt en vos mains que tombe ſon Empire.
Le Ciel daigne benir voſtre ſceptre, & vos jours.
PHO. C'eſt trop perdre de temps à ſouffrir ces diſcours,
Dépeſche, Octavian. *HER.* N'attente rien, barbare.
Ie ſuis..... *PHO.* Avoüe enfin. *HER.* Ie tremble, je m'égare,
[a] Et mon cœur.... *PHO.* Tu pourrras à loiſir y penſer.
[b] Frape. *HER.* Arréte, je ſuis.... Puiſ-je le prononcer?
PHO. Acheve, ou.... *HER.* Ie ſuis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je ſois pour luy ſauver la vie.
Ouy, je luy dois aſſez, Seigneur, quoy qu'il en ſoit,
Pour vous payer pour luy de l'amour qu'il vous doit,
Et je vous le promets entier, ferme, ſincere,
Et tel qu'Heraclius l'auroit pour ſon vray pere.
I'accepte en ſa faveur ſes parens pour les miens;
Mais ſçachez que vos jours me répondront des ſiens.
Vous me ſerez garand des hazards de la guerre,
Des ennemis ſecrets, de l'éclat du tonnerre,
Et de quelque façon que le couroux des Cieux
Me prive d'un amy qui m'eſt ſi precieux,

[a] *A Heraclius.*
[b] *A Octavian.*

Ie vangeray sur vous, & fussiez-vous mon pere,
Ce qu'aura fait sur luy leur injuste colere.
PHO. Ne crains rien, de tous deux je feray mon appuy,
L'amour qu'il a pour toy m'asseure trop de luy,
Mon cœur pasme de joye, & mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un & l'autre à l'Empire.
I'ay retrouvé mon fils, mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un veritable effet,
Ne laisse plus de place à la supercherie,
Pour achever ma joye épouse Pulcherie.
HER. Seigneur, elle est ma sœur. *PHO.* Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si laschement déja tu t'en dedis.
PVL. Qui te donne, Tyran, une attente si vaine?
Quoy, son consentement étoufferoit ma haine?
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer?
I'aurois pour cette honte un cœur assez leger?
Ie pourrois épouser, ou ton fils, ou mon frere?

SCENE IV

PHOCAS, PVLCHERIE, MARTIAN, CRISPE, Gardes.

CRI. SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere,
Il est l'unique autheur de nos meilleurs destins,
Luy seul & ses amis ont dompté vos mutins,
Il a fait prisonniers leurs Chefs qu'il vous améne.
PHO. Dy-luy qu'il me les garde en la Salle prochaine,
Ie vay de leurs complots m'éclaircir avec eux.[a]
Toy cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux,
En l'état où je suis je n'ay plus lieu de feindre,
Les mutins sont dompez & je cesse de craindre.
Ie vous laisse tous trois.[b] Vse bien du moment
Que je prens pour en faire un juste châtiment,
Et si tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
Trouve, ou choisy mon fils, & l'épouse sur l'heure:
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Ie jure à mon retour qu'ils periront tous deux.
Ie ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront & mon amour pour gesne.

[a] *Crispe s'en va, & Phocas parle à Heraclius.*
[b] *A Pulcherie.*

Toy.... *PVL.* Ne menace point, je ſuis preſte à mourir.
PHO. A mourir! jusques là je pourrois te cherir!
N'espere pas de moy cette faveur ſupreſme,
Et penſe... *PV.* A quoy, Tyran? *PHO.* A m'épouſer moy-meſme,
Au milieu de leur ſang à tes pieds répandu.
PVL. Quel ſupplice! *PHO.* Il eſt grand pour toy, mais il t'eſt dû,
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere.
Il eſt en toy de perdre, ou de ſauver ton frere,
Et du moins, quelque erreur qui puiſſe me troubler,
I'ay trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE V.

HERACLIVS, MARTIAN, PVLCHERIE.

PVL. LE laſche! il vous flatoit lors qu'il trembloit dans l'ame,
Mais tel eſt d'un Tyran le naturel infame,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint,
S'il ne craint il opprime, & s'il n'opprime il craint,
L'une & l'autre fortune en montre la foibleſſe,
L'une n'eſt qu'inſolence, & l'autre que baſſeſſe.
A peine eſt-il ſorty de ſes laſches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moy le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'eſtre,
Si vous m'aimez en ſœur, faites-le moy paroiſtre.
HER. Que pouvons-nous tous deux, lors qu'on tranche nos jours?
PVL. Vn genereux conſeil eſt un puiſſant ſecours.
MAR. Il n'eſt point de conſeil qui vous ſoit ſalutaire,
Que d'épouſer le fils pour éviter le pere,
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit diſpoſer.
PVL. Qui me le montrera, ſi je veux l'épouſer?
Et dans cet Hymenée à ma gloire funeſte
Qui me garantira des perils de l'inceſte?
MAR. Ie le voy trop à craindre, & pour vous, & pour nous,
Mais, Madame, on peut prendre un vain tiltre d'époux,
Abuſer du Tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere & ſœur ſous un feint Hymenée.
PVL. Feindre, & nous abaiſſer à cette laſcheté!
HER. Pour tromper un Tyran c'eſt generoſité,

Et c'eſt mettre en faveur d'un frere qu'il vous donne
Deux ennemis ſecrets auprés de ſa perſonne,
Qui dans leur juſte haine animez & conſtans
Sur l'ennemy commun ſçauront prendre leur temps,
Et terminer bien-toſt la feinte avec ſa vie.
PVL. Pour conſerver vos jours & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y reſiſte en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prétera la main?
Qui veut feindre avec moy? qui ſera mon complice?
HER. Vous, Prince, à qui le Ciel inſpire l'artifice.
MAR. Vous que veut le Tyran pour fils obſtinément.
HER. Vous qui depuis quatre ans la ſervez en amant.
MAR. Vous ſçaurez mieux que moy ſurprendre ſa tendreſſe.
HER. Vous ſçaurez mieux que moy la traiter de Maiſtreſſe.
MAR. Vous aviez commencé tantoſt d'y conſentir.
PVL. Ah, Princes, voſtre cœur ne peut ſe démentir,
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime
Pour ſouffrir ſans horreur l'ombre meſme d'un crime.
Ie vous connoiſſois trop pour juger autrement,
Et de voſtre conſeil, & de l'évenement,
Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nez pour l'Empire,
Princes, attendons tout ſans conſentir à rien.
HER. Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
L'obſcure verité que de mon ſang je ſigne
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne;
On n'en croit pas ma mort, & je pers mon trépas,
Puiſque mourant pour luy je ne le ſauve pas.
MAR. Voyez d'autre coſté quelle eſt ma Deſtinée,
Madame, dans le cours d'une ſeule journée
Ie ſuis Heraclius, Leonce, & Martian,
Ie ſors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran.
De tous trois ce deſordre en un jour me fait naiſtre,
Pour me faire mourir enfin ſans me connoiſtre.
PVL. Cedez, cedez tous deux aux rigueurs de mon ſort,
Il a fait contre vous un violent effort,
Voſtre malheur eſt grand, mais quoy qu'il en ſuccede,
La mort qu'on me refuſe en ſera le remede,
Et moy.... mais que nous veut ce perfide?

SCENE VI.

HERACLIVS, MARTIAN, PVLCHERIE, AMYNTAS.

AMY. MOn bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.
HE. Que nous dis-tu? *A.* Qu'à tort vous nous prenez pour traistres,
Qu'il n'est plus de Tyran, que vous étes les maistres.
HE. Dequoy? *A.* De tout l'Empire. *M.* Et par toy? *A.* Non, Seigneur,
Vn autre en a la gloire, & j'ay part à l'honneur.
HER. Et quelle heureuse main finit nostre misere?
AMY. Princes, l'auriez-vous creu? c'est la main d'Exupere.
MAR. Luy qui me trahissoit? *AMY.* C'est dequoy s'étonner,
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.
HER. N'a-t'il pas des mutins dissipé la furie?
AMY. Son ordre excitoit seul cette mutinerie.
MAR. Il en a pris les Chefs toutefois. *AMY.* Admirez
Que ces prisonniers mesme avec luy conjurez
Sous cette illusion couroient à leur vangeance.
Tous contre ce Barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du Palais à son Apartement.
La Garde y restoit foible, & sans aucun ombrage,
Crispe mesme à Phocas porte nostre message,
Il vient, à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers,
Le reste impatient dans sa noble colere
Enferme la victime, & soudain Exupere,
Qu'on arreste, dit-il, *le premier coup m'est dû,*
C'est luy qui me rendra l'honneur presque perdu.
Il frape, & le Tyran tombe aussi-tost sans vie;
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie:
Il s'éleve un grand bruit, & mille cris confus
Ne laissent discerner que VIVE HERACLIVS,
Nous saisissons la porte, & les Gardes se rendent,
Mesmes cris aussi-tost de tous costez s'entendent,
Et de tant de soldats qui luy servoient d'appuy
Phocas aprés sa mort n'en a pas un pour luy.

PVL. Quel chemin Exupere a pris pour ſa ruine:
AMT. Le voicy qui s'avance avecque Leontine.

SCENE VII.

HERACLIVS, MARTIAN, LEONTINE, PVLCHERIE, EVDOXE, EXVPERE, AMYNTAS, Troupe.

HER.[a] Eſt-il donc vray, Madame, & changeons-nous de ſort? Amyntas nous fait-il un fidelle rapport? [a] *A Leontine.*
LEO. Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable....
HER.[b] Perfide genereux, haſte-toy d'embraſſer
Deux Princes impuiſſans à te recompenſer. [b] *A Exupere.*
EXV.[c] Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre,
I'ay répandu ſon ſang ſi j'ay vangé le voſtre. [c] *A Heraclius.*
MAR. Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un Tyran qui vouloit l'immoler;
Ie ne ſçay quoy pourtant dans mon cœur en murmure.
HER. Peut-eſtre en vous par là s'explique la Nature,
Mais, Prince, voſtre ſort n'en ſera pas moins doux,
Si l'Empire eſt à moy, Pulcherie eſt à vous,
Puiſque le pere eſt mort, le fils eſt digne d'elle.
[d] Terminez donc, Madame, enfin noſtre querelle. [d] *A Leontine.*
LEO. Mon témoignage ſeul peut-il en decider?
MAR. Quelle autre ſeureté pourrions-nous demander?
LEO. Ie vous puis eſtre encor ſuſpecte d'artifice,
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Imperatrice,
[e] Vous connoiſſez ſa main, Madame, & c'eſt à vous [e] *A Pulcherie luy donnant un billet.*
Que je remets le ſort d'un frere, & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa voſtre mere.
PVL. I'en baiſe en ſoûpirant le ſacré caractere.
LEO. Apprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits,
Princes. *HER.*[f] Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis. [f] *A Eudoxe.*

BILLET DE CONSTANTINE.

[g] *Parmy tant de malheurs mon bonheur eſt étrange:* [g] *Pulcherie lit.*
Après avoir donné ſon fils au lieu du mien,
Leontine à mes yeux par un ſecond échange
Donne encor à Phocas mon fils au lieu du ſien.

Vous qui pourrez douter d'un ſi rare ſervice,
Sçachez qu'elle a deux fois trompé noſtre Tyran:
Celuy qu'on croit Leonce eſt le vray Martian,
Et le faux Martian eſt vray fils de Maurice.

CONSTANTINE.

[a] *A Heraclius.* *PVL.*[a] Ah, vous êtes mon frere. *HER.*[b] Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclaircy vous rend à voſtre amant.
[b] *A Pulcherie.* *LEO.*[c] Vous en ſçaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
[c] *A Heraclius.* Et non pas pour vous rendre un tel ſecret funeſte.
[d] *A Martian.* [d] Mais pardonnez, Seigneur, à mon zéle parfait
Ce que j'ay voulu faire, & ce qu'un autre a fait.
MAR. Ie ne m'oppoſe point à la commune joye,
Mais ſouffrez des ſoûpirs que la Nature envoye,
Quoy que jamais Phocas n'ait merité d'amour
Vn fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour,
Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'à ce tître on renonce.
HER. Donc pour mieux l'oublier, ſoyez encor Leonce,
Sous ce nom glorieux aimez ſes ennemis,
Et meure du Tyran juſqu'au nom de ſon fils.
[e] *A Eudoxe.* [e] Vous, Madame, acceptez & ma main, & l'Empire,
En échange d'un cœur pour qui le mien ſoûpire.
[f] *A Heraclius.* *EVD.*[f] Seigneur, vous agiſſez en Prince genereux.
[g] *A Exupere & Amyntas.* *HER.*[g] Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reçonnoiſſance,
Reconnoiſſons, amis, la céleſte puiſſance,
Allons luy rendre hommage, & d'un eſprit content
Montrer Heraclius au Peuple qui l'attend.

F I N.

ANDROMEDE,

TRAGEDIE.

DECORATION DV PROLOGVE.

L'Ouverture du Theatre presente de front aux yeux des Spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux s'élevant les uns sur les autres, portent le faiſte jusque dans les nuës. Le pied de cette montagne eſt percé à jour par une grotte profonde, qui laiſſe vôir la Mer en éloignement. Les deux coſtez du Theatre ſont occupez par une foreſt d'arbres touffus & entrelaſſez les uns dans les autres. Sur un des ſommets de la montagne paroit Melpomene, la Muſe de la Tragedie, & à l'oppoſite dans le Ciel on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide luy donne.

DECORATION DV PREMIER ACTE.

CEtte grande maſſe de montagne, & ces rochers élevez les uns ſur les autres qui la compoſoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laiſſent voir en leur place la Ville capitale du Royaume de Cephée, ou pluſtoſt la Place publique de cette Ville. Les deux coſtez & le fond du Theatre ſont des Palais magnifiques tous differents de ſtructure, mais qui gardent admirablement l'égalité & les juſteſſes de la Perſpective. Après que les yeux ont eu loiſir de ſe ſatisfaire à conſiderer leur beauté, la Reine Caſſiope paroit comme paſſant par cette Place pour aller au Temple. Elle eſt conduite par Perſée, encor inconnu, mais qui paſſe pour un Cavalier de grand merite, qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le Roy la rejoigne, pour aller à ce Temple de compagnie.

DECORATION DV SECOND ACTE.

CEtte Place publique s'évanoüit en un instant, pour faire place à un Iardin delicieux, & ces grands Palais ſont changez en autant de Vaſes de marbre blanc qui portent alternativement, les uns des ſtatuës d'où ſortent autant de jets d'eau, les autres des Myrthes, des Iasmins, & d'autres arbres de cette nature. De chaque coſté ſe détache un rang d'Orangers dans de pareils Vaſes, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du Theatre, & le ſeparent ainſi en trois allées, que l'artifice ingenieux de la Perſpective fait paroiſtre longues de plus de mille pas. C'eſt là qu'on voit Andromede avec ſes Nymphes qui cueillent des fleurs, & en compoſent une guirlande dont cette Princeſſe veut couronner Phinée, pour le recompenſer par cette galanterie de la bonne Nouvelle qu'il luy vient d'apporter.

DECORATION DV TROISIE'ME ACTE.

IL ſe fait icy une ſi étrange Metamorphoſe, qu'il ſemble qu'avant que de ſortir de ce Iardin, Perſée ait découvert cette monſtrueuſe teſte de

Meduſe qu'il porte par tout ſous ſon bouclier. Les Myrthes & les Iasmins qui le compoſoient ſont devenus des Rochers affreux, dont les maſſes inégalement escarpées & boſſuës ſuivent ſi parfaitement le caprice de la Nature, qu'il ſemble qu'elle ait plus contribué que l'Art, à les placer ainſi des deux coſtez du Theatre. C'eſt enquoy l'artifice de l'ouvrier eſt merveilleux, & ſe fait voir d'autant plus, qu'il prend ſoin de ſe cacher. Les vagues s'emparent de toute la Scene, à la reſerve de cinq ou ſix pieds qu'elles laiſſent pour leur ſervir de riuage. Elles ſont dans une agitation continuelle, & compoſent comme un Golfe enfermé entre ces deux rangs de falaiſes. On en voit l'embouchеure ſe dégorger dans la pleine Mer, qui paroiſt ſi vaſte & d'une ſi grande étendue, qu'on jureroit que les vaiſſeaux qui flotent près de l'Orizon dont la veuë eſt bornée, ſont éloignez de plus de ſix lieuës de ceux qui les conſiderent. Il n'y a perſonne qui ne juge que cet horrible ſpectacle eſt le funeſte appareil de l'injuſtice des Dieux, & du ſupplice d'Andromede: auſſi la voit-on au haut des nuës, d'où les deux Vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impetuoſité, & l'attachent au pied d'un de ces Rochers.

DECORATION DV QVATRIESME ACTE.

LEs vagues fondent ſous le Theatre, & ces hideuſes maſſes de pierre dont elles batoient le pied, font place à la magnificence d'un Palais Royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le Veſtibule, ou pluſtoſt la grande Salle, qui doit ſervir aux nopces de Perſée & d'Andromede. Deux rangs de colomnes de chaque coſté, l'un de rondes, & l'autre de quarrées en ſont les ornements. Elles ſont enrichies de ſtatuës de marbre blanc d'une grandeur naturelle, & leurs baſes, corniches, amortiſſemens, étalent tout ce que peut la juſteſſe de l'Architecture. Le frontiſpice ſuit le meſme ordre, & par trois portes dont il eſt percé, il fait voir trois allées de Cyprès, où l'œil s'enfonce à perte de veuë.

DECORATION DV CINQVIESME ACTE.

L'Architecte ne s'eſt pas épuiſé en la ſtructure de ce Palais Royal. Le Temple qui luy ſuccede a tant d'avantage ſur luy, qu'il fait mepriſer ce qu'on admiroit. Auſſi eſt-il juſte que la demeure des Dieux l'emporte ſur celle des hommes, & l'Art du ſieur Torelli eſt icy d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroiſtre une grande diverſité en ces deux Decorations, quoy qu'elles ſoient preſque la meſme choſe. On voit encor en celle-cy deux rangs de colomnes comme en l'autre, mais d'un ordre ſi different, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-cy ſont de porphyre, & tous les accompagnemens qui les ſoutiennent, & qui les finiſſent, de bronze ciſelé, dont la graveure repreſente quantité de Dieux & de Deeſſes. La reflexion des lumieres ſur ce bronze en fait ſortir un jour

tout extraordinaire. Vn grand & superbe Dome couvre le milieu de ce Temple magnifique. Il est par tout enrichy du mesme metal, & au devant de ce Dome l'artifice de l'ouvrier jette une gallerie toute brillante d'or & d'azur. Le dessous de cette Gallerie laisse voir le dedans du Temple par trois portes d'argent ouvragées à jour. On y verroit Cephée sacrifiant à Iupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs preteroient à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que represente le Theatre.

ACTEVRS

DIEVX dans les Machines.

IVPPITER.
IVNON.
NEPTVNE.
MERCVRE.
LE SOLEIL.
VENVS.
MELPOMENE.
ÆOLE.
CYMODOCE.
EPHYRE. } *Nereides.*
CYDIPPE.
Huit VENTS.

HOMMES.

CEPHEE Roy d'Ethiopie pere d'Andromede.
CASSIOPE Reine d'Ethiopie.
ANDROMEDE Fille de Cephée & de Cassiope.
PHINEE Prince d'Ethiopie.
PERSEE Fils de Iuppiter & de Danaë.
TIMANTE, Capitaine des Gardes du Roy.
AMMON, Amy de Phinée.
AGLANTE
CEPHALIE } *Nymphes d'Andromede.*
LIRIOPE
Vn Page de Phinée.
Chœur de Peuple.
Suite du Roy.

La Scene est en Ethiopie, dans la ville capitale du Royaume de Cephée, proche de la Mer.

ANDROMEDE,

TRAGEDIE.

PROLOGVE.

LE SOLEIL, MELPOMENE.

MEL. ARREST E un peu ta course impetueuse,
Mon Theatre, Soleil, merite bien tes yeux,
Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse:
I'ay reüny, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France, & l'Italie,
De tous leurs Arts mes sœurs l'ont embellie,
Préte-moy tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautez par ta propre lumiere
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merueille entiere,
En luy servant toy-mesme d'ornement.

SOL. Charmante Muse de la Scéne,
Chere, & divine Melpoméne,
Tu sçais de mon destin l'inviolable loy;
Ie donne l'ame à toutes choses,
Ie fais agir toutes les causes,
Mais quand je puis le plus, je suis le moins à moy.
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte,

Chaque jour ſans repos doit, & naiſtre, & mourir.
I'en ſuis eſclave alors que j'y préſide,
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne regle que leur route, & les laiſſe courir.
MEL. La naiſſance d'Hercule & le feſtin d'Atrée
T'ont fait rompre ces loix,
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a veu deux fois
Faire en meſme contrée.
Ie dis plus, tu le dois en faveur du ſpectacle
Qu'au Monarque des Lys je prepare aujourd'huy;
Le Ciel n'a fait que miracles en luy,
Luy voudrois-tu refuſer un miracle?
SOL. Non, mais je le reſerve à ces bien-heureux jours
Qu'ennoblira ſa premiere victoire,
Alors j'arréteray mon cours,
Pour eſtre plus long-temps le témoin de ſa gloire.
Pren cependant le ſoin de le bien divertir,
Pour luy faire avec joye attendre les années,
Qui feront éclater les belles Deſtinées
Des Peuples que ſon bras luy doit aſſujettir.
Calliope ta ſœur déja d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand Roy,
Dont les hautes vertus luy donneront employ
Pour plus d'une Iliade, & plus d'une Æneide.
MEL. Que je porte d'envie à cette illuſtre ſœur,
Quoy que j'aye à crainde pour elle
Que ſous ce grand fardeau ſa force ne chancelle!
Mais quel qu'en ſoit enfin le merite, & l'honneur,
I'auray ſur elle au moins cet avantage,
Que déja je le voy, que déja je luy plais,
Et que de ſes vertus, & que de ſes hauts faits,
Déja dans ſes pareils je luy trace une image.
Ie luy montre Pompée, Alexandre, Céſar,
Mais comme des Heros attachez à ſon char,
Et tout ce haut éclat où je les fais paroiſtre
Luy peint plus qu'ils n'étoient, & moins qu'il ne doit eſtre.
SOL. Il en effacera les plus glorieux noms,
Dès qu'il pourra luy meſme animer ſon Armée,
Et tout ce que d'eux tous a dit la Renommée
Te fera voir en luy le plus grand des Bourbons.
Son pere & ſon ayeul tous rayonnants de gloire,
Ces grands Rois qu'en tous lieux a ſuivy la victoire,

Luy voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendront jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
Mais vole dans mon char, Muse, je veux t'aprendre
Tout l'avenir d'un Roy qui t'est si precieux.
MEL. Ie sçay déja ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour son destin dans les Cieux.
SOL. Vien donc, viens avec moy faire le tour du Monde,
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions resonner sur la Terre, & sur l'onde,
Qu'il est, & le plus jeune, & le plus grand des Rois.
MEL. Soleil, j'y vole, attens-moy donc de grace.
SOL. Vien, je t'attends, & te fais place.

[a] Cieux écoutez, écoutez Mers profondes,
Et vous antres & bois,
Affreux deserts, rochers batus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix,
Louys est le plus jeune, & le plus grand des Rois.

La Majesté qui déja l'environne
Charme tous ses François,
Il est luy seul digne de sa Couronne,
Et quand mesme le Ciel l'auroit mise à leur choix,
Il seroit le plus jeune, & le plus grand des Rois.

C'est à vos soins, Reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits,
Ils sont par tout suivis de la victoire,
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses loix
Le rend, & le plus jeune, & le plus grand des Rois.
SOL. Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour:
Mais c'est trop retarder le jour,
Allons, Muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette Province,
Pour contempler ce Prince,
Ie me suis arrété. [b]

[a] *Melpoméne vole dans le char du Soleil, & y ayant pris place auprès de luy, ils unissent leurs voix, & chantent cet Air à la louange du Roy; le dernier vers de chaque couplet est repeté par le Chœur de la Musique.*

[b] *Le Soleil part avec rapidité, & enleve Melpoméne avec luy dans son char pour aller publier ensemble la mesme chose au reste de l'Univers.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, PERSEE, Suite de la Reine.

CAS. GENEREVX Inconnu, qui chez tous les Monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang, ou des Rois, ou des Dieux,
Puisque vous avez veû le sujet de ce crime
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le Roy,
Soyez-y juste juge entre les Dieux & moy.
Iugez de mon forfait, jugez de leur colere,
Iugez s'ils ont eu droit d'en punir une mere,
S'ils ont dû faire agir leur haine au mesme instant.
PER. I'en ay déja jugé, Reine, en vous imitant,
Et si de vos malheurs la cause ne procede
Que d'avoir fait justice aux beautez d'Andromede,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
Ie veux estre à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extresme,
Ne le puis-je, Madame, apprendre de vous-mesme,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux,
Où soudain la raison est complice des yeux?
CAS. Ecoutez. La douleur se soulage à se plaindre,
Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on aye à craindre,
Ce qu'un cœur genereux en montre de pitié
Semble en nostre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce mesme jour qui conclud l'Hymenée
De ma chere Andromede avec l'heureux Phinée;
Nos Peuples tous ravis de ces illustres nœuds
Sur les bords de la Mer dresserent force jeux,

Elle en

Elle en donnoit les prix ; dispenſez ma triſteſſe
De vous dépeindre icy la publique allegreſſe,
On décrit mal la joye au milieu des malheurs,
Et ſa plus douce idée eſt un ſujet de pleurs.
O jour, que ta memoire encore m'eſt cruelle !
Andromede jamais ne me parut ſi belle,
Et voyant ſes regards s'épandre ſur les eaux
Pour joüir, & juger d'un combat de vaiſſeaux,
Telle, dis-je, *Venus ſortit du ſein de l'Onde,*
Et promit à ſes yeux la conqueſte du Monde,
Quand elle eut conſulté ſur leur éclat nouveau
Les miroirs vagabonds de ſon flotant berceau.
A ce fameux ſpectacle on vit les Nereides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envy de la Terre étaler leurs appâs.
Elles virent ma fille, & leurs regards à peine
Rencontrerent les ſiens ſur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts ſe ſentant effacer,
Ebloüis & confus je les vis s'abaiſſer,
Examiner les leurs, & ſur tous leurs viſages
En chercher d'aſſez vifs pour braver nos rivages.
Ie les vis ſe choiſir juſqu'à cinq & ſix fois,
Et rougir auſſi-toſt nous comparant leur choix,
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit ſi naturelle aux meres pour leurs filles
Leur cria par ma bouche, *en eſt-il parmy vous,*
O Nymphes, qui ne cede à des attraits ſi doux,
Et pourrez-vous nier, vous autres Immortelles,
Qu'entre nous la Nature en forme de plus belles?
Ie m'emportois ſans doute, & c'en étoit trop dit,
Ie les vis s'en cacher de honte, & de dépit,
I'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles,
L'Onde qui les receut s'en irrita pour elles,
I'en vis enfler la vague, & la Mer en courroux
Rouler à gros boüillons ſes flots juſques à nous.
C'euſt été peu des flots, la ſoudaine tempeſte
Qui trouble noſtre joye, & diſſipe la Feſte,
Enfante en moins d'une heure & pouſſe ſur nos bords
Vn Monſtre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain, il ſuit, il briſe, il tuë.
Chaque victime eſt morte auſſi-toſt qu'abatuë,

Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts,
Son haleine est poison, & poison ses regards,
Il ravage, il desole & nos champs, & nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns aziles.
Après beaucoup d'efforts & de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, & craignant encor plus,
Nous courons à l'Oracle en de telles alarmes,
Et voicy ce qu'Ammon répondit à nos larmes.
Pour appaiser Neptune, exposez tous les mois
Au Monstre qui le vange une fille à son choix,
Iusqu'à ce que le calme à l'orage succéde:
Le Sort vous montrera
Celle qu'il agréra;
Differez cependant les nopces d'Andromède.
Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux,
Le Monstre disparu nous rend un peu de joye,
On ne le voit qu'aux jours qu'on luy livre sa proye;
Mais ce remede enfin n'est qu'un amusement,
Si l'on souffre un peu moins, on craint également,
Et toutes nous tremblons devant vne infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en fraper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois,
I'en ay creu de frayeur déja mourir cinq fois,
Déja nous avons veu cinq beautez devorées,
Mais des beautez (helas!) dignes d'estre adorées,
Et de qui tous les traits pleins d'vn celeste feu
Ne cedoient qu'à ma fille, & luy cedoient bien peu;
Comme si choisissant de plus belle en plus belle,
Le Sort par ces degrez taschoit d'approcher d'elle,
Et que pour élever ses traits jusques à nous
Il essayast sa force, & mesurast ses coups.
Rien n'a pû jusqu'icy toucher ce Dieu barbare,
Et le sixiéme choix aujourd'huy se prepare,
On le va faire au Temple, & je sens malgré moy
Des mouvements secrets redoubler mon effroy.
Ie fis hier à Venus offrir un sacrifice
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice,
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connoissez, & mon crime, & sa peine,
Dites-moy s'il a pû meriter tant de haine,

Et ſi le Ciel devoit tant de ſeverité
Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité.
PER. Ouy, Madame, il eſt juste, & j'auoûray moy-meſme
Qu'en le blaſmant tantoſt j'ay commis un blaſpheſme,
Mais vous ne voyez pas dans voſtre aveuglement
Quel grand crime il punit d'un ſi grand châtiment.
Les Nymphes de la Mer ne luy ſont pas ſi cheres
Qu'il veüille s'abaiſſer à ſuivre leurs coleres,
Et quand voſtre mépris en fit comparaiſon,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raiſon.
Il vange (& c'eſt de là que voſtre mal procéde)
L'injustice renduë aux beautez d'Andromède.
Sous les loix d'un Mortel voſtre choix l'aſſervit:
Cette injure eſt ſenſible aux Dieux qu'elle ravit,
Aux Dieux qu'elle captive, & ces rivaux celestes
S'oppoſent à des nœuds à ſa gloire funestes,
En ſauvent les appas qui les ont éblouïs,
Puniſſent vos Sujets qui s'en ſont réjouis.
Iuppiter reſolu de l'oſter à Phinée
Exprès par ſon Oracle en défend l'Hymenée,
A ſa flame peut-eſtre il veut la reſerver;
Ou s'il peut ſe reſoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ſes fils ſans doute il la destine,
Et voilà de vos maux la ſecrette origine.
Faites ceſſer l'offence, & le meſme moment
Fera ceſſer icy ſon juste châtiment.
CAS. Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flater vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accuſez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les Dieux pour des beautez mortelles
Quittent de leur ſejour les clartez eternelles,
Ces meſmes Dieux auſſi de leur grandeur jaloux
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous.
Et quand pour l'esperer je ſerois aſſez folle,
Le Roy dont tout dépend eſt homme de parole,
Il a promis ſa fille, & verra tout perir
Avant qu'à ſe dédire il veüille recourir.
Il tient cette alliance, & glorieuſe, & chere,
Phinée eſt de ſon ſang, il eſt fils de ſon frere.
PER. Reine, le ſang des Dieux vaut bien celuy des Rois:
Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois,
Voicy le Roy qui vient.

SCENE II.

CEPHEE, CASSIOPE, PHINEE, PERSEE, *Suite du Roy & de la Reine.*

CEP. N'En parlons plus, Phinée,
Et laiſſons d'Andromède aller la Destinée.
Voſtre amour fait pour elle un inutile effort,
Ie la doy comme une autre au triste choix du Sort,
Elle eſt cauſe du mal, puisqu'elle l'eſt du crime,
Peut-eſtre qu'il la veut pour derniere victime,
Et que nos châtimens deviendroient eternels,
S'ils ne pouvoient tomber ſur les vrais criminels.
PHI. Eſt-ce un crime en ces lieux, Seigneur, que d'eſtre belle?
CEP. Elle a rendu par là ſa mere criminelle.
PHI. C'eſt donc un crime icy que d'avoir de bons yeux,
Qui ſçachent bien juger d'un tel preſent des Cieux.
CEP. Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blaſphemſme, & jusqu'au ſacrilege.
CAS. Ce blaſphemſme, Seigneur, dequoy vous m'accuſez....
CEP. Madame, après les maux que vous avez cauſez,
C'eſt à vous à pleurer, & non à vous défendre.
Voyez, voyez quel ſang vous avez fait répandre,
Et ne laiſſez paroiſtre en cette occaſion
Que larmes, que ſoûpirs, & que confuſion.
* *A Phinée.* *Ie vous le dis encor, elle la crût trop belle,
Et peut-eſtre le Sort l'en veut punir en elle:
Deſrober Andromède à cette élection,
C'eſt deſrober ſa mere à ſa punition.
PHI. Déja cinq fois, Seigneur, à ce choix expoſée,
Vous voyez que cinq fois le Sort l'a refuſée.
CEP. Si le couroux du Ciel n'en veut point à ſes jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toûjours.
PHI. Le tenter ſi ſouvent c'eſt laſſer ſa clemence,
Il pourra vous punir de trop de confiance,
Vouloir toûjours faveur c'eſt trop luy demander,
Et c'eſt un crime enfin que de tant hazarder.

Mais quoy, n'eſt-il, Seigneur, ny bonté paternelle
Ny tendreſſe du ſang qui vous parle pour elle?
CEP. Ah, ne m'arrachez point mon ſentiment ſecret.
Phinée, il eſt tout vray, je l'expoſe à regret,
I'aime que voſtre amour en ſa faveur me preſſe,
La Nature en mon cœur avec luy s'intereſſe,
Mais elle ne ſçauroit mettre d'accord en moy
Les tendreſſes d'un pere & les deuoirs d'un Roy,
Et par une juſtice à moy-meſme ſevère
Ie vous refuſe en Roy ce que je veux en pere.
PHI. Quelle eſt cette juſtice, & quelles ſont ces loix
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux Rois?
CEP. Celles que font les Dieux, qui tous Rois que nous ſommes
Puniſſent nos forfaits ainſi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur ſacré pouvoir
Que pour le meſurer aux regles du devoir.
Que diroient mes Sujets ſi je me faiſois grace,
Et ſi durant qu'au Monstre on expoſe leur race,
Ils voyoient par un droit tyrannique & honteux
Le crime en ma maiſon, & la peine ſur eux?
PHI. Heureux ſont les Sujets, heureuſes les Provinces
Dont le ſang peut payer pour celuy de leurs Princes.
CEP. Mais heureux eſt le Prince, heureux ſont ſes projets
Quand il ſe fait juſtice ainſi qu'à ſes Sujets.
Noſtre Oracle après tout n'excepte point ma fille,
Ses termes generaux comprennent ma famille,
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu
C'eſt ſe mettre au deſſus du Dieu qui l'a rendu.
PER. Seigneur, s'il m'eſt permis d'entendre voſtre Oracle,
Ie croy qu'à ſa priere il donne peu d'obſtacle;
Il parle d'Andromède, il la nomme, il ſuffit,
Arrétez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La ſeparer long-temps d'un amant ſi fidelle
C'eſt tout le châtiment qu'il ſemble vouloir d'elle.
Differez ſon Hymen ſans l'expoſer au choix;
Le Ciel aſſez ſouvent doux aux crimes des Rois,
Quand il leur a montré quelque legere haine,
Répand ſur leurs Sujets le reſte de leur peine.
CEP. Vous prenez mal l'Oracle, & pour l'expliquer mieux
Sçachez... * mais quel éclat vient de fraper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumieres?
PER. Du Ciel qui vient d'ouvrir ſes luiſantes barrieres,

* *Le Ciel s'ouvre durant cette conteſtation*

D'où quelque Deïté vient, ce semble, icy-bas
Terminer elle-mesme entre vous ces debats.

du Roy avec Phinée, & fait voir dans un profond éloignement l'Etoille de Venus qui sert de machine pour apporter cette Deesse jusqu'au milieu du Theatre. Elle s'avance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à quoy elle est suspenduë, & cependant le Peuple a loisir de luy adresser ses vœux par cet Hymne, que chantent les Musiciens.

CAS. Ah : je la reconnoy, la Deesse d'Eryce,
C'est elle, c'est Venus à mes vœux si propice,
Ie voy dans ses regards mon bon-heur renaissant.
Peuple, faites des vœux tandis qu'elle descend.

SCENE III.

VENVS, CEPHEE., CASSIOPE, PERSEE, PHINEE, CHOEVR de Musique, Suite du Roy & de la Reine.

CHOE. REine de Paphe & d'Amathonte,
Mere d'Amour & fille de la Mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du mesme sein qui fut ton origine
Sorte nostre ruïne?

Peux-tu voir que de la mesme onde
Il ose naistre un tel Monstre aprés toy,
Que d'où vint tant de bien au Monde
Il vienne enfin tant de mal & d'effroy,
Et que l'heureux berceau de ta beauté supresme
Enfante l'horreur mesme?

Vange l'honneur de ta naissance
Qu'on a soüillé par vn tel attentat,
Rens-luy sa premiere innocence,
Et tu rendras le calme à cet Etat,
Et nous dirons que d'où le mal procéde,
Part aussi le remède.

CAS. Peuple, elle veut parler, silence à la Deesse,
Silence, & preparez vos cœurs à l'allegresse,
Elle a receu nos vœux, & les daigne exaucer,
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VEN. [a]Ne tremblez plus, Mortels, ne tremble plus, ô mere,
On va jetter le Sort pour la derniere fois,
Et le Ciel ne veut plus qu'un choix
Pour appaiſer de tout point ſa colere:
Andromede ce ſoir aura l'illustre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle, & dont ſeule elle eſt digne,
Preparez ſon Hymen, où pour faveur inſigne
Les Dieux ont reſolu de ſe joindre avec vous.
PHI. [b]Souffrez que ſans tarder je porte à ma Princeſſe,
Seigneur, l'heureux Arreſt qu'a donné la Deeſſe.
CEP. Allez, l'impatience eſt trop juste aux amants.
CAS. [c]Suivons-la dans le Ciel par nos remerciments,
Et d'vne voix commune adorant ſa puiſſance
Montrons à ſes faveurs noſtre reconnoiſſance.

[a] *Au milieu de l'air.*

[b] *A Cephée.*

[c] *Venus remonte.*

CHOE. Ainſi toûjours ſur tes Autels
Tous les Mortels
Offrent leurs cœurs en ſacrifice,
Ainſi le Zephyre en tout temps
Sur tes palais de Cythere & d'Eryce
Faſſe regner les graces du Printemps.

Daigne affermir l'heureuſe paix
Qu'à nos ſouhaits
Vient de promettre ton Oracle;
Et fay pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Vn ſiecle entier de doux rauiſſements.

Dans nos campagnes & nos bois
Toutes nos voix
Beniront tes douces atteintes:
Et dans les rochers d'alentour
La meſme Echo qui rediſoit nos plaintes,
Ne redira que des ſoûpirs d'amour.

CEP. C'eſt aſſez, la Deeſſe eſt déja disparuë,
Ses dernieres clartez ſe perdent dans la nuë;
Allons jetter le Sort pour la derniere fois:
Malheureux le dernier que foudroîra ſon choix,
Et dont en ce grand iour la perte domestique
Soüillera de ſes pleurs l'allegreſſe publique.
Madame, cependant ſongez à preparer
Cet Hymen que les Dieux veulent tant honorer.

Rendez-en l'appareil digne de ma puiſſance,
Et digne, s'il ſe peut, d'une telle preſence.
CAS. I'obeis avec joye, & c'eſt me commander
Ce qu'avec paſſion j'allois vous demander.

SCENE IV.

CASSIOPE, PERSEE, Suite de la Reine.

CAS. ET bien, vous le voyez, ce n'étoit pas un crime,
Et les Dieux ont trouvé cet Hymen legitime,
Puiſque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur preſence ils doivent l'approuver.
Mais quoy? vous ſoûpirez? *PER.* I'en ay bien lieu, Madame.
CAS. Le ſujet? *PER.* Voſtre joye. *CAS.* Elle vous geſne l'ame!
PER. Après ce que j'ay dit douter d'vn ſi beau feu,
Reine, c'eſt ou m'entendre, ou me croire bien peu:
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en fremit, & mon cœur en ſoûpire.
Pouvois-je avoir des yeux, & ne pas l'adorer,
Et pourrois-je la perdre & n'en pas ſoûpirer?
CAS. Quel eſpoir formiez-vous puiſqu'elle étoit promiſe,
Et qu'en vain ſon bon-heur domptoit voſtre franchiſe?
PER. Vouloir que la raiſon regne ſur un amant,
C'eſt eſtre plus que luy dedans l'aveuglement.
Vn cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,
Sans penſer au ſuccès dont ſa flame eſt capable,
Il s'abandonne entier, & n'examine rien;
Aimer eſt tout ſon but, aimer eſt tout ſon bien,
Il n'eſt difficulté, ny peril qui l'étonne.
Ce qui n'eſt point à moy n'eſt encor à perſonne,
Diſois-je, *& ce rival qui poſſede ſa foy,*
S'il eſpere un peu plus, n'obtient pas plus que moy.
Voilà durant vos maux dequoy vivoit ma flame,
Et les douces erreurs dont je flatois mon ame.
Pour nourrir des deſirs d'un beau feu trop contents,
C'étoit aſſez d'eſpoir que d'eſperer au temps,
Luy qui fait chaque jour tant de metamorphoſes,
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choſes:

Mais

Mais enfin la Deeſſe a prononcé ma mort,
Et je ſuis ce dernier ſur qui tombe le Sort,
I'étois indigne d'elle, & de ſon Hymenée,
Et toutefois, helas! je valois bien Phinée.

CAS. Vous plaindre en cét état, c'eſt tout cé que je puis.

PER. Vous vous plaindrez peut-eſtre apprenant qui je ſuis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lors que vous la jugiez ou Royale, ou Divine;
Mon pere eſt..... Mais pourquoy contre vous l'animer?
Puiſqu'il nous faut mourir, mourons ſans le nommer,
Il vangeroit ma mort, ſi j'avois fait connoiſtre
De quel illustre ſang j'ay la gloire de naiſtre,
Et voſtre grand bon-heur ſeroit mal aſſeuré,
Si vous m'aviez connu ſans m'avoir preferé.
C'eſt trop perdre de temps, courons à voſtre joye,
Courons à ce bon-heur que le Ciel vous envoye,
I'en veux eſtre témoin, afin que mon tourment
Puiſſe par ce poiſon finir plus promptement.

CAS. Le temps vous fera voir pour ſouverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède,
Et les Dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bien-toſt plus qu'ils ne vous ont oſté.

PER. Ny le temps, ny les Dieux ne feront ce miracle.
Mais allons, à voſtre heur je ne mets point d'obſtacle,
Reine, c'eſt l'affoiblir que de le retarder,
Et les Dieux ont parlé, c'eſt à moy de ceder.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, CHOEVR de Nymphes.

AND. NYmphes, noſtre guirlande eſt encor mal ornée,
Et devant qu'il ſoit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne ſeroit pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande;
Dans l'état où le Ciel nous a mis aujourd'huy,
C'eſt l'unique preſent qui ſoit digne de luy.
Quittez, Nymphes, quittez ces peines inutiles,
L'augure déplairoit de tant de fleurs ſteriles,
Il faut à noſtre Hymen des préſages plus doux.
Dites-moy cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, & ſans faire les fines.
AGL. Quoy, Madame? *AND.* A tes yeux je voy que tu devines;
Dy-moy donc, d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'icy cet illustre Inconnu.
Car enfin ce n'eſt point ſans un peu de myſtere
Qu'un tel Heros s'attache à la Cour de mon pere,
Quelque chaiſne l'arreſte, & le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entreregarder,
Parlez, & d'un ſeul mot éclairciſſez mes doutes.
Aucune ne répond, & vous rougiſſez toutes!
Quoy, toutes l'aimez-vous? un ſi parfait amant
Vous a-t'il ſçeu charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il eſt digne qu'on l'aime,
Si je n'aimois ailleurs peut-eſtre que moy-meſme,
Ouy, peut-eſtre à le voir ſi bien fait, ſi bien né,
Il auroit eu mon cœur, s'il n'euſt été donné.

Mais j'aime trop Phinée, & le change eſt un crime.
AGL. Ce Heros vaut beaucoup puiſqu'il a voſtre eſtime,
Mais il ſçait ce qu'il vaut, & n'a jusqu'à ce jour
A pas-une de nous daigné montrer d'amour.
AND. Que dis-tu? *AGL.* Pas fait meſme une offre de ſervice.
AND. Ah! c'eſt dequoy rougir toutes avec justice,
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de ſi beaux yeux ont pû manquer ſon cœur.
CEP. Où les voſtres, Madame, épandent leur lumiere,
Cette honte pour nous eſt aſſez coûtumiere.
Les plus vives clartez s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du Soleil meurent les autres feux,
Et pour peu qu'on vous voye & qu'on vous conſidere
Vous ne nous laiſſez point de conqueſtes à faire.
AND. Vous étes une adroite, achevez, achevez,
C'eſt peut-eſtre en effet vous qui le captivez,
Car il aime, & j'en voy la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il ſemble eſtre à la geſne,
Son viſage & ſa voix changent à tous propos,
Il heſite, il s'égare au bout de quatre mots,
Ses discours vont ſans ordre, & plus je les écoute,
Plus j'entens des ſoûpirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Cephalie, où vont-ils? répondez.
CEP. C'eſt à vous d'en juger, vous qui les entendez.
PAG. Qu'elle eſt lente, cette journée! * *Il chante ſans eſtre veu.*
AND. Taiſons-nous, cette voix me parle pour Phinée,
Sans doute il n'eſt pas loin, & veut à ſon retour
Que des accens ſi doux m'expliquent ſon amour.
PAG. Qu'elle eſt lente, cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux!
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O Ciel! quel eſt l'heur d'un amant,
Si quand il en a l'aſſeurance,
Sa juste impatience
Eſt un nouveau tourment!

Ie doy poſſeder Andromede,
Iuge, Soleil, quel eſt mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne luy cede?
Puis donc que la longueur du jour

De mon nouveau mal eſt la ſource,
Précipite ta courſe,
Et tarde ton retour.

Tu luis encor, & ta lumiere
Semble ſe plaire à m'affliger:
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter ſoudain ta carriere.
Vien, Soleil, vien voir la beauté
Dont le diuin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINEE, ANDROMEDE, CHOEVR de Nymphes, Suite de Phinée.

PHI. CE n'eſt pas mon deſſein, Madame, de ſurprendre,
Puis qu'avant que d'entrer je me ſuis fait entendre.
AND. Vos vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,
Puisqu'ils ſuivent des Dieux les ordres eternels.
PHI. Que me direz-vous donc de leur galanterie?
AND. Que je vay vous payer de voſtre flaterie.
PHI. Comment? *AND.* En vous donnant de ſemblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, & rendez-luy ſon change,
C'eſt vous, c'eſt voſtre voix que je veux qui me vange.
De grace écoutez-la, nous avons écouté,
Et demandons ſilence après l'avoir prété.
LIR. [a] Phinée eſt plus aimé qu'Andromède n'eſt belle,
Bien qu'icy bas tout cede à ſes attraits,
Comme il n'eſt point de ſi doux traits,
Il n'eſt point de cœur ſi fidelle.
De mille appas ſon viſage ſemé
La rend une merveille,
Mais quoy qu'elle ſoit ſans pareille,
Phinée eſt encor plus aimé.

[a] *Elle chante.*

Bien que le juſte Ciel faſſe voir que ſans crime

On la préfere aux Nymphes de la Mer,
Ce n'eſt que de ſçavoir aimer
Qu'elle-meſme veut qu'on l'eſtime:
Chacun d'amour pour elle conſumé,
D'un cœur luy fait un Temple,
Mais quoy qu'elle ſoit ſans exemple,
Phinée eſt encor plus aimé.

Enfin ſi ſes beaux yeux paſſent pour un miracle,
C'eſt un miracle auſſi que ſon amour,
Pour qui Venus en ce beau jour
A prononcé ce digne Oracle:
Le Ciel luy-meſme en la voyant charmé
La juge incomparable,
Mais quoy qu'il l'ait faite adorable,
Phinée eſt encor plus aimé.[a]

PAG. Heureux amant! *LIR.* Heureuſe amante!
PAG. Ils n'ont qu'une ame. *LIR.* Ils n'ont tous deux qu'un cœur.
PAG. Ioignons nos voix pour chanter leur bon-heur.
LIR. Ioignons nos voix pour benir leur attente.
PA. & LI. Andromede ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle & dont ſeule elle eſt digne,
Préparons ſon Hymen, où pour faveur inſigne
Les Dieux ont reſolu de ſe joindre avec nous.
CHO. Préparons ſon Hymen, où pour faveur inſigne
Les Dieux ont reſolu de ſe joindre avec nous.
PAG. Le Ciel le veut. *LIR.* Venus l'ordonne.
PAG. L'Amour les joint. *LIR.* L'Hymen va les unir.
PAG. Douce vnion que chacun doit benir!
LIR. Heureuſe amour qu'un tel ſuccez couronne!
PA. & LI. Andromede ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle & dont ſeule elle eſt digne,
Préparons ſon Hymen, où pour faveur inſigne
Les Dieux ont reſolu de ſe joindre avec nous.
CHO. Préparons ſon Hymen, où pour faveur inſigne
Les Dieux ont reſolu de ſe joindre avec nous.
AND. Il n'en faut point mentir, leur accord m'a ſurpriſe.
PHI. Madame, c'eſt ainſi que tout me favoriſe,
Et que tous vos Sujets ſoûpirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet Arreſt des Dieux,
Que leurs ſouhaits unis....

[a] *Cet Air chanté, le Page de Phinée & cette Nymphe font un Dialogue en Muſique, dont chaque couplet a pour refrain l'Oracle que Venus a prononcé au premier Acte en faveur de ces deux Amans, chanté par les deux voix unies, & repeté par le Chœur entier de la Muſique.*

SCENE III.

PHINEE, ANDROMEDE, TIMANTE, CHOEVR de Nymphes, Suite de Phinée.

TIM. AH, Seigneur! ah, Madame!
PHI. Que nous veux-tu, Timante, & qui trouble ton ame?
TIM. Le pire des malheurs. *PHI.* Le Roy seroit-il mort?
TIM. Non, Seigneur, mais enfin le triste choix du Sort
Vient de tomber... Helas! pourray-je vous le dire?
AND. Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soûpire?
TIM. Soûpirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?
PHI. Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?
TIM. Si vous n'en croyez pas mes soûpirs & mes larmes,
Vous en croirez le Roy, qui bien-tost à vos yeux
La va livrer luy-mesme aux Ministres des Dieux.
PHI. C'est nous faire, Timante, un conte ridicule,
Et je tiendrois le Roy bien simple & bien credule,
Si plus qu'une Déesse il en croyoit le Sort.
TIM. Le Roy non plus que vous ne l'a pas crû d'abord,
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a veu par trois fois faire mesme injustice,
Du vase par trois fois ce beau nom est sorty.
PHI. Et toutes les trois fois le Sort en a menty.
Le Ciel a fait pour vous une autre Destinée,
Son ordre est immuable, il veut nostre Hymenée,
Il le veut, il y met le bon-heur de ces lieux,
Et ce n'est pas au Sort à démentir les Dieux.
AND. Assez souvent le Ciel par quelque fausse joye
Se plaist à prévenir les maux qu'il nous envoye,
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux
Par ce flateur espoir que j'allois estre à vous,
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, & je mourray contente.
PHI. Et vous mourrez contente! & j'ay pû meriter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret vostre ame de la mienne!
Vouloir que je le voye, & que je m'en souvienne!

Et mon fidelle amour qui receut voſtre foy
Vous trouve indifferente entre la mort, & moy!
Ouy, je m'en ſouviendray, vous le voulez, Madame,
I'accepte le ſupplice où vous livrez mon ame,
Mais quelque peu d'amour que vous me faſſiez voir,
Le mien n'oublira pas les loix de ſon devoir.
Ie doy malgré le Sort, je doy malgré vous-meſme,
Si vous aimez ſi mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoiſtre aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'eſtre un peu mieux aimé.
Vous l'avoûrez bien-toſt, & j'auray cette gloire
Qui dans tout l'avenir ſuivra noſtre memoire,
Que pour ſe voir quitter avec contentement
Vn amant tel que moy n'en eſt pas moins amant.

AND. C'eſt donc trop peu pour moy que des malheurs ſi proches,
Si vous ne les croiſſez pas d'injuſtes reproches!
Vous quitter ſans regret! les Dieux me ſont témoins
Que j'en montrerois plus ſi je vous aimois moins.
C'eſt pour vous trop aimer que je parois toute autre,
I'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la voſtre,
Ie retiens mes ſoûpirs de peur de vous faſcher,
Et me montre inſenſible afin de moins toucher.
Helas! ſi vous ſçavez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour eſt extreſme,
Ouy, Phinée, & je doute en courant à la mort,
Lequel m'eſt plus cruel, ou de vous, ou du Sort.

PHI. Helas! qu'il étoit grand quand je l'ay crû s'éteindre,
Voſtre amour, & qu'à tort ma flame oſoit s'en plaindre!
Princeſſe, vous pouuez me quitter ſans regret,
Vous ne perdez en moy qu'un amant indiſcret,
Qu'un amant temeraire, & qui meſme a l'audace
D'accuſer voſtre amour quand vous luy faites grace.
Mais pour moy dont la perte eſt ſans comparaiſon,
Qui perds en vous perdant & lumiere & raiſon,
Ie n'ay que ma douleur qui m'aveugle, & me guide,
Deſſus toute mon ame elle ſeule préſide,
Elle y regne, & je cede entier à ſon transport,
Mais je ne cede pas aux caprices de Sort.
Que le Roy par ſcrupule à ſa rigueur défere,
Qu'une indigne équité le faſſe injuſte pere,
La Reine & mon amour ſçauront bien empeſcher
Qu'un choix ſi criminel ne coûte un ſang ſi cher.

I'oſe tout, ie puis tout après un tel Oracle.
TIM. La Reine eſt hors d'état d'y joindre aucun obstacle,
Surpriſe comme vous d'un tel évenement,
Elle en a de douleur perdu tout ſentiment,
Et ſans doute le Roy livrera la Princeſſe
Avant qu'on l'ait pû voir ſortir de ſa foibleſſe.
PHI. Et bien, mon amour ſeul ſçaura jusqu'au trépas,
Malgré tous.... *AND.* Le Roy vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CEPHEE, PHINEE, ANDROMEDE, PERSEE, TIMANTE, CHOEVR de Nymphes, Suite du Roy & de Phinée.

CEP. MA fille, ſi tu ſçais les Nouvelles funestes
De ce dernier effort des coleres célestes,
Si tu ſçais de ton ſort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Eſpargne ma douleur, juges-en par ſa cauſe,
Et va ſans me forcer à te dire autre choſe.
AND. Seigneur, je vous l'avouë, il eſt bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on ſe doit croire heureux,
Et le coup qui ſurprend un espoir legitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il eſt juste, & je le doy benir,
La cauſe des malheurs les doit faire finir.
Le Ciel qui ſe repent ſi toſt de ſes careſſes
Verra plus de constance en moy qu'en ſes promeſſes;
Heureuſe, ſi mes jours un peu précipitez
Satisfont à ces Dieux pour moy ſeule irritez,
Si je ſuis la derniere à leur courroux offerte,
Si le ſalut public peut naiſtre de ma perte;
Malheureuſe pourtant, de ce qu'un ſi grand bien
Vous a déja coûté d'autre ſang que le mien,
Et que je ne ſuis pas la premiere & l'unique
Qui rende à voſtre Etat la ſeureté publique.
PHI. Quoy! vous vous obstinez encore à me trahir?
AND. Ie vous plains, je me plains, mais je dois obeir.

PHI. Hon-

PHI. Honteuſe obeïſſance à qui voſtre amour céde.
CEP. Obeïſſance illustre, & digne d'Andromède.
Son nom comblé par là d'un immortel honneur....
PHI. Ie l'empeſcheray bien, ce funeste bon-heur,
Andromede eſt à moy, vous me l'avez donnée,
Le Ciel pour noſtre Hymen a pris cette journée,
Venus l'a commandé, qui me la peut oſter?
Le Sort auprès des Dieux ſe doit-il écouter?
Ah! ſi j'en vois icy les infames Ministres
S'appreſter aux effets de ſes ordres ſinistres....
CEP. Apprenez que le Sort n'agit que ſous les Dieux,
Et ſouffrez comme moy le bon-heur de ces lieux.
Voſtre perte n'eſt rien au prix de ma miſere,
Vous n'étes qu'amoureux, Phinée, & je ſuis pere.
Il eſt d'autres objets dignes de voſtre foy,
Mais il n'eſt point ailleurs d'autres filles pour moy.
Songez donc mieux qu'un pere à ces affreux ravages
Que par tout de ce Monstre épandirent les rages,
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire & trop ſuivre une aveugle fureur.
PHI. Que de nouveau ce Monstre entré deſſus vos terres
Faſſe à tous vos Sujets d'impitoyables guerres,
Le ſang de tout un Peuple eſt trop bien employé,
Quand celuy de ſes Rois en peut eſtre payé,
Et je ne connoy point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un Sort ſi tyrannique.
CEP. Craignez ces meſmes Dieux qui préſident au Sort.
PHI. Qu'entr'eux-meſmes ces Dieux ſe montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourroit y reſoudre?
S'ils m'oſtent Andromede, ont-ils quelqu'autre foudre?
Il n'eſt plus de reſpect qui puiſſe rien ſur moy,
Andromede eſt mon Sort, & mes Dieux, & mon Roy.
Puniſſez un impie, & perdez un rebelle,
Satisfaites le Sort en m'expoſant pour elle,
I'y cours, mais autrement je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques Rois, & mes uniques Dieux...[a]

[a] *Icy le tonnerre commence à rouler avec un ſi grand bruit, & accompagné d'éclairs redoublez avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante auſſi-bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant deſcendre Eole avec huit Vents, dont quatre ſont à ſes deux coſtez, en ſorte toutefois que les deux plus proches ſont portez ſur le meſme nuage que luy, & les deux plus élaignez ſont comme volans en l'air tout contre ce meſme nuage. Les quatre autres paroiſſent deux à deux au milieu de l'air ſur les aiſles du Theatre, deux à la main gauche, & deux à la droite. Ce qui n'empeſche pas Phinée de continuer ſes blaſphemes.*

SCENE V.

ÆOLE, Huit VENTS, CEPHEE, PERSEE, PHINEE, ANDROMEDE, CHOEVR de Nymphes, Suite du Roy & de Phinée.

CEP. ARrétez, ce nuage enferme une tempeſte
Qui peut-eſtre déja menace voſtre teſte,
N'irritez plus les Dieux déja trop irritez.
PHI. Qu'il creue, ce nuage, & que ces Deitez....
CEP. Ne les irritez plus, vous dis-je, & prenez garde...
PHI. A les trop irriter, qu'eſt-ce que je hazarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe ſur moy leur foudre s'il m'eſt dû.
Mais s'il eſt quelque main aſſez laſche, & traitreſſe,
Pour ſuivre leur caprice, & ſaiſir ma Princeſſe,
Seigneur, encor un coup, je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques Rois, & mes uniques Dieux....
ÆOL.[a] Temeraire Mortel, n'en dy pas davantage,
Tu n'obliges que trop les Dieux à te haïr,
Quoy que penſe attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de ſe faire obeïr.
Connoy-moy pour ton infortune,
Ie ſuis Æole Roy des Vents.
Partez, mes orageux Suivans,
Faites ce qu'ordonne Neptune.[b]
AND. O Ciel! *CEP.* Ils l'ont ſaiſie, & l'enlevent en l'air.
PHI. Ah! ne preſumez pas ainſi me la voler,
Ie vous ſuivray par tout malgré voſtre ſurpriſe.

[a] *Au milieu de l'air.*

[b] *Ce commandement d'Æole produit un ſpectacle étrange & merveilleux tout enſemble.*

Les deux Vents qui étoient à ſes coſtez ſuſpendus en l'air, s'envolent l'un à gauche, & l'autre à droite: deux autres remontent avec luy dans le Ciel ſur le meſme nuage qui les vient d'apporter: deux autres qui étoient à ſa main gauche ſur les oiſtes du Theatre s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour ainſi que deux tourbillons, ils paſſent ou coſté droit du Theatre, d'où les deux derniers fondent ſur Andromede, & l'ayant ſaiſie chacun par un bras, ils l'enlevent de l'autre coſté juſques dans les nues.

SCENE VI.

CEPHEE, PERSEE, Suite du Roy.

PER. SEigneur, un tel peril ne veut point de remiſe,
Mais eſperez encor, je vole à ſon ſecours,
Et vay forcer le Sort à prendre un autre cours.
CEP. Vint amans pour Nerée en firent l'entrepriſe,
Mais il n'eſt point d'effort que ce Monſtre ne briſe:
Tous voulurent ſauver ſes attraits adorez,
Tous furent avec elle à l'inſtant devorez.
PER. Le Ciel aime Andromede, il veut ſon Hymenée,
Seigneur, & ſi les Vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'eſt que pour la rendre à quelque illuſtre époux
Qui ſoit plus digne d'elle, & plus digne de vous;
A quelqu'autre par là les Dieux l'ont reſervée.
Vous ſçaurez qui je ſuis, quand je l'auray ſauvée,
Adieu, par des chemins aux hommes inconnus
Ie vay mettre en effet l'Oracle de Venus,
Le temps nous eſt trop cher pour le perdre en paroles.
CEP. Moy qui ne puis former d'eſperances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Ie vay faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE au pied d'un Rocher, Deux VENTS qui l'y attachent, TIMANTE, CHOEVR de Peuple sur le Rivage.

TIM. ALLONS voir, chers amis, ce qu'elle est devenuë,
La Princesse, & mourir, s'il se peut, à sa veuë.
CH. La voilà que ces Vents achevent d'attacher
En infames bourreaux à ce fatal Rocher.
TIM. Ouy, c'est elle sans doute. Ah, l'indigne spectacle!
Les Vents s'envolent. *CHE.* Si le Ciel n'est injuste, il luy doit un miracle.
TIM. Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.
AND. O Dieux! *TIM.* Avec respect écoutons ses soûpirs,
Et puissent les accens de ses premieres plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes.
AND. Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantost ne m'ébranliez pas;
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous mépriſe alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lors qu'on touche au dernier moment!

Icy seule, & de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Icy que je n'ay plus ny parens, ny Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare,
Il n'a qu'elle à considerer,

Et quoy que de ce Monstre il s'oſe figurer,
Ma constance qui s'y prépare,
Le trouve d'autant plus barbare,
Qu'il differe à me devorer.

Etrange effet de mes malheurs!
Mon ame traiſnante, abatuë,
N'a qu'un moment à vivre, & ce moment me tuë
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moy mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Ie paſme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes esperances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du Monstre qui les produit.

Qu'il tarde à ſuivre mes deſirs,
Et que ſa cruelle pareſſe
A ce cœur dont ma flame eſt encor la maîtreſſe,
Coûte d'amers & longs ſoûpirs!
O toy, dont jusqu'icy la douceur m'a ſuivie,
Va-t'en, ſouvenir indiscret,
Et ceſſant de me faire un entretien ſecret
De ce Prince qui m'a ſervie,
Laiſſe-moy ſortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'eſt aſſez que tout l'Vnivers
Conspire à faire mes ſupplices,
Ne les redouble point, toy qui fus mes delices,
En me montrant ce que je perds:
Laiſſe-moy....

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, TIMANTE, CHOEVR de Peuple.

CAS. ME voicy, qui seule ay fait le crime,
Me voicy, justes Dieux, prenez vostre victime,
S'il est quelque justice encore parmy vous,
C'est à moy seule, à moy qu'est dû vostre courroux.
Punir les innocens, & laisser les coupables,
Inhumains, est-ce en estre, est-ce en estre capables?
A moy tout le supplice, à moy tout le forfait.
Que faites-vous, cruels? qu'avez-vous presque fait?
Andromede est icy vostre plus rare ouvrage,
Andromede est icy vostre plus digne image,
Elle rassemble en soy vos attraits divisez,
On vous connoistra moins, si vous la détruisez.
Ah, je découvre enfin d'où provient tant de haine,
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine,
Si vous la laissiez vivre, envieux Tout-puissans,
Elle auroit plus que vous, & d'autels, & d'encens,
Chacun préfereroit le portrait au modelle,
Et bien-tost l'Vnivers n'adoreroit plus qu'elle.

AND. En l'état où je suis le Sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez dequoy craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extresmes?
Qu'esperez-vous, Madame, à force de blaspheſmes?

CAS. Attirer, & leur Monstre, & leur foudre sur moy:
Mais je ne les irrite, helas! que contre toy,
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes,
Seule, tu leur tiens lieu de mille autres victimes,
Et pour punir ta mere, ils n'ont, ces cruels Dieux,
Ny Monstre dans la Mer, ny foudre dans les Cieux.
Aussi sçavent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie,
Que je souffre bien plus en te voyant perir,
Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux Hymenée,
Cette illustre union par Venus ordonnée,

Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces meſmes Dieux devoient tant honorer:
Ce que nos yeux ont veu, n'étoit-ce donc qu'un ſonge,
Déeſſe, ou ne viens-tu que pour dire un menſonge?
Nous aurois-tu parlé ſans l'aveu du Destin?
Eſt-ce ainſi qu'à nos maux le Ciel trouve une fin?
Eſt-ce ainſi qu'Andromède en reçoit les careſſes?
Si contre elle l'Envie émeut quelques Déeſſes,
L'Amour en ſa faveur n'arme-t'il point de Dieux?
Sont-ils tous devenus, ou ſans cœur, ou ſans yeux?
Le maiſtre ſouverain de toute la Nature
Pour de moindres beautez a changé de figure,
Neptune a ſoûpiré pour de moindres appas,
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avoit pas,
Et l'Amour en Pſyché voyoit bien moins de charmes
Quand pour elle il daigna ſe bleſſer de ſes armes.
Qui deſrobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? au vif éclat qu'ils ſement dans la Mer,
Les Tritons amoureux, malgré leurs Nereïdes,
Dévroient déja ſortir de leurs grotes humides,
Aux fureurs de leur Monstre à l'envy s'oppoſer,
Contre ce meſme écueil eux-meſmes l'écraſer,
Et de ſes os briſez, de ſa rage étouffée,
Au pied de ton Rocher t'élever un trophée.

AND. [a] Renouveler le crime, eſt-ce pour le fléchir?
Vous haſtez mon ſupplice au lieu de m'affranchir,
Vous appelez le Monstre. Ah! du moins à ſa veuë
Quittez la vanité qui m'a déja perduë,
Il n'eſt Mortel, ny Dieu qui m'oſe ſecourir,
Il vient, conſolez-vous, & me laiſſez mourir.

[a] *Elle voit venir le Monstre de loin.*

CAS. Ie le voy, c'en eſt fait. Paroy du moins, Phinée,
Pour ſauver la beauté qui t'étoit deſtinée,
Parois, il en eſt temps, viens en dépit des Dieux
Sauver ton Andromede, ou perir à ſes yeux,
L'amour te le commande, & l'honneur t'en convie;
Peux-tu, ſi tú la perds, aimer encor la vie?

AND. Il n'a manque d'amour, ny manque de valeur,
Mais ſans doute, Madame, il eſt mort de douleur,
Et comme il a du cœur, & ſçait que je l'adore,
Il periroit icy, s'il reſpiroit encore.

CAS. Dy plûtoſt que l'ingrat n'oſe te meriter.
Toy donc, que plus qui luy t'oſois tantoſt vanter,

Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, eſt Royale, ou Divine,
Viens-en donner la preuve, & par un prompt ſecours
Fay-nous voir quelle foy l'on doit à tes diſcours,
Supplante ton rival par une illuſtre audace,
Viens à droit de conqueſte en occuper la place,
Andromede eſt à toy, ſi tu l'oſes gagner.
Quoy, laſches, le peril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flames ſans ſecondes!
Allons, mon deſeſpoir, juſqu'au milieu des ondes
Faire ſervir l'effort de nos bras impuiſſans
D'exemple & de reproche à leurs feux languiſſans,
Faiſons ce que tous deux devroient faire avec joye,
Détournons ſa fureur deſſus une autre proye,
Heureuſe, ſi mon ſang la pouvoit aſſouvir;
Allons, mais qui m'arreſte? ah! c'eſt mal me ſervir.[a]

[a] *On voit icy Perſée deſcendre du haut des nuës.*

SCENE III.

ANDROMEDE attachée au Rocher, PERSEE en l'air ſur le cheval Pegaſe, CASSIOPE, TIMANTE, & le CHOEVR ſur le Rivage.

[b] *Il montre Perſée à Caſſiope, & l'empeſche de ſe jetter en la Mer.*

TIM.[b] COurez-vous à la mort, quand on vole à voſtre aide?
Voyez par quels chemins on ſecourt Andromède,
Quel Heros, ou quel Dieu ſur ce cheual aiſlé...

CAS. Ah! c'eſt cet Inconnu par mes cris appelé,
C'eſt luy-meſme. Seigneur, que mon ame étonnée...

[c] *Il eſt en l'air ſur le Pegaſe.*

PER.[c] Reine, voyez par là ſi je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que luy digne de voſtre choix,
Et ſi le ſang des Dieux cede à celuy des Rois.

CAS. Rien n'égale, Seigneur, un amour ſi fidelle,
Combatez donc pour vous, en combatant pour elle,
Vous ne trouverez point de ſentimens ingrats.

[d] *à Andromede.*

PER.[d] Adorable Princeſſe, advoüez-en mon bras.

[e] *Il chante cependant que Perſée combat le Monſtre.*

CHO.[e] Courage, enfant des Dieux, elle eſt voſtre conqueſte,
Et jamais amant ny guerrier
Ne vit ceindre ſa teſte
D'un ſi beau myrthe, ou d'un ſi beau laurier.

Vne

Vne VO.[a] Andromede est le prix qui suit vostre victoire,
Combatez, combatez,
Et vos plaisirs & vostre gloire
Rendront jaloux les Dieux dont vous sortez.
Le CH.[b] Courage, enfant des Dieux, elle est vostre conqueste,
Et jamais amant ny guerrier
Ne vit ceindre sa teste
D'un si beau myrthe, ou d'un si beau laurier.
TIM.[c] Voyez de quel effet nostre attente est suivie,
Madame, elle est sauvée, & le Monstre est sans vie:
PER.[d] Rendez graces au Dieu qui m'en a fait vainqueur.
CAS. O Ciel, que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur?
L'Oracle de Venus enfin s'est fait entendre,
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre,
Et vous êtes, Seigneur, l'incomparable époux,
Par qui le sang des Dieux doit se joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,
C'est à ce grand Heros que le Sort t'a donnée,
C'est pour luy que le Ciel te destine aujourd'huy,
Il est digne de toy, rens-toy digne de luy.
PER. Il faut la meriter par mille autres services,
Vn peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux
Pour rendre à vostre Cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces Vents, ces mesmes Vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur prescrit mon pere Iuppiter
Iusqu'en vostre Palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantost leur surprise...
AND. D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand Heros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciment.
PER. Venez, Tyrans des Mers, reparer vostre crime,
Venez restituer cette illustre victime,
Meritez vostre grace, impetueux mutins,
Par vostre obeyssance au maistre des Destins[e]
CAS.[f] Peuple, qu'à pleine voix l'allegresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si genereux.
CHO. Le Monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix,

[a] *-seule.*
[b] *Repete à la Reine.*
[d] *Ayant tué le Monstre.*
[e] *Les Vents obeissent aussi-tost à ce commandement de Persée, & on les voit en un moment détacher cette Princesse, & la reporter par dessus les flots jusques au lieu d'où ils l'avoient apportée au commencemẽt de cet Acte. En mesme temps Persée revole en haut sur son cheval ailé, & après avoir fait un caracol admirable au milieu de l'air, il tire du mesme costé qu'on a veu disparoistre la Princesse. Tãdis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joye & de chants de victoire.*
[f] *Voyant*

Perſée revoler en haut après ſa victoire.

Que nos campagnes & nos bois
Ne reſonnent que de ſa gloire,
Princeſſe, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui ſeul étoit digne de vous.

Vous étes ſa digne conqueſte,
Victoire tous, victoire à ſon amour,
C'eſt luy qui nous rend ce beau jour,
C'eſt luy qui calme la tempeſte:
Et c'eſt luy qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui ſeul étoit digne de vous.

** Après que Perſée eſt disparu.*

CAS. * Dieux, j'étois ſur ces bords immobile de joye,
Allons voir où ces Vents ont reporté leur proye,
Embraſſer ce vainqueur, & demander au Roy
L'effet du juste espoir qu'il a receu de moy.

SCENE IV.

CYMODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

Ces trois Nereïdes s'élevent du milieu des flots.

CYM. AInſi noſtre colere eſt de tout point bravée,
Ainſi noſtre victime à nos yeux enlevée
Va croiſtre les douceurs de ſes contentements
Par le juste mépris de nos reſſentimens.
EPH. Toute noſtre fureur, toute noſtre vangeance
Semble avec ſon Destin eſtre d'intelligence,
N'agir qu'en ſa faveur, & ſes plus rudes coups
Ne ſont que luy donner un plus illustre époux.
CYD. Le Sort, qui jusqu'icy nous a donné le change,
Immole à ſes beautez le Monstre qui nous vange:
Du meſme ſacrifice, & dans le meſme lieu,
De victime qu'elle eſt, elle devient le Dieu.
Ceſſons doreſnavant, ceſſons d'eſtre immortelles,
Puisque les Immortels trahiſſent nos querelles,
Qu'une beauté commune eſt plus chere à leurs yeux;
Car ſon liberateur eſt ſans doute un des Dieux.
Autre qu'un Dieu n'euſt pû nous oſter cette proye,
Autre qu'un Dieu n'euſt pû prendre une telle voye,
Et ce cheval aiſlé fuſt pery mille fois,
Avant que de voler ſous un indigne poids.

CYM. Ouy, c'eſt ſans doute un Dieu qui vient de la défendre,
Mais il n'eſt pas, mes ſœurs, encor temps de nous rendre,
Et puiſqu'un Dieu pour elle oſe nous outrager,
Il faut trouver auſſi des Dieux à nous vanger.
Du ſang de noſtre Monstre encore toutes teintes
Au Palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Luy demander raiſon de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à noſtre front.
CYD. Ie croy qu'il nous prévient, les ondes en boüillonnent,
Les Conques des Tritons dans ces rochers reſonnent,
C'eſt luy-meſme, parlons.

SCENE V.

NEPTVNE, Les trois NEREIDES.

NEP.[a] IE ſçay vos déplaiſirs,
Mes filles, & je viens au bruit de vos ſoûpirs.
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colere,
C'eſt moy que tyranniſe un ſuperbe de frere,
Qui dans mon propre Etat m'oſant faire la loy,
M'envoye un de ſes fils pour triompher de moy.
Qu'il regne dans le Ciel, qu'il regne ſur la Terre,
Qu'il gouverne à ſon gré l'éclat de ſon Tonnerre,
Que meſme du Destin il ſoit independant,
Mais qu'il me laiſſe à moy gouverner mon Trident.
C'eſt bien aſſez pour luy d'un ſi grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat ſur l'Empire des Mers;
Meſme honte à leur tour menace les Enfers;
Auſſi leur Souverain prendra noſtre querelle:
Ie vay l'intereſſer avec Iunon pour elle,
Et tous trois aſſemblans noſtre pouvoir en un,
Nous ſçaurons bien dompter noſtre Tyran commun.
Adieu, conſolez-vous, Nymphes trop outragées,
Ie periray moy-meſme, ou vous ſerez vangées,
Et j'ay ſçeu du Destin qui ſe ligue avec nous,
Qu'Andromede icy-bas n'aura jamais d'époux.[b]

[a] *Il eſt dans ſon Char, formé d'une grande Conque de Nacre, & tiré par deux chevaux marins.*

[b] *Il fond au milieu de la Mer.*

CYM. Après le doux eſpoir d'une telle promeſſe,
Reprenons, cheres ſœurs, une entiere allegreſſe.

Les Nereides ſe plongent auſſi dans la Mer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, PERSEE, CHOEVR de Nymphes, Suite de Perſée.

PER. QVe me permettez-vous, Madame, d'eſperer?
Mon amour juſqu'à vous a-t'il lieu d'aſpirer,
Et puis-je en cette illuſtre & charmante journée,
Pretendre juſqu'au cœur que poſſedoit Phinée?
AND. Laiſſez-moy l'oublier puiſqu'on me donne à vous,
Et s'il l'a poſſedé n'en ſoyez point jaloux.
Le choix du Roy l'y mit, le choix du Roy l'en chaſſe,
Ce meſme choix du Roy vous y donne ſa place,
N'exigez rien de plus, je ne ſçay point hair,
Ie ne ſçay point aimer, mais je ſçais obeir,
Ie ſçay porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il ſuit aveuglement la main qui vous le donne,
De ſorte, grand Heros, qu'après le choix du Roy,
Ce que vous demandez eſt plus à vous qu'à moy.
PER. Que je puiſſe abuſer ainſi de ſa puiſſance!
Hazarder vos plaiſirs ſur voſtre obeyſſance!
Et de liberateur de vos rares beautez
M'élever en Tyran deſſus vos volontez!
Princeſſe, mon bon-heur vous auroit mal ſervie,
S'il vous faiſoit eſclave en vous rendant la vie;
Et s'il n'avoit ſauvé des jours ſi précieux,
Que pour les attacher ſous un joug odieux.
C'eſt aux courages bas, c'eſt aux amans vulgaires,
A faire agir pour eux l'authorité des peres,
Souffrez à mon amour des chemins differens;
I'ay veu parler pour moy les Dieux, & vos parens,
Ie ſens que mon eſpoir s'enfle de leur ſuffrage,
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage,

Que de pouvoir icy faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parens, & du vouloir des Dieux.
Ils vous donnent à moy, je vous rens à vous-mesme,
Et comme enfin c'est vous, & non-pas moy que j'aime,
I'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Ie garde cet espoir, & hazarde le reste,
Et me soit vostre choix, ou propice, ou funeste,
Ie beniray l'Arrest qu'en feront vos desirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Rempliſſez mon espoir, ou trompez mon attente,
Ie mourray sans regret, si vous vivez contente,
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens,
S'il vous oste un obstacle à vos contentemens.

AND. C'est trop d'estre vainqueur dans la mesme journée
Et de ma retenuë, & de ma Destinée.
Après que par le Roy vos vœux sont exaucez,
Vous parler d'obeyr, c'étoit vous dire assez:
Mais vous voulez douter afin que je m'explique,
Et que vostre victoire en devienne publique.
Sçachez donc.... *PER.* Non, Madame, où j'ay tant d'interest
Ce n'est pas devant moy qu'il faut faire l'Arrest.
L'excès de vos bontez pourroit en ma presence
Faire à vos sentimens un peu de violence;
Ce bras vainqueur du Monstre, & qui vous rend le jour,
Pourroit en ma faveur seduire vostre amour;
La pitié de mes maux pourroit mesme surprendre
Ce cœur trop genereux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur, ou seduit, ou surpris,
Fust juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ay fait ne voyez que ma flame,
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que vostre ame,
Ne me répondez point, & consultez-la bien,
Faites vostre bon-heur sans aucun soin du mien,
Ie luy voudrois du mal s'il retranchoit du vostre,
S'il vous pouvoit coûter un soûpir pour quelqu'autre,
Et si quittant pour moy quelques destins meilleurs
Vostre devoir laissoit vostre tendresse ailleurs.
Ie vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Ie mourray trop content si vous vivez contente,
Et si l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours
La gloire de ma mort asseure vos amours.

Adieu, je vais attendre, ou triomphe, ou supplice,
L'un comme effet de grace, & l'autre de justice.

AND. A ces profonds respects qu'icy vous me rendez,
Ie ne replique point, vous me le défendez:
Mais quoy que vostre amour me condamne au silence,
Ie vous diray, Seigneur, malgré vostre défence,
Qu'un Heros tel que vous ne sçauroit ignorer
Qu'ayant tout merité l'on doit tout esperer.

SCENE II.

ANDROMEDE, CHOEVR de Nymphes.

AND. NYmphes, l'auriez vous creu, qu'en moins d'une journée
I'aimasse de la sorte un autre que Phinée?
Le Roy l'a commandé, mais de mon sentiment
Ie m'offrois en secret à son commandement,
Ma flame impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au devant de mon obeïssance.
Ie fais plus, au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colere abandonne mon cœur,
Et ce captif rebelle ayant brisé sa chaisne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change, & si prompt, & si grand,
Qui dans ce mesme cœur moy-mesme me surprend?

AGL. Que pour faire un bon-heur promis par tant d'Oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux Dieux besoin de plus d'effort,
A changer vostre cœur, qu'à changer vostre Sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Eteint comme il leur plaist & rallume nos flames,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obeir,
Des principes secrets d'aimer & de haïr.
Nous en voyions au vostre en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime;
Au defaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il luy donnoit desors tout ce qui luy restoit,
Desors ces mesmes Dieux, dont l'ordre s'execute,
Le panchoient du costé qu'ils préparoient sa cheute,

Et cette haute estime attendant ce beau jour,
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.
CEP. Vn digne amour succede à cette haute estime;
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hazarder beaucoup que croire entierement
L'impetuosité d'un si prompt changement.
Comme pour vous Phinée eut toûjours quelques charmes,
Peut-estre il ne luy faut qu'un soûpir & deux larmes,
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amants que separe une legere offense
Reprennent aisément leur vieille intelligence,
Vous reverrez en luy ce qui le fit aimer,
Les mesmes qualitez qu'il vous plût estimer....
AND. Et j'y verray de plus cette ame lasche & basse
Iusqu'à m'abandonner à toute ma disgrace,
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui me voyant perir voulut se conserver,
Et creut s'estre acquité devant ce que nous sommes
En querellant les Dieux, & menaçant les hommes.
S'il eust.... Mais le voicy, voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCENE III.

ANDROMEDE, PHINEE, AMMON, CHOEVR de Nymphes, Suite de Phinée.

PHI. SVr un bruit qui m'étonne, & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de vostre gloire,
Vient sçavoir s'il est vray que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'Arrest de ma mort.
Ie ne suis point surpris que le Roy, que la Reine,
Suivent les mouvemens d'une foiblesse humaine,
Tout ce qui me surprend ce sont vos volontez.
On vous donne à Persée, & vous y consentez!
Et toute vostre foy demeure sans défense,
Alors que de mon bien on fait sa recompense!
AND. Ouy, j'y consens, Phinée, & j'y doy consentir,
Et quel que soit ce bien qu'il a sçeu garantir,

Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moy ce que vous deviez faire.
De quel front osez vous me nommer vostre bien,
Vous qu'on a veu tantost n'y pretendre plus rien?
Quoy, vous consentirez qu'un Monstre me devore,
Et ce Monstre étant mort je suis à vous encore:
Quand je sors de peril vous revenez à moy:
Vous avez de l'amour, & je vous dois ma foy:
C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y pretendre:
Ce demy-Dieu n'a fait, quoy que vous pretendiez,
Que m'arracher au Monstre à qui vous me cediez.
Quittez donc cette vaine & temeraire idée,
Ne me demandez plus quand vous m'avez cedée:
Ce doit estre pour vous mesme chose aujourd'huy,
Ou de me voir au Monstre, ou de me voir à luy.

PHI. Qu'ay-je oublié pour vous de ce que j'ay pû faire?
N'ay-je pas des Dieux mesme attiré la colere?
Lors que je vis Æole armé pour m'en punir
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses Ministres aislez, pour me jetter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ay-je versez, & quels vœux n'ay-je faits?

AND. Vous avez donc pour moy daigné verser des larmes,
Lors que pour me défendre un autre a pris les armes:
Et dedans mon peril vos sentimens ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras:

PHI. Que pouvois-je de plus, ayant veu pour Nerée
De vint amants armez la troupe devorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flater de l'espoir d'un miracle?

AND. Vous deviez l'esperer sur la foy d'un Oracle,
Le Ciel l'avoit promis par un Arrest si doux,
Il l'a fait par un autre, & l'auroit fait par vous.
Mais quand vous auriez creu vostre perte asseurée,
Du moins ces vint amants devorez pour Nerée
Vous laissoient un exemple, & noble, & glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de perir à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la mesme certitude,
Mais avec plus d'amour, & moins d'ingratitude,

Tous

Tous voulurent mourir pour leur objet mourant:
Que leur amour du voſtre étoit bien different!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a reduit aux vœux, vous a reduit aux larmes,
Et quoy que plus heureuſe en un ſemblable ſort,
Ie voy d'un œil jaloux la gloire de ſa mort.
Elle avoit vint amants qui voulurent la ſuivre,
Et je n'en avois qu'un qui m'a voulu ſurvivre.
Encor ces vint amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimez, & vous étiez aimé:
Ils n'avoient la pluſpart qu'une foible eſperance,
Et vous aviez, Phinée, une entiere aſſeurance,
Vous poſſediez mon cœur, vous poſſediez ma foy,
N'étoit-ce point aſſez pour mourir avec moy?
Pouviez-vous... *PHI.* Ah, de grace, imputez-moy, Madame,
Les crimes les plus noirs dont ſoit capable une ame,
Mais ne ſoupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais ſurvivre un ſeul moment.
I'épargnois à mes yeux un funeſte ſpectacle,
Où mes bras impuiſſans n'avoient pû mettre obſtacle,
Et tenois ma main preſte à ſervir ma douleur
Au moindre & premier bruit qu'euſt fait voſtre malheur.
AND. Et vos reſpects trouvoient une digne matiere
A me laiſſer l'honneur de perir la premiere!
Ah! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moy cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joye
De voir offrir au Monſtre une premiere proye:
Vous m'auriez de la mort adoucy les horreurs,
Vous m'auriez fait du Monſtre adorer les fureurs,
Et luy voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Ie l'aurois regardé comme un port favorable,
Comme un vivant ſepulchre, où mon cœur amoureux
Euſt bruſlé de rejoindre un amant genereux.
I'aurois deſavoüé la valeur de Perſée,
En me ſauvant la vie il m'auroit offenſée,
Et de ce meſme bras qu'il m'auroit conſervé
Ie vous immolerois ce qu'il m'auroit ſauvé.
Ma mort auroit déja couronné voſtre perte,
Et la bonté du Ciel ne l'auroit pas ſoufferte,
C'eſt à voſtre refus que les Dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis,

Mon cœur euſt mieux aimé le tenir de la voſtre,
Mais je vis par un autre, & vivray pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque ſur ce rocher j'étois morte pour vous,
Qui pouvoit le ſouffrir, peut me voir ſans envie
Vivre pour un Heros de qui je tiens la vie,
Et quand l'Amour encor me parleroit pour luy,
Ie ne puis diſpoſer des conqueſtes d'autruy.
Adieu.

SCENE IV.

PHINEE, AMMON, Suite de Phinée.

PHI. VOus voulez donc que j'en faſſe la mienne,
Cruelle, & que ma foy de mon bras vous obtienne?
Et bien, nous l'irons voir, ce bien-heureux vainqueur,
Qui triomphant d'un Monſtre a dompté voſtre cœur.
C'étoit trop peu pour luy d'une ſeule victoire,
S'il n'euſt dedans ce cœur triomphé de ma gloire?
Mais ſi ſa main au Monſtre arrache un bien ſi cher,
La mienne à ſon bon-heur ſçaura bien l'arracher,
Et vainqueur de tous deux en une ſeule teſte,
De ce qui fut mon bien je feray ma conqueſte,
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, & montrons dés ce jour...

AMM. Seigneur, auparavant d'une ame plus remiſe
Daignez voir le ſuccès d'une telle entrepriſe.
Sçavez-vous que Perſée eſt fils de Iupiter,
Et qu'ainſi vous avez le foudre à redouter?

PHI. Ie ſçay que Danaë fut ſon indigne mere,
L'or qui plut dans ſon ſein l'y forma d'adultere?
Mais le pur ſang des Rois n'eſt pas moins precieux,
Ny moins chery du Ciel, que les crimes des Dieux.

AMM. Mais vous ne ſçavez pas, Seigneur, que ſon épée
De l'horrible Meduſe a la teſte coupée,
Que ſous ſon bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'eſt fait de vous s'il en frape vos yeux.

PHI. On dit que ce prodige eſt pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'eſtre plus que pierre,
Et que n'aguere Atlas qui ne s'en pût cacher,
A cet aſpect fatal devint un grand rocher;

Soit une verité, soit un conte, n'importe,
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisqu'Andromede enfin vouloit me voir perir,
Ou triompher d'un Monstre afin de l'acquerir,
Que fiere de se voir l'objet de tant d'Oracles
Elle veut que pour elle on fasse des miracles;
Cette teste est un Monstre, aussi-bien que celuy
Dont cet heureux rival la delivre aujourd'huy,
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et Monstres à combatre, & miracles à faire.
Peut-estre quelques Dieux prendront nostre party,
Quoy que de leur Monarque il se dise sorty,
Et Iunon pour le moins prendra nostre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.*

*Iunon se fait voir dans un Char superbe, tiré par deux Paons, & si bien enrichy, qu'il paroit digne de l'orgueil de la Déesse qui s'y fait porter. Elle se promene au milieu de l'Air, dont nos Poëtes luy attribuent l'Empire, & y fait plusieurs tours, tantost à droite, & tantost à gauche, cependant qu'elle asseure Phinée de sa protection.

SCENE V.

IVNON dans son Char au milieu de l'air,
PHINEE, AMMON,
Suite de Phinée.

JVN. N'En doute point, Phinée, & cesse d'endurer.
PHI. Elle-mesme paroit pour nous en asseurer!
JVN. Ie ne seray pas seule, ainsi que moy Neptune
S'interesse en ton infortune,
Et déja la noire Alecton
Du fond des Enfers déchaisnée,
A par les ordres de Pluton
De mille cœurs pour toy la fureur mutinée:
Fort de tant de seconds, ose, & sers mon couroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.
PHI. Nous te suivons, Déesse, & dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis, nous avons Dieux pour Dieux,
Oracle pour Oracle, & la faveur des Cieux
D'un contrepoids égal dessus nous balancée
N'est pas entierement du costé de Persée.
JVN. Ie te le dis encor, ose, & sers mon couroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.
AMM. Sous tes commandemens, nous y courons, Déesse,
Le cœur plein d'esperance, & l'ame d'allegresse.

Allons, Seigneur, allons assembler vos amis,
Courons au grand succès qu'elle vous a promis,
Aussi-bien le Roy vient, il faut quitter la place,
De peur... *PHI.* Non, demeurez pour voir ce qui se passe,
Et songez à m'en faire un fidelle rapport,
Tandis que je m'apreste à cet illustre effort.

SCENE VI.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSEE, AMMON, TIMANTE, CHOEVR de Peuple.

TIM. SEigneur, le souvenir des plus aspres supplices
Quand un tel bien les suit n'a jamais que delices,
Si d'un mal sans pareil nous nous vismes surpris,
Nous benissons le Ciel d'un tel mal à ce prix,
Et voyant quel époux il donne à la Princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'allegresse.

CHO.[a] Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire,
Vivez heureux, & vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siecle entier on puisse encor vous dire,
Vivez, heureux amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie,
Qu'ils soient sans tache, & que tous leurs moments
Fassent redire mesme à la voix de l'Envie,
Vivez, heureux amants.

Que les Peuples les plus puissants
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent,
Qu'aux Dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la Terre à l'envy nous répondent,
Vivez, heureux amants.

CEP. Allons, amis, allons dans ce comble de joye
Rendre graces au Ciel de l'heur qu'il nous envoye,

[a] *Il chante.*

Allons dedans le Temple avecque mille vœux
De cet illustre Hymen achever les beaux nœuds,
Allons sacrifier à Iuppiter son pere,
Le prier de souffrir cé que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un meslange heureux de son sang, & du mien.
CAS. Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les Deitez propices.
Neptune est irrité, les Nymphes de la Mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer,
Et comme mon orgueil fit naistre leur colere,
Par mes submissions je doy les satisfaire.
Sur leurs sables témoins de tant de vanitez
Ie vay sacrifier à leurs Divinitez,
Et conduisant ma fille à ce mesme rivage,
De ses mesmes beautez leur rendre un plein hommage,
Ioindre nos vœux au sang des taureaux immolez:
Puis nous vous rejoindrons au Temple où vous allez.
PER. Souffrez qu'en mesme temps de ma fiere mataistre
Ie tasche d'appaiser la haine opiniastre,
Qu'un pareil sactifice, & de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous sçavez que Iunon à ce lien préside,
Que sans elle l'Hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jolousie aime à persecuter
Quiconque ainsi que moy sort de son Iupiter.
CEP. Ie suis ravy de voir qu'au milieu de vos flames
De si dignes respects regnent dessus vos ames.
Allez, j'immoleray pour vous à Iupiter,
Et je ne voy plus rien enfin à redouter.
Des Dieux les moins benins l'eternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour, & que reconnoissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs,
Que n'abate aussi-tost l'abaissement des cœurs.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHINEE, AMMON.

AMM. VOs amis assemblez brûlent tous de vous suivre,
Et Iunon dãs son Temple entre vos mains le livre:
Ce rival presque seul au pied de son Autel
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la Déesse agrêra la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime,
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHI. Que me sert que Iunon, que Neptune propice,
Que tous les Dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule Déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine
D'un injuste mépris fait une juste haine?
Amy, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Ie cherche à l'acquerir, & non à l'irriter,
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flame
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMM. Mais, Seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extremité que pretendez-vous faire?

PHI. Tout horsmis l'irriter, tout horsmis luy déplaire,
Soûpirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son couroux.

AMM. Quittez, quittez, Seigneur, un respect si funeste,
Ostez-vous ce rival, & hazardez le reste:
En dûst-elle à jamais dédaigner vos soûpirs,
La vangeance elle seule a de si doux plaisirs...

PHI. N'en cherchons les douceurs, amy, que les dernieres,
Rarement un amant les peut gouster entieres,

Et quand de ſa vangeance elles ſont tout le fruit,
Ce ſont fauſſes douceurs que l'amertume ſuit.
La mort de ſon rival, les pleurs de ſon ingrate
Ont bien je ne ſçay quoy qui dans l'abord le flate,
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en eſt flaté, plus il s'en croit trahy,
Sous d'eternels regrets ſon ame eſt abatuë,
Et ſa propre vangeance inceſſamment le tuë.
Ce n'eſt pas que je veüille enfin la negliger,
Si je ne puis fléchir, je cours à me vanger,
Mais ſouffre à mon amour, mais ſouffre à ma foibleſſe
Encor un peu d'effort auprès de ma Princeſſe.
Vn amant veritable eſpere juſqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut luy rendre tout.
L'inconſtante peut-eſtre encor toute étonnée
N'étoit pas bien à ſoy quand elle s'eſt donnée,
Et la reconnoiſſance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui luy rendoit le jour.
Au ſortir du peril, paſle encore & tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a creu tout devoir à ſon liberateur:
Mais ſouvent le devoir ne donne pas le cœur.
Il agit rarement ſans un peu d'impoſture,
Et fait peu de preſens dont ce cœur ne murmure.
Peut-eſtre; amy, peut-eſtre après ce grand effroy,
Son amour en ſecret aura parlé pour moy,
Les traits mal effacez de tant d'heureux ſervices,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ſes delices,
D'un regret amoureux touchant ſon ſouvenir,
Auront en ma faveur ſurpris quelque ſoûpir,
Qui s'échapant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pû laiſſer la porte encor ouverte.
Ah! ſi ce triſte Hymen ſe pouvoit éloigner.

AMM. Quoy, vous voulez encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux eſpoir voſtre fureur ſe dompte?

PHI. Que veux-tu! ne ſois point le témoin de ma honte,
Andromede revient, va trouver nos amis,
Va preparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux reſpects fléchiront l'inhumaine,
Ou ſes nouveaux mépris animeront ma haine,
Et tu verras mes feux changez en juſte horreur
Armer mes deſeſpoirs, & haſter ma fureur.

AMM. Ie vous plains, mais enfin j'obeis, & vous laiſſe.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, PHINEE, Suite de la Reyne.

PHI. VNe seconde fois, adorable Princesse,
Malgré de vos rigueurs l'imperieuse loy....
AND. Quoy, vous voyez la Reine, & vous parlez à moy!
PHI. C'est de vous seule aussi que j'ay droit de me plaindre,
Ie serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus vostre infidelité
Si vous vous excusiez sur son authorité.
Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente,
Dites-moy que vostre ame à regret obeït,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit,
Donnez-moy lieu de dire, *elle-mesme elle en pleure,*
Elle change forcée, & son cœur me demeure,
Et soudain de la Reine embrassant les genoux
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que luy puis-je, helas! demander pour remède,
Quand la main qui me tuë est celle d'Andromède,
Et que son cœur leger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement?
CAS. Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée,
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose en prenant son party
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorty?
Mais sorty (le diray-je, & pourrez-vous l'entendre?)
Ouy, sorty laschement, de peur de le défendre.
Ainsi nous n'avons fait que le recompenser
D'un bien où vostre bras venoit de renoncer,
Que vous cediez au Monstre, à luy-mesme, à tout autre:
Si c'est une injustice, examinons la vostre.
La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déja consolé de sa mort,
Et quand par un Heros le Ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.
PHI. Ah! Madame... *CAS.* Et bien, soit, vous avez soûpiré
Autant que l'a pû faire un cœur desesperé,

Iamais

Iamais aucun tourment n'égala voſtre peine;
Certes, quelque douleur dont voſtre ame fuſt pleine,
Ce deſeſpoir illustre & ces nobles regrets
Luy devoient un peu plus que des ſoûpirs ſecrets.
A ce defaut Perſée... *PHI.* Ah! c'en eſt trop, Madame,
Ce nom rend malgré moy la fureur à mon ame,
Ie me force au reſpect, mais toûjours le vanter
C'eſt me forcer moy-meſme à ne rien reſpecter.
Qu'a-t'il fait après tout ſi digne de vous plaire
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'euſt pû faire,
Et tout Heros qu'il eſt, qu'euſt-il oſé pour vous,
S'il n'euſt eu que ſa flame & ſon bras comme nous?
Mille & mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à luy leur euſt prété des aiſles,
Et vous les auriez veus encor plus genereux,
S'ils euſſent veu le Monstre & le peril ſous eux.
On s'expoſe aiſément quand on n'a rien à craindre,
Combatre un ennemy qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir ſa victoire ſeure, & daigner l'accepter,
C'eſt tout le rare exploit dont il ſe peut vanter;
Et je ne comprens point, ny quelle en eſt la gloire,
Ny quel grand prix merite une telle victoire.
CAS. Et voſtre aveuglement ſera bien moins compris,
Qui d'un ſujet d'estime en fait un de mépris.
Le Ciel qui mieux que nous connoit ce que nous ſommes
Meſure ſes faveurs au merite des hommes,
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'apuy,
S'il euſt pû voir en vous meſmes vertus qu'en luy.
Ce ſont graces d'enhaut rares, & ſingulieres,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires,
Ou pour en mieux parler, la juſtice des Cieux
Garde ce privilege au digne ſang des Dieux,
C'eſt par là que leur Roy vient d'avoüer ſa race.
AND. Ie diray plus, Phinée, & pour vous faire grace,
Ie veux ne rien devoir à cet heureux ſecours
Dont ce vaillant guerrier a conſervé mes jours:
Ie veux fermer les yeux ſur toute cette gloire,
Oublier mon peril, oublier ſa victoire,
Et quel qu'en ſoit enfin le merite, ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lors qu'après ces alarmes
Me voyant toute acquiſe au bon-heur de ſes armes,

Ayant pour luy les Dieux, ayant pour luy le Roy,
Dans ſa victoire meſme il s'eſt vaincu pour moy.
Il m'a ſacrifié tout ce haut avantage,
De toute ſa conqueſte il m'a fait un hommage,
Il m'en a fait un don, & fort de tant de voix,
Au peril de tout perdre il met tout à mon choix:
Il veut tenir pour grace un ſi juſte ſalaire,
Il reduit ſon bon-heur à ne me point déplaire,
Préferant mes refus, préferant ſon trépas
A l'effet de ſes vœux qui ne me plairoit pas.
En uſez-vous de meſme, & voſtre violence
Garde-t'elle pour moy la meſme déference?
Vous avez contre vous, & les Dieux, & le Roy,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moy!
Sous ombre d'une foy qui ſe tient en reſerve,
Ie dois à voſtre amour ce qu'un autre conſerve;
A moins que d'eſtre ingrate à mon liberateur,
A moins que d'adorer un laſche adorateur,
Que d'eſtre à mes parens, aux Dieux meſmes rebelle,
Vous crirez après moy ſans ceſſe, *à l'infidelle!*
C'étoit aux yeux du Monstre, au pied de ce rocher
Que l'effet de ma foy ſe devoit rechercher.
Mon ame encor pour vous de meſme ardeur preſſée
Vous euſt tendu la main au mépris de Perſée,
Et crû plus glorieux qu'on m'euſt veuë aujourd'huy
Expirer avec vous que regner avec luy.
Mais puiſque vous m'avez envié cette joye,
Ceſſez de m'envier ce que le Ciel m'envoye,
Et ſouffrez que je taſche enfin à meriter
Au refus de Phinée un fils de Iupiter.

PHI. Ie perds donc temps, Madame, & voſtre ame obſtinée
N'a plus amour, ny foy, ny pitié pour Phinée?
Vn peu de vanité qui flate vos parens,
Et d'un rival adroit les reſpects apparens,
Font plus en un moment avec leurs artifices
Que n'ont fait en ſix ans ma flame & mes ſervices?
Ie ne vous diray point que de pareils reſpects
A tout autre que vous pourroient eſtre ſuſpects,
Que qui peut ſe priver de la perſonne aimée,
N'a qu'une ardeur civile, & fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour;
C'eſt un preſent des Cieux, faites-luy voſtre Cour,

Plus fidelle qu'à moy, tenez-luy mieux parole,
I'en vay rougir pour vous cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-estre, apres m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval aislé.
AND. Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.
PHI. Il peut avec le temps estre le plus à plaindre.
AND. Il porte à son costé dequoy l'en garantir.
PHI. Vous l'attendez icy, je vay l'en avertir.
CAS. Son amour peut sans vous nous rendre cet office.
PHI. Le mien s'efforcera pour ce dernier service,
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre conte au Roy de vos justes mépris.

SCENE III.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, Suite du Roy & de la Reine.

CEP. QVe faisoit-là Phinée? est-il si temeraire
Que ce que font les Dieux il pense à le défaire?
CAS. Apres avoir prié, soûpiré, menacé,
Il vous a veu, Seigneur, & l'orage a passé.
CEP. Et vous prétiez l'oreille à ses discours frivoles?
CAS. Vn amant qui perd tout peut perdre des paroles,
Et l'écouter sans trouble & sans rien hazarder,
C'est la moindre faveur qu'on luy puisse accorder.
Mais, Seigneur, dites-nous si Iupiter propice
Se declare en faveur de vostre sacrifice,
Si de nostre famille il se rend le soûtien,
S'il consent l'union de nostre sang au sien?
CEP. Iamais les feux sacrez & la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux legitimes.
Tous auspices heureux, & le grand Iupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa presence,
Et de sa propre bouche asseurer l'alliance.
CAS. Les Nymphes de la Mer nous en ont fait autant.
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant,
Et leurs benins regards envoyez au rivage
Avecque nostre encens ont receu nostre hommage.

Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptuue à l'envy mesloit ses demy-Dieux,
Toutes ont témoigné d'un panchement de teste
Consentir au bon-heur que le Ciel nous apreste,
Et nos submissions desarmant leurs dédains
Toutes ont pour Adieu batu l'onde des mains.
Que si mesme bon-heur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait veu de Iunon sa priere exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CEP. Les Dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait,
N'en doutez point, Madame, aussi-bien que Neptune
Iunon consentira nostre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCENE IV.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, AGLANTE, Suite du Roy & de la Reine.

AGL. AH Seigneur, au secours,
Du genereux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du Temple une troupe mutine
Vient de l'environner, & déja l'assassine.
Phinée en les joignant furieux & jaloux
Leur a crié, *main basse, à luy seul, donnez tous.*
Ceux qui l'accompagnoient tout aussi-tost se rendent,
Clyte & Nylée encor vaillamment le défendent,
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CAS. Dieux, est-ce-là l'effet de tant d'heureux presages?
Allez, Gardes, allez signaler vos courages,
Allez perdre ce traistre, & punir ce voleur
Qui pretend sous le nombre accabler la valeur.

CEP. Moderez vos frayeurs, & vous, sechez vos larmes,
Le Ciel n'a point besoin du secours de nos armes,
Il a de ce Heros trop pris les interests
Pour n'avoir pas pour luy des miracles tous prests,
Et peut-estre bien tost sur ce lasche aversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son pere.

Iugez de l'avenir par ce qui s'eſt paſſé,
Les Dieux acheveront ce qu'ils ont commencé,
Ouy, les Dieux à leur ſang doivent ce privilege,
Y meſler noſtre main c'eſt faire un ſacrilege.
CAS. Seigneur, ſur cet eſpoir hazarder ce Heros,
C'eſt trop...

SCENE V.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PHORBAS, AGLANTE, Suite du Roy & de la Reine.

PHO. METtez, grand Roy, voſtre eſprit en repos,
La teſte de Meduſe a puny tous ces traiſtres.
CEP. Le Ciel n'eſt point menteur, & les Dieux ſont nos maiſtres.
PHO. Auſſi-toſt que Perſée a pû voir ſon rival,
Deſcendons, a-t'il dit, *en un combat égal,*
Quoy que j'aye en ma main un entier avantage,
Ie ne veux que mon bras, ne pren que ton courage.
Pren, pren cet avantage, & j'uſeray du mien,
Dit Phinée, & ſoudain ſans plus répondre rien,
Les ſiens donnent en foule, & leur troupe preſſée
Fait choir Menale & Clyte aux pieds du grand Perſée.
Il s'écrie auſſi-toſt, *Amis, fermez les yeux,*
Et ſauvez vos regards de ce preſent des Cieux,
I'atteſte qu'on m'y force, & n'en fais plus d'excuſe.
Il découvre à ces mots la teſte de Meduſe.
Soudain j'entens des cris qu'on ne peut achever,
I'entens gemir les uns, les autres ſe ſauver,
I'entens le repentir ſucceder à l'audace,
I'entens Phinée enfin qui luy demande grace.
Perfide, il n'eſt plus temps, luy dit Perſée. Il fuit;
I'entens comme à grands pas ce vainqueur le pourſuit,
Comme il court ſe vanger de qui l'oſoit ſurprendre,
Ie l'entens s'éloigner, puis je ceſſe d'entendre.
Alors ouvrant les yeux par ſon ordre fermez,
Ie voy tous ces méchans en pierre transformez,
Mais l'un plein de fureur, & l'autre plein de crainte,
En porte ſur le front l'image encor empreinte,

SCENE VII.

MERCVRE, CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSEE, PHORBAS, AGLANTE, Suite du Roy & de la Reine.

ME. [a] ROy, Reine, & vous Princeſſe, & vous heureux vainqueur,
Que Iupiter mon pere
Tient pour mon digne frere,
Ne craignez plus du Sort la jalouſe rigueur.
Ces portes du Temple fermées,
Dont vos ames ſont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le Ciel conſent:
Tous les Dieux ſont d'accord de ce bonheur ſupreſme,
Et leur Monarque tout-puiſſant
Vous le vient apprendre luy-meſme. [b]

CAS. Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs,
Pour meriter du Ciel ces nouvelles faveurs.

CHO. [c] Maiſtre des Dieux, haſte-toy de paroiſtre,
Et de verſer ſur ton ſang & nos Rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naiſtre.

Fay choir ſur eux de nouvelles couronnes,
Et fay-nous voir pas un heur accomply
Qu'ils ont tous dignement remply
Le rang que tu leur donnes. [d]

[a] *Au milieu de l'air.*

[b] *Mercure revole en haut après avoir parlé.*

[c] *Il chante.*

[d] *Tandis qu'on chante, Iupiter deſcend du Ciel dans un Troſne tout éclatant d'or & de lumieres, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ſes deux coſtez deux autres nuages apportent jusqu'à terre Iunon & Neptune appaiſez par les ſacrifices des amants. Ils ſe deployent en rond autour de celuy de Iupiter, & occupant toute la face du Theatre ils font le plus agreable ſpectacle de toute cette repreſentation.*

SCENE VIII.

IVPPITER, IVNON, NEPTVNE, CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSEE, PHORBAS, AGLANTE, *Suite du Roy & de la Reine.*

[a] Il est dans son Trosne au milieu de l'air.

IVP.[a] DEs nopces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux Cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon Temple ont annoncé les Dieux.
Roy, Reine, & vous amans, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant sejour,
Où le Nectar & l'Ambrosie
Vous seront comme à nous prodiguez chaque jour.
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semez de nouvelles étoilles
Du haut du Ciel éclairant aux Mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des Autels.

[b] A Persée. [c] A Cassiope. [d] Si-tost que Iunon a dit ces vers, elle fait prẽdre place au Roy & à Persée auprès d'elle.

IVN.[b] Iunon mesme y consent, & vostre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

Neptune fait le mesme hõneur à la Reine & à la Princesse Andromede, & tous ensemble remontent dans le Ciel qui les attend, cependant que le Peuple pour acclamation publique chante ces vers qui viennent d'estre prononcez par Iupiter.

NEP.[c] Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens desarment son courroux.
IVN. Venez, Heros, & vous Cephée,
Prendre là haut vos places de ma main.
NEP. Reines, venez, que ma haine étouffée
Vous conduise elle-mesme à cet heur souverain.
PER. Accablez & surpris d'une faveur si grande....
IVN. Arrétez là vostre remerciment,
L'obeïssance est le seul compliment
Qu'agrée un Dieu quand il commande.[d]
CHO. Allez, amans, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant sejour,
Où le Nectar & l'Ambrosie
Vous seront comme aux Dieux prodiguez chaque jour:
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semez de nouvelles étoiles
Du haut du Ciel éclairant aux Mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des Autels.

FIN.

D. SANCHE D'ARRAGON,

COMEDIE HEROÏQVE.

ACTEVRS.

D. ISABELLE, Reine de Castille.

D. LEONOR, Reine d'Arragon.

D. ELVIRE, Princesse d'Arragon.

BLANCHE, Dame d'honneur de la Reine de Castille.

CARLOS, Cavalier inconnu, qui se trouve estre D. Sanche Roy d'Arragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, Favory du defunt Roy d'Arragon.

D. LOPE DE GVSMAN
D. MANRIQVE DE LARE } *Grands de Castille.*
D. ALVAR DE LVNE

La Scene est à Valladolid.

D. SANCHE D'ARRAGON, COMEDIE HEROÏQVE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

LEO. APRES tant de malheurs enfin le Ciel propice
S'eſt reſolu, ma fille, à nous faire justice,
Noſtre Arragon pour nous presque tout revolté
Enleve à nos Tyrans ce qu'ils nous ont oſté,
Briſe les fers honteux de leurs injustes chaiſnes,
Se remet ſous nos loix, & reconnoit ſes Reines,
Et par ſes Deputez qu'aujourd'huy l'on attend
Rend d'un ſi long exil le retour éclatant.
Comme nous la Caſtille attend cette journée
Qui luy doit de ſa Reine aſſeurer l'Hymenée,
Nous l'allons voir icy faire choix d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous?

Nous allons en des lieux ſur qui vint ans d'abſence
Nous laiſſent une foible & douteuſe puiſſance,
Le trouble regne encor où vous devez regner:
Le Peuple vous rappelle, & peut vous dédaigner,
Si vous ne luy portez au retour de Caſtille
Que l'avis d'une mere, & le nom d'une fille.
D'un mary valeureux les ordres & le bras
Sçauroient bien mieux que nous aſſeurer vos Etats,
Et par des actions nobles, grandes, & belles,
Diſſiper les mutins, & dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous:
On aime voſtre ſçeptre, on vous aime, & ſur tous
Du Comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima ſans ſçeptre, & ſe fit voſtre appuy,
Quand vous le recouvrez, eſt bien digne de luy.

ELV. Ce Comte eſt genereux, & me l'a fait paroiſtre,
Auſſi le Ciel pour moy l'a voulu reconnoiſtre,
Puiſque les Caſtillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande Reine ils demandent le choix;
Et comme ſes rivaux luy cedent en merite,
Vn eſpoir à preſent plus doux le ſollicite,
Il regnera ſans nous. Mais Madame, après tout,
Sçavez-vous à quel choix l'Arragon ſe reſout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaiſtre,
S'il voit que je luy mene un étranger pour maiſtre?
Montons de grace au Troſne, & de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baiſſerons les yeux.

LEO. Vous les abaiſſez trop, une ſecrette flame
A déja malgré-moy fait ce choix dans voſtre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux merites du Comte a fermé voſtre cœur.
Tout eſt illuſtre en luy, moy-meſme je l'avoë,
Mais ſon ſang que le Ciel n'a formé que de boüe,
Et dont il cache exprès la ſource obſtinément....

ELV. Vous pourriez en juger plus favorablement,
Sa naiſſance inconnuë eſt peut-eſtre ſans tache:
Vous la préſumez baſſe à cauſe qu'il la cache,
Mais combien a-t'on veu de Princes déguiſez
Signaler leur vertu ſous des noms ſuppoſez,
Dompter des Nations, gagner des Diadêmes,
Sans qu'aucun les connûſt, ſans ſe connoiſtre eux-meſmes?

LEO. Quoy, voilà donc enfin dequoy vous vous flatez?
ELV. I'aime & prise en Carlos ses rares qualitez.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime, & cette bien-veillance,
Et l'innocent tribut de ces affections
Que doit toute la Terre aux belles actions,
N'a rien qui deshonore une jeune Princesse.
En cette qualité je l'aime, & le caresse,
En cette qualité ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dûs,
Il fait sa Cour chez moy comme un autre peut faire:
Il a trop de vertus pour estre temeraire,
Et si jamais ses vœux s'échapoient jusqu'à moy,
Ie sçay ce que je suis, & ce que je me doy.
LEO. Daigne le juste Ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, & le mettre en usage.
ELV. Vos ordres sur mon cœur sçauront toûjours regner.
LEO. Cependant ce Carlos vous doit accompagner?
Doit venir jusqu'aux lieux de vostre obeïssance
Vous rendre ces respects dûs à vostre naissance,
Vous faire comme icy sa Cour tout simplement?
ELV. De ces pareils la guerre est l'unique élement;
Accoûtumez d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La prise de Seville, & les Mores défaits
Laissent à la Castille une profonde paix,
S'y voyant sans employ sa grande ame inquiete
Veut bien de D. Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur haster nos bons Destins.
LEO. Mais quand il vous aura dans le Trosne affermie,
Et jetté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t'il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire, & les dangers?
ELV. Madame, la Reine entre.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

LEO. AVjourd'huy donc, Madame,
Vous allez d'un Heros rendre heureuſe la flame,
Et d'un mot ſatisfaire aux plus ardents ſouhaits
Que pouſſent vers le Ciel vos fidelles Sujets?
ISA. Dites, dites plûtoſt qu'aujourd'huy, grandes Reines,
Ie m'impoſe à vos yeux la plus dure des geſnes,
Et fais deſſus moy-meſme un illustre attentat,
Pour me ſacrifier au repos de l'Etat,
Que c'eſt un ſort faſcheux & triste que le noſtre,
De ne pouvoir regner que ſous les loix d'un autre,
Et qu'un ſceptre ſoit creu d'un ſi grand poids pour nous,
Que pour le ſoûtenir il nous faille un époux:
A peine ay-je deux mois porté le Diadeſme,
Que de tous les coſtez j'entens dire qu'on m'aime,
Si toutefois ſans crime, & ſans m'en indigner,
Ie puis nommer amour une ardeur de regner.
L'ambition des Grands à cet eſpoir ouverte
Semble pour m'acquerir s'appreſter à ma perte,
Et pour trancher le cours de leurs diſſentions
Il faut fermer la porte à leurs prétentions,
Il m'en faut choiſir un, eux-meſmes m'en convient,
Mon Peuple m'en conjure, & mes Etats m'en prient,
Et meſme par mon ordre ils m'en propoſent trois
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare,
Et Don Alvar de Lune ont un merite rare,
Mais que me ſert ce choix qu'on fait en leur faveur
Si pas-un d'eux enfin n'a celuy de mon cœur?
LEO. On vous les a nommez, mais ſans vous les preſcrire,
On vous obeira quoy qu'il vous plaiſe élire,
Si le cœur a choiſi, vous pouvez faire un Roy.
ISA. Madame, je ſuis Reine, & dois regner ſur moy.
Le rang que nous tenons jaloux de noſtre gloire
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,

Iette sur nos desirs un joug imperieux,
Et dédaigne l'avis, & du cœur, & des yeux.
Qu'on ouvre. Iuste Ciel, voy ma peine, & m'inspire,
Et ce que je doy faire, & ce que je doy dire.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MAVRIQVE, D. ALVAR, CARLOS.

ISA. AVant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agrêra mon choix aveuglément,
Que les deux mépriſez, & tous les trois peut-estre,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maistre.
Car enfin je suis libre à disposer de moy,
Le choix de mes Etats ne m'est point une loy;
D'une troupe importune il m'a débarassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans necessité de l'arréter sur vous.
I'aime à sçavoir par là qu'on vous préfere à tous,
Vous m'en étes plus chers, & plus considerables,
I'y voy de vos vertus les preuves honorables,
I'y voy la haute estime où sont vos grands exploits;
Mais quoy que mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le Ciel en un moment quelquefois nous éclaire,
Ie veux en le faisant pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouiez que pour devenir Roy
Quiconque me plaira n'a besoin que de moy.

LOP. C'est une authorité qui vous demeure entiere,
Vostre Etat avec vous n'agit que par priere,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens
Que par obeissance à vos commandemens.
Ce n'est point ny son choix, ny l'éclat de ma race,
Qui me font, grande Reine, esperer cette grace,
Ie l'attens de vous seule, & de vostre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas merité,
Et dont sans regarder service, ny famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.

C'eſt à nous d'obeïr, & non d'en murmurer;
Mais vous nous permettrez toutefois d'eſperer,
Que vous ne ferez choir cette faveur inſigne,
Ce bon-heur d'eſtre à vous, que ſur le moins indigne,
Et que voſtre vertu vous fera trop ſçavoir
Qu'il n'eſt pas bon d'uſer de tout voſtre pouvoir.
Voilà mon ſentiment. *ISA.* Parlez, vous, Don Manrique.
MAN. Madame, puiſqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoy que voſtre diſcours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de juſtes ſoupçons,
Ie vous diray pourtant, comme à ma Souveraine,
Que pour faire un vray Roy vous le faſſiez en Reîne,
Que vous laiſſer borner c'eſt vous-meſme affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir,
Et qu'à prendre pour loy le choix qu'on vous propoſe
Le Roy que vous feriez vous devroit peu de choſe,
Puiſqu'il tiendroit les noms de Monarque & d'époux
Du choix de vos Etats auſſi-bien que de vous.
Pour moy qui vous aimay ſans ſçeptre & ſans couronne,
Qui n'ay jamais eu d'yeux que pour voſtre perſonne,
Que meſme le feu Roy daigna conſiderer
Iuſqu'à ſouffrir ma flame, & me faire eſperer,
I'oſeray me promettre un ſort aſſez propice
De cet aveu d'un frere, & quatre ans de ſervice,
Et ſur ce doux eſpoir deuſſay-je me trahir,
Puiſque vous le voulez je jure d'obeïr.
ISA. C'eſt comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune?
ALV. Ie ne vous feray point de harangue importune.
Choiſiſſez hors des trois, tranchez abſolument,
Ie jure d'obeïr, Madame, aveuglement.
ISA. Sous les profonds reſpects de cette déference
Vous nous cachez peut-eſtre un peu d'indifference,
Et comme voſtre cœur n'eſt pas ſans autre amour,
Vous ſçavez des deux parts faire bien voſtre Cour.
ALV. Madame.... *ISA.* C'eſt aſſez, que chacun prenne place.*
MAN. Tout beau, tout beau, Carlos, d'où vous vient cette audace,
Et quel titre en ce rang a pû vous établir?
CAR. I'ay veu la place vuide, & creu la bien remplir.
MAN. Vn ſoldat bien remplir une place de Comte!
CAR. Seigneur, ce que je ſuis ne me fait point de honte,
Depuis plus de ſix ans il ne s'eſt fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de Soldat.

I'en avois

* *Icy les trois Reines prennent chacune vn fauteuil, & après que les trois Comtes & le reſte des Grands qui ſont preſens ſe ſont aſſis ſur des bãcs preparez exprès, Carlos y voyant vne place vuide, s'y veut ſeoir, & Don Manrique l'en empeſche.*

I'en avois pour témoin le feu Roy voſtre frere,
Madame, & par trois fois.... *MAN.* Nous vous avons veu faire,
Et ſçavons mieux que vous ce que peut voſtre bras.
ISA. Vous en étes instruits, & je ne le ſuis pas,
Laiſſez-le me l'apprendre. Il importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les ſçavoir connoiſtre, & ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs Sujets qu'ils doivent honorer.
MAN. Ie ne me croyois pas eſtre icy pour l'entendre.
ISA. Comte, encore une fois laiſſez-le me l'apprendre,
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.
CAR. Ie diray qui je ſuis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle, Soldat, je fais gloire de l'eſtre,
Au feu Roy par trois fois je le fis bien paroiſtre,
L'étendart de Caſtille à ſes yeux enlevé
Des mains des ennemis par moy ſeul fut ſauvé,
Cette ſeule action rétablit la bataille,
Fit rechaſſer le More au pied de ſa muraille,
Et rendant le courage aux plus timides cœurs
Rappela les vaincus, & défit les vainqueurs.
Ce meſme Roy me vit dedans l'Andalouſie
Dégager ſa perſonne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups ſur un monceau de morts,
Ie luy fis ſi long-temps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de luy ſes Troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent ſacrifiées,
Et le meſme eſcadron qui vint le ſecourir
Le ramena vainqueur, & moy preſt à mourir.
Ie montay le premier ſur les murs de Seville,
Et tins la bréche ouverte aux Troupes de Caſtille.
Ie ne vous parle point d'aſſez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes Rois,
Tel me voit, & m'entend, & me mépriſe encore,
Qui gemiroit ſans moy dans les priſons du More.
MAN. Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope, & pour moy?
CAR. Ie parle ſeulement de ce qu'a veu le Roy,
Seigneur, & qui voudra parle à ſa conſcience.
Voilà dont le feu Roy me promit recompenſe,
Mais la mort le ſurprit comme il la reſolvoit.
ISA. Il ſe fuſt acquitté de ce qu'il vous devoit,
Et moy comme heritant ſon ſceptre & ſa couronne,
Ie prens ſur moy ſa debte, & je vous la fais bonne.

Seyez-vous, & quittons ces petits differens.
LOP. Souffrez qu'auparavant il nomme ſes parens.
Nous ne conteſtons point l'honneur de ſa vaillance,
Madame, & s'il en faut noſtre reconnoiſſance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre ſans luy nous étions priſonniers;
Mais enfin la valeur ſans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.
CAR. Se pare qui voudra des noms de ſes ayeux,
Moy, je ne veux porter que moy-meſme en tous lieux,
Ie ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naiſtre,
Et ſuis aſſez connu ſans les faire connoiſtre.
Mais pour en quelque ſorte obeir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon pere.
LOP. Vous le voyez, Madame, & la preuve en eſt claire,
Sans doute il n'eſt pas noble. *ISA.* Et bien, je l'ennoblis,
Quelle que ſoit ſa race, & de qui qu'il ſoit fils.
Qu'on ne conteſte plus. *MAN.* Encor un mot, de grace.
ISA. Don Manrique, à la fin c'eſt prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir ſi vous n'y conſentez?
MAN. Ouy, mais ce rang n'eſt deu qu'aux hautes Dignitez,
Tout autre qu'un Marquis, ou Comte le profane.
[a] *A Carlos.* *ISA.*[a] Et bien, ſeyez-vous, donc, Marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, Gouverneur de Burgos.
Don Manrique, eſt-ce aſſez pour faire ſeoir Carlos?
Vous reste-t'il encor quelque ſcrupule en l'ame? [b]
[b] *D. Manrique & D. Lope ſe leuent, & Carlos ſe ſied.*
MAN. Achevez, achevez, faites-le Roy, Madame,
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'eſt moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas ſans myſtere,
Et ces nouveaux ſermens qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans voſtre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré,
Ie ſuis preſt d'obeyr, & loin d'y contredire
Ie laiſſe entre ſes mains, & vous, & voſtre Empire,
Ie ſors avant ce choix, non que j'en ſois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougiſſe pour vous.
ISA. Arrétez, inſolent, voſtre Reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment ſoupçonne,
Et pour la démentir, veut bien vous aſſeurer
Qu'au choix de ſes Etats elle veut demeurer,

Que vous tenez encor meſme rang dans ſon ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flame,
Et qu'au lieu d'en punir le zéle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.
MAN. Madame, excuſez donc ſi quelque antipathie....
ISA. Ne faites point icy de fauſſe modestie,
I'ay trop veu voſtre orgueil pour le juſtifier,
Et ſçay bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, ſoit que par ſimple estime
Ie rende à ſes vertus un honneur legitime,
Vous devez reſpecter, quels que ſoient mes deſſeins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Ie l'ay fait voſtre égal, & quoy qu'on s'en mutine,
Sçachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Ie veux qu'aujourd'huy meſme il puiſſe plus que moy,
I'en ay fait un Marquis, je veux qu'il faſſe un Roy.
S'il a tant de valeur que vous-meſme le dites,
Il ſçait quelle eſt la voſtre, & connoit vos merites,
Et jugera de vous avec plus de raiſon,
Que moy qui n'en connois que la race, & le nom.
Marquis, prenez ma bague, & la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en faſſe un Monarque,
Ie vous laiſſe y penſer tout ce reſte du jour.
Rivaux ambitieux, faites-luy voſtre Cour,
Qui me rapportera l'anneau que je luy donne
Recevra ſur le champ ma main, & ma Couronne.
Allons, Reines, allons, & laiſſons-les juger
De quel coſté l'amour avoit ſçeu m'engager.

SCENE IV.

D. MANRIQVE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

LOP. ET bien, Seigneur Marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il eſt beſoin qu'on faſſe?
Vous étes noſtre juge, il faut vous adoucir.
CAR. Vous y pourriez peut-eſtre aſſez mal reüſſir,
Quittez ces contretemps de froide raillerie.
MAN. Il n'en eſt pas ſaiſon quand il faut qu'on vous prie.

CAR. Ne raillons, ny prions, & demeurons amis.
Ie ſçay ce que la Reine en mes mains a remis,
I'en uſeray fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas-un de vous trois n'aura lieu de ſe plaindre.
Ie n'entreprendray point de juger entre vous
Qui merite le mieux le nom de ſon époux,
Ie ſerois temeraire, & m'en ſens incapable,
Et peut-eſtre quelqu'un m'en tiendroit recuſable.
Ie m'en reçuſe donc, afin de vous donner
Vn juge que ſans honte on ne peut ſoupçonner;
Ce ſera voſtre épée, & voſtre bras luy-meſme.
Comtes, de cet anneau dépend le Diadeſme,
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde.... *LOP.* A qui, Carlos? *CAR.* A mon vainqueur.
Qui pourra me l'oſter l'ira rendre à la Reine,
Ce ſera du plus digne une preuve certaine,
Prenez entre vous l'ordre, & du temps & du lieu,
Ie m'y rendray ſur l'heure, & vay l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQVE, D. LOPE, D. ALVAR.

LOP. VOus voyez l'arrogance. *ALV.* Ainſi les grands courages
Sçavent en genereux repouſſer les outrages.
MAN. Il ſe méprend pourtant s'il penſe qu'aujourd'huy
Nous daignions meſurer noſtre épée avec luy.
ALV. Refuſer un combat! *LOP.* Des Generaux d'Armée
Ialoux de leur honneur & de leur Renommée,
Ne ſe commettent point contre un avanturier.
ALV. Ne mettez point ſi bas un ſi vaillant guerrier.
Qu'il ſoit ce qu'en voudra preſumer voſtre haine,
Il doit eſtre pour nous ce qu'a voulu la Reine.
LOP. La Reine qui nous brave, & ſans égard au ſang
Oſe ſoüiller ainſi l'éclat de noſtre rang?
ALV. Les Rois de leurs faveurs ne ſont jamais comptables,
Ils font comme il leur plaiſt & défont nos ſemblables.
MAN. Envers les Majeſtez vous étes bien diſcret,
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en ſecret?

ALV. Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espere par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la Reine honore.
MAN. Vous la respectez fort, mais y pretendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes si doux....
ALV. Qu'ils me soient doux, ou non, je ne croy pas sans crime
Pouvoir de mon pais desavoüer l'estime,
Et puisqu'il m'a jugé digne d'estre son Roy,
Ie soûtiendray par tout l'état qu'il fait de moy.
Ie vay donc disputer, sans que rien me retarde,
Au Marquis Don Carlos cet anneau qu'il nous garde,
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
I'attendray de vous deux qui voudra me l'oster,
Le champ vous sera libre. *LOP.* A la bonne heure, Comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte,
Nous ne dédaignons point un si digne rival,
Mais pour vostre Marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

ISA. BLanche, as-tu rien connu d'égal à ma miſere?
Tu vois tous mes deſirs condamnez à ſe taire,
Mon cœur faire un beau choix ſans l'oſer accepter,
Et nourrir un beau feu ſans l'oſer écouter.
Voy par là ce que c'eſt, Blanche, que d'eſtre Reine.
Comptable de moy-meſme au nom de Souveraine,
Et Sujette à jamais du Troſne où je me voy,
Ie puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moy.
O Sceptres, s'il eſt vray que tout vous ſoit poſſible,
Pourquoy ne pouvez-vous rendre un cœur inſenſible?
Pourquoy permettez-vous qu'il ſoit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLA. Ie préſumois tantoſt que vous les alliez croire,
I'en ay plus d'une fois tremblé pour voſtre gloire,
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer
Au choix de Don Carlos ſembloit tout préparer,
Ie le nommois pour vous, mais enfin par l'iſſuë
Ma crainte s'eſt trouvée heureuſement deceuë,
L'effort de voſtre amour a ſçeu ſe moderer,
Vous l'avez honoré ſans vous deshonorer,
Et ſatisfait enſemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une Reine, & l'ardeur d'une amante.

ISA. Dy que pour honorer ſa generoſité
Mon amour s'eſt joüé de mon authorité,
Et qu'il a fait ſervir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la Reine au couroux de l'amante.
D'abord par ce diſcours qui t'a ſemblé ſuſpect
Ie voulois ſeulement eſſayer leur reſpect,
Soûtenir juſqu'au bout la dignité de Reine,
Et comme enfin ce choix me donnoit de la peine,

Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
I'allois nommer pourtant, & nommer au hazard:
Mais tu sçais quel orgueil ont lors montré les Comtes,
Combien d'affronts pour luy, combien pour moy de hontes.
Certes il est bien dur à qui se voit regner
De montrer quelque estime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de vanger sa grandeur mépriſée
L'amour à la faveur trouve une pante aisée:
A l'interest du Sceptre aussi-tost attaché
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroistre
Que ce change de nom ne fasse méconnoistre.
I'ay fait Carlos Marquis, & Comte, & Gouverneur,
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur,
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue,
Ce torrent grossissoit rencontrant cette digue,
C'étoit plus les punir, que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ay voulu l'amuser,
Par ces profusions j'ay creu le satisfaire,
Et l'ayant satisfait l'obliger à se taire:
Mais, helas! en mon cœur il avoit tant d'appuy,
Que je n'ay pû jamais prononcer contre luy,
Et n'ay mis en ces mains ce don du Diadesme
Qu'afin de l'obliger à s'exclurre luy-mesme.
Ainsi pour appaiser les murmures du cœur
Mon refus a porté les marques de faveur,
Et revétant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un Roy, je l'ay fait davantage.
Outre qu'indifferente aux vœux de tous les trois,
I'esperois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soy-mesme estimable
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ay fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet.
Car mon ame pour luy, quoy qu'ardemment pressée,
Ne sçauroit se permettre une indigne pensée,
Et je mourrois encor avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je voy bien que je me suis trompée
De m'en estre remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion dessous cette couleur
De vanger le mépris qu'on fait de sa valeur.

Ie devois par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les Grands amoureux de mon rang
Vne neceſſité de répandre du ſang.
Mais j'y ſçauray pourvoir. *BLA.* C'eſt un penible ouvrage
D'arréter un combat qu'authoriſe l'uſage,
Que les loix ont reglé, que les Rois vos ayeux
Daignoient aſſez ſouvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dedit point ſans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la vie.
ISA. Ie ſçay ce que tu dis, & n'iray pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lors que le deshonneur ſoüille l'obeïſſance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la hazarde alors n'en ſçait pas bien uſer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oſer.
Ie rompray ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu ſi je puis le remettre.
Les Reines d'Arragon pourront meſme m'aider.
Voicy déja Carlos que je viens de mander,
Demeure, & ſois témoin avec combien d'adreſſe
Ma gloire de mon ame eſt toûjours la maîtreſſe.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

ISA. VOus avez bien ſervy, Marquis, & jusqu'icy
Vos armes ont pour nous dignement reüſſy:
Ie penſe avoir auſſi bien payé vos ſervices.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais offices,
I'ay fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ay fait
Ne vous a pas coûté ſeulement un ſouhait.
Si cette recompenſe eſt pourtant ſi petite
Qu'elle ne puiſſe aller jusqu'à voſtre merite,
S'il vous en reſte encor quelqu'autre à ſouhaiter,
Parlez, & donnez-moy moyen de m'acquiter.
CAR. Aprés tant de faveurs à pleines mains verſées
Dont mon cœur n'euſt oſé concevoir les penſées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bien-faits,
Que j'oſaſſe former encor quelques ſouhaits:

ISA. Vous

ISA. Vous êtes donc content, & j'ay lieu de me plaindre.
CAR. De moy ? *ISA.* De vous, Marquis. Ie vous parle sans feindre,
Ecoutez. Vostre bras a bien servy l'Etat,
Tant que vous n'avez eu que le nom de Soldat:
Dès que je vous fais Grand, si-tost que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce mesme bras s'apreste à troubler son repos,
Comme si le Marquis cessoit d'estre Carlos,
Ou que cette grandeur ne fust qu'un avantage
Qui dûst à sa ruïne armer vostre courage.
Les trois Comtes en sont les plus fermes soûtiens,
Vous attaquez en eux ses appuis, & les miens,
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce mesme Etat me demandant un Roy
Les a jugez eux trois les plus dignes de moy.
Peut-estre un peu d'orgueil vous a mis dans la teste
Qu'à vanger leur mépris ce pretexte est honneste,
Vous en avez suivy la premiere chaleur;
Mais ont-ils mépriſé vous, ou vostre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma veuë?
Il ont fait peu d'état d'une race inconnuë,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher;
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
I'avois pris quelque soin de vous vanger moy-mesme:
Remettre entre vos mains le don du Diadesme,
Ce n'étoit pas, Marquis, vous vanger à demy.
Ie vous ay fait leur juge, & non leur ennemy,
Et si sous vostre choix j'ay voulu les reduire,
C'est pour vous faire honneur, & non pour les détruire,
C'est vostre seul avis, non leur sang que je veux,
Et c'est m'entendre mal que vous armer contr'eux.
N'auriez-vous point pensé que si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'Etat me cherchant un époux
N'en auroit pû trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyois si vain, si temeraire...
CAR. Madame, arrêtez-là vostre juste colere,
Ie suis assez coupable, & n'ay que trop osé
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Ie ne me défens point des sentimens d'estime
Que vos moindres Sujets auroient pour vous sans crime.

Lors que je vois en vous les celestes accords
Des graces de l'esprit, & des beautez du corps,
Ie puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de vostre époux jetter un œil d'envie,
Ie puis contre le Ciel en secret murmurer
De n'estre pas né Roy pour pouvoir esperer,
Et les yeux ébloüis de cet éclat supresme
Baisser soudain la veuë, & rentrer en moy-mesme.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soûpirs,
Vn ridicule espoir, de criminels desirs!
Ie vous aime, Madame, & vous estime en Reine,
Et quand j'aurois des feux dignes de vostre haine,
Si vostre ame sensible à ces indignes feux
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux,
Si par quelque malheur que je ne puis comprendre
Du Trosne jusqu'à moy je la voyois descendre,
Commençant aussi-tost à vous moins estimer,
Ie cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ay pour vous est tout à vostre gloire,
Ie ne vous pretens point pour fruit de ma victoire,
Ie combats vos amants, sans dessein d'acquerir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir,
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoistre aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hazarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maistre:
Ie puis en mal juger, je puis les mal connoistre.
Ie sçay qu'ainsi que moy le Démon des combats
Peut donner au moins digne, & vous, & vos Etats;
Mais du moins si le sort des armes journalieres
En laisse par ma mort de mauvaise lumieres,
Elle m'en ostera la honte, & le regret:
Et mesme si vostre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vostre,
Ie ne vous verray point entre le bras d'un autre
Reprocher à Carlos par de muets soûpirs
Qu'il est l'unique autheur de tous vos déplaisirs.

ISA. Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flame,
Marquis, je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme,
Mais si j'aime, c'est mal me faire vostre Cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour,

Et toute vostre ardeur se seroit moderée
A m'avoir dans ce doute assez considerée.
Ie le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considerer.
Ie ne le cele point, j'aime, Carlos, ouy, j'aime,
Mais l'amour de l'Etat plus fort que de moy-mesme
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux
Le plus digne Heros de regner en ces lieux,
Et craignant que mes feux osassent me seduire,
I'ay voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je croy qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le Trosne, & moy, sans perdre encor le jour,
Et mon cœur qu'on luy vole en souffre assez d'alarmes
Sans que sa mort pour moy me demande des larmes.
CAR. Ah ! si le Ciel tantost me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous doy reverer,
Que par une facile & soudaine victoire...
ISA. Ne pensez qu'à défendre, & vous, & vostre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Luy donneroient un prix qu'il auroit mal gagné,
Et ceder à mes feux plûtost qu'à son merite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Ie n'abuseray point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous resolu,
Ie blesserois par là l'honneur de tous les quatre,
Les loix vous l'ont permis, je vous verray combatre,
C'est à moy comme Reine à nommer le vainqueur.
Dites-moy cependant qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la Fortune?
CAR. Don Alvar. *ISA.* Don Alvar! *CAR.* Ouy, Don Alvar de Lune.
ISA. On dit qu'il aime ailleurs! *CAR.* On le dit, mais enfin
Luy seul jusqu'icy tente un si noble destin.
ISA. Ie devine à peu près quel interest l'engage,
Et nous verrons demain quel sera son courage.
CAR. Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.
ISA. I'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.
CAR. Madame, son cartel marque cette journée.
ISA. C'est peu que son cartel si je ne l'ay donnée,
Qu'on le fasse venir pour la voir differer.
Ie vay pour vos combats faire tout préparer,
Adieu, souvenez-vous sur tout de ma défense,
Et vous aurez demain l'honneur de ma presence.

SCENE III.

CARLOS.

CONsens-tu qu'on differe, honneur, le conſens-tu?
Cet ordre n'a-t'il rien qui ſoüille ma vertu?
N'ay-je point à rougir de cette déference
Que d'un combat illustre achepte la licence?
Tu murmures, ce ſemble? acheve, explique-toy?
La Reine a-t'elle droit de te faire la loy?
Tu n'es point ſon Sujet, l'Arragon m'a veu naiſtre.
O Ciel, je m'en ſouviens, & j'oſe encor paroiſtre!
Et je puis ſous les noms de Comte & de Marquis
D'un malheureux Peſcheur reconnoiſtre le fils?
Honteuſe obſcurité qui ſeule me fais craindre,
Iujurieux Destin qui ſeul me rens à plaindre,
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,
Et croy ne t'avoir fuy que pour te rencontrer.
Ton cruel ſouvenir ſans fin me preſecute,
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte,
Laſſe-toy deſormais de me faire trembler,
Ie parle à mon honneur, ne vien point le troubler,
Laiſſe-le ſans remords m'approcher des Couronnes,
Et ne viens point m'oſter plus que tu ne me donnes.
Ie n'ay plus rien à toy, la guerre a conſumé
Tout cet indigne ſang dont tu m'avois formé,
I'ay quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... mais voicy ma veritable Reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

ELV. AH, Carlos! car j'ay peine à vous nommer Marquis;
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je presumois n'appartenir qu'à moy
D'élever vostre gloire au rang où je la voy.
Ie me consolerois toutefois avec joye
Des faveurs que sans moy le Ciel sur vous déploye,
Et verrois sans envie agrandir un Heros,
Si le Marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme luy son bras à mon service.
Ie venois à la Reine en demander justice,
Mais puisque je vous voy, vous m'en ferez raison.
Ie vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur genereux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de memoire.
CAR. Moy, Madame? *ELV.* Ecoutez mes plaintes en repos,
Ie me plains du Marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me garderoit parole,
Mais ce qu'il m'a donné le Marquis me le vole,
C'est luy seul qui dispose ainsi du bien d'autruy,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à luy.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obeïssance,
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-estre dès demain:
Mais ce Carlos n'est plus, le Marquis luy succede,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possede,
Et qui du mesme bras que m'engageoit sa foy
Entreprend trois combats pour une autre que moy.
Helas! si ces honneurs dont vous comble la Reine
Reduisent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-luy ces honneurs qu'un tel oubly profane,
Rendez-luy Pennafiel, Burgos, & Santillane,

L'Arragon a dequoy vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CAR. Et Carlos, & Marquis, je suis à vous, Madame,
Le changement de rang ne change point mon ame,
Mais vous trouverez bon que par ces trois deffis
Carlos tasche à payer ce que doit le Marquis.
Vous reserver mon bras noircy d'une infamie
Attireroit sur vous la Fortune ennemie,
Et vous hazarderoit par cette lascheté
Au juste châtiment qu'il auroit merité.
Quand deux occasions pressent un grand courage
L'honneur à la plus proche avidement l'engage
Et luy fait preferer sans le rendre inconstant
Celle qui se presente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, Madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie,
I'ay veu que vers la Reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect,
Pour m'avoir honoré je l'ay veuë outragée,
Et ne puis m'acquiter qu'après l'avoir vangée.

ELV. C'est me faire une excuse où je ne comprens rien,
Sinon que son service est preferable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son Sujet il faut m'estre infidelle.

CAR. Ce n'est point en Sujet que je cours au combat,
Peut-estre suis-je né dedans quelqu'autre Etat:
Mais par un zéle entier, & pour l'une, & pour l'autre,
I'embrasse également son service, & le vostre,
Et les plus grands perils n'ont rien de hazardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoy qu'engagé demain à combatre pour elle,
S'il falloit aujourd'huy vanger vostre querelle,
Tout ce que je luy doy ne m'empescheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Ie voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle, elle, sans vous déplaire;
Cependant je ne puis servir elle, ny vous,
Sans de l'une ou de l'autre allumer le couroux.
Ie plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et tel pour deux beautez que je suis pour deux Reines
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une & l'autre Cour,

L'ame d'un tel amant tristement balancée
Sur d'éternels soucis voit floter sa pensée,
Et ne pouvant resoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquerir, ny rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte,
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte,
Ses hommages par tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

ELV. Aussi sont-ce d'amour les premieres maximes
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Vn cœur n'est à personne alors qu'il est à deux,
Aussi-tost qu'il les offre il desrobe ses vœux,
Ce qu'il a de constance à choisir trop timide
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide,
Et comme il n'est enfin ny rigueur, ny mépris,
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut meriter d'aucun œil qui le charme
En servant, un regard, en mourant, une larme.

CAR. Vous seriez bien severe envers un tel amant.

ELV. Allons voir si la Reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus leger supplice.
Cependant Don Alvar le premier entre en lice,
Et vous sçavez l'amour qu'il m'a toûjours fait voir.

CAR. Ie sçay combien sur luy vous avez de pouvoir.

ELV. Quand vous le combatrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vostre mesme.

CAR. Quoy, m'ordonneriez-vous qu'icy j'en fisse un Roy?

ELV. Ie vous dis seulement que vous pensiez à moy.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

ELV. VOus pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquerir la Reine!
Quel Astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force vostre bras à trahir vostre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse,
Et je ne comprens point dans un si mauvais tour,
Ny quel est cet honneur, ny quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant c'est d'estre amant fidelle,
Si vous m'aimez encor, que pretendez-vous d'elle?
Et si vous l'acquerez, que voulez-vous de moy?
Aurez-vous droit alors de luy manquer de foy?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise?
ALV. Qu'étant né son sujet jamais je la mépriſe!
ELV. Que me voulez-vous donc? vaincu par Don Carlos
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne, & par cette victoire
Répandra-t'il sur vous un rayon de sa gloire?
ALV. Que j'ose presenter ma défaite à vos yeux!
ELV. Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?
ALV. Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où vostre long refus reduit un miserable.
Mes vœux mieux écoutez par un heureux effet
M'auroient sçeu garantir de l'honneur qu'on m'a fait,
Et l'Etat par son choix ne m'eust pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquerir ma Reine.
Vostre refus m'expose à cette dure loy
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moy,
I'en crains également l'une & l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?

Ny vaincu,

Ny vaincu, ny vainqueur, je ne puis estre à vous,
Vaincu, j'en suis indigne, & vainqueur, son époux,
Et le Destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi quand mon devoir ose la disputer
Ie ne veux l'acquerir que pour vous meriter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une Couronne.
Fasse le juste Ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la meriter que pour vous acquerir.

ELV. Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où vostre gloire oppose un invincible obstacle,
Et la Reine pour moy vous sçaura bien payer
Du temps qu'vn peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, & la sienne affermie,
L'avantage du change en oste l'infamie,
Allez, n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte, & sans confusion,
La legereté mesme où tant d'honneur engage
Est moins legereté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me vange de vous.

ALV. Ah! laissez-moy, Madame, adorer ce couroux.
I'avois creu jusqu'icy mon combat magnanime,
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si quand de vos loix l'honneur me fait sortir
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoistre, alors qu'il vous déplaist,
Que vous daignez en moy prendre quelque interest.

ELV. Le crime, Don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persecute après m'avoir quittée,
Et pour vous dire encor quelque chose de plus,
Ie me fasche d'entendre accuser mes refus.
Ie suis Reine sans Sçeptre, & n'en ay que le titre,
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en genereux amant,
Quand j'ay receu du Ciel le plus dur traitement,
I'ay tasché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moy?
Ie ne veux point d'époux que je n'en fasse un Roy,

Et je n'ay pas vne ame assez basse & commune,
Pour en faire un appuy de ma triste fortune.
C'est chez moy, Don Alvar, dans la pompe & l'éclat
Que me le doit choisir le bien de mon Etat.
Il falloit arracher mon sçeptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Ie vous aurois peut-estre alors consideré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte & plus brillante
A surpris cependant vostre amour chancelante;
Et soit que vostre cœur s'y trouvast disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissast exposé,
Ie ne vous blasme point de l'avoir acceptée,
De plus constans que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause, ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combatre le dernier, & par quelque apparence
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence.
De cette illusion l'artifice secret
M'eust forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret:
Mais courir au devant, & vouloir bien qu'on voye
Que vos vœux mal receus m'échapent avec joye!

ALV. Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eust montré vostre amant le plus lasche des trois?
Que pour luy cette gloire eust eu trop peu d'amorces,
Iusqu'à ce qu'un rival eust épuisé ses forces?
Que.... *ELV.* Vous acheverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous diray demain pour qui je m'interesse.

ALV. Helas! pour le bien voir je n'ay que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQVE, D. LOPE, D. ALVAR.

MAN. QVi vous traite le mieux? la Fortune, ou l'Amour?
La Reine charme-t'elle auprès de Donne Elvire?

ALV. Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

LOP. Carlos vous nuit par tout, du moins à ce qu'on croit.

ALV. Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

LOP. Il devroit par pitié vous ceder l'une ou l'autre.
ALV. Plaignant mon interest, n'oubliez pas le vostre.
MAN. De vray, la presse est grande à qui le fera Roy.
ALV. Ie vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moy.
MAN. Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?
ALV. Quand je l'auray vaincu, vous aurez fort à craindre.
LOP. Ouy, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.
ALV. Nous aurons essuyé les plus dangereux coups,
MAN. L'heure nous tardera d'en voir l'experience.
ALV. On pourra vous guerir de cette impatience.
LOP. De grace, faites-donc que ce soit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQVE, D. ALVAR, D. LOPE.

ISA. LAissez-moy, Don Aluar, leur parler vn moment,
Ie n'entreprendray rien à vostre préjudice.
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.
ALV. Ie ne sçay qu'obeir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQVE, D. LOPE.

ISA. COmtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autruy c'est me faire une injure,
Et puisque de ma main le choix sera plus beau,
Ie veux choisir moy-mesme, & reprendre l'anneau.
Ie feray plus pour vous, des trois qu'on me propose,
I'en exclus Don Alvar, vous en sçavez la cause,
Ie ne veux point gesner un cœur plein d'autres feux,
Et vous oste un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le neglige,
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder,
Mais avant qu'à choisir j'ose me hazarder,
Ie voudrois voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moy c'est moy qu'on aime, & non l'éclat de Reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits,
Et je tiendrois des deux celuy-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je mépriſe,
Qui prendroit en m'aimant mesme cœur, mesmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vay m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ay paru liberale,
Ie voudrois en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvast mesme honneur, mesme justice en vous;
Car ne presumez pas que je prenne un époux,
Pour m'exposer moy-mesme à ce honteux outrage
Qu'un Roy fait de ma main détruire mon ouvrage.
N'y pensez l'un ny l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de vostre part ce que pour luy j'ay fait,
Et que par cet aveu je demeure asseurée
Que tout ce qui m'a plû doit estre de durée.

MAN. Toûjours Carlos, Madame, & toûjours son bon-heur
Fait dépendre de luy le nostre, & vostre cœur?
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-mesme apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers,
Nostre liberté mesme est deuë à sa vaillance,
Et quoy qu'il ait tantost montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de nostre rang,
Vous avez suppleé l'obscurité du sang,
Ce qu'il vous plaist qu'il soit, il est digne de l'estre.
Nous luy devons beaucoup, & l'allions reconnoistre,
L'honorer en Soldat, & luy faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un Comte,
Il n'est rien en nos mains qu'il en receust sans honte,
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

ISA. Il en est en vos mains, des presens assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour luy de toute inquietude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur.
En un mot, vous avez l'un & l'autre vne, une sœur,

Et je veux que le Roy qu'il me plaira de faire
En recevant ma main le faſſe ſon beau-frere,
Et que par cet Hymen ſon deſtin affermy
Ne puiſſe en mon époux trouver ſon ennemy.
Ce n'eſt pas après tout que j'en craigne la haine,
Ie ſçay qu'en cet état je ſeray toûjours Reine,
Et qu'un tel Roy jamais, quel que ſoit ſon projet,
Ne ſera ſous ce nom que mon premier Sujet,
Mais je ne me plais pas à contraindre perſonne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien ſe donne.
Répondez donc tous deux, n'y conſentez-vous pas?
MAN. Ouy, Madame, aux plus longs & plus cruels trépas,
Plûtoſt qu'à voir jamais de pareils Hymenées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'eſprits,
Voſtre ſçeptre, Madame, eſt trop cher à ce prix,
Et jamais... *ISA.* Ainſi donc vous me faites connoiſtre
Que ce que je l'ay fait il eſt digne de l'eſtre?
Que je puis ſuppléer l'obſcurité du ſang?
MAN. Ouy bien pour l'élever jusques à noſtre rang.
Iamais un Souverain ne doit conte à perſonne
Des Dignitez qu'il fait, & des grandeurs qu'il donne:
S'il eſt d'un ſort indigne, ou l'autheur, ou l'appuy,
Comme il le fait luy ſeul, la honte eſt toute à luy,
Mais diſpoſer d'un ſang que j'ay receu ſans tache!
Avant que le ſoüiller il faut qu'on me l'arrache,
I'en dois conte aux ayeux dont il eſt herité,
A toute leur famille, à la poſterité.
ISA. Et moy, Manrique, & moy, qui n'en dois aucun conte,
I'en diſpoſeray ſeule, & j'en auray la honte.
Mais quelle extravagance a pû vous figurer
Que je me donne à vous pour vous deshonorer?
Que mon ſçeptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je ſuis jusques-là de moy-meſme ennemie,
En quelle qualité de Sujet, ou d'amant,
M'oſez vous expliquer ce noble ſentiment?
Ah! ſi vous n'apprenez à parler d'autre ſorte...
LOP. Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte,
Il devoit s'excuſer avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un & l'autre une ſœur,
Mais ſi j'oſe en parler avec quelque franchiſe,
A d'autres qu'au Marquis l'une & l'autre eſt promiſe.

IS. A qui, Don Lope? *M.* A moy, Madame. *IS.* Et l'autre? *LO.* A moy.
ISA. I'ay donc tort parmy vous de vouloir faire un Roy.
Allez, heureux amants, allez voir vos Maîtresses,
Et parmy les douceurs de vos dignes careſſes,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes eſprits
Que vous faites du Troſne un genereux mépris.
Ie vous l'ay déja dit, je ne force perſonne,
Et rens grace à l'Etat des amants qu'il me donne.
LOP. Ecoutez-nous, de grace. *ISA.* Et que me direz-vous?
Que la conſtance eſt belle au jugement de tous,
Qu'il n'eſt point de grandeurs qui la doivent ſeduire?
Quelques autres que vous m'en ſçauront mieux inſtruire,
Et ſi cette vertu ne ſe doit point forcer,
Peut-eſtre qu'à mon tour je ſçauray l'exercer.
LOP. Exercez-la, Madame, & ſouffrez qu'on s'explique.
Vous connoiſtrez du moins Don Lope & Don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux ſans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainſi la ſource des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit ſi naturelles.
Ils ſe ſont l'un à l'autre attachez par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra ſa ſœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et ſi je ſuis à vous, je luy devray la mienne.
Celuy qui doit vous perdre ainſi malgré ſon ſort,
A s'approcher de vous fait encor ſon effort;
Ainſi pour conſoler l'une ou l'autre infortune
L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons qu'une,
Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,
Puiſqu'enfin c'eſt la ſœur du Roy que vous ferez.
Iugez donc ſi Carlos en peut eſtre beau-frere,
Et ſi vous devez rompre un nœud ſi ſalutaire,
Hazarder un repos à voſtre Etat ſi doux,
Qu'affermit ſous vos loix la concorde entre nous.
ISA. Et ne ſçavez-vous point qu'étant ce que vous étes,
Vos ſœurs par conſequent mes premieres Sujettes,
Les donner ſans mon ordre, & meſme malgré moy,
C'eſt dans mon propre Etat m'oſer faire la loy?
MAN. Agiſſez donc enfin, Madame, en Souveraine,
Et ſouffrez qu'on s'excuſe, ou commandez en Reine;
Nous vous obeirons, mais ſans y conſentir.
Et pour vous dire tout avant que de ſortir,

Carlos eſt genereux, il connoit ſa naiſſance;
Qu'il ſe juge en ſecret ſur cette connoiſſance,
Et s'il trouve ſon ſang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur,
Qu'il choiſiſſe des deux, & l'épouſe, s'il l'oſe.
Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre choſe,
Mettre en un tel hazard le choix de leur époux,
C'eſt jusqu'où nous pouvons nous abaiſſer pour vous;
Mais encore une fois que Carlos y regarde,
Et penſe à quels perils cet Hymen le hazarde.

ISA. Vous-meſmes, gardez bien pour le trop dédaigner
Que je ne montre enfin comme je ſçay regner.

SCENE V.

D. ISABELLE.

QVel eſt ce mouvement qui tous deux les mutine
Lors que l'obeïſſance au Troſne les deſtine?
Eſt-ce orgueil? eſt-ce envie? eſt-ce animoſité?
Défiance, mépris, ou generoſité?
N'eſt-ce point que le Ciel ne conſent qu'avec peine
Cette triſte union d'un Sujet à ſa Reine,
Et jette un prompt obſtacle aux plus aiſez deſſeins
Qui laiſſent choir mon ſçeptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle baſſeſſe
Que pour s'abaiſſer trop lors que je les abaiſſe?
Quel deſtin à ma gloire oppoſe mon ardeur?
Quel deſtin à ma flame oppoſe ma grandeur?
Si ce n'eſt que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laiſſe-moy donner ce que je n'oſe prendre,
Et puiſqu'enfin pour moy tu n'as point fait de Rois,
Souffre de mes Sujets le moins indigne choix.

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

ISA. BLanche, j'ay perdu temps. *BLA.* Ie l'ay perdu de meſme.
ISA. Les Comtes à ce prix fuyent le Diadeſme.
BLA. Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.
ISA. Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris?

BLA. Non, Madame, au contraire, il estime ces Dames
Dignes des plus grands cœurs, & des plus belles flames.
ISA. Et qui l'empesche donc d'aimer, & de choisir?
BLA. Quelque secret obstacle arreste son desir,
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime,
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plûtost craindre une infidelité,
Et ses discours obscurs sous un confus mélange
M'ont fait voir malgré luy comme une horreur du change,
Comme une aversion, qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.
ISA. Il aimeroit ailleurs! *BLA.* Ouy, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse,
Et si je ne craignois vostre juste couroux,
I'oserois deviner, Madame, que c'est vous.
ISA. Ah! ce n'est pas pour moy qu'il est si temeraire,
Tantost dans ses respects j'ay trop veu le contraire:
Si l'éclat de mon sceptre avoit pû le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime Donne Elvire,
Il doit l'accompagner jusque dans son Empire,
Et fait à mes amants ces deffis genereux,
Non pas pour m'acquerir, mais pour se vanger d'eux.
Ie l'ay donc agrandy pour le voir disparoistre,
Et qu'une Reine ingrate à l'égal de ce traistre
M'enleve après vint ans de refuge en ces lieux
Ce qu'avoit mon Etat de plus doux à mes yeux!
Non, j'ay pris trop de soin de conserver sa vie,
Qu'il combate, qu'il meure, & j'en seray ravie,
Ie sçauray par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimeray des trois qui m'en sçaura vanger.
BLA. Que vous peut offenser sa flame, ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Ie ne sçay pas s'il aime, ou Donne Elvire, ou vous,
Mais je ne comprens point ce mouvement jaloux.
ISA. Tu ne le comprens point! & c'est ce qui m'étonne.
Ie veux donner son cœur, non que son cœur le donne,
Ie veux que son respect l'empesche de m'aimer,
Non des flames qu'une autre a sçeu mieux allumer.
Ie veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence,

Que

Que l'inégalité luy donne mesme ennuy,
Qu'il souffre autant pour moy que je souffre pour luy,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une,
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger,
Que ce soit m'obeir, & non me negliger,
Et que voyant ma flame à l'honorer trop prompte,
Il m'oste de peril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a veuë, & la connoit trop bien;
Mais il aspire au Trosne, & ce n'est pas au mien,
Il me préfere une autre, & cette préference
Forme de son respect la trompeuse apparence.
Faux respect, qui me brave, & veut regner sans moy.

BLA. Pour aimer Donne Elvire, il n'est pas encor Roy.

ISA. Elle est Reine, & peut tout sur l'esprit de sa mere.

BLA. Si ce n'est un faux bruit, le Ciel luy rend un frere,
Don Sanche n'est point mort, & vient icy, dit-on,
Avec les Deputez qu'on attend d'Arragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

ISA. Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du Ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes Sujets,
Ne voyant point de Prince égal à ma naissance,
Qui ne fust sous l'Hymen, ou More, ou dans l'enfance;
Mais s'il luy rend un frere, il m'envoye un époux.
Comtes, je n'ay plus d'yeux pour Carlos, ny pour vous,
Et devenant par là Reine de ma rivale,
I'auray droit d'empescher qu'elle ne se ravale,
Et l'empescheray bien d'avoir plus de bon-heur
Que ne m'en ont permis ces tristes loix d'honneur.

BLA. La belle occasion que vostre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie.

ISA. Allons l'examiner, Blanche, & taschons de voir
Quelle juste esperance on peut en concevoir.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. MANRIQVE, D. LOPE.

MA. QVoy que l'espoir d'un Trosne & l'amour d'une Reine
Soient des biens que jamais on ne ceda sans peine,
Quoy qu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foy,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un Roy.
Dans nostre ambition nous sçavons nous connoistre,
Et benissant le Ciel qui nous donne un tel maistre,
Ce Prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des Sujets, & non pas des rivaux;
Heureux si l'Arragon joint avec la Castille
Du sang de deux grands Rois ne fait qu'une famille.
Nous vous en conjurons, loin d'en estre jaloux,
Comme étans l'un & l'autre à l'Etat plus qu'à nous,
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux
Qui d'une grande Reine abaissoit trop les yeux.
LEO. La generosité de vostre déference,
Comtes, flate trop tost ma nouvelle esperance:
D'un avis si douteux j'attens fort peu de fruit,
Et ce grand bruit enfin peut-estre n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, & me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Arragon vous sont assez connus,
Ie vous en ay souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues miseres
Chasserent Don Fernand du Trosne de ses peres.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce Prince malheureux, quand j'accouchay d'un fils,

On le nomma Don Sanche, & pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traistre Don Garcie,
A peine eus-je loisir de luy dire un Adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu,
Et je n'en pûs jamais sçavoir que quelques marques
Pour reconnoistre un jour le sang de nos Monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort,
Luy mesme au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, & me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toûjours de ses derniers propos,
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots.
Ie meurs, & je vous laisse en un sort déplorable,
Le Ciel vous puisse un jour estre plus favorable.
Don Raimond a pour vous des secrets importans,
Et vous les apprendra quand il en sera temps:
Fuyez dans la Castille. A ces mots il expire,
Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.
Ie partis sans lumiere en ces obscuritez,
Mais le voyant venir avec ces Députez,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flate)
I'ay crû que du secret le temps étoit venu,
Et que Don Sanche étoit ce mystere inconnu,
Qu'il l'amenoit icy reconnoistre sa mere.
Helas, que c'est en vain que mon amour l'espere!
A ma confusion ce bruit s'est éclaircy,
Bien loin de l'amener, ils le cherchent icy,
Voyez quelle apparence, & si cette Province
A jamais sçeu le nom de ce malheureux Prince.

LOP. Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche Don Sanche, où Don Sanche n'est pas:
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que nostre pensée avec elle s'explique,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce Heros,
Ou cet illustre Prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoy que suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fiére valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui tout inconnu mesme
A plus d'accès que nous auprès du Diadesme,

Deux Reines qu'à l'envy nous voyons l'estimer,
Et qui peut-estre ont peine à ne les pas aimer,
Ce prompt consentement d'un Peuple qui l'adore,
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce Heros,
Ou cet illustre Prince est le vaillant Carlos.
Nous avons mépriſé sa naissance inconnuë,
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la veuë,
Et verrions à regret qu'il falluſt aujourd'huy
Ceder noſtre esperance à tout autre qu'à luy.

LEO. Il en a le merite, & non pas la naissance,
Et luy-meſme il en donne aſſez de connoiſſance,
Abandonnant la Reine à choiſir parmy vous
Vn Roy pour la Castille, & pour elle un époux.

MAN. Et ne voyez-vous pas que ſa valeur s'apreſte
A faire ſur tous trois cette illustre conqueſte?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ſes ayeux?
Son grand cœur ſe deſrobe à ce haut avantage
Pour devoir ſa grandeur entiere à ſon courage,
Dans une Cour ſi belle & ſi pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

LEO. Le voicy, nous ſçaurons ce que luy-meſme en penſe.

SCENE II.

D. LEONOR, CARLOS, D. MANRIQVE, D. LOPE.

CAR. MAdame, ſauvez-moy d'un honneur qui m'offenſe.
Vn Peuple opiniaſtre à m'arracher mon nom
Veut que je ſois Don Sanche, & Prince d'Arragon.
Puiſque par ſa preſence il faut que ce bruit meure,
Doy-je eſtre en l'attendant le fantoſme d'une heure?
Ou ſi c'eſt une erreur qui luy promet ce Roy,
Souffrez-vous qu'elle abuſe, & de vous, & de moy?

LEO. Quoy que vous préſumiez de la voix populaire,
Par de ſecrets rayons le Ciel ſouvent l'éclaire;
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les Peuples ont de vous.

LOP. Prince, ne tachez plus ce que le Ciel découvre,
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre,
Vous devez estre las de nous faire faillir.
Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'estre pas forcez à commettre une faute,
Et nostre honneur au vostre en aveugle opposé
Meritoit par pitié d'estre desabusé,
Nostre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux Couronnes,
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un Roy déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est veu mépriſé,
Nous respectons Don Sanche, & l'acceptons pour maistre,
Si-tost qu'à nostre Reine il se fera connoistre;
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hastez cette union de vostre sçeptre au sien,
Seigneur, & d'un Soldat quittant la fausse image,
Recevez comme Roy nostre premier hommage.
CAR. Comtes, ces faux respects dont je me voy surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Ie pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on luy donne un faux lustre,
Reprenez vos honneurs où je n'ay point de part.
I'imputois ce faux bruit aux fureurs du hazard,
Et doutois qu'il pûst estre une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en Roy de Comedie.
Mais puisque c'est un jeu de vostre belle humeur,
Sçachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est vostre dessein d'en réjoüir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux,
La raillerie est belle après une victoire,
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein,
La bague de la Reine est encore en ma main,
Et l'inconnu Carlos sans nommer sa famille
Vous sert encor d'obstacle au Trosne de Castille,
Ce bras qui vous sauva de la captivité
Peut s'opposer encore à vostre avidité.
MAN. Pour n'estre que Carlos, vous parlez bien en maistre,
Et tranchez bien du Prince, en déniant de l'estre.

Si nous avons tantoſt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à noſtre rang nous voyions eſtre dû,
Nous ſçaurons bien en jusqu'au bout le défendre,
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous ſoyez Don Sanche, ou qu'un autre le ſoit,
L'un & l'autre de nous luy rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau Marquis, quoy que l'honneur l'irrite,
Qu'il ſçache qu'on l'honore autant qu'il le merite,
Mais que pour nous combatre il faut que le bon ſang
Aide un peu ſa valeur à ſoutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il ſe declare:
Non que nous demandions qu'il ſoit Guzman, ou Lare,
Qu'il ſoit noble, il ſuffit pour nous traiter d'égal,
Nous le verrons tous deux comme un digne rival,
Et ſi Don Sanche enfin n'eſt qu'une attente vaine,
Nous luy diſputerons cet anneau de la Reine.
Qu'il ſouffre cependant, quoy que brave guerrier,
Que noſtre bras dédaigne un ſimple avanturier.
Nous vous laiſſons, Madame, éclaircir ce myſtere,
Le ſang a des ſecrets qu'entend mieux une mere,
Et dans les differents qu'avec luy nous avons
Nous craignons doublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LEONOR, CARLOS.

CAR. MAdame, vous voyez comme l'orgueil me traite,
Pour me faire un honneur on veut que je l'achéte,
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un ſecret de vint ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.
LEO. Laiſſons-là ce combat, & parlons de Don Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la Cour y panche,
De grace, dites-moy, vous connoiſſez-vous bien?
CAR. Plûſt à Dieu qu'en mon ſort je ne connuſſe rien.
Si j'étois quelque enfant épargné des tempeſtes,
Livré dans un Deſert à la mercy des beſtes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard, & nourry par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque eſperance
Sur voſtre incertitude, & ſur mon ignorance.

Ie me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du neant les Heros fabuleux,
Et me revétirois des brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres.
Car enfin je suis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Ie ne puis regarder Sceptre, ny Diadesme,
Qu'ils n'emportent mon ame au dela d'elle-mesme.
Inutiles élans d'un vol impetueux,
Que pousse vers le Ciel un cœur présomptueux,
Que soûtiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moy rabat soudain à terre.
Ie ne suis point Don Sanche, & connoy mes parens,
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens,
Gardez-le pour ce Prince, une heure ou deux peut-estre,
Avec vos Deputez vous le feront connoistre;
Laissez-moy cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma temerité.

LEO. En vain donc je me flate, & ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait vostre gloire?
Mon cœur vous en dédit, un secret mouvement
Qui le panche vers vous malgré moy vous dément;
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime,
Si la Nature agit, ou si c'est le desir,
Si c'est vous reconnoistre, ou si c'est vous choisir,
Ie veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux,
Mais où sera mon fils, s'il ne vit point en vous;
On veut qu'il soit icy, je n'en vois aucun signe,
On connoit horsmis vous quiconque en seroit digne,
Et le vray sang des Rois sous le Sort abatu
Peut cacher sa naissance, & non pas sa vertu.
Il porte sur le front un luisant caractere
Qui parle malgré luy de tout ce qu'il veut taire,
Et celuy que le Ciel sur le vostre avoit mis
Pouvoit seul m'ébloüir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'étes donc point, puisque vous me le dites,
Mais vous étes à craindre avec tant de merites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Ie ne condamne point vostre temerité;

Mon estime au contraire est pour vous si puissante
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente.
Vostre sang avec moy n'a qu'à se declarer,
Et je vous donne après liberté d'esperer.
Que si mesme à ce prix vous cachez vostre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner,
Nous n'avons plus besoin de secours pour regner,
La mort de Don Garcie a puny tous ses crimes,
Et rendu l'Arragon à ses Rois legitimes,
N'en cherchez plus la gloire, & quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains enfin avec tant de merites.
C'est assez vous en dire, Adieu, pensez-y bien,
Et faites-vous connoistre, ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLA. QVi ne vous craindra point, si les Reines vous craignent?
CAR. Elles se font raison lors qu'elles me dédaignent.
BLA. Dedaigner un Heros qu'on reconnoit pour Roy?
CAR. N'aide point à l'Envie à se joüer de moy,
Blanche, & si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moy l'ouvrage de ta Reine.
BLA. La Reine mesme en vous ne voit plus aujourd'huy
Qu'un Prince que le Ciel nous montre malgré luy.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude,
Ce qu'a fait pour Carlos sa generosité
Meritoit de Don Sanche une civilité.
CAR. Ah, nom fatal pour moy, que tu me persecutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CAR. MAdame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos,
C'est faire au nom d'un Prince une trop longue injure,
Ie ne veux que celuy de vostre creature;
Et si le Sort jaloux qui semble me flater
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je desrobe ma teste
A l'indigne revers que sa fureur m'apreste.
Ie le voy de trop loin pour l'attendre en ce lieu,
Souffrez que je l'évite en vous disant Adieu,
Souffrez.... *ISA.* Quoy, ce grand cœur redoute une Couronne?
Quand on le croit Monarque, il fremit, il s'étonne,
Il veut fuir cette gloire, & se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer?
CAR. Ah vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,
Que déja mes secrets sont à demy trahis.
Ie luy cachois en vain ma race, & mon païs,
En vain sous un faux nom je me faisois connoistre
Pour luy faire oublier ce qu'elle m'a fait naistre,
Elle a déja trouvé mon païs & mon nom.
Ie suis Sanche, Madame, & né dans l'Arragon,
Et je croy déja voir sa malice funeste
Détruire vostre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir icy par un honteux effet
Quel Comte & quel Marquis vostre faveur a fait.
ISA. Pourrois-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empescher le Sort d'abatre mon ouvrage?
Ne me desrobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait sçaura le soûtenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau pretexte à l'amour qui vous chasse.
Ie ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ay voulu vous faire un Hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon suivre vostre Princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse,

Et puisque ce grand cœur s'attache à ſes appas,
Montrez en la ſuivant que vous ne fuyez pas.

CAR. Ah, Madame, plûtoſt apprenez tous mes crimes,
Ma teſte eſt à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chetif que je ſuis, je doy vous avoüer
Qu'en me plaignant du Sort j'ay dequoy m'en loüer,
S'il m'a fait en naiſſant quelque deſavantage,
Il m'a donné d'un Roy le nom, & le courage,
Et depuis que mon cœur eſt capable d'aimer,
A moins que d'une Reine il n'a pû s'enflamer.
Voilà mon premier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidelle, ou vous, ou Donne Elvire,
Mais je ſçay que ce cœur des deux parts engagé
Se donnant à vous deux ne s'eſt point partagé,
Toûjours preſt d'embraſſer ſon ſervice, & le voſtre,
Toûjours preſt à mourir & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il euſt fallu choiſir,
Et ce choix euſt été du moins quelque deſir,
Quelque eſpoir outrageux d'eſtre mieux receu d'elle,
Et j'ay creu moins de crime à paroiſtre infidelle.
Qui n'a rien à pretendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des ſoûpirs & des vœux.
Voilà mon ſecond crime, & quoy que ma ſouffrance
Iamais à ce beau feu n'ait permis d'eſperance,
Ie ne puis, ſans mourir d'un deſeſpoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Donne Elvire, ou vous.
Voyant que voſtre choix m'apreſtoit ce martire,
Ie voulois m'y ſouſtraire en ſuivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le Sort
Par un ſemblable Hymen m'euſt envoyé la mort:
Depuis, l'occaſion que vous-meſme avez faite
M'a fait quitter le ſoin d'une telle retraite,
Ce trouble a quelque temps amuſé ma douleur,
I'ay creu par ces combats reculer mon malheur,
Le coup de voſtre perte eſt devenu moins rude
Lors que j'en ay veu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ay pû me faire une ſi douce loy
Que ma mort vous donnaſt un plus vaillant que moy.
Mais je n'ay plus, Madame, aucun combat à faire,
Ie voy pour vous Don Sanche un époux neceſſaire;
Car ce n'eſt point l'amour qui fait l'Hymen des Rois,
Les raiſons de l'Etat réglent toûjours leur choix,

Leur severe grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un Prince qui l'égale;
Et puisque le saint nœud qui le fait vostre époux
Arreste comme sœur Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tuë,
Permettez que j'évite une fatale veuë,
Et que je porte ailleurs les criminels soûpirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

ISA. Vous m'en dites assez pour meriter ma haine
Si je laissois agir les sentimens de Reine.
Par un trouble secret je les sens confondus.
Partez, je le consens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche attendez qu'on le voye,
Ce bruit peut estre faux, & me rendre ma joye.
Que dis-je? allez, Marquis, j'y consens de nouveau,
Mais avant que partir donnez-luy mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une Reine demande.

CAR. Vous voulez que je meure, & je dois obeïr,
Dûst cette obeïssance à mon sort me trahir.
Ie recevray pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, & prévient la malice,
Et souffre que Carlos en donnant cet anneau
Emporte ce faux nom, & sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

ISA. Que n'êtes-vous Don Sanche? Ah Ciel, qu'osay-je dire!
Adieu, ne croyez pas ce soûpir indiscret.

CAR. Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

ALV. ENfin après un sort à mes vœux si contraire,
Ie doy benir le Ciel qui vous renvoye un frere;
Puisque de nostre Reine il doit estre l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Ie me vois affranchy d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir estre Roy;
Ie n'ay plus de combat à faire contre moy,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire,
Et l'infidelité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour de ses loix dégagé
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.
ELV. Vous êtes genereux, mais vostre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tost d'un Trosne que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos malgré Carlos abuse,
Et vous ne sçavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre, & quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la Couronne m'est chere,
Ie perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frere.
Attendez les effets que produiront ces bruits,
Attendez que je sçache au vray ce que je suis,
Si le Ciel m'oste, ou laisse enfin le Diadesme,
S'il vous faut m'obtenir d'un frere, ou de moy-mesme,
Si par l'ordre d'autruy je vous dois écouter,
Ou si j'ay seulement mon cœur à consulter.
ALV. Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est luy seul que je veux qui m'entende,

Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennuy,
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autruy.
Pourrois-je de ce frere implorer la puiſſance
Pour ne vous obtenir que par obeïſſance,
Et par un laſche abus de ſon authorité,
M'élever en Tyran ſur voſtre volonté?
ELV. Avec peu de raiſon vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des ſentimens que mon ame ne ſuive:
Le digne ſang des Rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers Sujets obeïſſent le mieux.
Mais vous étes étrange avec vos déferences,
Dont les ſubmiſſions cherchent des aſſeurances;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux
Que pour tirer de moy que j'accepte vos vœux,
Et vous obſtineriez dans ce reſpect extreſme
Iusques à me forcer à dire, *je vous aime.*
Ce mot eſt un peu rude à prononcer pour nous,
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux,
Ie vous diray beaucoup ſans pourtant vous rien dire.
Ie ſçay depuis quel temps vous aimez Donne Elvire,
Ie ſçay ce que je dois, je ſçay ce que je puis,
Mais encor une fois ſçachons ce que je ſuis,
Et ſi vous n'aſpirez qu'au bonheur de me plaire,
Taſchez d'approfondir ce dangereux myſtere.
Carlos a tant de lieu de vous conſiderer,
Que s'il devient mon Roy, vous devez eſperer.
ALV. Madame... *ELV.* En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laiſſez de grace entretenir la Reine.
ALV. I'obeis avec joye, & feray mon pouvoir
A vous dire bien-toſt ce qui s'en peut ſçavoir.

SCENE II.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

LEO. DOn Alvar me fuit-il? *ELV.* Madame, à ma priere
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiere,
I'ay craint en vous voyant un ſecours pour ſes feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.
LEO. Ne pourra-t'il jamais gagner voſtre courage?
ELV. Il peut tout obtenir ayant voſtre ſuffrage.

LEO. Ie luy puis donc enfin promettre voſtre foy?
ELV. Ouy, ſi vous luy gagnez celuy du nouveau Roy.
LEO. Et ſi ce bruit eſt faux ? ſi vous demeurez Reine?
ELV. Que vous puis-je répondre en étant incertaine?
LEO. En cette incertitude on peut faire eſperer.
ELV. On peut attendre auſſi pour en deliberer,
On agit autrement quand le pouvoir ſupreſme....

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE.

ISA. I'Interromps vos ſecrets, mais j'y prens part moy-meſme,
Et j'ay tant d'intereſt de connoiſtre ce fils
Que j'oſe demander ce qui s'en eſt appris.
LEO. Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.
ISA. Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Veu que depuis un mois qu'il vient des Deputez
On parloit ſeulement de Peuples revoltez?
LEO. Ie vous puis ſur ce point aiſément ſatisfaire,
Leurs gens m'en ont donné la raiſon aſſez claire.
On aſſiégeoit encor alors qu'ils ſont partis
Dedans leur dernier Fort Don Garcie, & ſon fils,
On l'a pris toſt après, & ſoudain par ſa priſe
Don Raimond priſonnier recouvrant ſa franchiſe,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un Roy du vray ſang de nos Rois,
Que Don Sanche vivoit, & part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de ſa preſence.
Il joint nos Deputez hier ſur la fin du jour,
Et leur dit que ce Prince étoit en voſtre Cour.
C'eſt tout ce que j'ay pû tirer d'un Domeſtique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport eſt confus,
Mais bien-toſt Don Raimond vous dira le ſurplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLA. AH, Madame! *ISA.* Qu'as-tu? *BL.* La funeste journée!
Voſtre Carlos... *I.* Et bien? *B.* Son pere eſt en ces lieux,
Et n'eſt... *I.* Quoy? *B.* Qu'un Peſcheur. *I.* Qui te l'a dit? *B.* Mes yeux.
IS. Tes yeux? *BL.* Mes propres yeux. *IS.* Que j'ay peine à les croire!
LEO. Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'hiſtoire?
ELV. Que le Ciel eſt injuſte! *ISA.* Il l'eſt, & nous fait voir
Par cet injuſte effet ſon abſolu pouvoir,
Qui du ſang le plus vil tire une ame ſi belle,
Et forme une vertu qui n'a luſtre que d'elle.
Parle, Blanche, & dy-nous comme il voit ce malheur.
BLA. Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
Du haut de l'eſcalier je le voyois deſcendre.
En vain de ce faux bruit il ſe vouloit défendre,
Voſtre Cour obſtinée à luy changer de nom
Murmuroit tout autour, DON SANCHE D'ARRAGON,
Quand un chetif vieillard le ſaiſit & l'embraſſe.
Luy qui le reconnoit fremit de ſa diſgrace,
Puis laiſſant la Nature à ſes pleins mouvemens,
Répond avec tendreſſe à ſes embraſſemens.
Ses pleurs meſlent aux ſiens une fierté ſincere,
On n'entend que ſoûpirs, *Ah mon fils! ah mon pere!*
O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie, &, *vous m'avez perdu.*
Choſe étrange, à ces cris de douleur & de joye
Vn grand Peuple accouru ne veut pas qu'on les croye,
Il s'aveugle ſoy-meſme, & ce pauvre Peſcheur
En dépit de Carlos paſſe pour impoſteur.
Dans les bras de ce fils on luy fait mille hontes,
C'eſt un fourbe, un méchant ſuborné par les Comtes.
Eux-meſmes (admirez leur generoſité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité;
Non qu'ils prennent ſur eux de ſi laſches pratiques,
Mais ils en font autheur un de leurs Domeſtiques,
Qui penſant bien leur plaire, a ſi mal à propos
Inſtruit ce malheureux pour affronter Carlos.

Avec avidité cette histoire eſt receuë,
Chacun la tient trop vraye auſſi-toſt qu'elle eſt ſçeuë,
Et pour plus de croyance à cette trahiſon,
Les Comtes font traiſner ce bon-homme en priſon.
Carlos rend témoignage en vain contre ſoy-meſme,
Les veritez qu'il dit cedent au ſtratageſme,
Et dans le deshonneur qui l'accable aujourd'huy
Ses plus grands envieux l'en ſauvent malgré luy.
Il tempeſte, il menace, & boüillant de colere
Il crie à pleine voix qu'on luy rende ſon pere,
On tremble devant luy ſans croire ſon couroux,
Et rien... Mais le voicy qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQVE, D. LOPE.

CAR. ET bien, Madame, enfin on connoit ma naiſſance:
Voilà le digne fruit de mon obeïſſance,
I'ay préveu ce malheur, & l'aurois évité
Si vos commandemens ne m'euſſent arrété.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeſte,
Et l'on m'arrache encor le ſeul bien qui me reſte!
On me vole mon pere, on le fait criminel!
On attache à ſon nom un opprobre éternel!
Ie ſuis fils d'un Peſcheur, mais non pas d'un infame,
La baſſeſſe du ſang ne va point juſqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de Comte & de Marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux ſentimens de fils.
Rien n'en peut effacer le ſacré caractere,
De grace commandez qu'on me rende mon pere,
Ce doit leur eſtre aſſez de ſçavoir qui je ſuis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

MAN. Forcez ce grand courage à conſerver ſa gloire,
Madame, & l'empeſchez luy-meſme de ſe croire.
Nous n'avons pû ſouffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le More, & triompher nos Rois,

Receuſt

Receuſt de ſa naiſſance une tache éternelle;
Tant de valeur merite une ſource plus belle.
Aidez ainſi que nous ce Peuple à s'abuſer,
Il aime ſon erreur, daignez l'authoriſer.
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de noſtre pitié ſoûtenez l'artifice.

CAR. Ie ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié!
Reprenez voſtre orgueil, & voſtre inimitié.
Après que ma fortune a ſaoulé voſtre envie
Vous plaignez aiſément mon entrée à la vie,
Et me croyant par elle à jamais abatu
Vous exercez ſans peine une haute vertu.
Peut-eſtre elle ne fait qu'une embuſche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne,
Mais ſon plus bel éclat ſeroit trop acheté
Si je le retenois par une laſcheté,
Si ma naiſſance eſt baſſe, elle eſt du moins ſans tache,
Puisque vous la ſçavez, je veux bien qu'on la ſçache.
Sanche fils d'un Peſcheur, & non d'un impoſteur,
De deux Comtes jadis fut le liberateur:
Sanche fils d'un Peſcheur mettoit n'aguere en peine
Deux illuſtres rivaux ſur le choix de leur Reine:
Sanche fils d'un Peſcheur tient encor en ſa main
Dequoy faire bien-toſt tout l'heur d'un Souverain;
Sanche enfin malgré luy dedans cette Province,
Quoy que fils d'un Peſcheur, a paſſé pour un Prince.
Voilà ce qu'a pû faire, & qu'a fait à vos yeux
Vn cœur que ravaloit le nom de ſes ayeux.
La gloire qui m'en reſte après cette diſgrace
Eclate encore aſſez pour honorer ma race,
Et paroiſtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du Ciel j'ay fait beacoup de rien.

LOP. Cette noble fierté deſavouë un tel pere,
Et par un témoignage à ſoy-meſme contraire
Obſcurcit de nouveau ce qu'on voit éclaircy.
Non, le fils d'un Peſcheur ne parle point ainſi,
Et ſon ame paroit ſi dignement formée,
Que j'en croy plus que luy l'erreur que j'ay ſemée.
Ie le ſouſtiens, Carlos, vous n'étes point ſon fils,
La juſtice du Ciel ne peut l'avoir permis,
Les tendreſſes du ſang vous font une impoſture,
Et je déments pour vous la voix de la Nature.

Ne vous repentez point de tant de dignitez
Dont il vous plût orner ſes rares qualitez,
Iamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame, il les releve avec ce grand courage,
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appuy,
Puiſque meſme le Sort eſt au deſſous de luy.

ISA. La generoſité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces évenemens
Par un illuſtre effort prévient mes ſentimens.
Ils paroiſtront en vain, Comtes, s'ils vous excitent
A luy rendre l'honneur que ſes hauts faits meritent,
Et ne dédaigner pas l'illuſtre & rare objet
D'une haute valeur qui part d'un ſang abjet;
Vous courez au devant avec tant de franchiſe,
Qu'autant que du Peſcheur je m'en trouve ſurpriſe.
Et vous que par mon ordre icy j'ay retenu,
Sanche, puiſqu'à ce nom vous étes reconnu,
Miraculeux Heros, dont la gloire refuſe
L'avantageuſe erreur d'un Peuple qui s'abuſe,
Parmy les déplaiſirs que vous en recevez
Puis-je vous conſoler d'un Sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous voy faire?
Ie vous tiens malheureux d'eſtre né d'un tel pere,
Mais je vous tiens enſemble heureux au dernier point
D'eſtre né d'un tel pere, & de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur mis dans l'autre balance
Emporte encor ſi haut une telle naiſſance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQVE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

ALV. PRinceſſes, admirez l'orgueil d'un Priſonnier
Qu'en faveur de ſon fils on veut calomnier.
Ce malheureux Peſcheur par promeſſe, ny crainte
Ne ſçauroit ſe reſoudre à ſouffrir une feinte.

I'ay voulu luy parler, & n'en fais que sortir,
I'ay taſché, mais en vain, de luy faire ſentir
Combien mal à propos ſa preſence importune
D'un fils ſi genereux renverſe la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur à moins que d'avoüer
Que c'eſt un laſche tour qu'on le force à joüer,
I'ay meſme à ces raiſons ajouſté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche eſt toûjours ſa race,
Et quand à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a dequoy le faire grand Seigneur,
Et que plus de cent fois il a ſçeu de ſa femme
(Voyez qu'il eſt credule & ſimple au fond de l'ame)
Que voyant ce preſent qu'en mes mains il a mis
La Reine d'Arragon agranditoit ſon fils.
*Si vous le recevez avec autant de joye, *A D. Leonor.
Madame, que par moy ce vieillard vous l'envoye,
Vous donnetez ſans doute à cet illuſtre fils
Vn rang encor plus haut que celuy de Marquis.
Ce bonhomme en paroit l'ame toute comblée. b D. Alvar preſente à D. Leonor un petit écrain qui s'ouvre ſans clef au moyen d'un reſſort ſecret.
ISA. Madame, à cet aſpect vous paroiſſez troublée!
LEO. I'ay bien ſujet de l'eſtre en recevant ce don,
Madame, j'en ſçauray ſi mon fils vit, ou non,
Et c'eſt où le feu Roy déguiſant ſa naiſſance
D'un ſort ſi precieux mit la reconnoiſſance.
Diſons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah, Sanche, ſi par là je puis le découvrir,
Vous pouvez eſtre ſeur d'un entier avantage
Dans les lieux dont le Ciel a fait noſtre partage,
Et qu'aprés ce treſor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en ſera dû.
Mais à ce doux tranſport c'eſt déja trop permettre,
Trouvons noſtre bonheur avant que d'en promettre.
Ce preſent donc enferme un tiſſu de cheveux
Que receut Don Fernand pour arres de mes [illegible]ux,
Son portrait, & le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le Soleil ſous les climats barbares,
Et pour un témoignage encore plus certain,
Vn billet que luy-meſme écrivit de ſa main.
GAR. Madame, Don Raimond vous demande audience.
LEO. Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir & de l'entretenir
Avant voſtre congé l'oſe faire venir.

ISA. Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous voy plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQVE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

LEO. LAissez-là, Don Raimond, la mort de nos Tyrans,
Et rendez seulement Don Sanche à ses parens.
Vit-il, peut-il braver nos fieres Destinées?
RAI. Sortant d'une prison de plus de six années,
Ie l'ay cherché, Madame, où pour les mieux braver
Par l'ordre du feu Roy je le fis élever,
Avec tant de secret, que mesme un second pere
Qui l'estime son fils ignore ce mystere.
Ainsi qu'en vostre Cour Sanche y fut son vray nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ay sçeu qu'à seize ans son genereux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage,
Qu'impatient déja d'estre si mal tombé
A sa fausse bassesse il s'estoit desrobé,
Que déguisant son nom, & cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avoit veu plein de gloire, & fort bien dans la Cour,
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine,
Qu'il étoit connu mesme, & chery de la Reine,
Si bien que ce Pescheur d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.
LEO. Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoistre...
RAI. Ouy, je le voy, Madame. Ah Seigneur, ah mon maistre.
LOP. Nous l'avions bien jugé, grand Prince, rendez-vous,
La verité paroit, cedez aux vœux de tous.
LEO. Don Sanche, voulez-vous estre seul incredule?
CAR. Ie crains encor du Sort un revers ridicule,
Mais, Madame, voyez si le billet du Roy
Accorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moy.

LEO. [a] *Pour tromper un Tyran je vous trompe vous-meſme,*
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer,
Cette erreur luy peut rendre un jour le Diadeſme,
Et je vous l'ay caché pour le mieux aſſeurer.

[a] *Elle ouvre l'écrin, & en tire un billet qu'elle lit.*

Si ma feinte vers vous paſſe pour criminelle,
Pardonnez-moy les maux qu'elle vous fait ſouffrir,
De crainte que les ſoins de l'amour maternelle
Par leurs empreſſemens le fiſſent découvrir.

Nugne, un pauvre Peſcheur, s'en croit eſtre le pere,
Sa femme en ſon abſence accouchant d'un fils mort
Elle receut le voſtre, & ſçeut ſi bien ſe taire,
Que le pere & le fils en ignorent le ſort.

Elle-meſme l'ignore, & d'un ſi grand échange
Elle ſçait ſeulement qu'il n'eſt pas de ſon ſang,
Et croit que ce preſent par un miracle étrange
Doit un jour par vos mains luy rendre ſon vray rang.

A ces marques un jour daignez le reconnoiſtre,
Et puiſſe l'Arragon retournant ſous vos loix
Apprendre ainſi que vous de moy qui l'ay veu naiſtre,
Que Sanche fils de Nugne eſt le ſang de ſes Rois.

DON FERNAND D'ARRAGON.

LEO. [b] Ah, mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus, & voſtre grand courage.
CAR. [c] Ce ſeroit mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
[d] Ie reprens toutefois Nugne pour mon vray pere
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'eſpere.
ISA. C'eſt trop peu d'eſperer, quand tout vous eſt acquis.
Ie vous avois fait tort en vous faiſant Marquis,
Et vous n'aurez pas lieu deſormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ay ſçeu vous contraindre.
Et pour moy, que le Ciel deſtinoit pour un Roy
Digne de la Caſtille, & digne encor de moy,
I'avois mis cette bague en des mains aſſez bonnes
Pour la rendre à Don Sanche, & joindre nos Couronnes.

[b] *Après avoir leu.*
[c] *A D. Leonor.*
[d] *A D. Iſabelle.*

CAR. Ie ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager donnoient mon cœur à deux:
Dans les obscuritez d'une telle avanture
L'amour se confondoit avecque la Nature.
ELV. Le nostre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.
[a] *A D. Elvire.* *CAR.* [a] Si vous m'aimez encor, & m'honorez en frere,
Vn époux de ma main pourroit-il vous déplaire?
ELV. Si Don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.
[b] *A D. Elvire.* *CAR.* [b] Il honoroit en moy la vertu toute nuë.
[c] *A D. Maurique & D. Lopez.* [c] Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnuë,
Comtes, & les premiers en cet évenement
Iugiez en ma faveur si veritablement,
Vostre dédain fut juste autant que son estime,
C'est la mesme vertu sous une autre maxime.
[d] *A D. Isabelle.* *RAI.* [d] Souffrez qu'à l'Arragon il daigne se montrer,
Nos Deputez, Madame, impatiens d'entrer....
ISA. Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celuy par qui tant d'heur nous vient d'estre apporté,
Et qu'on l'amene icy plus heureux qu'il ne pense
Recevoir de ses soins la digne recompense.

FIN.

NICOMEDE,
TRAGEDIE

ACTEVRS.

PRVSIAS, Roy de Bythinie.

FLAMINIVS, Ambaſſadeur de Rome.

ARSINOE, Seconde femme de Pruſias.

LAODICE, Reine d'Armenie.

NICOMEDE, Fils aiſné de Pruſias ſorty du premier lit.

ATALE, Fils de Pruſias & d'Arſinoé.

ARASPE, Capitaine des Gardes de Pruſias.

CLEONE, Confidente d'Arſinoé.

La Scene eſt à Nicomedie.

NICOMEDE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAO. IL doit m'estre bien doux, je l'avoüray, Seigneur,
De voir encor mes yeux regner sur vostre cœur,
De voir sous les lauriers qui vous couvrent la teste
Vn si grand conquerant estre encor ma conqueste,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le Ciel me renvoye,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joye,
Ie vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la Cour pour vous un sejour dangereux.
Vostre marastre y regne, & le Roy vostre pere
Ne voit que par ses yeux, seule la considere,
Pour souveraine loy n'a que sa volonté,
Iugez après cela de vostre seureté.

La haine que pour vous elle a ſi naturelle
A mon occaſion encor ſe renouvelle;
Voſtre frere ſon fils depuis peu de retour....

NIC. Ie le ſçay; ma Princeſſe, & qu'il vous fait la Cour.
Ie ſçay que les Romains qui l'avoient en oſtage
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage,
Que ce don à ſa mere étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal,
Que le Roy par ſon ordre euſt livré ce grand homme,
S'il n'euſt par le poiſon luy-meſme évité Rome,
Et rompu par ſa mort les ſpectacles pompeux
Où l'effroy de ſon nom le deſtinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois reünie
La Cappadoce entiere avec la Bithinie,
Lors qu'à cette Nouvelle enflamé de couroux
D'avoir perdu mon maiſtre, & de craindre pour vous,
I'ay laiſſé mon Armée aux mains de Theagene,
Pour voler en ces lieux au ſecours de ma Reine.
Vous en aviez beſoin, Madame, & je le voy,
Puiſque Flaminius obſede encor le Roy:
Si de ſon arrivée Annibal fut la cauſe,
Luy mort, ce long ſejour prétend quelqu'autre choſe,
Et je ne voy que vous qui le puiſſe arréter
Pour aider à mon frere à vous perſecuter.

LAO. Ie ne veux point douter que ſa vertu Romaine
N'embraſſe avec chaleur l'intereſt de la Reine:
Annibal qu'elle vient de luy ſacrifier
L'engage en ſa querelle, & m'en fait défier,
Mais, Seigneur, juſqu'icy j'aurois tort de m'en plaindre,
Et quoy qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire & mon amour peuvent bien peu ſur moy,
S'il faut voſtre preſence à ſoûtenir ma foy,
Et ſi je puis tomber en cette freneſie
De préferer Attale au vainqueur de l'Aſie!
Attale, qu'en oſtage ont nourry les Romains,
Ou pluſtoſt qu'en eſclave ont façonné leurs mains,
Sans luy rien mettre au cœur qu'une crainte ſervile
Qui tremble à voir un Aigle, & reſpecte un Ædile!

NIC. Plutoſt, plutoſt la mort, que mon eſprit jaloux
Forme des ſentimens ſi peu dignes de vous,
Ie crains la violence, & non voſtre foibleſſe,
Et ſi Rome une fois contre nous s'intereſſe....

LAO. Ie ſuis Reine, Seigneur, & Rome a beau tonner,
Elle, ny voſtre Roy n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il eſt dépoſitaire,
C'eſt pour executer les ordres de mon pere;
Il m'a donnée à vous, & nul autre que moy
N'a droit de l'en dédire, & me choiſir un Roy.
Par ſon ordre & le mien la Reine d'Armenie
Eſt deuë à l'heritier du Roy de Bithinie,
Et ne prendra jamais un cœur aſſez abjet
Pour ſe laiſſer reduire à l'Hymen d'un Sujet,
Mettez-vous en repos. *NIC.* Et le puis-je, Madame,
Vous voyant expoſée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout icy, ſe croira tout permis
Pour ſe mettre en état de voir regner ſon fils?
Il n'eſt rien de ſi ſaint qu'elle ne faſſe enfraindre,
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et ſçaura vous garder meſme fidelité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.
LAO. Mais ceux de la Nature ont-ils un privilege
Qui vous aſſeure d'elle après ce ſacrilege?
Seigneur, voſtre retour, loin de rompre ſes coups,
Vous expoſe vous-meſme, & m'expoſe après vous.
Comme il eſt fait ſans ordre, il paſſera pour crime,
Et vous ſerez bientoſt la premiere victime
Que la mere & le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'oſter mon appuy ſe voudront immoler.
Si j'ay beſoin de vous de peur qu'on me contraigne,
I'ay beſoin que le Roy, qu'elle meſme vous craigne;
Retournez à l'Armée, & pour me proteger
Montrez cent mille bras tous preſts à me vanger,
Parlez la force en main, & hors de leur atteinte:
S'ils vous tiennent icy, tout eſt pour eux ſans crainte.
Et ne vous flatez point, ny ſur voſtre grand cœur,
Ny ſur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.
Quelque haute valeur que puiſſe eſtre la voſtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre,
Et fuſſiez-vous du Monde, & l'amour, & l'effroy,
Quiconque entre au Palais porte ſa teſte au Roy.
Ie vous le dis encor, retournez à l'Armée,
Ne montrez à la Cour que voſtre Renommée,
Aſſeurez voſtre ſort pour aſſeurer le mien,
Faites que l'on vous craigne, & je ne craindray rien.

NIC. Retourner à l'Armée ! Ah, ſçachez que la Reine
La ſeme d'aſſaſſins achetez par ſa haine;
Deux s'y ſont découverts que j'améne avec moy,
Afin de la convaincre, & détromper le Roy.
Quoy qu'il ſoit ſon époux, il eſt encor mon pere,
Et quand il forcera la Nature à ſe taire,
Trois Sceptres à ſon Troſne attachez par mon bras
Parleront au lieu d'elle, & ne ſe tairont pas.
Que ſi noſtre fortune à ma perte animée
La prépare à la Cour auſſi-bien qu'à l'Armée,
Dans ce peril égal qui me ſuit en tous lieux
M'envirez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?
LAO. Non, je ne vous dis plus deſormais que je tremble,
Mais que s'il faut perir nous perirons enſemble.
Armons-nous de courage, & nous ferons trembler
Ceux dont les laſchetez penſent nous accabler.
Le Peuple icy vous aime, & hait ces cœurs infames,
Et c'eſt eſtre bien fort que regner ſur tant d'ames,
Mais voſtre frere Attale adreſſe icy ſes pas.
NIC. Il ne m'a jamais veu, ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATT. QVoy, Madame, toûjours un front inexorable?
Ne pourray-je ſurprendre un regard favorable,
Vn regard deſarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il eſt enfin quand il gagne les cœurs?
LAO. Si ce front eſt mal propre à m'acquerir le voſtre,
Quand j'en auray deſſein, j'en ſçauray prendre un autre.
ATT. Vous ne l'acquerrez point, puiſqu'il eſt tout à vous.
LAO. Ie n'ay donc pas beſoin d'un viſage plus doux.
ATT. Conſervez-le, de grace, après l'avoir ſçeu prendre.
LAO. C'eſt un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.
ATT. Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.
LAO. Ie vous estime trop pour vouloir rien farder,
Voſtre rang & le mien ne ſçauroient le permettre,
Pour garder voſtre cœur je n'ay pas où le mettre,

La place eſt occupée, & je vous l'ay tant dit,
Prince, que ce diſcours vous deuſt eſtre interdit,
On le ſouffre d'abord, mais la ſuite importune.
ATT. Que celuy qui l'occupe a de bonne fortune,
Et que ſeroit heureux, qui pourroit aujourd'huy
Diſputer cette place, & l'emporter ſur luy!
NIC. La place à l'emporter couteroit bien des teſtes,
Seigneur, ce conquerant garde bien ſes conqueſtes,
Et l'on ignore encor parmy ſes ennemis
L'Art de reprendre un Fort qu'une fois il a pris.
ATT. Celuy-cy toutefois peut s'attaquer de ſorte,
Que tout vaillant qu'il eſt, il faudra qu'il en ſorte.
LAO. Vous pourriez vous méprendre. *ATT.* Et ſi le Roy le veut?
LAO. Le Roy juſte & prudent ne veut que ce qu'il peut.
ATT. Et que ne peut icy la grandeur ſouveraine?
LAO. Ne parlez pas ſi haut, s'il eſt Roy, je ſuis Reine,
Et vers moy tout l'effort de ſon authorité
N'agit que par priere, & par civilité.
ATT. Non, mais agir ainſi ſouvent c'eſt beaucoup dire
Aux Reines comme vous qu'on voit dans ſon Empire,
Et ſi ce n'eſt aſſez des prieres d'un Roy,
Rome qui m'a nourry vous parlera pour moy.
NIC. Rome, Seigneur! *ATT.* Ouy, Rome, en étes-vous en doute?
NIC. Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute,
Et ſi Rome ſçavoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous préter l'appuy dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir ſa creature
A l'éclat de ſon nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-eſtre dés démain
Du titre glorieux de Citoyen Romain.
Vous l'a-t'elle donné pour meriter ſa haine,
En le deshonorant par l'amour d'une Reine;
Et ne ſçavez-vous plus qu'il n'eſt Princes, ny Rois,
Qu'elle daigne égaler à ſes moindres Bourgeois?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bien-toſt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle, & de vous,
Rempliſſez mieux un nom ſous qui nous tremblons tous,
Et ſans plus l'abaiſſer à cette ignominie,
D'idolatrer en vain la Reine d'Armenie,
Songez qu'il faut du moins pour toucher voſtre cœur
La fille d'un Tribun, ou celle d'un Preteur:

Que Rome vous promet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclus le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous authorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaisnes,
Aux Rois qu'elle mépriſe abandonnez les Reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevez
Pour meriter les biens qui vous sont reservez.

ATT. Si cet homme est à vous, imposez-luy silence,
Madame, & retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
I'ay forcé ma colere à le laisser parler,
Mais je crains qu'elle échape, & que s'il continuë,
Ie ne m'obstine plus à tant de retenuë.

NIC. Seigneur, si j'ay raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-mesme, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un precieux titre,
Et la Reine & le Roy l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejetté,
Puisqu'ils se sont privez pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever vostre enfance.
Dés l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné:
Iugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer par l'Hymen d'une Reine
A la part qu'ils avoient à la grandeur Romaine.
D'un si rare tresor l'un & l'autre jaloux...

ATT. Madame, encor un coup, cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si necessaire,
Que vous ne luy puissiez ordonner de se taire?

LAO. Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Ie veux bien vous traiter de fils de Souverain.
En cette qualité vous devez reconnoistre
Qu'un Prince vostre aisné doit estre vostre maistre,
Craindre de luy déplaire, & sçavoir que le sang
Ne vous empesche pas de differer de rang,
Luy garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de luy voler son bien en son absence...

ATT. Si l'honneur d'estre à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, Madame, & ce sera le mien,
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.

Mais si je luy doy tant en fils de Souverain;
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sçachez qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naistre
Pour commander aux Rois, & pour vivre sans maistre,
Sçachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son Sujet;
Sçachez.... *LAO.* Ie m'en doutois, Seigneur, que ma Couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne;
Mais telle que je suis, & ma Couronne, & moy,
Tout est à cet aisné qui sera vostre Roy,
Et s'il étoit icy, peut-estre en sa presence
Vous penseriez deux fois à luy faire une offense.
ATT. Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux....
NIC. Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur, s'il les sçavoit, il pourroit bien luy-mesme
Venir d'un tel amour vanger l'objet qu'il aime.
ATT. Insolent, est-ce enfin le respect qui m'est dû?
NIC. Ie ne sçay de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.
ATT. Peux-tu bien me connoistre, & tenir ce langage?
NIC. Ie sçais à qui je parle, & c'est mon avantage
Que n'étant point connu, Prince, vous ne sçavez
Si je vous doy respect, ou si vous m'en devez.
ATT. Ah, Madame, souffrez que ma juste colere....
LAO. Consultez-en, Seigneur, la Reine vostre mere.
Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOE, LAODICE, ATTALE, CLEONE.

NIC. INstruisez mieux le Prince vostre fils,
Madame, & dites-luy de grace qui je suis.
Faute de me connoistre il s'emporte, il s'égare,
Et ce desordre est mal dans une ame si rare,
I'en ay pitié. *ARS.* Seigneur, vous étes donc icy?
NIC. Ouy, Madame, j'y suis, & Metrobate aussi.
ARS. Metrobate! ah le traistre! *NIC.* Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jetter aucun trouble dans l'ame.

ARS. Mais qui cauſe, Seigneur, ce retour ſurprenant?
Et voſtre Armée? *NIC.* Elle eſt ſous un bon Lieutenant,
Et quant à mon retour, peu de choſe le preſſe.
I'avois icy laiſſé mon Maiſtre, & ma Maîtreſſe;
Vous m'avez oſté l'un, vous dis je, ou les Romains,
Et je viens ſauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.
ARS. C'eſt ce qui vous améne? *NIC.* Ouy, Madame, & j'eſpere
Que vous m'y ſervirez auprès du Roy mon pere.
ARS. Ie vous y ſerviray comme vous l'eſperez.
NIC. De voſtre bon vouloir nous ſommes aſſeurez.
ARS. Il ne tiendra qu'au Roy qu'aux effets je ne paſſe.
NIC. Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?
ARS. Tenez-vous aſſeuré que je n'oubliray rien.
NIC. Ie connoy voſtre cœur, ne doutez pas du mien.
ATT. Madame, c'eſt donc là le Prince Nicomede!
NIC. Ouy, c'eſt moy qui viens voir s'il faut que je vous cede.
ATT. Ah, Seigneur, excuſez ſi vous connoiſſant mal...
NIC. Prince, faites moy voir un plus digne rival.
Si vous aviez deſſein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une ſi noble audace:
Mais comme à ſon ſecours je n'améne que moy,
Ne la menacez plus de Rome, ny du Roy.
Ie la défendray ſeul, attaquez-la de meſme,
Avec tous les reſpects qu'on doit au Diadeſme.
Ie veux bien mettre à part avec le nom d'aiſné
Le rang de voſtre maiſtre où je ſuis deſtiné,
Et nous verrons ainſi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome,
Adieu, penſez-y bien, je vous laiſſe y reſver.

SCENE IV.

ARSINOE, ATTALE, CLEONE.

ARS. QVoy, tu faiſois excuſe à qui m'oſoit braver!
ATT. Que ne peut point, Madame, une telle ſurpriſe?
Ce prompt retour me perd, & rompt voſtre entrepriſe.
ARS. Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'Ambaſſadeur Romain,
Dedans mon cabinet améne-le ſans ſuite,
Et de ton heureux ſort laiſſe-moy la conduite.

ATT. Mais,

ATT. Mais, Madame, s'il faut... *ARS.* Va, n'apprehende rien,
Et pour avancer tout haſte cet entretien.

SCENE V.

ARSINOE, CLEONE.

CLE. VOus luy cachez, Madame, un deſſein qui le touche!
AR. Ie crains qu'en l'apprenãt ſon cœur ne s'effarouche!
Ie crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'oſte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'eſt fourbe, ny crime,
Qu'un Troſne acquis par là ne rende legitime.
CLE. I'aurois creu les Romains un peu moins ſcrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'euſt fait mal juger d'eux.
ARS. Ne leur impute pas une telle injuſtice,
Vn Romain ſeul l'a faite, & par mon artifice.
Rome l'euſt laiſſé vivre, & ſa legalité
N'euſt point forcé les loix de l'hospitalité.
Sçavante à ſes dépens de ce qu'il ſçavoit faire,
Elle le ſouffroit mal auprès d'un averſaire;
Mais quoy que par ce triſte & prudent ſouvenir
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit veu couler ſans crainte, & ſans envie,
Chez un Prince allié les reſtes de ſa vie.
Le ſeul Flaminius trop piqué de l'affront
Que ſon pere défait luy laiſſe ſur le front,
(Car je croy que tu ſçais que quand l'Aigle Romaine
Vit choir ſes Legions aux bords de Traſiméne,
Flaminius ſon pere en étoit General,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.)
Ce fils donc qu'a preſſé la ſoif de ſa vangeance,
S'eſt aiſément rendu de mon intelligence.
L'eſpoir d'en voir l'objet entre ſes mains remis
A pratiqué par luy le retour de mon fils;
Par luy j'ay jetté Rome en haute jalouſie
De ce que Nicomede a conquis dans l'Aſie,
Et de voir Laodice unir tous ſes Etats
Par l'Hymen de ce Prince à ceux de Pruſias:
Si bien que le Senat prenant un juſte ombrage
D'un Empire ſi grand ſous un ſi grand courage,
Il s'en eſt fait nommer luy-meſme Ambaſſadeur,
Pour rompre cet Hymen, & borner ſa grandeur,

Et voilà le seul point où Rome s'intereſſe.
CLE. Attale à ce deſſein entreprend ſa Maîtreſſe!
Mais que n'agiſſoit Rome, avant que le retour
De cet amant ſi cher affermiſt ſon amour?
ARS. Irriter un vainqueur en teſte d'une Armée
Preſte à ſuivre en tous lieux ſa colere allumée,
C'étoit trop hazarder, & j'ay creu pour le mieux
Qu'il falloit de ſon Fort l'attirer en ces lieux.
Metrobate l'a fait par des terreurs Paniques;
Feignant de luy trahir mes ordres tyranniques,
Et pour l'aſſaſſiner ſe diſant ſuborné,
Il l'a, graces aux Dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au Roy, luy demander juſtice,
Et ſa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun ſoucy de m'en juſtifier,
Ie ſçauray m'en ſervir à me fortifier.
Tantoſt en le voyant j'ay fait de l'effrayée,
I'ay changé de couleur, je me ſuis écriée,
Il a creu me ſurprendre, & l'a creu bien en vain,
Puiſque ſon retour meſme eſt l'œuvre de ma main.
CLE. Mais quoy que Rome faſſe, & qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ſes yeux Laodice ſe rende?
ARS. Et je n'engage auſſi mon fils en cet amour,
Qu'à deſſein d'ébloüir le Roy, Rome, & la Cour.
Ie n'en veux pas, Cleone, au Sceptre d'Armenie,
Ie cherche à m'aſſeurer celuy de Bithinie,
Et ſi ce Diadeſme une fois eſt à nous,
Que cette Reine après ſe choiſiſſe un époux.
Ie ne la vay preſſer que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de ſon amant, & d'elle:
Le Roy que le Romain pouſſera vivement
De peur d'offenſer Rome agira chaudement,
Et ce Prince piqué d'une juſte colere
S'emportera ſans doute & bravera ſon pere.
S'il eſt prompt & boüillant, le Roy ne l'eſt pas moins,
Et comme à l'échauffer j'appliqueray mes ſoins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant ſoit ſenſible,
Mon entrepriſe eſt ſeure, & ſa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, & tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend,
Allons, & garde bien le ſecret de la Reine.
CLE. Vous me connoiſſez trop pour vous en mettre en peine.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRVSIAS, ARASPE.

PRV. REVENIR sans mon ordre, & se montrer icy!
AR. Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun soucy,
Et la haute vertu du Prince Nicomede
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant reme-
Mais tout autre que luy devroit estre suspect: (de.
Vn retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrettes raisons de tant d'impatience.
PRV. Ie ne les voy que trop, & sa temerité
N'est qu'un pur attentat sur mon authorité,
Il n'en veut plus dépendre, & croit que ses conquestes
Au dessus de son bras ne laissent point de testes,
Qu'il est luy seul sa régle, & que sans se trahir
Des Heros tels que luy ne sçauroient obeïr.
ARA. C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.
A suivre leur devoir leurs hauts faits se terniſſent,
Et ces grands cœurs enflez du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'Armée, & parmy leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obeïssance est un métier bien rude.
PRV. Dy tout, Araspe, dy que le nom de Sujet
Reduit toute leur gloire en un rang trop abjet,
Que bien que leur naissance au Trosne les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine:
Qu'un pere garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naistre de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son Peuple, & dans ses Domestiques,
Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son regne ennuyeux, & de ses tristes jours,

Du moins une insolente & fausse obeïssance,
Luy laissant un vain titre, usurpe sa puissance.
ARA. C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, & qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis necessaire,
Le Prince est vertueux, & vous êtes bon pere.
PRV. Si je n'étois bon pere, il seroit criminel;
Il doit son innocence à l'amour paternel,
C'est luy seul qui l'excuse, & qui le justifie,
Ou luy seul qui me trompe, & qui me sacrifie.
Car je doy craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combatu,
Qu'il ne force en son cœur la Nature à se taire;
Qui se lasse d'un Roy peut se lasser d'un pere,
Mille exemples sanglans nous peuvent l'enseigner,
Il n'est rien qui ne cede à l'ardeur de regner,
Et depuis qu'une fois elle nous inquiete,
La Nature est aveugle, & la vertu muette.
Te le diray-je, Araspe? il m'a trop bien servy,
Augmentant mon pouvoir il me l'a tout ravy,
Il n'est plus mon Sujet qu'autant qu'il le veut estre,
Et qui me fait regner en effet est mon maistre.
Pour paroistre à mes yeux son merite est trop grand,
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant,
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,
Et sa seule presence est un secret reproche:
Elle me dit toûjours qu'il m'a fait trois fois Roy,
Que je tiens plus de luy, qu'il ne tiendra de moy,
Et que si je luy laisse un jour une Couronne,
Ma teste en porte trois que sa valeur me donne.
I'en rougis dans mon ame, & ma confusion,
Qui renouvelle & croist à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette veuë importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en oster une,
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, & peut tout ce qu'il veut,
Iuge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.
ARA. Pour tout autre que luy je sçay comme s'explique
La regle de la vraye & saine Politique.
Aussi-tost qu'un Sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent,
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre,
C'est un crime d'Etat que d'en pouvoir commettre,

Et qui ſçait bien regner l'empeſche prudemment
De meriter un juste & plus grand châtiment,
Et prévient par un ordre à tous deux ſalutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, Seigneur, pour le Prince, il a trop de vertu,
Ie vous l'ay déja dit. *PRV.* Et m'en répondras-tu?
Me ſeras-tu garand de ce qu'il pourra faire
Pour vanger Annibal, ou pour perdre ſon frere,
Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de ſon frere, & la mort d'Annibal?
Non, ne nous flatons point, il court à ſa vangeance,
Il en a le pretexte, il en a la puiſſance,
Il eſt l'Aſtre naiſſant qu'adorent mes Etats,
Il eſt le Dieu du Peuple, & celuy des ſoldats,
Seur de ceux-cy ſans doute il vient ſoûlever l'autre,
Fondre avec ſon pouvoir ſur le reſte du noſtre,
Mais ce peu qui m'en reſte, encor que languiſſant,
N'eſt pas peut-eſtre encor tout à fait impuiſſant.
Ie veux bien toutefois agir avec adreſſe,
Ioindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudeſſe,
Le chaſſer avec gloire, & meſler doucement
Le prix de ſon merite à mon reſſentiment.
Mais s'il ne m'obeit, ou s'il oſe s'en plaindre,
Quoy qu'il ait fait pour moy, quoy que j'en voye à craindre,
Deuſſay-je voir par là tout l'Etat hazardé...
ARA. Il vient.

SCENE II.

PRVSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRV. VOus voilà, Prince! Et qui vous a mandé?
NIC. La ſeule ambition de pouvoir en perſonne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encor un Couronne,
De jouir de l'honneur de vos embraſſemens,
Et d'eſtre le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce heureuſement unie
Aux Royaumes du Pont, & de la Bithinie,
Ie viens remercier, & mon pere, & mon Roy,
D'avoir eu la bonté de s'y ſervir de moy,

D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moy l'honneur de sa victoire.
PRV. Vous pouviez vous passer de mes embrassemens,
Me faire par écrit de tels remercimens,
Et vous ne deviez pas enveloper d'un crime
Ce que vostre victoire ajouste à vostre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, & plus au General,
Et tout autre que vous, malgré cette conqueste,
Revenant sans mon ordre eust payé de sa teste.
NIC. I'ay failly, je l'avouë, & mon cœur imprudent
A trop creu les transports d'un desir trop ardent:
L'amour que j'ay pour vous a commis cette offense,
Luy seul à mon devoir fait cette violence:
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Ie serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus severe loy,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moy.
PRV. La plus mauvaise excuse est assez pour un pere,
Et sous le nom d'un fils toute faute est legere;
Ie ne veux voir en vous que mon unique appuy.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'huy,
L'Ambassadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prens de confiance,
Vous l'écouterez, Prince, & répondrez pour moy.
Vous êtes aussi-bien le veritable Roy,
Ie n'en suis plus que l'ombre, & l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse,
Ie n'ay plus que deux jours peut-estre à le garder.
L'interest de l'Etat vous doit seul regarder,
Prenez-en aujourd'huy la marque la plus haute:
Mais gardez-vous aussi d'oublier vostre faute,
Et comme elle fait bréche au pouvoir souverain,
Pour la bien reparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absoluë,
Attendez-la de moy comme je l'ay receuë,
Inviolable, entiere, & n'authorisez pas
De plus méchans que vous à la mettre plus bas.
Le Peuple qui vous voit, la Cour qui vous contemple
Vous desobeïroient sur vostre propre exemple.

Donnez-leur en un autre, & montrez à leurs yeux
Que nos premiers Sujets obeiſſent le mieux.
NIC. I'obeïray, Seigneur, & plûtoſt qu'on ne penſe,
Mais je demande un prix de mon obeiſſance.
La Reine d'Armenie eſt deuë à ſes Etats,
Et j'en voy les chemins ouverts par nos combats,
Il eſt temps qu'en ſon Ciel cet Aſtre aille reluire;
De grace, accordez-moy l'honneur de l'y conduire.
PRV. Il n'appartient qu'à vous, & cet illustre employ
Demande un Roy luy-meſme, ou l'heritier d'un Roy:
Mais pour la renvoyer jusqu'en ſon Armenie,
Vous ſçavez qu'il y faut quelque ceremonie.
Tandis que je feray préparer ſon depart,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.
NIC. Elle eſt preſte à partir ſans plus grand équipage.
PRV. Ie n'ay garde à ſon rang de faire un tel outrage.
Mais l'Ambaſſadeur entre, il le faut écouter,
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRVSIAS, NICOMEDE, FLAMINIVS, ARASPE.

FLA. SVr le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous faſſe encor pour elle une demande.
Elle a nourry vingt ans un Prince voſtre fils,
Et vous pouvez juger les ſoins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus & les illustres marques
Qui font briller en luy le ſang de vos Monarques.
Sur tout il eſt instruit en l'Art de bien regner;
C'eſt à vous de le croire, & de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il regne, elle vous en conjure,
Et vous offenſeriez l'eſtime qu'elle en fait,
Si vous le laiſſiez vivre & mourir en Sujet.
Faites donc aujourd'huy que je luy puiſſe dire
Où vous luy deſtinez un ſouverain Empire.
PRV. Les ſoins qu'ont pris de luy le Peuple & le Senat
Ne trouveront en moy jamais un pere ingrat;

Ie croy que pour regner il en a les merites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites:
Mais vous voyez, Seigneur, le Prince ſon aiſné,
Dont le bras genereux trois fois m'a couronné,
Il ne fait que ſortir encor d'une victoire,
Et pour tant de hauts faits je luy doy quelque gloire;
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moy.

NIC. Seigneur, c'eſt à vous ſeul de faire Attale Roy.

PRV. C'eſt voſtre intereſt ſeul que ſa demande touche.

NIC. Le voſtre toutefois m'ouvrira ſeul la bouche.
Dequoy ſe meſle Rome, & d'où prend le Senat,
Vous vivant, vous regnant, ce droit ſur voſtre Etat?
Vivez, regnez, Seigneur, jusqu'à la ſepulture,
Et laiſſez faire après, ou Rome, ou la Nature.

PRV. Pour de pareils amis il faut ſe faire effort.

NIC. Qui partage vos biens aſpire à voſtre mort.
Et de pareils amis en bonne Politique....

PRV. Ah, ne me broüillez point avec la Republique,
Portez plus de reſpect à de tels alliez.

NIC. Ie ne puis voir ſous eux les Rois humiliez,
Et quel que ſoit ce fils que Rome vous renvoye,
Seigneur, je luy rendrois ſon preſent avec joye.
S'il eſt ſi bien inſtruit en l'art de commander,
C'eſt un rare treſor qu'elle devroit garder,
Et conſerver chez ſoy ſa chere nourriture,
Ou pour le Conſulat, ou pour la Dictature.

FLA. Seigneur, dans ce diſcours qui nous traite ſi mal
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal,
Ce perfide ennemy de la grandeur Romaine
N'en a mis en ſon cœur que mépris & que haine.

NIC. Non, mais il m'a ſur tout laiſſé ferme en ce point
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.
On me croit ſon diſciple, & je le tiens à gloire,
Et quand Flaminius attaque ſa memoire,
Il doit ſçavoir qu'un jour il me fera raiſon
D'avoir reduit mon maiſtre au ſecours du poiſon,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par ſon pere à triompher de Rome.

FLA. Ah! c'eſt trop m'outrager. *NIC.* N'outragez plus les morts.

PRV. Et vous, ne cherchez point à former de diſcords,
Parlez, & nettement ſur ce qu'il me propoſe.

NIC. Et bien, s'il eſt beſoin de répondre autre choſe,

Attale

Attale doit regner, Rome l'a resolu,
Et puisqu'elle a par tout un pouvoir absolu,
C'est aux Rois d'obeir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand Roy,
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foy.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne,
Donnez-luy vostre Armée, & voyons ces grands coups,
Qu'il en faille pour luy ce que j'ay fait pour vous,
Qu'il regne avec éclat sur sa propre conqueste,
Et qüe de sa victoire il couronne sa teste.
Ie luy prête mon bras, & veux dés maintenant,
S'il daigne s'en servir, estre son Lieutenant.
L'exemple des Romains m'authorise à le faire,
Le fameux Scipion le fut bien de son frere,
Et lors qu'Antiochus fut par eux détrosné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aisné:
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Ægée,
Le reste de l'Asie à nos costez rangée,
Offrent une matiere à son ambition....

FLA. Rome prend tout ce reste en sa protection,
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquestes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempestes.

NIC. I'ignore sur ce point les volontez du Roy,
Mais peut-estre qu'un jour je dépendray de moy,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces Places,
Preparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains,
Et si Flaminius en est le Capitaine,
Nous pourrons luy trouver un lac de Trasiméne.

PRV. Prince, vous abusez trop tost de ma bonté,
Le rang d'Ambassadeur doit estre respecté,
Et l'honneur souverain qu'icy je vous défere....

NIC. Ou laissez-moy parler, Sire, ou faites-moy taire;
Ie ne sçay point répondre autrement pour un Roy,
A qui dessus son Trosne on veut faire la loy.

PRV. Vous m'offensez moy-mesme en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NIC. Quoy? je verray, Seigneur, qu'on borne vos Etats,
Qu'au milieu de ma course on m'arreste le bras,

Que de vous menacer on a mesme l'audace,
Et je ne rendray point menace pour menace,
Et je remercîray qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément?

A Flaminius. *PRV.* Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge,
Le temps & la raison pourront le rendre sage.

NIC. La raison & le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'icy vécu comme ce frere,
Avec une vertu qui fust imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a veu dans Rome éclater le merite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite.)
Si j'avois donc vécu dans ce mesme repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses Heros,
Elle me laisseroit la Bithinie entiere,
Telle que de tout temps l'aisné la tient d'un pere,
Et s'empresseroit moins à la faire regner,
Si vos armes sous moy n'avoient sçeu rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithinie
Par trois Sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser, & dans ce beau projet
Ce Prince est trop bien né pour vivre mon Sujet.
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre,
Et je luy doy quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes ayeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux Immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage;
Vous pouvez l'en guerir, Seigneur, & promptement,
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement,
Le maistre qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLA. A ce que je puis voir, vous avez combatu,
Prince, par interest plûtost que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pû faire
N'ont jetté qu'un dépost sur la teste d'un pere,
Vous n'avez fait le Roy que garde de leur prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son Trosne attachée
Sur nul autre que vous ne peut estre épanchée.

Certes, je vous croyois un peu plus genereux.
Quand les Romains le sont, ils ne sont rien pour eux.
Scipion dont tantost vous vantiez le courage
Ne vouloit point regner sur les murs de Cartage,
Et de tout ce qu'il fit pour l'Empire Romain,
Il n'en eut que la gloire & le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure,
Le reste de la Terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des testes bien sensées,
Elles vous déferoient de ces belles pensées;
Pour le respect du Roy je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de resver là dessus,
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NIC. Le temps pourra donner quelque decision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision,
Cependant... *FLA.* Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point, mais comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le sçavez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez seur que vous possederez
Tout ce qu'en vostre cœur déja vous devorez,
Le Pont sera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithinie.
Ce bien de vos Ayeux, ces prix de vostre sang,
Ne mettront point Attale en vostre illustre rang,
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice,
Ce Prince regnera sans rien prendre sur vous.
*La Reine d'Arménie a besoin d'un époux, *A Prusias.
Seigneur, l'occasion ne peut estre plus belle,
Elle vit sous vos loix, & vous disposez d'elle.

NIC. Voilà le vray secret de faire Attale Roy,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moy,
La piece est delicate, & ceux qui l'ont tissuë
A de si longs détours font une digne issuë.
Ie n'y répons qu'un mot étant sans interest.
Traitez cette Princesse en Reine comme elle est,

Ne touchez point en elle aux droits du Diadesme,
Ou pour les maintenir je periray moy-mesme.
Ie vous en donne avis, & que jamais les Rois
Pour vivre en nos Etats ne vivent sous nos loix,
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-mesme dispose.

PRV. N'avez-vous, Nicomede, à luy dire autre chose?

NIC. Non, Seigneur, si ce n'est que la Reine après tout,
Sçachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRV. Contre elle dans ma Cour que peut vostre insolence?

NIC. Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Vne seconde fois avisez, s'il vous plaist,
A traiter Laodice en Reine comme elle est,
C'est moy qui vous en prie.

SCENE IV.

PRVSIAS, FLAMINIVS, ARASPE.

FLA. ET quoy? toûjours obstacle?

PRV. De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit enflé de ses succès
Pense bien de son cœur nous empescher l'accès;
Mais il faut que chacun suivie sa Destinée.
L'amour entre les Rois ne fait pas l'Hymenée,
Et les raisons d'Etat plus fortes que ses nœuds
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLA. Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRV. Non, non, je vous répons, Seigneur, de Laodice;
Mais enfin elle est Reine, & cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
I'ay sur elle après tout une puissance entiere,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priere.
Rendons-luy donc visite, & comme Ambassadeur
Proposez cet Hymen vous-mesme à sa Grandeur,
Ie seconderay Rome, & veux vous introduire;
Puisqu'elle est en nos mains, l'Amour ne nous peut nuire.
Allons de sa réponse à vostre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRVSIAS, FLAMINIVS, LAODICE.

PRV. REINE, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes,
Qui tranche trop du Roy ne regne pas long-temps.
LAO. I'obſerveray, Seigneur, ces avis importans,
Et ſi jamais je regne, on verra la pratique
D'une ſi ſalutaire & noble Politique.
PRV. Vous vous mettez fort mal au chemin de regner.
LAO. Seigneur, ſi je m'égare, on peut me l'enſeigner.
PRV. Vous mépriſez trop Rome, & vous devriez faire
Plus d'eſtime d'un Roy qui vous tient lieu de pere.
LAO. Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doy,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'eſt qu'eſtre Roy.
Recevoir Ambaſſade en qualité de Reine,
Ce ſeroit à vos yeux faire la Souveraine,
Entreprendre ſur vous, & dedans voſtre Etat,
Sur voſtre authorité commettre un attentat.
Ie la refuſe donc, Seigneur, & me dénie
L'honneur qui ne m'eſt dû que dans mon Arménie.
C'eſt là que ſur mon Troſne avec plus de ſplendeur
Ie puis honorer Rome en ſon Ambaſſadeur,
Faire réponſe en Reine, & comme le merite
Et de qui l'on me parle, & qui m'en ſollicite.
Icy c'eſt un métier que je n'entens pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne ſuis rien,
Et ce grand nom de Reine ailleurs ne m'authoriſe
Qu'à n'y voir point de Troſne à qui je ſois ſoûmiſe,
A vivre independante, & n'avoir en tous lieux
Pour Souverains que moy, la raiſon, & les Dieux.
PRV. Ces Dieux vos Souverains, & le Roy voſtre pere
De leur pouvoir ſur vous m'ont fait dépoſitaire,

Et vous pourrez peut-estre apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des Rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie,
Ie vay vous y remettre en bonne compagnie,
Partons, & dès demain, puisque vous le voulez.
Préparez-vous à voir vos pais desolez,
Préparez-vous à voir par toute vostre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

LAO. Ie perdray mes Etats, & garderay mon rang,
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront vostre esclave, & non vostre Sujette,
Ma vie est en vos mains, mais non ma Dignité.

PRV. Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux frapez de toutes ces miseres
Verront Attale assis au Trosne de vos peres,
Alors peut-estre, alors, vous le prirez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAO. Si jamais jusque-là vostre guerre m'engage,
Ie seray bien changée, & d'ame, & de courage,
Mais peut-estre, Seigneur, vous n'irez pas si loin,
Les Dieux de ma fortune auront un peu de soin,
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de Heros que vous prétera Rome.

PRV. Sur un présomptueux vous fondez vostre appuy,
Mais il court à sa perte, & vous traisne avec luy.
Pensez-y bien, Madame, & faites-vous justice,
Choisissez d'estre Reine, ou d'estre Laodice,
Et pour dernier avis que vous aurez de moy,
Si vous voulez regner, faites Attale Roy.
Adieu.

SCENE II.

FLAMINIVS, LAODICE.

FLA. MAdame, enfin une vertu parfaite...
LAO. Suivez le Roy, Seigneur, voſtre Ambaſſade eſt faite,
Et je vous dis encor pour ne vous point flater,
Qu'icy je ne la doy, ny la veux écouter.
FLA. Et je vous parle auſſi dans ce peril extreſme
Moins en Ambaſſadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui touché du ſort que vous vous preparez,
Taſche à rompre le cours des maux où vous courez.
I'oſe donc comme amy vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a beſoin de prudence,
Et doit conſiderer pour ſon propre intereſt
Et les temps où l'on vit, & les lieux où l'on eſt.
La grandeur de courage en une ame Royale
N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que ſon merite aveugle, & qu'un faux jour d'honneur
Iette en un tel divorce avec le vray bonheur,
Qu'elle meſme ſe livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne ſe fait admirer que pour ſe faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire après un grand ſoûpir,
I'avois droit de regner, & n'ay ſceu m'en ſervir.
Vous irritez un Roy dont vous voyez l'Armée,
Nombreuſe, obeiſſante, à vaincre acoûtumée,
Vous étes en ſes mains, vous vivez dans ſa Cour.
LAO. Ie ne ſçay ſi l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'eſt pas tout à fait endormie,
Et ſans examiner par quel deſtin jaloux
La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous,
Ie veux vous faire voir que celle que j'étale
N'eſt pas tant qu'il vous ſemble une vertu brutale,
Que ſi j'ay droit au Troſne elle s'en veut ſervir,
Et ſçait bien repouſſer qui me le veut ravir.
Ie voy ſur la frontiere une puiſſante Armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre acoûtumée;
Mais par quelle conduite, & ſous quel General?
Le Roy, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal.

Et s'il vouloit passer de son païs au nostre,
Ie luy conseillerois de s'asseurer d'une autre.
Mais je vis dans sa Cour, je suis dans ses Etats,
Et j'ay peu de raison de ne le craindre pas?
Seigneur, dans sa Cour mesme, & hors de l'Arménie,
La vertu trouve appuy contre la tyrannie,
Tout son Peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'Etat,
Il connoit Nicomede, il connoit sa maraſtre,
Il en sçait, il en voit la haine opiniastre,
Il voit la servitude où le Roy s'est soûmis,
Et connoit d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moy que vous croyez au bord du precipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
I'évite les mépris qu'il recevroit de moy,
S'il tenoit de ma main la qualité de Roy.
Ie le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon Sujet qu'époux; & le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon Peuple à mon exemple en feroit peu d'estime,
Ce seroit trop, Seigneur, pour un cœur magnanime,
Mon refus luy fait grace, & malgré ses desirs
I'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLA. Si vous me dites vray, vous étes icy Reine,
Sur l'Armée & la Cour je vous voy Souveraine,
Le Roy n'est qu'une Idée, & n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous luy laissez avoir.
Quoy, mesme vous allez jusques à faire grace!
Après cela, Madame, excusez mon audace,
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix,
Recevoir Ambassade est encor de vos droits,
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain souffrez que je vous die,
Qu'estre allié de Rome, & s'en faire un appuy,
C'est l'unique moyen de regner aujourd'huy:
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses Peuples en repos, ses ennemis en crainte:
Qu'un Prince est dans son Trosne à jamais affermy,
Quand il est honoré du nom de son amy:
Qu'Attale avec ce titre est plus Roy, plus Monarque,
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque,

Et qu'enfin....

Et qu'enfin.... *LAO.* Il ſuffit, je voy bien ce que c'eſt,
Tous les Rois ne ſont Rois qu'autant comme il vous plaiſt;
Mais ſi de leurs Etats Rome à ſon gré diſpoſe,
Certes pour ſon Attale elle fait peu de choſe,
Et qui tient en ſa main tant dequoy luy donner
A mandier pour luy devroit moins s'obſtiner.
Pour un Prince ſi cher ſa reſerve m'étonne;
Que ne me l'offre-t'elle avec une Couronne?
C'eſt trop m'importuner en faveur d'un Sujet,
Moy qui tiendrois un Roy pour un indigne objet,
S'il venoit par voſtre ordre, & ſi voſtre alliance
Soüilloit entre ſes mains la ſupreſme puiſſance.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir,
Ie ne veux point de Rois qui ſçachent obeïr,
Et puiſque vous voyez mon ame toute entiere,
Seigneur, ne perdez plus menace, ny priere.
FLA. Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encor un coup, penſez-y meurement,
Songez mieux ce qu'eſt Rome, & ce qu'elle peut faire,
Et ſi vous vous aimez, craignez de luy déplaire.
Cartage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontez ne peut troubler l'effet,
Tout fléchit ſur la Terre, & tout tremble ſur l'Onde;
Et Rome eſt aujourd'huy la maîtreſſe du Monde.
LAO. La maîtreſſe du Monde! ah, vous me feriez peur
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie, & mon cœur.
Si le grand Annibal n'avoit qui luy ſuccede,
S'il ne revivoit pas au Prince Nicomede,
Et s'il n'avoit laiſſé dans de ſi dignes mains
L'infaillible ſecret de vaincre les Romains.
Vn ſi vaillant Diſciple aura bien le courage
D'en mettre juſqu'au bout les leçons en uſage:
L'Aſie en fait l'épreuve, où trois Sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce ſont des coups d'eſſay, mais ſi grands, que peut-eſtre
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maiſtre,
Et qu'il ne puiſſe un jour.... *FLA.* Ce jour eſt encor loin,
Madame, & quelques-uns vous diront au beſoin
Quels Dieux du haut en bas renverſent les profanes,
Et que meſme au ſortir de Trebie, & de Cannes,
Son ombre épouvanta voſtre grand Annibal.
Mais le voicy ce bras à Rome ſi fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIVS.

NIC. OV Rome à ſes Agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous étes bien long à faire voſtre charge.
FLA. Ie ſçay quel eſt mon ordre, & ſi j'en ſors, ou non,
C'eſt à d'autres qu'à vous que j'en rendray raiſon.
NIC. Allez-y donc, de grace, & laiſſez à ma flame
Le bonheur à ſon tour d'entretenir Madame.
Vous avez dans ſon cœur fait de ſi grands progrez,
Et vos diſcours pour elle ont de ſi grands attraits,
Que ſans de grands efforts je n'y pourray détruire
Ce que voſtre harangue y vouloit introduire.
FLA. Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faiſoient luy donner un conſeil par pitié.
NIC. Luy donner de la ſorte un conſeil charitable,
C'eſt eſtre Ambaſſadeur, & tendre, & pitoyable.
Vous a-t'il conſeillé beaucoup de laſchetez,
Madame? *FLA.* Ah, c'en eſt trop, & vous vous emportez.
NIC. Ie m'emporte? *FLA.* Sçachez qu'il n'eſt point de contrée
Où d'un Ambaſſadeur la Dignité ſacrée...
NIC. Ne nous vantez plus tant ſon rang, & ſa ſplendeur,
Qui fait le conſeiller n'eſt plus Ambaſſadeur,
Il excede ſa charge, & luy-meſme y renonce.
Mais dites-moy, Madame, a-t'il eu ſa réponſe?
LAO. Ouy, Seigneur. *NIC.* Sçachez donc que je ne vous prens plus
Que pour l'Agent d'Attale, & pour Flaminius,
Et ſi vous me faſchiez, j'ajouſterois peut-eſtre
Que pour l'empoiſonneur d'Annibal, de mon Maiſtre.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moy,
S'ils ne vous ſatisfont, allez vous plaindre au Roy.
FLA. Il me fera juſtice, encor qu'il ſoit bon pere,
Ou Rome à ſon refus ſe la ſçaura bien faire.
NIC. Allez de l'un & l'autre embraſſer les genoux!
FLA. Les effets répondront. Prince, penſez à vous.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NIC. CEt avis eſt plus propre à donner à la Reine.
Ma generoſité cede enfin à ſa haine,
Ie l'épargnois aſſez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ſes aſſaſſinats.
Mais enfin on m'y force, & tout ſon crime éclate:
I'ay fait entendre au Roy Zenon & Mettobate,
Et comme leur rapport a dequoy l'étonner
Luy-meſme il prend le ſoin de les examiner.
LAO. Ie ne ſçay pas, Seigneur, quelle en ſera la ſuite,
Mais je ne comprens point toute cette conduite,
Ny comme à cét éclat la Reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous craint,
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.
NIC. Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement
A la faire paſſer pour un reſſentiment,
Et ce maſque trompeur de fauſſe hardieſſe
Nous déguiſe ſa crainte & couvre ſa foibleſſe.
LAO. Les myſteres de Cour ſouvent ſont ſi cachez
Que les plus clair-voyans y ſont bien empeſchez.
Lors que vous n'étiez point icy pour me défendre
Ie n'avois contre Attale aucun combat à rendre,
Rome ne ſongeoit point à troubler noſtre amour;
Bien plus, on ne vous ſouffre icy que ce ſeul jour,
Et dans ce meſme jour Rome en voſtre preſence
Avec chaleur pour luy preſſe mon alliance.
Pour moy, je ne voy goute en ce raiſonnement
Qui n'attend point le temps de voſtre éloignement,
Et j'ay devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la veuë, & m'y jette un ombrage.
Le Roy cherit ſa femme, il craint Rome; & pour vous,
S'il ne voit vos hauts-faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne ſçaurois vous taire
Qu'il eſt trop bon mary pour eſtre aſſez bon pere.
Voyez quel contretemps Attale prend icy,
Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel ſoucy.

Ie conçoy mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en penſe,
Mais j'en rompray le coup, s'il y faut ma preſence,
Ie vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE,

ATT. MAdame, un ſi doux entretien
N'eſt plus charmant pour vous quand j'y meſle le mien!
LAO. Voſtre importunité, que j'oſe dire extreſme,
Me peut entretenir en un autre moy-meſme;
Il connoit tout mon cœur, & répondra pour moy
Comme à Flaminius il a fait pour le Roy.

SCENE VI.

NICOMEDE, ARASPE.

ATT. PVisque c'eſt la chaſſer, Seigneur, je me retire.
NIC. Non, non, j'ay quelque choſe auſſi-bien à vous dire,
Prince. I'avois mis bas avec le nom d'aiſné
L'avantage du Troſne où je ſuis deſtiné,
Et voulant ſeul icy défendre ce que j'aime,
Ie vous avois prié de l'attaquer de meſme,
Et de ne meſler point ſur tout dans vos deſſeins,
Ny le ſecours du Roy, ny celuy des Romains:
Mais, ou vous n'avez pas la memoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.
ATT. Seigneur, vous me forcez à m'en ſouvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aiſneſſe,
Mais vous défaites-vous du cœur de la Princeſſe,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualitez qui ſçavent tout charmer,
De trois Sceptres conquis, du gain de ſix batailles,
Des glorieux aſſauts de plus de cent murailles?
Avec de tels ſeconds rien n'eſt pour vous douteux.
Rendez donc la Princeſſe égale entre nous deux,

Ne luy laiſſez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines-mains ſur vous a verſé la Victoire,
Et faites qu'elle puiſſe oublier une fois
Et vos rares vertus, & vos fameux exploits;
Ou contre ſon amour, contre voſtre vaillance,
Souffrez Rome & le Roy dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait aſſez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids leger.
NIC. C'eſt n'avoir pas perdu tout voſtre temps à Rome,
Que vous ſçavoir ainſi défendre en galant homme.
Vous avez de l'eſprit, ſi vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOE, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

A. SEigneur, le Roy vous mande. *N.* Il me mãde? *A.* Ouy, Seigneur.
ARS. Prince, la calomnie eſt aiſée à détruire.
NIC. I'ignore à quel ſujet vous m'en venez inſtruire,
Moy qui ne doute point de cette verité,
Madame. *ARS.* Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas ſous l'eſpoir qui vous flate
Amené de ſi loin Zenon, & Mitrobate.
NIC. Ie m'obſtinois, Madame, à tout diſſimuler,
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.
ARS. La verité les force, & mieux que vos largeſſes.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promeſſes,
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient reſolu.
NIC. I'en ſuis faſché pour vous, mais vous l'avez voulu.
ARS. Ie le veux bien encor, & je n'en ſuis faſchée,
Que d'avoir veu par là voſtre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouſter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais ſuborneur.
NIC. Ie les ay ſurbornez contre vous à ce conte?
ARS. I'en ay le déplaiſir, vous en aurez la honte.
NIC. Et vous penſez par là leur oſter tout credit?
ARS. Non, Seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.
NIC. Qu'ont-ils dit qui vous plaiſe, & que vous vouliez croire?
ARS. Deux mots de verité qui vous comblent de gloire.

NIC. Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importans?
ARS. Seigneur, le Roy s'ennuye, & vous tardez long-temps.
ARS. Vous les sçaurez de luy, c'est trop le faire attendre.
NIC. Ie commence, Madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chassant le paternel
Vous fera l'innocente, & moy le criminel,
Mais.... *ARS.* Achevez, Seigneur, ce mais, que veut-il dire?
NIC. Deux mots de verité qui font que je respire.
ARS. Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importans?
NIC. Vous les sçaurez du Roy, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOE, ATTALE.

ARS. NOus triomphons, Attale, & ce grand Nicomede
Voit quelle digne issuë à ses fourbes succede.
Les deux accusateurs que luy-mesme a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir seduits,
Pour me calomnier subornez par luy-mesme,
N'ont sçeu bien soutenir un si noir stratagesme.
Tous deux m'ont accusée, & tous deux avoüé
L'infame & lasche tour qu'un Prince m'a joüé.
Qu'en presence des Rois les veritez sont fortes!
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, & tous deux l'ont perdu.
ATT. Ie suis ravy de voir qu'une telle imposture
Ait laissé vostre gloire, & plus grande, & plus pure;
Mais pour l'examiner, & bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'interest,
Vous ne pourriez jamais sans un peu de scrupule
Avoir pour deux méchans une ame si credule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'huy
Et subornez par vous, & subornez par luy:
Contre tant de vertus, contre tant de victoires
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?
Qui se confesse traistre est indigne de foy.
ARS. Vous êtes genereux, Attale, & je le voy,
Mesme de vos rivaux la gloire vous est chere:
ATT. Si je suis son rival, je suis aussi son frere,

Nous ne ſommes qu'un ſang, & ce ſang dans mon cœur
A peine à le paſſer pour calomniateur.
ARS. Et vous en avez moins à me croire aſſaſſine,
Moy dont la perte eſt ſeure à moins que ſa ruine?
ATT. Si contre luy j'ay peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accuſoient, je les croyois bien moins;
Voſtre vertu, Madame, eſt au deſſus du crime,
Souffrez donc que pour luy je garde un peu d'eſtime.
La ſienne dans la Cour luy fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous,
Et ce laſche attentat n'eſt qu'un trait de l'Envie
Qui s'efforce à noircir une ſi belle vie.
Pour moy, ſi par ſoy-meſme on peut juger d'autruy,
Ce que je ſens en moy, je le préſume en luy.
Contre un ſi grand rival j'agis à force ouverte,
Sans bleſſer ſon honneur, ſans pratiquer ſa perte,
I'emprunte du ſecours, & le fais hautement:
Ie croy qu'il n'agit pas moins genereuſement,
Qu'il n'a que les deſſeins où ſa gloire l'invite,
Et n'oppoſe à mes vœux que ſon propre merite.
ARS. Vous étes peu du Monde, & ſçavez mal la Cour.
ATT. Eſt-ce autrement qu'en Prince on doit traiter l'amour?
ARS. Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.
ATT. Madame, je n'ay veu que des vertus à Rome.
ARS. Le temps vous apprendra par de nouveaux emplois
Quelles vertus il faut à la ſuite des Rois.
Cependant ſi le Prince eſt encor voſtre frere,
Souvenez-vous auſſi que je ſuis voſtre mere,
Et malgré les ſoupçons que vous avez conçeus
Venez ſçavoir du Roy ce qu'il croit là deſſus.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRVSIAS, ARSINOE, ARASPE.

PRV. HAITES venir le Prince, Araspe. [a] Et vous, Madame,
Retenez des soûpirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quād vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent vostre défense?
Doutay-je de son crime, ou de vostre innocence,
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

[a] *Araspe rentre.*

ARS. Ah, Seigneur, est-il rien qui repare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture,
Et peut-on voir mensonge assez-tost avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toûjours quelque indigne memoire
Qui porte une soüillure à la plus haute gloire.
Combien en vostre Cour est-il de médisans?
Combien le Prince a-t'il d'aveugles partisans,
Qui sçachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que vostre amour m'a seul justifiée?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du Peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, & de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour meriter mes larmes?

PRV. Ah, c'est trop de scrupule, & trop mal presumer
D'un mary qui vous aime, & qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voicy Nicomede, & je veux qu'aujourd'huy...

SCENE

SCENE II.

PRVSIAS, ARSINOE, NICOMEDE, ARASPE, Gardes.

ARS. GRace, grace, Seigneur, à noſtre vnique appuy,
Grace à tant de lauriers en ſa main ſi fertiles,
Grace à ce conquerant, à ce preneur de villes,
Grace.... *NIC.* Dequoy, Madame? eſt-ce d'avoir conquis
Trois Sçeptres que ma perte expoſe à voſtre fils?
D'avoir porté ſi loin vos armes dans l'Aſie
Que meſme voſtre Rome en a pris jalouſie?
D'avoir trop ſoûtenu la Majeſté des Rois?
Trop remply voſtre Cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moy, choiſiſſez de mes crimes,
Les voilà tous, Madame, & ſi vous y joignez
D'avoir creu des méchans par quelqu'autre gagnez,
D'avoir une ame ouverte, une franchiſe entiere,
Qui dans leur artifice a manqué de lumiere,
C'eſt gloire & non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une Armée, & loin de voſtre Cour,
Qui n'a que la vertu de ſon intelligence,
Et vivant ſans remors marche ſans défiance.
ARS. Ie m'en dédis, Seigneur, il n'eſt point criminel;
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obeir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ſes pareils le nom de belle-mere.
De cette averſion ſon cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il ſe ſent frapé.
Que ſon Maiſtre Annibal, malgré la foy publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur Panique,
Que ce vieillard confie & gloire & liberté
Plutoſt au deſeſpoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs ſont de mon artifice.
Quelque appas que luy-meſme il trouve en Laodice,
C'eſt moy qui fais qu'Attale a des yeux comme luy,
C'eſt moy qui force Rome à luy ſervir d'appuy,
De cette ſeule main part tout ce qui le bleſſe,
Et pour vanger ce Maiſtre, & ſauver ſa Maiſtreſſe,

S'il a taſché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout eſt trop excuſable en un amant jaloux.
Ce foible & vain effort ne touche point mon ame,
Ie ſçay que tout mon crime eſt d'eſtre voſtre femme,
Que ce nom ſeul l'oblige à me perſecuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une Armée,
A-t'elle refuſé d'enfler ſa Renommée?
Et lors qu'il l'a fallu puiſſamment ſecourir,
Que la moindre longueur l'auroit laiſſé perir,
Quel autre a mieux preſſé les ſecours neceſſaires?
Qui l'a mieux dégagé de ſes destins contraires?
A-t'il eu près de vous un plus ſoigneux Agent
Pour haſter les renforts, & d'hommes, & d'argent?
Vous le ſçavez, Seigneur, & pour reconnoiſſance,
Après l'avoir ſervy de toute ma puiſſance,
Ie voy qu'il a voulu me perdre auprès de vous;
Mais tout eſt excuſable en un amant jaloux,
Ie vous l'ay déja dit. *PRV.* Ingrat, que peux-tu dire?
NIC. Que la Reine a pour moy des bontez que j'admire.
Ie ne vous diray point que ces puiſſans ſecours
Dont elle a conſervé mon honneur & mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale,
Que par mon propre bras elle amaſſoit pour luy,
Et préparoit deſlors ce qu'on voit aujourd'huy:
Par quelques ſentimens qu'elle aye été pouſſée,
I'en laiſſe le Ciel juge, il connoit ſa penſée,
Il ſçait pour mon ſalut comme elle a fait des vœux,
Il luy rendra juſtice, & peut-eſtre à tous deux.
Cependant, puiſqu'enfin l'apparence eſt ſi belle,
Elle a parlé pour moy, je doy parler pour elle,
Et pour ſon intereſt vous faire ſouvenir
Que vous laiſſez long-temps deux méchans à punir.
Envoyez Metrobate, & Zenon au ſupplice,
Sa gloire attend de vous ce digne ſacrifice,
Tous deux l'ont accuſée, & s'ils s'en ſont dédits,
Pour la faire innocente, & charger voſtre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort eſt trop juſte
Après s'eſtre joüez d'une perſonne Auguſte.
L'offenſe une fois faite à ceux de noſtre rang
Ne ſe repare point que par des flots de ſang,

On n'en fut jamais quitte ainſi pour s'en dédire,
Il faut ſous les tourmens que l'impoſture expire,
Ou vous expoſeriez tout voſtre ſang Royal
A la legereté d'un eſprit déloyal.
L'exemple eſt dangereux, & hazarde nos vies,
S'il met en ſeureté de telles calomnies.
ARS. Quoy, Seigneur, les punir de la ſincerité
Qui ſoudain dans leur bouche a mis la verité,
Qui vous a contre moy ſa fourbe découverte,
Qui vous rend voſtre femme, & m'arrache à ma perte.
Qui vous a retenu d'en prononcer l'Arreſt,
Et couvrir tout cela de mon ſeul intereſt!
C'eſt eſtre trop adroit, Prince, & trop bien l'entendre.
PRV. Laiſſe-là Metrobate, & ſonge à te défendre,
Purge-toy d'un forfait ſi honteux & ſi bas.
NIC. M'en purger! moy, Seigneur! vous ne le croyez pas,
Vous ne ſçavez que trop qu'un homme de ma ſorte,
Quand il ſe rend coupable, un peu plus haut ſe porte,
Qu'il luy faut un grand crime à tenter ſon devoir,
Où ſa gloire ſe ſauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever voſtre Peuple, & jetter voſtre Armée
Dedans les intereſts d'une Reine opprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale, & l'effort des Romains,
Et fondre en vos païs contre leur tyrannie.
Avec tous vos ſoldats, & toute l'Arménie;
C'eſt ce que pourroit faire un homme tel que moy,
S'il pouvoit ſe reſoudre à vous manquer de foy.
La fourbe n'eſt le jeu que des petites ames,
Et c'eſt là proprement le partage des femmes.
Puniſſez donc, Seigneur, Metrobate & Zenon,
Pour la Reine, ou pour moy, faites-vous-en raiſon.
A ce dernier moment la conſcience preſſe,
Pour rendre conte aux Dieux tout reſpect humain ceſſe,
Et ces eſprits legers approchant des abois
Pourroient bien ſe dédire une ſeconde fois.
ARS. Seigneur.... *NIC.* Parlez, Madame, & dites quelle cauſe
A leur juſte ſupplice obſtinément s'oppoſe,
Ou laiſſez-nous penſer qu'aux portes du trépas
Il auroient des remords qui ne vous plairoient pas.
ARS. Vous voyez à quel point ſa haine m'eſt cruelle,
Quand je le juſtifie, il me fait criminelle,

Mais ſans doute, Seigneur, ma preſence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra ſon eſprit,
Il rendra quelque calme à ſon cœur magnanime,
Et luy pourra ſans doute épargner plus d'un crime.
Ie ne demande point que par compaſſion
Vous aſſeuriez un Sceptre à ma protection,
Ny que pour garantir la perſonne d'Attale
Vous partagiez entr'eux la puiſſance Royale:
Si vos amis de Rome en ont pris quelque ſoin,
C'étoit ſans mon aveu, je n'en ay pas beſoin,
Ie n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre
Si-toſt qu'entre mes bras vous ceſſerez de vivre,
Et ſur voſtre tombeau mes premieres douleurs
Verſeront tout enſemble, & mon ſang, & mes pleurs.
PRV. Ah, Madame! *ARS.* Ouy, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers ſoûpirs clorra ma Deſtinée,
Et puiſqu'ainſi jamais il ne ſera mon Roy,
Qu'ay-je à craindre de luy? que peut-il contre moy?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja luy donne tant d'ombrage,
C'eſt que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur ſein vous fiſtes élever;
Qu'il retourne y traiſner ſans peril, & ſans gloire
De voſtre amour pour moy l'impuiſſante memoire.
Ce grand Prince vous ſert, & vous ſervira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui luy bleſſe les yeux.
Et n'apprehendez point Rome, ny ſa vangeance;
Contre tout ſon pouvoir il a trop de vaillance,
Il ſçait tous les ſecrets du fameux Annibal,
De ce Heros à Rome en tous lieux ſi fatal
Que l'Aſie & l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, & qu'en receut Carthage.
Ie me retire donc afin qu'en liberté
Les tendreſſes du ſang preſſent voſtre bonté,
Et je ne veux plus voir, ny qu'en voſtre preſence
Vn Prince que j'eſtime indignement m'offenſe,
Ny que je ſois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils ſi vaillant & ſi digne de vous.

SCENE III.

PRVSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRV. Nicomede, en deux mots, ce desordre me fasche,
Quoy qu'on t'ose imputer, je ne te croy point lasche,
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et taschons d'asseurer la Reine qui te craint.
I'ay tendresse pour toy, j'ay passion pour elle,
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ny que des sentimens que j'aime à voir durer
Ne régnent dans mon cœur que pour le déchirer.
I'y veux mettre d'accord l'Amour, & la Nature,
Estre pere & mary dans cette conjoncture....
NIC. Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moy?
Ne soyez l'un ny l'autre. *PRV.* Et que doy-je estre? *NIC.* Roy.
Reprenez hautement ce noble caractere,
Vn veritable Roy n'est ny mary, ny pere,
Il regarde son Trosne, & rien de plus. Regnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance, & si vaste, & si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'apprehende,
Combien en me perdant elle espere gagner,
Parce quelle prévoit que je sçauray régner.
PRV. Ie régne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre Couronnes,
Ton Roy fait ce partage entre ton frere & toy,
Ie ne suis plus ton pere, obeïs à ton Roy.
NIC. Si vous étiez aussi le Roy de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Ie vous demanderois le loisir d'y penser:
Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offenser,
I'obeiray, Seigneur, sans repliques frivoles,
A vos intentions, & non à vos paroles.
A ce frere si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien. *PRV.* Quelle bassesse d'ame,
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme?
Tu la préferes, lasche, à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes Ayeux!

Après cette infamie es-tu digne de vivre?
NIC. Ie croy que vostre exemple est glorieux à suivre.
Ne préferez-vous pas une femme a ce fils
Par qui tous ces Etats au vostre sont unis?
PRV. Me vois-tu renoncer pour elle au Diadesme?
NIC. Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moy-mesme?
Que ceday-je à mon frere en cedant vos Etats?
Ay-je droit d'y pretendre avant vostre trépas?
Pardonnez-moy ce mot, il est fascheux à dire,
Mais un Monarque enfin comme un autre homme expire,
Et vos Peuples alors ayant besoin d'un Roy
Voudront choisir peut-estre entre ce Prince & moy.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance
Qu'il faille de bons yeux pour y voir difference,
Et ce vieux droit d'aisnesse est souvent si puissant
Que pour remplir un Trosne il r'appelle un absent.
Que si leurs sentimens se réglent sur les vostres,
Sous le joug de vos loix j'en ay bien rangé d'autres,
Et deussent vos Romains en estre encor jaloux,
Ie feray bien pour moy ce que j'ay fait pour vous.
PRV. I'y donneray bon ordre. *NIC.* Ouy, si leur artifice
De vostre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos Etats à ce Prince livrez
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le declare,
Ie le dis à luy-mesme afin qu'il s'y prépare,
Le voilà qui m'entend. *PRV.* Va, sans verser mon sang
Ie sçauray bien, ingrat, l'asseurer en ce rang,
Et demain....

SCENE IV.

PRVSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIVS, ARASPE, Gardes.

FLA. SI pour moy vous étes en colere,
Seigneur, je n'ay receu qu'une offense legere;
Le Senat en effet pourra s'en indigner,
Mais j'ay quelques amis qui sçauront le gagner,
PRV. Ie luy feray raison, & dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance Royale,

Ie le fais Roy de Pont, & mon ſeul heritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous & luy jugera de l'outrage,
Ie veux qu'au lieu d'Attale il luy ſerve d'oſtage,
Et pour l'y mieux conduire, il vous ſera donné,
Si-toſt qu'il aura veu ſon frere couronné.
NIC. Vous m'envoïrez à Rome! *PRV.* On t'y fera juſtice,
Va, va luy demander ta chere Laodice.
NIC. I'iray, j'iray, Seigneur, vous le voulez ainſi,
Et j'y ſeray plus Roy que vous n'étes icy.
FLA. Rome ſçait vos hauts faits, & déja vous adore.
NIC. Tout-beau, Flaminius, je n'y ſuis pas encore,
La route en eſt mal ſeure, à tout conſiderer,
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.
PRV. Qu'on le remene, Araſpe, & redoublez ſa Garde.
Toy, rens graces à Rome, & ſans ceſſe regarde
Que comme ſon pouvoir eſt la ſource du tien,
En perdant ſon appuy tu ne ſeras plus rien.
Vous, Seigneur, excuſez ſi me trouvant en peine
De quelques déplaiſirs que m'a fait voir la Reine,
Ie vay l'en conſoler, & vous laiſſe avec luy.
Attale, encor un coup, rens grace à ton appuy.

SCENE V.

FLAMINIVS, ATTALE.

ATT. SEigneur, que vous diray-je après des avantages
Qui ſont meſme trop grãds pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, & voſtre affection
Paſſe voſtre promeſſe, & mon ambition.
Ie l'avoûray pourtant, le Troſne de mon pere
Ne fait pas le bon-heur que plus je conſidere,
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes ſens,
C'eſt Laodice acquiſe à mes vœux innocens.
La qualité de Roy qui me rend digne d'elle....
FLA. Ne rendra pas ſon cœur à vos vœux moins rebelle.
ATT. Seigneur, l'occaſion fait un cœur different,
D'ailleurs, c'eſt l'ordre exprès de ſon pere mourant,
Et par ſon propre aveu la Reine d'Arménie
Eſt deuë à l'heritier du Roy de Bithinie.

FLA. Ce n'eſt pas loy pour elle, & Reine comme elle eſt,
Cet ordre, à bien parler, n'eſt que ce qu'il luy plaiſt.
D'ailleurs, aimeroit-elle en vous un Diadeſme
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand Prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un ſi cher protecteur?
En vous qui de ſa cheute étes l'unique autheur?
ATT. Ce Prince hors d'icy, Seigneur, que fera-t'elle?
Qui contre Rome & nous ſoûtiendra ſa querelle?
Car j'oſe me promettre encor voſtre ſecours.
FLA. Les choſes quelquefois prennent un autre cours,
Pour ne vous point flater, je n'en veux pas répondre.
ATT. Ce ſeroit bien, Seigneur, de tout point me confondre,
Et je ſerois moins Roy, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau Royal m'oſtoit voſtre amitié.
Mais je m'alarme trop, & Rome eſt plus égale,
N'en avez-vous pas l'ordre? *FLA.* Ouy, pour le Prince Attale,
Pour un homme en ſon ſein nourry dés le berceau:
Mais pour le Roy de Pont, il faut ordre nouveau.
ATT. Il faut ordre nouveau! Quoy ſe pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ſes mains Rome devinſt contraire!
Que ma grandeur naiſſante y fiſt quelques jaloux!
FLA. Que preſumez-vous, Prince, & que me dites-vous?
ATT. Vous-meſme dites moy comme il faut que j'explique
Cette inégalité de voſtre Republique.
FLA. Ie vay vous l'expliquer, & veux bien vous guerir
D'une erreur dangereuſe où vous ſemblez courir.
Rome qui vous ſervoit auprés de Laodice,
Pour vous donner ſon Troſne euſt fait une injuſtice,
Son amitié pour vous luy faiſoit cette loy:
Mais par d'autres moyens elle vous a fait Roy,
Et le ſoin de ſa gloire à preſent la diſpenſe
De ſe porter pour vous à cette violence.
Laiſſez donc cette Reine en pleine liberté,
Et tournez vos deſirs de quelqu'autre coſté,
Rome de voſtre Hymen prendra ſoin elle-meſme.
ATT. Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?
FLA. Ce ſeroit mettre encor Rome dans le hazard
Que l'on creuſt artifice, ou force de ſa part,
Cet Hymen jetteroit une ombre ſur ſa gloire;
Prince, n'y penſez plus ſi vous m'en pouvez croire,
Ou ſi de mes conſeils vous faites peu d'état,
N'y penſez plus du moins ſans l'aveu du Senat.

ATT. A voir quelle froideur à tant d'amour succede,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomede,
Et lors qu'à mes desirs elle a feint d'applaudir
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.
FLA. Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essay de vostre ingratitude,
Suivez vostre caprice, offensez vos amis,
Vous étes Souverain, & tout vous est permis.
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoistre
Que Rome vous a fait ce que vous allez estre,
Que perdant son appuy vous ne serez plus rien,
Que le Roy vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

ATtale, étoit-ce ainsi que regnoient tes Ancestres?
Veux-tu le nom de Roy pour avoir tant de maistres?
Ah, ce titre à ce prix déja m'est importun,
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un,
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si pesant joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs interests tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cede à leur Politique,
Soyons à nostre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE, ATTALE.

ARS. J'Avois prévu ce tumulte, & n'en voy rien à craindre,
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et si l'obscurité laisse croistre ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Ie me fasche bien moins qu'un Peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur laschement embrasé
Ne rend point de mépris à qui t'a mépriſé.
Vange-toy d'une ingrate, & quitte une cruelle
A present que le Sort t'a mis au dessus d'elle;
Son Trosne, & non ses yeux, avoit dû te charmer,
Tu vas regner sans elle, à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaisnes,
Puisque te voilà Roy, l'Asie a d'autres Reines,
Qui loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bien-tost la peine de t'offrir.
ATT. Mais, Madame... *AR.* Et bien, soit, je veux qu'elle se rende;
Prévois-tu les malheurs qu'en suite j'apprehende?
Si-tost que d'Arménie elle t'aura fait Roy,
Elle t'engagera dans sa haine pour moy.
Mais, ô Dieux, pourra-t'elle y borner sa vangeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en asseurance?
Et refusera-t'elle à son ressentiment
Le fer, ou le poison, pour vanger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaye?
ATT. Que de fausses raisons pour me cacher la vraye!
Rome qui n'aime pas à voir un puissant Roy
L'a craint en Nicomede, & le craindroit en moy.
Ie ne doy plus pretendre à l'Hymen d'une Reine
Si je ne veux déplaire à nostre Souveraine,

Et puisque la faſcher ce ſeroit me trahir,
Afin qu'elle me ſouffre, il vaut mieux obeir.
Ie ſçay par quels moyens ſa ſageſſe profonde
S'achemine à grands pas à l'Empire du Monde.
Auſſi-toſt qu'un Etat devient un peu trop grand,
Sa cheute doit guerir l'ombrage qu'elle en prend.
C'eſt bleſſer les Romains que faire une conqueſte,
Que mettre trop de bras ſous une ſeule teſte,
Et leur guerre eſt trop juſte aprés cet attentat
Que fait ſur leur grandeur un tel crime d'Etat.
Eux qui pour gouverner ſont les premiers des hommes,
Veulent que ſous leur ordre on ſoit ce que nous ſommes,
Veulent ſur tous les Rois un ſi haut ascendant,
Que leur Empire ſeul demeure independant.
Ie les connoy, Madame, & j'ay veu cet ombrage
Détruire Antiochus, & renverſer Carthage,
De peur de choir comme eux je veux bien m'abaiſſer,
Et cede à des raiſons que je ne puis forcer.
D'autant plus juſtement mon impuiſſance y cede
Que je voy qu'en leurs mains on livre Nicomede,
Vn ſi grand ennemy leur répond de ma foy,
C'eſt un Lyon tout preſt à déchaiſner ſur moy.

ARS. C'eſt dequoy je voulois vous faire confidence,
Mais vous me raviſſez d'avoir cette prudence,
Le temps pourra changer, cependant prenez ſoin
D'aſſeurer des jaloux dont vous avez beſoin.

SCENE II.

FLAMINIVS, ARSINOE, ATTALE.

ARS. SEigneur, c'eſt remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire,
I'ay ſçeu le ramener aux termes du devoir,
Et ſur luy la raiſon a repris ſon pouvoir.

FLA. Madame, voyez donc ſi vous ſerez capable
De rendre également ce Peuple raiſonnable.
Le mal croiſt, il eſt temps d'agir de voſtre part,
Où quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.

Ne vous figurez plus que ce soit le confondre,
Que de le laisser faire, & ne luy point répondre.
Rome autrefois a veu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos resolutions;
Quand il falloit calmer tout une populace,
Le Senat n'épargnoit promesse, ny menace,
Et rappelloit par là son escadron mutin,
Et du mont Quirinal, & du mont Aventin,
Dont il l'auroit veu faire une horrible descente,
S'il eust traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eust abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARS. Après ce grand exemple en vain on delibere,
Ce qu'a fait le Senat montre ce qu'il faut faire,
Et le Roy.... mais il vient.

SCENE III.

PRVSIAS, ARSINOE, FLAMINIVS, ATTALE.

PRV. IE ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
Ces mutins ont pour Chefs les gens de Laodice.

FLA. I'en avois soupçonné déja son artifice.

ATT. Ainsi vostre tendresse, & vos soins sont payez!

FLA. Seigneur, il faut agir, & si vous m'en croyez....

SCENE IV.

PRVSIAS, ARSINOE, FLAMINIVS, ATTALE, CLEONE.

CLE. TOut est perdu, Madame, à moins d'un prompt remede,
Tout le Peuple à grands cris demande Nicomede,
Il commence luy-mesme à se faire raison,
Et vient de déchirer Metrobate, & Zenon.

ARS. Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes,
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes,

Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomede amplement satisfait.
FLA. Si ce desordre étoit sans Chefs, & sans conduite,
Ie voudrois comme vous en craindre moins la suite,
Le Peuple par leur mort pourroit s'estre adoucy;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.
Il suit toûjours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte,
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte,
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne luy laisse plus ny pitié ny terreur.

SCENE V.

PRVSIAS, FLAMINIVS, ARSINOE, ATTALE, CLEONE, ARASPE.

ARA. SEigneur, de tous costez le Peuple vient en foule,
De moment en moment vostre Garde s'écoule;
Et suivant les discours qu'icy mesme j'entens
Le Prince entre mes mains ne sera pas long-temps,
Ie n'en puis plus répondre. *PRV.* Allons, allons le rendre,
Ce precieux objet d'une amitié si tendre.
Obeïssons, Madame, à ce Peuple sans foy,
Qui las de m'obeïr en veut faire son Roy,
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempeste,
Sur ses nouveaux Sujets faisons voler sa teste.
ATT. Ah, Seigneur. *PRV.* C'est ainsi qu'il luy sera rendu;
A qui le cherche ainsi c'est ainsi qu'il est dû.
ATT. Ah, Seigneur, c'est tout perdre, & livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche vostre courage,
Et j'ose dire icy que vostre Majesté
Aura peine elle-mesme à trouver seureté.
PRV. Il faut donc se resoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Luy rendre Nicomede avecque ma Couronne,
Ie n'ay point d'autre choix, & s'il est le plus fort,
Ie dois à son idole, ou mon Sceptre, ou la mort.
FLA. Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce Prince perisse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'ostage de Rome, & non plus vostre fils.

Ie doy m'en ſouvenir quand ſon pere l'oublie,
C'eſt attenter ſur nous qu'ordonner de ſa vie,
I'en doy conte au Senat, & n'y puis conſentir.
Ma Galere eſt au port toute preſte à partir,
Le Palais y répond par la porte ſecrette;
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon depart faſſe connoiſtre à tous
Que Rome a des conſeils plus juſtes, & plus doux,
Et ne l'expoſez pas à ce honteux outrage
De voir à ſes yeux meſme immoler ſon oſtage.
ARS. Me croirez-vous, Seigneur, & puis-je m'expliquer?
PRV. Ah, rien de voſtre part ne ſçauroit me choquer,
Parlez. *ARS.* Le Ciel m'inſpire un deſſein dont j'eſpere
Et ſatisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.
S'il eſt preſt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec luy ſon oſtage aiſément.
Cette porte ſecrette icy nous favoriſe:
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entrepriſe,
Montrez-vous à ce Peuple, & flatant ſon couroux
Amuſez-le du moins à debatre avec vous,
Faites-luy perdre temps, tandis qu'en aſſeurance
La Galere s'éloigne avec ſon eſperance.
S'il force le Palais, & ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme luy le ſurpris, le confus,
Vous accuſerez Rome, & promettrez vangeance
Sur quiconque ſera de ſon intelligence.
Vous envoirez après ſi-toſt qu'il ſera jour,
Et vous luy donnerez l'eſpoir d'un prompt retour,
Où mille empeſchemens que vous ferez vous-meſme
Pourront de toutes parts aider au ſtratageſme.
Quelque aveuglé transport qu'il témoigne aujourd'huy,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour luy,
Tant qu'il préſumera ſon effort inutile:
Icy la delivrance en paroit trop facile,
Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous & moy,
S'il le voit à ſa teſte, il en fera ſon Roy,
Vous le jugez vous-meſme. *PRV.* Ah, j'avoûray, Madame,
Que le Ciel a verſé ce conſeil dans voſtre ame.
Seigneur, ſe peut-il voir rien de mieux concerté?
FLA. Il vous aſſeure & vie, & gloire, & liberté,
Et vous avez d'ailleurs Laodice en oſtage,
Mais qui perd temps icy perd tout ſon avantage.

PRV. Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.
ARS. Ne prenez avec vous qu'Araspe, & trois soldats,
Peut-estre un plus grand nombre auroit quelque infidelle:
I'iray chez Laodice, & m'asseureray d'elle.
Attale, où courez-vous? *ATT.* Ie vay de mon costé
De ce Peuple mutin amuser la fierté,
A vostre stratagesme en ajouster quelqu'autre.
ARS. Songez que ce n'est qu'un que mon sort & le vostre,
Que vos seuls interests me mettent en danger.
ATT. Ie vay perir, Madame, ou vous en dégager.
ARS. Allez donc, j'apperçoy la Reine d'Arménie.

SCENE VI.

ARSINOE, LAODICE, CLEONE.

ARS. LA cause de nos maux doit-elle estre impunie?
LAO. Non, Madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,
Ie vous répons déja de sa punition.
ARS. Vous qui sçavez son crime, ordonnez de sa peine.
LAO. Vn peu d'abaissement suffit pour une Reine,
C'est déja trop de voir son dessein avorté.
ARS. Dites pour châtiment de sa temerité
Qu'il luy faudroit du front tirer le Diadesme.
LAO. Parmy les genereux il n'en va pas de mesme.
Ils sçavent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.
ARS. Ainsi qui peut vous croire aisément se contente!
LAO. Le Ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.
ARS. Soulever des Sujets contre leur Souverain,
Leur mettre à tous le fer, & la flame en la main,
Iusque dans le Palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?
LAO. Nous nous entendons mal, Madame, & je le voy,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moy.
Ie suis hors de soucy pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hazarder pas en vous la Majesté
Au manque de respect d'un grand Peuple irrité.

Faites venir le Roy, rappellez vostre Attale,
Que je conserve en eux la Dignité Royale,
Ce Peuple en sa fureur peut les connoistre mal.
ARS. Peut-on voir un orgueil à vostre orgueil égal?
Vous par qui seule icy toute ce desordre arrive,
Vous qui dans ce Palais vous voyez ma captive,
Vous qui me répondrez au prix de vostre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la mesme audace,
Que si j'avois besoin de vous demander grace?
LAO. Vous obstiner, Madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande icy,
Que quand il me plaira vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand desordre à crime,
Vostre Peuple est coupable, & dans tous vos Sujets
Ces cris seditieux sont autant de forfaits:
Mais pour moy qui suis Reine, & qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ay fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toûjours permis
D'allumer la revolte entre ses ennemis,
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.
ARS. Ie la suis donc, Madame, & quoy qu'il en avienne,
Si ce Peuple une fois enfonce le Palais,
C'est fait de vostre vie, & je vous le promets.
LAO. Vous tiendrez mal parole, ou bien-tost sur ma tombe,
Tout le sang de vos Rois servira d'Hecatombe.
Mais avez-vous encor parmy vostre maison
Quelqu'autre Metrobate ou quelqu'autre Zenon?
N'apprehendez-vous point que tous vos Domestiques
Ne soient déja gagnez par mes sourdes pratiques?
En sçavez-vous quelqu'un si prest à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obeir?
Ie ne veux point regner sur vostre Bithinie,
Ouvrez-moy seulement les chemins d'Arménie,
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminez,
Rendez-moy cet époux qu'en vain vous retenez.
ARS. Sur le chimin de Rome il vous faut l'aller prendre,
Flaminius l'y méne, & pourra vous le rendre,
Mais hastez-vous de grace, & faites bien ramer,
Car déja sa Galere a pris le large en mer.
LAO. Ah! si je le croyois! *ARS.* N'en doutez point, Madame.
LAO. Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame!

Après le

Après le coup fatal de cette indignité,
Ie n'ay plus ny respect, ny generosité.
Mais plûtoſt demeurez pour me ſervir d'oſtage,
Iusqu'à ce que ma main de ſes fers le dégage.
I'iray jusque dans Rome en briſer les liens,
Avec tous vos Sujets, avecque tous les miens;
Auſſi-bien Annibal nommoit une folie
De préſumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Ie veux qu'elle me voye au cœur de ſes Etats
Soûtenir ma fureur d'un million de bras,
Et ſous mon deſeſpoir rangeant ſa tyrannie....
ARS. Vous voulez donc enfin regner en Bithinie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'huy
Le Roy pourra ſouffrir que vous regniez pour luy?
LAO. I'y regneray, Madame, & ſans luy faire injure;
Puiſque le Roy veut bien n'eſtre Roy qu'en peinture,
Que luy doit importer qui donne icy la loy,
Et qui regne pour luy, des Romains, ou de moy?
Mais un ſecond oſtage entre mes mains ſe jette.

SCENE VII.

ARSINOE, LAODICE, ATTALE, CLEONE.

ARS. ATtale, avez-vous ſçeu comme ils ont fait retraite?
AT. Ah, Madame! *AR.* Parlez. *A.* Tous les Dieux irritez
Dans les derniers malheurs nous ont précipitez.
Le Prince eſt échapé. *LAO.* Ne craignez plus, Madame,
La generoſité déja r'entre en mon ame.
ARS. Attale, prenez-vous plaiſir à m'alarmer?
ATT. Ne vous flatez point tant que de le préſumer.
Le malheureux Araſpe avec ſa foible eſcorte
L'avoit déja conduit à cette fauſſe porte,
L'Ambaſſadeur de Rome étoit déja paſſé,
Quand dans le ſein d'Araſpe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du Prince; il s'écrie, & ſa Suite
De peur d'un pareil ſort prend auſſi-toſt la fuite.
ARS. Et qui dans cette porte a pû le poignarder?
ATT. Dix ou douze ſoldats qui ſembloient la garder,

Et ce Prince.... *ARS.* Ah, mon fils, qu'il eſt par tout de traiſtres!
Qu'il eſt peu de Sujets fidelles à leurs maiſtres!
Mais de qui ſçavez-vous un deſaſtre ſi grand?
ATT. Des compagnons d'Araſpe, & d'Araſpe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me deſeſpere.
J'ay couru me ranger auprès du Roy mon pere,
Il n'en étoit plus temps, ce Monarque étonné
A ſes frayeurs déja s'étoit abandonné,
Avoit pris un eſquif pour taſcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroy peut-eſtre n'eſt pas moindre.

SCENE VIII.

PRVSIAS, FLAMINIVS, ARSINOE, LAODICE, ATTALE, CLEONE.

PRV. NOn non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux,
Défendre voſtre gloire, ou mourir à vos yeux.
ARS. Mourons, mourons, Seigneur, & deſrobons nos vies
A l'abſolu pouvoir des fureurs ennemies,
N'attendons pas leur ordre, & montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à diſpoſer de nous.
LAO. Ce deſeſpoir, Madame, offenſe un ſi grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:
Vous devez le connoiſtre, & puiſqu'il a ma foy,
Vous devez préſumer qu'il eſt digne de moy.
Ie le deſavoürois s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon eſtime,
S'il ne faiſoit paroiſtre un cœur toûjours égal.
Mais le voicy, voyez ſi je le connoy mal.

SCENE IX.

PRVSIAS, NICOMEDE, ARSINOE, LAODICE, FLAMINIVS, ATTALE, CLEONE.

NIC. TOut eſt calme, Seigneur, un moment de ma veuë
A ſoudain appaiſé la Populace émeuë.
PRV. Quoy, me viens-tu braver juſque dans mon Palais,
Rebelle? *NIC.* C'eſt un nom que je n'auray jamais.
Ie ne viens point icy montrer à voſtre haine
Vn captif inſolent d'avoir briſé ſa chaiſne,
Ie viens en bon Sujet vous rendre le repos
Que d'autres intereſts troubloient mal à propos.
Non que je veüille à Rome imputer quelque crime:
Du grand Art de regner elle ſuit la maxime,
Et ſon Ambaſſadeur ne fait que ſon devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne,
Rendez-moy voſtre amour afin qu'elle vous craigne,
Pardonnez à ce Peuple un peu trop de chaleur
Qu'à ſa compaſſion a donné mon malheur,
Pardonnez un forfait qu'il a creu neceſſaire,
Et qui ne produira qu'un effet ſalutaire.
Faites-luy grace auſſi, Madame, & permettez
Que juſques au tombeau j'adore vos bontez.
Ie ſçay par quels motifs vous m'étes ſi contraire,
Voſtre amour maternel veut voir regner mon frere,
Et je contribûray moy-meſme à ce deſſein,
Si vous pouvez ſouffrir qu'il ſoit Roy de ma main.
Ouy, l'Aſie à mon bras offre encor des conqueſtes,
Et pour l'en couronner mes mains ſont toutes preſtes,
Commandez ſeulement, choiſiſſez en quels lieux,
Et j'en apporteray la Couronne à vos yeux.
ARS. Seigneur, faut-il ſi loin pouſſer voſtre victoire,
Et qu'ayant en vos mains, & mes jours, & ma gloire,
La haute ambition d'un ſi puiſſant vainqueur
Veüille encor triompher juſque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il eſt impatient luy-meſme de ſe rendre.

Ioignez cette conqueſte à trois Sceptres conquis,
Et je croiray gagner en vous un ſecond fils.
PRV. Ie me rens donc auſſi, Madame, & je veux croire
Qu'avoir un fils ſi grand eſt ma plus grande gloire.
Mais parmy les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites nous ſçavoir, Prince, à qui nous vous devons.
NIC. L'autheur d'un ſi grand coup m'a caché ſon viſage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit icy rapporter dès demain.
ATT. Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main?
NIC. Ah, laiſſez-moy toûjours à cette digne marque
Reconnoiſtre en mon ſang un vray ſang de Monarque.
Ce n'eſt plus des Romains l'eſclave ambitieux,
C'eſt le liberateur d'un ſang ſi précieux:
Mon frere, avec mes fers vous en briſez bien d'autres,
Ceux du Roy, de la Reine, & les ſiens, & les voſtres.
Mais pourquoy vous cacher en ſauvant tout l'Etat?
ATT. Pour voir voſtre vertu dans ſon plus haut éclat,
Pour la voir ſeule agir contre noſtre injuſtice,
Sans la préoccuper par ce foible ſervice,
Et me vanger enfin, ou ſur vous, ou ſur moy,
Si j'euſſe mal jugé de tout ce que je voy.
Mais, Madame.... *ARS.* Il ſuffit, voilà le ſtratageſme
Que vous m'aviez promis pour moy contre moy-meſme,
[a] *A Nicomede.* [a] Et j'ay l'eſprit, Seigneur, d'autant plus ſatisfait,
Que mon ſang rompt le cours du mal que j'avois fait.
[b] *A Flaminius.* *NIC.* [b] Seigneur, à découvert, toute ame genereuſe
D'avoir voſtre amitié doit ſe tenir heureuſe,
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix
Qu'elle jette toûjours ſur la teſte des Rois,
Nous vous la demandons hors de la ſervitude;
Ou le nom d'ennemy nous ſemblera moins rude.
[c] *A Nicomede.* *FLA.* [c] C'eſt dequoy le Senat pourra deliberer;
Mais cependant pour luy j'oſe vous aſſeurer,
Prince, qu'à ce defaut vous aurez ſon eſtime
Telle que doit l'attendre un cœur ſi magnanime,
Et qu'il croira ſe faire un illuſtre ennemy,
S'il ne vous reçoit pas pour genereux amy.
PRV. Nous autres reünis ſous de meilleurs auſpices,
Prépatons à demain de juſtes ſacrifices,
Et demandons aux Dieux, nos dignes Souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

FIN.

PERTHARITE
ROY
DES
LOMBARDS;
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

PERTHARITE, Roy des Lombards.

GRIMOALD, Comte de Benevent, ayant conquis le Royaume des Lombards ſur Pertharite.

GARIBALDE, Duc de Thurin.

VNVLPHE, Seigneur Lombard.

RODELINDE, Femme de Pertharite.

EDVIGE, Sœur de Pertharite.

SOLDATS.

La Scene eſt à Milan.

PERTHARITE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

RODELINDE, VNVLPHE.

ROD. OVY, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager,
Ie vous le dis encor, rien ne peut me changer,
Ses conqueſtes pour moy ſont des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et comme ſon amour redouble mon tourment;
Si je le hay vainqueur, je le déteſte amant.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je dois eſtre,
Et ce que vous direz au Comte voſtre maiſtre.
VNV. Dites, au Roy, Madame. *ROD.* Ah, je ne penſe pas
Que de moy Grimoald exige un cœur ſi bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune, & remplit ma naiſſance.
Si d'un Roy malheureux & la fuite & la mort
L'aſſeurent dans ſon Troſne à titre du plus fort,

Ce n'eſt point à ſa vefve à traiter de Monarque
Vn Prince qui ne l'eſt qu'à cette triſte marque.
Qu'il ne ſe flate point d'un eſpoir decevant,
Il eſt toûjours pour moy Comte de Benevent,
Toûjours l'uſurpateur du Sçeptre de nos peres,
Et toûjours, en un mot, l'autheur de mes miſeres.
VNV. C'eſt ne connoiſtre pas la ſource de vos maux,
Que de les imputer à ſes nobles travaux:
Laiſſez à ſa vertu le prix qu'elle merite,
Et n'en accuſez plus que voſtre Pertharite,
Son ambition ſeule... *ROD.* Vnulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moy, qu'il étoit mon époux?
VNV. Non, mais vous oubliez que bien que la naiſſance
Donnaſt à ſon aiſné la ſupreſme puiſſance,
Il oſa toutefois partager avec luy
Vn Sçeptre dont ſon bras devoit eſtre l'appuy;
Qu'on vit alors deux Rois en voſtre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat
Voulut entre ſes mains reünir ſon Etat,
Et ne pût voir long-temps en celles de ſon frere...
ROD. Dites qu'il fut rebelle aux ordres de ſon pere.
Le Roy qui connoiſſoit ce qu'ils valoient tous deux
Mourant entre leurs bras fit ce partage entre eux.
Il vit en Pertharite une ame trop Royale,
Pour ne luy pas laiſſer une fortune égale;
Et vit en Gundebert un cœur aſſez abjet
Pour ne meriter pas ſon frere pour Sujet.
Ce n'eſt pas attenter aux droits d'une Couronne
Qu'en conſerver la part qu'un pere nous en donne,
De ſon dernier vouloir c'eſt ſe faire des loix,
Honorer ſa memoire, & défendre ſon choix.
VNV. Puiſque vous le voulez, j'excuſe ſon courage;
Mais condamnez du moins l'autheur de ce partage,
Dont l'amour indiſcret pour des fils genereux,
Les faiſant tous deux Rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais Politique avoit dû reconnoiſtre
Que le plus grand Etat ne peut ſouffrir qu'un maiſtre,
Que les Rois n'ont qu'un Troſne, & qu'une Majeſté,
Que leurs enfans entr'eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naiſſance a ſon ordre infaillible
Qui fait de leur Couronne un point indiviſible.

ROD. Et

ROD. Et toutefois le Ciel par les évenemens
Fit voir qu'il approuvoit ſes juſtes ſentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuſe haine
Fondant ſur Pertharite, y trouva toſt ſa peine,
Vne bataille entr'eux vuidoit leur different,
Il en ſortit défait, il en ſortit mourant,
Son trépas nous laiſſoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie,
Et j'ay verſé des pleurs qui n'auroient pas coulé,
Si voſtre Grimoald ne s'en fuſt point meſlé.
Il luy promit vangeance, & ſa main plus vaillante
Rendit après ſa mort ſa haine triomphante:
Quand nous croyions le Sçeptre en la noſtre affermy,
Nous changeaſmes de ſort en changeant d'ennemy,
Et le voyant regner où regnoient les deux freres,
Iugez à qui je puis imputer nos miſeres.

VNV. Excuſez un amour que vos yeux ont éteint,
Son cœur pour Edüige en étoit lors atteint,
Et pour gagner la ſœur à ſes deſirs trop chere,
Il fallut épouſer les paſſions du frere.
Il arma ſes Sujets, plus pour la conquerir,
Qu'à deſſein de vous nuire, ou de le ſecourir.
Alors qu'il arriva Gundebert rendoit l'ame,
Et ſçeut en ce moment abuſer de ſa flame.
Bien, dit-il, *que je touche à la fin de mes jours,*
Vous n'avez pas en vain amené du ſecours,
Ma mort vous va laiſſer ma ſœur, & ma querelle,
Si vous l'oſez aimer, vous combatrez pour elle.
Il la proclame Reine, & ſans retardement
Les Chefs & les Soldats ayant prété ſerment,
Il en prend d'elle un autre, & de mon Prince meſme.
Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Ie vous donne, dit-il, *Grimoald pour époux,*
Mais à condition qu'il ſoit digne de vous,
Et vous ne croirez point, ma ſœur, qu'il vous merite,
Qu'il n'ait vangé ma mort, & détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loy,
A la main d'une Reine il faut celle d'un Roy.
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurerent,
Voilà ſur quoy tous deux contre vous s'animerent;
Non que ſouvent mon Prince impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de ſon ſerment,

Mais contre ſon amour la Princeſſe obſtinée
A toûjours oppoſé la parole donnée,
Si bien que ne voyant autre eſpoir de guerir,
Il a fallu ſans ceſſe, & vaincre, & conquerir.
Enfin après deux ans Milan par ſa conqueſte
Luy donnoit Edüige en couronnant ſa teſte,
Si ce meſme Milan dont elle étoit le prix
N'euſt fait perdre à ſes yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre ſort il prit un cœur tout autre,
Vous fuſtes ſa captive, & le fiſtes le voſtre,
Et la Princeſſe alors par un bizarre effet
Pour l'avoir voulu Roy le perdit tout à fait.
Nous le viſmes quitter ſes premieres penſées,
N'avoir plus pour l'Hymen ces ardeurs empreſſées,
Eviter Edüige, à peine luy parler,
Et ſous divers pretexte à ſon tour reculer.
Ce n'eſt pas que long-temps il n'ait taſché d'éteindre
Vn feu dont vos vertus avoient lieu de ſe plaindre,
Et tant que dans ſa fuite a vécu voſtre époux,
N'étant plus à ſa ſœur, il n'oſoit eſtre à vous:
Mais ſi-toſt que ſa mort eut rendu legitime
Cette ardeur qui n'étoit jusque là qu'un doux crime....

SCENE II.

RODELINDE, EDVIGE, VNVLPHE.

EDV. MAdame, ſi j'étois d'un naturel jaloux
Ie m'inquieterois de le voir avec vous,
Ie m'imaginerois ce qui pourroit bien eſtre,
Que ce fidelle Agent vous parle pour ſon maiſtre:
Mais comme mon eſprit n'eſt pas ſi peu diſcret,
Qu'il vous veüille envier la douceur du ſecret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en voſtre choix celle que je doy prendre,
La regler par voſtre ordre, & croire avec reſpect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien ſuſpect.
ROD. Le ſecret n'eſt pas grand qu'aiſément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.

Ouy, Madame, ſon maiſtre a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvoit croire, il en uſeroit mieux.
EDV. Il a beau s'ébloüir alors qu'il vous regarde,
Il vous échapera ſi vous n'y prenez garde.
Il luy faut obeïr tout amoureux qu'il eſt,
Et vouloir ce qu'il veut, quand, & comme il luy plaiſt.
ROD. Avez-vous reconnu par voſtre experience
Qu'il faille déferer à ſon impatience?
EDV. Vous ne ſçavez que trop ce que c'eſt que ſa foy.
ROD. Autre eſt celle d'un Comte, autre celle d'un Roy,
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un Comte déloyal il fait un Roy fidelle.
EDV. Mais quelquefois, Madame, avec facilité
On croit des maris morts qui ſont pleins de ſanté,
Et lors qu'on ſe prépare aux ſeconds Hymenées
On voit par leur retour des vefves étonnées.
ROD. Qu'avez-vous veu, Madame, ou que vous a-t'on dit?
EDV. Ce mot un peu trop toſt vous alarme l'eſprit:
Ie ne vous parle pas de voſtre Pertharite,
Mais il ſe pourra faire enfin qu'il reſſuscite,
Qu'il rende à vos deſirs leur juſte poſſeſſeur,
Et c'eſt dont je vous donne avis en bonne ſœur.
ROD. N'abuſez point d'un nom que voſtre orgueil rejette,
Si vous étiez ma ſœur, vous ſeriez ma Sujette,
Mais un Sçeptre vaut mieux que les titres du ſang,
Et la Nature cede à la ſplendeur du rang.
EDV. La Nouvelle vous faſche, & du moins importune
L'eſpoir déja formé d'une bonne fortune.
Conſolez-vous, Madame, il peut n'en eſtre rien,
Et ſouvent on nous dit ce qu'on ne ſçait pas bien.
ROD. Il ſçait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il eſt vaillant, il régne, & comme il faut régner,
Mais toutes ſes vertus me le font dédaigner.
Ie hay dans ſa valeur l'effort qui le couronne,
Ie hay dans ſa bonté les cœurs qu'elle luy donne,
Ie hay dans ſa prudence un grand Peuple charmé,
Ie hay dans ſa juſtice un Tyran trop aimé,
Ie hay ce grand ſecret d'aſſeurer ſa conqueſte,
D'attacher fortement ma couronne à ſa teſte,
Et le hay d'autant plus, que je voy moins de jour
A détruire un vainqueur qui regne avec amour.

EDV. Cette haine qu'en vous ſa vertu meſme excite
Eſt fort ingenieuſe à voir tout ſon merite,
Et qui nous parle ainſi d'un objet odieux,
En diroit bien du mal, s'il plaiſoit à ſes yeux.
ROD. Qui hait brutalement permet tout à ſa haine,
Il s'emporte, il ſe jette où ſa fureur l'entraiſne,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ſes faux portraits;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'eſt ſa raiſon qui hait, qui toûjours équitable
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'eſtimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blaſmer,
Si ce meſme devoir luy commandoit d'aimer.
EDV. Vous en ſçavez beaucoup. *ROD.* Ie ſçay comme il faut vivre.
EDV. Vous êtes donc, Madame, un grand exemple à ſuivre.
ROD. Pour vivre l'ame ſaine on n'a qu'à m'imiter.
EDV. Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?
ROD. I'aime en vous un ſoupçon qui vous ſert de ſupplice,
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien juſtice.
EDV. Quoy, vous refuſeriez Grimoald pour époux?
ROD. Si je veux l'accepter, m'en empeſcherez-vous?
Ce qui juſqu'à preſent vous donne tant d'alarmes
Si-toſt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes,
Et quelque grand pouvoir que vous preniez ſur moy,
Ie n'ay qu'à dire un mot pour vous faire la loy.
N'aſpirez point, Madame, où je voudray pretendre,
Tout ſon cœur eſt à moy ſi je daigne le prendre;
Conſolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain,
Ie veux bien ſa couronne, & ne veux point ſa main.
Faites, ſi vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'oppoſer aux feux dont voſtre amour s'irrite,
Produiſez un fantoſme, ou ſemez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un Prince qui vous fuit;
I'aideray voſtre feinte, & feray mon poſſible
Pour tromper avec vous ce Monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moy d'importuns à ſouffrir.
EDV. Qui croit déja ce bruit un tour de mon adreſſe,
De ſon effet ſans doute auroit peu d'allegreſſe,
Et loin d'aider la feinte avec ſincerité,
Pourroit fermer les yeux meſme à la verité.
ROD. Après m'avoir fait perdre époux & Diadeſme,
C'eſt trop que d'attenter juſqu'à ma gloire meſme,

Qu'ajouſter l'infamie à de ſi rudes coups.
Connoiſſez-moy, Madame, & deſabuſez-vous.
Ie ne vous cele point qu'ayant l'ame Royale
L'amour du Sçeptre encor me fait voſtre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur laſche & ſoûmis
La ſœur de mon époux desheriter mon fils:
Mais que dans mes malheurs jamais je me diſpoſe
A les vouloir finir m'uniſſant à leur cauſe,
A remonter au Troſne où vont tous mes deſirs
En épouſant l'autheur de tous mes déplaiſirs!
Non, non, vous préſumez en vain que je m'apreſte
A faire de ma main ſa derniere conqueſte;
Vnulphe peut vous dire en fidelle témoin
Combien à me gagner il perd d'art, & de ſoin.
Si malgré la parole & donnée & reçeuë
Il ceſſa d'eſtre à vous au moment qu'il m'eut veuë,
Aux cendres d'un mary tous mes feux reſervez
Luy rendent les mépris que vous en recevez.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDVIGE, GARIBALDE, VNVLPHE.

ROD. APproche, Grimoald, & dis à ta jalouſe,
A qui du moins ta foy doit le tître d'épouſe,
Si depuis que pour moy je t'ay veu ſoûpirer
Iamais d'un ſeul coup d'œil je t'ay fait eſperer.
Ou ſi tu veux laiſſer pour éternelle geſne
A cette ambitieuſe une frayeur ſi vaine,
Dy-moy de mon époux le déplorable ſort;
Il vit, il vit encor, ſi j'en croy ſon rapport.
De ſes derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne ſont qu'illuſions avec quoy tu me trompes,
Et ce riche tombeau que luy fait ſon vainqueur
N'eſt qu'un appas ſuperbe à ſurprendre mon cœur.
GRI. Madame, vous ſçavez ce qu'on m'eſt venu dire,
Qu'allant de ville en ville, & d'Empire en Empire
Contre Eduige & moy mandier du ſecours,
Auprès du Roy des Huns il a finy ſes jours:

Et si depuis sa mort j'ay tasché de vous rendre....
ROD. Qu'elle soit vraye, ou non, tu n'en dois rien attendre,
Ie dois à sa memoire, à moy-mesme, à son fils,
Ce que je dûs aux nœuds qui nous avoient unis.
Ce n'est qu'à le vanger que tout mon cœur s'applique,
Et puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échaper de tes mains,
I'iray porter par tout de si justes dessein,
I'iray dessus ses pas aux deux bouts de la Terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre:
Ou s'il me faut languir prisonniere en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vangeance aux Cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon Trosne usurpé brise ta teste en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentimens
Ie mets ce grand obstacle à vos contentemens.
Adieu, si vous pouvez, conservez ma Couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCENE IV.

GRIMOALD, EDVIGE, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. QV'avez-vous dit, Madame, & que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux?
Depuis quand, & de qui sçavez-vous qu'il respire?
EDV. Ce confident si cher pourra vous le redire.
GRI. M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas?
EDV. Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas,
Son destin est plus doux vefve, que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.
GRI. Mais enfin? *EDV.* Mais enfin chacun sçait ce qu'il sçait,
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
Epouse-la, parjure, & fais-en une infame.
Qui ravit un Etat peut ravir une femme,
L'adultere & le rapt sont du droit des Tyrans.
GRI. Vous me donniez jadis des titres differens.
Quand pour vous acquerir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,

Que je semois par tout la terreur, & l'effroy,
I'étois un grand Heros, j'étois un digne Roy.
Mais depuis que je régne en Prince magnanime,
Qui cherit la vertu, qui sçait punir le crime,
Que le Peuple sous moy voit ses destins meilleurs;
Ie ne suis qu'un Tyran parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance,
C'est vostre amour luy seul, qui fait des Conquerans,
Suivant qu'ils sont à vous, des Rois, ou des Tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Ie n'ay qu'à vous aimer si je veux m'en défaire,
Et ce mesme moment de lâsche usurpateur
Me fera vray Monarque en vous rendant mon cœur.
EDV. Ne pretens plus au mien après ta perfidie;
I'ay mis entre tes mains toute la Lombardie,
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau soucy,
Ce n'est que sous mon nom que tu régnes icy,
Et le Peuple bien-tost montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toy que l'amant de sa Reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, & ne veut point d'un Roy
Qui commence par elle à violer sa foy.
GRI. Si vous étiez, Madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit Reine un frere en sortant de la vie;
Ce discours, quoy que mesme un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais icy, dans Milan, dont j'ay fait ma conqueste,
Où ma seule valeur a couronné ma teste,
Au milieu d'un Etat où tout le Peuple à moy
Ne sçauroit craindre en vous que l'amour de son Roy,
La menace impuissante est de mauvaise grace,
Avec tant de foiblesse il faut la voix plus basse;
I'y régne, & régneray malgré vostre courroux,
I'y fais à tous justice, & commence par vous.
EDV. Par moy? *GRI.* Par vous, Madame. *EDV.* Après la foy receuë!
Après deux ans d'amour si lâchement deceuë!
GRI. Dites après deux ans de haine, & de mépris,
Qui de toute ma flame ont été le seul prix.
EDV. Appelles-tu mépris une amitié sincere?
GRI. Vne amitié fidelle à la haine d'un frere,
Vn long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.

Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher vostre sort à la valeur d'un Comte;
Iusqu'à ce qu'il fust Roy vous plaire à le gesner,
C'étoit vouloir vous vendre, & non pas vous donner.
Ie me suis donc fait Roy pour plaire à vostre envie,
I'ay conquis vostre cœur aux perils de ma vie,
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ay trop acheté,
Et vostre ambition est justement punie,
Quand j'affranchis un Roy de vostre Tyrannie.
Vn Roy doit pouvoir tout, & je ne suis pas Roy,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moy;
C'est quitter, c'est trahir les droits du Diadesme
Que sur le haut d'un Trosne estre esclave moy-mesme,
Et dans ce mesme Trosne où vous m'avez voulu
Sur moy comme sur tous je dois estre absolu,
C'est le prix de mon sang, souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

EDV. Pour un grand conquerant que tu te défens mal,
Et quel étrange Roy tu fais de Grimoald!
Ne dy plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des Couronnes;
Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'Etat.
Dy qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des Peuples mal domptez en épousant leur Reine,
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Vn Sçeptre sur le pere injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en depost la supresme puissance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loy
Que d'époux de la Reine, & de tuteur du Roy.
Dy que sans cet Hymen ta puissance t'échape,
Qu'un vieil amour des Rois la détruit, & la sappe;
Dy qu'un Tyran qui régne en païs ennemy
N'y sçauroit voir son Trosne autrement affermy.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendroit ta lascheté peut-estre moins visible,
Et l'on pourroit donner à la necessité,
Ce qui n'est qu'un effet de ta legereté.

GRI. I'embrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Vnulphe, allez trouver la Reine de la mienne,

Et taschez

Et taſchez par cette offre à vaincre ſa rigueur.
Madame, c'eſt à vous que je devray ſon cœur,
Et pour m'en revancher je prendray ſoin moy-meſme
De faire choix pour vous d'un mary qui vous aime,
Qui ſoit digne de vous, & puiſſe meriter
L'amour que malgré moy vous voulez me porter.

EDV. Traiſtre, je n'en veux point que ta mort ne me donne;
Point qui n'ait par ton ſang affermy ma Couronne.

GRI. Vous pourrez à ce prix en trouver aiſément.
Remettez la Princeſſe à ſon apartement,
Duc, & taſchez à rompre un deſſein ſur ma vie,
Qui me feroit trembler ſi j'étois à Pavie.

EDV. Crains-moy, crains-moy par tout; & Pavie, & Milan,
Tout lieu, tout bras eſt propre à punir un Tyran,
Et tu n'as point de Forts où vivre en aſſeurance,
Si de ton ſang verſé je ſuis la recompenſe.

GRI. Diſſimulez du moins ce violent couroux,
Ie deviendrois Tyran, mais ce ſeroit pour vous.

EDV. Va, je n'ay point le cœur aſſez laſche pour feindre.

GRI. Allez donc, & craignez, ſi vous me faites craindre.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EDVIGE, GARIBALDE.

EDV. IE l'ay dit à mon traiſtre, & je vous le redis,
Ie me doy cette joye après de tels mépris,
Et mes ardens ſouhaits de voir punir ſon change
Aſſeurent ma conqueſte à quiconque me vange.
Suivez le mouuement d'un ſi juſte couroux,
Et ſans perdre de vœux obtenez-moy de vous.
Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine,
A ce prix eſt le Sçeptre, à ce prix une Reine,
Et Grimoald puny rendra digne de moy
Quiconque oſe m'aimer, ou ſe veut faire Roy.

GAR. Mettre à ce prix vos feux, & voſtre Diadeſme,
C'eſt ne connoiſtre pas voſtre haine, & vous-meſme,
Et qui ſous cet eſpoir voudroit vous obeir
Chercheroit les moyens de ſe faire hair.
Grimoald inconſtant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puny vous coûteroit des larmes.
A cet objet ſanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié,
Et ſon crime en ſon ſang éteint avec ſa vie
Paſſeroit en celuy qui vous auroit ſervie.
Quels que ſoient ſes mépris, peignez-vous bien ſa mort,
Madame, & voſtre cœur n'en ſera pas d'accord.
Quoy qu'un amant volage excite de colere,
Son change eſt odieux, mais ſa perſonne eſt chere,
Et ce qu'a joint l'amour a beau ſe deſunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un ſoûpir.
Ainſi n'eſperez pas que jamais on s'aſſeure
Sur les boüillans transports qu'arrache ſon parjure.
Si le reſſentiment de ſa legereté
Aſpire à la vangeance avec ſincerité,

En quelques dignes mains qu'il veüille la remettre,
Il vous faut vous donner, & non pas vous promettre,
Attacher voſtre ſort avec le nom d'époux
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oſeroit-on punir de ſon ingratitude?
Voſtre haine tremblante eſt un mauvais appuy
A quiconque pour vous entreprendroit ſur luy,
Et quelque doux eſpoir qu'offre cette colere,
Vne plus forte haine en ſeroit le ſalaire.
Donnez-vous donc, Madame, & faites qu'un vangeur
N'ait plus à redouter le deſaveu du cœur.

EDV. Que vous m'étes cruel en faveur d'un infame,
De vouloir malgré moy lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahy que j'éteins à regret,
Luy fait contre ma haine un partiſan ſecret!
Quelques juſtes Arreſts que ma bouche prononce,
Ce ſont de vains efforts, où tout mon cœur renonce,
Ce laſche malgré moy l'oſe encor proteger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit vanger.
Vangez-moy toutefois, mais d'une autre maniere,
Pour conſerver mes jours laiſſez-luy la lumiere;
Quelque mort que je doive à ſon manque de foy,
Oſtez-luy Rodelinde, & c'eſt aſſez pour moy,
Faites qu'elle aime ailleurs, & puniſſez ſon crime
Par ce deſeſpoir meſme où ſon change m'abyſme.
Faites plus, s'il eſt vray que je puis tout ſur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs ſur le viſage
De tant de laſchetez me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne merite pas,
Et remettre en mes mains ſa vie, & ſon trépas.

GAR. Ajouſtez-y, Madame, encor qu'à vos yeux-meſme
Cette odieuſe main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidelle au volage immolé
Expie au lieu de luy ce qu'il a violé.
L'ordre en ſera moins rude, & moindre le ſupplice,
Que celuy qu'à mes feux preſcrit voſtre injuſtice,
Et le trépas en ſoy n'a rien de rigoureux
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

EDV. Duc, vous vous alarmez faute de me connoiſtre,
Mon cœur n'eſt pas ſi bas qu'il puiſſe aimer un traiſtre.

Ie veux qu'il ſe repente, & ſe repente en vain,
Rendre haine pour haine, & dédain pour dédain.
Ie veux qu'en vain ſon ame eſclave de la mienne
Me demande ſa grace, & jamais ne l'obtienne,
Qu'il ſoûpire ſans fruit, & pour le punir mieux,
Ie veux meſme à mon tour vous aimer à ſes yeux.

GAR. Le pourrez-vous, Madame, & ſçavez-vous vos forces?
Sçavez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Sçavez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toûjours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abuſez, voſtre cœur vous abuſe;
L'inconſtance jamais n'a de mauvaiſe excuſe,
Et comme l'amour ſeul fait le reſſentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

EDV. Quoy qu'il puiſſe arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir ſur cet ingrat rétably ma victoire,
Sans ſonger qu'à me plaire executez mes loix,
Et pour l'évenement laiſſez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le neglige,
L'amant eſt trop payé quand ſon ſervice oblige,
Et quiconque en aimant aſpire à d'autres prix
N'a qu'un amour ſervile, & digne de mépris.
Le veritable amour jamais n'eſt mercenaire,
Il n'eſt jamais ſoüillé de l'eſpoir du ſalaire,
Il ne veut que ſervir, & n'a point d'intereſt
Qu'il n'immole à celuy de l'objet qui luy plaiſt.
Voyez donc Grimoald, taſchez à le reduire,
Faites-moy triompher au hazard de vous nuire,
Et ſi je prens pour luy des ſentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuſe, & c'eſt aſſez pour vous.
Ie verray par l'effort de voſtre obeïſſance
Où doit aller celuy de ma reconnoiſſance.
Cependant, s'il eſt vray que j'ay pû vous charmer,
Aimez-moy plus que vous, ou ceſſez de m'aimer.
C'eſt par là ſeulement qu'on merite Edüige,
Ie veux bien qu'on eſpere, & non pas qu'on exige,
Ie ne veux rien devoir, mais lors qu'on me ſert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCENE II.

GARIBALDE.

QVelle confuſion, & quelle tyrannie
M'ordonne d'eſperer ce qu'elle me dénie,
Et de quelle façon eſt-ce écouter des vœux
Qu'obliger un amant à travailler contre eux?
Simple, ne pretens pas ſur cet eſpoir frivole
Que je taſche à te rendre un cœur que je te vole,
Ie t'aime, mais enfin je m'aime plus que toy.
C'eſt moy ſeul qui le porte à ce manque de foy,
Auprès d'un autre objet c'eſt moy ſeul qui l'engage,
Ie ne détruiray pas moy-meſme mon ouvrage.
Il m'a choiſi pour toy, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embraſſe ton couroux;
Mais luy-meſme il ſe trompe en l'amant qu'il te donne.
Ie t'aime, & puiſſamment, mais moins que la Couronne,
Et mon ambition qui taſche à te gagner
Ne cherche en ton Hymen que le droit de regner.
De tes reſſentimens s'il faut que je l'obtienne,
Ie ſçauray joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en Tyran par mes propres conſeils,
De ſa perte par luy dreſſer les appareils,
Meſler ſi bien l'adreſſe avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oſer pour me mettre en ſa place,
Et comme en t'épouſant j'en auray droit de toy,
Ie t'épouſeray lors, mais pour me faire Roy.
Mais voicy Grimoald.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRI. ET bien, quelle esperance,
Duc, & qu'obtiendrons-nous de ta perseverance?
GAR. Ne me commandez plus, Seigneur, de l'adorer,
Ou ne luy laissez plus aucun lieu d'esperer.
GRI. Quoy! de tout mon pouvoir je l'avois irritée,
Pour faire que ta flame en fust mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moy
La rendist plus facile à recevoir ta foy,
Et fist tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépost de sa haine en des mains si fidelles!
Cependant son espoir à mon Trosne attaché
Par aucun de nos soins n'en peut estre arraché!
Mais as-tu bien promis ma teste à sa vangeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque negligence,
Avec quelque froideur, qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner?
GAR. Ie n'ay rien oublié de ce qui peut seduire
Vn vray ressentiment qui voudroit vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser,
Son plus ardent courroux bruſle de s'appaiser,
Et je n'obtiendray point, Seigneur, qu'elle m'écoute,
Iusqu'à ce qu'elle ait veu vostre Hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'estre à vous.
GRI. Helas! je mets en vain toute chose en usage,
Ny prieres, ny vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je voy de jour en jour
Croistre sa resistance autant que mon amour,
Et si l'offre d'Vnulphe à present ne la touche,
Si l'interest d'un fils ne la rend moins farouche,
Desormais je renonce à l'espoir d'amollir
Vn cœur que tant d'efforts ne font qu'énorgueillir.
GAR. Non non, Seigneur, il faut que cet orgueil vous cede,
Mais un mal violent veut un pareil remede.
Montrez-vous tout ensemble amant, & Souverain,
Et sçachez commander, si vous priez en vain.

Que ſert ce grand pouvoir qui ſuit le Diadeſme,
Si l'amant couronné n'en uſe pour ſoy-meſme?
Vn Roy n'eſt pas moins Roy pour ſe laiſſer charmer,
Et doit faire obeir qui ne veut pas aimer.

GRI. Porte, porte aux Tyrans tes damnables maximes,
Ie hay l'Art de regner qui ſe permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'huy,
Que mes loix dès demain puniroient en autruy?
Le pouvoir abſolu n'a rien de redoutable
Dont à ſa conſcience un Roy ne ſoit contable,
L'amour l'excuſe mal s'il régne injuſtement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GAR. Si vous n'oſez forcer, du moins faites-vous craindre,
Daignez pour eſtre heureux un moment vous contraindre,
Et ſi l'offre d'Vnulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de ſon fils.

GRI. Que par ces laſchetez j'oſe me ſatisfaire!

GAR. Si vous n'oſez parler, du moins laiſſez-nous faire:
Nous ſçaurons vous ſervir, Seigneur, & malgré vous.
Prétez-nous ſeulement un moment de courroux,
Et permettez aprés qu'on l'explique, & qu'on feigne
Ce que vous n'oſez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.
Vous deſavoûrez tout. Aprés de tels projets
Les Rois impunément dédiſent leurs Sujets.

GRI. Sçachons ce qu'il a fait avant que de reſoudre
Si je dois en tes mains laiſſer gronder ce foudre.

SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. QVe faut-il faire, Vnulphe? eſt-il temps de mourir,
N'as-tu veu pour ton Roy nul eſpoir de guerir?

VNV. Rodelinde, Seigneur, enfin plus raiſonnable
Semble avoir dépoüillé cet orgueil indomptable,
Elle a receu voſtre offre avec tant de douceur...

GRI. Mais l'a-t'elle acceptée? as-tu touché ſon cœur?
A-t'elle montré joye? en paroit-elle émeuë?
Peut-elle s'abaiſſer juſqu'à ſouffrir ma veuë?

Qu'a-t'elle dit enfin? *VNV.* Beaucoup, ſans dire rien.
Elle a paiſiblement ſouffert mon entretien,
Son ame à mes diſcours ſurpriſe, mais tranquille...
GRI. Ah, c'eſt m'aſſaſſiner d'un diſcours inutile,
Ie ne veux rien ſçavoir de ſa tranquillité,
Dy ſeulement un mot de ſa facilité.
Quand veut-elle à ſon fils donner mon Diadeſme?
VNV. Elle en veut apporter la réponſe elle-meſme.
GRI. Quoy, tu n'as ſçeu pour moy plus avant l'engager?
VNV. Seigneur, c'eſt aſſez dire à qui veut bien juger,
Vous n'en ſçauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire,
Ses refus ſe ſeroient expliquez avec moy,
Sans chercher la preſence, & le courroux d'un Roy.
GRI. Mais touchant cet époux qu'Edüige r'anime...
VNV. De ce diſcours en l'air elle fait peu d'eſtime,
L'artifice eſt ſi lourd qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main ſuſpecte il n'a point de pouvoir.
GAR. Edüige elle-meſme eſt mal perſuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée,
Et ce n'eſt qu'un faux jour qu'elle a voulu jetter,
Pour luy troubler la veuë, & vous inquieter.
Mais déja Rodelinde apporte ſa réponſe.
GRI. Ah! j'entens mon Arreſt ſans qu'on me le prononce,
Ie vay mourir, Vnulphe, & ton zéle pour moy
T'abuſe le premier, & m'abuſe après toy.
VNV. Eſperez mieux, Seigneur. *GRI.* Tu le veux, & j'eſpere,
Mais que cette douceur va devenir amere,
Et que ce peu d'eſpoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on me va percer.

SCENE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. MAdame, il eſt donc vray que voſtre ame ſenſible
A la compaſſion s'eſt renduë acceſſible,
Qu'elle fait ſucceder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine, & l'eſtime au dédain,
Et que laiſſant agir une bonté cachée
A de ſi longs mépris elle s'eſt arrachée?

ROD. Ce

ROD. Ce cœur dont tu te plains de ta plainte eſt ſurpris,
Comte, je n'eus pour toy jamais aucun mépris,
Et ma haine elle-meſme auroit creu faire un crime,
De t'avoir deſrobé ce qu'on te doit d'eſtime.
Quand je voy ta conduite en mes propres Etats
Achever ſur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces meſmes cœurs qu'un ſi grand Art te donne
Ie dis que la vertu régne dans ta perſonne,
Avec eux je te loüe, & je doute avec eux
Si ſous leur vray Monarque ils ſeroient plus heureux,
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puiſſance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naiſſance.
Mais quoy qu'on en ait veu d'admirable, & de grand,
Ce que m'en dit Vnulphe aujourd'huy me ſurprend.
Vn vainqueur dans le Troſne, un conquerant qu'on aime,
Faiſant juſtice à tous ſe la fait à ſoy-meſme!
Se croit uſurpateur ſur ce Troſne conquis!
Et ce qu'il oſte au pere, il le veut rendre au fils!
Comte, c'eſt un effort à diſſiper la gloire
Des noms les plus fameux dont ſe pare l'Hiſtoire,
Et que le grand Auguſte ayant oſé tenter
N'oſa prendre du cœur juſqu'à l'executer.
Ie viens donc y répondre, & de toute mon ame
Te rendre pour mon fils.... *GRI.* Ah, c'en eſt trop, Madame,
Ne vous abaiſſez point à des remercîmens,
C'eſt moy qui vous doy tout, & ſi mes ſentimens....
ROD. Souffre les miens, de grace, & permets que je mette
Cet effort ſans exemple en ſa gloire parfaite,
Et que ma propre main taſche d'en arracher
Tout ce meſlange impur dont tu le veux racher.
Car enfin cet effort eſt de telle nature,
Que la ſource en doit eſtre à nos yeux toute pure,
La vertu doit régner dans un ſi grand projet,
En eſtre ſeule cauſe, & l'honneur ſeul objet,
Et depuis qu'on le ſoüille, ou d'eſpoir de ſalaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de ſoucy de plaire,
Il part indignement d'un courage abatu,
Où la paſſion régne, & non pas la vertu.
Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de Renommée,
Ne croy que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
Que cet illuſtre effort ne te donne à rougir.

On publiroit de toy que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auroient touché ton ame,
On diroit qu'un Heros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un Tyran s'il n'avoit point aimé.

GRI. Donnez-moy cette honte, & je la tiens à gloire,
Faites de vos mépris ma derniere victoire,
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que vostre seul amour l'a rendu genereux.
Souffrez que cet amour par un effort si juste
Terniſſe le grand nom & les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouuoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu,
Cet effort sans exemple est de telle nature,
Qu'il ne sçauroit partir d'une source plus pure,
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

ROD. Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de pouſſiere
Pour voir ce que tu fais les laiſſe sans lumiere.
A ces conditions rendre un Sceptre conquis,
C'est asservir la mere en couronnant le fils,
Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croiſtre, & tu le veux ainsi,
Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurcy.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton merite,
La défaite & la mort de mon cher Pertharite
D'un sanglant caractere ébauchant tes hauts faits
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits,
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Ie n'y puis prendre part sans entiere infamie.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir,
Ie te dois estimer, mais je te doy hair,
Ie dois agir en vefve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine auſſi loin que l'estime.

GRI. Ah, forcez-vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous.
Par eux seuls ma valeur en teſte d'une Armée
A des plus grands Heros atteint la Renommée,
Par eux seuls j'ay vaincu, par eux seuls j'ay regné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné,
Par eux seuls j'ay paru digne du Diadesme,
Par eux seuls je vous voy, par eux seuls je vous aime,

Et par eux ſeuls enfin mon amour tout parfait
Oſe faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.
ROD. Tu ne fais que pour toy, s'il t'en faut recompenſe;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moy ſeule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obſtacle éternel.
Garde donc ta conqueſte, & me laiſſe ma gloire,
Reſpecte d'un époux, & l'Ombre, & la memoire,
Tu l'as chaſſé du Troſne, & non pas de mon cœur.
GRI. Vnulphe, c'eſt donc là toute cette douceur!
C'eſt là comme ſon ame enfin plus raiſonnable
Semble avoir dépoüillé cet orgueil indomptable!
GAR. Seigneur, ſouvenez-vous qu'il eſt temps de parler.
GRI. Ouy, l'affront eſt trop grand pour le diſſimuler,
Elle en ſera punie, & puiſqu'on me mépriſe,
Ie deviendray Tyran de qui me tyranniſe,
Et ne ſouffriray plus qu'une indigne fierté
Se joüe impunément de mon trop de bonté.
ROD. Et bien, devien Tyran, renonce à ton eſtime,
Renonce au nom de juſte, au nom de magnanime...
GRI. La vangeance eſt plus douce enfin que ces vains noms,
S'ils me font malheureux, à quoy me ſont-ils bons?
Ie me feray juſtice en domptant qui me brave,
Qui ne veut point régner merite d'eſtre eſclave.
Allez ſans irriter plus long-temps mon courroux
Attendre ce qu'un maiſtre ordonnera de vous.
ROD. Qui ne craint point la mort, craint peu quoy qu'il ordonne.
GRI. Vous la craindrez peut-eſtre en quelqu'autre perſonne.
ROD. Quoy, tu voudrois... *GRI.* Allez, & ne me preſſez point,
On vous pourra trop toſt éclaircir ſur ce point.
Voilà tous les efforts qu'enfin j'ay pû me faire; * *Rodelinde rentre.*
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à luy déplaire,
Et ce peu que j'ay fait ſuivy d'un deſaveu
Geſne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.
Acheve, Garibalde, Vnulphe eſt trop credule,
Il prend trop aiſément un eſpoir ridicule,
Menace, puiſqu'enfin c'eſt perdre temps qu'offrir.
Toy qui m'as trop flaté, vien m'aider à ſouffrir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

GARIBALDE, RODELINDE.

GAR. CE n'eſt plus ſeulement l'offre d'un Diadeſme
Que vous fait pour un fils un Prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puiſſe eſtre imputé
Qu'à fermeté de haine, ou magnanimité.
Il y va de ſa vie, & la juſte colere
Où jettent cet amant les mépris de la mere,
Veut punir ſur le ſang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur ſi peu reconnoiſſant.
C'eſt à vous d'y penſer, tout le choix qu'on vous donne
C'eſt d'accepter pour luy la mort, ou la Couronne,
Son ſort eſt en vos mains, aimer, ou dédaigner,
Le va faire perir, ou le faire régner.
ROD. S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.
GAR. Pour en deliberer vous n'avez qu'un moment,
I'en ay l'ordre preſſant & ſans retardement.
Madame, il faut reſoudre, & s'expliquer ſur l'heure,
Vn mot eſt bien-toſt dit, ſi vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'Arreſt, & j'en prendray la loy
Pour faire executer les volontez du Roy.
ROD. Vn mot eſt bien-toſt dit, mais dans un tel martire
On n'a pas bien-toſt veu quel mot c'eſt qu'il faut dire,
Et le choix qu'on m'ordonne eſt pour moy ſi fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le ſupplice eſt égal.
Puiſqu'il faut obeïr, fay-moy venir ton maiſtre.
GAR. Quel choix avez-vous fait? *ROD.* Ie luy feray connoiſtre
Que ſi... *GAR.* C'eſt avec moy qu'il vous faut achever,
Il eſt las deſormais de s'entendre braver,
Et ſi je ne luy porte une entiere aſſeurance
Que vos deſirs enfin ſuivent ſon eſperance,

Sa veuë eſt un honneur qui vous eſt défendu.
ROD. Que me dis-tu, perfide? ay-je bien entendu?
Tu crains donc qu'une femme à force de ſe plaindre
Ne ſauve une vertu que tu taſches d'éteindre,
Ne remette un Heros au rang de ſes pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes laſches conſeils?
Ouy, je l'épouſeray, ce trop aveugle maiſtre,
Tout cruel, tout Tyran que tu le forces d'eſtre:
Va, cours l'en aſſeurer, mais penſes-y deux fois,
Crains moy, crains ſon amour, s'il accepte mon choix,
Ie puis beaucoup ſur luy, j'y pourray davantage,
Et regneray peut-eſtre après cet eſclavage.
GAR. Vous regnerez, Madame, & je ſeray ravy
De mourir glorieux pour l'avoir bien ſervy.
ROD. Va, je luy feray voir que de pareils ſervices
Sont dignes ſeulement des plus cruels ſupplices,
Et que de tous les maux dont les Rois ſont autheurs
Ils s'en doivent vanger ſur de tels ſerviteurs.
Tu peux en attendant luy donner cette joye,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voye,
Que ton zele inſolent & ton mauvais deſtin
A ſon amour barbare en ouvrent le chemin,
Dy-luy puiſqu'il le faut, qu'à l'Hymen je m'apreſte,
Mais fuy-nous s'il s'acheve, & tremble pour ta teſte.
GAR. Ie veux bien à ce prix vous donner un grand Roy.
ROD. Qu'à ce prix donc il vienne, & m'apporte ſa foy.

SCENE II.

RODELINDE, EDVIGE.

EDV. VOſtre felicité ſera mal aſſeurée
Deſſus un fondement de ſi peu de durée.
Vous avez toutefois de ſi puiſſans appas...
ROD. Ie ſçay quelques ſecrets que vous ne ſçavez pas,
Et ſi j'ay moins que vous d'attraits, & de merite,
I'ay des moyens plus ſeurs d'empeſcher qu'on me quitte.
EDV. Mon exemple.... *ROD.* Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par voſtre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ſes perils peut ſuivre ſa fortune,
Et j'ay quelques ſoucis que l'exemple importune.

EDV. Ce n'eſt pas mon deſſein de vous importuner.
ROD. Ce n'eſt pas mon deſſein auſſi de vous geſner,
Mais voſtre jalouſie un peu trop inquiete
Se donne malgré moy cette geſne ſecrette.
EDV. Ie ne ſuis point jalouſe, & l'infidelité....
ROD. Et bien, ſoit jalouſie, ou curioſité,
Depuis quand ſommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entiere confidence?
EDV. Ie n'en pretens aucune, & c'eſt aſſez pour moy
D'avoir bien entendu comme il accepte un Roy.
ROD. On n'entend pas toûjours ce qu'on croit bien entendre.
EDV. De vray dans un diſcours difficile à comprendre
Ie ne devine point, & n'en ay pas l'eſprit,
Mais l'eſprit n'a que faire où l'oreille ſuffir.
ROD. Il faudroit que l'oreille entendiſt la penſée.
EDV. I'entens aſſez la voſtre; on vous aura forcée,
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un Tyran ſe croit eſtre permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaiſe excuſe,
Dont la Cour s'ébloüiſſe, & le Peuple s'abuſe.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez....
ROD. Il n'eſt pas temps encor que vous vous en plaigniez,
Comme il m'a fait des loix, j'ay des loix à luy faire.
EDV. Il les acceptera pour ne vous pas déplaire,
Prenez-en ſa parole, il ſçait bien la garder.
ROD. Pour remonter au Troſne on peut tout hazarder,
Laiſſez-m'en, quoy qu'il faſſe, ou la gloire, ou la honte,
Puiſque ce n'eſt qu'à moy que j'en doy rendre conte.
Si voſtre cœur ſouffroit ce que ſouffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien,
Et voſtre ame à ce prix voyant un Diadeſme
Voudroit en liberté ſe conſulter ſoy-meſme.
EDV. Ie demande pardon ſi je vous fais ſouffrir,
Et vay me retirer pour ne vous plus aigrir.
ROD. Allez, & demeurez dans cette erreur confuſe,
Vous ne meritez pas que je vous deſabuſe.
EDV. Ce cher amant ſans moy vous entretiendra mieux,
Et je n'ay plus beſoin de rapport de mes yeux.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

ROD. IE me rens, Grimoald, mais non pas à la force,
Le titre que tu prens m'eſt une douce amorce,
Et s'empare ſi bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toy qu'une condition.
Si je n'ay pû t'aimer, & juſte, & magnanime,
Quand tu deviens Tyran je t'aime dans le crime,
Et pour moy ton Hymen eſt un ſouverain bien,
S'il rend ton nom infame auſſi-bien que le mien.
GRI. Que j'aimeray, Madame, une telle infamie,
Qui vous fera ceſſer d'eſtre mon ennemie!
Achevez, achevez, & ſçachons à quel prix
Ie puis mettre une borne à de ſi longs mépris,
Ie ne veux qu'une grace, & diſpoſez du reſte.
Ie crains pour Garibalde une haine funeſte,
Ie la crains pour Vnulphe, à cela près, parlez.
ROD. Va, porte cette crainte à des cœurs ravalez:
Ie ne m'abaiſſe point aux foibleſſes des femmes,
Iusques à me vanger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conſeils me forcent de régner,
Ie les en doy haïr, & ſçay les dédaigner,
Le Ciel qui punit tout choiſira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine;
Qu'ils vivent cependant, & que leur laſcheté
A l'ombre d'un Tyran trouve ſa ſeureté.
Ce que je veux de toy porte le caractere
D'une vertu plus haute, & digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple juſqu'icy,
Et ce que je demande eſt ſans exemple auſſi:
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible,
Que l'intereſt d'un fils ne me rend point ſenſible,
Que je veux eſtre à toy ſans le conſiderer,
Sans regarder en luy que craindre, ou qu'eſperer.
GRI. Madame, achevez donc de m'accabler de joye;
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croye?

Expliquez-vous, de grace, & j'atteste les Cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.
ROD. Après un tel serment j'obeis, & m'explique.
Ie veux donc d'un Tyran un acte Tyrannique,
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait,
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes Monarques,
Et pour le voir méchant, lasche, impie, inhumain,
Ie veux voir ce fils mesme immolé de sa main.
GRI. Iuste Ciel! *ROD.* Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'interest d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toy sans le considerer,
Sans regarder en luy que craindre, ou qu'esperer?
Tu trembles, tu pallis, il semble que tu n'oses
Toy-mesme executer ce que tu me proposes:
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fay, fay venir ce fils qu'avec toy je l'immole,
Dégage ton serment, je tiendray ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empeschoit de s'unir.
Qui tranche du Tyran doit se resoudre à l'estre.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maistre,
Et faut-il qu'une mere aux dépens de son sang
T'apprenne à meriter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, & pren toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta memoire,
Fay voir à tes flateurs qui te font trop oser
Que tu sçais mieux que moy l'art de tyranniser,
Et par une action aux seuls Tyrans permise
Devien le vray Tyran de qui te tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends,
Ou si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il soüille ta gloire aussi-bien que la mienne.
GRI. Garibalde, est-ce-là ce que tu m'avois dit?
GAR. Avec vostre jalouse elle a changé d'esprit,
Et je l'avois laissée à l'Hymen toute preste,
Sans que son déplaisir menaçast que ma teste.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, Seigneur, quelque confusion;

Ne vous

Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.
GRI. Vous l'ordonnez, Madame, & je dois y souscrire,
I'en feray ma victime, & ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma memoire,
Ie veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait dequoy m'accuser
D'avoir appris de vous l'Art de tyranniser.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne luy permettre rien qui sentist la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse, & la desesperée,
Paroistre avec éclat mere dénaturée,
Sortir hors de vous-mesme, & montrer à grand bruit
A quelle extremité mon amour vous reduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade,
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade,
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatans,
Et l'on sçait qu'un grand cœur se possede en tout temps.
Vous le sçavez, Madame, & que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison,
Que leur desespoir mesme agit avec raison,
Et que... *ROD.* C'en est assez, sois-moy juge équitable,
Et dy-moy si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ay de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses Ayeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne
Que tu mets en mon choix sa mort, ou ta Couronne.
Quand j'auray satisfait tes vœux desesperez,
Doy-je croire ses jours beaucoup plus asseurez?
Cet offre, ou si tu veux, ce don du Diadesme
N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagesme.
Faire un Roy d'un enfant pour estre son Tuteur,
C'est quitter pour ce nom celuy d'usurpateur,
C'est choisir pour régner un favorable titre,
C'est du Sceptre & de luy te faire seul arbitre,
Et mettre sur le Trosne un fantosme pour Roy
Iusques au premier fils qui te naistra de moy,
Iusqu'à ce qu'on nous craigne, & que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.

Qui veut bien l'immoler à son affection
L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bien-tost de l'amour d'une femme,
Mais la soif de régner régne toûjours sur l'ame,
Et comme la Grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas,
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau Roy sans bruit, & sans miracle.
Quitte pour te forcer à deux ou trois soûpirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vangeance en seroit moins ouverte,
Ie perdrois avec luy tout le fruit de sa perte,
Puisqu'il faut qu'il perisse, il vaut mieux tost que tard,
Que sa mort soit un crime, & non pas un hazard,
Que cette Ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime,
Que ce jeune Monarque immolé de ta main
Te rende abominable à tout le Genre humain,
Qu'il t'excite par tout des haines immortelles,
Que de tous tes Sujets il fasse des rebelles.
Ie t'épouseray lors, & m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, & pour mieux me vanger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour estre à tous momens maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon desespoir, voilà ses justes causes,
A ces conditions pren ma main, si tu l'oses.

GRI. Ouy, je la prens, Madame, & veux auparavant....

SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, VNVLPHE.

VNV. QVe faites-vous, Seigneur ? Pertharite est vivant,
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène,
Des chasseurs l'ont surpris dans la foreſt prochaine,
Où caché dans un Fort il attendoit la nuit.

GRI. Ie voy trop clairement quelle main le produit.

ROD. Eſt-ce donc vous, Seigneur, & les bruits infidelles
N'ont-ils ſemé de vous que de fauſſes Nouvelles?
PER. Ouy, cet époux ſi cher à vos chastes deſirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs, & de ſoûpirs...
GRI. Va, fantoſme inſolent, retrouver qui t'envoye,
Et ne te meſle point d'attenter à ma joye.
Il eſt encor icy des ſupplices pour toy,
Si tu viens y montrer la vaine Ombre d'un Roy,
Pertharite n'eſt plus. *PER.* Pertharite reſpire,
Il te parle, il te voit régner dans ſon Empire.
Que ton ambition ne s'éfarouche pas,
Iusqu'à me ſuppoſer toy-meſme un faux trépas;
Il eſt honteux de feindre où l'on peut toutes choſes,
Ie ſuis mort ſi tu veux, je ſuis mort, ſi tu l'oſes,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Ie ne viens point icy par de noirs artifices
De mon cruel Destin forcer les injuſtices,
Pouſſer des aſſaſſins contre tant de valeur,
Et t'immoler en laſche à mon trop de malheur.
Puiſque le Sort trahit ce droit de ma naiſſance,
Iusqu'à te faire un don de ma toute-puiſſance,
Régne ſur mes Etats que le Ciel t'a ſoûmis,
Peut-eſtre un autre temps me rendra des amis.
Vſe mieux cependant de la faveur celeſte,
Ne me deſrobe pas le ſeul bien qui me reſte,
Vn bien où je te ſuis un obſtacle éternel,
Et donc le ſeul deſir eſt pour toy criminel.
Rodelinde n'eſt pas du droit de ta conqueſte,
Il faut pour eſtre à toy qu'il m'en couſte la teſte,
Puiſqu'on m'a découvert, elle dépend de toy,
Pren-la comme Tyran, ou l'attaque en vray Roy.
I'en garde hors du Troſne encor les caracteres,
Et ton bras t'a ſaiſi de celuy de mes peres,
Ie veux bien qu'il ſupplée au defaut de ton ſang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la merite il ne faut point d'Armée,
Ie ſuis Roy, je ſuis ſeul, j'en ſuis maiſtre, & tu peux
Par un illuſtre effort faire place à tes vœux.
GRI. L'artifice groſſier n'a rien qui m'épouvante,
Edüige à fourber n'eſt pas aſſez ſçavante,

Quelque adreſſe qu'elle aye, elle t'a mal inſtruit,
Et d'un ſi haut deſſein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaiſe grace.
PER. Quoy ! je paſſe à tes yeux pour un homme attitré?
GRI. Tu l'avoûras toy-meſme, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de ſecret alors qu'on veut ſurprendre,
Et l'on ne ſurprend point quand on ſe fait attendre.
PER. Parlez, parlez, Madame, & faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connoiſtre un époux.
GRI. Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice?
Et bien, parlez, Madame, achevez l'artifice,
Eſt-ce-là voſtre époux? *ROD.* Toy qui veux en douter
Par quelle illuſion m'oſes-tu conſulter?
Si tu déments tes yeux, croiras-tu mon ſuffrage,
Et ne peux-tu ſans moy connoiſtre ſon viſage?
Tu l'as veu tant de fois au milieu des combats
Montrer à tes perils ce que peſoit ſon bras,
Et l'épée à la main diſputer en perſonne
Contre tout ton bonheur ſa vie & ſa Couronne.
Si tu cherches une aide à traiter d'impoſteur
Vn Roy qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Conſulte Garibalde, il tremble à voir ſon maiſtre,
Qui l'oſa bien trahir, l'oſera méconnoiſtre,
Et tu peux recevoir de ſon mortel effroy
L'aſſeurance qu'enfin tu n'attens pas de moy.
Vn ſervice ſi haut veut une ame plus baſſe,
Et tu ſçais.... *GRI.* Ouy, je ſçay jusqu'où va voſtre audace.
Sous l'eſpoir de joüir de ma perplexité
Vous cherchez à me voir l'eſprit inquieté,
Et ces diſcours en l'air que l'orgueil vous inſpire
Veulent perſuader ce que vous n'oſez dire,
Broüiller la populace, & luy faire après vous
En un fourbe impudent reſpecter voſtre époux.
Pouſſez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie,
Dites nous hautement. *ROD.* Que veux-tu que je die?
Il ne peut eſtre icy que ce que tu voudras,
Tes flateurs en croiront ce que tu reſoudras,
Ie n'ay pas pour t'inſtruire aſſez de complaiſance,
Et puiſque ſon malheur l'a mis en ta puiſſance,
Ie ſçay ce que je doy ſi tu ne me le rens.
Acheve de te mettre au rang des vrais Tyrans.

SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. QVe cet évenement de nouveau m'embarrasse!
GAR. Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!
GRI. Non, l'échaffaut bien-tost m'en fera la raison.
Que ton apartement luy serve de prison,
Ie te le donne en garde, Vnulphe. *PER.* Prince, écoute,
Mille & mille témoins te mettront hors de doute,
Tout Milan, tout Pavie.... *GRI.* Allez, sans contester,
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
[a] Toy, va voir Edüige, & tasche à tirer d'elle
Dans ces obscuritez quelque clarté fidelle,
Et tire de l'espoir qu'elle aura d'estre à moy
Le nom de l'imposteur qu'elle déguise en Roy.

[a] *A Garibalde.*

SCENE VI.

GARIBALDE.

QVel revers impréveu, quel éclat de tonnerre
Iette en moins d'un moment tout mon espoir par terre?
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet,
Et s'il traite ce Prince en Heros magnanime,
N'ayant plus de Tyran, je n'ay plus de victime,
Ie n'ay rien à vanger, & ne puis le trahir
S'il m'oste les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage,
Forçons nostre fortune à changer de visage,
Obstinons Grimoald par maxime d'Etat
A le croire imposteur, ou craindre un attentat,
Accablons son esprit de terreurs chimeriques
Pour luy faire embrasser des conseils tyranniques,
De son trop de vertu sçachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le vanger.

Peut-eſtre qu'Edüige à regret plus ſevere
N'oſera l'accepter teint du ſang de ſon frere,
Et que l'effet ſuivra noſtre pretention
Du coſté de l'amour, & de l'ambition.
Taſchons, quoy qu'il en ſoit, d'en achever l'ouvrage,
Et pour régner un jour mettons tout en uſage.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GAR. IE ne m'en dédis point, Seigneur, ce prompt retour
N'eſt qu'une illuſion qu'on fait à voſtre amour.
Ie ne l'ay veu que trop aux discours d'Edüige:
Comme ſenſiblement voſtre change l'afflige,
Et qu'avec le feu Roy ce fourbe a du rapport,
Sa flame au deſeſpoir fait ce dernier effort.
Rodelinde comme elle aime à vous mettre en peine,
L'une ſert ſon amour, & l'autre ſert ſa haine,
Ce que l'une produit, l'autre oſe l'avoüer,
Et leur inimitié s'accorde à vous joüer.
L'imposteur cependant quoy qu'on luy donne à feindre,
Le ſoûtient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre;
Car ſoit que ſes discours puiſſent vous émouvoir
Iusqu'à rendre Edüige à ſon premier pouvoir,
Soit que malgré ſa fourbe, & vaine, & languiſſante,
Rodelinde ſur vous reste toute-puiſſante,
A l'une ou l'autre enfin voſtre ame à l'abandon
Ne luy pourra jamais refuſer ce pardon.

GRI. Tu dis vray, Garibalde, & déja je le donne
A qui voudra des deux partager ma Couronne.
Non que j'eſpere encor amollir ce rocher,
Que ny reſpects, ny vœux n'ont jamais ſçeu toucher:
Si j'aimay Rodelinde, & ſi pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimoit s'eſt renduë infidelle;

Si d'éternels dédains, ſi d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, & le trouble où je ſuis,
Ont été jusqu'icy toute la recompenſe
De cet amour parjure où mon cœur ſe dispenſe,
Il eſt temps deſormais que par un juste effort
I'affranchiſſe mon cœur de cet indigne ſort.
Prenons l'occaſion que nous fait Eduige,
Aimons cette imposture où ſon amour l'oblige,
Elle plaint un ingrat de tant de maux ſoufferts,
Et luy préte la main pour le tirer des fers.
Aimons encor un coup, aimons ſon artifice,
Aimons-en le ſecours, & rendons-luy justice.
Soit qu'elle en veüille au Troſne, ou n'en veüille qu'à moy,
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le Roy,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Ie doy tout à la main qui rompt mon eſclavage.
Toy qui ne la ſervois qu'afin de m'obeir,
Qui taſchois par mon ordre à m'en faire hair,
Duc, ne t'y force plus, & rens-moy ma parole,
Que je rende à ſes feux tout ce que je leur vole,
Et que je puiſſe ainſi d'une meſme action
Recompenſer ſa flame, ou ſon ambition.

GAR. Ie vous la rens, Seigneur, mais enfin prenez garde
A quels nouveaux perils cet effort vous hazarde,
Et ſi ce n'eſt point croire un peu trop promptement
L'impetueux transport d'un premier mouvement.
L'impoſteur impuny paſſera pour Monarque,
Tout le Peuple en prendra voſtre bonté pour marque,
Et comme il eſt ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera ſon rang ſeul reſpecté.
Ie ſçay bien qu'auſſi-toſt voſtre haute vaillance
De ce Peuple mutin domptera l'inſolence;
Mais tenez-vous fort ſeur ce que vous pretendez,
Du coſté d'Eduige à qui vous vous rendez?
I'ay penetré, Seigneur, jusqu'au fond de ſon ame,
Où je n'ay veu pour vous aucun reſte de flame,
Sa haine ſeule agit, & cherche à vous oſter
Ce que tous vos deſirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il eſt vray, vous rappeler vers elle,
Mais pour faire à ſon tour l'ingrate & la cruelle,
Pour vous traiter de laſche, & vous rendre ſoudain
Parjure pour parjure, & dédain pour dédain.

Elle veut que voſtre ame eſclave de la ſienne
Luy demande ſa grace, & jamais ne l'obtienne,
Ce ſont ſes mots exprès, & pour vous punir mieux
Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.
Elle me l'a promis.

SCENE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, EDVIGE.

EDV. IE te l'ay promis, traiſtre,
Ouy, je te l'ay promis, & l'aurois fait peut-eſtre,
Si ton ame attachée à mes commandemens
Euſt pû dans ton amour ſuivre mes ſentimens.
I'avois mis mes ſecrets en bonne confidence.
Voy par là, Grimoald, quelle eſt ton imprudence,
Et juge par les miens laſchement declarez
Comme les tiens ſur luy peuvent eſtre aſſeurez.
Qui trahit ſa Maîtreſſe aiſément fait connoiſtre
Que ſans aucun ſcrupule il trahiroit ſon maiſtre,
Et que des deux coſtez laiſſant floter ſa foy,
Son cœur n'aime en effet ny ſon maiſtre, ny moy.
Il a ſon but à part, Grimoald, prens-y garde,
Quelque deſſein qu'il ait, c'eſt toy ſeul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut,
Qui m'aime & me trahit, aſpire encor plus haut.

GAR. Vous le voyez, Seigneur, avec quelle injuſtice
On me fait criminel quand je vous rens ſervice.
Mais dequoy n'eſt capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite inceſſamment,
Madame? vous voulez que le Roy vous adore,
Et pour l'en empeſcher je ferois plus encore,
Ie ne m'en défens point, & mon eſprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Ie ne vous ſçaurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, ſi c'eſt crime, a l'exemple du voſtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le Roy
A quitter Rodelinde, & vous rendre ſa foy?
Eſt-il rien en ces lieux que n'ait mis en uſage
L'excès de voſtre ardeur, ou de voſtre courage?

Pour

Pour estre tout à vous, j'ay fait tous mes efforts,
Mais je n'ay point encor fait revivre les morts,
I'ay dit des veritez dont vostre cœur murmure,
Mais je n'ay point été jusques à l'imposture,
Et je n'ay point pouſſé des ſentimens ſi beaux
Iusqu'à faire ſortir les Ombres des tombeaux.
Ce n'eſt point mon amour qui produit Pertharite,
Ma flame ignore encor cet Art qui reſſuscite,
Et je ne vois en elle enfin rien à blaſmer,
Sinon que je trahis, ſi c'eſt trahir qu'aimer.

EDV. De quel front, & dequoy cet inſolent m'accuſe!

GRI. D'un mauvais artifice & d'une foible ruſe.
Voſtre deſſein, Madame, étoit mal concerté,
On ne m'a point ſurpris quand on s'eſt preſenté,
Vous m'aviez préparé vous-meſme à m'en défendre,
Et me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Conſolez-vous pourtant, il a fait ſon effet,
Ie ſuis à vous, Madame, & j'y ſuis tout à fait.
Si je vous ay trahie, & ſi mon cœur volage
Vous a volé long-temps un legitime hommage,
Si pour un autre objet le voſtre en fut banny,
Les maux que j'ay ſoufferts m'en ont aſſez puny.
Ie recouvre la veuë, & reconnoy mon crime,
A mes feux rallumez ce cœur s'offre en victime;
Ouy, Princeſſe, & pour eſtre à vous jusqu'au trépas
Il demande un pardon qu'il ne merite pas.
Voſtre propre bonté qui vous en ſollicite
Obtient déja celuy de ce faux Pertharite;
Vn ſi grand attentat bleſſe la Majeſté,
Mais s'il eſt criminel, je l'ay moy-meſme été.
Faites grace, & j'en fais, oubliez & j'oublie.
Il reſte ſeulement que luy-meſme il publie
Par un aveu ſincere, & ſans rien déguiſer,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuſer,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par voſtre ordre meſme.
Madame, aſſeurez-vous par là mon Diadeſme,
Et ne permettez pas que cette illuſion
Aux mutins contre nous préte d'occaſion.
Faites donc qu'il l'avoüe, & que ma grace offerte,
Tout impoſteur qu'il eſt, le deſrobe à ſa perte,
Et delivrez par là de ces troubles ſoudains
Le Sceptre qu'avec moy je remets en vos mains.

EDV. I'avois eu jusqu'icy ce respect pour ta gloire
Qu'en te nommant Tyran j'avois peine à me croire,
Ie me tenois suspecte, & sentois que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret desaveu.
Mais tu leves le masque, & m'ostes de scrupule,
Ie ne puis plus garder ce respect ridicule,
Et je voy clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a veu Tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux, & le severe,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frere,
Tu fais plus, & tu veux qu'en trahissant son sort
Luy-mesme il se condamne, & se livre à la mort;
Comme s'il pouvoit estre amoureux de la vie,
Iusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moy
Me pûst rendre perfide, & lasche comme toy.
Aime-moy si tu veux, déloyal, mais n'espere
Aucun secours de moy pour t'immoler mon frere.
Si je te menaçois tantost de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour;
C'étoient discours en l'air inventez par ma flame
Pour broüiller ton esprit, & celuy de sa femme.
I'avois peine à te perdre, & parlois au hazard,
Pour te perdre du moins quelques momens plus tard,
Et quand par ce retour il a sçeu nous surprendre,
Le Ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.
GRI. Madame.... *EDV.* Tu perds temps, je n'écoute plus rien,
Et j'attens ton Arrest pour resoudre le mien,
Agy, si tu le veux, en vainqueur magnanime,
Agy comme Tyran, & pren cette victime,
Ie suivray ton exemple, & sur tes actions
Ie régleray ma haine, ou mes affections.
Il suffit à present que je te desabuse
Pour payer ton amour, ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. QVe veut Vnulphe? *VNV.* Il eſt de mon devoir
De vous dire, Seigneur, que chacun le vient voir.
I'ay permis à fort peu de luy rendre viſite,
Mais tous l'ont reconnu pour le vray Pertharite,
Le Peuple meſme parle, & déja ſourdement
On entend des diſcours ſemez confuſément....
GAR. Voyez en quels perils vous jette l'impoſture,
Le Peuple déja parle, & ſourdement murmure,
Le feu va s'allumer ſi vous ne l'éteignez.
Pour perdre un impoſteur qu'eſt-ce que vous craignez?
La haine d'Edüige, elle qui ne prépare
A vos ſubmiſſions qu'une fierté barbare?
Elle que vos mépris ayant miſe en fureur
Rendent opiniaſtre à vous mettre en erreur?
Elle qui n'a plus ſoif que de voſtre ruïne?
Elle dont la main ſeule en conduit la machine?
De ſemblables malheurs ſe doivent dédaigner,
Et la vertu timide eſt mal propre à régner.
Epouſez Rodelinde, & malgré ſon fantoſme
Aſſeurez-vous l'Etat, & calmez le Royaume,
Et livrant l'impoſteur à ſes mauvais Deſtins,
Oſtez dès aujourd'huy tout pretexte aux mutins.
GRI. Ouy, je te croiray, Duc, & dès demain ſa teſte
Abatuë à mes pieds calmera la tempeſte.
Qu'on le faſſe venir, & qu'on mande avec luy
Celle qui de ſa fourbe eſt le ſecond appuy,
La Reine qui me brave, & qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque geſne à ſe nommer ſa femme.
GAR. Ses pleurs vous toucheront. *GRI.* Ie ſuis armé contr'eux.
GAR. L'amour vous ſeduira. *GRI.* Ie n'en crains point les feux,
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame eſt reſoluë.
GAR. Agiſſez donc, Seigneur, de puiſſance abſoluë,
Soûtenez voſtre Sçeptre avec l'authorité
Qu'imprime au front des Rois leur propre Majeſté.
Vn Roy doit pouvoir tout, & ne ſçait pas bien l'eſtre
Quand au fond de ſon cœur il ſouffre un autre maiſtre.

SCENE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, GARIBALDE, VNVLPHE.

GRI. VIen fourbe, vien méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la reduy pas à la severité.
Ie veux te faire grace, avouë, & me confesse
D'un si hardy dessein qui t'a fourny l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit,
Tu m'entens, & sur tout fay cesser ce faux bruit,
Détrompe mes Sujets, ta prison est ouverte:
Sinon, prépare-toy dès demain à ta perte,
N'y force pas ton Prince, & sans plus t'obstiner
Merite le pardon qu'il cherche à te donner.

PER. Que tu perds laschement de ruse, & d'artifice,
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux ébloüis tu parois revétu!
Le Ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux estre, & juste, & magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang,
Tu ne luy peux oster ny son nom, ny son rang.
Ie mourray comme Roy né pour le Diadesme,
Et bien-tost mes Sujets détrompez par toy-mesme
Connoistront par ma mort qu'ils n'adorent en toy
Que de faussés couleurs qui te peignent en Roy.
Haste donc cette mort, elle t'est necessaire,
Car puisqu'enfin tu veux la verité sincere,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bien-tost ces malheureux Sujets.
Crains-moy si je t'échape, & sois seur de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon Peuple aura des yeux pour connoistre son Roy,
Et mettra difference entre un Tyran, & moy:
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite,
Voilà des veritez qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te desabuser.

ROD. Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers Monarques?
Ce grand cœur... *GRI.* Ouy, Madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, & fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnuë
Ne détrompe aujourd'huy la Populace émeuë,
Qu'il prépare sa teste, & vous mesme en ce lieu,
Ne pensez qu'à luy dire un éternel Adieu.
Laissons-les seuls, Vnulphe, & demeure à la porte,
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ny sorte.

SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PER. MAdame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
I'ay sçeu que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des desirs du Tyran j'ay sçeu la violence,
I'en ay craint sur ce bruit la derniere insolence,
Et n'ay pû faire moins que de tout exposer
Pour vous revoir encor, & vous desabuser.
I'ay laissé hazarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
A qui l'ennuy mortel d'estre éloigné de vous
Sembloit à tous moments porter les derniers coups.
Car je vous l'avoûray, dans l'état déplorable
Où m'abysme du Sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliez me refusent leur bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Ie benis mon destin quelques maux qu'il m'envoye,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joye,
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.
ROD. C'étoit donc peu, Seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misere où je me voy plongée,
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où vostre amour vous a précipité,
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir, & m'en sçavoir la cause.
Ie ne vous diray point que ce moment m'est doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous,

Et voſtre ſouvenir m'auroit bien ſçeu défendre
De tout ce qu'un Tyran auroit oſé pretendre:
N'attendez point de moy de ſoûpirs, ny de pleurs,
Ce ſont amuſemens de legeres douleurs,
L'amour que j'ay pour vous hait ces molles baſſeſſes
Où d'un ſexe craintif deſcendent les foibleſſes,
Et contre vos malheurs j'ay trop ſçeu m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'uſage de gemir.
D'un déplaiſir ſi grand la noble violence
Se reſout toute entiere en ardeur de vangeance,
Et mépriſant l'éclat, porte tout ſon effort
A ſauver voſtre vie, ou vanger voſtre mort,
Ie feray l'un ou l'autre, ou periray moy-meſme.

PER. Aimez plûtoſt, Madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez aſſez fait pour moy, pour voſtre honneur,
Il eſt temps de tourner du coſté du bon-heur,
De ne plus embraſſer des Destins trop ſeveres,
Et de laiſſer finir mes jours, & vos miſeres.
Le Ciel qui vous destine à régner en ces lieux
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux,
I'aime à luy voir briſer une importune chaiſne,
De qui les nœuds rompus vous font heureuſe Reine,
Et ſous voſtre Destin je veux bien ſuccomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

ROD. Eſt-ce-là donc, Seigneur, la digne recompenſe
De ce que pour voſtre Ombre on m'a veu de conſtance?
Quand je vous ay creu mort, & qu'un ſi grand vainqueur
Sa conqueſte à mes pieds m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place euſt peut-eſtre fait gloire
De cet hommage entier de toute ſa victoire....

PER. Ie ſçay que vous avez dignement combatu;
Le Ciel va couronner auſſi voſtre vertu,
Il va vous affranchir de cette inquietude
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre ſans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la felicité.

ROD. Que dis-tu, cher époux? *PER.* Que je voy ſans murmûre
Naiſtre voſtre bonheur de ma triſte avanture.
L'amour me ramenoit ſans pouvoir rien pour vous
Que vous enueloper dans l'exil d'un époux,
Vous deſrober ſans bruit à cette ardeur infame
Où s'oppoſent ma vie & le nom de ma femme.

Pour briller avec gloire il luy faut mon trépas,
Et s'il vous fait régner, je ne le perdray pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cauſe,
Il eſt temps que ma mort vous ſerve à quelque choſe,
Et qu'un victorieux à vos pieds abatu
Ceſſe de renoncer à toute ſa vertu.
D'un Conquerant ſi grand, & d'un Heros ſi rare,
Vous faites trop long-temps un Tyran, un barbare,
Il l'eſt, mais ſeulement pour vaincre vos refus,
Soyez à luy, Madame, il ne le ſera plus,
Et je tiendray ma vie heureuſement perduë
Puiſque.... *ROD.* N'acheve pas un diſcours qui me tuë,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pû rompre, ou vanger ton malheur.
Moy, qui l'ay dédaigné dans ſon char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juſte, bon, genereux,
Pour m'attacher à l'Ombre, au nom d'un malheureux;
Ie pourrois à ta veuë, aux dépens de ta vie,
Epouſer d'un Tyran l'horreur, & l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naiſſance, mon rang,
Pour baiſer une main fumante de ton ſang?
Ah, tu me connois mieux, cher époux. *PER.* Non, Madame,
Il ne faut point ſouffrir ce ſcrupule en voſtre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La Majeſté du Troſne en diſpenſe les Rois,
Leur gloire eſt au deſſus des régles ordinaires,
Et cet honneur n'eſt beau que pour les cœurs vulgaires.
Si-toſt qu'un Roy vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop merité la derniere rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime,
Le ſoin de s'affermir luy rend tout legitime.
Quand j'auray dans ſes fers ceſſé de reſpirer,
Donnez-luy voſtre main ſans rien conſiderer,
Epargnez les efforts d'une impuiſſante haine,
Et permettez au Ciel de vous faire encor Reine.
ROD. Epargnez-moy, Seigneur, ce cruel ſentiment,
Vous, qui ſçavez...

SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, VNVLPHE.

VNV. MAdame, achevez promptement,
Le Roy de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers luy ce Prince, ou faux, ou veritable.
PER. Adieu, puisqu'il le faut, & croyez qu'un époux
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout vostre amour, & tout vostre merite,
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.
ROD. Adieu, puisqu'on m'y force, & recevez ma foy
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moy.
PER. Ne vous exposez point au mesme précipice.
ROD. Le Ciel hait les Tyrans, & nous fera justice.
PER. Helas, s'il étoit juste, il vous auroit donné
Vn plus puissant Monarque, ou moins infortuné.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VNVLPHE, EDVIGE.

EDV. QVoy, Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frere,
D'imposture & de fourbe il traite sa misere,
Et feignant de me rendre & son cœur & sa foy,
Il n'a point d'yeux pour luy, ny d'oreilles pour moy?
VNV. Madame, n'accusez que le Duc qui l'obsede,
Le mal, s'il en est creu, deviendra sans remede,
Et si le Roy suivoit ses conseils violens,
Vous n'en verriez déja que des effets sanglans.
EDV. Iadis pour Grimoald il quitta Pertharite,
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il merite.
VNV. Ajoustez qu'il vous aime, & veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens,
Que Rodelinde à luy par amour, ou par force,
Asseure entre vous deux un éternel divorce;
Et s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force, ou par amour il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, Madame, aucun sujet de crainte,
Ce Heros est à vous sans reserve, & sans feinte,
Et... *EDV.* S'il quitte sans feinte un objet si chery,
Sans doute au fond de l'ame il connoit son mary.
Mais s'il le connoissoit en dépit de ce traistre,
Qui pourroit l'empescher de le faire paroistre?
VNV. Sur le Trosne conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoit que par raison d'Etat.
C'est un aveuglement qu'il a creu necessaire:
Et comme Garibalde animoit sa colere,
De ses mauvais conseils sans cesse combatu
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, Madame, il n'est plus en état de le croire,
Ie n'ay pû voir long-temps ce peril pour sa gloire;

Quelque fruit que le Duc espere en recueillir,
Ie viens d'oster au Roy les moyens de faillir.
Pertharite en un mot n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aye eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre & plein pouvoir
De se montrer au Peuple, & d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en seureté je luy prête main forte,
Ou plûtost je luy donne une fidelle escorte,
Qui sous cette couleur de luy servir d'appuy
Le met hors du Royaume, & me répond de luy.
I'empesche ainsi le Duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon Roy ma teste pour ostage.
Vostre bonté, Madame, en prendra quelque soin.

EDV. Ouy, je seray pour toy criminelle au besoin,
Ie prendray, s'il le faut, sur moy toute la faute.

VNV. Ou je connoy fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à soy, luy-mesme tout ravy
M'avoûra le premier que je l'ay bien servy.

SCENE II.

GRIMOALD, EDVIGE, VNVLPHE.

GRI. QVe voulez-vous enfin, Madame, que j'espere?
Qu'ordonnez-vous de moy? *EDV.* Que fais-tu de mon frere?
Qu'ordonnes-tu de luy? prononce ton Arrest.

GRI. Toûjours d'un imposteur prendrez-vous l'interest?

EDV. Veux-tu suivre toûjours le conseil tyrannique
D'un traistre qui te livre à la haine publique?

GRI. Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez!
Ie vous offre sa grace, & vous la refusez!

EDV. Cette offre est un supplice aux Princes qu'on opprime.
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime,
Et tes yeux malgré-toy ne te font que trop voir
Que c'est à luy d'en faire, & non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toy-mesme,
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime,
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan;
I'aime encor son vainqueur, mais non pas son Tyran.

Rens-toy cette vertu pleine, haute, sincere,
Qui t'affermit si bien au Trosne de mon frere;
Rens-luy du moins son nom, si tu me rens ton cœur.
Qui peut feindre pour luy, peut feindre pour la sœur,
Et tu ne vois en moy qu'une amante incrédule,
Quand je voy qu'avec luy ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vray Roy les vertus des Tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rens.

GRI. Lisez-y donc vous-mesme, il est à vous, Madame,
Vous en voyez le trouble aussi-bien que la flame.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble, & mes maux, & ma honte,
Que de forcer ma bouche à vous en rendre conte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moy,
Garibalde luy seul a méconnu son Roy,
Et par un interest qu'aisément je devine
Ce lasche tant qu'il peut par ma main l'assassine.
Mais que plûtost le Ciel me foudroye à vos yeux,
Que je songe à répandre un sang si précieux.
Madame, cependant mettez-vous en ma place:
Si je le reconnoy, que faut-il que j'en fasse?
Le tenir dans les fers avec le nom de Roy,
C'est soûlever pour luy ses Peuples contre moy.
Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur teste,
Et moy-mesme hâster l'orage qui s'appreste.
Puis-je m'asseurer d'eux, & souffrir son retour?
Puis-je occuper son Trosne, & le voir dans ma Cour?
Vn Roy, quoy que vaincu, garde son caractere,
Aux fidelles Sujets sa veuë est toûjours chere;
Au moment qu'il paroit, les plus grands Conquerans
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des Tyrans,
Et dans le fond des cœurs sa presence fait naistre
Vn mouvement secret qui les rend à leur maistre.
Ainsi mon mauvais sort a dequoy me punir
Et de le delivrer, & de le retenir.
Je voy dans mes prisons sa personne enfermée
Plus à craindre pour moy qu'en teste d'une Armée.
Là mon bras animé de toute ma valeur
Chercheroit avec gloire à luy percer le cœur:
Mais icy, sans défence, helas, qu'en puis-je faire?
Si je pense régner, sa mort m'est necessaire,

Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour luy,
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appuy.
Pour conserver sa vie, & m'asseurer l'Empire,
Ie fais ce que je puis à le faire dédire,
Des plus cruels Tyrans j'emprunte le courroux,
Pour tirer cet aveu de la Reine, ou de vous:
Mais par tout je perds temps, par tout mesme constance
Rend à tous mes efforts pareille resistance.
Encor s'il ne falloit qu'éteindre, ou dédaigner
En des troubles si grands la douceur de régner,
Et que pour vous aimer & ne vous point déplaire
Ce grand titre de Roy ne fust pas necessaire,
Ie me vaincrois moy-mesme, & luy rendant l'Etat,
Ie mettrois ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, Madame, en quittant la Couronne,
Puisqu'il vous faut un Roy, c'est vous que j'abandonne,
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combatu
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumieres,
Si vous êtes sensible encor à mes prieres,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frere, & d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la Souveraine,
Ordonnez-en vous-mesme, & prononcez en Reine,
Ie periray content, & tout me sera doux,
Pourveu que vous croyiez que je suis tout à vous.

EDV. Que tu me connois mal, si tu connois mon frere!
Tu crois donc qu'à ce point la Couronne m'est chere,
Que j'ose mépriser un Comte genereux,
Pour m'attacher au sort d'un Tyran trop heureux?
Aime-moy si tu veux, mais croy-moy magnanime,
Avec tout cet amour garde-moy ton estime,
Croy-moy quelque tendresse encor pour mon vray sang,
Qu'une haute vertu me plaist mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je croy ton serment quitte,
Quand tu n'aurois qu'un jour regné pour Pertharite.
Milan qui l'a veu fuir, & t'a nommé son Roy,
De la haine d'un mort a dégagé ma foy;
A present je suis libre, & comme vraye amante
Ie secours malgré toy ta vertu chancelante,
Et desrobe mon frere à ta soif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.

Ouy, j'ay briſé ſes fers, j'ay corrompu ſes Gardes,
I'ay mis en ſeureté tout ce que tu hazardes,
Il fuit, & tu n'as plus à traiter d'impoſteur
De tes troubles ſecrets le redoutable autheur;
Il fuit, & tu n'as plus à craindre de tempeſte,
Secourant ta vertu j'aſſeure ta conqueſte,
Et les ſoins que j'ay pris... mais la Reine ſurvient.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDVIGE, VNVLPHE.

GRI. QVe tardez-vous, Madame, & quel ſoin vous retient? * *A Rodelinde.*
Suivez de voſtre époux, le nom, l'image, ou l'ombre,
De ceux qui m'ont trahy croiſſez l'indigne nombre,
Et delivrez mes yeux trop aiſez à charmer
Du peril de vous voir, & de vous trop aimer.
Suivez, voſtre captif ne vous tient plus captive.
ROD. Rens-le moy donc, Tyran, afin que je le ſuive.
A quelle indigne feinte oſes-tu recourir
De m'ouvrir ſa priſon quand tu l'as fait mourir!
Laſche, préſumes-tu qu'un faux bruit de ſa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits?
EDV. Madame.... *ROD.* Et bien, Madame, étes-vous ſa complice?
Vous chargez-vous pour luy de toute l'injuſtice,
Et ſa main qu'il vous tend vous plaiſt-elle à ce prix?
EDV. Vous la vouliez tantoſt teinte du ſang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du ſang d'un frere,
Si je veux eſtre ſœur, comme vous étiez mere.
ROD. Ne me reprochez point une juſte fureur
Où des feux d'un Tyran me reduiſoit l'horreur,
Et puiſque de ſa foy vous étes reſſaiſie,
Faites ceſſer l'aigreur de voſtre jalouſie.
EDV. Ne me reprochez point des ſentimens jaloux
Quand je hay les Tyrans autant, ou plus que vous.
ROD. Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime!
EDV. I'aime en luy ſa vertu plus que ſon Diadeſme,

Et voyant quels motifs le font encor agir,
Ie ne voy rien en luy qui me faſſe rougir.

[a] A Grimoald. *ROD.*[a] Rougis-en donc toy ſeul, toy qui caches ton crime,
Qui t'immolant un Roy deſrobes ta victime,
Et d'un grand ennemy déguiſant tout le ſort,
Le fais fourbe en ſa vie, & fuir après ſa mort.
De tes fauſſes vertus les brillantes pratiques
N'élevoient que pour toy ces tombeaux magnifiques;
C'étoient de vains éclats de generoſité
Pour rehauſſer ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois ſon nom de tant d'honneurs funebres,
Que pour enſevelir ſa mort dans les tenebres,
Et luy tendre avec pompe un piege illustre & beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Saoule-toy de ſon ſang, mais rens-moy ce qui reſte,
Attendant ma vangeance, ou le couroux celeste,
[b] A Edüige. Que je puiſſe.... *GRI.*[b] Ah, Madame, où me reduiſez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer ſon époux?
Voſtre pitié ne ſert qu'à me couvrir de honte,
Si quand vous me l'oſtez il m'en faut rendre conte,
Et ſi la cruauté de mon triste destin
De ce que vous ſauvez me nomme l'aſſaſſin.

VNV. Seigneur, je croy ſçavoir la route qu'il a priſe,
Et ſi ſa Majesté veut que je l'y conduiſe,
Au peril de ma teſte en moins d'une heure, ou deux,
Ie m'offre de la rendre à l'objet de ſes vœux.
Allons, allons, Madame, & ſouffrez que je taſche....

[c] A Vnulphe. *ROD.*[c] O d'un laſché Tyran miniſtre encor plus laſche,
Qui ſous un faux ſemblant d'un peu d'humanité
Penſes contre mes pleurs faire ſa ſeureté!
Que ne dis-tu plûtoſt que ſes juſtes alarmes
Aux yeux des bons Sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il luy faut me bannir, de crainte que mes cris
Du Peuple & de la Cour n'émeuvent les eſprits?
Traiſtre, ſi tu n'étois de ſon intelligence,
Pourroit-il refuſer ſa teſte à ſa vangeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton couroux?
Tes ordres en ſa garde avoient mis mon époux,
Il a briſé ſes fers, il ſçait où va ſa fuite,
Si je le veux rejoindre il s'offre à ma conduite,
Et quand ſon ſang devroit te répondre du ſien,
Il te voit, il te parle, & n'apprehende rien.

GRI. Quand ce qu'il fait pour vous hazarderoit ma vie, *A Rodelinde.
Ie ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la Cour & du Peuple émeussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
I'aurois trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, Madame, en pleine liberté,
Vous pouvez faire agir toute vostre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui régne en vostre ame;
Le vainqueur du mary ne peut craindre la femme,
Mais que veut ce soldat?

SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, EDVIGE, VNVLPHE.

SOL. VOus avertir, Seigneur,
D'un grand malheur ensemble & d'un rare bonheur:
Garibalde n'est plus, & l'imposteur infame
Qui tranche icy du Roy luy vient d'arracher l'ame:
Mais ce mesme imposteur est en vostre pouvoir.
GRI. Que dis-tu, malheureux? SOL. Ce que vous allez voir.
GRI. O Ciel! en quel état ma fortune est reduite
S'il ne m'est pas permis de joüir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embaraſſé
Ne puisse... Mais dy nous comment tout s'est passé.
SOL. Le Duc ayant appris quelles intelligences
Desroboient un tel fourbe à vos justes vangeances,
L'attendoit à main forte, & luy fermant le pas,
A luy seul, nous dit-il, *mais ne le blessons pas,*
Reservons tout son sang aux rigueurs des supplices,
Et laissons par pitié fuir ses lasches complices.
Ceux qui le conduisoient du grand nombre étonnez,
Et par mes compagnons soudain environnez,
Acceptent la pluspart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Luy que l'ordre receu nous forçoit d'épargner,
Iusqu'à baisser l'épée, & le trop dédaigner,
S'ouvre en son desespoir parmy nous un passage,
Iusque sur nostre Chef pousse toute sa rage,

Et luy plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein,
Nos bras étoient levez pour l'en punir sur l'heure,
Mais le Duc par nos mains ne consent pas qu'il meure,
Et son dernier soûpir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaisne,
Et vous pouvez, Seigneur, ordonner de sa peine,
Le voicy. *GRI.* Quel combat pour la seconde fois.

SCENE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, EDVIGE, VNVLPHE, SOLDATS.

PER. TV me revois, Tyran qui méconnois les Rois,
Et j'ay payé pour toy d'un si rare service
Celuy qui rend ma teste à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servy,
Pleure ce bon Sujet que le mien t'a ravy,
Haste-toy de vanger ce Ministre fidelle,
C'est toy qu'à sa vangeance en mourant il appelle,
Signale ton amour, & parois aujourd'huy,
S'il fut digne de toy, plus digne encor de luy.
Mais cesse desormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la Nature.
Milan m'a veu passer, & par tout en passant
I'ay veu couler ses pleurs pour son Prince impuissant,
Tu luy déguiserois en vain ta tyrannie,
Pousses-en juqu'au bout l'insolente manie,
Et quoy que ta fureur te prescrive pour moy,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un Roy.
GRI. Ouy, tu l'es en effet, & j'ay sçeu te connoistre
Dès le premier moment que je t'ay veu paroistre.
Si j'ay fermé les yeux, si j'ay voulu gauchir,
Des maximes d'Etat j'ay voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la necessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mysterieux
Empruntoient les dehors d'un Tyran furieux,

Et forçoient

Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroy du supplice:
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Où d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Vnulphe a bien compris en serviteur fidelle
Ce que ma violence attendoit de son zéle,
Mais un traistre pressé par d'autres interests
A rompu tout l'effet de mes desirs secrets.
Ta main, graces au Ciel, nous en a fait justice,
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toy?
Puis-je porter ton Sçeptre, & te traiter de Roy?
Ton Peuple qui t'aimoit pourra-t'il te connoistre,
Et souffrir à tes yeux les loix d'un autre maistre?
Toy-mesme pourras-tu sans entreprendre rien
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien?
Pourras-tu negliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main, ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étois qu'un lasche, on auroit quelque espoir
Qu'enfin tu pourrois vivre, & ne rien émouvoir:
Mais qui me croit Tyran & hautement me brave,
Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande ame au dessus du malheur,
Qui manque de fortune, & non pas de valeur.
Ie voy donc malgré moy ma victoire asservie
A te rendre le Sçeptre, ou prendre encor ta vie,
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonniere,
Ie luy doy comme à toy liberté toute entiere,
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, & tu t'en vas regner.
Milan, revoy ton Prince, & repren ton vray maistre
Qu'en vain pour t'aveugler j'ay voulu méconnoistre,
Et vous que d'imposteur à regret j'ay traité....

PER. Ah, c'est porter trop loin la generosité.
Rendez-moy Rodelinde, & gardez ma Couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRI. Rodelinde, & Milan, & mon cœur sont à vous,
Et je vous remettrois toute la Lombardie
Si comme dans Milan je regnois dans Pavie.

Mais vous n'ignorez pas, Seigneur, que le feu Roy
En fit Reine Edüige, & luy donnant ma foy
[a] A Grimoald. Ie promis.... *EDV.* [a] Si ta foy t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre,
Et je meriterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égaloit celuy de mon amant.
[b] A Edüige. *PER.* [b] Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie,
Avec ce grand Heros je vous laisse Pavie,
Et me croirois moy-mesme aujourd'huy malheureux,
Si je voyois sans Sçeptre un bras si genereux.
[c] A Grimoald. *ROD.* [c] Pardonnez si ma haine a trop creu l'apparence,
Ie presumois beaucoup de vostre violence,
Mais je n'aurois osé, Seigneur, en presumer,
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.
[d] A Rodelinde. *GRI.* [d] Vous m'auez outragé sans me faire injustice.
ROD. Qu'une amitié si ferme aujourd'huy nous unisse,
Que l'un & l'autre Etat en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui regne de vous deux.
PER. Pour en faire admirer la chaisne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce Peuple heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

FIN.

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

OEDIPE,	*Roy de Thebes, Fils & Mary de Iocaste.*
THESEE,	*Prince d'Athènes, & Amant de Dircé.*
IOCASTE,	*Reine de Thebes, Femme & Mere d'Oedipe.*
DIRCE,	*Princesse de Thebes, Fille de Laïus & de Iocaste, Sœur d'Oedipe, & Amante de Thesée.*
CLEANTE, *DYMAS,*	*Confidents d'Oedipe.*
PHORBAS,	*Vieillard Thebain.*
IPHICRATE,	*Vieillard de Corinthe.*
NERINE,	*Suivante de la Reine.*
MEGARE,	*Suivante de Dircé.*
PAGE,	

La Scene est à Thebes.

OEDIPE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THESEE, DIRCE.

THE. NE'COVTEZ plus, Madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidelle amant vous feroit un rebelle:
La gloire d'obeïr n'a rien qui me soit doux,
Lors que vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale icy la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste;
Et d'un si grand peril l'image s'offre en vain,
Quand ce peril douteux épargne un mal certain.
DIR. Le trouvez-vous douteux, quand toute vostre Suite
Par cet affreux ravage à Phædime est reduite,
De qui mesme le front déja passe & glacé
Porte empraint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressants que de grace il vous donne,

Et tant lever le bras avant que de fraper,
C'eſt vous dire aſſez haut qu'il eſt temps d'échaper.

THE. Ie le voy comme vous, mais alors qu'il m'aſſiége
Vous laiſſe-t'il, Madame, un plus grand priuilége?
Ce Palais par la peſte eſt-il plus respecté?
Et l'air auprés du Troſne eſt-il moins infecté?

DIR. Ah, Seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux perils de la perſonne aimée.
Ie vois aux pieds du Roy chaque jour des mourants,
I'y voy tomber du Ciel les oiſeaux expirants,
Ie me vois expoſée à ces vaſtes miſeres,
I'y voy mes ſœurs, la Reine, & les Princes mes freres,
Ie ſçay qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repouſſent fortement toutes les autres craintes.

THE. Souffrez donc que l'amour me faſſe meſme loy,
Que je tremble pour vous quand vous tremblez pour moy,
Et ne m'impoſez pas cette indigne foibleſſe,
De craindre autres perils que ceux de ma Princeſſe,
I'aurois en ma faveur le courage bien bas
Si je fuyois des maux que vous ne fuyez pas.
Voſtre exemple eſt pour moy la ſeule regle à ſuivre,
Eviter vos perils c'eſt vouloir vous ſurvivre,
Ie n'ay que cette honte à craindre ſous les Cieux,
Icy ie puis mourir, mais mourir à vos yeux,
Et ſi, malgré la mort de tous coſtez errante,
Le Deſtin me reſerve à vous y voir mourante,
Mon bras ſur moy du moins enfoncera les coups
Qu'aura ſon inſolence élevez jusqu'à vous,
Et ſçaura me ſouſtraire à cette ignominie,
De ſouffrir aprés vous quelques momens de vie,
Qui dans le triſte état où le Ciel nous reduit
Seroient de mon depart l'infame & le ſeul fruit.

DIR. Quoy! Dircé par ſa mort deviendroit criminelle
Iusqu'à forcer Theſée à mourir aprés elle,
Et ce cœur intrepide au milieu du danger
Se defendroit ſi mal d'un malheur ſi leger!
M'immoler une vie à tous ſi precieuſe,
Ce ſeroit rendre à tous ma memoire odieuſe,
Et par toute la Grece animer trop d'horreur
Contre une Ombre chérie avec tant de fureur.

Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vangée,
Après voſtre trépas à l'envy renaiſſans,
Pilleroient ſans frayeur les Peuples impuiſſans,
Et chacun maudiroit, en les voyant paroiſtre,
La cauſe d'une mort qui les feroit renaiſtre.
Oſeray-je, Seigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'eſt pas d'un tel amant?
S'il eſt vertu pour nous que le Ciel n'a formées
Que pour le doux employ d'aimer, & d'eſtre aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles paſſions
Ne ſoient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inſpire
Doivent les élever, & non pas les détruire,
Et quelque deſeſpoir que leur cauſe un trépas,
Leur vertu ſeule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre
Sont des dons que le Ciel fait à toute la Terre,
Et l'Vnivers en eux perd un trop grand ſecours,
Pour ſouffrir que l'Amour ſoit maiſtre de leurs iours.
Faites voir, ſi je meurs, une entiere tendreſſe,
Mais vivez après moy pour toute noſtre Grece,
Et laiſſez à l'Amour conſerver par pitié
De ce tout deſvny la plus digne moitié.
Vivez, pour faire vivre en tous lieux ma memoire,
Pour porter en tous lieux vos ſoûpirs & ma gloire,
Et faire par tout dire, *Vn ſi vaillant Heros*
Au malheur de Dircé donne encor des ſanglots,
Il en garde en ſon ame encor toute l'image,
Et rend à ſa chere Ombre encor ce triſte hommage.
Cet eſpoir eſt le ſeul dont j'aime à me flater,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THE. Ah, Madame, vos yeux combatent vos maximes,
Si j'en croy leur pouvoir, vos conſeils ſont des crimes.
Ie ne vous feray point ce reproche odieux,
Que ſi vous aimiez bien, vous conſeilleriez mieux,
Ie diray ſeulement qu'auprès de ma Princeſſe,
Aux ſeuls devoirs d'amant vn Heros s'intereſſe,
Et que de l'Vnivers fuſt-il le ſeul appuy,
Aimant un tel objet il ne doit rien qu'à luy.
Mais ne conteſtons point, & ſauvons l'un & l'autre,
L'Hymen juſtifira ma retraite, & la voſtre;

Le Roy me pourroit-il en refuſer l'aveu,
Si vous en avoüez l'audace de mon feu?
Pourroit-il s'oppoſer à cette illuſtre envie
D'aſſeurer ſur un Troſne une ſi belle vie,
Et ne point conſentir que des Deſtins meilleurs
Vous exilent d'icy pour commander ailleurs?
DIR. Le Roy, tout Roy qu'il eſt, Seigneur, n'eſt pas mon maiſtre,
Et le ſang de Laïus dont j'eus l'honneur de naiſtre
Diſpenſe trop mon cœur de recevoir la loy
D'un Troſne que ſa mort n'a dû laiſſer qu'à moy.
Mais comme enfin le Peuple & l'Hymen de ma mere
Ont mis entre ſes mains le Sçeptre de mon pere,
Et qu'en ayant icy toute l'authorité,
Ie ne puis rien pour vous contre ſa volonté;
Pourra-t'il trouver bon qu'on parle d'Hymenée
Au milieu d'une ville à perir condamnée,
Où le couroux du Ciel changeant l'air en poiſon
Donne lieu de trembler pour toute ſa Maiſon?
MEG. Madame. * *DIR.* Adieu, Seigneur, la Reine qui m'appelle
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprés d'elle,
Et d'ailleurs le Roy vient. *THE.* Que feray-je? *DIR.* Parlez,
Ie ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

* *Elle luy parle à l'oreille.*

SCENE II.

OEDIPE, THESEE, CLEANTE.

OED. AV milieu des malheurs que le Ciel nous envoye,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joye,
Et que nous voyant tous ſur les bords du tombeau,
Nous peuſſions d'un Hymen allumer le flambeau?
C'eſt choquer la raiſon peut-eſtre, & la Nature,
Mais mon ame en ſecret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attens réponſe en ce moment,
M'envoïra de nos maux le plein ſoulagement.
THE. Seigneur, ſi j'avois creu que parmy tant de larmes
La douceur d'un Hymen pûſt avoir quelques charmes,
Que vous en euſſiez pû ſupporter le deſſein,
Ie vous aurois fait voir un beau feu dans mon ſein,
Et taſché d'obtenir cet aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſerable.

OED. Ie

OED. Ie l'avois bien jugé, qu'un intereſt d'amour
Fermoit icy vos yeux aux perils de ma Cour.
Mais je croirois me faire à moy-meſme un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et ſi trop de lenteur à ſeconder vos feux
Hazardoit plus long-temps un cœur ſi genereux.
Le mien ſera ravy que de ſi nobles chaiſnes
Vniſſent les Etats de Thebes, & d'Athénes,
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux ſont exaucez,
Nommez ce cher objet, grand Prince, & c'eſt aſſez.
Vn gendre tel que vous m'eſt plus qu'un nouveau Throſne,
Et vous pouvez choiſir d'Ismene, ou d'Antigone;
Car je n'oſe penſer que le fils d'un grand Roy,
Vn ſi fameux Heros, aime ailleurs que chez moy,
Et qu'il veüille en ma Cour, au mépris de mes filles,
Honorer de ſa main de communes familles.
THE. Seigneur, il eſt tout vray, j'aime en voſtre Palais,
Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits,
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone, & d'Ismene,
Elle tient meſme rang chez vous, & chez la Reine:
En un mot c'eſt leur ſœur, la Princeſſe Dircé,
Dont les yeux... *OED.* Quoy, ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé?
Ie ſuis faſché pour vous que la Reine ſa mere
Ait ſçeu vous prévenir pour un fils de ſon frere,
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien,
Mais je croy qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.
THE. Antigone eſt parfaite, Ismene eſt admirable,
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable,
Elles ſont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des Cieux;
Mais où le cœur eſt pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez ſçeu connoiſtre
Que l'Amour de ſon choix veut eſtre le ſeul maiſtre;
Que s'il ne choiſit pas toûjours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait,
Et qu'entre cent beautez dignes de noſtre hommage
Celle qu'il nous choiſit plaiſt toûjours davantage.
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aiſnée auſſi quelques douceurs.
I'avoûray, s'il le faut, que c'eſt un pur caprice,
Vn pur aveuglement qui leur fait injuſtice;
Mais ce ſeroit trahir tout ce que je leur doy,
Que leur promettre un cœur quand il n'eſt plus à moy.

OED. Mais c'eſt m'offenſer, moy, Prince, que de pretendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Ie veux toutefois eſtre encor de vos amis,
Mais ne demandez plus un bien que j'ay promis,
Ie vous l'ay déja dit, que pour cet Hymenée
Aux vœux du Prince Æmon ma parole eſt donnée,
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre aſſez dequoy vous conſoler.
La parole des Rois doit eſtre inviolable.

THE. Elle eſt toûjours ſacrée, & toûjours adorable,
Mais ils ne ſont jamais eſclaves de leur voix,
Et le plus puiſſant Roy doit quelque choſe aux Rois.
Retirer ſa parole à leur juſte priere,
C'eſt honorer en eux ſon propre caractere,
Et ſi le Prince Æmon oſe encor vous parler,
Vous luy pouvez offrir dequoy ſe conſoler.

OED. Quoy, Prince, quand les Dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous reduire en poudre,
I'oſeray violer un ſerment ſolemnel
Dont j'ay pris à témoin leur pouvoir éternel?

THE. C'eſt pour un grand Monarque avoir bien du ſcrupule!

OED. C'eſt en voſtre faveur eſtre un peu bien credule,
De préſumer qu'un Roy, pour contenter vos yeux,
Veüille pour ennemis les hommes, & les Dieux.

THE. Ie n'ay qu'un mot à dire après un ſi grand zéle:
Quand vous donnez Dircé, Dircé ſe donne-t'elle?

OED. Elle ſçait ſon devoir. *THE.* Sçavez-vous quel il eſt?

OED. L'auroit-elle reglé ſuivant voſtre intereſt?
A me deſobeïr l'auriez-vous reſoluë?

THE. Non, je reſpecte trop la puiſſance abſoluë,
Mais lors que vous voudrez ſans elle en diſpoſer,
N'aura-t'elle aucun droit, Seigneur, de s'excuſer?

OED. Le temps vous fera voir ce que c'eſt qu'une excuſe.

THE. Le temps me fera voir jusques où je m'abuſe,
Et ce ſera luy ſeul qui ſçaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez reüſſir.
Ie porte peu d'envie à ſa bonne fortune:
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, faites, Seigneur, de grace, un juſte choix,
Et ſi vous étes Roy, conſiderez les Rois.

SCENE III.

OEDIPE, CLEANTE.

OED. SI je ſuis Roy, Cleante, & que me croit-il eſtre?
Cet amant de Dircé déja me parle en maiſtre,
Voy, voy ce qu'il feroit s'il étoit ſon époux.
CLE. Seigneur, vous avez lieu d'en eſtre un peu jaloux,
Cette Princeſſe eſt fiére, & comme ſa naiſſance
Croit avoir quelque droit à la toute-puiſſance,
Tout eſt au deſſous d'elle à moins que de régner,
Et ſans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.
OED. Le ſang a peu de droits dans le ſexe imbecille,
Mais c'eſt un grand pretexte à troubler une ville,
Et lors qu'un tel orgueil ſe fait un fort appuy,
Le Roy le plus puiſſant doit tout craindre de luy.
Toy qui né dans Argos, & nourry dans Mycénes,
Peux eſtre mal inſtruit de nos ſecrettes haines,
Voy-les jusqu'en leur ſource, & juge entre elle & moy,
Si je régne ſans titre, & ſi j'agis en Roy.
On t'a parlé du Sphinx, dont l'Enigme funeſte
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peſte.
Ce Monſtre à voix humaine, Aigle, femme, & Lyon,
Se campoit fiérement ſur le mont Cytheron,
D'où chaque jour icy devoit fondre ſa rage,
A moins qu'on éclairciſt un ſi ſombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans ſon obſcurité,
C'étoit de ce Prodige enfler la cruauté,
Et les membres épars des mauvais interpretes
Ne laiſſoient dans ces murs que des bouches muëttes.
Mais comme aux grands perils le ſalaire enhardit,
Le Peuple offre le Sçeptre, & la Reine ſon lit;
De cent cruelles morts cette offre eſt toſt ſuivie,
J'arrive, je l'apprens, j'y hazarde ma vie.
Au pied du Roc affreux ſemé d'os blanchiſſans
Ie demande l'Enigme, & j'en cherche le ſens,
Et ce qu'aucun Mortel n'avoit encor pû faire,
I'en dévoile l'image, & perce le myſtere.
Le Monſtre furieux de ſe voir entendu
Vange auſſi-toſt ſur luy tant de ſang répandu,

Du Roc s'élance en bas, & s'écraſe luy meſme.
La Reine tint parole & j'eus le Diadeſme;
Dircé fourniſſoit lors à peine un Luſtre entier,
Et me vit ſur le Throſne avec un œil altier.
I'en vis fremir ſon cœur, j'en vis couler ſes larmes,
I'en pris pour l'avenir deſlors quelques alarmes,
Et ſi l'aage en ſecret a pû la revolter,
Voy ce que mon depart n'en doit point redouter.
La mort du Roy mon pere à Corinthe m'appelle,
I'en attens aujourd'huy la funeſte Nouvelle,
Et je hazarde tout à quitter les Thebains
Sans mettre ce depoſt en de fidelles mains.
Æmon ſeroit pour moy digne de la Princeſſe;
S'il a de la naiſſance, il a quelque foibleſſe,
Et le Peuple du moins pourroit ſe partager,
Si dans quelque attentat il oſoit l'engager:
Mais un Prince voiſin, tel que tu vois Theſée,
Feroit de ma Couronne une conqueſte aiſée,
Si d'un pareil Hymen le dangereux lien
Armoit pour luy ſon Peuple, & ſoûlevoit le mien.
Athénes eſt trop proche, & durant une abſence
L'occaſion qui flate anime l'eſperance,
Et quand tous mes Sujets me garderoient leur foy,
Deſolez comme ils ſont, que pourroient-ils pour moy?
La Reine a pris le ſoin d'en parler à ſa fille,
Æmon eſt de ſon ſang, & Chef de ſa famille,
Et l'amour d'une mere a ſouvent plus d'effet,
Que n'ont... mais la voicy, ſçachons ce qu'elle a fait.

SCENE IV.

OEDIPE, IOCASTE, CLEANTE, NERINE.

IOC. I'Ay perdu temps, Seigneur, & cette ame embraſée
Met trop de difference entre Æmon & Theſée.
Auſſi je l'avoûray, bien que l'un ſoit mon ſang,
Leur merite differe encor plus que leur rang,
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une perſonne
Qui joint à de hauts faits celuy d'une Couronne.

OED. Theſée eſt donc, Madame, un dangereux rival?
JOC. Æmon eſt fort à plaindre, ou je devine mal.
I'ay tout mis en uſage auprès de la Princeſſe,
Conſeil, authorité, reproche, amour, tendreſſe,
I'en ay tiré des pleurs, arraché des ſoûpirs,
Et n'ay pû de ſon cœur ébranſler les deſirs.
I'ay pouſſé le dépit de m'en voir ſeparée
Iusques à la nommer fille dénaturée,
Le ſang Royal n'a point ces bas attachemens,
Qui ſont les déplaiſirs de ces éloignemens,
Et les ames, dit-elle, *au Throſne destinées,*
Ne doivent aux parens que les jeunes années,
OED. Et ces mots ont ſoudain calmé voſtre couroux?
JOC. Pour les justifier elle ne veut que vous.
Voſtre exemple luy préte une preuve aſſez claire,
Que le Troſne eſt plus doux que le ſein d'une mere;
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.
OED. Mon exemple & ſa faute ont peu d'égalité.
C'eſt loin de ſes parens qu'un homme apprend à vivre;
Hercule m'a donné ce grand exemple à ſuivre,
Et c'eſt pour l'imiter que par tous nos climats
I'ay cherché comme luy la gloire & les combats.
Mais bien que la pudeur par des ordres contraires
Attache de plus près les filles à leurs meres,
La voſtre aime une audace où vous la ſoûtenez.
JOC. Ie la condamneray, ſi vous la condamnez;
Mais à parler ſans fard, ſi j'étois en ſa place,
I'en uſerois comme elle, & j'aurois meſme audace.
Et vous-meſme, Seigneur, après tout, dites-moy,
La condamneriez-vous ſi vous n'étiez ſon Roy?
OED. Si je condamne en Roy ſon amour, ou ſa haine,
Vous devez comme moy les condamner en Reine.
JOC. Ie ſuis Reine, Seigneur, mais je ſuis mere auſſi,
Aux miens, comme à l'Etat, je doy quelque ſoucy,
Ie ſepare Dircé de la cauſe publique,
Ie voy qu'ainſi que vous elle a ſa Politique;
Comme vous agiſſez en Monarque prudent,
Elle agit de ſa part en cœur independant,
En amante à bon tître, en Princeſſe aviſée,
Qui merite ce Troſne où l'appelle Theſée.
Ie ne puis vous flater, & croirois vous trahir;
Si je vous promettois qu'elle pûſt obeïr.

OED. Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?
JOC. Parlons-en comme il faut, nous nous aimons plus qu'elle,
Et c'est trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, & s'aime plus que nous.
Vn peu trop de lumiere à nos desirs s'oppose,
Peut-estre avec le temps nous pourrions quelque chose;
Mais n'esperons jamais qu'on change en moins d'un jour
Quand la raison soûtient le party de l'amour.
OED. Souscrivons donc, Madame, à tout ce qu'elle ordonne,
Couronnons cet amour de ma propre couronne,
Cedons de bonne grace, & d'un esprit content
Remettons à Dircé tout ce qu'elle pretend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un Empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils,
Que le couroux du Ciel a fait naistre ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur destin les separe?
JOC. Ie ne voy rien encor fort à craindre pour eux,
Dircé les aime en sœur, Thesée est genereux,
Et si pour un grand cœur c'est assez d'un Empire,
A son ambition Athénes doit suffire.
OED. Vous mettez une borne à cette ambition!
JOC. I'en prens, quoy qu'il en soit, peu d'apprehension,
Et Thebes & Corinthe ont des bras comme Athénes.
Mais nous touchons peut-estre à la fin de nos peines,
Dymas est de retour, & Delphes a parlé.
OED. Que son visage montre un esprit desolé!

SCENE V.

OEDIPE, IOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

OED. ET bien, quand verrons-nous finir nostre infortune?
Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponse? *D.* Aucune.
OED. Quoy! les Dieux son müets! *DY.* Ils sont müets, & sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux, & nos offrandes,
Ils n'ont pas daigné mesme écouter nos demandes.

A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'Antre expliquoit leur refus,
Et cent voix tout à coup, sans estre articulées,
Dans une nuit subite à nos soûpirs meslées,
Faisoient avec horreur soudain connoistre à tous
Qu'ils n'avoient plus ny d'yeux, ny d'oreilles pour nous.
OED. Ah Madame! *JOC.* Ah, Seigneur, que marque un tel silence?
OED. Que pourroit-il marquer qu'une juste vangeance?
Les Dieux, qui tost ou tard sçavent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avoient prédit les avantures,
Exposé par vostre ordre, a trompé leurs augures,
Et ce sang innocent, & ces Dieux irritez
Se vangent maintenant de vos impietez.
JOC. Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide, & pour le voir inceste,
Et des crimes si noirs étouffez au berceau
Auroient-ils sçeu pour moy faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thebes n'est assiegée,
Que pour la mort du Roy que l'on n'a pas vangée,
Son Ombre incessamment me frape encor les yeux,
Ie l'entens murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie,
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.
OED. Pourrions-nous en punir des brigands inconnus
Que peut-estre jamais en ces lieux on n'a veus?
Si vous m'avez dit vray, peut-estre ay-je moy-mesme
Sur trois de ces brigands vangé le Diadesme;
Au lieu mesme, au temps mesme, attaqué seul par trois,
I'en laissay deux sans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne negligeons rien, & du Royaume sombre
Faisons par Tiresie évoquer sa grande Ombre.
Puisque le Ciel se taist, consultons les Enfers,
Sçachons à qui de nous sont deus les maux soufferts,
Sçachons-en, s'il se peut, la cause & le remede.
Allons tout de ce pas reclamer tous son aide;
I'iray revoir Corinthe avec moins de soucy,
Si je laisse plein calme & pleine joye icy.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DIRCE', CLEANTE, MEGARE.

OED. IE ne le cele point, cette hauteur m'étonne,
Æmon a du merite, on cherit ſa perſonne,
Il eſt Prince, & de plus étant offert par moy...,
D. Ie vous ay déja dit, Seigneur, qu'il n'eſt pas Roy.
OED. Son Hymen toutefois ne vous fait point deſcendre,
S'il n'eſt pas dans le Troſne, il a droit d'y pretendre,
Et comme il eſt ſorty de meſme ſang que vous,
Ie croy vous faire honneur d'en faire voſtre époux.
DIR. Vous pouvez donc ſans honte en faire voſtre gendre,
Mes ſœurs en l'épouſant n'auront point à deſcendre,
Mais pour moy, vous ſçavez qu'il eſt ailleurs des Rois,
Et meſme en voſtre Cour, dont je puis faire choix.
OED. Vous le pouvez, Madame, & n'en voudrez pas faire,
Sans en prendre mon ordre, & celuy d'une mere.
DIR. Pour la Reine, il eſt vray qu'en cette qualité
Le ſang peut luy devoir quelque civilité,
Ie m'en ſuis acquitée, & ne puis bien comprendre,
Etant ce que je ſuis, quel ordre je dois prendre.
OED. Celuy qu'un vray devoir prend des fronts couronnez,
Lors qu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Ie penſe eſtre icy Roy. *DIR.* Ie ſçay ce que vous étes,
Mais ſi vous me contez au rang de vos Sujettes,
Ie ne ſçay ſi celuy qu'on vous a pû donner
Vous aſſervit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoy qu'il en ſoit, j'ay fait choix de Theſée,
Ie me ſuis à ce choix moy-meſme authoriſée,
I'ay pris l'occaſion que m'ont faite les Dieux
De fuir l'aſpect d'un Troſne où vous bleſſez mes yeux,
Et de vous

Et de vous épargner cet importun ombrage,
Qu'à des Rois comme vous peut donner mon visage.
OED. Le choix d'un si grand Prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en estre jaloux;
Mais le Peuple au milieu des coleres celestes
Aime encor de Laïus les adorables restes,
Et ne pourra souffrir qu'on luy vienne arracher
Ces gages d'un grand Roy qu'il tint jadis si cher.
DIR. De l'air dont jusqu'icy ce Peuple m'a traitée,
Ie doy craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eust eu pour son Roy quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe, ou mon âge eust émeu sa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lasche foiblesse
De livrer en vos mains l'Etat, & sa Princesse,
Et me verra toûjours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.
OED. Quel reproche secret luy fait vostre presence?
Et quel crime a commis cette reconnoissance,
Qui par un sentiment, & juste, & relevé,
L'a consacré luy-mesme à qui l'a conservé?
Si vous aviez du Sphinx veu le sanglant ravage...
DIR. Ie puis dire, Seigneur, que j'ay veu davantage.
I'ay veu ce Peuple ingrat que l'Enigme surprit
Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit.
Il pouvoit toutefois avec quelque justice
Prendre sur luy le prix d'un si rare service,
Mais quoy qu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son Roy, vous a-t'il fait le mien?
En se donnant à vous, eut-il droit de me vendre?
OED. Ah, c'est trop me forcer, Madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur
Me regarde toûjours comme un usurpateur,
Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un Roy sans crime,
Qu'un Peuple sans défense, & reduit aux abois...
DIR. Le Peuple est trop heureux quand il meurt pour ses Rois.
Mais, Seigneur, la matiere est un peu delicate,
Vous pouvez vous flater, peut-estre je me flate,
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, & les Dieux l'ont souffert,
Ie dis plus, ils vous ont saisi de ma couronne:
Ie n'en murmure point, comme eux je vous la donne,

I'oublîray qu'à moy ſeule ils devoient la garder.
Mais ſi vous attentez jusqu'à me commander,
Iusqu'à prendre ſur moy quelque pouvoir de maiſtre,
Ie me ſouviendray lors de ce que je dois eſtre,
Et ſi je ne le ſuis pour vous faire la loy,
Ie le ſeray du moins pour me choiſir un Roy.
Après cela, Seigneur, je n'ay rien à vous dire,
I'ay fait choix de Theſée, & ce mot doit ſuffire.

OED. Et je veux à mon tour, Madame, à cœur ouvert
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au Prince Æmon pour vous j'ay donné ma parole,
Que je perdray le Sçeptre, ou ſçauray la tenir.
Puiſſent, ſi je la romps, tous les Dieux m'en punir,
Puiſſe de plus de maux m'accabler leur colere,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour voſtre frere.

DIR. N'inſultez point au ſort d'un enfant malheureux,
Et faites des ſermens qui ſoient plus genereux.
On ne ſçait pas toûjours ce qu'un ſerment hazarde,
Et vous ne voyez pas ce que le Ciel vous garde.

OED. On ſe hazarde à tout, quand un ſerment eſt fait.

DIR. Ce n'eſt pas de vous ſeul que dépend ſon effet.

OED. Ie ſuis Roy, je puis tout. *DIR.* Ie puis fort peu de choſe;
Mais enfin de mon cœur moy ſeule je diſpoſe,
Et jamais ſur ce cœur on n'avancera rien,
Qu'en me donnant un Sçeptre, ou me rendant le mien.

OED. Il eſt quelques moyens de vous faire dédire.

DIR. Il en eſt de braver le plus injuſte Empire,
Et de quoy qu'on menace en de tels differens,
Qui ne craint point la mort ne craint point les Tyrans.
Ce m'ot m'eſt échapé, je n'en fais point d'excuſe,
I'en feray, ſi le temps m'apprend que je m'abuſe.
Rendez-vous cependant maiſtre de tout mon ſort,
Mais n'offrez à mon choix que Theſée, ou la mort.

OED. On pourra vous guerir de cette freneſie,
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tireſie,
Nous ſçaurons au retour encor vos volontez.

DIR. Allez ſçavoir de luy ce que vous meritez.

SCENE II.

DIRCE', MEGARE.

DIR. MEgare, que dis-tu de cette violence?
Après s'eſtre emparé des droits de ma naiſſance,
Sa haine opiniaſtre à croiſtre mes malheurs
M'oſe encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empeſche le Ciel de m'eſtre enfin propice,
De reparer vers moy ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au Destin adoucy,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole icy.
MEG. Madame, je ne ſçay ce que je doy vous dire.
La raiſon vous anime, & l'amour vous inspire,
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raiſon ne parle un peu trop haut.
Ie crains qu'elle n'irrite un peu trop la colere
D'un Roy qui jusqu'icy vous a traitée en pere,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il eſpere de vous quelque choſe à ſon tour.
DIR. S'il a crû m'ébloüir par de fauſſes careſſes,
I'ay veu ſa Politique en former les tendreſſes,
Et ces amuſemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout oſté.
MEG. Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'eſtime, cherit. *DIR.* Politique nouvelle.
MEG. Mais comment pour Theſée en viendrez-vous à bout?
Il le mépriſe, hait. *DIR.* Politique par tout.
Si la flame d'Æmon en eſt favoriſée,
Ce n'eſt pas qu'il l'eſtime, ou mépriſe Theſée,
C'eſt qu'il craint dans ſon cœur que le droit ſouverain,
(Car enfin il m'eſt dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoit le mien, ſa peur de me voir Reine
Dispenſe à mes amants ſa faveur, ou ſa haine,
Et traiteroit ce Prince ainſi que ce Heros,
S'il portoit la Couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.
MEG. Si vous en jugez bien, que vous étes à plaindre!
DIR. Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre,
Mais quoy qu'il me prépare à ſouffrir dans ſa Cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MEG. Esperons que le Ciel vous rendra plus heureuse;
Cependant je vous trouve assez peu curieuse.
Tout le Peuple accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs,
Et vous ne suivez point le Roy chez Tiresie,
Pour sçavoir ce qu'en juge une Ombre si cherie.
DIR. I'ay tant d'autres sujets de me plaindre de luy,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennuy.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il soit Tyran de toute la famille,
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces Manes sacrez qu'il arrache au silence,
Se vangeront sur luy de cette violence,
Et les Dieux des Enfers justement irritez
Puniront l'attentat de ses impietez.
MEG. Nous ne sçavons pas bien comme agit l'autre Monde,
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde,
Et quand les Dieux vangeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.
DIR. Deust leur decret fatal me choisir pour victime,
Si j'ay part au couroux, je n'en veux point au crime,
Ie veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NERINE, MEGARE.

NER. AH, Madame, il en faut de la mesme innocence,
Pour appaiser du Ciel l'implacable vangeance,
Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,
Que chacun la voudroit racheter de son sang.
DIR. Nerine, que dis-tu? seroit-ce bien la Reine?
Le Ciel feroit-il choix d'Antigone, ou d'Ismene?
Voudroit-il Etheocle, ou Polinice, ou moy?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le Roy,
Et si le Ciel demande une victime pure,
Apprehender pour luy, c'est luy faire une injure.
Seroit-ce enfin Thesée? Helas! si c'étoit luy....
Mais nomme, & dy quel sang le Ciel veut aujourd'huy.

NER. L'Ombre du grand Laïus, qui luy ſert d'interprete,
De honte, ou de dépit ſur ce nom eſt muëtte,
Ie n'oſe vous nommer ce qu'elle nous a teu;
Mais préparez, Madame, une haute vertu,
Prétez à ce recit une ame genereuſe,
Et vous-meſme jugez ſi la choſe eſt douteuſe.
DIR. Ah, ce ſera Theſée, ou la Reine. *NER.* Ecoutez,
Et taſchez d'y trouuer quelques obſcuritez.
Tireſie a long-temps perdu ſes ſacrifices,
Sans trouver ny les Dieux, ny les Ombres propices,
Et celle de Laïus évoqué par ſon nom
S'obſtinoit au ſilence auſſi-bien qu'Apollon.
Mais la Reine en la Place à peine eſt arrivée,
Qu'une épaiſſe vapeur s'eſt du Temple élevée,
D'où cette Ombre auſſi-toſt ſortant jusqu'en plein jour
A ſurpris tous les yeux du Peuple, & de la Cour.
L'imperieux orgueil de ſon regard ſevere
Sur ſon viſage paſle avoit peint la colere,
Tout menaçoit en elle, & des reſtes de ſang
Par un prodige affreux luy degoutoient du flanc.
A ce terrible aſpect la Reine s'eſt troublée,
La frayeur a couru dans toute l'Aſſemblée,
Et de vos deux Amans j'ay veu les cœurs glacez
A ces funeſtes mots que l'Ombre a prononcez.

Un grand crime impuny cauſe voſtre miſere;
Par le ſang de ma Race il ſe doit effacer,
Mais à moins que de le verſer,
Le Ciel ne ſe peut ſatisfaire,
Et la fin de vos maux ne ſe fera point voir,
Que mon Sang n'ait fait ſon devoir.

Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes,
L'Ombre qui diſparoiſt laiſſe la Reine en larmes,
Theſée au deſeſpoir, Æmon tout hors de luy,
Le Roy meſme arrivant partage leur ennuy,
Et d'une voix commune ils refuſent une aide,
Qui fait trouver le mal plus doux que le remede.
DIR. Peut-eſtre craignent-ils que mon cœur revolté
Ne leur refuſe un ſang qu'ils n'ont pas merité;
Mais ma flame à la mort m'avoit trop reſoluë,
Pour ne pas y courir quand les Dieux l'ont vouluë.

Tu m'as fait ſans raiſon concevoir de l'effroy,
Ie n'ay point dû trembler, s'ils ne veulent que moy.
Ils m'ouvrent une porte à ſortir d'eſclavage,
Que tient trop precieuſe un genereux courage;
Mourir pour ſa Patrie eſt un ſort plein d'appas,
Pour quiconque à des fers préfere le trépas.
Admire, Peuple ingrat, qui m'as desheritée,
Quelle vangeance en prend ta Princeſſe irritée,
Et connoy dans la fin de tes longs déplaiſirs
Ta veritable Reine à ſes derniers ſoûpirs.
Voy comme à tes malheurs je ſuis toute aſſervie,
L'un m'a coûté mon Troſne, & l'autre veut ma vie,
Tu t'ès ſauvé du Sphinx aux dépens de mon rang,
Sauve-toy de la peſte aux dépens de mon ſang.
Mais après avoir veu dans la fin de ta peine
Que pour toy le trépas ſemble doux à ta Reine,
Fay-toy de ſon exemple une adorable loy,
Il eſt encor plus doux de mourir pour ſon Roy.

MEG. Madame, auroit-on creu que cette Ombre d'un pere,
D'un Roy dont vous tenez la memoire ſi chere,
Dans voſtre injuſte perte euſt pris tant d'intereſt,
Qu'elle vinſt elle-meſme en prononcer l'Arreſt?

DIR. N'appelle point injuſte un trépas legitime,
Si j'ay cauſé ſa mort, puis-je vivre ſans crime?

NER. Vous, Madame? *DIR.* Ouy, Nerine, & tu l'as pû ſçavoir.
L'amour qu'il me portoit eut ſur luy tel pouvoir,
Qu'il voulut ſur mon ſort faire parler l'Oracle;
Mais comme à ce deſſein la Reine mit obſtacle,
De peur que cette voix des Deſtins ennemis
Ne fuſt auſſi funeſte à la fille qu'au fils,
Il ſe deſroba d'elle, ou pluſtoſt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas & Nicandre pour ſuite.
Helas! ſur le chemin il fut aſſaſſiné,
Ainſi ſe vit pour moy ſon deſtin terminé,
Ainſi j'en fus la cauſe. *MEG.* Ouy, mais trop innocente,
Pour vous faire un ſupplice où la raiſon conſente,
Et jamais des Tyrans les plus barbares loix,

DIR. Megare, tu ſçais mal ce que l'on doit aux Rois.
Vn ſang ſi précieux ne ſçauroit ſe répandre,
Qu'à l'innocente cauſe on n'ait droit de s'en prendre,
Et de quelque façon que finiſſe leur ſort,
On n'eſt point innocent quand on cauſe leur mort.

C'eſt ce crime impuny qui demande un ſupplice,
C'eſt par là que mon pere a part au ſacrifice,
C'eſt ainſi qu'un trépas, qui me comble d'honneur,
Aſſeure ſa vangeance, & fait voſtre bonheur,
Et que tout l'avenir cherira la memoire
D'un chatiment ſi juſte où brille tant de gloire.

SCENE IV.

THESEE, DIRCE', MEGARE, NERINE.

DI. MAis que voy-je? Ah, Seigneur, quels que ſoient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je ſuis?
THE. Ie viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut ſuivre.
Mourir, s'il faut mourir; & vivre, s'il faut vivre.
DIR. Ne perdez point d'efforts à m'arréter au jour,
Laiſſez faire l'honneur. *THE.* Laiſſez agir l'amour.
DIR. Vivez, Prince, vivez. *THE.* Vivez donc, ma Princeſſe.
DIR. Ne me ravalez point juſqu'à cette baſſeſſe,
Retarder mon trépas c'eſt faire tout perir,
Tout meurt ſi je ne meurs. *THE.* Laiſſez-moy donc mourir.
DIR. Helas! qu'oſez-vous dire? *THE.* Helas! qu'allez-vous faire?
DIR. Finir les maux publics, obeïr à mon pere,
Sauver tous mes Sujets. *THE.* Par quelle injuſte loy
Faut-il les ſauver tous pour ne perdre que moy?
Eux, dont le cœur ingrat porte les juſtes peines
Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaiſnes!
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout voſtre bien!
DIR. Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjets de ces petites ames
Reglent-ils de leurs Rois les glorieuſes trames,
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du Peuple un exemple à faillir?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le voſtre;
L'amour que j'ay pour vous n'en reçoit aucun autre,
Pour le bon-heur public n'avez-vous pas toûjours
Prodigué voſtre ſang, & hazardé vos jours?
Quand vous avez défait le Minotaure en Créte,
Quand vous avez puny Damaſte, & Periphéte,

Sinnis, Phæa, Scirron, que faiſiez-vous, Seigneur,
Que chercher à perir pour le commun bon-heur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'huy vous faſſe une rivale;
Le Ciel offre à mon bras par où me ſignaler,
S'il ne ſçait pas combatre, il ſçaura m'immoler,
Et ſi cette chaleur ne m'a point abuſée,
Ie deviendray par là digne du grand Theſée.
Mon ſort en ce point ſeul du voſtre eſt different,
Que je ne puis ſauver mon Peuple qu'en mourant,
Et qu'au ſalut du voſtre un bras ſi neceſſaire
A chaque jour pour luy d'autres combats à faire.

THE. I'en ay fait, & beaucoup, & d'aſſez genereux,
Mais celuy-cy, Madame, eſt le plus dangereux;
I'ay fait trembler par tout, & devant vous je tremble,
L'Amant & le Heros s'accordent mal enſemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir,
Le Heros ne peut vivre, où l'Amant doit mourir,
La fermeté de l'un par l'autre eſt épuiſée,
Et ſi Dircé n'eſt plus, il n'eſt plus de Theſée.

DIR. Helas! c'eſt maintenant, c'eſt lors que je vous voy,
Que ce meſme combat eſt dangereux pour moy.
Ma vertu la plus forte à voſtre aſpect chancelle,
Tout mon cœur applaudit à ſa flame rebelle,
Et l'honneur, qui charmoit ſes plus noirs déplaiſirs,
N'eſt plus que le Tyran de mes plus chers deſirs.
Allez, Prince, & du moins par pitié de ma gloire
Gardez-vous d'achever une indigne victoire,
Et ſi jamais l'honneur a ſçeu vous animer...

THE. Helas! à voſtre aſpect je ne ſçay plus qu'aimer.

DIR. Par un preſſentiment j'ay déja ſçeu vous dire
Ce que ma mort ſur vous ſe reſerve d'empire,
Voſtre bras de la Grece eſt le plus ferme appuy;
Vivez pour le Public, comme je meurs pour luy.

THE. Periſſe l'Vnivers pourueu que Dircé vive,
Periſſe le jour meſme avant qu'elle s'en prive.
Que m'importe la perte, ou le ſalut de tous?
Ay-je rien à ſauver, rien à perdre que vous?
Si voſtre amour, Madame, étoit encor le meſme;
Si vous ſçaviez encor aimer comme on vous aime...

DIR. Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Que preſſent les douleurs où vous l'avez plongé.

Laiſſez vivre

Laiſſez vivre du Peuple un pitoyable reſte
Aux dépens d'un moment que m'a laiſſé la peſte,
Qui peut-eſtre à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon ſang répandu ne luy tranche le cours.
Laiſſez-moy me flater de cette triſte joye,
Que, ſi je ne mourois, vous en ſeriez la proye,
Et que ce ſang aimé que répandront mes mains
Sera verſé pour vous plus que pour les Thebains.
Des Dieux mal obeïs la Majeſté ſupreſme
Pourroit en ce moment s'en vanger ſur vous meſme,
Et j'aurois cette honte en ce funeſte ſort,
D'avoir prété mon crime à faire voſtre mort.

THE. Et ce cœur genereux me condamne à la honte
De voir que ma Princeſſe en amour me ſurmonte,
Et de n'obeïr pas à cette aimable loy,
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moy!
Pour moy, comme pour vous, ſoyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va meſme de voſtre eſtime,
Que le choix d'un amant ſi peu digne de vous
Soüilleroit cet honneur qui vous ſemble ſi doux,
Et que de ma Princeſſe on diroit d'âge en âge
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un ſi grand courage.

DIR. Mais, Seigneur, je vous ſauve en courant au trépas,
Et mourant avec moy vous ne me ſauvez pas.

THE. La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre,
Si ce n'eſt vous ſauver, ce ſera vous rejoindre.
Separer deux amants, c'eſt tous deux les punir,
Et dans le tombeau meſme il eſt doux de s'unir.

DIR. Que vous m'étes cruel, de jetter dans mon ame
Vn ſi honteux deſordre avec des traits de flame!
Adieu, Prince, vivez, je vous l'ordonne ainſi,
La gloire de ma mort eſt trop douteuſe icy,
Et je hazarde trop une ſi noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THE. Vous fuyez, ma Princeſſe, & voſtre adieu fatal...

DIR. Prince, il eſt temps de fuir quand on ſe défend mal,
Vivez, encor un coup c'eſt moy qui vous l'ordonne.

THE. Le veritable amour ne prend loy de perſonne,
Et ſi ce fier honneur s'obſtine à nous trahir,
Ie renonce, Madame, à vous plus obeïr.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIRCÉ.

IMPITOYABLE ſoif de gloire,
Dont l'aveugle & noble transport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma memoire;
Arréte pour quelques momens
Les impetueux ſentimens
De cette inexorable envie,
Et ſouffre qu'en ce triſte & favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Ie donne un ſoûpir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur ſi belle
Oſe te diſputer un cœur,
Qui de ton illuſtre rigueur
Eſt l'eſclave le plus fidelle:
Ce regard tremblant & confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empeſche pas qu'il ne ſe dompte;
Il eſt vray qu'il murmure, & ſe dompte à regret,
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Ie n'en rougiray qu'en ſecret.

L'éclat de cette Renommée,
Qu'aſſeure un ſi brillant trépas,
Perd la moitié de ſes appas,
Quand on aime, & qu'on eſt aimée.
L'honneur en Monarque abſolu
Soûtient ce qu'il a reſolu
Contre les aſſauts qu'on te livre;
Il eſt beau de mourir pour en ſuivre les loix,

Mais il eſt aſſez doux de vivre,
Quand l'Amour a fait un beau choix.

Toy qui faiſois toute la joye
Dont ſa flame oſoit me flater,
Prince, que j'ay peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoye:
Accepte ce foible retour,
Que vers toy d'un ſi juſte amour
Fait la douloureuſe tendreſſe;
Sur les bords de la tombe, où tu me vois courir,
Ie crains les maux que je te laiſſe,
Quand je fais gloire de mourir.

I'en fais gloire, mais je me cache
Vn comble affreux de déplaiſirs,
Ie fais taire tous mes deſirs,
Mon cœur à ſoy-meſme s'arrache.
Cher Prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel eſt mon feu,
Voy combien il ſe violente;
Ie meurs l'eſprit content, l'honneur m'en fait la loy;
Mais j'aurois vécu plus contente,
Si j'avois pû vivre pour toy.

SCENE II.

IOCASTE, DIRCE'.

DIR. TOut eſt-il preſt, Madame, & voſtre Tireſie
Attend-il aux autels la victime choiſie?
JOC. Non, ma fille, & du moins nous aurons quelques jours
A demander au Ciel un plus heureux ſecours,
On prépare à demain exprés d'autres victimes,
Le Peuple ne vaut pas que vous payiez ſes crimes,
Il aime mieux perir qu'eſtre ainſi conſervé,
Et le Roy meſme, encor que vous l'ayez bravé,
Senſible à vos malheurs autant qu'à ma priere,
Vous offre ſur ce point liberté toute entiere.
DIR. C'eſt aſſez vainement qu'il m'offre un ſi grand bien,
Quand le Ciel ne veut pas que je luy doive rien,
Et ce n'eſt pas à luy de mettre des obſtacles
Aux ordres ſouverains que donnent ſes Oracles.
JOC. L'Oracle n'a rien dit. *DIR.* Mais mon pere a parlé,
L'ordre de nos Deſtins par luy s'eſt revelé,
Et des morts de ſon rang les Ombres immortelles
Servent ſouvent aux Dieux de truchemens fidelles.
JOC. Laiſſez la choſe en doute, & du moins heſitez,
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontez.
DIR. Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-meſmes,
C'eſt trop nous aſſervir ces Majeſtez ſupreſmes.
JOC. Ma fille, il eſt toûjours aſſez-toſt de mourir.
DIR. Madame, il n'eſt jamais trop toſt de ſecourir,
Et pour un mal ſi grand, qui reclame noſtre aide,
Il n'eſt point de trop ſeur, ny de trop prompt remede.
Plus nous le differons, plus ce mal devient grand,
I'aſſaſſine tous ceux que la peſte ſurprend,
Aucun n'en peut mourir qui ne me laiſſe un crime;
Ie viens d'étouffer ſeule, & Soſtrate, & Phædime,
Et durant ce refus des remedes offerts
La Parque ſe prévaut des momens que je perds.
Helas! ſi ſa fureur dans ces pertes publiques
Envelopoit Theſée après ſes Domeſtiques,
Si nos retardemens... *JOC.* Vivez, pour luy, Dircé,
Ne luy deſrobez point un cœur ſi bien placé,

Avec tant de courage ayez quelque tendreſſe,
Agiſſez en amante auſſi-bien qu'en Princeſſe,
Vous avez liberté toute entiere en ces lieux,
Le Roy n'y prend pas garde, & je ferme les yeux.
C'eſt vous en dire aſſez, l'Amour eſt un doux maiſtre,
Et quand ſon choix eſt beau, ſon ardeur doit paroiſtre.
DIR. Ie n'oſe demander ſi de pareils avis
Portent des ſentimens que vous ayez ſuivis,
Voſtre ſecond Hymen pût avoir d'autres cauſes;
Mais j'oſeray vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir receu la vie en voſtre flanc,
I'y dois avoir ſuccé fort peu de voſtre ſang.
Celuy du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer, & d'eſtre aimée,
Mais il ne peut trouver qu'on ſoit digne du jour,
Quand aux ſoins de ſa gloire on préfere l'amour.
Ie ſçay ſur les grands cœurs ce qu'il ſe fait d'empire,
I'avoüe, & hautement, que le mien en ſoûpire,
Mais quoy qu'un ſi beau choix puiſſe avoir de douceurs,
Ie garde un autre exemple aux Princeſſes mes ſœurs.
JOC. Ie ſouffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne ſçavez pas meſme ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voy
Vous peut faire oublier que vous parlez à moy.
Mais quittez ces dehors d'une vertu ſevere,
Et ſouvenez-vous mieux que je ſuis voſtre mere.
DIR. Ce chagrin inquiet, pour ſe juſtifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous miſtes le Sceptre en une autre famille,
Vous ſouvint-il aſſez que j'étois voſtre fille?
JOC. Vous n'étiez qu'un enfant. *DIR.* I'avois déja des yeux,
Et ſentois dans mon cœur le ſang de mes Ayeux.
C'étoit ce meſme ſang dont vous m'avez fait naiſtre,
Qui s'indignoit deſlors qu'on luy donnaſt un maiſtre,
Et que vers ſoy Laïus aime mieux rappeler,
Que de voir qu'à vos yeux on l'oſe ravaler.
Il oppoſe ma mort à l'indigne Hymenée
Où par raiſon d'Etat il me voit deſtinée,
Il la fait glorieuſe, & je meurs plus pour moy
Que pour ces malheureux qui ſe ſont fait un Roy.
Le Ciel en ma faveur prend ce cher interprete
Pour m'épargner l'affront de vivre encor Sujette,

Et s'il a quelque foudre, il ſçaura le garder
Pour qui m'a fait des loix où j'ay dû commander.
JOC. Souffrez qu'à ſes éclairs voſtre orgueil ſe diſſipe,
Ce foudre vous menace un peu plûtoſt qu'Oedipe,
Et le Roy n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmy tout ſon Peuple ils n'ont choiſi que vous.
DIR. Madame, il ſe peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il ſçait ma Destinée, il ignore la ſienne,
Le Ciel pourra vanger ſes ordres retardez,
Craignez ce changement que vous luy demandez.
Souvent on l'entend mal, quand on le croit entendre,
L'Oracle le plus clair ſe fait le moins comprendre,
Moy-meſme je le dis ſans comprendre pourquoy,
Et ce diſcours en l'air m'échape malgré moy.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine,
Ie veux parler en fille, & je m'explique en Reine,
Vous qui l'étes encor, vous ſçavez ce que c'eſt,
Et juſqu'où nous emporte un ſi haut intereſt.
Si je n'en ay le rang, j'en garde la teinture,
Le Troſne a d'autres droits que ceux de la Nature.
I'en parle trop peut-eſtre alors qu'il faut mourir:
Haſtons-nous d'empeſcher ce Peuple de perir,
Et ſans conſiderer quel fut vers moy ſon crime,
Puiſque le Ciel le veut, donnons-luy ſa victime.
JOC. Demain ce juſte Ciel pourra s'expliquer mieux,
Cependant vous laiſſez bien du trouble en ces lieux,
Et ſi voſtre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.
DIR. Deuſſent avec vos pleurs tous vos Thebains s'unir,
Ce que n'a pû l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

OEDIPE, IOCASTE, DIRCE.

DIR. A Quel propos, Seigneur, voulez-vous qu'on differe,
Qu'on dédaigne un remede à tous si salutaire?
Chaque instant que je vis vous enleve un Sujet,
Et l'Etat s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie;
Vous m'avez envié le bon-heur de ma vie,
Et je vous voy par là jaloux de tout mon sort,
Iusques à m'envier la gloire de ma mort.
OED. Qu'on perd de temps, Madame, alors qu'on vous fait grace!
DIR. Le Ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.
IOC. Faut-il voir vostre esprit obstinément aigry,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendry?
DIR. Fait-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ny de Thesée?
OED. Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre, & plus exprès des Dieux.
DIR. Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute preste,
Quand les Dieux par mon pere ont demandé ma teste?
OED. Ie vous connoy, Madame, & je n'ay point douté
De cet illustre excès de generosité,
Mais la chose après tout n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit necessaire.
DIR. Quoy, mon pere tantost parloit obscurement?
OED. Ie n'en ay rien connu que depuis un moment,
C'est un autre que vous peut-estre qu'il menace.
DIR. Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.
OED. Ie sçay qu'on vous a fait un fidelle rapport,
Mais vous pourriez mourir, & perdre vostre mort,
Et la Reine sans doute étoit bien inspirée,
Alors que par ses pleurs elle l'a differée.
IOC. Ie ne reçoy qu'en trouble un si confus espoir.
OED. Ce trouble augmentera peut-estre avant ce soir.
IOC. Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.
OED. Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre,
Nous devons bien-tost voir le mystere éclaircy.
Madame, cependant vous étes libre icy,

La Reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire,
Et si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.
DIR. Quelque secret motif qui vous aye excité
A ce tardif excès de generosité,
Ie n'emporteray point de Thebes dans Athenes
La colere des Dieux, & l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourroient choisir l'époux
Pour qui j'aurois osé meriter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?
OED. I'en espere pour vous un Destin plus propice.
DIR. I'y trouveray ma place, & feray mon devoir.
Quant au reste, Seigneur, je n'en veux rien sçavoir.
I'y prens si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Ie vous laisse expliquer vostre Enigme à la Reine.
Mon cœur doit estre las d'avoir tant combatu,
Et fuit un piege adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV.

IOCASTE, OEDIPE, Suite.

OED. MAdame, quand des Dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide, & de peur d'un inceste,
Sur le mont Cytheron fit exposer ce fils
Pour qui tant de forfaits avoient esté prédits,
Sçeustes-vous faire choix d'un ministre fidelle?
IOC. Aucun pour le feu Roy n'a montré plus de zéle,
Et quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favory l'avoit accompagné.
Par luy seul on a sçeû cette noire avanture;
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang, & si près de mourir,
Qu'il fallut une année, & plus, pour l'en guerir.
OED. Est-il mort? *IOC.* Non, Seigneur, la perte de son maistre
Fut cause qu'en la Cour il cessa de paroistre,
Mais il respire encor, assez vieil, & cassé,
Et Megare sa fille est auprès de Dircé.
DIR. Où fait-il sa demeure? *IOC.* Au pied de cette Roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.
OED. Taschez de luy parler. *IOC.* I'y vay tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.

Son degoust

Son degouſt de la Cour pourroit ſur un meſſage
S'excuſer par caprice, & pretexter ſon âge,
Dans une heure au plus tard je ſçauray vous revoir.
Mais que doy-je luy dire, & qu'en faut-il ſçavoir?

OED. Vn bruit court depuis peu qu'il vous a mal ſervie,
Que ce fils qu'on croit mort eſt encor plein de vie:
L'Oracle de Laïus par là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre ſur deux.

JOC. Seigneur, ou ſur ce bruit je ſuis fort abuſée,
Ou ce n'eſt qu'un effet de l'amour de Theſée.
Pour ſauver ce qu'il aime, & vous embaraſſer,
Iuſques à voſtre oreille il l'aura fait paſſer:
Mais Phorbas aiſément convaincra d'impoſture
Quiconque oſe à ſa foy faire une telle injure.

OED. L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

JOC. Ie l'ay toujours connu ferme dans ſon devoir;
Mais ſi déja ce bruit vous met en jalouſie,
Vous pouvez conſulter le Devin Tireſie,
Publier ſa réponſe, & traiter d'impoſteur
De cette illuſion le temeraire autheur.

OED. Ie viens de le quitter, & de là vient ce trouble
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
Ce Prince, m'a-t'il dit, *reſpire en voſtre Cour,*
Vous pourrez le connoiſtre avant la fin du jour,
Mais il pourra vous perdre en ſe faiſant connoiſtre,
Puiſſe-t'il ignorer quel ſang luy donne l'eſtre.
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton ſi plein d'effroy,
Qu'il l'a fait rejallir jusqu'en l'ame d'un Roy.
Ce fils qui devoit eſtre inceſte, & parricide,
Doit avoir un cœur laſche, un courage perfide,
Et par un ſentiment facile à deviner
Il ne ſe cache icy que pour m'aſſaſſiner:
C'eſt par là qu'il aſpire à devenir Monarque,
Et vous le connoiſtrez bien-toſt à cette marque.
Quoy qu'il en ſoit, Madame, allez trouver Phorbas,
Tirez-en, s'il ſe peut, les clartez qu'on n'a pas:
Taſchez en meſme temps de voir auſſi Theſée,
Dites-luy qu'il peut faire une conqueſte aiſée,
Qu'il oſe pour Dircé, que je n'en verray rien.
I'admire un changement ſi confus que le mien:
Tantoſt dans leur Hymen je croyois voir ma perte,
I'allois pour l'empeſcher jusqu'à la force ouverte,

Et ſans ſçavoir pourquoy, je voudrois que tous deux
Fuſſent loin de ma veuë au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutüelle
M'euſſent débaraſſé de ſon amant, & d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me ſoit ſuſpect,
Ie ne ſçay quelle horreur me trouble à leur aſpect,
Ma raiſon la repouſſe, & ne m'en peut défendre,
Moy-meſme en cet état je ne puis me comprendre,
Et l'Enigme du Sphinx fut moins obſcur pour moy,
Que le fond de mon cœur ne l'eſt dans cet effroy.
Plus je le conſidere, & plus je m'en irrite:
Mais ce Prince paroit, ſouffrez que je l'évite,
Et ſi vous vous ſentez l'eſprit moins interdit,
Agiſſez avec luy comme je vous ay dit.

SCENE V.

IOCASTE, THESEE.

IOC. PRince, que faites-vous ? quelle pitié craintive,
Quel faux reſpect des Dieux tient voſtre flame oiſive?
Avez-vous oublié comme il faut ſecourir?
THE. Dircé n'eſt plus, Madame, en état de perir,
Le Ciel vous rend un fils, & ce n'eſt qu'à ce Prince
Qu'eſt dû le triſte honneur de ſauver ſa Province.
IOC. C'eſt trop vous aſſeurer ſur l'éclat d'un faux bruit.
THE. C'eſt une verité dont je ſuis mieux inſtruit.
IOC. Vous le connoiſſez donc? *THE.* A l'égal de moy-meſme.
IO. De quand? *TH.* De ce moment. *I.* Et vous l'aimez? *T.* Ie l'aime,
Iuſque à mourir du coup dont il ſera percé.
IOC. Mais cette amitié cede à l'amour de Dircé?
THE. Helas, cette Princeſſe à mes deſirs ſi chere
En un fidelle amant trouve un malheureux frere,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de ſort,
N'étoit le prompt ſecours d'une plus digne mort,
Et qu'aſſez-toſt connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce frere malheureux meurt en amant fidelle.
IOC. Quoy, vous ſeriez mon fils! *THE.* Et celuy de Laius.
IOC. Qui vous a pû le dire? *THE.* Vn témoin qui n'eſt plus,
Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peſte.
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeſte,

Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que luy de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une avanture
Dont je n'ay pû tirer qu'une lumiere obscure.
Ce peu qu'en ont pour moy les soûpirs d'un mourant,
Du grand droit de régner seroit mauvais garand,
Mais ne permettez pas que le Roy me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranloit sa Couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pû m'acquerir,
Ie ne viens disputer que celuy de mourir.

JOC. Ie ne sçay si Phorbas avoûra vostre histoire,
Mais qu'il l'avouë, ou non, j'auray peine à vous croire.
Avec vostre mourant Tiresie est d'accord,
A ce que dit le Roy, que mon fils n'est point mort,
C'est déja quelque chose, & toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flame.
Ie ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Ie vous trouve en mon cœur toûjours en mesme rang,
I'ay peine à voir un fils, où j'ay crû voir un gendre,
La Nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret sur vostre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frere, & beaucoup d'un amant;
Qu'un frere a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire & la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THE. Que vous connoissez mal ce que peut la Nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le desespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir perir l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chere.
Ie l'aimois en amant, je l'aime encor en frere,
C'est sous un autre nom le mesme empressement,
Ie ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie
Par ces retours du sang ne peut estre affoiblie,
Et ce sang qui prétoit sa tendresse à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOC. Et bien, soyez mon fils, puisque vous voulez l'estre,
Mais donnez-moy la marque où je le doy connoistre.
Vous n'étes point ce fils, si vous n'étes méchant,
Le Ciel sur sa naissance imprima ce panchant,

I'en voy quelque partie en ce desir inceste,
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste?
Etes-vous l'assassin, & d'un pere, & d'un Roy?

THE. Ah, Madame, ce mot me fait pasmir d'effroy.

IOC. C'étoit-là de mon fils la noire Destinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée
N'a pû se dégager de cet Astre ennemy,
Ny de son ascendant s'échaper à demy.
Si ce fils vit encore, il a tué son pere,
C'en est l'indubitable, & le seul caractere,
Et le Ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le desrober au crime.
Prince, renoncez donc à toute vostre estime,
Dites que vos vertus sont crimes déguisez,
Recevez tout le fort que vous vous imposez,
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceste, & de fils parricide:
I'en croiray ces témoins que le Ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THE. Quoy, la necessité des vertus & des vices
D'un Astre imperieux doit suivre les caprices,
Et l'homme sur soy-mesme a si peu de credit,
Qu'il devient scelerat quand Delphes l'a predit?
L'ame est donc toute esclave, une loy souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraisne,
Et nous ne recevons, ny crainte, ny desir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachez sans relasche à cet ordre sublime,
Vertueux sans merite, & vicieux sans crime.
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les Autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des Mortels,
De toute la vertu sur la Terre épanduë,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est deuë,
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on delibere, on ne fait qu'obeir,
Et nostre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser,
Le Ciel juste à punir, juste à recompenser,
Pour rendre aux actions leur peine, ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.

N'enfonçons toutefois ny vostre œil, ny le mien,
Dans ce profond abysme où nous ne voyons rien;
Delphes a pû vous faire une fausse réponse,
L'argent pût inspirer la voix qui les prononce,
Cet organe des Dieux pût se laisser gagner
A ceux que ma naissance éloignoit de régner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les Temples,
Du moins puis-je asseurer que dans tous mes combats
Ie n'ay jamais souffert de seconds que mon bras,
Que je n'ay jamais veu ces lieux de la Phocide
Où fut par des brigands commis ce parricide,
Que la fatalité des plus pressans malheurs,
Ne m'auroit pû reduire à suivre des voleurs,
Que j'en ay trop puny pour en croistre le nombre...

JOC. Mais Laius a parlé, vous en avez veu l'Ombre,
De l'Oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort,
Et c'est le dire assez, qu'ordonner qu'on effáce
Vn grand crime impuny, par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas,
Autre que luy n'a veu ce malheureux trépas;
Et de ce témoin seul dépend la connoissance,
Et de ce parricide, & de vostre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux,
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres Ayeux.

THE. Ie le verray, Madame, & sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude,
Mais pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESEE, DIRCE', MEGARE.

DIR. OVy, déja sur ce bruit l'amour m'avoit flatée,
Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétée,
Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frere me ravist un glorieux trépas,
Aprés cette douceur fierement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thesée,
Et laissoit doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais si je vois en vous ce déplorable frere,
Quelle faveur du Ciel voulez-vous que j'espere,
S'il n'est pas en sa main de m'arréter au jour,
Sans faire soûlever, & l'honneur, & l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vostre,
Et si quelque miracle épargne l'un & l'autre,
Pourra-t'il détacher de mon sort le plus doux
L'amertume de vivre, & n'estre point à vous?

THE. Le Ciel choisit souvent de secrettes conduites
Qu'on ne peut démesler qu'aprés de longues suites,
Et de mon sort douteux l'obscur évenement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Ie cheris ce premier qui vous est salutaire,
Ie ne puis en amant ce que je puis en frere,
I'en garderay le nom tant qu'il faudra mourir;
Mais si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-estre que le Ciel me faisant mieux connoistre,
Si-tost que vous vivrez, je cesseray de l'estre,
Car je n'aspire point à calmer son courroux,
Et ne veux, ny mourir, ny vivre que pour vous.

DIR. Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frere,
Où le sang doit parler, c'est à luy de se taire,

Et si-tost que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.
THE. Laissez-luy conserver ces ardeurs empressées
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées;
I'ay mesmes yeux encor, & vous, mesmes appas,
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas;
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire,
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soûpire,
Et pour pouvoir sans crime en gouster la douceur,
Il se revolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincere
En faveur de l'amant tyrannise le frere,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frere, & vivre comme amant.
DIR. O du sang de Laïus preuves trop manifestes,
Le Ciel vous destinant à des flames incestes,
A sçeu de vostre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur;
Mais si sa flame y garde une place usurpée,
Dircé dans vostre erreur n'est point envelopée,
Elle se défend mieux de ce trouble intestin,
Et si c'est vostre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable,
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable,
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toûjours écouter la raison.
Moy-mesme en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
I'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embaraſſe,
Ie ne sçay quoy m'y plaist qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a dequoy me charmer.
Ie n'aime plus qu'en sœur, & malgré-moy j'espere;
Ah, Prince, s'il se peut ne soyez point mon frere,
Et laissez-moy mourir avec les sentimens
Que la gloire permet aux illustres amans.
THE. Ie vous ay déja dit, Princesse, que peut-estre
Si-tost que vous vivrez je cesseray de l'estre:
Faut-il que je m'explique, & toute vostre ardeur
Ne peut-elle sans moy lire au fond de mon cœur?
Puisqu'il est tout à vous, penetrez-y, Madame,
Vous verrez que sans crime il conserve sa flame.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,
Vn juste desespoir m'auroit fait plus oser,

Et l'amour pour défendre une ſi chere vie
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
I'en ay tiré ce fruit, que ce nom decevant
A fait connoiſtre icy que ce Prince eſt vivant.
Phorbas l'a confeſſé, Tireſie a luy-meſme
Appuyé de ſa voix cet heureux ſtratageſme,
C'eſt par luy qu'on a ſçeu qu'il reſpire en ces lieux:
Souffrez donc qu'vn moment je trompe encor leurs yeux,
Et puiſque dans ce jour ce frere doit paroiſtre,
Iuſqu'à ce qu'on l'ait veu permettez-moy de l'eſtre.

DIR. Ie pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on eſt aimé.
Mais hazardiez-vous tant ſans aucune lumiere?

THE. Megare m'avoit dit le ſecret de ſon pere,
Il m'a valu l'honneur de m'expoſer pour tous,
Mais je n'en abuſois que pour mourir pour vous.
Le ſuccès a paſſé cette triſte eſperance,
Ma flame en vos perils ne voit plus d'apparence:
Si l'on peut à l'Oracle ajouſter quelque foy,
Ce fils a de ſa main verſé le ſang du Roy,
Et ſon Ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit aſſez que c'eſt luy qu'elle veut pour victime.

DIR. Prince, quoy qu'il en ſoit, n'empeſchez plus ma mort;
Si par le Sacrifice on n'éclaircit mon ſort.
La Reine qui paroit fait que je me retire,
Sçachant ce que je ſçay j'aurois peur d'en trop dire,
Et comme enfin ma gloire a d'autres intereſts,
Vous ſçaurez mieux ſans moy ménager vos ſecrets,
Mais puiſque vous voulez que mon eſpoir revive,
Ne tenez pas long-temps la verité captive.

SCENE II.

IOCASTE, THESEE, NERINE.

IOC. PRince, j'ay veu Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit
A ce que vous croyez peut donner du credit.
Vn paſſant inconnu, touché de cette enfance
Dont un Aſtre envieux condamnoit la naiſſance,
Sur le mont Cytheron receut de luy mon fils,
Sans qu'il luy demandaſt ſon nom, ny ſon païs,

De crainte

De crainte qu'à son tour il ne conceuſt l'envie
D'apprendre dans quel ſang il conſervoit la vie.
Il l'a reveu depuis, & presque tous les ans,
Dans le Temple d'Elide offrir quelques preſens.
Ainſi chacun des deux connoit l'autre au viſage,
Sans s'eſtre l'un à l'autre expliquez davantage.
Il a bien ſçeu de luy que ce fils conſervé
Respire encor le jour dans un rang élevé,
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec luy ſe rencontre.
Si Phædime après luy vous eut en ſon pouvoir,
De cet inconnu meſme il pût vous recevoir,
Et voyant à Trœzéne une mere affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en ſa place, elle vous accepter:
Tout ce qui ſur ce point pourroit faire douter,
C'eſt qu'il vous a ſouffert dans une flame inceſte,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peſte.
Mais d'ailleurs Tireſie a dit que dans ce jour
Nous pourrions voir ce Prince, & qu'il vit dans la Cour,
Quelques momens après on vous a veu paroiſtre,
Ainſi vous pouvez l'eſtre, & pouvez ne pas l'eſtre.
Paſſons outre. A Phorbas ajouſteriez-vous foy?
S'il n'a pas veu mon fils, il vit la mort du Roy,
Il connoit l'aſſaſſin, voulez-vous qu'il vous voye?

THE. Ie le verray, Madame, & l'attens avec joye,
Sceur, comme je l'ay dit, qu'il n'eſt point de malheurs,
Qui m'euſſent pû reduire à ſuivre des voleurs.

JOC. Ne vous aſſeurez point ſur cette conjecture,
Et ſouffrez qu'elle cede à la verité pure.
Honteux qu'un homme ſeul euſt triomphé de trois,
Qu'il en euſt tué deux, & mis l'autre aux abois,
Phorbas nous ſuppoſa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour ſauver quelque gloire.
Il me vient d'avoüer ſa foibleſſe à genoux,
D'un bras ſeul, m'a-t'il dit, *partirent tous les coups,*
Un bras ſeul à tous trois nous ferma le paſſage,
Et d'une ſeule main ce grand crime eſt l'ouvrage.

THE. Le crime n'eſt pas grand s'il fut ſeul contre trois,
Mais jamais ſans forfait on ne ſe prend aux Rois,
Et fuſſent-ils cachez ſous un habit champeſtre,
Leur propre Majeſté les doit faire connoiſtre.

L'assassin de Laïus est digne du trépas,
Bien que seul contre trois il ne le connust pas.
Pour moy, je l'avoûray, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense;
L'œil de vostre Phorbas aura beau me chercher,
Iamais dans la Phocide on ne m'a veu marcher,
Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose,
Et c'est un imposteur, s'il vous dit autre chose.

JOC. Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien:

THE. S'il est homme d'honneur, je n'en doy craindre rien.

JOC. Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la veuë.

THE. Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tuë,
Et si je le pouvois, sans perdre le respect,
Ie me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCENE III.

IOCASTE, THESEE, PHORBAS, NERINE.

JOC. LAissez-moy luy parler, & prêtez-nous silence.
Phorbas, enviſagez ce Prince en ma presence.
Le reconnoissez-vous? *PHO.* Ie croy vous avoir dit
Que je ne l'ay point veu depuis qu'on le perdit,
Madame, un si long-temps laisse mal reconnoistre
Vn Prince qui pour lors ne faisoit que de naistre,
Et si je vois en luy l'effet de mon secours,
Ie n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOC. Ie sçais ainsi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance,
Mais comme ce Heros, s'il est sorty de moy,
Doit avoir de sa main versé le sang du Roy;
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHO. Helas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'auray present durant tout l'avenir.
Si pour connoistre un fils il vous faut cette marque,
Ce Prince n'est point né de nostre grand Monarque,
Mais desabusez-vous, & sçachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

IOC. Et de qui donc, Phorbas, avez-vous connoiſſance
Du nom du meurtrier ? ſçavez-vous ſa naiſſance?
PHO. Et de plus ſa demeure, & ſon rang. Eſt-ce aſſez?
IOC. Ie ſçauray le punir ſi vous le connoiſſez,
Pourrez-vous le convaincre? *PHO.* Et par ſa propre bouche.
IOC. A nos yeux? *PH.* A vos yeux. Mais peut-eſtre il vous touche,
Peut-eſtre y prendrez-vous un peu trop d'intereſt,
Pour m'en croire aiſément, quand j'auray dit qui c'eſt.
THE. Ne nous déguiſez rien, parlez en aſſeurance,
Que le fils de Laïus en haſte la vangeance.
IOC. Il n'eſt pas aſſeuré, Prince, que ce ſoit vous,
Comme il l'eſt que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs ſi le Ciel vous choiſit pour victime,
Vous me devez laiſſer à punir ce grand crime.
THE. Avant que de mourir un fils peut le vanger.
PHO. Si vous l'étes, ou non, je ne le puis juger,
Mais je ſçay que Theſée eſt ſi digne de l'eſtre,
Qu'au ſeul nom qu'il en prend je l'accepte pour maiſtre.
Seigneur, vangez un pere, ou ne ſoûtenez plus
Que nous voyons en vous le vray ſang de Laïus.
IOC. Phorbas, nommez ce traiſtre, & nous tirez de doute,
Et j'atteſte à vos yeux le Ciel qui nous écoute,
Que pour cet aſſaſſin il n'eſt point de tourmens
Qui puiſſent ſatisfaire à mes reſſentimens.
PHO. Mais ſi je vous nommois quelque perſonne chere,
Æmon voſtre neveu, Creon voſtre ſeul frere,
Ou le Prince Lycus, ou le Roy voſtre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce courroux?
IOC. De ceux que vous nommez je ſçay trop l'innocence.
PHO. Peut-eſtre qu'un des quatre a fait plus qu'il ne penſe,
Et j'ay lieu de juger qu'un trop cuiſant ennuy...
IOC. Voicy le Roy qui vient, dites tout devant luy.

SCENE IV.

OEDIPE, IOCASTE, THESEE, PHORBAS, Suite.

OED. SI vous trouvez un fils dans le Prince Theſée,
Mon ame en ſon effroy s'étoit bien abuſée,
Il ne choiſira point de chemin criminel
Quand il voudra rentrer au Troſne paternel,
Madame, & ce ſera du moins à force ouverte
Qu'un ſi vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais deſſus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je croy l'avoir veu jadis en d'autres lieux.
Ses rides me font peine à le bien reconnoiſtre.
Ne m'as-tu jamais veu? *PHO.* Seigneur, cela peut eſtre.
OED. Il y pourroit avoir entre quinze & vingt ans.
PHO. I'ay de confus rapports d'environ meſme temps.
OED. Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage?
PHO. Ouy, Seigneur, en Phocide, & là dans un paſſage...
OED. Ah! je te reconnois, ou je ſuis fort trompé.
C'eſt un de mes brigands à la mort échapé,
Madame, & vous pouvez luy choiſir des ſupplices,
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.
JOC. C'eſt un de vos brigands! ah! que me dites-vous?
OED. Ie le laiſſay pour mort, & tout percé de coups.
PH. Quoy! vous m'auriez bleſſé? moy, Seigneur? *OE.* Ouy, perfide.
Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je ſçeus arréter
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer,
Tu marchois le troiſiéme, en faut-il davantage?
PHO. Si de mes compagnons vous peigniez le viſage,
Ie n'aurois rien à dire, & ne pourrois nier.
OED. Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier?
Ne le préſume pas, une action ſi belle
En laiſſe au fond de l'ame une idée immortelle,
Et ſi dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des combatans,
Après que celuy-cy m'eut tout couvert de gloire,
Ie ſçeus tout à loiſir contempler ma victoire.

Mais tu nieras encore, & n'y connoiſtras rien.
PHO. Ie ſeray convaincu ſi vous les peignez bien,
Les deux que je ſuivis ſont connus de la Reine.
OED. Madame, jugez donc ſi ſa défenſe eſt vaine.
Le premier de ces trois que mon bras ſçeut punir
A peine meritoit un leger ſouvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatriſé, la mine aſſez farouche,
Mais homme, à dire vray, de ſi peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abatu.
Le ſecond, je l'avouë, avoit un grand courage,
Bien qu'il paruſt déja dans le panchant de l'âge;
Le front aſſez ouvert, l'œil perçant, le teint frais,
On en peut voir en moy la taille, & quelques traits,
Chauve ſur le devant, meſlé ſur le derriere,
Le port majeſtueux, & la demarche fiere.
Il ſe défendit bien, & me bleſſa deux fois,
Et tout mon cœur s'émût de le voir aux abois.
Vous paſliſſez, Madame! *IOC.* Ah, Seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laius après Nicandre,
Que vous ayez bleſſé Phorbas de voſtre main,
Sans en fremir d'horreur, ſans en paſlir ſoudain?
OED. Quoy! c'eſt-là ce Phorbas qui vit tuer ſon maiſtre!
IOC. Vos yeux après ſeize ans l'ont trop ſçeu reconnoiſtre,
Et ſes deux compagnons que vous avez dépeints
De Nicandre & du Roy portent les traits empraints.
OED. Mais ce furent brigands, dont le bras... *IOC.* C'eſt un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.
Vne main ſeule, helas! fit ces funeſtes coups,
Et par voſtre rapport ils partirent de vous.
PHO. I'en fus presque ſans vie un peu plus d'une année,
Avant ma gueriſon on vit voſtre Hymenée:
Ie gueris, & mon cœur en ſecret mutiné
De connoiſtre quel Roy vous nous aviez donné,
S'impoſa cét exil dans un ſejour champeſtre,
Attendant que le Ciel me fiſt un autre maiſtre.
THE. Seigneur, je ſuis le frere, ou l'amant de Dircé,
Et ſon pere, ou le mien de voſtre main percé...
OED. Prince, je vous entens, il faut vanger ce pere,
Et ma perte à l'Etat ſemble eſtre neceſſaire,
Puiſque de nos malheurs la fin ne ſe peut voir
Si le ſang de Laïus ne remplit ſon devoir.

C'eſt ce que Tireſie avoit voulu me dire:
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire.
Le plus ſevere honneur ne ſçauroit murmurer
De ce peu de momens que j'oſe differer,
Et ce coup ſurprenant permet à voſtre haine
De faire cette grace aux larmes de la Reine.

THE. Nous nous verrons demain, Seigneur, & reſoudrons...

OED. Quand il en ſera temps, Prince, nous répondrons,
Et s'il faut après tout qu'un grand crime s'efface
Par le ſang que Laïus a transmis à ſa race,
Peut-eſtre aurez-vous peine à reprendre ſon rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce ſang.

THE. Demain chacun de nous ſera ſa Destinée.

SCENE V.

OEDIPE, IOCASTE, Suite.

IOC. QVe de maux nous promet cette triſte journée!
I'y doy voir ou ma fille, ou mon fils s'immoler;
Tout le ſang de ce fils de voſtre main couler,
Ou de la ſienne enfin le voſtre ſe répandre,
Et ce qu'Oracle aucun n'a fait encor attendre,
Rien ne m'affranchira de voir ſans ceſſe en vous,
Sans ceſſe en un mary l'aſſaſſin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumiere ravie,
Sans hayr le vivant, ſans détester ma vie?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle ſort,
Sans détester ma vie, & ſans trahir le mort?

OED. Madame, voſtre haine eſt pour moy legitime,
Et cet aveugle ſort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce Prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vangera ce fils, & cet époux,
Et m'offrant pour victime à voſtre inquietude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors ſans balancer vous plaindrez tous les deux,
Vous verrez ſans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez ſans honte à vos douleurs preſſantes
Pour Laïus & pour moy des larmes innocentes.

IOC. Ah, Seigneur, quelque bras qui puiſſe vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon ſouvenir;

Ie vous verray toûjours ſa couronne à la teſte,
De ſa place en mon lit faire voſtre conqueſte,
Ie me verray toûjours vous placer en ſon rang,
Et baiſer voſtre main fumante de ſon ſang.
Mon Ombre meſme un jour dans les Royaumes ſombres
Ne recevra des Dieux pour bourreaux que vos Ombres,
Et ſa confuſion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.
Oracles decevans, qu'oſiez-vous me prédire?
Si ſur noſtre avenir vos Dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié diviſe leur couroux?
Ce qu'elle épargne au fils retombe ſur l'époux,
Et comme ſi leur haine impuiſſante, ou timide,
N'oſoit le faire enſemble inceſte, & parricide,
Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

OED. O partage inégal de ce couroux celeſte!
Ie ſuis le parricide, & ce fils eſt l'inceſte,
Mais mon crime eſt entier, & le ſien imparfait,
Le ſien n'eſt qu'en deſirs, & le mien en effet.
Ainſi, quelques raiſons qui puiſſent me défendre,
La vefve de Laïus ne ſçauroit les entendre,
Et les plus beaux exploits paſſent pour trahiſons,
Alors qu'il faut du ſang, & non pas des raiſons.

JOC. Ah, je n'en voy que trop qui me déchirent l'ame;
La vefve de Laïus eſt toûjours voſtre femme,
Et n'oppoſe que trop pour vous juſtifier
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moy voſtre erreur eſt ſans crime,
Toute autre admireroit voſtre bras magnanime,
Et toute autre reduite à punir voſtre erreur
La puniroit du moins ſans trouble, & ſans horreur.
Mais, helas, mon devoir aux deux partis m'attache,
Nul eſpoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache,
Et je trouve toûjours dans mon eſprit confus,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je fus.
Ie vous doy de l'amour, je vous doy de la haine;
L'un & l'autre me plaiſt, l'un & l'autre me geſne,
Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux Tyrans ennemis.
La haine auroit l'appuy d'un ſerment qui me lie,
Mais je le romps exprés pour en eſtre punie,

Et pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
I'aime à donner aux Dieux un parjure à vanger.
C'est vostre foudre, ô Ciel, qu'à mon secours j'appelle.
Oedipe est innocent, ie me fais criminelle,
Par un juste supplice osez me desunir
De la necessité d'aimer, & de punir.

OED. Quoy, vous ne voyez pas que sa fausse justice
Ne sçait plus ce que c'est que d'un juste supplice,
Et que par un desordre à confondre nos sens
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocens.
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Laïus qu'il choisit pour victime,
Et le bizarre éclat de son discernement
Separe le forfait d'avec le châtiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable,
De voir sur vostre sang la peine du coupable,
Et les Dieux vous en font une éternelle loy,
S'ils punissent en luy ce qu'ils ont fait par moy.
Voyez comme les fils de Iocaste & d'Oedipe
D'une si juste haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'est que vostre sang, l'autre n'est que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colere,
Des preludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

IOC. Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur
De souhaiter pour vous mesme haine en mon cœur?

OED. Toûjours de vos vertus j'adoreray les charmes,
Pour ne haïr qu'en moy la source de vos larmes.

IOC. Et je me forceray toûjours à vous blasmer,
Pour ne hayr qu'en moy ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tuë,
L'assassin de Laïus doit me blesser la veuë,
Et malgré ce courroux par sa mort allumé,
Ie sens qu'Oedipe enfin sera toûjours aimé.

OED. Que sera cet amour? *IOC.* Ce qu'il doit à la haine.
OED. Qu'osera ce devoir? *IOC.* Croistre toûjours ma peine.
OED. Faudra-t'il pour jamais me bannir de vos yeux?
IOC. Peut-estre que demain nous le sçaurons des Dieux.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DYMAS.

DYM. SEIGNEVR, il eſt trop vray que le Peuple murmure,
Qu'il rejette ſur vous ſa funeſte avanture,
Et que de tous coſtez on n'entend que mutins
Qui vous nomment l'autheur de leurs mauvais de-
D'un Devin ſuborné les infames prestiges, (ſtins,
De l'Ombre, diſent-ils, *ont fait tous les prodiges,*
L'or mouvoit ce Fantoſme, & pour perdre Dircé
Vos preſens luy dictoient ce qu'il a prononcé:
Tant ils conçoivent mal, qu'un ſi grand Roy conſente
A vanger ſon trépas ſur ſa race innocente,
Qu'il aſſeure ſon ſceptre aux dépens de ſon ſang
A ce bras impuny qui luy perça le flanc,
Et que par cet injuſte & cruel ſacrifice
Luy-meſme de ſa mort il ſe faſſe juſtice.

OED. Ils ont quelque raiſon de tenir pour ſuſpect
Tout ce qui s'eſt montré tantoſt à leur aſpect,
Et je n'oſe blaſmer cette horreur que leur donne
L'aſſaſſin de leur Roy qui porte ſa couronne.
Moy-meſme au fond du cœur de meſme horreur frapé,
Ie veux fuir le remords de ſon troſne occupé,
Et je doy cette grace à l'amour de la Reine
D'épargner ma preſence aux devoirs de ſa haine,
Puiſque de noſtre Hymen les liens mal tiſſus
Par ces meſmes devoirs ſemblent eſtre rompus.
Ie vay donc à Corinthe achever mon ſupplice:
Mais ce n'eſt pas au Peuple à ſe faire juſtice.
L'ordre que tient le Ciel à luy choiſir des Rois
Ne luy permet jamais d'examiner ſon choix;
Et le devoir aveugle y doit toûjours ſouſcrire,
Iuſqu'à ce que d'enhaut on veuille s'en dédire.

Pour chercher mon repos je veux bien me bannir;
Mais s'il me banniſſoit, je ſçaurois l'en punir,
Ou ſi je ſuccombois ſous ſa troupe mutine,
Ie ſçaurois l'accabler du moins ſous ma ruine.

DYM. Seigneur, jusques icy ſes plus grands déplaiſirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des ſoûpirs,
Et cet abatement que luy cauſe la peſte
Ne ſouffre à ſon murmure aucun deſſein funeſte.
Mais il faut redouter que Theſée & Dircé
N'oſent pouſſer plus loin ce qu'il a commencé;
Phorbas meſme eſt à craindre, & pourroit le reduire
Iusqu'à ſe vouloir mettre en état de vous nuire.

OED. Theſée a trop de cœur pour une trahiſon,
Et d'ailleurs j'ay promis de luy faire raiſon.
Pour Dircé, ſon orgueil dédaignera ſans doute
L'appuy tumultueux que ton zéle redoute.
Phorbas eſt plus à craindre, étant moins genereux;
Mais il nous eſt aiſé de nous aſſeurer d'eux.
Fay-les venir tous trois, que je liſe en leur ame
S'ils préteroient la main à quelque ſourde trame.
Commence par Phorbas, je ſçauray démeſler
Quels deſſeins... *PAG.* Vn Vieillard demande à vous parler.
Il ſe dit de Corinthe, & preſſe. *OED.* Il vient me faire
Le funeſte rapport du trépas de mon pere,
Préparons nos ſoûpirs à ce triſte recit.
Qu'il entre. Cependant fay ce que je t'ay dit.

SCENE II.

OEDIPE, IPHICRATE, Suite.

OE. ET bien, Polybe eſt mort? *IP.* Ouy, Seigneur. *OE.* Mais vous-meſme
Venir me conſoler de ce malheur ſupreſme!
Vous, qui Chef du Conſeil devriez maintenant
Attendant mon retour éſtre mon Lieutenant!
Vous, à qui tant de ſoins d'élever mon enfance
Ont acquis juſtement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble autant qu'il me ſurprend.

* *Oedipe fait un ſigne de teſte à ſa Suite, qui l'oblige à ſe retirer.*

IPH. Le Roy Polybe eſt mort, ce malheur eſt bien grand,
Mais comme enfin, Seigneur, il eſt ſuivy d'un pire,
Pour l'apprendre de moy faites qu'on ſe retire.

OED. Ce jour eſt donc pour moy le grand jour des malheurs,
Puiſque vous apportez un comble à mes douleurs.
I'ay tué le feu Roy jadis ſans le connoiſtre,
Son fils qu'on croyoit mort vient icy de renaiſtre;
Son Peuple mutiné me voit avec horreur,
Sa vefve mon épouſe en eſt dans la fureur,
Le chagrin accablant qui me devore l'ame
Me fait abandonner, & Peuple, & Sceptre, & femme,
Pour remettre à Corinthe un eſprit éperdu;
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!
IPH. Seigneur, il faut icy faire teſte à l'orage,
Il faut faire icy ferme, & montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet ſeroit doux,
Mais il n'eſt plus de Sceptre à Corinthe pour vous.
OED. Quoy, l'on s'eſt emparé de celuy de mon pere?
IPH. Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire;
Et voſtre amour en moy ne voit plus qu'un banny,
De ſon amour pour vous trop doucement puny.
OED. Quel Enigme! *IPH.* Apprenez avec quelle juſtice
Ce Roy vous a dû rendre un ſi mauvais office.
Vous n'étiez point ſon fils. *OE.* Dieux, qu'entens-je? *IP.* A regret
Ses remords en mourant ont rompu le ſecret,
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre:
Mais le conte qu'aux Dieux la mort force de rendre
A porté dans ſon cœur un ſi preſſant effroy,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de ſon vray Roy.
OED. Ie ne ſuis point ſon fils! & qui ſuis-je, Iphicrate?
IPH. Vn enfant expoſé dont le merite éclate,
Et de qui par pitié j'ay deſrobé les jours
Aux ongles des Lyons, aux griffes des Vautours.
OED. Et qui m'a fait paſſer pour le fils de ce Prince?
IPH. Le manque d'heritiers ébranſloit ſa Province.
Les trois que luy donna le conjugal amour
Perdirent en naiſſant la lumiere du jour,
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au Roy qui vous mit en ſa place.
Ce que l'on ſe promit de ce fils ſuppoſé
Reünit ſous ſes loix ſon Etat diuiſé;
Mais comme cet abus finit avec ſa vie,
Sa mort de mon ſupplice auroit été ſuivie,
S'il n'euſt donné cet ordre à ſon dernier moment,
Qu'un juſte & prompt exil fuſt mon ſeul châtiment.

OED. Ce revers ſeroit dur pour quelque ame commune,
Mais je me fis toûjours maiſtre de ma fortune,
Et puiſqu'elle a repris l'avantage du ſang,
Ie ne doy plus qu'à moy tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ay receu l'eſtre.
IPH. Seigneur, je ne puis ſeul vous le faire connoiſtre.
Vous fuſtes expoſé jadis par un Thebain,
Dont la compaſſion vous remit en ma main,
Et qui, ſans m'éclaircir touchant voſtre naiſſance,
Me chargea ſeulement d'éloigner voſtre enfance.
I'en connoy le viſage, & l'ay reveu ſouvent
Sans nous eſtre tous deux expliquez plus avant:
Ie luy dis qu'en éclat j'avois mis voſtre vie,
Et luy cachay toûjours mon nom, & ma Patrie,
De crainte, en les ſçachant, que ſon zéle indiscret
Ne vinſt mal à propos troubler noſtre ſecret.
Mais comme de ſa part il connoit mon viſage,
Si je le trouve icy, nous ſçaurons davantage.
OED. Ie ſerois donc Thebain à ce conte? *IPH.* Ouy, Seigneur.
OED. Ie ne ſçay ſi je doy le tenir à bon-heur,
Mon cœur qui ſe ſoûleve en forme un noir augure
Sur l'éclairciſſement de ma triste avanture.
Où me receuſtes-vous? *IPH.* Sur le mont Citheron.
OED. Ah, que vous me frapez par ce funeste nom!
Le temps, le lieu, l'Oracle, & l'âge de la Reine,
Tout ſemble concerté pour me mettre à la geſne.
Dieux, ſeroit-il poſſible! Approchez-vous, Phorbas.

SCENE III.

OEDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPH. SEigneur, voilà celuy qui vous mit en mes bras,
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joye.
Se peut-il faire, amy, qu'encor je te revoye.
PHO. Que j'ay lieu de benir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'Enfant que je t'avois donné?
Le genereux Theſée a fait gloire de l'eſtre,
Mais ſa preuve eſt obscure, & tu dois le connoiſtre.
Parle. *IPH.* Ce n'eſt point luy, mais il vit en ces lieux.
PHO. Nomme-le donc, de grace. *IPH.* Il eſt devant tes yeux.
PH. Ie ne voy que le Roy. *IP.* C'eſt luy-meſme. *PH.* Luy-meſme!
IPH. Ouy, le ſecret n'eſt plus d'une importance extreſme,
Tout Corinthe le ſçait, nomme-luy ſes parens.
PHO. En fuſſions-nous tous trois à jamais ignorans!
IPH. Seigneur, luy ſeul enfin peut dire qui vous êtes.
OED. Helas! je le voy trop, & vos craintes ſecrettes
Qui vous ont empeſché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'Oracle, ont fait tout reüſſir.
Voyez où m'a plongé voſtre fauſſe prudence,
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naiſſance,
Vos dangereux ſecrets par un commun accord
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon ſort.
Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon pere,
Ce ſont eux qui m'ont fait le mary de ma mere,
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans,
Elle fait voir en moy par un meſlange infame
Le frere de mes fils, & le fils de ma femme,
Le Ciel l'avoit prédit, vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez ſauvé.
PHO. Ouy, Seigneur, j'ay tout fait ſauvant voſtre perſonne,
M'en puniſſent les Dieux ſi je me le pardonne.

SCENE IV.

OEDIPE, IPHICRATE.

OED. QVe n'obeïssois-tu, perfide, à mes parens,
Qui se faisoient pour moy d'équitables tyrans?
Que ne luy disois-tu ma naissance, & l'Oracle,
Afin qu'à mes Destins il pûst mettre un obstacle?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserois ta foy,
Tu fus dans ces Destins aveugle comme moy,
Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma teste
D'un bandeau dont par là tu faisois ma conqueste.
IPH. Seigneur, comme Phorbas avoit mal obey,
Que l'ordre de son Roy par là se vit trahy,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moy devenu manifeste...
OED. Cesse de l'excuser, que m'importe en effet
S'il est coupable, ou non, de tout ce que j'ay fait?
En ay-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame?

SCENE V.

OEDIPE, DIRCE', IPHICRATE.

OED. VOstre frere est connu, le sçavez-vous, Madame?
DIR. Ouy, Seigneur, & Phorbas m'a tout dit en deux mots.
OED. Vostre amour pour Thesée est dans un plein repos,
Vous n'apprehendez plus que le tître de frere
S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chere,
Cette asseurance entiere a dequoy vous ravir,
Ou plûtost, vostre haine a dequoy s'assouvir:
Quand le Ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eust choisy rien de pis que ce tître.
DIR. Ah, Seigneur, pour Æmon j'ay sçeu mal obeïr,
Mais je n'ay point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur qui me traitoit de Reine,
Vous cedoit en ces lieux la Couronne sans peine,
Et cette ambition que me prétoit l'Amour
Ne cherchoit qu'à regner dans un autre sejour.

Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refuſé ma bouche,
Pour vous nommer Tyran il falloit cent efforts,
Ce mot ne m'a jamais échapé ſans remords.
D'un ſang reſpectueux la puiſſance inconnuë
A mes ſoulevemens meſloit la retenuë,
Et cet uſurpateur dont j'abhorrois la loy,
S'il m'euſt donné Theſée, euſt eu le nom de Roy.

OED. C'étoit ce meſme ſang dont la pitié ſecrette
De l'Ombre de Laïus me faiſoit l'interprete.
Il ne pouvoit ſouffrir qu'un mot mal entendu
Détournaſt ſur ma ſœur un ſort qui m'étoit dû,
Et que voſtre innocence immolée à mon crime
Se fiſt de nos malheurs l'inutile victime.

DIR. Quel crime avez-vous fait, que d'eſtre malheureux?

OED. Mon ſouvenir n'eſt plein que d'exploits genereux;
Cependant je me trouve inceſte, & parricide,
Sans avoir fait un pas que ſur les pas d'Alcide,
Ny recherché par tout que loix à maintenir,
Que monſtres à détruire, & méchans à punir.
Aux crimes malgré-moy l'ordre du Ciel m'attache,
Pour m'y faire tomber à moy-meſme il me cache,
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon pere à mon épée, & ma mere à mon lit.
Helas! qu'il eſt bien vray qu'en vain on s'imagine
Deſrober noſtre vie à ce qu'il nous deſtine,
Les ſoins de l'éviter font courir au devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.
Mais ſi les Dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la ſortie honorable,
Puiſqu'enfin leur faveur meſlée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le ſalut de tous,
Et qu'en ce meſme temps qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traiſnaſt l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour recompenſe un trépas glorieux.

DIR. Ce trépas glorieux comme vous me regarde,
Le juſte choix du Ciel peut-eſtre me le garde,
Il fit tout voſtre crime, & le malheur du Roy
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moy.
D'un voyage fatal qui ſeul cauſa ſa perte
Ie fus l'occaſion, elle vous fut offerte,

Voſtre bras contre trois diſputa le chemin.
Mais ce n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le Deſtin,
Puiſque voſtre vertu qui ſervit ſa colere
Ne pût voir en Laius ny de Roy, ny de pere.
Ainſi j'eſpere encor que demain par ſon choix
Le Ciel épargnera le plus grand de nos Rois.
L'intereſt des Thebains & de voſtre famille
Tournera ſon couroux ſur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'Etat doive conſiderer,
Et qui contre ſon Roy n'a fait que murmurer.

OED. Vous voulez que le Ciel pour montrer à la Terre
Qu'on peut innocemment meriter le tonnerre,
Me laiſſe de ſa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir & le plus odieux!
Non, non, vous le verrez demain au Sacrifice
Par le choix que j'attens couvrir ſon injuſtice,
Et par la peine deuë à ſon propre forfait
Deſavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VI.

OEDIPE, THESEE, DIRCE, IPHICRATE.

OED. Est-ce encor voſtre bras qui doit vanger ſon pere?
Son amant en a-t'il plus de droit que ſon frere,
Prince? *THE.* Ie vous en plains, & ne puis concevoir,
Seigneur... *OED.* La verité ne ſe fait que trop voir,
Mais nous pourrons demain eſtre tous deux à plaindre,
Si le Ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choiſit, ma ſœur, donnez-luy voſtre foy,
Ie vous en prie en frere, & vous l'ordonne en Roy.
Vous, Seigneur, ſi Dircé garde encor ſur voſtre ame
L'empire que luy fit une ſi belle flame,
Prenez ſoin d'appaiſer les diſcords de mes fils,
Qui par les nœuds du ſang vous deviendront unis.
Vous voyez où des Dieux nous a reduits la haine:
Adieu, laiſſez-moy ſeul en conſoler la Reine,
Et ne m'enviez pas un ſecret entretien
Pour affermir ſon cœur ſur l'exemple du mien.

SCENE

SCENE VII.

THESEE, DIRCÉ.

DIR. PArmy de tels malheurs que ſa conſtance eſt rare!
Il ne s'emporte point contre un ſort ſi barbare,
La ſurprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à ſa grande ame aucun égarement,
Et ſa haute vertu toûjours inébranlable
Le ſoûtient au deſſus de tout ce qui l'accable.
THE. Souvent avant le coup qui doit nous accabler
La nuit qui l'envelope a dequoy nous troubler.
L'obſcur preſſentiment d'une injuſte diſgrace
Combat avec effroy ſa confuſe menace;
Mais quand ce coup tombé vient d'épuiſer le Sort,
Iuſqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble ſe diſſipe, & cette ame innocente,
Qui brave impunément la Fortune impuiſſante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combatu,
Et ſe rend toute entiere à toute ſa vertu.

SCENE VIII.

THESEE, DIRCÉ, NERINE.

NE. MAdame... *DI.* Que veux-tu, Nerine? *N.* Helas! la Reine...
DIR. Que fait-elle? *NE.* Elle eſt morte, & l'excès de ſa
Par un prompt deſeſpoir... *DI.* Iusques où portez-vous, (peine,
Impitoyables Dieux, voſtre injuſte courroux!
THE. Quoy, meſme aux yeux du Roy ſon deſeſpoir la tuë?
Ce Monarque n'a pû... *NER.* Le Roy ne l'a point veuë,
Et quant à ſon trépas, ſes preſſantes douleurs
L'ont creu devoir ſur l'heure à de ſi grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, ſa main a fait le reſte.
DIR. Quoy, Phorbas... *NER.* Ouy, Phorbas par ſon recit funeſte,
Et par ſon propre exemple a ſçeu l'aſſaſſiner.
Ce malheureux vieillard n'a pû ſe pardonner:

Il s'eſt jetté d'abord aux genoux de la Reine,
Où détestant l'effet de ſa prudence vaine,
Si j'ay ſauvé ce fils pour eſtre voſtre époux,
Et voir le Roy ſon pere expirer ſous ſes coups,
A-t'il dit, *la pitié qui me fit le miniſtre*
De tout ce que le Ciel eut pour vous de ſiniſtre,
Fait place au deſeſpoir d'avoir ſi mal ſervy,
Pour vanger ſur mon ſang voſtre ordre mal ſuivy.
L'inceſte où malgré vous tous deux je vous abyſme
Recevra de ma main ſa premiere victime,
I'en doy le ſacrifice à l'innocente erreur
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.
Cet Arreſt qu'à nos yeux luy-meſme il ſe prononce
Eſt ſuivy d'un poignard qu'en ſes flancs il enfonce.
La Reine, à ce malheur ſi peu premedité,
Semble le recevoir avec ſtupidité,
L'excès de ſa douleur la fait croire inſenſible,
Rien n'échape au dehors qui la rende viſible,
Et tous ſes ſentimens enfermez dans ſon cœur
Ramaſſent en ſecret leur derniere vigueur.
Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainſi qu'elle, ainſi qu'elle affligées,
Nous n'oſons rien permettre à nos fiers déplaiſirs,
Et nos pleurs par reſpect attendent ſes ſoûpirs.
Mais enfin tout à coup ſans changer de viſage
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se ſaiſit du poignard, & de ſa propre main
A nos yeux comme luy s'en traverſe le ſein.
On diroit que du Ciel l'implacable colere
Nous arreſte les bras pour luy laiſſer tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots.
Allez, dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Que de ces lieux maudits en haſte elle s'exile,
Athénes a pour elle un glorieux azile;
Si toutefois Theſée eſt aſſez genereux,
Pour n'avoir point d'horreur d'un ſang ſi malheureux.

THE. Ah, ce doute m'outrage, & ſi jamais vos charmes...

DIR. Seigneur, il n'eſt ſaiſon que de verſer des larmes.
La Reine en expirant a donc pris ſoin de moy!
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du Roy?

NER. Son ame en s'envolant jalouſe de ſa gloire
Craignoit d'en emporter la honteuſe memoire,

Et n'oſant le nommer ſon fils, ny ſon époux,
Sa derniere tendreſſe a toute été pour vous.
DIR. Et je puis vivre encor après l'avoir perduë!

SCENE DERNIERE.

THESE'E, DIRCE', CLEANTE, DYMAS, NERINE.[a]

[a] *Cleante ſort d'un coſté, & Dymas de l'autre, environ quatre Vers après Cleante.*

CLE. LA ſanté dans ces murs tout d'un coup répanduë
Fait crier au miracle, & benir hautement
La bonté de nos Dieux d'un ſi prompt changement.
Tous ces mourans, Madame, à qui déja la peste
Ne laiſſoit qu'un ſoûpir, qu'un ſeul moment de reste,
En cet heureux moment rappelez des abois
Rendent graces au Ciel d'une commune voix,
Et l'on ne comprend point quel remede il applique
A rétablir ſi-toſt l'allegreſſe publique.
DIR. Que m'importe qu'il montre un viſage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne ſont que pour nous?
Avez-vous veu le Roy, Dymas? *DYM.* Helas, Princeſſe,
On ne doit qu'à ſon ſang la publique allegreſſe,
Ce n'eſt plus que pour luy qu'il faut verſer des pleurs;
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs,
Et ſa vertu ſoüillée à peine s'eſt punie,
Qu'auſſi-toſt de ces lieux la peste s'eſt bannie.
THE. L'effort de ſon courage a ſçeu nous ébloüir,
D'un ſi grand deſeſpoir il cherchoit à joüir,
Et de ſa fermeté n'empruntoit les miracles,
Que pour mieux éviter toutes ſortes d'obstacles.
DIR. Il s'eſt rendu par là maiſtre de tout ſon ſort.
Mais acheve, Dymas, le recit de ſa mort,
Acheve d'accabler une ame deſolée.
DYM. Il n'eſt point mort, Madame, & la ſienne ébranſlée
Par les confus remords d'un innocent forfait
Attend l'ordre des Dieux pour ſortir tout-à-fait.
DIR. Que nous diſois-tu donc? *DYM.* Ce que j'oſe encor dire,
Qu'il vit & ne vit plus, qu'il eſt mort & reſpire,
Et que ſon ſort douteux qui ſeul reste à pleurer
Des morts & des vivans ſemble le ſeparer.

I'étois auprès de luy ſans aucunes alarmes,
Son cœur ſembloit calmé, je le voyois ſans armes,
Quand ſoudain attachant ſes deux mains ſur ſes yeux,
Prévenons, a-t'il dit, *l'injuſtice des Dieux,*
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent,
Qu'ainſi que mes forfaits mes ſupplices étonnent.
Ne voyons plus le Ciel après ſa cruauté,
Pour nous vanger de luy dédaignons ſa clarté,
Refuſons-luy nos yeux, & gardons quelque vie
Qui montre encore à tous quelle eſt ſa tyrannie.
Là ſes yeux arrachez par ſes barbares mains
Font diſtiller un ſang qui rend l'ame aux Thebains.
Ce ſang ſi precieux touche à peine la terre,
Que le couroux du Ciel ne leur fait plus la guerre,
Et trois mourans gueris au milieu du Palais
De ſa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cleante vous a dit que par toute la ville...

THE. Ceſſons de nous geſner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le Ciel fait aſſez voir
Que le ſang de Laïus a remply ſon devoir,
Son Ombre eſt ſatisfaite, & ce malheureux crime
Ne laiſſe plus douter du choix de ſa victime.

DIR. Vn autre ordre demain peut nous eſtre donné.
Allons voir cependant ce Prince infortuné,
Pleurer auprès de luy noſtre deſtin funeſte,
Et remettons aux Dieux à diſpoſer du reſte.

FIN.

LA TOISON D'OR, TRAGEDIE.

DECORATION DV PROLOGVE.

L'HEVREVX Mariage de ſa Majeſté, & la Paix qu'il luy a plû donner à ſes Peuples, ayant été les motifs de la réjoüiſſance publique, pour laquelle cette Tragedie a été préparée, non ſeulement il étoit juſte qu'ils ſervîſſent de ſujet au Prologue qui la precede, mais il étoit meſme abſolument impoſſible d'en choiſir une plus illustre matiere.

L'ouverture du Theatre fait voir un Païs ruïné par les guerres, & terminé dans ſon enfoncement par une Ville qui n'en eſt pas mieux traittée. Ce qui marque le pitoyable état où la France étoit reduite avant cette faveur du Ciel, qu'elle a ſi long-temps ſouhaitée, & dont la bonté de ſon genereux Monarque la fait joüir à preſent.

DECORATION DV PREMIER ACTE.

CE grand Iardin qui en fait la Scene, eſt composé de trois rangs de Cyprès, à coſté deſquels on voit alternativement en chaque chaſſis des Statuës de marbre blanc à l'antique, qui verſent de gros jets d'eau dans de grands baſſins, ſoûtenus par des Tritons qui leur ſervent de piedestal, ou trois vaſes qui portent, l'un des orangers, & les deux autres diverſes fleurs en confuſion, champtournées, & decoupées à jour. Les ornemens de ces vaſes & de ces baſſins ſont rehauſſez d'or, & ces Statuës portent ſur leurs teſtes des corbeilles d'or treilliſsées, & remplies de pareilles fleurs. Le Theatre eſt fermé par une grande arcade de verdure, ornée de feſtons de fleurs, avec une grande corbeille d'or ſur le milieu, qui en eſt remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la ſuivent compoſent avec elle un berceau, qui laiſſe voir plus loin un autre Iardin de Cyprès meſlez de quantité d'autres Statuës à l'antique, & la Perſpective du fond borne la veuë par un parterre encor plus éloigné, au milieu duquel s'éleve une fontaine avec divers autres jets d'eau, qui ne ſont pas le moins agrément de ce ſpectacle.

DECORATION DV SECOND ACTE.

LA Riviere du Phaſe & le Païſage qu'elle traverſe ſuccedent à ce grand Iardin qui disparoit tout d'un coup. On voit tomber de gros torrents des Rochers qui ſervent de rivages à ce Fleuve, & l'éloignement qui borne la veuë preſente aux yeux divers coſtaux, dont cette campagne eſt enfermée.

DECORATION DV TROISIE'ME ACTE.

NOs Theatres n'ont encor rien fait paroiſtre de ſi brillant, que le Palais du Roy Aete, qui ſert de Decoration à cet Acte. On y voit de chaque coſté deux rangs de colomnes de Iaſpe torſes, & environnées

de pampres d'or à grands fueillages, champtournées, & decoupées à jour, au milieu desquelles sont des Statuës d'or à l'Antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches, & les chapiteaux sont pareillement d'or, & portent pour finissemens des vases de porcelaine, d'où sortent de gros bouquets de fleurs au naturel. Les bases & les piedestaux sont enrichis de basses tailles, où sont peintes diverses Fables de l'Antiquité. Vn grand portique doré, soûtenu par quatre autres colomnes dans le mesme ordre, fait la face du Theatre, & est suivy de cinq ou six autres de mesme maniere, qui forment par le moyen de ces colomnes comme cinq galleries, où la veuë s'enfonçant découvre ce mesme jardin de Cyprès qui a paru au premier Acte.

DECORATION DV QVATRIE'ME ACTE.

CE Theatre horrible fait place à un plus agreable. C'est le Desert, où Medée a de coûtume de se retirer, pour faire ses enchantemens. Il est tout de Rochers, qui laissent sortir de leurs fentes quelques filaments d'herbes rampantes, & quelques arbres moitié verds, & moitié secs. Ces Rochers sont d'une pierre blanche & luisante, de sorte que comme l'autre Theatre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

DECORATION DV CINQVIE'ME ACTE.

CE dernier Spectacle presente à la veuë une Foreſt épaisse, composée de divers arbres entre-lassez ensemble, & si touffus, qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au Dieu Mars à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ny mesme brosser au travers. Les trophées d'Armes appendus au haut de la pluspart de ces arbres, marquent encor plus particulierement, qu'elle appartient à ce Dieu. La Toison d'Or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette Foreſt, & la Perspective du fond fait paroistre en éloignement la Riviere du Phase, avec le Navire Argo, qui semble n'attendre plus que Iason & sa Conqueste pour partir.

ACTEVRS DV PROLOGVE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMENEE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
Quatre AMOVRS.

ACTEVRS DE LA TRAGEDIE.

IVPPITER.
IVNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOVR.
LE SOLEIL.
AÆTES, Roy de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, Fils d'Aetes.
CHALCIOPE, Fille d'Aetes, vefve de Phryxus.
MEDEE, Fille d'Aetes, Amante de Iaſon.
HYPSIPILE, Reine de Lemnos.

IASON, Prince de Theſſalie, Chef des Argonautes.
PELEE. } *Argonautes.*
IPHITE. }
ORPHEE. }
ZETHEZ. } *Argonautes aiſlez, fils de Borée & d'Orithie.*
CALAIS. }
GLAVQVE, Dieu marin.
Deux TRITONS.
Deux SIRENES.
Quatre VENTS.

La Scene eſt à Colchos.

LA CON-

LA CONQVESTE DE LA TOISON D'OR, TRAGEDIE.

PROLOGVE.

SCENE PREMIERE.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FR. DOVX charme des Heros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, & source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, & qu'on voit toutefois (ce choix,
Si constante à me suivre, & si ferme en
Ne vous offensez pas, si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs mesme obstinent mes soûpirs
A pousser vers la Paix mes plus ardents desirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la Terre,
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la Guerre,
Et quand je voy quel prix me coûtent vos lauriers,
I'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VI. Ie ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir ſuivie auec tant de conſtance,
Ie vous prépare encor meſmes attachemens,
Mais j'attendois de vous d'autres remercîmens.
Vous laſſez-vous de moy qui vous comble de gloire,
De moy qui de vos fils aſſeure la memoire,
Qui fais marcher par tout l'effroy devant leurs pas?
LA FR. Ah, Victoire, pour fils n'ay-je que des Soldats?
La gloire qui les couvre à moy-meſme funeſte
Sous mes plus beaux ſuccès fait trembler tout le reſte;
Ils ne vont aux combats que pour me proteger,
Et n'en ſortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renverſent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles,
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoibliſſent,
L'Etat eſt floriſſant, mais les Peuples gemiſſent,
Leurs membres décharnez courbent ſous mes hauts faits,
Et la gloire du Troſne accable les Sujets.
Voyez autour de moy que de triſtes ſpectacles!
Voilà ce qu'en mon ſein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon coſté,
Ie me laſſe de voir mes villes deſolées,
Mes habitans pillez, mes campagnes bruſlées,
Mon Roy, que vous rendez le plus puiſſant des Rois,
En gouſte moins le fruit de ſes propres exploits,
Du meſme œil dont il voit ſes plus nobles conqueſtes,
Il voit ce qu'il leur faut ſacrifier de teſtes;
De ce glorieux Troſne où brille ſa vertu
Il tend ſa main auguſte à ſon Peuple abatu;
Et comme à tous momens la commune miſere
Rappelle en ſon grand cœur les tendreſſes de pere,
Ce cœur ſe laiſſe vaincre aux vœux que j'ay formez,
Pour faire reſpirer ce que vous opprimez.
LA VI. France, j'opprime donc ce que je favoriſe!
A ce nouveau reproche excuſez ma ſurpriſe:
I'avois crû jusqu'icy qu'à vos ſeuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient eſtre permis,
Qu'eux ſeuls de ma conduite avoient droit de ſe plaindre.
LA FR. Vos dons ſont à cherir, mais leur ſuite eſt à craindre.

Pour faire deux Heros ils sont cent malheureux,
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, & les nerfs qu'il m'arrache.
LA VI. Ie n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je voy quels malheurs malgré moy je produis;
Mais ce Dieu dont la main m'a chez vous affermie
Vous pardonnera-t'il d'aimer son ennemie?
Le voilà qui paroit, c'est luy-mesme, c'est Mars,
Qui vous lance du Ciel de farouches regards,
Il menace, il descend, appaisez sa colere
Par le prompt desaveu d'un souhait temeraire. [a]

[a] *Le Ciel s'ouvre, & fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, & l'autre porté sur son Etoille. Il descend ainsi à un des côtez du Theatre, qu'il traverse en parlant, & remonte aussi-tost au mesme lieu dont il est party.*

SCENE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS. FRance ingrate, tu veux la Paix,
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits.
Encore un lustre ou deux, & sous tes Destinées
I'aurois rangé le sort des testes couronnées,
Ton Etat n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour asseuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes loix.

Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toy plus d'appas,
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ay de ma main propre attachée à tes pas.
Voy dans quels fers sous moy la Discorde & l'Envie
Tiennent cette Paix asservie,
La Victoire t'a dit comme on peut m'appaiser;
I'en veux bien faire encor ta compagne éternelle,
Mais sçache que je la rappelle
Si tu manques d'en bien user. [b]

[b] *Avant que de disparoistre, ce Dieu en colere contre la France, luy fait voir la Paix qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonniere dans son Palais, entre les mains de la Discorde & de l'Envie, qu'il luy a données pour Gardes. Ce Palais à pour colomnes des canons, qui ont pour bases des mortiers, & des boulets pour chapiteaux; le tout accompagné pour ornemens, de trompettes, de tambours, & autres instrumens de guerre entrelassez ensemble, & decoupez à iour, qui font comme un second rang de colomnes. Le Lambris est composé de Trophées d'armes, & de tout ce qui peut designer & embellir la demeure de ce Dieu des batailles.*

SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA P. EN vain à tes soûpirs il est inexorable,
Vn Dieu plus fort que luy me va rejoindre à toy,
Et tu devras bien-tost ce succès adorable
A cette Reine incomparable,
Dont les soins & l'exemple ont formé ton grand Roy.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mere,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frere;
Beny, France, beny ce pouvoir fortuné,
Beny le choix qu'il fait d'une Reine comme elle:
Cent Rois en sortiront dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toy l'Vnivers étonné,
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidelle
De celuy qu'elle t'a donné.

Ce Dieu dont le pouvoir supresme
Etouffe d'un coup d'œil les plus vieux differents,
Ce Dieu par qui l'amour plaist à la Vertu mesme,
Et qui borne souvent l'espoir des Conquerants,
Le blond & pompeux Hymenée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée,
Où sa main doit briser mes fers.
Ces Monstres insolens dont je suis prisonniere,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs Enfers
Ne pourront mesler d'ombre à sa vive lumiere;
A tes cantons les plus deserts
Ie rendray leur beauté premiere,
Et dans les doux torrents d'une allegresse entiere
Tu verras s'abysmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déja ces deux hautes Puissances
Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords,
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands Etats meuvent les vastes corps.

Les ſurprenantes harmonies
De ces miraculeux Genies,
Sçavent tout balancer, ſçavent tout ſoûtenir:
Leur prudence étoit deuë à cet illustre ouvrage,
Et jamais on n'euſt pû fournir
Aux intereſts divers de la Seine & du Tage,
Ny zéle plus ſçavant en l'art de reünir,
Ny ſçavoir mieux instruit du commun avantage.

Par ces organes ſeuls ces dignes Potentats
Se ſont eux-meſmes leurs arbitres,
Aux conqueſtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs Etats.
Ce Dieu meſme qu'attend ma longue impatience
N'a droit de m'affranchir que par leur Conference,
Sans elle ſon pouvoir ſeroit mal reconnu.
Mais enfin je le voy, leur accord me l'envoye;
France, ouvre ton cœur à la joye,
Et vous, Monstres, fuyez, ce grand jour eſt venu.[a]

[a] *L'Hymenée paroît couronné de fleurs, portant en ſa main droite un dard ſemé de lys & de roſes, & en la gauche le portrait de la Reine peint ſur ſon bouclier.*

SCENE IV.

L'HYMENEE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA D. EN vain tu le veux croire, orgueilleuſe captive,
Pourrions-nous fuir le ſecours qui t'arrive?
L'EN. Pourrions-nous craindre un Dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?
L'HY. Ouy, Monstres, ouy, craignez cette main vangereſſe,
Mais craignez encor plus cette grande Princeſſe,
Pour qui je viens allumer mon flambeau:
Pourriez-vous ſoûtenir les traits de ſon viſage?
Fuyez, Monstres, à ſon image,
Fuyez, & que l'Enfer qui fut voſtre berceau
Vous ſerve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instrumens d'un indigne eſclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aſpect,
Et pour luy rendre un prompt hommage,
Aneantiſſez-vous de honte, ou de reſpect.[b]

[b] *Il preſente ce portrait aux yeux de la Diſcorde & de l'Envie, qui trébuchent auſſitoſt aux Enfers, & en ſuite il le preſente aux chaiſnes qui tiennent la Paix priſonniere, qui tombent & ſe briſent tout à l'heure.*

LA P. Dieu des sacrez plaisirs, vous venez de me rendre
Vn bien dont les Dieux mesme ont lieu d'estre jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en Terre on fait pour nous.
L'HY. Il en est temps, Deesse, & c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes Ministres fidelles,
Venez, Amours, & prêtez-nous vos aîles.[a]
LA FR. Peuple, fais voir ta joye à ces Divinitez,
Qui vont tarir le cours de tes calamitez.

CHOEVR DE MVSIQVE.[b]

Descens, Hymen, & ramene sur Terre
Les delices avec la Paix,
Descens, objet diuin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux esteins ceux de la Guerre.

[a] *Quatre Amours descendent du Ciel, deux de chaque costé, & s'attachent à l'Hymenée & à la Paix, pour les apporter en Terre.*

[b] *L'Hymenée, la Paix, & les quatre Amours descendent cependant qu'il chante.*

Après que l'Hymenée & la Paix sont descendus, les quatre Amours remontent au Ciel, premierement de droit fil tous quatre ensemble, & puis se separant deux à deux, & croisant leur vol, en sorte que ceux qui sont au costé droit se retirent à gauche dans les nuës, & ceux qui sont à gauche se perdent dans celles du costé droit.

SCENE V.

L'HYMENEE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FR.[c] ADorable souhait des Peuples gemissans,
Feconde seureté des travaux innocens,
Infatigable appuy du pouvoir legitime,
Qui dissipez le trouble, & détruisez le crime,
Protectrice des Arts, mere des beaux loisirs,
Est-ce une illusion qui flate mes desirs,
Puis-je en croire mes yeux, & dans chaque Province
De vostre heureux retour faire benir mon Prince?
LA P. France, appren que luy-mesme il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour répons à leurs miracles,
Fais éclater ta joye en de pompeux spectacles.
Ton Theatre a souvent d'assez riches couleurs
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.

[c] *A la Paix.*

Oſe donc, & fais voir que ta reconnoiſſance...
LA FR. De grace, voyez mieux quelle eſt mon impuiſſance.
Eſt-il effort humain qui jamais ait tiré
Des ſpectacles pompeux d'un ſein ſi déchiré ?
Il faudroit que vos ſoins par le cours des années...
L'HT. Ces traits divins n'ont pas des forces ſi bornées,
Mes roſes & mes lys par eux en un moment
A ces lieux deſolez vont ſervir d'ornement.
Promets, & tu verras l'effet de ma parole.
LA FR. I'entreprendray beaucoup, mais ce qui m'en conſole,
C'eſt que ſous voſtre aveu... *L'HT.* Va, n'apprehende rien,
Nous ſerons à l'envy nous-meſmes ton ſoûtien.
Porte ſur ton Theatre une chaleur ſi belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle,
Nous en partagerons la gloire, & le ſoucy.
LA VI. Cependant la Victoire eſt inutile icy,
Puiſque la Paix y régne, il faut qu'elle s'exile.
LA P. Non, Victoire, avec moy tu n'és pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ſes amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs, mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, & des combats d'étude,
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'eſprits,
Tous les Peuples ſans ceſſe en disputent le prix,
Et comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il eſt bon que la France ait toûjours la Victoire.
Fay-luy donc cette grace, & prens part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des ſpectacles ſi doux.
LA VI. I'y conſens, & m'arreſte aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une & l'autre Reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de ſon Roy.
Puiſſay-je en obtenir pour mon premier employ,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaſte hemiſphere
Arborer les drapeaux de ſon genereux frere,
D'aller d'un ſi grand Prince en mille & mille lieux
Egaler le grand nom au nom de ſes Ayeux,
Le conduire au-delà de leurs fameuſes traces,
Faire un appuy de Mars du favory des Graces,
Et ſous d'autres climats couronner ſes hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-cy luy dérobe la Paix.
L'HT. Tu vas voir davantage, & les Dieux qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrthes le couronnent,

Luy vont donner un prix de toute autre valeur,
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conqueſte a pour luy plus de charmes
Que celles que tu veux aſſeurer à ſes armes,
Et ſon œil éclairé par mon ſacré flambeau
Ne voit point de trophée ou ſi noble, ou ſi beau.
Ainſi, France, à l'envy l'Espagne & l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre,
Et la Paix qui ſuccede à ſes triſtes efforts
Te livre par ma main leurs plus rares treſors.

LA P. Allons ſans plus tarder mettre ordre à tes ſpectacles,
Et pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toy que rend tout puiſſant ce chef-d'œuvre des Cieux,
Hymen, fay-luy changer la face de ces lieux.

[a] *Seul.* *L'HY.* [a] Naiſſez à cet aſpect, fontaines, fleurs, bocages,
Chaſſez de ces débris les funeſtes images,
Et formez des jardins, tels qu'avec quatre mots
Le grand Art de Medée en fit naiſtre à Colchos. [b]

[b] *Tout le Theatre ſe change en un jardin magnifique, à la veuë du portrait de la Reine, que l'Hymenée luy preſente.*

ACTE

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHALCIOPE, MEDEE.

MED. PArmy ces grands sujets d'allegresse publique
Vous portez sur le front un air melancolique,
Vostre humeur paroit sombre, & vous semblez, ma sœur,
Murmurer en secret contre nostre bonheur.
La vefve de Phryxus, & la fille d'Aæte,
Plaint-elle de Persés la honte & la défaite?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups,
Qui partent d'un Heros parent de vostre Epoux;
Et le vaillant Iason pourroit-il vous déplaire,
Alors que dans son Trosne il rétablit mon pere?
CHA. Vous m'offensez, ma sœur; celles de nostre rang
Ne sçavent point trahir leur païs, ny leur sang,
Et j'ay veu les combats de Persés, & d'Aæte,
Toûjours avec des yeux de fille & de Sujette.
Si mon front porte empraints quelques troubles secrets,
Sçachez que je n'en ay que pour vos interests.
I'aime autant que je doy cette haute victoire,
Ie veux bien que Iason en ait toute la gloire,
Mais à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits jusque sur vostre cœur.
Ie sçay que sa brigade à peine descenduë
Rétablit à nos yeux la bataille perduë,
Que Persés triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour Epoux vous envoyoit le Sort;
Iason de tant de maux borna soudain la course,
Il en dompta la force, il en tarit la source:
Mais avoüez aussi qu'un Heros si charmant
Vous console bien-tost de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes
A vos yeux ébloüis ne permet plus de larmes,

Il ſçait les détourner des horreurs d'un cercueil,
Et la peur d'eſtre ingrate étouffe voſtre dueil.
Non que je blaſme en vous quelques ſoins de luy plaire,
Tant que la guerre icy l'a rendu neceſſaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empreſſement
D'un ſoin étudié fiſt un attachement.
Car enfin aujourd'huy que la guerre eſt finie,
Voſtre facilité ſe trouveroit punie,
Et ſon depart ſubit ne vous laiſſeroit plus
Qu'un cœur embarraſſé de ſoucis ſuperflus.

MED. La remontrance eſt douce, obligeante, civile,
Mais à parler ſans feinte elle eſt fort inutile:
Si je n'ay point d'amour, je n'y prens point de part,
Et ſi j'aime Iaſon, l'avis vient un peu tard.
Quoy qu'il en ſoit, ma ſœur, nommeriez-vous un crime,
Vn vertueux amour qui ſuivroit tant d'eſtime?
Alors que ſes hauts faits luy gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ſes ſoûpirs excitent mes rigueurs,
Que contre ſes exploits moy ſeule je m'irrite,
Et fonde mes dédains ſur ſon trop de merite?
Mais s'il m'en doit bientoſt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous ſçavoir qu'il ſoit preſt à partir?

CHA. Ie le ſçay de mes fils, qu'une ardeur de jeuneſſe
Emporte malgré moy juſqu'à le ſuivre en Grece,
Pour voir en ces beaux lieux la ſource de leur ſang,
Et de Phryxus leur pere y reprendre le rang.
Déja tous ces Heros au depart ſe diſpoſent,
Ils ont peine à ſouffrir que leurs bras ſe repoſent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher ſoucy,
N'ayant plus à combatre, ils n'en ont plus icy,
Ils bruſlent d'en chercher deſſus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit ſi-toſt qu'elle eſt oiſive.
Iaſon veut ſeulement une grace du Roy...

MED. Cette grace, ma ſœur, n'eſt ſans doute que moy.
Ce n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe,
Du Chef de ce Heros j'aſſervis la franchiſe;
De tout ce qu'il a fait, de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux:
Il a vaincu Perſes, il a ſervy mon pere,
Il a ſauvé l'Etat, ſans chercher qu'à me plaire,
Vous l'avez veu peut-eſtre, & vos yeux ſont témoins
De combien chaque jour il y donne de ſoins,

Avec combien d'ardeur... *CHA.* Quy, je l'ay veu moy-meſme
Que pour plaire à vos yeux il prend un ſoin extreſme,
Mais je n'ay pas moins veu combien il vous eſt doux
De vous montrer ſenſible aux ſoins qu'il prend pour vous.
Ie vous voy chaque jour avec inquietude
Chercher, ou ſa preſence, ou quelque ſolitude,
Et dans ces grands jardins ſans ceſſe repaſſer
Le ſouvenir des traits qui vous ont ſçeu bleſſer.
En un mot, vous l'aimez, & ce que j'apprehende...
MED. Ie ſuis preſte à l'aimer, ſi le Roy le commande,
Mais jusques-là, ma ſœur, je ne fais que ſouffrir
Les ſoûpirs & les vœux qu'il prend ſoin de m'offrir.
CHA. Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuſe,
Vous irez plus avant ſi le Roy le refuſe,
Et quoy que voſtre erreur vous faſſe préſumer,
Vous obeirez mal, s'il vous défend d'aimer.
Ie ſçay... Mais le voicy que le Prince accompagne.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, CHALCIOPE, MEDEE.

AÆ. ENfin nos ennemis nous cedent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné,
Nous eſt de leur déroute un gage fortuné,
Vn fidelle témoin d'une victoire entiere:
Mais comme la fortune eſt ſouvent journaliere,
Il en faut redouter de funeſtes retours,
Ou ſe mettre en état de triompher toûjours.
Vous ſçavez de quel poids & de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'eſt fait voir l'aſſiſtance.
Quarante, (qui l'euſt crû?) quarante à leur abord
D'une Armée abatuë ont relevé le ſort,
Du coſté des vaincus rappellé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras?
Leur Chef nous a paru le Démon des combats,
Et trois fois ſa valeur d'un noble effet ſuivie
Au peril de ſon ſang a dégagé ma vie.

Que ne luy doy-je point ? & que ne doy-je à tous?
Ah, ſi nous les pouvions arréter parmy nous!
Que ma couronne alors ſe verroit aſſeurée!
Qu'il faudroit craindre peu pour la Toiſon dorée,
Ce treſor où les Dieux attachent nos Destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voiſins!
N'y peux-tu rien, Medée, & n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'eſt-il herbes, parfums, ny chants mysterieux,
Qui puiſſent nous unir ces bras victorieux?

ABS. Seigneur, il eſt en vous d'avoir cet avantage.
Le charme qu'il y faut eſt tout ſur ſon viſage,
Iaſon l'aime, & je croy que l'offre de ſon cœur
N'en ſeroit pas receuë avec trop de rigueur.
Vn favorable aveu pour ce digne Hymenée
Rendroit icy ſa courſe heureuſement bornée,
Son exemple auroit force, & feroit qu'à l'envy
Tous voudroient imiter le Chef qu'ils ont ſuivy.
Tous ſçauroient comme luy, pour faire une Maîtreſſe,
Perdre le ſouvenir des beautez de leur Grece,
Et tous ainſi que luy permettroient à l'Amour
D'obſtiner des Heros à groſſir voſtre Cour.

ÆÆ. Le refus d'un tel heur auroit trop d'injuſtice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel ſervice:
Le Ciel qui veut pour elle un Epoux étranger
Sous un plus digne joug ne ſçauroit l'engager.
Ouy, j'y conſens, Abſyrte, & tiendray meſme à grace
Que du Roy d'Albanie il rempliſſe la place,
Que la mort de Styrus permette à voſtre ſœur
L'incomparable choix d'un ſi grand ſucceſſeur.
Ma fille, ſi jamais les droits de la naiſſance...

CHA. Seigneur, je vous répons de ſon obeïſſance,
Mais je ne répons pas que vous trouviez les Grecs
Dans la meſme penſée & les meſmes reſpects.
Ie les connois un peu, vefve d'un de leurs Princes.
Ils ont averſion pour toutes nos Provinces,
Et leur païs natal leur imprime un amour,
Qui par tout les rappelle, & preſſe leur retour.
Ainſi n'eſperez pas qu'il ſoit des Hymenées,
Qui puiſſent à la voſtre unir leurs Destinées.
Ils les accepteront, ſi leur ſort rigoureux
A fait de leur Patrie un lieu malheur pour eux;

Mais le peril passé, leur soudaine retraite
Vous fera bientost voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'est point de nœud, qui les puisse obliger
A vivre sous les loix d'un Monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimast avec quelque tendresse,
Ie l'ay veu mille fois soûpirer pour sa Grece,
Et quelque illustre rang qu'il tinst dans vos Etats,
S'il eust eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eust fallu l'y suivre, ou m'en voir delaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils,
Comme ils ont mesme sang, ils ont mesmes esprits,
La Grece en leur idée est un sejour celeste,
Vn lieu seul digne d'eux, par là jugez du reste.
AÆ. Faites-les moy venir, que de leur propre voix
I'apprenne les raisons de cet injuste choix.
Et quant à ces Guerriers, que nos Dieux tutelaires
Au salut de l'Etat rendent si necessaires,
Si pour les obliger à vivre mes Sujets
Il n'est point dans ma Cour d'assez dignes objets,
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie,
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, & voyons dès demain
Ce que pourra sur eux le nom de Souverain.
Le Trosne a ses liens ainsi que l'Hymenée,
Et quand ce double nœud tient une ame enchaisnée,
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolatrie
Que tous ces grands Guerriers gardent pour leur Patrie:
Leur Grece a des climats, & plus doux, & meilleurs,
Mais commander icy vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une Couronne
Que la bonté du Ciel par leurs mains nous redonne,
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur doy quelque part,
Ie le perdrois sans eux, sans eux il court hazard,
Et c'est toûjours prudence en un peril funeste
D'offrir une moitié pour conserver le reste.
ABS. Vous les connoissez mal, ils sont trop genereux
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce seroit pour salaire
Prendre une part du vol qu'on taschoit à vous faire,

Vous piller un peu moins ſous couleur d'amitié,
Et vous laiſſer enfin ce reſte par pitié.
C'eſt-là, Seigneur, c'eſt-là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le Troſne a des ſplendeurs dont les yeux éblouis
Peuvent reduire une ame à l'oubly du pais;
Mais auſſi la Scythie ouverte à nos conqueſtes
Offre aſſez de matiere à couronner leurs teſtes.
Qu'ils régnent, mais par nous, & ſur nos ennemis,
C'eſt-là qu'il faut trouver un Sceptre à nos amis,
Et lors d'un ſacré nœud l'inviolable étreinte,
Tirera noſtre appuy d'où partoit noſtre crainte,
Et l'Hymen unira par des liens plus doux
Des Rois ſauvez par eux à des Rois faits par nous.

AÆ. Vous regardez trop toſt comme voſtre heritage
Vn Troſne dont en vain vous craignez le partage:
I'ay d'autres yeux, Abſyrte, & vois un peu plus loin.
Ie veux bien reſerver ce remede au beſoin,
Ne faire point cette offre à moins que neceſſaire;
Mais s'il y faut venir, rien ne m'en peut diſtraire.
Les voicy, parlons-leur, & pour les arréter,
Ne leur refuſons rien qu'ils daignent ſouhaiter.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, MEDEE, IASON, PELEE, IPHITE, ORPHEE, ARGONAVTES.

AÆ. GVerriers par qui mon ſort devient digne d'envie,
Heros, à qui je dois, & le Sceptre, & la vie,
Après tant de bien-faits, & d'un ſi haut éclat,
Voulez-vous me laiſſer la honte d'eſtre ingrat?
Ie ne vous fais point d'offre, & dans ces lieux ſauvages
Ie ne découvre rien digne de vos courages;
Mais ſi dans mes Etats, mais ſi dans mon Palais
Quelque choſe avoit pû meriter vos ſouhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extreſme
Luy donneroit un prix qu'il n'a pas de luy-meſme,

Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.
JAS. Si nos bras animez par vos destins propices
Vous ont rendu, Seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encore après un sort si doux
Que vos commandemens puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, & pour ce qu'on peut faire,
Et s'il nous est permis de vous le demander...
AÆ. Attendez tout d'un Roy qui veut tout accorder.
I'en jure le Dieu Mars, & le Soleil mon pere,
Et me puisse à vos yeux accabler leur colere,
Si mes sermens pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits.
JAS. Seigneur, j'ose vous dire après cette promesse
Que vous voyez la fleur des Princes de la Grece,
Qui vous demandent tous d'une commune voix
Vn tresor qui jadis fut celuy de ses Rois,
La Toison d'Or, Seigneur, que Phryxus vostre gendre,
Phryxus nostre parent... *AÆ.* Ah, que viens-je d'entendre!
MED. Ah, perfide! *IAS.* A ce mot vous paroissez surpris!
Nostre peu de secours se met à trop haut prix;
Mais enfin, je l'avouë, un si précieux gage
Est l'unique motif de tout nostre voyage.
Telle est la dure loy que nous font nos Tyrans,
Que luy seul nous peut rendre au sein de nos parens,
Et telle est leur rigueur, que sans cette conqueste
Le retour au pais nous coûteroit la teste.
AÆ. Ah, si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais vostre banniſſement.
Princes, tel est mon sort que la Toison ravie
Me doit coûter le Sceptre; & peut-estre la vie,
De sa perte dépend celle de tout l'Etat,
En former un desir c'est faire un attentat,
Et si jusqu'à l'effet vous pouvez le reduire,
Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.
JAS. Qui vous l'a dit, Seigneur? quel tyrannique effroy
Fait cette illusion aux destins d'un grand Roy?
AÆ. Vostre Phryxus luy-mesme a servy d'interprete
A ces ordres des Dieux dont l'effet m'inquiéte,
Son Ombre en mots exprès nous les a fait sçavoir.
JAS. A des fantosmes vains donnez moins de pouvoir.

Vne ombre eſt toûjours ombre, & des nuits éternelles
Il ne ſort point de jours qui ne ſoient infidelles.
Ce n'eſt point à l'Enfer à diſpoſer des Rois,
Et les ordres du Ciel n'empruntent point ſa voix:
Mais vos bontez par-là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace,
Et c'eſt pour colorer un trop juſte refus,
Que vous faites parler cette Ombre de Phryxus.

AÆ. Quoy! de mon noir deſtin la triſte certitude
Ne ſeroit qu'un pretexte à mon ingratitude,
Et quand je vous doy tout, je voudrois eſſayer
Vn mauvais artifice à ne nous rien payer?
Quoy que vous en croyiez, quoy que vous puiſſiez dire,
Pour vous deſabuſer partageons mon Empire.
Cette offre peut-elle eſtre un refus coloré,
Et répond-elle mal à ce que j'ay juré?

JAS. D'autres l'accepteroient avec pleine allegreſſe;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grece,
Et ces Heros ſortis, ou des Dieux, ou des Rois,
Ne ſont pas mes Sujets pour vivre ſous mes loix.
C'eſt à l'heur du retour que leur courage aſpire,
Et non pas à l'honneur de me faire un Empire.

AÆ. Rien ne peut donc changer ce rigoureux deſir?

JAS. Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choiſir,
Ce n'eſt que perdre temps qu'en parler davantage,
Et vous ſçavez à quoy le ſerment vous engage.

AÆ. Temeraire ſerment qui me fait une loy,
Dangereuſe pour vous, ou funeſte pour moy.
La Toiſon eſt à vous, ſi vous pouvez la prendre,
Car ce n'eſt pas de moy qu'il vous la faut attendre.
Comme voſtre Phryxus l'a conſacrée à Mars,
Ce Dieu meſme luy fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut eſtre ſuivy que d'une mort certaine.
Il faut pour l'emporter quelque choſe au deſſus,
I'ouvriray la carriere, & ne puis rien de plus,
Il y va de ma vie, ou de mon Diadeſme;
Mais je tremble pour vous autant que pour moy-meſme.
Ie croirois faire un crime à vous le déguiſer,
Il eſt en voſtre choix d'en bien, ou mal uſer,
Ma parole eſt donnée, il faut que je la tienne,
Mais voſtre perte eſt ſeure à moins que de la mienne.

Adieu,

Adieu, penſez-y bien, toy, ma fille, dy-luy
A quels affreux perils il ſe livre aujourd'huy.

SCENE IV.

MEDE'E, IASON, ARGONAVTES.

MED. CEs perils ſont legers. *JAS.* Ah, divine Princeſſe.
ME. Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adreſſe,
Vous en avez, Iaſon, mais peut-eſtre après tout
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.
JAS. Madame, ſi jamais... *MED.* Ne dy rien, temeraire,
Tu ne ſçavois que trop quel choix pouvoit me plaire,
Celuy de la Toiſon m'a fait voir tes mépris,
Tu la veux, tu l'auras, mais apprens à quel prix.
Pour voir cette dépouille au Dieu Mars conſacrée,
A tous dans ſa foreſt il permet libre entrée;
Mais pour la conquerir qui s'oſe hazarder
Trouve un affreux Dragon commis à la garder.
Rien n'échape à ſa veuë, & le ſommeil ſans force,
Fait avec ſa paupiere un éternel divorce.
Le combat contre luy ne te ſera permis,
Qu'après deux fiers Taureaux par ta valeur ſoûmis;
Leurs yeux ſont tous de flame, & leur bruſlante haleine
D'un long embraſement couvre toute la Plaine.
Va leur faire ſouffrir le joug, & l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeſte ſillon:
C'eſt ce qu'il te faut faire, & dans ce champ horrible
Ietter une ſemence encore plus terrible,
Qui ſoudain produira des eſcadrons armez
Contre la meſme main qui les aura ſemez.
Tous ſi-toſt qu'ils naiſtront en voudront à ta vie,
Ie vay moy-meſme à tous redoubler leur furie.
Iuge par là, Iaſon, de la gloire où tu cours,
Et cherche où tu pourras des bras, & du ſecours.

SCENE V.

IASON, PELEE, IPHITE, ORPHEE, ARGONAVTES.

IAS. AMis, voilà l'effet de vostre impatience,
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'auroit livré ce précieux dépost,
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tost.
PEL. L'amour vous est bien doux, & vostre espoir tranquille,
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumeroit quatre avec plus de raison
A cajoler Medée, & gagner la Toison.
Aprés que nos exploits l'ont si bien meritée,
Vn mot seul, un souhait deust l'avoir emportée;
Mais puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.
IAS. De Medée en couroux dissipez donc les charmes,
Combatez ce Dragon, ces Taureaux, ces Gensdarmes.
IPH. Les Dieux nous ont sauvez de mille autres dangers,
Et sont les mesmes Dieux en ces bords étrangers,
Pallas nous a conduits, & Iunon de nos testes
A parmy tant de mers écarté les tempestes,
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espere,
Regardez de Iunon briller la messagere,
Iris nous vient du Ciel dire ses volontez.
En attendant son ordre adorons ses bontez;
Prens ton lut, cher Orphée, & montre à la Déesse
Combien ce doux espoir charme nostre tristesse.

SCENE VI.

IRIS[a], *IVNON*, *PALLAS*, *IASON*, *ORPHEE*.

[a] *Iris eſt ſur l'Arc en Ciel, & Iunon & Pallas chacune dans ſon Char.*

ORP.[b] FEmme & ſœur du maiſtre des Dieux,
De qui le ſeul regard fait nos deſtins propices,
Nous as-tu jusqu'icy guidez ſous tes auſpices,
Pour nous voir perir en ces lieux?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pû nos armes
Nous l'avons fait dans les combats,
Contre les Monſtres & les charmes
C'eſt à toy maintenant de nous préter ton bras.

[b] *Il chante.*

IRIS. Princes, ne perdez pas courage,
Les deux meſmes Divinitez
Qui vous ont garantis ſur les flots irritez
Prennent voſtre défenſe en ce climat ſauvage.[c]
Les voicy toutes deux, qui de leur propre voix
Vous apprendront ſous quelles loix
Le Deſtin vous promet cette illuſtre conqueſte:
Elles ſçauront vous la faciliter,
Ecoutez leurs conſeils, & tenez l'ame preſte
A les executer.

[c] *Icy Iunon & Pallas ſe montrent dans leurs chars.*

IVN. Tous vos bras & toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Medée en fureur verſe ſur la Toiſon;
L'Amour ſeul aujourd'huy peut faire ce miracle,
Et Dragon, ny Taureaux ne vous feront obſtacle,
Pourveu qu'elle s'appaiſe en faveur de Iaſon.
Preſte à deſcendre en Terre afin de l'y reduire,
I'ay pris, & le viſage, & l'habit de ſa ſœur:
Rien ne vous peut ſervir, ſi vous n'avez ſon cœur,
Et ſi vous le gagnez, rien ne nous ſçauroit nuire.

PAL. Pour vous ſecourir en ces lieux,
Iunon change de forme, & va deſcendre en Terre,
Et pour vous proteger Pallas remonte aux Cieux,
Où Mars & quelques autres Dieux
Vont preſſer contre vous le Maiſtre du Tonnerre.

Le Soleil de son fils embrassant l'interest,
Voudra faire changer l'Arrest
Qui vous laisse esperer la Toison demandée;
Mais quoy qu'il puisse faire, asseurez-vous qu'enfin
L'Amour fera vostre destin,
Et vous donnera tout, s'il vous donne Medée.[a]

[a] *Icy tout d'un temps Iris disparoit, Pallas remonte au Ciel, & Iunon descend en Terre, en traversant toutes deux le Theatre, & faisant croiser leurs chars.*

IAS. Et bien, si mes conseils... *PEL.* N'en parlons plus, Iason,
Cet Oracle l'emporte, & vous aviez raison.
Aimez, le Ciel l'ordonne, & c'est l'unique voye
Qu'après tant de trauaux il ouvre à nostre joye.
N'y perdons point de temps, & sans plus de sejour
Allons sacrifier au tout-puissant Amour.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IASON, IVNON.[b]

[b] *Sous le visage de Chalciope.*

IVN. NOvs pouvons à l'écart sur ces rives du Phase
Parler en seureté du feu qui vous embrase,
Souvent vostre Medée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux resver s'échape du Palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altiere,
De sa sœur tout exprès j'ay pris l'image entiere,
Mon visage a mesme air, ma voix a mesme ton,
Vous m'en voyez la taille, & l'habit, & le nom,
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisemens j'ay déja rétably
Presque en toute sa force un amour affoibly.
L'horreur de vos perils que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiéte excite mille alarmes,
Elle blasme déja son trop d'emportement:
C'est à vous d'achever un si doux changement.
Vn soûpir poussé juste en suite d'une excuse
Perce un cœur bien avant quand luy-mesme il s'accuse,

Et qu'un ſecret retour le force à reſſentir
De ſa fureur trop prompte un tendre repentir.
JAS. Déeſſe, quels encens... *IVN.* Traitez-moy de Princeſſe,
Iaſon, & laiſſez-là l'encens, & la Déeſſe,
Quand vous ſerez en Grece, il y faudra penſer;
Mais icy vos devoirs s'en doivent dispenſer.
Par ce respect ſupreſme ils m'y feroient connoiſtre,
Laiſſez-y-moy paſſer pour ce que je feins d'eſtre,
Iusqu'à ce que le cœur de Medée adoucy...
JAS. Madame, (puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainſi,)
Vos ordres me ſeront des loix inviolables,
I'auray pour les remplir des ſoins infatigables,
Et mon amour plus fort... *IVN.* Ie ſçay que vous aimez,
Que Medée a des traits dont vos ſens ſont charmez:
Mais cette paſſion eſt-elle en vous ſi forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Ne ſouffre-t'elle plus l'image du paſſé?
Le portrait d'Hypſipile eſt-il tout effacé?
JAS. Ah! *IVN.* Vous en ſoûpirez! *IAS.* Vn reſte de tendreſſe
M'échape encor au nom d'une belle Princeſſe,
Mais comme aſſez ſouvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Medée ont aiſément la gloire
D'abatre dans le mien l'effet de ſa memoire.
IVN. Peut-eſtre elle n'eſt pas ſi loin que vous penſez.
Ses vœux de vous attendre enfin ſe ſont laſſez,
Et n'ont pû reſiſter à cette impatience
Dont tous les vrais Amants ont trop d'experience.
L'ardeur de vous revoir l'a hazardée aux flots,
Elle a pris après vous la route de Colchos,
Et moy, pour empeſcher que ſa flame importune
Ne rompiſt ſur ces bords toute voſtre fortune,
I'ay ſoûlevé les Vents, qui briſant ſon vaiſſeau
Dans les flots mutinez ont ouvert ſon tombeau.
IAS. Helas! *IVN.* N'en craignez point une funeſte iſſuë;
Dans ſon propre Palais Neptune l'a receuë.
Comme il craint pour Pelie, à qui voſtre retour
Doit coûter la couronne, & peut-eſtre le jour,
Il va taſcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renvoira plus pompeuſe, & plus belle,
Rattacher voſtre cœur à des liens ſi doux,
Ou du moins exciter des ſentimens jaloux,

Qui vous rendent Medée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous periſſiez en le voulant forcer,
Ou qu'à voſtre conqueſte il faille renoncer.
Dès ſon premier abord une ſoudaine flame
D'abſyrte à ſes beautez livrera toute l'ame,
L'Amour me l'a promis, il en ſera charmé;
Mais vous ſerez ſans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce Dieu qui l'a ſauvée,
Emporter la Toiſon avant ſon arrivée.
Voſtre Amante paroit, agiſſez en Amant
Qui veut en effet vaincre, & vaincre promptement.

SCENE II.

IASON, IVNON, MEDEE.

MED. QVe faites-vous, ma ſœur, avec ce temeraire?
Quand ſon orgueil m'outrage, a-t'il dequoy vous plaire,
Et vous a-t'il reduite à luy ſervir d'appuy,
Vous qui parliez tantoſt, & ſi haut, contre luy?
IVN. Ie ſuis toûjours ſincere, & dans l'idolatrie
Qu'en tous ces Heros Grecs je voy pour leur Patrie,
Si voſtre cœur étoit encor à ſe donner,
Ie ferois mes efforts à vous en détourner,
Ie vous dirois encor ce que j'ay ſçeu vous dire;
Mais l'amour ſur tous deux a déja trop d'empire,
Il vous aime, & je voy qu'avec les meſmes traits...
MED. Que dites-vous, ma ſœur? il ne m'aima jamais;
A quelque complaiſance il a pû ſe contraindre,
Mais s'il feignit d'aimer, il a ceſſé de feindre,
Et me l'a bien fait voir en demandant au Roy,
En ma preſence meſme, un autre prix que moy.
IVN. Ne condamnons perſonne avant que de l'entendre.
Sçavez-vous les raiſons dont il ſe peut defendre?
Il m'en a dit quelqu'une, & je ne puis nier,
Non-pas qu'elle ſuffiſe à le juſtifier,
Il eſt trop criminel, mais que du moins ſon crime
N'eſt pas du tout ſi noir, qu'il l'eſt dans voſtre eſtime,
Et ſi vous la ſçaviez, peut-eſtre à voſtre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuſer ſon amour.

MED. Quoy ! ce laſche tantoſt ne m'a pas regardée,
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Medée,
Et je pourrois encor l'entendre diſcourir?
JAS. Le diſcours ſieroit mal à qui cherche à mourir.
I'ay merité la mort ſi j'ay pû vous déplaire,
Mais ceſſez contre moy d'armer voſtre colere,
Vos Taureaux, vos Dragons ſont icy ſuperflus,
Dites-moy ſeulement que vous ne m'aimez plus,
Ces deux mots ſuffiront pour reduire en pouſſiere...
MED. Va, quand il me plaira, j'en ſçay bien la maniere,
Et ſi ma bouche encor n'en fulmine l'Arreſt,
Rens graces à ma ſœur qui prend ton intereſt.
Par quel Art, par quel charme as-tu pû la ſeduire,
Elle, qui ne cherchoit tantoſt qu'à te détruire?
D'où vient que mon cœur meſme à demy revolté
Semble vouloir s'entendre avec ta laſcheté,
Et de tes actions favorable interprete
Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te ſouhaite?
Par quelle illuſion luy fais-tu cette loy?
Serois-tu dans mon Art plus grand maiſtre que moy?
Tu mets dans tous mes ſens le trouble & le divorce,
Ie veux ne t'aimer plus, & n'en ay pas la force.
Acheve d'éblouir un ſi juſte courroux
Qu'offuſquent malgré moy des ſentimens trop doux;
Car enfin, & ma ſœur l'a bien pû reconnoiſtre,
Tout violent qu'il eſt, l'amour ſeul l'a fait naiſtre,
Il va juſqu'à la haine, & toutefois, helas,
Ie te hairois peu, ſi je ne t'aimois pas.
Mais parle, & ſi tu peux, montre quelque innocence.
JAS. Ie renonce, Madame, à toute autre défenſe.
Si vous m'aimez encor, & ſi l'amour en vous
Fait naiſtre cette haine, anime ce courroux,
Puiſque de tous les deux ſa flame eſt triomphante,
Le courroux eſt propice, & la haine obligeante.
Ouy, puiſque cet amour vous parle encor pour moy,
Il ne vous permet pas de douter de ma foy,
Et pour vous faire voir mon innocence entiere
Il éclaire vos yeux de toute ſa lumiere,
De ſes rayons divins le vif diſcernement
Du chef de ces Heros ſepare voſtre Amant.
Ces Princes, qui pour vous ont expoſé leur vie,
Sans qui voſtre Province alloit eſtre aſſervie,

Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tous mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur General.
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire
Ont répandu sur moy la plus brillante gloire,
Eux tous ont par ma voix demandé la Toison;
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Iason,
Il ne vouloit que vous; mais pouvoit-il dédire
Ces Guerriers dont le bras a sauvé vostre Empire,
Et par une bassesse indigne de son rang
Demander pour luy seul tout le prix de leur sang?
Pouvois-je les trahir, moy, qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Ioindre le nom de lasche, & le titre d'ingrat?
Auriez-vous pû m'aimer couvert de cette honte?

IVN. Ma sœur, dites le vray, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t'il fait qu'un cœur noble, & vraiment genereux...

MED. Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sçauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime,
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le Heros fasse taire l'Amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Iason, en faire un sacrifice.
Peut-estre j'aurois pû t'en entendre blasmer,
Mais non pas t'en hair, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour quand l'amour en est cause.

IVN. Voyez à quoy pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Iason, des bontez de ma sœur,
Qui semble se resoudre à vous rendre son cœur,
Et laissez à vos Grecs au peril de leur vie
Chercher cette Toison si chere à leur envie.

IAS. Quoy, les abandonner en ce pas dangereux?

MED. N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux?

IAS. Ie suis leur Chef, Madame, & pour cette conqueste
Mon honneur me condamne à marcher à leur teste,
I'y dois perir comme eux, s'il leur faut y perir,
Et bien-tost à leur teste on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal pour essayer mes armes
A forcer des perils qu'ont préparé vos charmes,
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous
N'étoit un attentat contre vostre couroux,

Ouy,

Ouy, ce que nos Destins m'ordonnent que j'obtienne,
Ie le veux de vos mains, & non pas de la mienne.
Si ce tresor par vous ne m'eſt point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé,
Et mon ſang à vos yeux ſur ce triſte rivage
De vos juſtes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, Madame, accepter la rigueur,
Voſtre nom en la bouche, & voſtre image au cœur,
Et mon dernier ſoûpir par un pur ſacrifice
Sauver toute ma gloire, & vous rendre juſtice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon ſort,
Vn reſpect amoureux a ſeul cauſé ma mort!
Quel heur de voir ma mort charger la Renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir... *MED.* Va, ne me dy plus rien,
Ie feray mon devoir, comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'eſtre cher, ſi la gloire t'eſt chere,
Ie ne trahiray point mon pais, & mon pere,
Le deſtin de l'Etat dépend de la Toiſon,
Et je commence enfin à connoiſtre Iaſon.
Ces Paniques terreurs pour ta gloire flétrie
Nous déguiſent en vain l'amour de ta Patrie,
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat
Sous ces fauſſes couleurs ne fait que trop d'éclat;
Mais s'il faut la Toiſon pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traiſner ton exil de contrée en contrée,
Et ne préſume pas, pour te voir trop aimé,
Abuſer en Tyran de mon cœur enflamé.
Puiſque le tien s'obſtine à braver ma colere,
Que tu me fais des loix, à moy qui t'en doy faire,
Ie reprens cette foy que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.
IAS. Moy, vous quitter, Madame! ah, que c'eſt mal connoiſtre
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naiſtre!
Que nos Heros en Grece emportent leur butin,
Iaſon auprès de vous attache ſon deſtin.
Donnez-leur la Toiſon qu'ils ont presque achetée,
Ou ſi leur ſang verſé l'a trop peu meritée,
Ioignez-y tout le mien, & laiſſez-moy l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que ſi le ſouvenir de vous avoir ſervie
Me reſerve pour vous quelque reſte de vie,

Soit qu'il faille à Colchos borner noſtre ſejour,
Soit qu'il vous plaiſe ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlants, ſous les Zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées,
I'y baiſeray par tout les marques de vos pas.
Point pour moy de Patrie où vous ne ſerez pas,
Point pour moy... *MED.* Quoy, Iaſon, tu pourrois pour Medée
Etouffer de ta Grece, & l'amour, & l'idée?
IAS. Ie le pourray, Madame, & de plus...

[a] *A Iunon.*

[b] *Icy l'on voit ſortir du milieu du Phaſe le Dieu Glauque, avec deux Tritons, & deux Sirenes qui chantent, cependant qu'une grande Conque de Nacre, ſemée de branches de Coral, & de pierres précieuſes, portée par quatre Dauphins, & ſoûtenuë par quatre Vents en l'air, vient inſenſiblement s'arrêter au milieu de ce meſme Fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette Conque merveilleuſe fond dans l'eau, & laiſſe voir la Reine Hypſipile aſſiſe comme dans un Troſne, & ſoudain Glauque commande aux Vents de s'envoler, aux Tritons & aux Sirenes de diſparoiſtre, & au Fleuve de retirer une partie de ſes eaux, pour laiſſer prendre terre à Hypſipile. Les Tritons, le Fleuve, les Vents, & les Sirenes obeïſſent, & Glauque ſe perd luy-meſme au fond de l'eau ſi-toſt qu'il a parlé. En ſuite dequoy Abſyrte donne la main à Hypſipile, pour ſortir de cette Conque, qui s'abyſme auſſi-toſt dans le Fleuve.*

SCENE III.

ABSYRTE, IVNON, IASON, MEDEE.

ABS. AH, mes ſœurs,
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs?
Sur ce Fleuve mes yeux ont veu de cette roche
Comme un Troſne florant qui de nos bords s'approche.
Quatre Monſtres marins courbent ſous ce fardeau,
Quatre Nains emplumez le ſoûtiennent ſur l'eau,
Et découpant les airs par un batement d'aiſles,
Luy ſervent de rameurs, & de guides fidelles.
Sur cet amas brillant de Nacre, & de Coral
Qui ſillonne les flots de ce mouvant criſtal,
L'Opale étincelante à la Perle meſlée
Renvoye un jour pompeux vers la voûte étoilée...
Les Nymphes de la Mer, les Tritons tout autour
Semblent au Dieu caché faire à l'envy leur Cour,
Et ſur ces flots heureux qui treſſaillent de joye
Par mille bonds divers ils luy tracent la voye.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux
Par un commun accord ces moites Demidieux.
Puiſſent-t'ils ſur ces bords arréter ce Miracle!
Admirez avec moy ce merveilleux ſpectacle,
Le voilà qui les ſuit, voyez-le s'avancer.
IAS. [a] Ah, Madame. *IVN.* Voyez ſans vous embaraſſer. [b]

SCENE IV.

ABSYRTE, IVNON, MEDEE, IASON, GLAVQVE, SYRENES, TRITONS, HYPSIPILE.

ABS. TElle Venus ſortit du ſein de l'Onde
Pour faire regner dans le Monde,
Les Ieux, & les plaiſirs, les Graces, & l'Amour,
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le ſein émaillé de Flore
Verſe la roſée, & le jour. * Elles chantent.

* Objet divin, qui vas de ce rivage
Bannir ce qu'il a de ſauvage,
Pour y faire regner les Graces, & l'Amour;
Telle, & plus adorable encore,
Que n'eſt Venus, que n'eſt l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABS. Quelle beauté, mes ſœurs, dans ce Troſne enfermée
De ſon premier coup d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?
HYP. Iuſte Ciel, il me voit, & ne s'avance pas:
GLA. Allez Tritons, allez Sirenes,
Allez Vents, & rompez vos chaiſnes,
Neptune eſt ſatisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a ſon entier effet.
Iaſon, voy les bontez de ce meſme Neptune,
Qui pour achever ta fortune
A ſauvé du naufrage, & renvoye à tes vœux
La Princeſſe qui ſeule eſt digne de ta flame:
A ſon aſpect r'allume tous tes feux,
Et pour répondre aux ſiens rens-luy toute ton ame.
Et toy qui jùsques à Colchos
Dois à tant de beautez un aſſeuré paſſage,
Fleuve, pour un moment retire un peu tes flots,
Et laiſſe approcher ton rivage.
ABS. Princeſſe, en qui du Ciel les merveilleux efforts
Se ſont pleus d'animer ſes plus rares treſors,

Souffrez qu'au nom du Roy dont je tiens la naiſſance
Ie vous offre en ces lieux une entiere puiſſance.
Régnez dans ſes Etats, régnez dans ſon Palais,
Et pour premier hommage à vos divins attraits...
HYP. Faites moins d'honneur, Prince, à mon peu de merite,
Ie ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Iaſon, vous paſſiſſez!
Dites-moy pour le moins ſi vous me connoiſſez.
JAS. Ie ſçay bien qu'à Lemnos vous étiez Hypſipile,
Mais icy... *HYP.* Qui vous rend de la ſorte immobile?
Ne ſuis-je plus la meſme arrivant à Colchos?
JAS. Ouy, mais je n'y ſuis pas le meſme qu'à Lemnos.
HYP. Dieux, que viens-je d'ouyr? *IAS.* I'ay d'autres yeux, Madame,
Voyez cette Princeſſe, elle a toute mon ame,
Et pour vous épargner les discours ſuperflus,
Icy je ne connois, & ne voy rien de plus.
HYP. O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et s'il commence ainſi, quelle ſera la ſuite?
MED. Non, non, Madame, non, je ne veux rien d'autruy,
Reprenez voſtre amant, je vous laiſſe avec luy.
Ne m'offre plus un cœur dont une autre eſt maîtreſſe,
Volage, & reçoy mieux cette grande Princeſſe.
Adieu, des yeux ſi beaux valent bien la Toiſon.
[a] *A Iunon.* *IAS.* [a] Ah, Madame, voyez qu'avec peu de raiſon...
IVN. Suivez ſans perdre temps, je ſçauray vous rejoindre.
Madame, on vous trahit, mais voſtre heur n'eſt pas moindre:
Mon frere qui s'apreſte à vous conduire au Roy
N'a pas moins de merite, & tiendra mieux ſa foy.
Si je le connoy bien, vous avez qui vous vange,
Et ſi vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Ie vous laiſſe en reſoudre, & prens quelques moments
Pour rétablir le calme entre ces deux Amants.

SCENE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABS. MAdame, si j'osois dans le trouble où vous êtes
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrettes,
Si j'osois faire voir à ces divins Tyrans
Ce qu'ont déja soûmis de si doux conquerants,
Ie mettrois à vos pieds le Trosne, & la Couronne,
Où le Ciel me destine, & que le sang me donne.
Mais puisque vos douleurs font taire mes desirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soûpirs,
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYP. Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé.
Si c'est à mon amour une peine cruelle,
Où je cherche un Amant, de voir un infidelle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas,
De faire une conqueste où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, & que vostre personne
N'eust dequoy me toucher plus que vostre Couronne;
Le Ciel me donne un Sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos Etats je ne voudrois que vous.
Mais ne vous flatez point sur ces marques d'estime,
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, vostre presence imprime;
Quand l'Vnivers entier vous connoistroit pour Roy,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moy?

ABS. Vous y serez, Madame, & pourrez toute chose.
Le change de Iason déja vous y dispose,
Et pour peu qu'il soûtienne encor cette rigueur,
Le dépit malgré vous, vous rendra vostre cœur.
D'un si volage Amant que pourriez-vous attendre?

HYP. L'inconstance me l'oste, elle peut me le rendre.

ABS. Quoy, vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos loix,
En devenant perfide une seconde fois?

HYP. Prince, vous sçavez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir malgré luy dans nos fers retombé
Echaper à l'objet qui nous l'a desrobé,

Et sur une rivale, & confuse, & trompée,
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le Ciel en courroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je serviray d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flame inutile,
Aimez en d'autres lieux, & plaignez Hypsipile,
Et s'il vous reste encor quelque bonté pour moy,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du Roy.

ABS. Vostre plainte, Madame, auroit pour toute issuë
Vn nouveau déplaisir de la voir mal receuë,
Le Roy le veut pour Gendre, & ma sœur pour Epoux.

HYP. Il me rendra justice, un Roy la doit à tous,
Et qui la sacrifie aux tendresses de pere,
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABS. A quelle rude épreuve engagez-vous ma foy,
De me forcer d'agir contre ma sœur, & moy?
Mais n'importe, le temps & quelque heureux service
Pourront à mon amour vous rendre plus propice;
Tandis, souvenez-vous que jusqu'à se trahir
Ce Prince malheureux cherche à vous obeïr.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AÆTE, IASON.

AÆ. IE vous devois assez pour vous donner Medée,
Iason, & si tantost vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conqueste,
Qui doit faire tomber mon Trosne, ou vostre teste,
Et vous puis-je accepter pour gendre, & vous cherir,
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre, ou perir?
Prétendre à la Toison par l'Hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille,
Et si vous abusez de ce que j'ay promis,
Vous étes le plus grand de tous mes ennemis.
Ie ne m'en puis dédire, & le serment me lie,
Mais si tant de perils vous laissent quelque vie,
Après avoir perdu ce Roy que vous bravez,
Aller porter vos vœux à qui vous les devez:
Hypsipile vous aime, elle est Reine, elle est belle,
Fuyez nostre vangeance, & régnez avec elle.

IAS. Quoy, parler de vangeance, & d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous:
Vous présumer perdu sur la foy d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglement vostre ame trop credule,
Comme si sur la peau d'un chetif animal
Le Ciel avoit écrit tout vostre sort fatal!
Ce que l'Ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prieres d'un gendre.
Me donner la Princesse, & pour dot la Toison,
Ce n'est que l'asseurer dedans vostre maison,
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur supresme
Ie deviendray soudain une part de vous mesme,

Et que ce meſme bras qui vous a pû ſauver
Sera toûjours armé pour vous la conſerver.

ÆÆ. Vous prenez un peu tard une mauvaiſe adreſſe.
Nos eſprits ſont plus lourds que ceux de voſtre Grece;
Mais j'ay d'aſſez bons yeux, dans un ſi juſte effroy,
Pour démeſler ſans peine un gendre d'avec moy.
Ie ſçay que l'union d'un époux à ma fille,
De mon ſang & du ſien forme une autre famille,
Et que ſi de moy-meſme elle fait quelque part,
Cette part de moy-meſme a ſes deſtins à part.
Ce que l'Ombre a prédit ſe fait aſſez entendre,
Ceſſez de vous forcer à devenir mon gendre,
Ce ſeroit un honneur qui ne vous plairoit pas,
Puiſque la Toiſon ſeule a pour vous des appas,
Et que ſi mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Medée.

IAS. C'eſt faire trop d'outrage à mon cœur enflamé,
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimay,
Et mon amour n'eſt pas un amour Politique,
Que le beſoin colore, & que la crainte explique.
Mais n'ayant que moy-meſme à vous parler pour moy,
Ie n'oſois eſperer d'eſtre écouté d'un Roy,
Ny que ſur ma parole il me creuſt de naiſſance
A porter mes deſirs juſqu'à ſon alliance.
Maintenant qu'une Reine a fait voir que mon ſang
N'eſt pas fort au deſſous de cet illuſtre rang,
Qu'un refus de ſon Sceptre après voſtre victoire
Montre qu'on peut m'aimer ſans hazarder ſa gloire,
I'oſe un peu moins timide offrir avec ma foy
Ce que veut une Reine à la fille d'un Roy.

ÆÆ. Et cette meſme Reine eſt un exemple illuſtre,
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne luſtre,
L'état où l'a reduit voſtre fidelité
Nous inſtruit hautement de cette verité,
Que ma fille avec vous ſeroit fort aſſeurée,
Sur les gages douteux d'une foy parjurée.
Ce Troſne refuſé dont vous faites le vain,
Nous doit donner à tous horreur de voſtre main.
Il ne faut pas ainſi ſe joüer des Couronnes,
On doit toûjours reſpect au Sceptre, à nos perſonnes:
Mépriſer cette Reine en preſence d'un Roy,
C'eſt manquer de prudence auſſi bien que de foy.

Le Ciel

Le Ciel nous unit tous en ce grand caractere,
Ie ne puis estre Roy, sans estre aussi son frere,
Et si vous étiez né mon Sujet, ou mon fils,
I'aurois déja puny l'orgueil d'un tel mépris,
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà, pensez bien que tel est vostre sort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypsipile, ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la Toison conquise,
Mais je ne doy pas craindre en ces perils nouveaux
Que vostre vie échape aux feux de nos Taureaux.

SCENE II.

AÆTE, HYPSIPILE, IASON.

AÆ. MAdame, j'ay parlé, mais toutes mes paroles
Ne sont auprès de luy que des discours frivoles,
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux,
Comme ils ont plus de force, ils reüssiront mieux.
Arrachez-luy du sein cette funeste envie
Qui dans ce mesme jour luy va coûter la vie;
Ie vous devray beaucoup si vous touchez son cœur,
Iusques à le sauver de sa propre fureur:
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais sort, c'est épargner nos larmes.

SCENE III.

HYPSIPILE, IASON.

HYP. ET bien, Iason, la mort a-t'elle de tels biens,
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens,
Et sa douceur pour vous seroit-elle moins pure,
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Ouy, ce glorieux tître est si doux à porter,
Que de tout vostre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succede à l'amitié passée
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée;

Pour mieux punir ce cœur d'avoir ſçeu vous cherir,
Il faut vous voir enſemble, & changer, & perir,
Il faut que le tourment d'eſtre trop toſt vangée
Se meſle aux déplaiſirs de me voir outragée,
Que l'amour au dépit ne cedant qu'à moitié,
Si-toſt qu'il eſt banny, rentre par la pitié,
Et que ce meſme feu que je devrois éteindre
M'oblige à vous haïr, & me force à vous plaindre.
Ie ne t'empeſche pas, volage, de changer,
Mais du moins en changeant laiſſe-moy me vanger.
C'eſt eſtre trop cruel, c'eſt trop croiſtre l'offenſe,
Que m'oſter à la fois ton cœur, & ma vangeance,
Le ſupplice où tu cours la va trop toſt finir,
Ce n'eſt pas me vanger, ce n'eſt que te punir,
Et toute ſa rigueur n'a rien qui me ſoulage,
S'il n'eſt de mon ſouhait, & le choix, & l'ouvrage.
Helas, ſi tu pouvois le laiſſer à mon choix,
Ton ſupplice, il ſeroit de rentrer ſous mes loix,
De m'attacher à toy d'une chaiſne plus forte,
Et de prendre en ta main le Sçeptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime eſt effacé,
I'ay déja ſi tu veux oublié le paſſé:
Mais qu'inutilement je me montre ſi bonne,
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne.
Quoy, tu ne répons rien, & mes plaintes en l'air
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour te faire parler?

IAS. Que voulez-vous, Madame, icy que je vous die?
Ie ne connoy que trop quelle eſt ma perfidie,
Et l'état où je ſuis ne ſçauroit conſentir
Que j'en faſſe une excuſe, ou montre un repentir.
Après ce que j'ay fait, après ce qui ſe paſſe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaiſe grace.
Laiſſez dans le ſilence un coupable obſtiné,
Qui ſe plaiſt dans ſon crime, & n'en eſt point gené.

HYP. Parle toutefois, parle, & non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juſte colere:
Parle pour m'arracher ces tendres ſentimens,
Que l'Amour enracine au cœur des vrais Amants;
Repaſſe mes bontez, & tes ingratitudes,
Ioins-y, ſi tu le peux, des coups encor plus rudes,
Ce ſera m'obliger, ce ſera m'obeir,
Ie te devray beaucoup, ſi je te puis haïr,

Et ſi de tes forfaits la peinture étenduë
Ne laiſſe plus flotter ma haine ſuſpenduë.

JAS. Que diray-je aprés tout que ce que vous ſçavez?
Madame, rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'eſt pas glorieux pour une grande Reine
De montrer de l'amour, & devoir de la haine,
Et le ſexe & le rang ſe doivent ſouvenir
Qu'il leur ſied bien d'attendre, & non de prévenir,
Et que c'eſt profaner la Dignité ſuprême
Que de luy laiſſer dire, *On me trahit, & j'aime.*

HYP. Ie le puis dire, ingrat, ſans bleſſer mon devoir,
C'eſt mon époux en toy que le Ciel me fait voir,
Du moins ſi la parole & receuë & donnée
A des nœuds aſſez forts pour faire un Hymenée.
Reſſouvien-t'en, volage, & des chaſtes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Ie te laiſſay partir afin que ta conqueſte
Remiſt ſous mon empire une plus digne teſte,
Et qu'une Reine euſt droit d'honorer de ſon choix
Vn Heros que ſon bras euſt fait égal aux Roys.
I'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire
Recompenſer ta flame, & payer ta victoire,
Et quand jusques icy je t'apporte ma foy,
Ie trouve en arrivant que tu n'es plus à moy.
Helas! je ne craignois que tes beautez de Grece,
Et je voy qu'une Scythe a rompu ta promeſſe,
Et qu'un climat barbare a des traits aſſez doux,
Pour m'avoir de mes bras enleué mon époux.
Mais dy-moy, ta Medée eſt-elle ſi parfaite?
Ce que cherche Iaſon vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé j'en fais juges tes yeux.
Tu ſoûpires en vain, il faut t'expliquer mieux,
Ce ſoûpir échapé me dit bien quelque choſe,
Toute autre l'entendroit, mais ſans toy je ne l'oſe.
Parle donc, & ſans feinte, où porte-t'il ta foy?
Va-t'il vers ma rivale, ou revient-il vers moy?

JAS. Oſez autant qu'une autre, entendez-le, Madame,
Ce ſoûpir qui vers vous pouſſe toute mon ame,
Et concevez par-là jusqu'où vont mes malheurs,
De ſoûpirer pour vous, & de pretendre ailleurs.
Il me faut la Toiſon, il y va de la vie
De tous ces Demy-Dieux que bruſle meſme envie,

Il y va de ma gloire, & j'ay beau ſoûpirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
I'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joye,
Mais pour ſortir d'icy je n'ay que cette voye,
Et le meſme intereſt qui vous fit conſentir,
Malgré tout voſtre amour, à me laiſſer partir,
Le meſme me deſrobe icy voſtre Couronne;
Pour faire ma conqueſte il faut que je me donne,
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en eſclave, & me vende à ce prix.
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il ſoûpire.
Ne me condamnez plus, Madame, à le redire,
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, & redoublent les miens,
Et cet aveu d'un crime où le Deſtin m'attache
Groſſit l'indignité des remors que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Ie fuy voſtre preſence, & j'évite vos yeux.
L'Amour vous montre aux miens toûjours charmante, & belle,
Chaque moment allume une flame nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers deſirs,
De mon change forcé fait tous les déplaiſirs,
Et dans l'affreux ſupplice où me tient voſtre veuë,
Chaque coup d'œil me perce, & chaque inſtant me tuë.
Vos bontez n'ont pour moy que des traits rigoureux,
Plus je me vois aimé, plus je ſuis mal-heureux;
Plus vous me faites voir d'amour, & de merite,
Plus vous hauſſez le prix des treſors que je quitte,
Et l'excès de ma perte allume une fureur
Qui me donne moy-meſme à moy-meſme en horreur.
Laiſſez-moy m'affranchir de la ſecrette rage
D'eſtre en dépit de moy déloyal & volage,
Et puiſqu'icy le Ciel vous offre un autre époux,
D'un rang pareil au voſtre, & plus digne de vous,
Ne vous obſtinez point à geſner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez pourſuivie,
Oubliez un ingrat, qui jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroit, ne vous oublira pas,
Apprenez à quitter un laſche qui vous quitte.

HYP. Tu te confeſſes laſche? & veux que je t'imite,
Et quand tu fais effort pour te juſtifier,
Tu veux que je t'oublie, & ne peux m'oublier!

Ie voy ton artifice, & ce que tu medites.
Tu veux me conſerver, alors que tu me quittes,
Et par les attentats d'un flateur entretien
Me deſrober ton cœur, & retenir le mien:
Tu veux que je te perde, & que je te regrette,
Que j'approuve en pleurant la perte que j'ay faite,
Que je t'eſtime, & t'aime avec ta laſcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le Ciel l'ordonne ainſi, ton change eſt legitime,
Ton innocence eſt ſeure au milieu de ton crime,
Et quand tes trahiſons preſſent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton deſtin a tout fait.
Repren, repren, Iaſon, tes premieres rudeſſes,
Leur coup m'eſt bien plus doux que tes fauſſes tendreſſes,
Tes remords impuiſſants aigriſſent mes douleurs,
Ne me rends point ton cœur quand tu te vends ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre eſt laſche, & barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare,
Et c'eſt faire un hommage, & ridicule, & vain,
De preſenter le cœur, & retirer la main.

IAS. L'un & l'autre eſt à vous, ſi... *HYP.* N'acheve pas, traiſtre,
Ce que tu veux cacher ſe feroit trop paroiſtre,
Vn veritable amour ne parle point ainſi.

IAS. Trouvez donc les moyens de nous tirer d'icy.
La Toiſon emportée il agira, Madame,
Ce veritable amour qui vous donne mon ame,
Sinon... Mais, Dieux, que voy-je? O Ciel! je ſuis perdu,
Si j'ay tant de malheur qu'elle m'aye entendu.

SCENE IV.

MEDEE, HYPSIPILE.

MED. VOus l'avez veu, Madame, étes-vous ſatisfaite?

HYP. Vous en pouvez juger par ſa prompte retraite.

MED. Elle marque le trouble où ſon cœur eſt reduit,
Mais j'ignore après tout s'il vous quitte, ou me fuit.

HYP. Vous pouvez donc, Madame, ignorer quelque choſe?

MED. Ie ſçay que s'il me fuit, vous en étes la cauſe.

HYP. Moy, je n'en ſçay pas tant, mais j'avouë entre nous
Que s'il faut qu'il me quitte, il a beſoin de vous.

MED. Ce que vous en penſez me donne peu d'alarmes.
HYP. Ie n'ay que des attraits, & vous avez des charmes.
MED. C'eſt beaucoup en amour que de ſçavoir charmer.
HYP. Et c'eſt beaucoup auſſi que de ſe faire aimer.
MED. Si vous en avez l'Art, j'ay celuy d'y contraindre.
HYP. A faute d'eſtre aimée on peut ſe faire craindre.
MED. Il vous aima jadis? *HYP.* Peut-eſtre il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la Toiſon d'Or.
MED. Du moins quand je voudray flater ſon eſperance;
Il ſçaura de nous deux faire la difference.
HYP. I'en voy la difference aſſez grande à Colchos,
Mais elle ſeroit autre, & plus grande à Lemnos:
Les lieux aident au choix, & peut-eſtre qu'en Grece
Quelque troiſiéme objet ſurprendroit ſa tendreſſe.
MED. I'apprehende aſſez peu qu'il me manque de foy.
HYP. Vous eſtes plus adroite, & plus belle que moy,
Tant qu'il aura des yeux, vous n'avez rien à craindre.
MED. I'allume peu de feux qu'une autre puiſſe éteindre,
Et puiſqu'il me promet un cœur ferme, & conſtant...
HYP. Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.
MED. D'un Amant qui s'en va dequoy ſert la parole?
HYP. A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon Iſle il n'oſoit démentir...
MED. Eurent un peu de tort de le laiſſer partir.
HYP. Comme vous en aurez, ſi jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.
MED. Les captifs mal gardez ont droit de nous quitter.
HYP. I'avois quelque merite, & n'ay pû l'arréter.
MED. I'en ay peu, mais enfin s'il fait plus que le voſtre?
HYP. Vous aurez lieu de croire en valoir bien un autre:
Mais prenez moins d'appuy ſur un cœur uſurpé,
Il peut vous échaper, puiſqu'il m'eſt échapé.
MED. Voſtre eſprit n'eſt remply que de mauvais augures.
HYP. On peut ſur le paſſé former ſes conjectures.
MED. Le paſſé mal conduit n'eſt qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde eſpoir, ny peur.
HYP. Si j'ay conceu pour vous des craintes mal fondées...
MED. Laiſſons faire Iaſon, & gardons nos idées.
HYP. Avec ſincerité je dois vous avoüer
Que j'ay quelque ſujet encor de m'en loüer.
MED. Avec ſincerité je dois auſſi vous dire
Qu'aſſez malaiſément on ſort de mon empire,

Et que quand jusqu'à moy j'ay permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considerer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.
HYP. A vous dire le vray cette hauteur m'étonne.
Ie suis Reine, Madame, & les fronts couronnez...
MED. Et moy, je suis Medée, & vous m'importunez.
HYP. Cet indigne mépris que de mon rang vous faites...
MED. Connoissez-moy, Madame, & voyez où vous étes.
Si Iason pour vos yeux ose encor soûpirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu, souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'estre aimée on peut se faire craindre. [a]

[a] *Ce Palais doré se change en un Palais d'horreur, si-tost que Medée a dit le premier de ces cinq derniers Vers. Tout ce qu'il y a d'épouvantable, en la Nature y sert de Termes. L'Elephant, le Rhinocerot, le Lion, l'Once, les Tigres, les Leopards, les Pantheres, les Dragons, les Serpents, tous avec leurs Antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçans. Une grotte obscure borne la veuë, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la Perspective. Quatre Monstres affreux, & 4. rampants enferment Hypsipile, & semblent prests à la devorer.*

SCENE V.

HYPSIPILE.

QVe voy-je ? où suis-je ? ô Dieux ! quels abysmes ouverts
Exhalent jusqu'à moy les vapeurs des Enfers !
Que d'yeux étincelans sous d'horribles paupieres
Meslent au jour qui fuit d'effroyables lumieres !
O toy, qui crois par là te faire redouter,
Si tu l'as esperé, cesse de t'en flater.
Tu perds de ton grand Art la force, ou l'imposture,
A t'armer contre moy de toute la Nature.
L'amour au desespoir ne peut craindre la mort,
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hastez, Monstres, hastez vostre approche fatale.
Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale !
Cette honte est pour moy pire que le trépas,
Ie ne veux plus mourir, Monstres, n'avancez pas.
VNE V. [b] Monstres, n'avancez pas, une Reine l'ordonne,
Respectez ses appas,
Suivez les loix qu'elle vous donne,
Monstres, n'avancez pas. [c]
HYP. Quel favorable Echo pendant que je soûpire
Repete mes frayeurs avec un tel empire,
Et d'où vient que frappez par ces divins accents
Ces Monstres tout à coup deviennent impuissants ?

[b] *Derriere le Theatre.*

[c] *Les Monstres s'arrestent, si-tost que cette voix chante.*

LAV. C'eſt l'Amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur,
N'y mets donc point d'obſtacle,
Aime qui t'aime, & donne cœur pour cœur.

HYP. Quel prodige nouveau ! cét amas de nuages
Vient-il deſſus ma teſte éclater en orages?
Vous qui nous gouvernez, Dieux, quel eſt voſtre but?
M'annoncez-vous par là ma perte, ou mon ſalut?
Le nuage deſcend, il s'arrête, il s'entr'ouvre,
Et je voy... Mais ô Dieux, qu'eſt-ce que j'y découvre?
Seroit-ce bien le Prince? [a]

[a] *Un nuage deſcend juſqu'à terre, & s'y ſepare en deux moitiez, qui ſe perdent chacune de ſon coſté, il laiſſe ſur le Theatre le Prince Abſyrte.*

SCENE VI.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABS. OVy, Madame, c'eſt luy
Dont l'amour vous apporte un ferme & ſeur appuy.
Le meſme qui pour vous courant à ſon ſupplice
Contre un ingrat trop cher a demandé juſtice,
Le meſme vient encor diſſiper voſtre peur.
I'ay parlé contre moy, j'agis contre ma ſœur,
Et ſi-toſt que je voy quelque eſpoir de vous plaire,
Ie ne me connoy plus, je ceſſe d'eſtre frere.
Monſtres, diſparoiſſez, fuyez de ces beaux yeux,
Que vous avez en vain obſedez en ces lieux. [b]
Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes,
Pour détruire le reſte il faudroit d'autres charmes,
Contre ceux qu'on preſſoit de vous faire perir
Ie n'avois que les Airs par où vous ſecouriez
Et d'un Art tout-puiſſant les forces inconnuës
Ne me laiſſoient ouvert que le milieu des Nuës:
Mais le mien, quoy que moindre, a pleine authorité
De nous faire ſortir d'un ſejour enchanté.
Allons, Madame. *HYP.* Allons, Prince trop magnanime,
Prince digne en effet de toute mon eſtime.
ABS. N'aurez-vous rien de plus pour des vœux ſi conſtants?
Et ne pourray-je... *HYP.* Allons, & laiſſez faire au temps.

[b] *Tous les Monſtres s'envolẽt, on fondent ſous terre, & Abſyrte continuë.*

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, MEDEE.

MED. QVi donne cette audace à voſtre inquietude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma ſolitude?
Avez-vous oublié que dans ces triſtes lieux
Ie ne ſouffre que moy, les Ombres, & les Dieux,
Et qu'étant par mon Art conſacrez au ſilence,
Aucun ne peut ſans crime y meſler ſa preſence?
ABS. De vos bontez, ma ſœur, c'eſt ſans doute abuſer,
Mais l'ardeur d'un Amant a droit de tout oſer.
C'eſt elle qui m'améne en ces lieux ſolitaires,
Où voſtre Art fait agir ſes plus ſecrets myſteres,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A deſrober une ame à ſon premier vainqueur.
MED. Helas, cet Art, mon frere, impuiſſant ſur les ames,
Ne ſçait que c'eſt d'éteindre, ou d'allumer des flames,
Et s'il a ſur le reſte un abſolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y ſçauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien ſur celuy d'Hypſipile?
Son peril, ſon effroy vous eſt-il inutile?
Aprés ce ſtratageſme entre nous concerté,
Elle vous croit devoir, & vie, & liberté,
Et ſon ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'eſpoir cet effroy ne vous flate.
ABS. Elle croit qu'en voſtre Art auſſi ſçavant que vous,
Ie prens plaiſir pour elle à rabatre vos coups,
Et ſans rien ſoupçonner de tout noſtre artifice
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare ſervice,
Mais à moins toutefois que de perdre l'eſpoir,
Du coſté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.
MED. L'eſpoir qu'elle conſerve aura peu de durée,
Puiſque Iaſon en veut à la Toiſon dorée.

Et qu'à la conquerir faire le moindre effort,
C'eſt ſe livrer ſoy-meſme & courir à la mort.
Oüy, mon frere, prenez vn eſprit plus tranquille,
Si la mort d'un rival vous aſſeure Hypſipile,
Et croyez... *ABS.* Ah, ma ſœur, ce ſeroit me trahir,
Que de perdre Iaſon ſans le faire haïr.
L'ame de cette Reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit ſa perte,
Et m'enveloperoit dans le juſte couroux
Qu'elle auroit pour le Roy, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haiſſe,
Qu'on regarde ſa mort comme un digne ſupplice.
Non que je la ſouhaite, il s'eſt veu trop aimé
Pour n'en préſumer pas voſtre eſprit alarmé;
Ie ne veux pas non plus chercher juſqu'en voſtre ame
Les ſentimens qu'y laiſſe une ſi belle flame:
Arrétez ſeulement ce Heros ſous vos loix,
Et diſpoſez ſans moy du reſte à voſtre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en Amant infidelle,
S'il doit vivre, qu'il vive en eſclave rebelle,
Et qu'on n'aye aucun lieu dans l'un ny l'autre ſort,
Ny de l'aimer vivant, ny de le plaindre mort.
C'eſt ce que je demande à cette amitié pure,
Qu'avec le jour pour moy vous donna la Nature.
MED. Puis-je m'en faire aimer, ſans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur ſans foy me ſouffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frere, au moment qu'il n'aſpire
Qu'à ce treſor fatal dont dépend voſtre Empire?
Ou ſi par nos Taureaux il ſe fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?
ABS. Aimez, ou n'aimez pas, il ſuffit qu'il vous aime:
Et quant à ces perils pour noſtre Diadeſme,
Ie ne ſuis pas de ceux dont le credule eſprit
S'attache avec ſcrupule à ce qu'on leur prédit.
Ie ſçay qu'on n'entend point de telles Propheties,
Qu'après que par l'effet elles ſont éclaircies,
Et que, quoy qu'il en ſoit, le Sceptre de Lemnos
A dequoy reparer la perte de Colchos.
Ces climats deſolez où meſme la Nature
Ne tient que de voſtre Art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux Iardins n'ont ny roſes, ny lis,
Dont par voſtre ſçavoir ils ne ſoient embellis,

Sont-ils à comparer à ces charmantes Isles,
Où nos maux trouveroient de glorieux aziles?
Tomber à bas d'un Trosne est un sort rigoureux,
Mais quiter l'un pour l'autre est un échange heureux.

MED. Vn Amant tel que vous pour gagner ce qu'il aime
Changeroit sans remords d'air, & de Diadesme...
Comme j'ay d'autres yeux, j'ay d'autres sentimens,
Et ne me regle pas sur vos attachemens.
Envoyez-moy, ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir aux doux succés d'une flame si belle.
Mesnagez cependant un si cher interest,
Faites effort à plaire autant comme on vous plaist:
Pour Iason, je sçauray de sorte m'y conduire,
Que soit qu'il vive, ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez sans perdre temps, & laissez-moy resver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCENE II.

MEDEE.

TRanquille & vaste solitude,
Qu'à vostre calme heureux j'ose en vain recourir,
Et que la resverie est mal propre à guerir
D'une peine qui plaist la flateuse habitude!
I'en viens soûpirer seule au pied de vos Rochers,
Et j'y porte avec moy dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre:
Plus je croy les dompter, plus je leur obeïs;
Ma flame s'en redouble, & plus je veux l'éteindre,
Plus moy-mesme je m'y trahis.

C'est en vain que toute alarmée
I'envisage à quels maux expose un inconstant,
L'amour tremble à regret dans mon esprit flotant,
Et timide à l'aimer je meurs d'en estre aimée.
Ainsi j'adore, & crains son manquement de foy,
Ie m'offre, & me refuse à ce que je prévoy,
Son change me plaist, & m'étonne:
Dans l'espoir le plus doux j'ay tout à soupçonner,
Et bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raiſon importune,
Eſt-il temps de parler quand mon cœur s'eſt donné?
Du bien que tu luy veux ce laſche eſt ſi geſné,
Que ton meilleur avis luy tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ſes deſirs mutins,
Anime leur revolte, & le livre aux destins,
Contre qui tu prens ſa défenſe:
Ton effort odieux ne ſert qu'à les haſter,
Et ton cruel ſecours luy porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour ſa gloire,
Donne encor quelques loix à qui te fait la loy,
Tyranniſe un Tyran qui triomphe de toy,
Et par un faux trophée uſurpe ſa victoire.
S'il eſt vray que l'Amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet inſolent vainqueur,
Deſrobe luy tout mon viſage:
Et ſi mon ame cede à des feux trop ardens,
Sauve tout le dehors du honteux eſclavage,
Qui t'enleve tout le dedans.

SCENE III.

IVNON, MEDEE.

MED. L'Avez vous veu, ma ſœur, cet amant infidelle?
Que répond-il aux pleurs d'une Reine ſi belle?
Souffre-t'il par pitié qu'ils en faſſent un Roy?
A-t'il encor le front de vous parler de moy?
Croit-il qu'un tel exemple ait ſçeu ſi peu m'inſtruire,
Qu'il luy laiſſe encor lieu de me pouvoir ſéduire?
IVN. Moderez ces chaleurs de voſtre eſprit jaloux,
Prenez des ſentimens plus juſtes, & plus doux,
Et ſans vous emporter ſouffrez que je vous die...
MED. Qu'il penſe m'acquerir par cette perfidie,
Et que ce qu'il fait voir de tendreſſe, & d'amour,
Si j'oſe l'accepter, m'en garde une à mon tour?
Vn volage, ma ſœur, a beau faire, & beau dire,
On peut toûjours douter pour qui ſon cœur ſoûpire,

Sa flame à tous momens peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois, peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre ſa défenſe,
Sçavez-vous après tout, s'il m'aime, ou s'il m'offenſe?
Liſez-vous dans ſon cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et ſi j'ay de ces feux l'apparence, ou l'effet?
IVN. Quoy, vous vous offenſez d'Hypſipile quittée!
D'Hypſipile pour vous à vos yeux maltraitée!
Vous ſon plus cher objet! vous de qui hautement
En ſa preſence meſme il s'eſt nommé l'Amant!
C'eſt mal vous acquiter de la reconnoiſſance
Qu'une autre croiroit deuë à cette préference,
Voyez mieux, qu'un Heros ſi grand, ſi renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.
En ces triſtes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous ſoit comparable,
Vn cœur qu'un autre objet ne peut vous diſputer
Vous porte peu de gloire à ſe laiſſer dompter.
Mais Hypſipile eſt belle, & joint au Diadeſme
Vn amour aſſez fort pour meriter qu'on l'aime;
Et quand malgré ſon Troſne, & malgré ſa beauté,
Et malgré ſon amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illuſtre victoire,
Dont ce choix obligeant vous aſſeure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypſipile avoit pris?
Pouvez-vous ſans chagrin refuſer un hommage,
Qu'une autre luy demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire ſi peu d'état,
Sans vouloir eſtre ingrate, & l'eſtre avec éclat?
Si c'eſt voſtre deſſein en faiſant la cruelle
D'obliger ce Heros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un ſuccez aſſez prompt;
Sinon... *MED.* Plûtoſt la mort qu'un ſi honteux affront,
Ie ne ſouffriray point qu'Hypſipile me brave,
Et m'enleve ce cœur que j'ay veu mon eſclave.
Ie voudrois avec vous en vain le déguiſer,
Quand je l'ay veu pour moy tantoſt la mépriſer,
Qu'à ſes yeux, ſans nous mettre un moment en balance,
Il m'a ſi hautement donné la préference,
I'ay ſenty des transports, que mon eſprit diſcret
Par un ſoudain Adieu n'a cachez qu'à regret,

Ie ne croiray jamais qu'il ſoit douceur égale
A celle de ſe voir immoler ſa rivale,
Qu'il ſoit pareille joye, & je mourrois, ma ſœur,
S'il falloit qu'à ſon tour elle euſt meſme douceur.
JVN. Quoy, pour vous cette honte eſt un malheur extreſme?
Ah, vous l'aimez encor. *MED.* Non, mais je veux qu'il m'aime.
Ie veux, pour éviter un ſi mortel ennuy,
Le conſerver à moy, ſans me donner à luy,
L'arréter ſous mes loix, jusqu'à ce qu'Hypſipile
Luy rende de ſon cœur la conqueſte inutile,
Et que le Prince Abſyrte, ayant receu ſa foy,
L'ait miſe hors d'état de triompher de moy.
Lors par un juste exil puniſſant l'infidelle,
Ie n'auray plus de peur qu'il me traite comme elle,
Et je ſçauray ſur luy nous vanger toutes deux,
Si-toſt qu'il n'aura plus à qui porter ſes vœux.
JVN. Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous ne croirez pas toute cette colere.
MED. Ie feray plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma ſœur, quitter ſes intereſts.
JVN. Quelques chers qu'ils me ſoient, je veux bien m'y contraindre,
Et pour mieux vous oſter tout ſujet de me craindre,
Le voilà qui paroit, je vous laiſſe avec luy.
Vous me rappellerez, s'il a beſoin d'appuy.

SCENE IV.

IASON, MEDEE.

MED. ETes-vous preſt, Iaſon, d'entrer dans la carriere,
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barriere,
Vous donner nos Taureaux, pour tracer des ſillons,
D'où naiſtront contre vous de ſoudains bataillons?
Pour dompter ces Taureaux, & vaincre ces Gensdarmes,
Avez-vous d'Hypſipile emprunté quelques charmes?
Ie ne demande point quel eſt voſtre ſoucy,
Mais ſi vous la cherchez, elle n'eſt pas icy;
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez voſtre peine,
Mon frere vous pourroit enlever cette Reine.
Iaſon, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un Rival s'efforce de gagner,

Et préter un peu moins les faveurs de l'abſence
A ce qui peut entr'eux naiſtre d'intelligence.
Mais j'ay tout, je l'avouë, & je raiſonne mal,
Vous étes trop aimé pour craindre un tel Rival,
Vous n'avez qu'à paroiſtre, & ſans autre artifice,
Vn coup d'œil détruira ce qu'il rend de ſervice.

IAS. Qu'un ſi cruel reproche à mon cœur ſeroit doux,
S'il avoit pû partir d'un ſentiment jaloux,
Et ſi par cette injuste & douteuſe colere
Ie pouvois m'aſſeurer de ne vous pas déplaire !
Sans raiſon toutesfois j'oſe m'en défier,
Il ne me faut que vous pour me juſtifier.
Vous avez trop bien veu l'effet de vos merites,
Pour garder un ſoupçon de ce que vous me dites,
Et du change nouveau que vous me ſuppoſez,
Vous me défendez mieux, que vous ne m'accuſez.
Si vous avez pour moy veu l'amour d'Hypſipile,
Vous n'avez pas-moins veu ſa constance inutile,
Que ſes plus doux attraits, pour qui j'avois bruſlé,
N'ont rien que mon amour ne vous aye immolé.
Que toute ſa beauté rehauſſe voſtre gloire,
Et que ſon Sceptre meſme enfle voſtre victoire,
Ce ſont des veritez que vous vous dites mieux,
Et j'ay tort de parler où vous avez des yeux.

MED. Oüy, j'ay des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penſes,
Et voy jusqu'en ton cœur tes fauſſes préferences.
Hypſipile à ma veuë a receu des mépris,
Mais quand je n'y ſuis plus, qu'eſt-ce que tu luy dis ?
Explique, explique encor ce ſoûpir tout de flame,
Qui vers ce cher objet pouſſoit toute ton ame,
Et fay moy conceuoir jusqu'où vont tes malheurs,
De ſoûpirer pour elle, & de pretendre ailleurs.
Redy-moy les raiſons dont tu l'as appaiſée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as authoriſée,
Qu'il te faut la Toiſon pour revoir tes parents,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Ie tenois cher le don d'une amour ſi parfaite,
Mais puisque tu te vends, va chercher qui t'achete,
Perfide, & porte ailleurs cette venale foy,
Qu'obtiendroit ma Rivale à meſme prix que moy!
Il eſt, il eſt encor des ames toutes preſtes
A recevoir mes loix, & groſſir mes conqueſtes,

Il eſt encor des Roys dont je fais le deſir,
Et ſi parmy tes Grecs il me plaiſt de choiſir,
Il en eſt d'attachez à ma ſeule perſonne
Qui n'ont jamais ſçeu l'Art d'eſtre à qui plus leur donne,
Qui trop contents d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Meritent la Toiſon qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toy mon ame, helas, trop enflamée,
Auroit pû te donner, ſi tu m'avois aimée.

IAS. Ah, ſi le pur amour peut meriter ce don,
A qui peut-il, Madame, eſtre dû qu'à Iaſon?
Ce refus ſurprenant que vous m'avez veu faire
D'une venale ardeur n'eſt pas le caractere.
Le Troſne qu'à vos yeux j'ay traité de mépris,
En ſeroit pour tout autre un aſſez digne prix,
Et rejetter pour vous l'offre d'un Diadeſme,
Si ce n'eſt vous aimer, j'ignore comme on aime.
Ie ne me defens point d'vne civilité,
Que du bandeau Royal vouloit la Majeſté.
Abandonnant pour vous une Reine ſi belle,
I'ay pouſſé par pitié quelques ſoûpirs vers elle,
I'ay voulu qu'elle euſt lieu de ſe dire en ſecret,
Que je change par force, & la quitte à regret,
Que ſatisfaite ainſi de ſon propre merite
Elle ſe conſolaſt de tout ce qui l'irrite,
En que l'appas flateur de cette illuſion
La vangeaſt un moment de ſa confuſion.
Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles?
Des paroles enfin ne ſont que des paroles,
Et quiconque poſſede vn cœur comme le mien
Doit ſe mettre au deſſus d'un pareil entretien.
Ie n'examine point après voſtre menace
Quelle foule d'Amants brigue chez vous ma place,
Cent Roys, ſi vous voulez, vous conſacrent leurs vœux,
Ie le croy, mais auſſi je ſuis Roy, ſi je veux,
Et je n'avance rien touchant le Diadeſme,
Dont il faille chercher de témoins que vous meſme.
Si par le choix d'un Roy vous pouvez me punir,
Ie puis vous imiter, je puis vous prévenir,
Et ſi je me bannis par là de ma Patrie,
Vn exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place au lieu de s'alarmer...

MED. Et bien je t'aimeray, s'il ne faut que t'aimer.

Malgré

Malgré tout ce qu'ils ont, & de cœur, & de foy,
Ie te préfere à tous, ſi tu ne veux que moy.
Fay voir en renonçant à ta chere Patrie,
Qu'un exil avec moy peut faire aimer la vie,
Oſe prendre à ce prix le nom de mon Epoux.
IAS. Ouy, Madame, à ce prix tout exil m'eſt trop doux,
Mais je veux eſtre aimé, je veux pouvoir le croire,
Et vous ne m'aimez pas, ſi vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon deſtin l'attache à la Toiſon,
C'eſt d'elle que dépend tout l'honneur de Iaſon.
Ah, ſi le Ciel l'euſt miſe au pouvoir d'Hypſipile,
Que j'en aurois trouvé la conqueſte facile!
Ma paſſion pour vous a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner,
Malgré mon inconſtance elle aime ſans reſerve.
MED. Et moy, je naime point, à moins que ie te ſerve?
Cherche un autre pretexte à luy rendre ta foy;
I'auray ſoin de ta gloire auſſi-bien que de toy.
Si ce noble intereſt te donne tant d'alarmes,
Tien, voilà dequoy vaincre, & Taureaux, & Genſdarmes.
Laiſſe à tes compagnons combatre le Dragon,
Ils veulent comme toy leur part à la Toiſon,
Et comme ainſi qu'à toy la gloire leur eſt chere,
Ils ne ſont pas icy pour te regarder faire.
Zethes & Calaïs, ces Heros emplumez,
Qu'aux routes des oiſeaux leur naiſſance a formez,
Y preparent déja leurs aiſles enhardies
D'avoir pour coup d'eſſay triomphé des Harpies:
Orphée avec ſes chants ſe promet le bonheur
D'aſſoupir... *IAS.* Ah, Madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'auray part moy-meſme à leur défaite,
Si je laiſſe comme eux la conqueſte imparfaite.
Il me la faut entiere, & je veux vous devoir...
MED. Va, laiſſe quelque choſe, ingrat, en mon pouvoir,
I'en ay déja trop fait pour une ame infidelle.
Adieu, je voy ma ſœur, delibere avec elle,
Et ſonge qu'après tout, ce cœur que je te rends,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de Tyrans,
Que s'il aime ſes fers, il hait tout eſclavage,
Qu'on perd ſouvent l'acquis à vouloir davantage,
Qu'il faut ſubir la loy de qui peut obliger,
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.

Ie ne te dis plus rien, va rejoindre Hypſipile,
Va reprendre auprès d'elle un deſtin plus tranquille,
Ou ſi tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choiſis en d'autres lieux qui te faſſe régner;
Ie n'ay pour t'acheter, Sceptres, ny Diadeſmes,
Mais telle que je ſuis, crains-moy, ſi tu ne m'aimes.

[a] *L'Amour eſt dans le Ciel de Venus.*

SCENE V.

IVNON, IASON, L'AMOVR. [a]

IVN. A Bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypſipile vous ſert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'eſt pas qu'après tout ce couroux ne m'étonne,
Medée à ſa fureur un peu trop s'abandonne,
L'Amour tient aſſez mal ce qu'il m'avoit promis,
Et peut-eſtre avez vous trop de Dieux ennemis.
Tous veulent à l'envy faire la Deſtinée
Dont ſe doit ſignaler cette grande journée,
Tous ſe ſont aſſemblez exprès chez Iuppiter,
Pour en reſoudre l'ordre, ou pour le conteſter,
Et je vous plains, ſi ceux qui daignoient vous défendre,
Au plus nombreux party ſont forcez de ſe rendre.
Le Ciel s'ouvre, & pourra nous donner quelque jour.
C'eſt celuy de Venus, j'y vois encor l'Amour,
Et puis qu'il n'en eſt pas, toute cette Aſſemblée
Par ſa rebellion pourra ſe voir troublée.
Il veut parler à nous, écoutez quel appuy
Le trouble où je vous voy peut eſperer de luy. [b]

L'AM. Ceſſez de m'accuſer, ſoupçonneuſe Déeſſe,
Ie ſçay tenir promeſſe,
C'eſt en vain que les Dieux s'aſſemblent chez leur Roy;
Ie vay bien leur faire connoiſtre
Que je ſuis, quand je veux, leur veritable Maiſtre,
Et que de ce grand jour le Deſtin eſt à moy.
Toy, ſi tu ſçais aimer ne crains rien de funeſte,
Obeïs à Medée, & j'auray ſoin du reſte.

IVN. Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.
IAS. Mon eſpoir abatu reprend d'eux ſa vigueur,
Allons, Déeſſe, allons, & ſeurs de l'entrepriſe
Reportons à Medée une ame plus ſoûmiſe.
IVN. Allons, je veux encor ſeconder vos projets,
Sans remonter au Ciel qu'après leurs pleins effets.

[b] *Le Ciel s'ouvre & fait voir le Palais de Venus, cõpoſé de Termes à face humaine, & revétus de gaze d'or qui leur ſervent de colomnes. Le lambris n'en eſt pas moins riche. L'Amour y paroit ſeul, & ſi-toſt qu'il a parlé, il s'élance en l'Air & traverſe le Theatre en volant, non pas d'un coſté à l'autre, comme ſe font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les Spectateurs; ce qui n'a point encor été pratiqué en France de cette maniere.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABS. VOila ce prix fameux où vostre ingrat aspire,
Ce gage où les Destins attachent nostre Empire,
Cette Toison enfin dont Mars est si jaloux.
Chacun impunément la peut voir comme nous;
Ce monstrueux Dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent,
Il laisse agir sans crainte un curieux desir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors d'un cry qui suffit à punir tout leur crime
Sous leur pied temeraire il ouvre un noir abysme,
A moins qu'on ait déja mis au joug nos Taureaux,
Et fait mordre la Terre aux escadrons nouveaux,
Que des dents d'un Serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée.
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat
Contre les ravisseurs le reduit au combat.
Telles furent les loix, que Circé par ses charmes
Sçeut faire à ce Dragon, aux Taureaux, aux Gensdarmes,
Circé, sœur de mon pere, & fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet Art sans pareil,
Dont tantost à vous perdre eust abusé sa rage,
Si ce peu que du Ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi bien que mes jours,
Par le milieu des Airs n'eust porté du secours.

HYP. Ie n'oubliray jamais que sa jalouse envie
Se fust sans vos bontez sacrifié ma vie,
Et pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moy, je voudrois estre à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentimens d'estime, & de reconnoissance;

I'ay peine, je l'avouë, à me le pardonner,
Mais enfin, je doy tout, & n'ay rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Iason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foy qui m'engage,.
Et malgré les mépris qu'il en montre aujourd'huy,
Tant qu'il peut estre à moy, je suis encor à luy.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiete
Ne veut pas luy préter l'exemple qu'il souhaite,
Ny que cet infidelle ait dequoy se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire, il faut qu'il me prévienne,
Que sa foy violée ait dégagé la mienne,
Et que l'Hymen ait joint aux mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors par son parjure à moy-mesme rendue,
Mes sentimens d'estime auront plus d'étenduë,
Et dans la liberté de faire un second choix
Ie sçauray mieux penser à ce que je vous dois.

ABS. Ie ne sçay si ma sœur voudra prendre asseurance
Sur des sermens trompeurs que rompt son inconstance,
Mais je suis seur qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que feroit l'Hymen, vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos Taureaux, & telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y perisse, ou luy doive la vie.

HYP. Il combat vos Taureaux! ah, que me dites-vous?

ABS. Qu'il n'en peut plus sortir que mort, ou son Epoux.

HYP. Ah, Prince, vostre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se vanger elle-mesme;
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant,
Peut-estre que son Art n'est pas assez puissant,
De grace, en ma faveur joignez-y tout le vostre,
Et si... *ABS.* Quoy, vous voulez qu'il vive pour un autre!

HYP. Ouy, qu'il vive, & laissons tout le reste au hazard.

ABS. Ah, Reine, en vostre cœur il garde trop de part,
Et s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empescher sa perte.
Vostre Rivale & moy nous en sommes d'accord,
A moins que vous m'aimiez, vostre Iason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre,
Et je ne suis pas homme à servir mon Rival,
Quand vous rendez pour moy mon secours si fatal.

Ie ne le voy que trop, pour prix de mes ſervices
Vous deſtinez mon ame à de nouveaux ſupplices,
C'eſt m'immôler à luy que de le ſecourir,
Et luy ſauver le jour, c'eſt me faire perir.
Puiſqu'il faut qu'un des deux ceſſe aujourd'huy de vivre,
Ie vay haſter ſa perte, où luy-meſme il ſe livre,
Ie veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux,
Mais vous qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYP. Ce reſte d'intereſt que je prens en ſa vie
Donne trop d'aigreur, Prince, à voſtre jalouſie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne le peut haïr,
Iuſqu'à le vouloir perdre, ou juſqu'à le trahir.
Ce vif reſſentiment qu'excite l'inconſtance
N'emporte pas toûjours juſques à la vangeance;
Et quand meſme on la cherche, il arrive ſouvent
Qu'on plaint mort un ingrat, qu'on détestoit vivant.
Quand je me défendois ſur la foy qui m'engage,
Ie voulois à vos feux épargner cet ombrage;
Mais puiſque le peril a fait parler l'amour,
Ie veux bien qu'il éclate, & ſe montre en plein iour.
Ouy, j'aime encor Iaſon, & l'aimeray ſans doute,
Iuſqu'à l'Hymen fatal que ma flame redoute,
Ie regarde ſon cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon ſang pour le ſien.
Vous m'aimez, & j'en ſuis aſſez perſuadée,
Pour me donner à vous, s'il ſe donne à Medée:
Mais ſi par jalouſie, ou par raiſon d'Etat,
Vous le laiſſez tous deux perir dans ce combat,
N'attendez rien de moy que ce qu'oſe la rage,
Quand elle eſt une fois maîtreſſe d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un deſeſpoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à voſtre tour,
Prenez ſoin de ſa vie, ou perdez cette Reine,
Et ſi je crains ſa mort, craignez auſſi ma haine.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆ. AH, Madame, eſt-ce là cette fidelité,
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?
Quand pour vous je m'oppoſe aux Destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand je preſſe un Heros de vous rendre ſa foy,
Vous preſtez à ſon bras des charmes contre moy;
De ſa temerité vous vous faites complice,
Pour renverſer un Troſne où je vous fais justice:
Comme ſi c'étoit peu de poſſeder Iaſon,
Si pour don nuptial il n'avoit la Toiſon,
Et que ſa foy vous fuſt indignement offerte,
A moins que ſon Destin éclataſt par ma perte.

HYP. Ie ne ſçay pas, Seigneur, à quel point vous reduit
Cette temerité de l'ingrat qui me fuit,
Mais je ſçay que mon cœur ne joint à ſon envie
Qu'un timide ſouhait en faveur de ſa vie,
Et que ſi je ſçavois ce grand Art de charmer,
Ie ne m'en ſervirois que pour m'en faire aimer.

AÆ. Ah, je n'ay que trop crû vos plaintes ajustées
A des illuſions entre vous concertées,
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloüy mon œil mal éclairé.
Ouy, trop d'ardeur pour vous, & trop peu de lumiere
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entiere.
Ce pompeux appareil que ſoûtenoient les Vents,
Ces Tritons tout autour rangez comme Suivants,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée,
Que par un Art plus fort que celuy de Medée.
D'un naufrage affecté l'hiſtoire ſans raiſon
Déguiſoit le ſecours amené pour Iaſon,
Et vos pleurs ne ſembloient m'en demander vengeance,
Que pour mieux faire place à voſtre intelligence.

HIP. Que ne ſont vos ſoupçons autant de veritez,
Et que ne puis-je icy ce que vous m'imputez!

ABS. Qu'a fait Iaſon, Seigneur, & quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la Toiſon en ſa place?
AÆ. Nos Taureaux ſont domptez, nos Genſdarmes défaits,
Abſyrte, après cela crains les derniers effets.
ABS. Quoy? ſon bras... *AÆ.* Ouy, ſon bras ſecondé par ſes charmes
A dompté nos Taureaux, & défait nos Genſdarmes,
Iuge ſi le Dragon pourra faire plus qu'eux.
Ils ont pouſſé d'abord de gros torrents de feux,
Ils l'ont envelopé d'une épaiſſe fumée,
Dont ſur toute la Plaine une nuit s'eſt formée;
Mais après ce nuage en l'air évaporé,
On les a veus au joug, & le champ labouré,
Luy ſans aucun effroy, comme maiſtre paiſible,
Iettoit dans les ſillons cette ſemence horrible,
D'où s'éleve auſſi-toſt un eſcadron armé,
Par qui de tous coſtez il ſe trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à luy, mais ſon ame plus fiere
Ne daigne contr'eux tous s'armer que de pouſſiere.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur,
Ils s'entr'immolent tous au commun adverſaire,
Tous penſent le perçer, quand ils perçent leur frere,
Leur ſang par tout regorge, & Iaſon au milieu
Reçoit ce ſacrifice en poſture d'un Dieu,
Et la Terre en couroux de n'avoir pû luy nuire
Rengloutit l'eſcadron qu'elle vient de produire.
On va bien-toſt, Madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par là voſtre abord en ces lieux.
Soit Iaſon, ſoit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux, ou par luy ma perte eſt aſſeurée,
Et l'on va faire hommage à voſtre heureux ſecours
Du Deſtin de mon Sceptre, & de mes triſtes jours.
HYP. Connoiſſez mieux, Seigneur, la main qui vous offenſe,
Et lors que je perds tout, laiſſez-moy l'innocence.
L'ingrat qui me trahit eſt ſecouru d'ailleurs,
Ce n'eſt que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en eſt la ſource, & Medée elle-meſme
Rompt ſon Art par ſon Art, pour plaire à ce qu'elle aime.
ABS. Ne l'en accuſez point, elle hait trop Iaſon.
De ſa haine, Seigneur, vous ſçavez la raiſon.
La Toiſon préferée aigrit trop ſon courage,
Pour craindre qu'il en tienne un ſi grand avantage,

Et si contre son Art ce Prince a reüssi,
C'est qu'on le sçait en Grece autant, ou plus qu'icy.
AÆ. Ah, que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déreglé passe la tyrannie!
Il n'est rang, ny pais, ny pere, ny pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'imperieuse ardeur.
Iason plut à Medée, & peut encor luy plaire,
Peut-estre es-tu toy-mesme ennemy de ton pere,
Et consens que ta sœur par ce present fatal
S'asseure d'un Amant qui seroit ton Rival.
Tout mon sang revolté trahit mon esperance,
Ie trouve ma ruine où fut mon asseurance,
Le Destin ne me perd que par l'ordre des miens,
Et mon Trosne est brisé par ses propres soûtiens.
ABS. Quoy, Seigneur, vous croiriez qu'un action si noire...
AÆ. Ie sçay ce qu'il faut craindre, & non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect,
L'amour aux droits du sang garde peu de respect,
Ce mesme amour d'ailleurs peut forcer cette Reine
A répondre à nos soins par des effets de haine,
Et Iason peut avoir luy-mesme en ce grand Art
Des secrets dont le Ciel ne nous fit point de part.
Ainsi dans les rigeurs de mon sort déporable,
Tout peut estre innocent, tout peut estre coupable,
Ie ne cherche qu'en vain à qui les imputer,
Et ne discernant rien j'ay tout à redouter.
HYP. La verité, Seigneur, se va faire connoistre,
A travers ces rameaux je voy venir mon traistre.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, IASON, ORPHEE, ZETHES, CALAIS.

HYP. PArlez, parlez, Iason, dites sans feinte au Roy
Qui vous seconde icy de Medée, ou de moy,
Dites, est-ce elle, ou moy, qui contre luy conspire?
Est-ce pour elle, ou moy, que vostre cœur soûpire?
IAS. La demande est, Madame, un peu hors de saison,
Ie vous y répondray, quand j'auray la Toison.

Seigneur,

Seigneur, ſans differer permettez que j'acheve,
La gloire où je prétens ne ſouffre point de tréve,
Elle veut que du Ciel je preſſe le ſecours,
Et ce qu'il m'en promet ne deſcend pas toûjours.
AÆ. Haſtez à voſtre gré ce ſecours de deſcendre,
Mais encor une fois gardez de vous méprendre.
JAS. Par ce qu'ont veu vos yeux jugez ce que je puis,
Tout me paroit facile en l'état où je ſuis,
Et ſi la force enfin répond mal au courage,
Il en eſt parmy nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me ſens bruſler...

SCENE IV.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MEDEE, IASON, ORPHEE, ZETHES, CALAIS.

MED. ARréte, déloyal, & laiſſe-moy parler,
Que je rende un plein luſtre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, Madame, & ſurquoy fondez-vous
Ces dignes viſions de voſtre eſprit jaloux?
Si Iaſon entre nous met quelque difference,
Qui flate malgré moy ſa credule eſperance,
Faut-il ſur voſtre exemple auſſi-toſt préſumer
Qu'on n'en peut eſtre aimée, & ne le pas aimer?
Connoiſſez mieux Medée, & croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaiſne.
Ie ne puis empeſcher qu'il vous manque de foy,
Mais je vaux bien un cœur qui n'ait aimé que moy,
Et j'auray ſoûtenu des revers bien funeſtes,
Avant que je me daigne enrichir de vos reſtes.
HYP. Puiſſiez-vous conſerver ces nobles ſentimens.
MED. N'en croyez plus, Seigneur, que les évenemens.
Ce ne ſont plus icy ces Taureaux, ces Genſdarmes,
Contre qui ſon audace a pû trouver des charmes,
Ce n'eſt point le Dragon dont il eſt menacé,
C'eſt Medée elle-meſme, & tout l'Art de Circé.

* *Sur le Dragon, élevée en l'Air à la hauteur d'un homme.*

Fidelle gardien des Destins de ton Maistre,
Arbre, que tout exprès mon charme avoit fait naistre,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Iason,
Retourne en ton neant, & rens-moy la Toison.
Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'estre ostée.
Vien donc, vien, temeraire, elle est à ta portée,
Vien teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de Mers on te force à chercher.
Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne,
Vien m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne,
Et sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes Dieux, ou des miens.

* *Elle prend la Toison en sa main, & la met sur le col du Dragon. L'Arbre où elle étoit suspenduë disparoit, & se retire derriere le Theatre, après quoy Medée continuë, en parlant à Iason.*

AÆ. A ce digne couroux je reconnoy ma fille,
C'est mon sang dans ses yeux, c'est son Ayeul qui brille,
C'est le Soleil mon pere. Avancez-donc, Iason,
Et sur cette ennemie emportez la Toison.
IAS. Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combatre où l'on aime à se rendre.
Ouy, Madame, à vos pieds je mets les armes bas,
I'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joye à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Ie l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traisne les Rochers, qui fait marcher les Bois,
Assoupy le Dragon, enchante la Princesse,
Et vous, Heros aislez, ménagez vostre adresse,
Si pour cette conqueste il vous reste du cœur,
Tournez sur le Dragon toute vostre vigueur,
Ie vay dans le Navire attendre une défaite,
Qui vous fera bien-tost imiter ma retraite.
ZET. Montrez plus d'esperance, & souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des Monstres à vos yeux.

SCENE V.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MEDEE, ZETHES, CALAIS, ORPHEE.

CAL. ELevons-nous, mon frere, au dessus des nuages,
Du sang dont nous sortons prenons les avantages,
Sur tout obeissons aux ordres de Iason,
Respectons la Princesse, & donnons au Dragon.[a]

[a] *Icy Zethes, & Calais s'élevent au plus haut des nuages, en croisant leur vol.*

MED.[b] Donnez où vous pourrez, ce vain respect m'outrage,
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage,
Ie vay voler moy-mesme au devant de vos coups,
Et n'avois que Iason à craindre parmy vous.
Et toy, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaisne les Lyons, & déplace les marbres,
D'un pouvoir si divin fais un meilleur employ,
N'en détruis point la force à l'essayer sur moy.
Mais je n'en parle ainsi, que de peur que ses charmes
Ne prétent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en croy pas, Orphée, & pren l'occasion
De partager leur gloire, ou leur confusion.

[b] *En s'élevant aussi*

ORP.[c] Hastez-vous, enfans de Borée,
Demy-dieux, hastez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la Victoire asseurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

[c] *chante.*

MED.[d] Vos Demy-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre,
Ils ont volé si haut, qu'ils n'en peuvent descendre,
De ce nuage épais sçachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

[d] *Voyant qu'aucun des deux ne descend pour le combatre.*

ORPHEE.

Il chante ce second couplet cependant que Zethes & Calais fondent l'un après l'autre sur le Dragon, & le combatent au milieu de l'Air. Ils se relevent aussi tost qu'ils ont taschè de luy donner une atteinte, & tournent face en mesme temps pour revenir à la charge. Medée est au milieu des deux, qui pare leurs coups, & fait tourner le Dragon vers l'un & vers l'autre, suivant qu'ils se presentent.

Combatez, race d'Orithie,
Demy-dieux, combatez,
Et faites voir que vos bras indomptez
Se font par tout une heureuse sortie
Des perils les plus redoutez.

ZET. Fuyons sans plus tarder la vapeur infernale
Que ce Dragon affreux de son gosier exhale,
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fay comme nous, Orphée, & fuy de ton costé.[a]

[a] *Zethes, Calais, & Orphée, s'enfuyent.*

MED. Allez, vaillants guerriers, envoyez-moy Pelée,
Mopse, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin pour qui vostre Iason
Avec tant de chaleur demandoit la Toison.
Aucun d'eux ne paroit ! ces ames intrépides
Réglent sur mes vaincus leurs démarches timides,
Et malgré leur ardeur pour un exploit si beau,
Leur effroy les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite,
Par le milieu des Airs courons à leur défaite,
Et nous mesmes portons à leur temerité
Iusque dans ce vaisseau ce qu'elle a merité.[b]

[b] *Medée s'éleve encor plus haut sur le Dragon.*

AÆ. Que fais-tu ? la Toison ainsi que toy s'envole !
Ah, perfide, est-ce ainsi que tu me tiens parole,
Toy qui me promettois, mesme aux yeux de Iason,
Qu'on t'osteroit le jour avant que la Toison?

[c] *En s'envolant.*

MED.[c] Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vay vous la garder au milieu de la Grece.
Du pais & du sang l'amour rompt les liens,
Et les Dieux de Iason sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le Navire,
Ie la suis, & ne fais que ce qu'elle m'inspire,
De toutes deux, Madame, icy vous tiendra lieu.
Consolez-vous, Seigneur, & pour jamais, Adieu.[d]

[d] *Elle s'envole avec la Toison.*

SCENE VI.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, IVNON.

AÆ. AH, Madame ! ah, mon fils ! ah, Sort inexorable !
Est-il sur terre un pere, un Roy plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moy se ranger !
Toutes deux à ma perte à l'envy s'engager !

[c] *Dans son Char.*

IVN.[c] On vous abuse, Aæte, & Medée elle-mesme
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,

S'abuſe comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage:
Dans un coin du Iardin, ſous un épais nuage,
Ie l'envelope encor d'un ſommeil aſſez doux;
Cependant qu'en ſa place ayant pris ſon viſage,
Dans l'eſprit de ſa ſœur j'ay porté les grands coups,
Qui donnent à Iaſon ce dernier avantage.
Iunon a tout fait ſeule, & je remonte aux Cieux,
Preſſer le ſouverain des Dieux
D'approuver ce qu'il m'a plû faire;
Mettez voſtre eſprit en repos,
Si le Deſtin vous eſt contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.[a]

[a] *Iunon remonte au Ciel dans ce meſme Char.*

MÆ. Qu'ay-je fait, que le Ciel contre moy s'intereſſe
Iuſqu'à faire deſcendre en Terre une Déeſſe?
ABS. La deſavoûrez-vous, Madame, & voſtre cœur
Dédira-t'il ſa voix qui parle en ma faveur?
MÆ. Abſyrte, il n'eſt plus temps de parler de ta flame.
Qu'as-tu pour meriter quelque part en ſon ame,
Et que luy peut offrir ton ridicule eſpoir,
Qu'un Sceptre qui m'échape, un Troſne preſt à choir?
Ne ſongeons qu'à punir le traiſtre, & ſa complice,
Nous aurons Dieux pour Dieux à nous faire juſtice,
Et déja le Soleil pour nous prêter ſecours
Fait ouvrir ſon Palais, & détourne ſon cours.

Le Ciel s'ouvre, & fait paroiſtre le Palais du Soleil, où l'on le voit dans ſon Char tout brillant de lumiere s'avancer vers les Spectateurs, & ſortant de ce Palais, s'élever en haut pour parler à Iuppiter, dont le Palais s'ouvre auſſi quelques moments après. Ce Maiſtre des Dieux y paroît ſur ſon Troſne, avec Iunon à ſon coſté. Ces trois Theatres qu'on voit tout à la fois, font un ſpectacle tout-à-fait agreable, & majeſtueux. La ſombre verdure de la foreſt épaiſſe, qui occupe le premier, releve d'autant plus la clarté des deux autres, par l'oppoſition de ſes ombres. Le Palais du Soleil, qui fait le ſecond, a ſes colomnes toutes d'oripeau, & ſon lambris doré, avec divers grands fueillages à l'Arabeſque. Le rejalliſſement des lumieres qui portent ſur ces dorures, produit un jour merveilleux, qu'augmente celuy qui ſort du Troſne de Iuppiter, qui n'a pas moins d'ornements. Ses marches ont aux deux bouts & au milieu des Aigles d'or, entre leſquelles on voit peintes en baſſe taille toutes les amours de ce Dieu. Les deux coſtez font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverſes pierres precieuſes, environnées chacune d'un cercle, ou d'un quarré d'or. Au haut de ces piliers ſont d'autres grands Aigles d'or, qui ſoûtiennent de leur bec le plat fond de ce Palais, compoſé de riches étoffes de diverſes couleurs, qui ſont comme autant de courtines, dont les Aigles laiſſent pendre les bouts en forme d'eſcharpes. Iuppiter a un autre grand Aigle à ſes pieds, qui porte ſon foudre, & Iunon eſt à ſa gauche, avec un Paon auſſi à ſes pieds de grandeur, & de couleur naturelle.

SCENE VII.

LE SOLEIL, IVPPITER, IVNON, AÆTE, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆ. AMe de l'Vnivers, autheur de ma naiſſance,
Dont nous voyons par tout éclater la puiſſance,
Souffriras-tu qu'un Roy qui tient de toy le jour
Soit laſchement trahy par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuſe ta lumiere,
De leurs climats cheris détourne ta carriere,
N'éclaire pas leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répans ſur leur route une éternelle nuit.
Fay plus, montre toy pere, & pour vanger ta race,
Donne moy tes chevaux à conduire en ta place,
Préte-moy de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embraſe leur Grece avec ton char bruſlant,
Que d'un de tes rayons lançant ſur eux le foudre
Ie les reduiſe en cendre, & leur butin en poudre,
Et que par mon couroux leur pais deſolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Ie voy que tu m'entens, & ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apreſte une heureuſe réponſe.
Parle donc, & fay voir aux Destins ennemis
De quelle ardeur tu prens les intereſts d'un fils.

LE SO. Ie plains ton infortune, & ne puis davantage,
Vn noir Destin s'oppoſe à tes juſtes deſſeins,
Et depuis Phaëton, ce brillant attelage
Ne peut paſſer en d'autres mains.
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route
Ie dispenſe en eſclave, & les nuits, & les jours,
Mais enfin ton pere t'écoute,
Et joint ſes vœux aux tiens pour un plus fort ſecours.

** Icy s'ouvre le Ciel de Iuppiter, & le Soleil continuë en luy adreſſant ſa parole.*

Maiſtre abſolu des Destinées,
Change leurs dures loix en faveur de mon ſang,
Et laiſſe-luy garder ſon rang
Parmy les teſtes couronnées.

C'eſt toy qui régles les Etats,
C'eſt toy qui departs les Couronnes,
Et quand le Sort jaloux met un Monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, & fait des attentats,
Qui deſrobent ce que tu donnes.

IVN. Ie ne mets point d'obſtacle à de ſi juſtes vœux,
Mais laiſſez ma puiſſance entiere,
Et ſi l'ordre du Sort ſe rompt à ſa priere,
D'un Hymen que j'ay fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire ſon Aæte,
Ne détruiſez pas mes Heros,
Aſſeurez à ſes jours, gloire, Sçeptre, repos,
Aſſeurez-luy tous les biens qu'il ſouhaite;
Mais de la meſme main aſſeurez à Iaſon
Medée, & la Toiſon.

IVP. Des Arreſts du Deſtin l'ordre eſt invariable,
Rien ne ſçauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil, & ce treſor ſurpris
Luy rend de ſes Etats la perte inévitable.
Mais la meſme legereté
Qui donne Iaſon à Medée,
Servira de ſupplice à l'infidelité
Où pour luy contre un pere elle s'eſt hazardée.
Perſés dans la Scythie arme un bras ſouverain;
Si-toſt qu'il paroiſtra, quittez ces lieux, Aæte,
Et par une prompte retraite
Epargnez tout le ſang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites voſtre azile,
Le Ciel veut qu'Hypſipile
Réponde aux vœux d'Abſyrte, & qu'un Sçeptre dotal
Adouciſſe le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de voſtre perfide
Doit ſortir un Medus qui vous doit rétablir,
A rentrer dans Colchos il ſera voſtre guide,
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir
Feront de tous vos maux les aſſeurez remedes,
Et donneront naiſſance à l'Empire des Medes.

LE SO. Ne vous permettez plus d'inutiles ſoûpirs,
Puiſque le Ciel répare & vange voſtre perte,
Et qu'une autre Couronne offerte
Ne peut plus vous ſouffrir de juſtes déplaiſirs.

[b] *Le Palais de Iuppiter & celuy du Soleil ſe referment.*

Adieu, j'ay trop long-temps détourné ma carriere,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de moments,
Qui devoient ailleurs ma lumiere.
Allez, heureux Amants,
Pour qui Iuppiter montre une faveur entiere,
Haſtez-vous d'obeir à ſes commandemens.[b]

[b] *Il diſparoit en baiſſant, comme pour fondre dans la Mer.*

HYP. I'obeïs avec joye à tout ce qu'il m'ordonne,
Vn Prince ſi bien né vaut mieux qu'une Couronne,
Si-toſt que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foy pour Iaſon nuiſoit ſeule à ſon feu.
Mais à preſent, Seigneur, cette foy dégagée...

AÆ. Ah, Madame, ma perte eſt déja trop vangée,
Et vous faites trop voir comme un cœur genereux
Se plaiſt à relever un deſtin malheureux.
Allons enſemble, allons ſous de ſi doux auſpices
Préparer à demain de pompeux ſacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux eſpoir
Que daigne un Dieu ſi grand nous faire concevoir.

FIN.

DISCOVRS

DISCOVRS
DES TROIS VNITEZ,
d'action, de jour, & de lieu.

LES deux Discours precedens, & l'examen des Pieces de Theatre que contiennent mes deux premiers Volumes, m'ont fourny tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matieres, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de repeter.

Je tiens donc, & je l'ay déja dit, que l'unité d'action consiste dans la Comedie en l'unité d'intrique, ou d'obstacle aux desseins des principaux Acteurs, & en l'unité de peril dans la Tragédie, soit que son Heros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je pretende qu'on ne puisse admettre plusieurs perils dans l'une, & plusieurs intriques ou obstacles dans l'autre, pourveu que de l'un on tombe necessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier peril ne rend point l'action complete, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'un intrique ne met point les Acteurs en repos, puisqu'il les embarasse dans un nouveau. Ma memoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de perils attachez l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ay marqué la duplicité indépendante pour un defaut dans Horace, & dans Theodore, dont il n'est point besoin que le premier tuë sa sœur au sortir de sa victoire, ny que l'autre s'offre au Martyre après avoir échapé la prostitution, & je me trompe fort, si la mort de Polyxene & celle d'Astyanax dans la Troade de Seneque ne sont la mesme irregularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la Tragedie n'en doive faire voir qu'une sur le Theatre. Celle que le Poëte choisit pour son Sujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin, & ces trois parties non seulment sont autant d'actions qui abou-

tissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la mesme subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complete qui laisse l'esprit de l'Auditeur dans le calme, mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui luy servent d'acheminemens, & tiennent cet Auditeur dans une agreable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque Acte pour rendre l'action continuë. Il n'est pas besoin qu'on sçache precisément tout ce que font les Acteurs durant les intervalles qui les separent, ny mesme qu'ils agissent lors qu'ils ne paroissent point sur le Theatre ; mais il est necessaire que chaque Acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celuy qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cleopatre dans Rodogune depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second Acte, jusqu'à ce quelle rejoigne Antiochus au quatriéme, je serois bien empesché à vous le dire, & je ne croy pas estre obligé à en rendre conte : mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux freres pour regner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mere. On en voit l'effet dans le troisiéme, dont la fin prépare encor à voir un autre effort d'Antiochus pour regagner ces deux ennemios l'une après l'autre, & à ce que fait Seleucus dans le quatriéme, qui oblige cette mere dénaturée à resoudre & faire attendre ce qu'elle tasche d'executer au cinquiéme.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troisiéme au quatriéme vrayssemblablement se consume à dormir par tous les Acteurs : leur repos n'empesche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux Actes, parce que ce troisiéme n'en a point de complete. Dorante le finit par le dessein de chercher des moyens de regagner l'esprit de Lucrece, & dès le commencement de l'autre il se presente pour tascher de parler à quelqu'un de ses gens, & prendre l'occasion de l'entretenir elle-mesme, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre conte de ce que font les Acteurs cependant qu'il n'occupent point la Scene, je n'entens pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre ; mais seulement qu'on n'y est pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le soin, que quand ce qui s'est fait derriere le Theatre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les Spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cleopatre depuis le second Acte jusques au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare ; mais je fais connoistre dès le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Seleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer, que le Poëte n'est pas tenu d'exposer à la

veuë toutes les actions particulieres qui amenent à la principale. Il doit choisir celles qui luy sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la vehemence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché, & cacher les autres derriere la Scene, pour les faire connoistre au Spectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'Art. Sur tout, il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernieres soient produites par celles qui les précedent, & que toutes ayent leur source dans la Protase que doit fermer le premier Acte. Cette Régle que j'ay établie dès le premier Discours, bien qu'elle soit nouvelle & contre l'usage des Anciens, a son fondement sur deux Passages d'Aristote. En voicy le premier. Il y a grande difference, *dit-il*, entre les évenemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres. *Les Maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, & non pas à cause de la mort du Comte, & le Pescheur vient dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'estre le Prince d'Arragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne : ainsi tous les deux sont condamnables. Le second Passage est encor plus formel, & porte en termes exprès,* que tout ce qui se passe dans la Tragedie doit arriver necessairement ou vray-semblablement de ce qui l'a precedé.

La liaison des Scenes qui unit toutes les actions particulieres de chaque Acte l'une avec l'autre, & dont j'ay parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un Poëme, & qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la representation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement, & non pas une Régle. Les Anciens ne s'y sont pas toûjours assujetis, bien que la pluspart de leurs Actes ne soient chargez que de deux ou trois Scenes : ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous, qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporteray que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le Monologue avant que de se tuer n'a aucune liaison avec la Scene qui le précede, ny avec celle qui le suit. L'autre est du troisiéme Acte de l'Eunuque de Terence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chremes & Pythias qui sortent du Theatre quand il y entre. Les Scavans de nostre Siecle, qui les ont pris pour modelles dans les Tragedies qu'ils nous ont laissées, ont encor plus negligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jetter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinsius, dont j'ay parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoûtumé nos Spectateurs, qu'ils ne sçauroient plus voir une Scene détachée sans la marquer pour un defaut. L'œil & l'oreille mesme s'en scandalisent, avant que

l'esprit y aye pû faire de reflexion. Le quatriéme Acte de Cinna demeure au dessous des autres par ce manquement, & ce qui n'étoit point une Regle autrefois, l'est devenu maintenant par l'assiduité de la Pratique.

J'ay parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de la Suivante. J'ay montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de veuë, estime pour celles de presence & de discours, & dans ces dernieres j'ay confondu deux choses qui meritent d'estre separées. Celles qui sont de presence & de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables, mais il en est de discours sans presence, & de presence sans discours, qui ne sont pas dans le mesme degré. Vn Acteur qui parle à un autre d'un lieu caché sans se montrer fait une liaison de discours sans presence, qui ne laisse pas d'estre fort bonne, mais cela arrive fort rarement. Vn homme qui demeure sur le Theatre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaison de presence sans discours, qui souvent a mauvaise grace, & tombe dans une affectation mandiée, plutost pour remplir ce nouvel usage qui passe en Précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le Sujet. Ainsi dans le troisiéme Acte de Pompée, Achorée après avoir rendu conte à Charmion de la reception que Cesar a faite au Roy, quand il luy a presenté la teste de ce Heros, demeure sur le Theatre, où il voit venir l'un & l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront, & le rapporter à Cleopatre. Timante fait la mesme chose au quatriéme d'Andromede, en faveur de Phinée, qui se retire à la veuë du Roy & de toute sa Cour qu'il voit arriver. Ces Personnages qui deviennent muets lient assez mal les Scenes, où ils ont si peu de part, qu'ils n'y sont contez pour rien. Autre chose est, quand ils se tiennent cachez pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui croyent n'estre entendus de personne; car alors, l'interest qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Timante & Achorée meslent une presence si froide aux Scenes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de pretexte, ils ne s'arrétent que pour les lier avec celles qui les precedent, tant l'une & l'autre Piece s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du Poëme Dramatique doive avoir son unité, il y faut considerer deux parties, le nœud, & le dénoüement. Le nœud est composé *selon Aristote* en partie de ce qui s'est passé hors du Theatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénoüement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la separation de ces deux parties.

Tout ce qui le précede eſt de la premiere, & ce changement avec ce qui le ſuit regarde l'autre. *Le nœud dépend entierement du choix & de l'imagination induſtrieuſe du Poëte, & l'on n'y peut donner de Régle, ſinon qu'il y doit ranger toutes choſes ſelon le vray-ſemblable, ou le neceſſaire, dont j'ay parlé dans le ſecond Diſcours; à quoy j'ajouſte un conſeil de s'embaraſſer le moins qu'il luy eſt poſſible de choſes arrivées avant l'action qui ſe repreſente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne ſont pas attenduës, & qu'elles geſnent l'eſprit de l'Auditeur, qui eſt obligé de charger ſa memoire de ce qui s'eſt fait il y a dix ou douze ans, pour comprendre ce qu'il voit repreſenter; mais celles qui ſe font des choſes qui arrivent & ſe paſſent derriere le Theatre depuis l'action commencée, font toûjours un meilleur effet, parce qu'elles ſont attenduës avec quelque curioſité, & ſont partie de cette action qui ſe repreſente. Une des raiſons qui donne tant d'illuſtres ſuffrages à Cinna pour le mettre au deſſus de ce que j'ay fait, c'eſt qu'il n'y a aucune narration du paſſé, celle qu'il fait de ſa conſpiration à Æmilie, étant plûtoſt un ornement qui chatoüille l'eſprit des Spectateurs, qu'une inſtruction neceſſaire de particularitez qu'ils doivent ſçavoir & imprimer dans leur memoire pour l'intelligence de la ſuite. Æmilie leur fait aſſez connoiſtre dans les deux premieres Scenes qu'il conſpiroit contre Auguſte en ſa faveur, & quand Cinna luy diroit tout ſimplement que les conjurez ſont preſts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il employe à luy rendre conte, & de ce qu'il leur a dit, & de la maniere dont ils l'ont receu. Il y a des intriques qui commencent dès la naiſſance du Heros, comme celuy d'Heraclius, mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du Spectateur, & l'empeſchent ſouvent de prendre un plaiſir entier aux premieres repreſentations, tant ils le fatiguent.*

Dans le dénoüement je trouve deux choſes à éviter, le ſimple changement de volonté, & la Machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un Poëme quand celuy qui a fait obſtacle aux deſſeins des premiers Acteurs durant quatre Actes, en deſiſte au cinquiéme ſans aucun évenement notable qui l'y oblige. I'en ay parlé au premier Diſcours, & n'y ajouſteray rien icy. La Machine n'a pas plus d'adreſſe, quand elle ne ſert qu'à faire deſcendre un Dieu pour accommoder toutes choſes, ſur le point que les Acteurs ne ſçavent plus comment les terminer. C'eſt ainſi qu'Apollon agit dans l'Oreſte. Ce Prince & ſon amy Pylade accuſez par Tindare & Menelas de la mort de Clytemneſtre, & condamnez à leur pourſuite, ſe ſaiſiſſent d'Helene & d'Hermione; ils tuent, ou croyent tuer la premiere, & menacent d'en faire autant de l'autre, ſi on ne révoque l'Arreſt prononcé contre eux. Pour appaiſer ces troubles,

Euripide ne cherche point d'autre fineſſe, que de faire deſcendre Apollon du Ciel, qui d'authorité abſoluë ordonne qu'Oreſte épouſe Hermione & Pylade Electre, & de peur que la mort d'Helene n'y ſerviſt d'obſtacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épouſaſt Oreſte qui venoit de tuer ſa mere, il leur apprend qu'elle n'eſt pas morte, & qu'il l'a deſrobée à leurs coups, & enlevée au Ciel dans l'inſtant qu'ils penſoient la tuër. Cette ſorte de Machine eſt entierement hors de propos, n'ayant aucun fondement ſur le reſte de la Piece, & fait un dénoüement vicieux: mais je trouve un peu de rigueur au ſentiment d'Ariſtote, qui met en meſme rang le char dont Medée ſe ſert pour s'enfuïr de Corinthe, après la vangeance qu'elle a priſe de Creon. Il me ſemble que c'en eſt un aſſez grand fondement, que de l'avoir faite Magicienne, & d'en avoir rapporté dans le Poëme des actions autant au deſſus des forces de la Nature, que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Iaſon à Colchos, après qu'elle a rajeuny ſon pere Æſon depuis ſon retour, après qu'elle a attaché des feux inviſibles au preſent qu'elle a fait à Creüſe, ce char volant n'eſt point hors de la vray-ſemblance, & ce Poëme n'a point beſoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Seneque luy en donne une par ce Vers que Medée dit à ſa Nourrice,

Tuum quoque ipſa corpus hinc mecum aueham,

& moy par celuy-cy qu'elle dit à Ægée,

Ie vous ſuivray demain par un chemin nouveau.

Ainſi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y eſt ſervy d'aucune précaution, peut eſtre juſte, & ne retomber ny ſur Seneque, ny ſur moy, & je n'ay point beſoin de contredire Ariſtote pour me juſtifier ſur cet Article.

De l'Action je paſſe aux Actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas ſi égale, qu'on n'en reſerve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puiſſe moins donner au premier qu'aux autres. On peut meſme n'y faire autre choſe que peindre les Mœurs des Perſonnages, & marquer à quel point ils en ſont de l'Hiſtoire qu'on va repreſenter, & qui a quelquefois commencé long-temps auparavant. Ariſtote n'en preſcrit point le nombre, Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Eſpagnols s'opiniaſtrent à l'arreter à trois, & les Italiens font ſouvent la meſme choſe. Les Grecs les diſtinguoient par le chant du Chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs Poëmes ils le faiſoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les pouſſaſſent jamais au de-là de cinq. Cette maniere de les diſtinguer étoit plus incommode que la noſtre; car ou l'on prétoit attention à ce que chantoit le Chœur, ou l'on n'y en prétoit point. Si l'on y en prétoit, l'eſprit de l'Auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment pour ſe delaſſer.

Si l'on n'y en prétoit point, ſon attention étoit trop diſſipée par la longueur du chant, & lors qu'un autre Acte commençoit, il avoit beſoin d'un effort d'eſprit pour y rappeller ce qu'il avoit déja veu, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommoditez. L'eſprit de l'Auditeur ſe relaſche durant qu'ils joüent, & reflechit meſme ſur ce qu'il a veu, pour le loüer ou le blaſmer ſuivant qu'il luy a plû ou déplû, & le peu qu'on les laiſſe joüer luy en laiſſe les idées ſi recentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point beſoin de ſe faire d'effort pour rappeler & renoüer ſon attention.

Le nombre des Scenes dans chaque Acte ne reçoit aucune Régle: mais comme tout l'Acte doit avoir une certaine quantité de Vers qui proportionne ſa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de Scenes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte enſemble doit conſumer. Il faut, s'il ſe peut, y rendre raiſon de l'entrée & de la ſortie de chaque Acteur. Sur tout pour la ſortie, je tiens cette Régle indiſpenſable, & il n'y a rien de ſi mauvaiſe grace qu'un Acteur qui ſe retire du Theatre, ſeulement parce qu'il n'a plus de Vers à dire.

Je ne ſerois pas ſi rigoureux pour les entrées. L'Auditeur attend l'Acteur, & bien que le Theatre repreſente la chambre ou le cabinet de celuy qui parle, il ne peut toutesfois s'y montrer, qu'il ne vienne de derriere la tapiſſerie, & il n'eſt pas toûjours aiſé de rendre raiſon de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez luy, puiſque meſme quelquefois il eſt vray-ſemblable qu'il n'en eſt pas ſorty. Je n'ay veu perſonne ſe ſcandaliſer de voir Æmilie commencer Cinna, ſans dire pourquoy elle vient dans ſa chambre. Elle eſt préſumée y eſtre avant que la Piece commence, & ce n'eſt que la neceſſité de la repreſentation qui la fait ſortir de derriere le Theatre, pour y venir. Ainſi je diſpenſerois volontiers de cette rigueur toutes les premieres Scenes de chaque Acte, mais non pas les autres, parce qu'un Acteur occupant une fois le Theatre, aucun n'y doit entrer qui n'aye ſujet de parler à luy, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occaſion quand elle s'offre. Sur tout, lors qu'un Acteur entre deux fois dans un Acte, ſoit dans la Comedie, ſoit dans la Tragedie, il doit abſolument, ou faire juger qu'il reviendra bien toſt, quand il ſort la premiere fois, comme Horace dans le ſecond Acte, & Iulie dans le troiſieme de la meſme Piece, ou donner raiſon en rentrant pourquoy il revient ſi-toſt.

Ariſtote veut que la Tragedie bien faite ſoit belle & capable de plaire, ſans le ſecours des Comediens, & hors de la repreſentation. Pour faciliter ce plaiſir au Lecteur, il ne faut non plus geſner ſon eſprit, que celuy du Spectateur, parce que l'effort qu'il eſt obligé de ſe faire pour la concevoir, & la repreſenter luy-meſme dans ſon eſprit, diminuë la ſa-

tisfaction qu'il en doit recevoir. Ainſi je ſerois d'avis que le Poete priſt grand ſoin de marquer à la marge les menuës actions qui ne meritent pas qu'il en charge ſes Vers, & qui leur oſteroient meſme quelque choſe de leur dignité, s'il ſe ravaloit à les exprimer. Le Comedien y ſupplée aiſément ſur le Theatre, mais ſur le livre on ſeroit aſſez ſouvent reduit à deviner, & quelquefois meſme on pourroit deviner mal, à moins que d'eſtre instruit par là de ces petites choſes. I'avouë que ce n'eſt pas l'uſage des Anciens, mais il faut m'avoüer auſſi que faute de l'avoir pratiqué, ils nous laiſſent beaucoup d'obscuritez dans leurs Poëmes, qu'il n'y a que les Maiſtres de l'Art qui puiſſent développer: encor ne ſçay-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils ſe l'imaginent. Si nous nous aſſujettiſſions à ſuivre entierement leur Methode, il ne faudroit mettre aucune diſtinction d'Actes, ny de Scenes, non plus que les Grecs. Ce manque eſt ſouvent cauſe que je ne ſçay combien il y a d'Actes dans leurs Pieces, ny ſi à la fin d'un Acte un Acteur ſe retire pour laiſſer chanter le Chœur, ou s'il demeure ſans action cependant qu'il chante, parce que ny eux, ny leurs interpretes, n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encor une autre raiſon particuliere de ne pas negliger ce petit ſecours, comme ils ont fait. C'eſt que l'impreſſion met nos Pieces entre les mains des Comediens qui courent les Provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, & qui feroient d'étranges contre-temps, ſi nous ne leur aidions par ces Notes. Ils ſe trouveroient bien embaraſſez au cinquiéme Acte des Pieces qui finiſſent heureuſement, & où nous raſſemblons tous les Acteurs ſur noſtre Theatre, ce que ne faiſoient pas les Anciens. Ils diroient ſouvent à l'un ce qui s'adreſſe à l'autre, principalement quand il faut que le meſme Acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celuy de Cleopatre à Laonice pour luy aller querir du poiſon, il faudroit un A. parte *pour l'exprimer en Vers, ſi l'on ſe vouloit paſſer de ces avis en marge, & l'un me ſemble beaucoup plus inſupportable que les autres, qui nous donnent le vray & unique moyen de faire, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, que la Tragedie ſoit auſſi belle à la lecture, qu'à la repreſentation, en rendant facile à l'imagination du Lecteur tout ce que le Theatre preſente à la veuë des Spectateurs.*

La Régle de l'unité de jour a ſon fondement ſur ce mot d'Ariſtote, que la Tragedie doit renfermer la durée de ſon action dans un tour du Soleil, ou taſcher de ne le paſſer pas de beaucoup. *Ces paroles donnent lieu à cette diſpute fameuſe, ſi elles doivent eſtre entenduës d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce ſont deux opinions dont chacune a des partiſans conſiderables, & pour moy je*

moy je trouve qu'il y a des Sujets si malaisez à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entieres, mais je me servirois mesme de la licence que donne ce Philosophe de les exceder un peu, & les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une Maxime en Droit qu'il faut élargir la faveur, & rétraindre les rigueurs, Odia restringenda, favores ampliandi, & je trouve qu'un Autheur est assez gesné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos Anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Thesée d'Athenes avec une Armée, donner une bataille devant les murs de Thebes, qui en étoient éloignez de douze ou quinze lieues, & revenir victorieux en l'Acte suivant; & depuis qu'il est party, jusqu'à l'arrivée du Messager qui vient faire le recit de sa victoire, Æthra & le Chœur n'ont que trente-six Vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Æschile fait revenir Agamemnon de Troye avec une viteſſe encor toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clitemnestre sa femme, que sitost que cette Ville seroit prise, il le luy feroit sçavoir par des flambeaux disposez de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la veuë du premier, le troisieme à la veuë du second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande Nouvelle dés la mesme nuit. Cependant à peine l'a-t'elle apprise par ces flambeaux allumez, qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le Navire, quoy que battu d'une tempeste, si j'ay bonne memoire, aye été aussi viste, que l'œil à découvrir ces lumieres. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignez de cette licence, & s'ils forcent la vray-semblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilitez.

Beaucoup déclament contre cette Régle, qu'ils nomment tyrannique, & auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote: mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui luy sert d'appuy. Le Poeme Dramatique est une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La representation dure deux heures; & ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle represente n'en demandoit pas davantage pour sa realité. Ainsi ne nous arrêtons point ny aux douze, ny aux vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du Poeme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa representation ressemble mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit; je ne croy pas que Rodogune en demande guere davantage, & peut-estre qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons en quatre, six,

dix ; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le dereglement, & de reduire tellement le portrait en petit, qu'il n'aye plus ses dimensions proportionnées, & ne soit qu'imperfection.

Sur tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des Auditeurs, & ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le Sujet n'en avoit besoin ; principalement quand la vray-semblance y est un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors mesme que rien n'est violenté dans un Poeme par la necessité d'obeïr à cette Régle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du Theatre que le Soleil se leve, qu'il est Midy au troisiéme Acte, & qu'il se couche à la fin du dernier. C'est une affectation qui ne fait que l'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, & qu'il le puisse trouver aisément, s'il y veut prendre garde, sans y appliquer son esprit malgré luy. Dans les actions mesme qui n'ont point plus de durée que la representation, cela seroit de mauvaise grace ; si l'on marquoit d'Acte en Acte qu'il s'est passé une demie heure de l'un à l'autre.

Je répete ce que j'ay dit ailleurs, que quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut perdre se consumassent dans les intervalles des Actes, & que chacun d'eux n'eust en son particulier que ce que la representation en consume, principalement lors qu'il y a liaison de Scenes perpetuelle, car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux Scenes. J'estime toutesfois que le cinquieme par un privilege particulier a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il represente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa representation. La raison en est, que le Spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, & que quand elle dépend d'Acteurs qui sont sortis du Theatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs Nouvelles, ne fait que languir, & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorty au cinquiéme d'Heraclius, jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derriere le Theatre, que pour le recit des Vers qu'Heraclius, Martian, & Pulcherie employent à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius dans celuy de Nicomede n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la Mer, consulter ensemble, & revenir à la défense de la Reine, & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre D. Sanche, durant l'entretien de l'Infante avec Leonor, & de Chiméne avec Elvire. Je l'ay bien veu, & n'ay point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-estre on trouveroit plusieurs exemples chez les Anciens, mais ma pa-

reſſe dont j'ay déja parlé me ſera contenter de celuy-cy, qui eſt de Terence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile ſon fils chez Glycere pour en faire ſortir le Vieillard Criton, & s'éclaircir avec luy de la naiſſance de ſa Maitreſſe, qui ſe trouve fille de Chremes. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le ſervir, revient avec luy, & durant cette entrée, cette priere, & cette ſortie, Simon & Chremes qui demeurent ſur le Theatre ne diſent que chacun un Vers, qui ne ſçauroit donner tout au plus à Pamphile que le loiſir de demander où eſt Criton, & non pas de parler à luy, & luy dire les raiſons qui le doivent porter à découvrir en ſa faveur ce qu'il ſçait de la naiſſance de cette inconnuë.

Quand la fin de l'action dépend d'Acteurs qui n'ont point quitté le Theatre, & ne ſont poit attendre de leurs Nouvelles, comme dans Cinna & dans Rodogune, le cinquiéme Acte n'a point beſoin de ce privilege, parce qu'alors toute l'action eſt en veuë; ce qui n'arrive pas, quand il s'en paſſe une partie derriere le Theatre depuis qu'il eſt commencé. Les autres Actes ne meritent point la meſme grace. S'il ne s'y trouve pas aſſez de temps pour y faire rentrer un Acteur qui en eſt ſorty, ou pour faire ſçavoir ce qu'il a fait depuis cette ſortie, on peut attendre à en rendre conte en l'Acte ſuivant, & le violon qui les diſtingue l'un de l'autre en peut conſumer autant qu'il en eſt beſoin; mais dans le cinquiéme il n'y a point de remiſe, l'attention eſt épuiſée, & il faut finir.

Je ne puis oublier que bien qu'il nous faille reduire toute l'action Tragique en un jour, cela n'empeſche pas que la Tragedie ne faſſe connoiſtre par narration, ou par quelque autre maniere plus artificieuſe, ce qu'a fait ſon Heros en pluſieurs années, puiſqu'il y en a dont le nœud conſiſte en l'obſcurité de ſa naiſſance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne repeteray point que moins on ſe charge d'actions paſſées, plus on a l'Auditeur propice par le peu de geſne qu'on luy donne, en luy rendant toutes les choſes preſentes, ſans demander aucune reflexion à ſa memoire, que pour ce qu'il a veu: mais je ne puis oublier que c'eſt un grand ornement pour un Poëme que le choix d'un iour illustre, & attendu depuis quelque temps. Il ne s'en preſente pas toûjours des occaſions, & dans tout ce que j'ay fait juſqu'icy vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celuy d'Horace, où deux Peuples devoient decider de leur Empire par une bataille, celuy de Rodogune, d'Andromede, & de D. Sanche. Dans Rodogune c'eſt un jour choiſi par deux Souverains, pour l'effet d'un Traité de paix entre leurs Couronnes ennemies, pour une entiere reconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclairciſſement d'un ſecret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aiſneſſe entre deux Princes gemeaux, dont dépend le Royaume & le ſuccès de

leur amour. Celuy d'Andromede & de D. Sanche ne ſont pas de moindre conſideration, mais comme je viens de dire, les occaſions ne s'en offrent pas ſouvent, & dans le reſte de mes Ouvrages je n'ay pû choiſir des jours remarquables que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'employ, où l'ordre public les aye deſtinez de longue-main.

Quand à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun Précepte, ny dans Ariſtote, ny dans Horace. C'eſt ce qui porte quelques-uns à croire que la Régle ne s'en eſt établie qu'en conſequence de l'unité de jour, & à ſe perſuader en ſuite qu'on le peut etendre juſques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion eſt un peu licentieuſe, & ſi l'on faiſoit aller un Acteur en poſte, les deux coitez du Theatre pourroient repreſenter Paris & Roüen. Je ſouhaiterois, pour ne point geſner du tout le Spectateur, que ce qu'on fait repreſenter devant luy en deux heures ſe pûſt paſſer en effet en deux heures, & que ce qu'on luy fait voir ſur un Theatre qui ne change point, peut s'arréter dans une chambre, ou dans une Salle, ſuivant le choix qu'on en auroit fait: mais ſouvent cela eſt ſi malaiſé, pour ne dire, impoſſible, qu'il faut de neceſſité trouver quelque élargiſſement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ay fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte, & dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre, & des intereſts ſi conjoints qu'elles puiſſent eſtre toûjours enſemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puiſſe arriver comme dans Pompée, où l'empreſſement de la curioſité naturelle fait ſortir de leurs Apartemens Cleopatre au ſecond Acte, & Cornelie au cinquiéme, pour aller juſques dans la grande Salle du Palais du Roy, au devant des Nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de meſme dans Rodogune. Cleopatre & elle ont des intereſts trop divers pour expliquer leurs plus ſecrettes penſées en meſme lieu. Je pourrois en dire ce que j'ay dit de Cinna, où en general tout ſe paſſe dans Rome, & en particulier, moitié dans le cabinet d'Auguſte, & moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre le premier Acte de cette Tragedie ſeroit dans l'antichambre de Rodogune, le ſecond dans la chambre de Cleopatre, le troiſiéme dans celle de Rodogune: mais ſi le quatriéme peut commencer chez cette Princeſſe, il n'y peut achever, & ce que Cleopatre y dit à ſes deux fils l'un aprés l'autre y ſeroit mal placé. Le cinquiéme a beſoin d'une Salle d'Audience, où un grand Peuple puiſſe eſtre preſent. La meſme choſe ſe rencontre dans Heraclius. Le premier Acte ſeroit fort bien dans le cabinet de Phocas, & le ſecond chez Leontine; mais ſi le troiſiéme commence chez Pulcherie il n'y peut achever, & il eſt hors d'apparence que Phocas delibere dans l'Apartement de cette Princeſſe de la perte de ſon frere.

Nos Anciens, qui faisoient parler leurs Rois en Place publique, donnoient assez aisement l'unité rigoureuse de lieu à leurs Tragedies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du Theatre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tuë à la veuë du Peuple : & qui fait juger aisément que celuy où il se tuë n'est pas le mesme que celuy d'où on l'a veu sortir, puisqu'il n'en est sorty que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la mesme liberté de tirer les Rois & les Princesses de leurs Apartements, & comme souvent la difference & l'opposition des interests de ceux qui sont logez dans le mesme Palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, & ouvrent leurs secrets en mesme chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos Poëmes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons reüssir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible, mais comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de Sujets, j'accorderois tres-volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule Ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je vouluſſe que le Theatre representaſt cette Ville toute entiere, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermez dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la Scene de Cinna ne sort point de Rome, & est tantost l'Apartement d'Auguste dans son Palais, & tantost la maison d'Émilie. Le Menteur a les Tuilleries & la Place Royale dans Paris, & la Suite fait voir la prison & le logis de Melisse dans Lyon. Le Cid multiplie encor davantage les lieux particuliers sans quitter Seville, & comme la liaison de Scenes n'y est pas gardée, le Theatre dès le premier Acte est la maison de Chimène, l'Apartement de l'Infante dans le Palais du Roy, & la Place publique. Le second y ajouste la chambre du Roy, & sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fist deux choses. L'une, que jamais on n'en changeaſt dans le mesme Acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna ; l'autre, que ces deux lieux n'euſſent point besoin de diverses décorations, & qu'aucun des deux ne fuſt jamais nommé, mais seulement le lieu general où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, &c. Cela aideroit à tromper l'Auditeur, qui ne voyant rien qui luy marquaſt la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas ; à moins d'une reflexion malicieuse & critique, dont il y en a peu qui soient capables ; la pluspart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent representer. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de

justeſſe pour s'en dégouſter, & ils ne le reconnoiſſent que par force, quand il eſt trop viſible, comme dans le Menteur & la Suite, où les differentes décorations font reconnoiſtre cette duplicité de lieu malgré qu'on en ait.

Mais comme les perſonnes qui ont des intereſts oppoſez, ne peuvent pas vray-ſemblablement expliquer leurs ſecrets en meſme place, & qu'ils ſont quelque-fois introduits dans le meſme Acte, avec liaiſon de Scenes qui emporte neceſſairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vray-ſemblance rigoureuſe, & voir comment pourra ſubſiſter le quatriéme Acte de Rodogune, & le troiſiéme d'Heraclius, où j'ay déja marqué cette répugnance du coſté des deux perſonnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Nos Iuriſconſultes admettent des fictions de Droit, & je voudrois à leur exemple introduire des fictions de Theatre, pour établir un lieu Theatral, qui ne ſeroit ny l'Apartement de Cleopatre, ny celuy de Rodogune dans la Piece qui porte ce titre, ny celuy de Phocas, de Leontine, ou de Pulcherie dans Heraclius, mais une Salle ſur laquelle ouvrent ces divers Apartements, à qui j'attribuerois deux privileges. L'un que chacun de ceux qui y parleroient fuſt préſumé y parler avec le meſme ſecret que s'il étoit dans ſa chambre; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il eſt quelquefois de la bien-ſeance que ceux qui occupent le Theatre aillent trouver ceux qui ſont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-cy puiſſent les venir trouver ſur le Theatre ſans choquer cette bien-ſeance, afin de conſerver l'unité de lieu, & la liaiſon des Scenes. Ainſi Rodogune dans le premier Acte vient trouver Laonice qu'elle devroit mander pour parler à elle; & dans le quatriéme, Cleopatre vient trouver Antiochus au meſme lieu où il vient de fléchir Rodogune; bien que dans l'exacte vray-ſemblance ce Prince devroit aller chercher ſa mere dans ſon cabinet, puiſque elle hait trop cette Princeſſe pour venir parler à luy dans ſon Apartement, où la premiere Scene fixeroit le reſte de cet Acte, ſi l'on n'apportoit ce temperament dont j'ay parlé à la rigoureuſe unité de lieu.

Beaucoup de mes Pieces en manqueront, ſi l'on ne veut point admettre cette moderation, dont je me contenteray toûjours à l'avenir, quand je ne pourray ſatisfaire à la derniere rigueur de la Régle. Je n'ay pû y en reduire que trois, Horace, Polyeucte, & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en auray encor davantage pour ceux dont je verray reüſſir les ouvrages ſur la Scene avec quelque apparence de Régularité. Il eſt facile aux ſpeculatifs d'eſtre ſéveres, mais s'ils vouloient donner dix ou douze Poemes de cette nature au Public, ils élargiroient peut-eſtre les Régles encor plus que je ne fais, ſi-toſt qu'ils auroient reconnu par l'experience, quelle contrainte apporte

leur exactitude, & combien de belles choſes elle bannit de noſtre Theatre. Quoy qu'il en ſoit, voilà mes opinions, ou ſi vous voulez, mes hereſies, touchant les principaux points de l'Art, & je ne ſçay point mieux accorder les Régles anciennes avec les agrémens Modernes. Je ne doute point qu'il ne ſoit aiſé d'en trouver de meilleurs moyens, & je ſeray tout preſt de les ſuivre, lors qu'on les aura mis en pratique auſſi heureuſement qu'on y a veu les miens.

Fautes ſurvenuës à l'impreſſion de ce ſecond Tome.

Page xv. *ligne* 27. o'a rien de vray-ſemblable, *liſez* o'a rien que de vray-ſemblable.
Page xv. *ligne derniere*. On ne peut, *liſez* Oo en peut.
Page 9. *Vers* 2. moité, *liſez* moitié.
Page 110. *Vers* 27. m'eofuit, *liſez* m'en fit.
Page 111. *Vers* 33. apprez, *liſez* apprenez.
Page 114. *Vers* 31. Cette lettre ſans nom, *liſez* Cette lettre eſt ſans nom.
Vers 34. Ie luy rendray, *liſez* Ie le luy rendray.
Page 136. *Vers* 27. Et quand à ta, *liſez* Et quant à ta fortune.
Page 160. *Vers* 14. connoy, *liſez* conçoy.
Page 244. *Vers* 2. Ie ne ſeray, *liſez* Ie n'y ſeray.
Page 291. *Vers* 16. EXV. *liſez* EVD.
Page 301. *Vers* 1. CRI. *liſez* PHO.
Page 313. *Vers* 33. parfait, *liſez* imparfait.
Page 335. *Vers* 2. deviendront, *liſez* deviendroient.
Page 420. *Vers* 2. à ne les pas aimer, *liſez* à ne le pas aimer.
Page 470. *Vers* 2. ARS. *liſez* ARA.
Page 606. *Vers* 29. moins, *liſez* moindre.
Page 607. On a oublié à mettre en cette page une ſeconde Decoration du 3. Acte, où le Palais du Roy ſe change tout d'un coup en un Palais d'horreur. Vous la trouverez en la page 647. à la marge.
Page 618. *Vers* 36. ce Heros, *liſez* ces Heros.
Page 621. *Vers* 36. perdrois, *liſez* perdois.
Page 635. *Vers* 1. ABS. *liſez* SYR.
Page 655. *Vers* 3. j'ay tout, *liſez* j'ay tort.
Page 657. on a oublié deux Vers qu'il faut mettre les premiers de cette page.

Malgré tous ces Heros, malgré tous ces Monarques
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos Amez & Feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans; & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé le Sieur Corneille, nous a fait remontrer qu'il auroit composé cy-devant *plusieurs Piéces de Théatre, tant Comédies, que Tragédies*, lesquelles il auroit fait imprimer, en vertu des Privilèges que nous aurions cy-devant accordez, tant à luy, qu'aux Libraires qui auroient eu pouvoir de luy, pendant un temps; lesquels la pluspart seroient expirez, ou prests d'expirer; & d'autant que depuis les premieres impressions ledit Sieur Corneille auroit corrigé beaucoup de choses esdites Piéces, qu'il desireroit maintenant faire imprimer avec lesdites corrections, pour l'interest de sa reputation, pourquoy il luy conviendroit faire beaucoup de frais; C'est pourquoy il nous a supplié luy accorder nos Lettres à ce necessaires. A CES CAVSES, Desirans gratifier, & favorablement traiter ledit Sieur Corneille, Nous luy avons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer par tout nostre Royaume, *lesdites Piéces de Théatre, tant Comédies, que Tragédies*, & ce par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, & en telles marges, tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, conjointement, ou séparément, durant le temps & terme de neuf années, à compter du jour que lesdites Piéces de Theatre seront imprimées pour la premiere fois, en vertu du present Privilége. Et faisons tres-expresses inhibitions & défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, ny debiter aux lieux de nostre obeïssance, pendant ledit temps, lesdites Piéces, sans le congé & consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine aux contrevenants de trois mil livres d'amende, dépens, dommages & interests, payables sans deport par chacun des contrevenans, & applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou au Libraire qu'il aura choisi; de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens; à la charge d'en mettre par ledit Sieur Corneille deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, & un en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur MOLE' Chevalier, Garde des Seeaux de France, Premier Président en nostre Cour de Parlement de Paris, avant que les exposer en vente. Nous voulons & vous mandons, que vous faſſiez joüir pleinement & paisiblement durant ledit temps l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'ils y reçoivent aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacune

desdites Piéces ou Volumes, un Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy soit ajoustée aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous Exploits necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir, Nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le jour de Ianvier, l'an de grace mil six cens cinquante-trois. Et de nostre Régne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil, VIAV.

Registré sur le Livre de la Communauté le 16. Octobre 1653.
Signé, BALLARD, Syndic.

Et ledit Sieur Corneille a transporté ce present Privilege à Augustin Courbé, & Guillaume de Luyne, Marchands Libraires de Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont été fournis.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du present Privilege, le 31. d'Octobre, 1660. à ROVEN, par LAVRENS MAVRRY.

Du depuis ledit sieur Courbé a transporté le droit qu'il avoit audit Priuilege cy-dessus, aux Sieurs Thomas Iolly & Louys Billaine Marchands Libraires à Paris.

Et cette derniere Edition achevée le 15. de Septembre 1663. audit ROVEN, par ledit MAVRRY.

Ao1 14665 12

H. IS.